3 1761 02077792 6

MANUEL

THE LIBRARY
of
VICTORIA UNIVERSITY
Toronto
WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/centansdapostol02orto

Les

Oblats de Marie Immaculée

durant le premier siècle de leur existence

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

DÉCLARATION

Si, dans le cours de ce récit, il nous est arrivé de donner à quelqu'un le qualificatif de saint, nous n'entendons nullement devancer les décisions de l'Église, au jugement de laquelle nous soumettons humblement notre personne et nos écrits.

IMPRIMATUR

Die 25ª januarii 1915,
Anniversarium 99 Inceptionis Congregationis.

† Aug. Dontenwill, O. M. I.
Archiep. Ptolemaïdensis,
Sup. gen.

Cent ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères

Les

Oblats de Marie Immaculée

durant le premier siècle de leur existence

PAR LE

R. P. Th. ORTOLAN, O. M. I.

Docteur en Théologie et en Droit canonique,
Lauréat de l'Institut catholique de Paris,
Membre de l'Académie pontificale des *Nuovi Lincei*, à Rome,
pour l'avancement des Sciences physiques et naturelles, etc.

avec nombreuses illustrations : portraits, vues, cartes et plans.

TOME II

EN DEHORS DE L'EUROPE

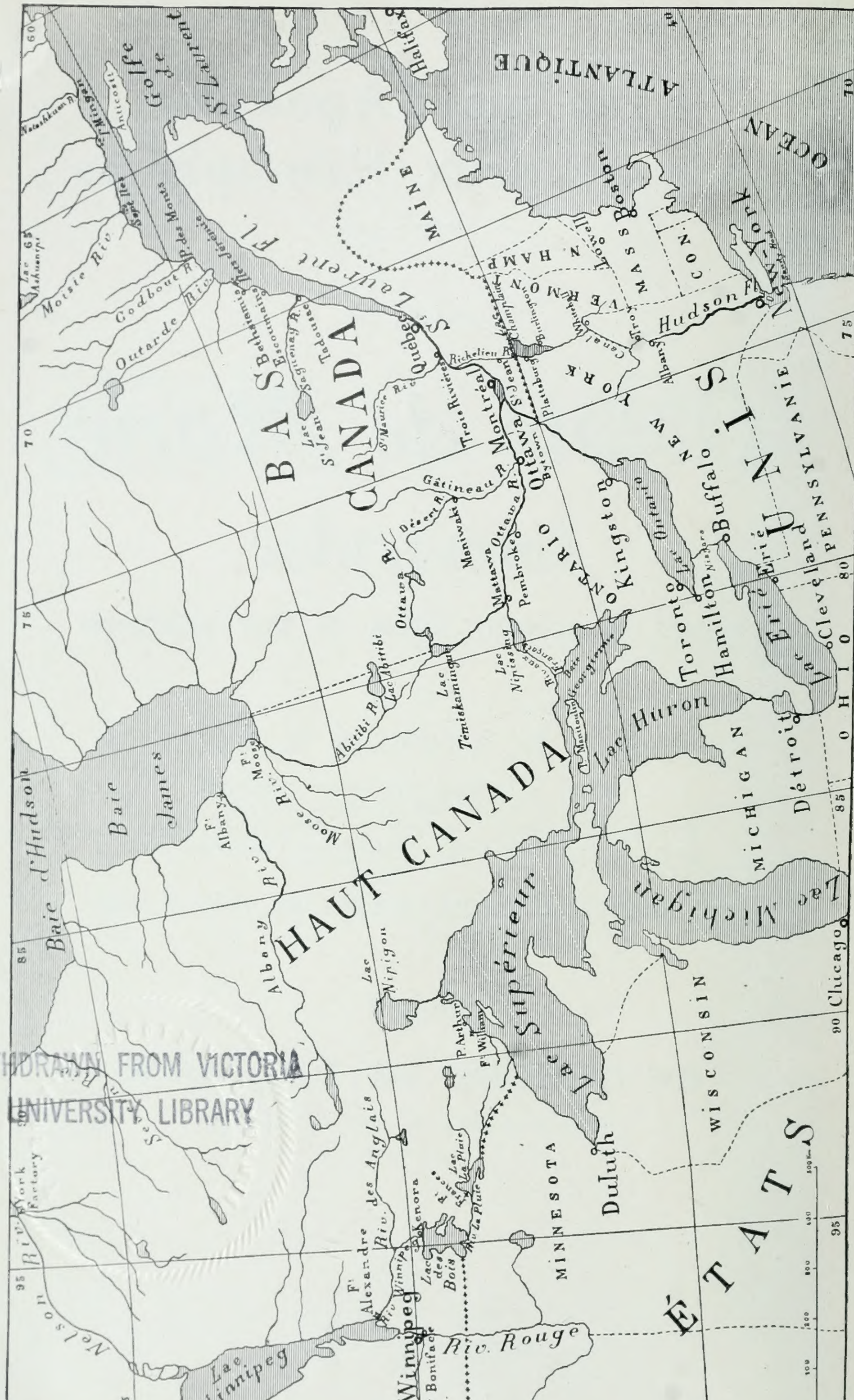
(Jusqu'à la mort du vénéré Fondateur.)

1841-1861

PARIS
Librairie des Annales,
4, Rue Antoinette, 4

BX
3321
O7
1914
t. 2

EMMANUEL



WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

I

156441

LIVRE CINQUIÈME

AU CANADA

1841-1861

CHAPITRE PREMIER

Le départ

§ 1

Ite, et vos, in vineam meam !

Dans la première moitié du XIXe siècle, ce qui fut pendant près de deux cents ans la Nouvelle-France, comprenait deux provinces vastes chacune comme un royaume : le Bas-Canada, ou province de Québec, s'étendant sur les deux côtés du fleuve Saint-Laurent, depuis le confluent de la rivière Ottawa jusqu'à l'Atlantique ; le Haut-Canada, ou province d'Ontario, bornée au sud par les grands lacs, et montant au nord jusqu'aux rives occidentales de la baie d'Hudson.

Depuis la cession de ces contrées à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763, les Franco-Canadiens eurent presque continuellement à lutter pour la conservation de leur langue et de leur foi.

Malgré la promesse solennelle du libre exercice de leur religion, le roi Georges III prétendait exiger d'eux et de leurs prêtres le serment schismatique du *Test*, ou d'apostasie. A la hiérarchie catholique devait être substituée la hiérarchie anglicane. On ne permettrait aucun acte de juridiction des évêques ou curés en communion avec Rome. En tous lieux, on multiplierait les écoles protestantes, afin que la jeunesse se pénétrât des principes de la religion gouvernementale, instituée par l'impudique Henri VIII et sa digne fille, la papesse Élisabeth. Les Ordres religieux, réduits à la misère par la confiscation de leurs biens, seraient condamnés à périr par extinction, à la suite de la défense, à eux intimée, de recevoir des novices. Quant aux simples laïques, une sorte d'ostracisme leur interdirait l'accès des fonctions publiques et l'entrée du Corps législatif.

A la suite de tracasseries continuelles qu'il serait trop long de raconter ici, quelques exaltés, en 1837, levèrent l'étendard de la révolte. Elle fut réprimée avec une extrême sévérité, et fournit le prétexte à des mesures despotiques, pour absorber les Canadiens catholiques dans l'élément anglo-protestant.

On décréta l'union des deux Canadas (23 juillet 1840), en leur donnant une Chambre haute dont les membres seraient nommés à vie par le roi, et une Chambre élective dont les membres seraient choisis, *à chiffre égal*, par chacune des deux provinces. Outre que la population du Bas-Canada, formée presque exclusivement de catholiques, verrait ses représentants systématiquement écartés de la Chambre haute, elle ne posséderait dans la Chambre élective pas plus de députés que la population de l'Ontario, deux fois moindre, mais composée de protestants anglais.

Cette flagrante injustice s'accentuerait de plus en plus, avec le développement toujours croissant des Franco-Canadiens, chez lesquels la proportion des naissances était de beaucoup supérieure.

Si on ne pouvait caresser le rêve d'assister, un jour, à l'anéantissement d'une race aussi vigoureuse, il était urgent de l'anglicaniser le plus possible, et au plus tôt. On proscrivit donc la langue française de tous les documents officiels, et l'on remania profondément les circonscriptions électorales, de façon à assurer aux Anglais plus des deux tiers des sièges. Des comtés populeux, habités par les Canadiens-Français, furent fondus en un seul, tandis que les comtés anglais, sensiblement moins peuplés, gardèrent leurs limites précédentes. On arriva ainsi à cette énormité que, dans certains cas, quinze mille protestants avaient autant de représentants à la Chambre que cent cinquante mille catholiques.

Le but semblait atteint.

Dieu se plaît, néanmoins, à déjouer, parfois, les complots les mieux ourdis. L'Acte d'Union qui, dans la pensée de ses auteurs, devait forger des entraves à l'Église, contribua, au contraire, à sa liberté, en favorisant celle des sectes dissidentes, car l'anglicanisme cessait d'être la religion d'État.

Resserrant leurs rangs, les Franco-Canadiens se groupèrent autour de leurs pasteurs. Plus que jamais, la paroisse fut pour eux, non seulement le foyer de la vie chrétienne, mais aussi la citadelle imprenable de leur nationalité. Elle opposa une digue infranchissable au flot envahisseur de l'assimilation. Là se conservèrent leurs traditions séculaires, leurs aspirations, leurs énergies, leur idiome, auquel ils ne voulurent jamais renoncer.

Parmi les leurs, ils trouvèrent des chefs intelligents et pleins d'ini-

tiative, capables de tirer très habilement parti de toutes les ressources, si minimes fussent-elles, de la nouvelle Constitution, conçue, cependant, pour les annihiler.

Dix ans ne s'écouleraient pas avant le rétablissement de la langue française dans les débats parlementaires et les documents officiels. En même temps, les Franco-Canadiens obtiendraient dans la direction des affaires publiques une influence avec laquelle, dorénavant, on aurait à compter. Puis, ils entreraient, eux aussi, dans la Chambre haute, à laquelle le principe électif serait appliqué : modification importante, aux conséquences incalculables.

Ce peuple que les conquérants avaient espéré tenir en perpétuelle tutelle, arriverait ainsi à la complète émancipation.

A ce travail de restauration nationale le clergé prendrait une large part, et serait efficacement secondé par les religieux qu'il appellerait à son aide.

L'apostolat des Oblats de Marie, au Canada, est intimement lié à cette œuvre féconde.

Longtemps il n'y eut qu'un diocèse pour l'ensemble du Canada : celui de Québec. Centre d'un vicariat apostolique depuis 1818, Montréal ne fut érigé en évêché qu'en 1836. A la mort du premier titulaire, Mgr Lartigue, son secrétaire et confident, Mgr Bourget, lui succéda, le 3 mai 1840.

Une des plus instantes préoccupations du nouveau prélat fut de trouver des hommes de Dieu qui, s'adonnant de préférence à la prédication, se consacreraient spécialement à l'amélioration spirituelle des villes et des campagnes. Il manifesta cette pensée à ses prêtres, durant la retraite du mois d'août suivant, et à ses ouailles par un Mandement du 9 septembre de la même année :

— Notre prédécesseur, leur disait-il dans cette Lettre, avait ardemment souhaité que son diocèse participât au bienfait des missions qui régénèrent actuellement la France. Sur son lit de mort, il a, de ses lèvres défaillantes, demandé au Ciel que son vœu fût exaucé... Le prince des ténèbres, plus que jamais, nous fait la guerre, et cherche à étendre son empire au milieu du troupeau de Jésus-Christ... L'hérésie et l'impiété nous attaquent de toutes parts...

Afin de chercher ces collaborateurs qui lui manquaient, Mgr Bourget s'embarqua pour l'Europe, après avoir annoncé, par une autre Circulaire du 12 avril 1841, le but de son voyage, et réclamé des prières pour le succès de ses démarches :

— Une chose nous alarme, nos très chers Frères : nous n'avons pas

assez de bras pour nous aider à cultiver la vigne dont le Père de famille nous a chargé. Vos bons pasteurs se plaignent à nous d'être dans l'impossibilité de vous porter tous les secours nécessaires. Hélas ! nous ne pouvons que leur répéter ces paroles de Notre-Seigneur : « Suppliez le Maître de la « moisson d'envoyer des ouvriers dans son champ !... »

Deux mois plus tard, à Paris, le dimanche de la Sainte Trinité, il officiait à l'église de Notre-Dame des Victoires, et recommandait son entreprise aux prières des nombreux assistants.

Rendant compte de son allocution, quelques journaux de la capitale, le lendemain, révélèrent au grand public le désir de son cœur, en exprimant des vœux pour sa réalisation :

— Monseigneur de Montréal est en quête d'ouvriers évangéliques. Puisse notre France catholique, si riche en dévouements, lui en fournir qui soient dignes d'elle et de lui.

Mais, en vain, sonda-t-il diverses communautés religieuses. Aucune réponse favorable. Après des semaines de tâtonnements, il ignorait encore quels étaient ceux que la Providence lui réservait.

Très inquiet, il se dirigea vers Rome.

Marseille était sur sa route. Il s'y arrêta, et attendit même plusieurs jours le départ du navire pour l'Italie. Au séminaire, où il se présenta pour célébrer la Messe, le P. Tempier le reçut avec les égards dus à son rang.

Pendant le déjeuner, l'évêque causa du Canada, du but de son voyage et de ses efforts jusque-là infructueux.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit son interlocuteur, nos Oblats probablement pourraient vous être utiles.

— Vos Oblats !...

— Il me semble.

— Comment ? Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, je vous prie.

Mgr Bourget ne connaissait pas notre Congrégation. A cette époque, en effet, elle n'était répandue que dans la Provence, la Suisse, la Corse et le Dauphiné. Étonné d'apprendre les merveilleux succès dont Dieu avait couronné le zèle de cette jeune famille d'apôtres, il demanda d'être introduit auprès du vénéré Fondateur.

Comme tant d'autres, il fut frappé de ses nobles manières, de sa distinction et de sa piété si vive.

Retenu au palais épiscopal, il y goûta les charmes de cette hospitalité si cordiale et si délicate qui ravissait tous ceux qui avaient l'heureuse fortune d'en jouir. Les deux prélats eurent de fréquents entretiens. Invariablement, ils se terminaient par cette invitation, de plus en plus pressante, de Mgr Bourget :

— *Ite, et vos, in vineam meam !* Par vos enfants, venez chez moi ! Envoyez quelques-uns de vos Oblats dans mon vaste diocèse. L'Amérique du Nord a besoin d'eux.

Toujours prudent et sage, le Supérieur général, avant de se prononcer définitivement, crut devoir méditer longuement sous le regard de Dieu.

Quand son visiteur quitta Marseille, il n'avait pas encore d'acceptation officielle ; mais il était sûr d'être exaucé.

— Laissez-moi votre adresse à Rome, lui dit Mgr de Mazenod. Vous y recevrez le résultat de nos délibérations.

§ 2

Ecce ego, mitte me !

L'évêque de Montréal avait parlé aussi de peuplades sauvages à évangéliser. C'était donc les missions étrangères qu'il offrait également. Or, les Règles ne prévoyaient pas cette destination. Ceux qui s'étaient enrôlés dans l'Institut, ne s'étaient pas engagés à s'éloigner à ce point de leur patrie, de leurs amis et de leurs parents, pour embrasser un genre de vie si différent de celui qu'ils avaient mené jusque-là, et qui exigerait tant de détachement, d'abnégation et même d'héroïsme.

Pour ce sacrifice, il fallait leur libre assentiment, puisque leur vœu d'obéissance ne les y obligeait pas.

D'abord, le vénéré Fondateur s'ouvrit de ce projet aux Pères de résidence dans la ville épiscopale. Sans exception, ils l'approuvèrent chaleureusement, et sollicitèrent l'honneur d'être choisis pour cette sainte croisade.

— Dans la Congrégation, affirmaient-ils, tous n'auront qu'une voix, pour accueillir avec bonheur et enthousiasme une telle proposition.

Une Circulaire fut donc expédiée. Elle se résumait en ces deux questions, auxquelles chacun répondrait personnellement : 1° Êtes-vous d'avis qu'on accepte ce pénible et glorieux ministère ? — 2° Seriez-vous prêt à vous y consacrer ?

Quelques jours après, les réponses arrivèrent unanimes. Sous la variété de formes, elles étaient toutes le commentaire du texte biblique :

— *Ecce ego, mitte me !* Me voici, envoyez-moi !

— Il faudrait les enregistrer toutes, tant elles sont édifiantes, écrivait, le soir du 24 juillet, Mgr de Mazenod dans son *Journal*... On y verrait les sentiments qui animent notre Congrégation et le dévouement de ceux qui la composent ! L'esprit de Dieu remplit leur cœur. Le zèle pour le salut du prochain et l'attachement à l'Église, sont en eux l'apanage commun.

Manifestant sa joie au P. Courtès, il ajoutait :

— Outre leur acquiescement, la plupart m'ont exprimé l'attrait puissant qu'ils éprouvent pour cette mission. Je n'aurai donc que l'embarras du choix.

— L'évangélisation des âmes les plus abandonnées, disaient ces lettres, c'est là notre raison d'être et la plus ardente de nos ambitions. A des milliers de lieues, il y a des peuplades sauvages qui n'ont pas encore entendu la bonne Nouvelle. Et l'on nous demande qui doit aller à ces déshérités ? Mais c'est nous ! c'est nous ! *Evangelizare pauperibus misit me !* Telle est notre devise ! Telle est notre vocation !...

Que ces sentiments sont beaux, et combien touchante leur spontanéité !

Ce n'étaient pas, là, de vaines paroles, ni un enthousiasme passager, ou des résolutions éphémères.

Nous, venus après ces intrépides de la première heure, nous constatons, de nos yeux, les gigantesques résultats de leurs héroïques travaux.

Qu'était l'immense Nord-Ouest américain, il y a soixante-quinze ans ? Qu'est-il aujourd'hui ?

Alors, c'était un pays presque inexploré. Les cartes géographiques les plus parfaites se contentaient d'en indiquer les rivages et l'embouchure de quelques fleuves des plus importants. Pour le reste, l'inconnu. Les lacs innombrables, les larges rivières rayonnant dans toutes les directions, les chaînes de montagnes, quand on les y mentionnait, ne l'étaient qu'au hasard, sans que rien justifiât le pointillé hésitant auquel on se bornait.

Nos Missionnaires, nous pouvons le relater avec une fierté légitime, ont parcouru jusqu'à leur extrémité, et visité en détail ces contrées mystérieuses. Sur les cartes que de noms oblats on lit maintenant, comme un signe incontestable des découvertes que les membres de la Congrégation ont faites, ou des centres d'habitation qu'ils ont créés, dans ces régions qui s'étendent jusqu'au cercle polaire et au delà ! Qui a ainsi appelé les lacs Mazenod, Tempier, Fabre, Grandin, Taché, Séguin, Clut, Pascal, Rey, etc ? les montagnes Vanden Berghe ? les localités, ou cantons Mazenod, Guigues, Laverlochère, Lacombe, Legal, Leduc, Végreville, Tabaret, Grouard, Lebret, Gendreau, Antoine, Poitras, Simonin, etc. ?

Dans ces espaces, des tribus sauvages erraient à l'aventure, ignorantes des vertus chrétiennes et des avantages de la Société. Depuis, des peuplades entières ont été converties, et, jusqu'à l'océan Glacial arctique, le *Credo* est chanté.

Avec des fatigues inouïes et un travail surhumain, les Oblats ont, sous ce rude climat, défriché de vastes terres incultes, et puissamment

contribué à l'éveil de tout un continent à la lumière évangélique et à la civilisation.

— Les merveilles opérées par la Congrégation des Oblats dans le Nord-Ouest, a dit un auteur récent, impartial et bien renseigné, forment un des chapitres les plus saisissants de l'Histoire générale des missions catholiques. C'est une émouvante épopée. Là se sont poursuivis, au prix de sacrifices à peine croyables, les *Gesta Dei per Francos*, car tous les Missionnaires furent Français de France ou du Canada. On voit, là, maintenant, de florissantes provinces ecclésiastiques, partagées en plusieurs diocèses et vicariats apostoliques, ayant tous à leur tête des évêques Oblats (1).

Dix ans après les premiers départs, en constatant que cette flamme du zèle, déjà si intense à ses débuts, n'avait cessé de croître au sein de sa Congrégation, Mgr de Mazenod écrivait :

— Quels sujets la Providence nous envoie !... Plus admirables les uns que les autres ! On ne peut pas imposer un plus dur sacrifice à ceux qui restent en France, que de les y retenir ! Tous, de grand cœur, traverseraient les mers et iraient jusqu'au bout du monde, afin de procurer plus abondamment le salut des âmes et la gloire de Dieu !

§ 3

Sur les eaux et sur la glace.

Pour le premier départ, le vénéré Fondateur désigna les Pères Honorat, Telmon, Lagier Lucien et Baudrand, auxquels il joignit les Frères convers Basile Fastray et Louis Roux.

Les Pères Honorat et Telmon sont déjà connus de nos lecteurs.

Cadet du P. Jean Lagier, supérieur du grand séminaire de Fréjus, le P. Lagier Lucien allait être, pendant trente-deux ans, un des plus vaillants Missionnaires qui aient paru au Canada et aux États-Unis. Doué d'une voix retentissante qui ne faiblissait jamais, et d'une poitrine que ne lassaient ni le chant ni les prédications réitérées, il y donna plus de mille missions, ou retraites paroissiales. Chacun de ces travaux durant, en moyenne, une quinzaine de jours, un calcul très simple prouve que, pendant cette longue carrière, cet infatigable apôtre demeura presque constamment sur la brèche. Poussant son zèle jusqu'à l'héroïsme, il monta en chaire, le matin même de sa mort, malgré les protestations du médecin, et n'en descendit que pour exhaler le dernier soupir, quelques

(1) Fournet, prêtre de Saint-Sulpice, professeur à Montréal, *Le Catholicisme au Canada*, dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, Paris, 1903-1914, t. II, col. 1477, 1491 sq.

heures après. Ce trait suffit à révéler la trempe vigoureuse de son caractère.

Agé d'une trentaine d'années, le P. Baudrand appartenait à la famille du célèbre auteur homonyme dont les ouvrages ascétiques, plusieurs fois réimprimés, sanctifièrent tant de personnes. Envoyé au Canada, il se montra digne d'une si honorable parenté.

La veille du départ, 28 septembre, dans l'église du Calvaire, devant une affluence énorme de fidèles, eut lieu, le soir, la cérémonie émotionnante du baisement des pieds, d'autant plus saisissante qu'elle s'accomplissait, à Marseille, pour la première fois.

On récita publiquement les prières de l'*Itinéraire*. Puis, après la bénédiction du Très Saint Sacrement, les Missionnaires, le bâton du voyageur à la main et le bréviaire sous le bras, gravirent les marches de l'autel.

Tandis que le chœur chantait les paroles du Prophète : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona*, Qu'ils sont beaux les pieds des messagers de la paix éternelle, Mgr de Mazenod vint, le premier, baiser avec respect et amour les pieds de ces apôtres, ses enfants, partant pour les régions lointaines. Les membres du clergé et une foule de laïques, même des plus hauts rangs de la société, le firent à sa suite. Cette cérémonie touchante laissa une impression ineffaçable de foi et de piété dans l'esprit et le cœur des nombreux assistants. Des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

A une époque, où les chemins de fer, encore bien rares, n'existaient que par tronçons, il fallait plusieurs semaines pour traverser la France. Les voyageurs ne purent s'embarquer au Havre que le 22 octobre.

En cette saison avancée, les tempêtes sont fréquentes. La navigation, fort pénible, dura trente-quatre jours.

Deux fois, ils furent sur le point de faire naufrage ; puis, pour couronner dignement de si encourageants débuts, une distraction du pilote faillit finalement leur coûter la vie. Peu s'en fallut qu'ils n'échouassent au port. Ayant frôlé de trop près les récifs de *Sandy Hook*, à l'entrée de la vaste baie de New-York, le paquebot risqua de s'y briser. C'était pendant la nuit. Aux cris d'épouvante de l'équipage, tous les passagers se précipitèrent hors de leurs cabines, et s'élancèrent sur le pont. Heureusement, on en fut quitte pour la peur. Mais le danger avait été grand.

La route la plus naturelle de New-York à Montréal, était, alors, par l'Hudson, fleuve majestueux, trois ou quatre fois plus large que le Rhin, et accessible aux gros navires, pendant près de deux cent cinquante kilomètres, jusqu'à Troy, cité manufacturière et florissante, où le flux et le reflux sont encore sensibles. De là, un canal de cent douze

kilomètres va jusqu'à Whitehall, port sur l'extension méridionale du lac Champlain. Cette nappe d'eau de cent quatre-vingts kilomètres de long, sur une vingtaine de large, se déverse par le Richelieu dans le Saint-Laurent. Au total, c'était une course de six cents kilomètres, vers le nord, presque en ligne droite, toujours par la voie fluviale, jusqu'à la petite ville de Saint-Jean, peu distante de Montréal.

Mais on se trouvait dans la dernière semaine de novembre. Déjà le froid était très intense. Les glaçons qui se formaient sans cesse et grandissaient continuellement, gênaient de plus en plus la navigation. Se soudant les uns aux autres, ils constituaient, çà et là, des barrières infranchissables, ou des écueils qu'il fallait absolument éviter. Rivières et canaux étaient presque entièrement couverts d'une couche solide. Elle était si épaisse, au lac Champlain, qu'on s'arrêtait, à chaque instant, pour la rompre de vive force. Le bateau n'avança ainsi qu'avec une extrême difficulté.

Dans ces conditions, le trajet entre New-York et Montréal, qui maintenant ne demande qu'une douzaine d'heures, se prolongea d'une façon anormale.

Nullement accoutumés à cet hiver semi-polaire de mi-novembre à mi-avril, les voyageurs, vêtus à peu près comme en France, souffrirent beaucoup de ce froid pénétrant. Qu'il était loin, le beau ciel de Provence !... Le Dauphiné lui-même, malgré le voisinage des Alpes, leur semblait un Éden, en comparaison de cette Sibérie.

A Saint-Jean, ils ne trouvèrent qu'une mauvaise charrette ; mais bientôt elle se brisa sur un accident de terrain, au milieu des neiges amoncelées. Ils furent donc obligés d'achever l'étape à pied, par des chemins affreux.

Depuis leur départ de Marseille, deux mois s'étaient écoulés, quand, dans l'après-midi du 2 décembre 1841, ils entrèrent, enfin, à Montréal.

Ils étaient les premiers religieux à venir au secours du Canada passé sous la domination anglaise. Le dernier Jésuite mourut en 1800, et le dernier Récollet, en 1813. Seuls les Sulpiciens se maintinrent, se recrutant sur place.

Aussi l'apparition des Oblats de Marie Immaculée fut-elle, pour les habitants de cette région autrefois française, un véritable événement.

Mgr Bourget leur ouvrit affectueusement ses bras, et les serra paternellement sur sa poitrine, comme des enfants bien-aimés, longtemps attendus.

Dès le lendemain, la presse canadienne, en termes très sympathiques, lançait la nouvelle à tous les échos :

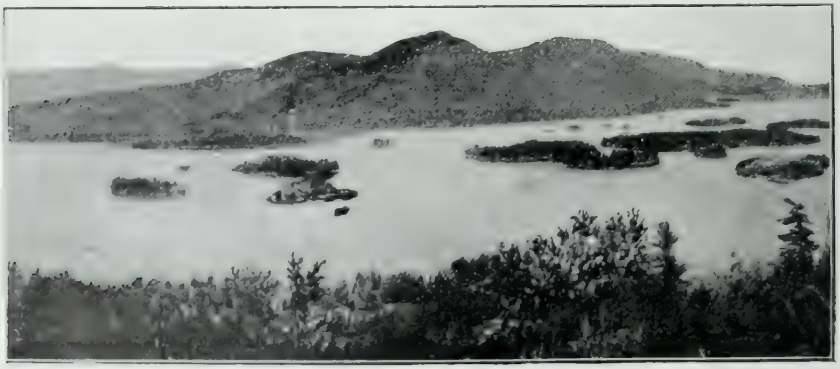
— Les Révérends Pères Oblats si ardemment désirés, disait-elle,

sont, depuis hier, parmi nous. Ils donneront des missions dans les différentes paroisses et *townships*. Voués à cette œuvre, ils sont arrivés juste à temps pour célébrer avec l'église de Montréal la belle fête de saint François-Xavier, le modèle des Missionnaires. C'est une heureuse coïncidence : gage de plus que leur ministère au milieu de nous sera accompagné de fruits abondants (1).

Huit jours après, la même voix, empruntant un article de l'*Ami de la Religion*, édité en France, divulguait des détails bien propres à concilier aux Oblats l'estime et la vénération du public. Elle racontait comment tous les membres de l'Institut avaient brigué l'honneur d'être envoyés dans des contrées si lointaines de leur patrie.

— Le dévouement, ajoutait-elle, ne manquait pas à ceux qui sont restés. C'est avec une sainte envie, qu'ils se sont séparés de leurs confrères désignés pour affronter les mers. L'ambition des peines à endurer et des sacrifices à accomplir pour la cause de Jésus-Christ enflamme leurs âmes dévorées de zèle. Ils sont tous pénétrés du même esprit. L'*Ami de la Religion* se plaît d'autant plus à rendre ce témoignage aux Oblats de Marie, que sa position le met dans le cas de les connaître et de les admirer. Dans les nombreux diocèses où ils sont si appréciés par les populations, les vœux universels les suivent, au delà de l'Océan.

(1) *Mélanges religieux*, 3 décembre 1841.



Partie de la route fluviale entre New-York et Montréal.

CHAPITRE II

Saint-Hilaire

1841-1842

§ 1

Le Calvaire de Rouville.

Se rappelant que les Oblats avaient à Marseille la garde du Calvaire, Mgr Bourget voulut leur confier une œuvre analogue.

Exilé de Nancy depuis 1830, Mgr de Forbin-Janson donna, pendant plusieurs mois, dans les diocèses de Montréal et de Québec, une série de prédications. Au moment de rentrer en Europe, il les clôtura, le 6 octobre 1841, par la plantation solennelle d'une croix gigantesque qui, dominant le cours du Saint-Laurent et du Richelieu, serait, dans sa pensée, une sorte de monument national et un centre de pèlerinage attirant les multitudes.

Pour base, il choisit l'un des pics les plus élancés de la région. Situé à une trentaine de kilomètres à l'est de Montréal, il se dresse, comme une masse isolée, à plus de quatre cents mètres au-dessus de la plaine. De loin, cette montagne aux flancs abrupts paraît un énorme bloc de granit bleuâtre. On découvre, de sa cime, un immense panorama.

Semblable à une tour, la croix, bâtie sur le modèle de la colonne Vendôme de Paris, mesurait trente mètres de hauteur et deux mètres et demi de large. Le piédestal, à lui seul, formait une chapelle avec sacristie. Un escalier intérieur conduisait au sommet. Les bras au-dedans desquels on pouvait se promener comme dans une galerie, s'étendaient à cinq mètres de chaque côté. Complètement recouvert, au dehors, de plaques de métal blanchâtre, poli et luisant, l'emblème de notre Rédemption brillait à quatre-vingts kilomètres à la ronde.

— Ce sera, disait Mgr de Forbin-Janson, la plus grande et la plus belle croix du monde... le premier objet qui se présentera au regard de tous ceux qui viendront au Canada, par la frontière des États-Unis.

Les travaux entraînèrent des frais considérables, quoique l'emplacement fût concédé gratuitement par le seigneur du lieu, M. Hertel de Rouville, oncle d'un jeune ecclésiastique, l'abbé Taché, bientôt novice chez les Oblats, et, plus tard, évêque célèbre.

A cette altitude, cependant, sur une montagne escarpée, d'un accès difficile ordinairement, impossible même, pendant les hivers si longs et si rigoureux du Canada, comment cette croix serait-elle devenue un lieu de pèlerinage fréquenté par les foules ? Aussi, quelques années après, quand, malgré les puissantes chaînes qui l'assujettissaient, elle fut renversée par la tempête, on ne se soucia pas de la relever.

Au bas de la montagne de Rouville, et sur la rive droite du Richelieu, est la petite paroisse de Saint-Hilaire. Mgr Bourget y établit les Oblats. Tout en gardant le Calvaire, ils rayonneraient, de là, jusqu'aux extrémités du diocèse.

En y arrivant, le 7 décembre, veille de l'Immaculée Conception, leur fête patronale, ils y trouvèrent un presbytère délabré et presque sans meubles, une église inachevée et dépourvue d'ornements pour le culte.

— Jusqu'à présent, écrivait le P. Lagier, le 11 février 1842, nous ne savions pas ce qu'est la pauvreté. A Saint-Hilaire, nous nous sommes aperçus que nous étions vraiment pauvres. Nous en avons béni la Providence. A notre avis, nous ne pouvions pas mieux commencer. Jamais nous ne fûmes plus contents.

Et, dans une autre lettre au P. Guigues, supérieur de Notre-Dame de l'Osier :

— Jugez, mon Père, si nous avons besoin de patience. Mais nous progresserons rapidement dans la vie religieuse, si nous prenons tout en esprit de pénitence et avec résignation. Ne croyez donc pas que nous soyons malheureux. Dieu nous éprouve, mais je ne doute pas que ce que nous endurons pour son amour, ne se change en source de grâces. Qu'il soit remercié des maux qu'il nous envoie !

Une précieuse acquisition, dès la première heure, les dédommagea de cette pauvreté matérielle.

Quand, dans la soirée du 2 décembre, ils frappèrent à la porte de l'évêché de Montréal, un jeune abbé, prêtre depuis peu, et alors attaché comme secrétaire à la maison épiscopale, leur ouvrit. Très aimablement il les introduisit au salon, et, sans retard, alla avertir Mgr Bourget.

— Suivez-moi, lui dit l'évêque.

Après avoir embrassé les Missionnaires et leur avoir répété avec quelle joie il les accueillait, il ajouta ces paroles :

— Mes Révérends Pères, il vous faut des novices pour augmenter votre nombre, et accomplir sur la terre canadienne tout le bien que j'attends de vous. Je veux, moi-même, vous en présenter un, et vous le donner immédiatement : c'est M. l'abbé Dandurand que voici. Peut-être n'y a-t-il jamais songé : mais Dieu y a pensé pour lui.

Vocation singulière et pourtant divine.

Dans la voix de son évêque, le jeune ecclésiastique reconnut celle du Souverain Maître. Dès le soir, il récitait le bréviaire avec les nouveaux venus, et les accompagna à Saint-Hilaire, où, le 7 décembre, il revêtait le saint habit. Il persévéra si bien, qu'il est devenu le doyen d'âge des Oblats du monde entier, et s'est dépensé avec une extraordinaire énergie, pendant une vie qui, émule de celle des patriarches, s'est prolongée plus de cent ans déjà.

§ 2

Premières missions paroissiales.

A peine remis des fatigues du voyage, les Pères inaugurèrent, à Saint-Hilaire même, ce ministère des missions qui, continué sans interruption au Canada, y a produit les fruits les plus abondants.

La mission était un gros événement, équivalant à une série ininterrompue de fêtes chômées, car, pendant deux à trois semaines, les travaux des champs cessaient, tant la population s'empressait à venir entendre la parole de Dieu, désireuse de ne perdre aucune instruction, ni aucun détail des cérémonies.

Cette assiduité n'était pas sans mérite, vu les rigueurs de la saison, et les distances, parfois très longues à parcourir. Mais, ni les pluies torrentielles qui rendaient les chemins impraticables en les recouvrant d'une épaisse couche de boue, ni la violence du vent fouettant le visage, ni les tourmentes de neige des rudes hivers canadiens, ne diminuaient le nombre des assistants.

On s'entassait dans les églises. Quand elles ne pouvaient plus contenir la foule toujours croissante, les derniers arrivés, sans se décourager, se groupaient devant la porte ; ou bien, perchés sur des amas de neige, hauts de plusieurs mètres, tâchaient de saisir par les fenêtres quelques lambeaux des discours.

L'un des vices que, sur le désir de Mgr Bourget, les Oblats combattirent avec le plus de vigueur et de persévérance, fut l'abus des liqueurs fortes, auquel sont plus enclins les habitants des pays froids, et qui engendre dans les familles des misères de tout genre.

Pour remédier à ce mal affreux, ils eurent à cœur de créer partout des Sociétés de tempérance absolue, dont les membres s'engageraient à s'abstenir complètement de boisson enivrante. C'était opposer une digue puissante à cette tyrannique passion qui cause de si épouvantables ravages. Apôtres infatigables de la tempérance, ils ne prêchaient aucune mission, ou retraite paroissiale, sans aborder cet important sujet.

Le succès fut considérable. Des milliers d'hommes, subjugués par

leur éloquence et touchés par la grâce, rentrèrent en eux-mêmes, et prirent les plus fermes résolutions. En signe de leur enrôlement, ils recevaient une croix, qui, placée ensuite à l'endroit le plus apparent de la maison, leur rappelait la promesse faite devant les autels.

Un autre danger lamentable était celui que couraient les jeunes filles, dont la vertu était très exposée dans les fréquentations qu'elles se permettaient sans beaucoup de scrupule, d'autant plus que les usages du pays semblaient, jusqu'à un certain point, autoriser, ou excuser ces imprudences.

Afin de les préserver, les Oblats fondèrent partout des Congrégations de la Sainte Vierge. On critiqua, d'abord, cette innovation, proclamant qu'elle ne durerait pas. Elle dura, pourtant. Non seulement elle prémunit les jeunes personnes contre les pièges tendus à leur ignorance ou à leur faiblesse, mais elle les fortifia aussi dans la piété (1).

La première mission eut lieu à Saint-Hilaire : c'était justice. Elle s'ouvrit, le 12 décembre 1841, et fut immédiatement suivie par celle de Belœil, charmante localité située en face, sur l'autre bord du Richelieu. Puis, ce fut le tour de Boucherville, paroisse importante, à douze kilomètres en aval de Montréal, sur la rive droite du Saint-Laurent. Ensuite vinrent celles de Saint-Denis, Saint-Vincent, Sainte-Élisabeth, Saint-Remi, Sainte-Anne de Varennes, Saint-Valentin, etc., etc.

Dans cette nomenclature, mentionnons spécialement Longueuil, cité en face de Montréal sur la rive droite du Saint-Laurent, où devait se former bientôt le second établissement des Oblats en Canada. Si près de la ville épiscopale, les gens familiarisés avec les meilleurs prédicateurs du diocèse, se montraient exigeants. La Mission aurait-elle parmi eux la même efficacité, d'autant plus qu'il ne manquait pas, là, de pécheurs invétérés, et, ce semble, inconvertissables ?

Saintement inspiré, le P. Honorat avait dit :

— Ils viendront tous, même ceux qui se promettent de résister jusqu'au bout.

Cette parole prophétique se réalisa littéralement.

A la clôture, tous les habitants en âge de le faire, s'agenouillèrent à la Table eucharistique, sauf de très rares exceptions ; et, au moment où les Pères se disposaient à partir, ces récalcitrants, vaincus à la dernière heure, les appelèrent au confessionnal.

Des sages qui croyaient bien connaître l'endroit, avaient certifié

(1) Cf. *Reglement de la Congrégation des Filles de Marie Immaculée, établie par les RR. PP. Oblats, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Montréal*, in-16, Montréal, 1844.

qu'il serait impossible d'amener les hommes de Longueuil à s'enrôler dans la Société de tempérance, surtout de la tempérance totale. Néanmoins, les Pères préparèrent à l'avance un nombre de feuilles d'enrôlement excédant de beaucoup celui qu'on osait espérer. Le jour fixé, elles se trouvèrent insuffisantes, et il fallut s'en procurer, à la hâte, deux fois plus.

Dans les autres paroisses, le succès fut identique. Partout la presque totalité de la population s'approchait de la Table sainte, et l'on comptait de deux à trois mille communions, parfois davantage. On eut même la joie d'enregistrer des abjurations de protestants.

Quand il le pouvait, Mgr Bourget se plaisait à présider la clôture de ces missions si profitables à ses ouailles. Afin que tout son clergé contribuât efficacement à ce travail de régénération, il lui adressa, par une Circulaire, cette communication officielle que nous sommes heureux de signaler ici, en nous rappelant les persécutions subies autrefois par les Missionnaires de Provence, de la part des tenants du vieux gallicanisme janséniste :

— Comme la doctrine de saint Alphonse de Liguori est de règle parmi les Oblats, et qu'il est très important qu'il y ait entre nous uniformité de conduite, je déclare que ce saint et savant théologien est le docteur de ce diocèse.

A Boucherville, résidait, alors, M^me^ Veuve Taché, née de la Broquerie, et dont la sœur aînée avait épousé M. Hertel de Rouville. C'était une femme exemplaire et de la plus haute piété. Son fils, Alexandre, élève au grand séminaire, témoin ému du bien accompli dans les âmes par le ministère des Oblats, résolut de se joindre à eux. Entré au noviciat, il devint un religieux éminent, puis l'apôtre héroïque des tribus sauvages du Nord-Ouest, et le premier archevêque de Saint-Boniface.

Des germes de vocation furent déposés aussi dans le collège de Saint-Hyacinthe, où le P. Telmon prêcha la retraite annuelle. Sa parole éloquente enflamma les cœurs. En partant, il laissa chez tous, maîtres et disciples, l'impression d'un homme doué de qualités vraiment supérieures.

De loin, Mgr de Mazenod suivait du regard ses enfants, et se réjouissait du résultat si consolant de leur apostolat. Mais il se demandait, avec anxiété, si ces ouvriers zélés supporteraient longtemps des labeurs aussi pénibles et aussi continus.

— Vous en êtes déjà à votre dixième mission, écrivait-il au P. Honorat... C'est trop !... Ménagez davantage vos forces, si vous voulez durer.

Après cet épanchement de sa tendresse paternelle, il leur prodiguait les conseils que sa vive foi lui suggérait :

— Dieu vous a bénis dans toutes vos œuvres. Soyez vigilants, je vous en conjure, pour ne mettre, de votre côté, aucun obstacle à la puissance miraculeuse dont il vous investit. Vous savez que nous n'avons jamais compté sur nos propres ressources, ni sur nos talents, moins encore sur nos vertus. Nous sommes les instruments de la miséricorde divine. Que rien ne trouble jamais en vous l'opération merveilleuse de l'Esprit-Saint.

Pendant la première année, plus de douze paroisses furent évangélisées, et, les années suivantes, le travail ne fut pas moins actif, de sorte que nous aurions à citer une centaine de noms, si nous voulions les énumérer toutes.

— Seriez-vous trente, affirmait Mgr Bourget, que, dans le seul diocèse de Montréal, vous auriez de quoi vous occuper constamment.

Les curés s'étaient promptement très attachés aux Pères :

— Du premier coup, leur disaient-ils, vous vous êtes faits Canadiens !...

Aussi les réclamaient-ils, de tous côtés. Pour répondre à chacun, il aurait fallu donner vingt missions à la fois. Et encore, cela n'eût point suffi.

— Du renfort ! du renfort ! Envoyez-nous du renfort, ne cessaient d'écrire les « Oblats Canadiens » au vénéré Fondateur.

§ 3

Les Townships. En voyage sur la neige.

Loin des paroisses régulièrement constituées, on trouvait de vastes étendues de terrain, où, par défaut de prêtres, on ne rencontrait pas même une étroite chapelle. Ces districts s'appelaient, alors, du nom générique de *townships*, quoique le sens spécial de ce mot désigne simplement une circonscription communale.

Par delà même la frontière, de pauvres Canadiens, forcés par la misère à quitter leur patrie, allaient chercher leurs moyens d'existence. Hélas ! rarement leurs espérances se réalisaient. A l'exception de quelques petits propriétaires que le temps, la patience et une stricte économie rendaient indépendants, les autres n'étaient que des travailleurs vivant au jour le jour, à la merci de maîtres qui les accablaient de besogne et les rétribuaient fort mal.

Au point de vue religieux, leur situation était plus déplorable encore. Isolés et privés, pendant des années entières, de tout secours spirituel,

comment se seraient-ils maintenus ? La plupart de ces domaines, en effet, appartenaient à des protestants des États-Unis, ou à des Écossais presbytériens. Les catholiques, assimilés à des serfs, y couraient un pressant danger pour leur foi.

— Si vous faisiez dans les *townships* des missions comme ici, disait aux Pères un docteur en médecine que ses fonctions avaient parfois attiré en ces parages, vous remettriez dans le droit chemin les catholiques dévoyés, et vous convertiriez un bon nombre d'hérétiques.

Dès le mois de janvier 1842, les Oblats commencèrent cette œuvre de dévouement ; mais au prix de quelles fatigues et de quels périls !

— Nous avons besoin de prendre tous les moyens, écrivait, le 18 février, le P. Lagier, si nous ne voulons pas perdre et notre nez et nos oreilles. Il faudrait nous voir avec notre costume !...

Une lettre du P. Baudrand nous dépeint cet accoutrement étrange pour des yeux européens :

— Deux ou trois paires de bas de laine dans les souliers, ou dans les bottes ; une soutane bleu foncé, complétée par un surtout qui pèse au moins vingt livres ; plus un second pardessus en peau de bête. Par cette méthode, sans être bien gros naturellement, on ressemble vite à un tonneau. Ce n'est pas fini. Autour du cou, un grand châle qui couvre toute la figure : menton, bouche, jusqu'au nez inclusivement. Sur la tête, un énorme casque en fourrure, garni d'oreillettes, de manière que, d'un honnête homme, il ne paraît plus que les yeux à peine. Aux mains, de grosses *moufles* en peau, énormes gants en cuir, qui ne séparent pas les doigts, excepté le pouce... J'allais oublier une chose essentielle : le capuchon, annexe au pardessus. On peut le ramener sur le casque, en cas de pluie ou de bise. Bref ! si vous voulez avoir chaud, venez ici. On se promène par des températures de vingt-cinq degrés Réaumur au-dessous de zéro.

Après la description de la toilette, celle de la contrée. Le même Père continue :

— Possédez-vous quelque image représentant des paysages d'une monotone blancheur, au milieu desquels de gentils Lapons glissent sur la neige, traînés par des rennes aussi rapides que le vent ? Regardez-les bien : c'est nous !... sauf les rennes, remplacés par de petits chevaux canadiens qui rivaliseraient presque de vitesse avec ces quadrupèdes des steppes polaires. Nos meilleurs jours pour voyager sont ceux des plus grands froids, quand on a ce qu'on appelle de beaux chemins d'hiver. Alors, un cheval canadien vous fait parcourir de quatre à cinq lieues à l'heure, et cela pendant une demi-journée, sans rien manger. Nos voitures sont toutes découvertes, et vous concevez que, dans ces

conditions, ce n'est pas trop des habillements dont je vous ai parlé.

Néanmoins, ces chemins sont à peu près impraticables, durant une *poudrerie*, ou tempête qui soulève une neige extrêmement fine, et la lance de tous côtés, comme le simoun pousse en tourbillons aveuglants les sables du désert. Impossible de sortir ; ou, si l'on se risque dehors, danger constant de s'égarer, car on ne distingue plus la route.

— Dans ce cas, nous dit le P. Baudrand, quoique de la figure ne paraissent plus que les yeux, il sera sage d'abattre la visière du casque, et de se masquer complètement.

Écoutons-le nous raconter les péripéties du voyage :

— Bon ! nous voilà partis ! Nous volons à travers l'espace. Hum ! Modérez-vous !... Une rencontre !... Quand la route n'est pas plus large que la voiture, et qu'il y a, sur l'un des bords, quatre ou cinq pieds de neige molle, c'est le pire des chemins d'hiver. Alors, vous pataugez là-dedans, chevaux et gens, heureux quand vous ne tournez pas sens dessus dessous !... Mais personne ne court à notre rencontre !... Tout va donc bien, cette fois ?... Attendez !... Voilà, au loin, devant nous, de lourds véhicules s'avançant d'une lieue en deux heures, quand nous en faisons, nous, six fois plus. En un clin d'œil, nous les atteignons. Maintenant, obligation de ralentir la marche, et de se tenir à leur queue, jusqu'à ce qu'il plaise au chemin de s'élargir. On aura le temps de méditer, pendant les trois heures qu'il faudra se traîner à la suite de ces pesants et si lents chariots... Les voilà distancés ! Bon ! nous pourrons courir maintenant ! Prenez garde ! Il y a une rivière, ou un lac, à traverser, et la glace est douteuse. Impossible de les passer en bateau ; très imprudent de s'y hasarder en voiture. Et, pourtant, il n'y a pas trente-six moyens ! Allons ! courage ! un signe de croix, et, fouette, cocher ! Cric, crac ! la glace gémit, et menace de se rompre. Hâtons-nous ! Il n'est pas bon de prendre un bain par ce temps-ci !... On a déjà bien assez frais, sans cela !... Je connais très intimement quelqu'un, qui, au mois de janvier, a vu ce sol trompeur se dérober sous ses pieds. Du coup, sa voiture s'est transformée en nacelle, mais enlisée et immobilisée !... Une vraie baignoire !... Il est resté, là, une demi-heure... il y serait encore, sans la charité d'un passant qui l'en a tiré. Voilà quelques-uns des multiples agréments du voyage. C'est charmant, n'est-ce pas ? Accourez promptement partager mon bonheur !

§ 4

Combats contre l'hérésie.

Le premier à s'aventurer dans les *townships* fut le P. Lagier. Rendu à destination, il ne trouva pour logement qu'une misérable masure en

bois, très étroite. Là, il célébra la Messe, prêcha et catéchisa, du matin au soir, mais en gelant sur place, malgré un poêle allumé, car une bise glaciale entrait, de tous côtés, par les nombreuses fentes de ces cloisons branlantes. Il en revint malade, le visage enflé et défiguré par une énorme fluxion.

Nullement découragé par un tel début, il y retourna, peu après, avec un compagnon. On jugera de ses dispositions par cet extrait d'une de ses lettres à un ecclésiastique de Montréal :

— Enfin ! nous sommes un peu Missionnaires ! Jusqu'ici, nous avions élevé la voix dans des paroisses érigées depuis longtemps, et où rien ne manque. Nous ne nous en plaignons point : nous n'en avons pas le droit, après les consolations éprouvées de la part des pasteurs et des fidèles. Mais on ne nous en voudra pas de ressentir quelque prédilection pour cet apostolat des pauvres, dénués également des biens de la fortune et des secours de la religion. Ce sont les prémices d'un ministère que nous chérissons. Notre désir est de consacrer notre vie à visiter, soutenir et fortifier dans la vertu ces âmes abandonnées.

Dieu récompensa les généreux Missionnaires.

Même les protestants venaient les entendre avec respect et profit. Notre sainte religion, mieux connue, leur révélait les lacunes et les imperfections de la leur. A la suite de ces conférences, plusieurs avouèrent que, dans le fond, ils pensaient comme eux.

Des familles entières rentrèrent dans le sein de l'Église. Un jour, une femme se présenta pour recevoir le baptême avec ses quatre enfants ; et ce ne fut pas un cas exceptionnel. Le chiffre des conversions augmenta, à mesure que s'améliorèrent les catholiques, dont la conduite, si peu conforme à leurs croyances, constituait une pierre d'achoppement, pour ceux qui, touchés par la grâce, auraient eu l'intention de retourner au vrai bercail de Jésus-Christ.

Parmi ces missions dans les *townships*, il en est une qui mérite une mention spéciale.

Sur les bords du lac Champlain, dans une localité, dont par discrétion nous tairons le nom, il y avait à évangéliser plus de mille personnes disséminées sur une vaste région appartenant à trois diocèses différents : ceux de Montréal, de New-York et de Boston. Outre les causes de perdition indiquées plus haut, l'esprit de lucre et l'avarice sordide d'un prêtre qui se disait leur curé, en avait fait passer un grand nombre à l'hérésie.

Ce triste sire, installé là, depuis quatorze ans, on ne sait en raison de quel droit ou de quelle délégation, non seulement ne prêchait pas,

mais n'administrait qu'à prix d'argent les sacrements, même l'Eucharistie et l'absolution.

— Je ne me suis pas confessé depuis une dizaine d'années, disait un de ses malheureux paroissiens, parce que je n'avais pas de quoi payer.

Quand les Pères Telmon et Dandurand y arrivèrent, l'église (et quelle église !) était fermée depuis trois mois. Exaspérés par l'indigne conduite de leur coupable pasteur, les fidèles lui en avaient interdit l'entrée. Celui-ci, pour se venger, emporta chez lui le Saint Sacrement, l'enferma dans une *boîte en carton*, et le laissa dans sa chambre à coucher sur sa table de toilette, *à côté de son pinceau à barbe !...* Détails invraisemblables, s'ils n'étaient affirmés par les témoins les plus irrécusables.

L'église n'était qu'un affreux hangar de dix mètres de long sur huit de large, aux murs formés de poutres grossièrement équarries, juxtaposées, et revêtues d'une simple couche de chaux. Ameublement en rapport avec la somptuosité de l'édifice ; l'unique chasuble, en lambeaux ; une seule aube, déchirée. Point de ciboire ; point d'ostensoir ; un minuscule calice en étain, noirci par le temps, et d'une malpropreté inimaginable.

Si la demeure du Maître du monde était à ce point misérable, celle du curé, au contraire, était fort commode, spacieuse, bâtie en belles briques, avec tout le confort désirable.

— C'est indispensable, disait le personnage, pour me concilier, de la part de la population, le *respect dû à mon caractère.*

Comme on le voit, il y avait parfaitement réussi.

Évidemment ce ne fut pas à sa demande que les Missionnaires entreprirent de travailler dans ce qu'il prétendait être son domaine ; mais à la prière des trois évêques de New-York, de Montréal et de Boston, qui, sachant combien il y aurait de mariages à régulariser et d'abjurations à recevoir, leur avaient accordé, dans ce but, des facultés sans limites.

Ne pouvant donc les éconduire, le curé les subit de fort mauvaise grâce. Il les fit coucher dans des chambres crépies l'avant-veille. Elles étaient si humides, que le P. Telmon y contracta un enrouement opiniâtre et un rhumatisme articulaire des plus douloureux, qui le contraignit à chercher, ailleurs, un abri moins malsain.

— Nous avons eu, là, écrivait-il, la souffrance et la pauvreté, comme nulle part, ailleurs ; mais aussi les consolations furent incomparables. Dieu nous dédommagea amplement par l'abondance de ses grâces.

De vingt à vingt-cinq lieues à la ronde, les gens accoururent. Leur empressement se maintint avec une assiduité poussée jusqu'à l'héroïsme. Plusieurs avaient les pieds ensanglantés et les jambes couvertes de

pustules, à la suite de ces marches forcées. D'autres traversaient le lac au milieu de la tempête, dans de frêles embarcations.

Les protestants qui les occupaient, se moquèrent d'eux, d'abord. Ensuite, ils les menacèrent de leur ôter leur emploi.

— Peu importe, répondirent ces pauvres ouvriers. Avant tout, notre âme !

On demandait au propriétaire d'une grande scierie son avis sur la mission.

— Je ne voudrais pas qu'il y en eût souvent, répliqua-t-il ; impossible de retenir mes hommes.

Apprenait-on, à dix lieues, que la mission se faisait, vite tout le monde s'ébranlait, et, le lendemain, on voyait de nouveaux auditeurs groupés sous la chaire.

Une jeune femme s'échappa, un matin, de la maison de son maître, et fit, à pied, plus de vingt kilomètres, portant son enfant dans ses bras. Elle resta, trois ou quatre jours, près du confessionnal, pour attendre son tour.

Dans le voisinage de l'église toutes les maisons, huttes et cabanes, se remplissaient, le soir, de ces pauvres gens, en quête d'un gîte. Ils s'étendaient, côte à côte, sur le plancher, ajoutant ainsi à une journée consacrée entièrement aux exercices de piété, une nuit de pénitence sur une couche si dure.

Au premier coup de l'*Angelus*, tous se dirigeaient vers l'église pour s'emparer des abords des confessionnaux, constamment encombrés. Plusieurs tombant presque d'inanition, à cause de leur abstinence prolongée, se refusaient, néanmoins, absolument à s'éloigner, dans la crainte de perdre leur place. On en vit s'évanouir, de faiblesse. D'autres, se cachant le visage avec la main, se contentaient de manger, à la hâte, un morceau de pain, apporté de chez eux.

Mais quelle avidité pour entendre les messagers du Seigneur !...

— Vos sermons, disaient-ils aux Pères, nous servent de nourriture. Nous préférons tout souffrir, plutôt que d'être privés d'une de vos phrases.

Sublimes dans leur ignorance, ils savaient instinctivement que, selon l'expression du Verbe incarné, l'homme ne vit pas seulement de pain, et qu'il lui faut aussi et surtout ces paroles vivifiantes procédant de la bouche même de Dieu, ou de ceux dont il se sert pour parler aux âmes qui ont faim et soif de Lui.

— Ah ! disaient-ils encore, en gémissant et en essuyant leurs larmes, si on nous avait mieux instruits des vérités de la religion, nous n'aurions pas été si méchants.

Des adultes de douze à vingt ans qui n'avaient pas même été ondoyés,

reçurent le sacrement du Baptême. Plus de soixante apostats rentrèrent dans le sein de la véritable Église. Beaucoup d'autres ne s'étaient pas confessés depuis dix, vingt, trente et même cinquante ans.

Il y eut de quatorze à quinze cents communions, et cinq cents hommes s'enrôlèrent dans la Société de tempérance.

A tous on distribua, par centaines, des chapelets, médailles, croix, gravures, catéchismes, manuels de prières, etc.

Les fidèles renoncèrent aux bibles protestantes, dont les colporteurs d'hérésie les avaient fournis avec prodigalité. On les entassa, et on les brûla publiquement.

Quand le chef de la propagande sectaire eut connaissance de cet auto-da-fé, il entra dans une furieuse colère, et accabla d'injures le P. Telmon, qu'il accusait d'être la cause de cette destruction.

— Sachez, lui dit-il, que nous ne sommes ni en Espagne, ni en Italie ; mais dans un pays de liberté !

— Justement, répondit le Père ; voilà pourquoi les catholiques font ce qu'ils veulent : ils rejettent les livres où l'erreur se mêle à la vérité. Convaincus que ces bibles frelatées sont un danger pour eux et pour leurs proches, ils s'en débarrassent, même par le feu.

— Mais ces bibles sont à moi.

— Non, puisque vous les leur avez données.

— Je ne les donne pas, pour qu'on les brûle.

— Ne les donnez pas, et on ne les brûlera point.

— Je vous ferai arrêter, si vous ne m'en payez pas le prix.

— C'est cela ! faites-moi mettre en prison, au nom de la liberté ; car que vous dois-je, moi, personnellement ! En quoi suis-je votre débiteur ?

— Vous refusez ?... Je me vengerai. J'obtiendrai que la douane vous impose une forte taxe pour toutes ces croix, médailles et autres signes de superstition, dont vous inondez le pays.

— Essayez ! Comme je n'ai plus aucun de ces objets dans mes caisses, il vous sera difficile de réussir. D'ailleurs, je sais à quoi m'en tenir sur ce point. Vos menaces sont vaines.

— Du moins, nous ferons du tapage, quand l'évêque viendra ici...

— Toujours au nom de la liberté, n'est-ce pas ? Je vois que vous l'entendez parfaitement.

La semaine suivante, Mgr Bourget vint clôturer cette mission mouvementée, et conféra le sacrement de Confirmation à cinq cent trente personnes de tout âge. Le saint prélat, très ému, bénissait Dieu des prodiges accomplis par sa grâce et par le ministère de ses Missionnaires si zélés.

Trois cents catholiques, à cheval, étaient allés l'attendre à la tête du lac. Ils le saluèrent avec des hourras enthousiastes et les marques répétées de la plus religieuse vénération. Cette petite armée l'escorta pendant plus de dix kilomètres, jusqu'à l'église, devant laquelle la population entière était agenouillée, implorant sa bénédiction.

Témoins de cette scène touchante, les protestants étonnés restaient silencieux et immobiles.

— Dans leur stupéfaction, disait un Canadien, ils ouvraient des yeux... comme l'embouchure du Saint-Laurent.

Même les colporteurs de bibles se tenaient cois, se gardant bien de faire le vacarme annoncé. La haine, cependant, grondait dans leur cœur, car ils sentaient le dommage causé par la mission à leur trafic honteux. Ces prétendus réformateurs du christianisme, richement rétribués par ceux qui les envoyaient, gagnaient, en outre, deux cents francs par apostat qu'ils arrachaient au catholicisme. Suivant toute apparence, de longtemps ils n'auraient plus pareille aubaine. Aussi ne pouvaient-ils s'en consoler.

Deux mois après, un de ces pieux agents rencontra un converti.

— Eh bien ! lui dit-il, en ricanant, vos moines en font de belles ! Ils jettent les bibles au feu ! Quel sacrilège !

— Oh ! répondit le Canadien, s'ils ne faisaient que cela !... Mais ils font bien pire.

— Quoi donc ?

— Voici ! Jugez vous-même, si c'est tolérable. Quand un homme a deux femmes, ils le forcent à en quitter une... C'est d'une intransigeance !...

Le colporteur se mordit les lèvres, tandis que la rougeur lui montait au visage. Il était précisément dans ce cas.

Sans ajouter un mot, il se hâta de déguerpir.

La mission eut un autre épilogue.

En sa qualité de vicaire général de l'évêque de New-York, Mgr Bourget signifia à l'indigne curé qu'il eût à céder immédiatement la place à un prêtre qui travaillerait sérieusement au salut de ses ouailles.

Les Pères ne laissèrent cette localité régénérée, que pour continuer leur labeur si pénible, mais si fructueux, dans les îles du lac Champlain, et sur la rive opposée, dans l'État de Vermont, diocèse de Boston. Là, également, absence totale de secours spirituels. Les mêmes merveilles de la grâce accompagnèrent leurs pas.

Ces expéditions, renouvelées de temps en temps, changèrent l'aspect de ces contrées désolées.

Si, dans ces *townships*, alors si tristes, fleurissent aujourd'hui de prospères paroisses, c'est au dévouement des Oblats qu'on le doit, pour une large part.

CHAPITRE III

Longueuil

1842-1844

§ 1

Le P. Léonard.

Soldat devenu apôtre : tel était le P. Léonard.

Du soldat, il avait les audaces, l'aimable entrain et la résistance à la fatigue ; de l'apôtre, le zèle inlassable et l'industrieuse charité.

Taillé pour l'action, il étouffait dans d'étroites limites : les grands espaces l'attiraient invinciblement. Sa voix puissante remuait les foules, et retentissait éclatante dans les plus vastes enceintes.

Depuis treize ans, il habitait le Canada, quand les Oblats y arrivèrent ; mais il était Français, originaire du diocèse de Langres.

Incorporé, dès l'âge de dix-neuf ans, dans un régiment de lanciers, au moment où Napoléon Ier retournait de l'île d'Elbe, il ne reçut pas, cependant, le baptême du feu, les bataillons, auxquels il appartenait, n'ayant pas été appelés à franchir la frontière, durant les Cent-Jours. La chute de l'empereur le libéra ; mais, très attaché à son chef d'escadron, il le suivit à Monistrol, en Velay, dans le département de la Haute-Loire. C'est là que Dieu l'attendait, après l'avoir arraché à la vie des camps si dangereuse pour la vertu. Une mission à laquelle il assista, détermina sa conversion complète et sa résolution inébranlable de renoncer au monde.

Aussitôt, il se mit à l'étude du latin, et, par de persévérants efforts, progressa suffisamment pour être jugé apte à l'enseignement dans un séminaire. Sentant, néanmoins, le besoin d'une vie plus active, il s'adjoignit, en 1826 et 1827, à plusieurs prêtres qui évangélisaient les paroisses du centre de la France. Cette petite société, ainsi que d'autres semblables, fut dissoute, à cause des persécutions suscitées aux Missionnaires, pendant les dernières années de la Restauration.

Ne connaissant pas encore la Congrégation des Oblats, à laquelle la Providence le destinait à son insu, il s'embarqua, en 1828, pour le Canada, afin de s'agréger à la Compagnie de Saint-Sulpice, qui desservait quelques postes sauvages. Il brûlait d'y être envoyé.

A quarante kilomètres environ à l'ouest de Montréal, se dresse le village appelé *Mission du Lac des deux Montagnes*, sur la rive septentrionale de ce lac pittoresque, formé par un évasement de la rivière Ottawa, au pied de deux pics assez élevés.

L'ancienne peuplade, autrefois si farouche, des Iroquois, avait, là, quelques-uns de ses représentants, convertis au christianisme. On y trouvait aussi des Algonquins. Ceux-ci, malgré leur misère, leur malpropreté, leur paresse et autres bonnes qualités de ce genre, étaient si orgueilleux, qu'ils ne se nommaient qu'*Anichinabek*, c'est-à-dire « les hommes par excellence ».

Dans la même chapelle, ces débris de tribus si différentes se réunissaient, priant et chantant alternativement en leur langue respective. Deux Sulpiciens veillaient sur leurs âmes, et même sur leurs intérêts temporels, car les sauvages, jusqu'à la vieillesse, demeurent la plupart de grands enfants incapables de prévoyance et dépourvus de sens pratique.

Ce n'était pas précisément ce qu'avait rêvé le P. Léonard. Peu nombreuses, ses ouailles lui occasionnaient peu de travail. Son ardeur réclamait de plus vastes espaces. Il accepta, cependant, sans se plaindre, cette position qu'il garda six années, se familiarisant de plus en plus avec le dialecte des Iroquois, tandis que son confrère, M. Flavien Durocher, qui entra, lui aussi, chez les Oblats, s'occupait des Algonquins.

Entre temps, et pour satisfaire sa soif d'apostolat, il prêchait dans les localités voisines.

S'apercevant qu'une vie des plus actives lui était nécessaire, ses supérieurs, en 1834, le rappelèrent à Montréal qui ne constituait, alors, qu'une seule paroisse, confiée aux Sulpiciens. Quoique la population de la cité fût loin d'approcher du chiffre qu'elle atteignit plus tard, cette unique paroisse, très considérable, exigeait une grande somme de labeurs. Il y dépensa, sans mesure, cette exubérance de forces qui bouillonnaient en lui. Son heureux caractère, son zèle infatigable, son dévouement à toute épreuve, lui attirèrent bientôt l'estime et l'affection générales.

Mais, lorsque, en décembre 1841, et durant les premiers mois de 1842, il eût vu les Oblats parcourir les villes et villages, pour y donner ces missions qui produisirent partout des fruits si abondants, il comprit que ses désirs allaient, enfin, se réaliser. Ce fut comme un trait de lumière. Sa vocation se révélait à lui. Il se sentait organisé pour cette Société, dont l'esprit, le but et les œuvres répondaient si complètement aux aspirations, qui, depuis si longtemps, tourmentaient son âme. Sans tarder, il mit ordre à ses affaires, et, dès qu'il eut reconquis sa liberté, le 1er août 1842, il franchit le seuil du noviciat, le cœur débordant d'une céleste joie.

Il n'offrait pas seulement sa personne à la Congrégation, mais aussi une belle maison avec jardin, à Longueuil, ville assise presque en face de Montréal, sur la rive droite du Saint-Laurent, et, comme nous l'avons raconté plus haut, déjà évangélisée par les Pères avec un remarquable succès.

Propriétaires de cet immeuble, M. Olivier Berthelet, riche bourgeois, et Mlle Thérèse Berthelet, sa sœur, dans l'intention d'y établir des Missionnaires, l'avaient cédé au P. Léonard. Une autre bienfaitrice, Mlle Quevillon, pour assurer des ressources, légua une terre avec bâtiments et dépendances, située sur la paroisse Saint-Vincent-de-Paul.

Quand, le noviciat achevé, le P. Léonard prononça ses vœux dans la chapelle intérieure de la communauté de Longueuil, Mgr Bourget, Mgr Gaulin, évêque de Kingston, et une foule de personnes distinguées, prêtres et laïques, assistèrent, très sympathiques, à la cérémonie.

Au lendemain de sa profession, dans la plénitude de ses forces physiques et de son talent, il était déjà un Missionnaire armé de toutes pièces. Un champ immense s'ouvrait, maintenant, devant lui. Rien ne l'empêcherait de mener rondement le combat contre l'enfer.

§ 2

Satisfaction de Mgr Bourget. — Les PP. Allard, Brunet, Laverlochère.

De plus en plus, l'évêque de Montréal se félicitait de posséder les Oblats. En janvier 1843, il écrivait à Mgr de Mazenod :

— Partout où prêchent vos fils, dans mon diocèse, celui de New-York et autres, la grâce opère d'une manière admirable. Après leur passage, les paroisses sont régénérées. Celles qui n'ont pas encore été évangélisées par eux, réclament cette faveur avec l'empressement le plus vif. Universellement on les a en vénération ; on ne les appelle que les *saints Pères*. A la fin de chacune de leurs missions, à peine trois ou quatre personnes qui ne se soient pas confessées. Ceci vous prouve, mieux que les récits les plus flatteurs, les heureux fruits de leurs travaux. Dieu les bénit étonnamment.

Dans une autre lettre, du mois de juin 1843, il disait :

— Tout va à merveille. Votre Institut prospère de plus en plus dans ce pays, où il rend et rendra d'incalculables services.

Le 27 août, il écrivait encore :

— J'ai la consolation et le plaisir de vous apprendre que tout est pour le mieux. Les chers vôtres gagnent, chaque jour, du terrain.

Régulièrement établi à Longueuil, le noviciat se peuplait de bons sujets. Plusieurs prêtres montraient l'intention de suivre l'exemple du

P. Léonard, et l'évêque, loin de s'y opposer, les secondait manifestement, quoique son clergé ne fût pas aussi nombreux qu'il l'eût souhaité. Mais il comptait, non sans raison, que Dieu le dédommagerait au centuple.

Après le Chapitre général de 1843 arriva un renfort d'ouvriers, parmi lesquels, comme maître de novices, le P. Allard, homme d'une exemplaire régularité, plusieurs années professeur de philosophie, puis d'Écriture Sainte, au grand séminaire de Marseille, et destiné par la Providence à fonder le vicariat apostolique de Natal, dans l'Afrique australe.

Ses compagnons de voyage, les Pères Laverlochère et Brunet, futurs Missionnaires des sauvages de la baie d'Hudson, étaient animés aussi du meilleur esprit.

— Ils excitent mon admiration et ma tendresse, écrivait d'eux Mgr de Mazenod. Impossible d'avoir des sentiments plus généreux, un dévouement plus ardent, des pensées plus surnaturelles. Ils font le sacrifice de leurs affections les plus légitimes, avec une véritable joie puisée dans la fidélité à leurs devoirs et l'amour de leur sainte vocation. Persuadés qu'ils ne reverront plus leur patrie, ils se reprocheraient de la regretter.

— Dieu nous ordonne de marcher, disaient ces vaillants apôtres : nous n'avons pas à regarder en arrière.

Exprimant son bonheur de voir ainsi le chiffre des Oblats augmenter dans son diocèse, Mgr Bourget écrivait, de son côté, le 19 octobre 1843 :

— Je ne saurais trop vous témoigner ma reconnaissance pour votre charité. Comment ne serais-je pas surpris, quand vous me remerciez tant, vous-même, des attentions que j'ai pour vos enfants ? Mais c'est à moi de vous remercier, *les mains jointes*, pour tous les sacrifices que vous vous imposez si généreusement, afin d'alléger l'énorme fardeau que je porte.

Au sujet du P. Allard, et, après l'avoir vu à l'œuvre, l'évêque de Montréal écrivait, le 15 décembre 1843 :

— Quel précieux cadeau vous nous avez fait, dans l'excellent P. Allard ! C'est un saint, et je crois qu'il va tous nous sanctifier, comme lui. Je bénis le Seigneur de vous avoir inspiré la pensée de nous le céder.

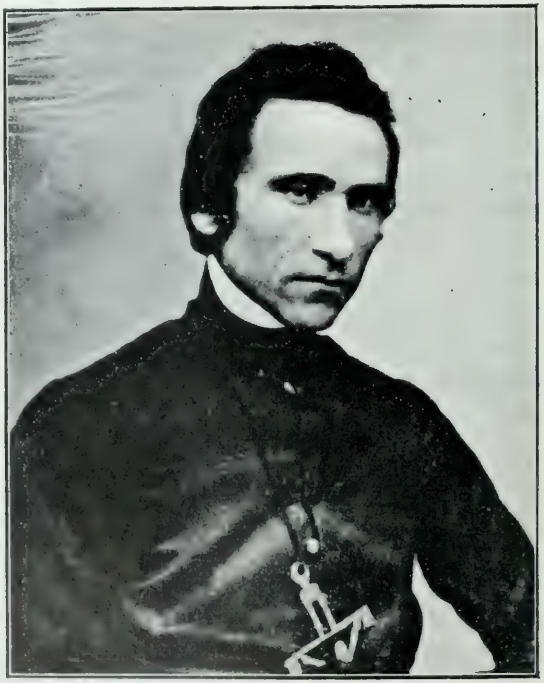
Dans la même lettre, le prélat nous révèle qu'il avait complètement adopté un usage cher au cœur du vénéré Fondateur :

— Vos Pères donnent, en ce moment, une grande mission à la paroisse de Saint-Jacques de l'Achigan. Je partirai, demain, pour aller la clore par la visite épiscopale. Depuis que vos Oblats sont ici, je suis ordinairement cette méthode, et je m'en trouve extrêmement bien. Aussi continuerai-je de la sorte, tant que je pourrai.

Citons, pour terminer, un extrait de la lettre écrite par Mgr Bourget à Mgr de Mazenod, un an plus tard, le 10 octobre 1844 :

— La bonté avec laquelle vous accueillez toutes mes demandes ; les parfaits religieux que vous m'envoyez ; la délicatesse que vous mettez dans tous vos procédés, mériteraient assurément plus que de simples réponses de remerciements et d'actions de grâces. Mais vous êtes accoutumé à n'agir que pour Dieu, et à n'attendre rien de la créature pour prix de vos services. Dans ces conditions, je vois que je contribue largement à l'accroissement de vos vertus.

Par les bouches les plus autorisées, la renommée déjà proclamait au loin, par delà l'Atlantique, les succès apostoliques des Oblats en Amérique. Nous avons raconté, dans le volume précédent, comment l'évêque d'Halifax, de passage en Irlande, en parla avec enthousiasme à l'archevêque de Dublin et au nombreux clergé qui l'entourait.



Le P. Laverlochère.

CHAPITRE IV

Bytown (Ottawa).

1844

§ 1

Un germe de capitale.

Presque deux cents kilomètres à l'ouest de Montréal, on rencontre, de nos jours, une belle cité, nommée Ottawa depuis 1854, comme l'imposant cours d'eau coulant à ses pieds. Elle devint, quatre ans plus tard, le centre administratif de la Confédération canadienne qui, s'étendant de l'Atlantique au Pacifique, embrasse maintenant une superficie vaste comme l'Europe.

Là, siège le Parlement, et réside le gouverneur général, représentant de la Couronne britannique.

Sur un plateau, d'une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière où elles se reflètent, on admire les magnifiques constructions du Corps législatif, en style gothique du XII^e^ siècle, contenant la Chambre du Sénat et celle des Communes, salles richement ornées, et de mêmes dimensions que la Chambre des Pairs, à Londres. La façade, de cent soixante-dix mètres de longueur, est dominée, au milieu, en avant, par une tour de plus de quatre-vingt mètres, et, en arrière, par la bibliothèque, svelte coupole de trente mètres de hauteur, imitation de celle du *British Museum*. Ce majestueux édifice, aux fenêtres ogivales encadrées de grès rouge, est, à l'extérieur, d'un aspect plutôt sévère et moyenâgeux. Une teinte sombre semble le revêtir déjà, malgré sa jeunesse, de la respectable patine du temps, et lui conférer par anticipation une touche de vénérable antiquité.

Séparées à droite et à gauche, de monumentales bâtisses, de même style, avec de massives tours carrées aux toits aigus et une multitude de pignons et de flèches, abritent les principaux services publics.

Le tout a coûté une trentaine de millions de francs.

Des chemins de fer convergeant des divers points de l'horizon ; des tramways électriques sillonnant les rues larges et tirées au cordeau ; de luxueux hôtels, des maisons spacieuses et des magasins abondamment fournis des marchandises les plus variées ; des parcs, jardins, et boulevards donnent à Ottawa la physionomie d'une opulente ville moderne, jouissant de tout le confort désirable.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

Vers 1844, il en était bien autrement. Ottawa s'appelait alors Bytown, ou ville de By, nom d'un colonel de l'armée anglaise. A cet officier on doit le canal qui, utilisant et régularisant le cours du Rideau, affluent de l'Ottawa, unit cette rivière au lac Ontario, près de Kingston. Par cette entreprise, le gouvernement voulut, en 1827, ouvrir une voie sûre aux bateaux, hors de la portée des pièces à feu de l'ennemi, durant les périodes d'hostilité, car, au sortir de ce lac, pendant plus de deux cents kilomètres, le Saint-Laurent côtoie la frontière des États-Unis. Le canal entraîna une dépense de douze à treize millions de francs. A son point de jonction avec l'Ottawa, By traça le plan d'une ville que l'on baptisa de son nom, mais qui, en 1843, n'était encore qu'un village, habité par un millier d'Irlandais et autant de Canadiens.

En raison de ses proportions, l'Ottawa fut justement surnommée la « grande rivière » par les anciens voyageurs. Son parcours dépasse onze cents kilomètres, dont plus de quatre cents sont navigables. Elle déverse dans le Saint-Laurent, près de Montréal, un volume d'eau trois fois plus abondant que celui que le Rhin jette dans la mer du Nord. Plusieurs de ses cascades sont remarquables, entre autres celle de la *Chaudière*, à l'entrée de Bytown, où, quoique fort resserrée en cet endroit, elle forme un fer à cheval de plus de soixante-dix mètres de large, et se précipite avec fracas, d'une hauteur de vingt mètres, dans un enfoncement d'où s'exhalent sans cesse d'épaisses vapeurs, comme d'une chaudière en ébullition.

A l'extrémité opposée de la ville, ne sont pas moins dignes d'attention les chutes de la rivière Rideau, ainsi appelée, parce que ses eaux, en tombant perpendiculairement d'une hauteur de quinze à seize mètres dans celles de l'Ottawa, ressemblent beaucoup à un rideau tendu.

Dans le voisinage, sur la rive gauche de l'Ottawa, est le confluent de la Gatineau, le plus important de ses affluents, qui coule presque directement du nord au sud, pendant plus de quatre cents kilomètres, et présente aussi, sur son parcours, des chutes très pittoresques.

§ 2

Chantiers et terres de chasse.

Ces trois rivières faisaient de Bytown l'entrepôt naturel du commerce si considérable des bois de charpente, extraits des forêts immenses dont est couvert le nord du Canada. Autrefois, elles s'avançaient, presque sans interruption, de l'océan Atlantique au lac Supérieur, en remontant jusqu'aux plages glacées de la baie d'Hudson, sur une longueur de plus de trois mille kilomètres et une superficie de près de quatre cent mille kilomètres carrés. Fonds inépuisable ! car, des racines des arbres géants

abattus, sortaient une foule de rejetons vigoureux, qui, au bout de quelques années, comblaient les vides causés par la hache.

Non seulement ces trois puissants cours d'eau et leurs tributaires offraient des commodités de transport pour les lourdes masses de bois, mais leurs cascades renfermaient un pouvoir hydraulique énorme.

Abatage des grands arbres dans la forêt.

Auprès de ces forces naturelles qu'il suffisait de capter, on installa, de bonne heure, des scieries mécaniques. Aujourd'hui encore, autour des chutes de la Chaudière se groupent beaucoup de ces établissements, dont quelques-uns emploient jusqu'à un millier d'hommes. Chaque année, descendent, là, en moyenne, de trois à quatre millions de billots, de diverses essences : pins, hêtres, ormes, chênes, etc. ; et constamment,

dans les dépôts environnants, est accumulée une réserve de plus de cent vingt millions de pieds.

Sans s'être encore développé à ce point, le commerce du bois, il y a trois quarts de siècle, occupait, néanmoins, de nombreux ouvriers, qui, s'ils ne résidaient pas tous ordinairement à Bytown, y séjournaient, par intervalles, même assez longuement.

Des entrepreneurs, ayant sous leurs ordres chacun de quatre à cinq cents bûcherons, choisissaient un endroit de la forêt à exploiter, et les y amenaient avec eux. Pendant cinq ou six mois, ces phalanges de travailleurs coupaient les madriers, poutres, chevrons ; puis ils les transportaient par la voie fluviale. A Bytown se concentraient ces interminables convois, qui, de là, toujours par la même méthode, se dirigeaient vers Montréal et Québec, soit pour la vente en Canada, soit pour l'expédition en Angleterre, ou ailleurs.

Les chantiers d'abatage constituaient des espèces de villages, séparés par des distances très grandes. Pour atteindre quelques-uns d'entre eux, on avait à franchir, parfois, plus de trois cents kilomètres, sur la neige, à travers des champs incultes, des fondrières, des marécages ; ou sur des cours d'eau, fort dangereux à cause de leurs pentes excessives, appelées « rapides ». Les canots étaient exposés à s'y briser en mille pièces sur les rochers, quand ils ne s'engloutissaient pas dans un abîme.

Disséminée dans la forêt sans limite, il y avait donc une nombreuse population, privée de tout secours religieux.

Comment l'évangéliser, d'autant plus qu'elle se déplaçait sans cesse, d'après les besoins de l'exploitation ?

Souvent Mgr Bourget y pensait.

Le 19 octobre 1843, il en écrivit à Mgr de Mazenod :

— Vous devinez bien, lui disait-il, qu'on ne saurait donner des curés à ces *camps volants !* Seuls des Missionnaires pourraient visiter ces pauvres gens, l'hiver, et, au printemps, les revoir, à l'embouchure des rivières où ils se rencontrent, pour assembler leurs bois en radeaux, qui flottent ensuite à la dérive, et couvrent notre Saint-Laurent.

Difficile, cette œuvre de régénération était urgente, car, laissés à eux-mêmes, ces ouvriers se livraient à toutes sortes d'excès.

— Puisque le but de votre Congrégation, ajoutait Mgr Bourget, est de rechercher les brebis dispersées de la maison d'Israël, où donc, mieux que dans ces chantiers, trouverait-elle à exercer son zèle ?

Mais, pour réussir dans cette série de campagnes apostoliques, il fallait aux Oblats une résidence à Bytown. Centre du commerce, cette ville devait être aussi le centre de l'évangélisation de ces milliers d'âmes.

En même temps, cet établissement serait un boulevard avancé, pour la guerre au démon, à la domination duquel il s'agissait d'arracher les peuplades encore infidèles.

A quelques centaines de kilomètres plus au nord, commençaient les terres de chasse des sauvages. Pendant la majeure partie de l'année, ces païens erraient dans leurs forêts épaisses, sur les pistes des troupeaux de fauves de toute taille, dont ils convoitaient la chair ou les fourrures. Puis, à certaines époques, ils se réunissaient autour des « forts », ou comptoirs des marchands de pelleteries qui leur achetaient le produit de leur chasse. Les Missionnaires s'y rendraient aussi. Mais, pour éviter de perdre le temps en courses inutiles, une résidence moins éloignée que celle de Longueuil leur était nécessaire.

Pour cette fin encore, Bytown paraissait désigné. De cet avant-poste, les intrépides chercheurs d'âmes s'élanceraient jusqu'à la baie d'Hudson.

§ 3

Sur les bords de l'Ottawa et de la Gatineau.

Quoique la plupart de ces chantiers et terres de chasse fussent entre les limites du diocèse de Montréal, alors extrêmement étendu, Bytown, placé sur la rive droite de la « grande rivière » qui séparait les deux Canadas, dépendait du diocèse de Kingston, créé en 1826 pour l'Ontario. L'évêque de cette ville ne désirait pas moins que Mgr Bourget, s'assurer la collaboration des Oblats. Dès leur arrivée à Saint-Hilaire, il la leur avait instamment demandée.

De son côté, mis au courant de la triste situation de tant d'âmes sans prêtres, Mgr de Mazenod écrivait au P. Honorat, avec cette générosité qui le caractérisait :

— Oh ! oui ! très volontiers je consens que notre Congrégation se consacre à la sanctification des chantiers et à la conversion des sauvages. Aussi l'établissement de Bytown est parfaitement de mon goût. Je le regarde comme très important, sous ce rapport, et j'entre entièrement dans vos vues.

Le P. Telmon y vint donc, avec le titre de supérieur local, au mois de janvier 1844. Son premier soin fut de pacifier les esprits : chose indispensable et ardue. Des rixes éclataient, fréquentes et si violentes que le sang coulait parfois. Les rudes « hommes de chantiers » qui, au nombre de quatre à cinq mille, y séjournaient, deux fois l'année, habitués à vivre sans frein aucun, n'apportaient ni la moralité, ni la concorde. En outre, les deux éléments si divers qui composaient la population ordinaire, Irlandais et Canadiens, étaient loin de s'entendre. Des rivalités déplorables, inspirées par les préjugés nationaux, engendraient des causes incessantes de troubles.

Tout en s'occupant constamment du salut des âmes confiées à son zèle, le P. Telmon se dévoua, avec cette activité entreprenante qui ne reculait devant aucun obstacle, à la construction d'une église dont le besoin se faisait de plus en plus sentir. A une haute intelligence il unissait un rare sens pratique. Avant lui, on avait jeté, le 26 octobre 1841, les fondements d'une église de quarante-cinq mètres de long sur une vingtaine de large : mais les difficultés toujours renaissantes avaient découragé ses prédécesseurs, qui, par deux fois, abandonnèrent les travaux, laissant les murs à quelques pieds au-dessus du sol.

Il reprit l'œuvre avec une ténacité que rien ne devait abattre, se révéla architecte, car il transforma très heureusement le plan primitif, de roman en gothique, et en poussa si vigoureusement l'exécution, que le gros œuvre fut terminé en sept ou huit mois. L'inauguration eut lieu, le 15 août 1844.

Au mois de mai, il avait reçu un précieux auxiliaire dans la personne du P. Dandurand, très habile aussi en matière de construction. A lui était réservé l'honneur d'agrandir l'édifice, quelques années plus tard, de le compléter par un beau sanctuaire, et de le doter de deux magnifiques tours de soixante-cinq mètres, qu'il dessina lui-même. Leur élégance, leur légèreté et la pureté de leurs lignes témoignent de son bon goût et de son réel talent.

Malgré ces labeurs absorbants, ni l'un ni l'autre n'oubliaient les brebis perdues. Du haut des rochers qui dominent l'Ottawa, ils aimaient à contempler les immenses et innombrables radeaux, dont le lit de la rivière se couvrait régulièrement. Une fourmilière d'hommes s'agitaient sur ces amas de madriers et de planches.

— Tenez ! disait le P. Telmon, voilà où serait notre place. Posséder une embarcation à soi ; courir d'un radeau à l'autre ; grimper, descendre, circuler en toutes directions ; prêcher, confesser ces gens-là ; se faire pêcheur d'hommes, avec les allures d'un pêcheur de poissons, durant l'été, et, l'hiver, aller dans la forêt à la chasse des hommes, comme les sauvages vont à la chasse du caribou !... Et ces païens aussi comme ils m'attirent !...

De telles paroles exprimaient plus qu'un souhait : elles énonçaient un programme.

Peu après, le P. Telmon remontait la Gatineau sur un simple canot d'écorce. Accompagné d'un membre de la Société d'Histoire naturelle de Montréal et d'un arpenteur du gouvernement, il s'aventura jusque dans des régions alors presque totalement inconnues. La rivière coulait au milieu d'une des plus imposantes forêts de pins qu'on puisse imaginer.

Plusieurs de ces arbres superbes avaient jusqu'à soixante mètres de hauteur et plus de dix mètres de circonférence à la base.

Le soir, on s'enroulait dans une couverture, et l'on couchait sur le sol, à la belle étoile.

Annonçant à Mgr de Mazenod cette première excursion, il lui avait dit, la veille :

— Nous verrons les sauvages *Têtes-de-Boule*, et d'autres non moins intéressants... Voilà donc de la place pour des légions de Missionnaires !... Envoyez, envoyez du monde, tant que vous voudrez : il y a du travail pour tous. Les tribus errantes dans la vallée supérieure de l'Ottawa, ou dispersées autour des lacs Témiskamingue et Abitibi, réclament également des pasteurs.

§ 4

Le P. Guigues, chargé d'organiser la province naissante du Canada.

Tandis que les Oblats étendaient ainsi leur apostolat jusqu'à la baie d'Hudson, l'archevêque de Québec leur offrait la mission du Saguenay qui devait les conduire jusqu'à la côte du Labrador. Dans l'Ontario, l'évêque de Toronto, siège érigé en 1841, les appelait aussi.

Aux États-Unis, où leurs travaux dans les *townships* de l'est les avaient fait si avantageusement connaître, leur présence était désirée. L'évêque de Louisville, dans le Kentucky, sur l'Ohio, dépêchait à Marseille un de ses confidents, pour les obtenir. Celui de Pittsburg, dans la Pennsylvanie, l'imita, et profita ensuite de son voyage en Europe pour renouveler de plus vives instances. N'ayant pas trouvé Mgr de Mazenod dans sa ville épiscopale, il alla le chercher à Notre-Dame des Lumières. L'évêque de New-York expédiait courriers sur courriers, dans le même but.

En outre, à plusieurs milliers de kilomètres de Montréal, Mgr Provencher, vicaire apostolique de l'immense Nord-Ouest, les pressait de venir chez lui.

Ainsi, en moins de trois ans, l'œuvre des Oblats en Amérique prenait des proportions extraordinaires. Elle était susceptible de se dilater depuis le centre des États-Unis jusqu'à l'extrême nord du Canada, vers le Labrador, la baie d'Hudson, l'océan glacial arctique ; et, à l'ouest, jusqu'aux Montagnes Rocheuses : superficie de dix à quinze fois grande comme celle de la France.

Devant ces perspectives infinies, il y avait de quoi s'effrayer.

Se risquer à de pareilles distances, en tant d'endroits à la fois, et à travers tant d'obstacles de tout genre, n'était-ce pas imprudence et témérité de la part d'une Congrégation encore si jeune ?

Longuement le vénéré Fondateur médita aux pieds de son Crucifix, suppliant Dieu de l'éclairer.

Dans le silence du recueillement et de la prière, il entendit la parole du Sauveur au Chef des Apôtres : *Duc in altum !* En avant, vers la haute mer !

Docile aux inspirations de la grâce, il accepta pour lui et pour ses enfants cette œuvre qui exigerait un personnel nombreux, des ressources considérables, un dévouement inlassable et une série ininterrompue d'immolations héroïques.

De Marseille, le Supérieur général, aidé de ses Assistants, dirigerait l'entreprise. Rien d'important et de définitif ne se ferait sans lui. Mais il fallait sur place un autre lui-même, qui le suppléerait dans les cas urgents, alors surtout que les relations postales étaient si lentes : plusieurs mois s'écoulaient avant qu'arrivât la réponse à une lettre. De plus, cet autre lui-même le renseignerait exactement sur l'état des choses. Cet homme sage et habile, perspicace, prudent et actif, ne serait pas seulement le supérieur d'une communauté, mais aurait sous lui tous les établissements du Canada.

Pour cette délicate fonction, le vénéré Fondateur choisit le P. Guigues qui, depuis plusieurs années à la tête de la maison de Notre-Dame de l'Osier, l'avait élevée à un degré de prospérité remarquable sous tous rapports.

Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble, ne consentit à son éloignement que dans la pensée des incontestables avantages qui en résulteraient pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

— Cette séparation, dit-il au P. Guigues en l'embrassant, est au nombre des sacrifices les plus pénibles de ma vie !

En apprenant à Mgr Bourget l'envoi de cet homme de sa droite, Mgr de Mazenod lui écrivait, le 7 juin 1844 :

— La vue de l'utilité de sa mission en Canada, a pu seule me faire pardonner, par l'excellent évêque de Grenoble, le chagrin que je lui cause en le retirant de son diocèse, où il était si heureux de le posséder... Je délègue au P. Guigues les facultés les plus amples. Ce sera, en quelque sorte, un *alter ego*, ayant juridiction sur tous les membres et sur toutes les Communautés de notre Institut en Amérique. Avec lui Nos Seigneurs les évêques auront à traiter, pour tout ce qui concerne les services qu'ils désirent de la Congrégation, et pour tous les établissements à ériger... Vous trouverez en lui un homme capable, mais sans prétentions ; plein de respect pour l'épiscopat ; coulant dans les affaires qu'il entend fort bien, et d'une société très agréable. Je suis persuadé que, dès que vous l'aurez connu, vous en serez très content.

Parti de Marseille, le 10 juin, le P. Guigues arrivait à Longueuil, le 8 août, emmenant en Canada le P. Pierre Aubert, frère du P. Casimir Aubert, et le P. Garin, destiné aussi à créer des œuvres durables. Dès la première semaine, il alla visiter l'archevêque de Québec, puis l'évêque de Kingston, avec lesquels il négocia les affaires du Saguenay et de Bytown, sans se douter que, trois ans plus tard, il serait, lui-même, évêque de cette dernière ville appelée à un si brillant avenir.

— Dans ces pourparlers, écrivait peu après Mgr Bourget à Mgr de Mazenod, il a déployé une habileté surprenante... Ce que vous me disiez de lui est au-dessous de ses mérites. Il a conquis tous les suffrages. C'est vraiment un religieux distingué et un parfait administrateur.

Tous les évêques du Canada partageaient l'estime de celui de Montréal pour le P. Guigues. Elle augmenta encore, et ils en donnèrent bientôt une preuve éclatante, en le désignant, d'une voix unanime, au Souverain Pontife, pour l'épiscopat.

Un rapide.

CHAPITRE V

Vers le « Grand Nord »

1844-1849

§ 1

Au sein de la forêt immense.

Peu après le voyage d'exploration du P. Telmon, commença régulièrement l'évangélisation des chantiers. A cette œuvre deux Pères, d'abord, se consacrèrent ; puis, il y en eut quatre ; puis, six, et jusqu'à dix simultanément. Ils s'avancèrent très loin : mais au prix de quelles fatigues et de quels dangers ! Que de fois, ils endurèrent la faim, et faillirent s'égarer dans le dédale des voûtes formées par l'inextricable fouillis des branches et branchettes ! Que de fois, ils s'enfoncèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et demeurèrent, des heures entières, embourbés ! Que de fois, ils n'eurent pour couche, la nuit, que le sol durci, dans le voisinage d'un brasier qui les rôtissait, d'un côté, mais qui ne les empêchait pas d'être transis, de l'autre !

Intrépides Missionnaires, ils avaient soupiré après les austères joies de l'immolation. Leurs vœux furent satisfaits, et au delà !

Parmi ces vaillants, le premier en date est le P. Brunet.

Un jour, en célébrant la Messe dans une hutte ouverte à tous les vents, il souffrit tellement du froid que ses deux mains gelèrent. On se demanda si on ne serait pas obligé de les lui amputer.

Très mortifié, il paraissait insensible à la douleur.

— Il ne s'occupe pas plus de la terre que si elle n'existait pas, écrivait de lui le P. Guigues, le 18 mars 1845. Son âme s'élève constamment à Dieu, et se maintient si près du ciel, qu'elle plane à des hauteurs sereines, bien au-dessus des misères d'ici-bas.

Très souvent, son cheval s'arrêtait brusquement, en face d'énormes tas de neige amoncelés entre les arbres, et qui lui barraient complètement le passage. Impossible de franchir l'obstacle. Immobilisé sous une bise piquante et pénétrante, il ne s'en apercevait pas plus que s'il eût goûté la douce chaleur d'un bon feu.

Dans une circonstance semblable, tandis que son confrère, le P. Eusèbe Durocher, s'évertuait à chercher une issue, le P. Brunet, sans sortir de son recueillement, lui dit avec un calme ineffable :

— Nous sommes en Carême, et c'est aujourd'hui mercredi. Voulez-vous que nous récitions les psaumes graduels, comme la rubrique nous y invite ?

Son compagnon jugea, non sans quelque motif, que le moment ne s'y prêtait guère.

En voyant ce mystique ainsi absorbé en Dieu, qui aurait soupçonné se trouver en présence d'un homme ayant habité la caserne et manié le fusil ? Et, pourtant, le P. Brunet était bien un ancien soldat d'un régiment de ligne en garnison à Grenoble, et ensuite transféré à Lyon ! Mais, après une année d'exercices militaires, comprenant que Dieu le conviait à d'autres luttes, il déposa l'uniforme, revêtit la soutane, hésita quelque temps entre les Chartreux et les Oblats, puis, sur le conseil de son directeur, entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier. C'était, alors, un jeune homme robuste, à la démarche décidée, à la parole ferme, au visage franc, au rire facile. Il progressa rapidement dans la vertu, la piété et l'abnégation ; mais il ne perdit jamais son caractère enjoué. Et vraiment c'eût été dommage, car sa jovialité le rendit extrêmement populaire, et prépara la voie à bien des conversions.

Tacticien habile, il arrivait dans les chantiers, le soir, quand, les travaux de la journée étant terminés, les bûcherons se réunissaient, attendant le moment du repas.

Après les salutations d'usage, il engageait avec eux une conversation familière, cordiale, émaillée de traits d'esprit, pour gagner leur amitié. Puis, il leur apprenait des cantiques, ce qui leur plaisait toujours beaucoup. Leurs voix mâles et fortes constituaient un chœur très nourri, dont les notes puissantes ébranlaient les échos de la forêt.

Lorsqu'il les avait ainsi égayés et intéressés, il entamait un sujet plus grave, les entretenant de leurs fins dernières, de l'oubli de Dieu, de la malice du péché, de la nécessité de la confession, etc., etc.

— Combien ne seriez-vous pas malheureux, leur disait-il, si, après une vie de labeur comme la vôtre, vous tombiez dans l'enfer ! Ces arbres énormes que vous abattez, vont-ils donc alimenter pour vous le feu qui brûle éternellement ? Est-ce, là, ce que vous voulez ?

— Ah ! pour cela, non, par exemple !...

— Eh bien ! alors, pourquoi prenez-vous le chemin qui mène à l'abîme ? Car, il ne faut pas s'illusionner, mes amis... Vos œuvres ne sont pas toutes de celles que Dieu a promis de récompenser !... Vous êtes de solides gaillards et de rudes travailleurs, soit... mais quels chrétiens êtes-vous ?...

Ces réflexions, sans être du ressort d'une métaphysique transcen-

dante, et justement parce qu'elles n'en étaient pas, touchaient ces âmes ignorantes, mais droites.

On ne se couchait pas, sans réciter ensemble la prière du soir, à laquelle le Père, pour l'avantage de toute l'assistance, joignait un sérieux examen de conscience, à haute et intelligible voix.

Souvent, séance tenante, quelques ouvriers demandaient à se confesser. Le lendemain, leur nombre augmentait... de même, les jours suivants.

A mesure qu'il conquérait du terrain, le Missionnaire parlait avec plus d'autorité. Ses exhortations se faisaient plus vives, plus pressées, plus entraînantes.

Le mouvement, de plus en plus irrésistible, se communiquait à la masse. Ordinairement, nul ne résistait jusqu'au bout.

Cette mission, d'un genre si spécial, se terminait par une Messe solennelle et une communion générale.

Le soir, nouvelle cérémonie pour enrôler tous ces hommes dans la Société de Tempérance, leur imposer le scapulaire, et assurer leur persévérance dans la vertu.

Quand, après la clôture, sonnait l'heure de la séparation, quelle peine pour tous !... Ces chers ouvriers s'étaient attachés profondément à ceux qui les avaient remis sur le sentier du ciel.

Au moment du départ, retentissaient des cris, des prières, des supplications :

— Pères ! Au revoir, au revoir !... Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Nous reviendrons !

— Nous y comptons pour l'hiver prochain.

— Oui ! oui !

Et les mains se serraient, et les yeux se mouillaient de larmes.

Mais, avant ce retour dans la forêt, il était réglé qu'on se retrouverait, vers le printemps, à Bytown, lieu de concentration de tous les radeaux, et à Québec, point *terminus* de la navigation. Là, encore, tous pourraient se confesser... et raccommoder les déchirures de la robe de leur innocence... s'il y en avait.

Remerciant le Seigneur du bien accompli, les Pères se portaient vers d'autres points, où les attendaient les mêmes fatigues, mais aussi les mêmes surnaturelles joies. Comme leur modèle, ils se faisaient tout à tous, pour réconcilier les âmes à Dieu...

Un jour, en quittant un chantier régénéré par leur zèle, ils manifestèrent le dessein d'exercer leur ministère auprès d'un autre, situé à quelques kilomètres plus loin.

— Oh ! Pères, s'écrièrent plusieurs voix, n'allez pas là !

— Pourquoi ?

— Ce sont des misérables, des impies, des fils de Satan !... On y *sacre*, on y jure, on y blasphème, du matin au soir... Nous, nous avions oublié nos devoirs, c'est vrai ; mais, du moins, nous avions gardé la foi !... Eux, ils se vantent de ne croire ni à Dieu, ni à diable.

— Raison de plus, pour que nous y allions.

— Non, Pères ! vous n'obtiendrez rien de ces gens-là. Vous aurez beau prêcher, ils ne daigneront même pas vous entendre.

— Possible ; mais nous y allons, tout de même.

Le « Coureur des bois ».

— Vous n'y recueillerez que des moqueries, des impertinences, des outrages, une série de mauvais traitements.

— Peu importe ! Cela, c'est le pain de l'apôtre.

Malgré des efforts réitérés pour les en détourner, les deux Missionnaires se dirigèrent donc vers cet endroit redoutable.

Le premier individu qu'ils rencontrèrent, était un vieux « voyageur », ou « coureur des bois », longtemps au service d'une compagnie commerciale. Dans ses pérégrinations si multipliées, il avait négligé toute pratique de religion. Depuis, il se proclamait athée, et tâchait de propager l'incrédulité autour de lui. C'était précisément le personnage important de cette bande peu attirante.

Prévenu de l'arrivée des Pères, il se précipita au-devant d'eux,

pour les empêcher d'entrer dans la place, dont, sentinelle vigilante, il prétendait défendre les abords contre les tentatives d'invasion cléricale.

D'un ton goguenard, il leur notifia que très certainement ils se trompaient de route, et lança contre l'Église et ses ministres quelques lourdes plaisanteries, selon lui très spirituelles.

Mais il avait trouvé à qui parler.

Le mystique s'effaça chez le P. Brunet, pour ne plus laisser voir que le soldat. Comme tel, il connaissait plus d'une histoire, et possédait plus d'un tour dans son sac.

Sans perdre son calme, il répondit sur le même ton railleur, et se mit à raconter des anecdotes de la caserne, toutes plus désopilantes les unes que les autres.

Abasourdi, ahuri, le vieux renard demeura bouche bée.

Ses lazzi s'arrêtaient au fond de sa gorge, sans pouvoir monter jusqu'aux lèvres.

— Un ancien soldat sous cette soutane ! se disait-il en lui-même. Qui l'eût cru ?... Pouvait-on le deviner ?... Fichtre !... J'en faisais une belle !... C'est qu'il est bien membré, alerte et jeune encore !... Et, puis, si intéressant avec ses histoires !... Non, non, ce n'est pas un « type » à flanquer dehors.

La conversation dura plus d'une heure. A la nuit tombante, les deux Missionnaires feignirent de s'éloigner.

— Comment ! s'écria le « voyageur » désappointé, vous partez ainsi ?...

— Eh ! oui ! puisqu'on nous a affirmé que des prêtres ne seraient pas reçus dans ce chantier.

— Mais non ! mais pas du tout ! mais c'est faux ! Qui donc a pu articuler un pareil mensonge ? C'est abominable de calomnier les gens, de cette manière !... Comment donc ? Des hommes comme vous !... Ah ! si tous les prêtres vous ressemblaient !... Vous, ici, à plus de cent lieues dans la forêt !... Mais c'est une bonne aubaine que nous n'avons pas tous les jours !... Venez, venez chez moi ! Je ne veux céder à personne le plaisir et l'honneur de vous héberger ! On sera si heureux de vous voir et de vous entendre !... C'est à moi qu'on devra ce bonheur !

La manœuvre stratégique de l'ancien soldat avait parfaitement réussi. Il entrait dans la place, les portes grandement ouvertes, bannière déployée, tambour battant, et clairon sonnant.

De son côté, l'introducteur, tressaillant d'aise, ne savait pas encore jusqu'à quel point était vraie la parole prononcée à la fin de son invitation si pressante :

— C'est à moi qu'on devra ce bonheur.

Lui, ne songeait qu'à procurer à ses amis la joie d'une agréable conversation. Les deux apôtres pensaient à tout autre chose.

En un clin d'œil, la nouvelle se propage dans le chantier. On accourt : on s'assied auprès d'eux. Les histoires recommencent. On rit ; on s'amuse : les heures passent, et la veillée se prolonge bien plus que de coutume. Nul ne songe à s'en plaindre.

Insensiblement, cependant, la conversation prend un tour plus sérieux. Quelques anecdotes habilement choisies ont permis de parler incidemment de la mort.

Comme fortuitement aussi la question s'est trouvée posée :

— Et, après la mort, qu'arrive-t-il ?...

De là au jugement la transition est naturelle.

Et le jugement implique une sentence ; celle-ci, des sanctions extra-terrestres et éternelles...

On écoute ; on ne rit plus ; on devient pensif.

Sous l'effet de la grâce, la conscience, bourrelée par le remords, fait écho intérieurement à l'orateur.

Le vieux « coureur des bois » n'est pas le dernier à se gratter la tête, et à pousser un profond soupir.

L'enfer !... Brrr !... il n'y avait jamais réfléchi autant que ce soir-là !...

Et il était bien obligé *in petto* de l'avouer : nul ne le méritait plus que lui.

Sa misérable vie se présente à ses regards ! Que de fautes de tout genre !... surtout que d'efforts pour pervertir les autres, et leur insuffler l'esprit d'irréligion !... Non, non ! Dieu ne pardonnera jamais à un monstre tel que lui !... C'est impossible !... Et, cependant, n'approche-t-il pas du terme de son existence !... A son âge, comment se promettre encore de nombreuses années ?... Ce serait donc bientôt que... et pour toujours !... C'est long, l'éternité !...

Nouveau soupir, plus retentissant que le précédent.

Tous les regards convergent vers lui.

Son visage était blême.

— Qu'avez-vous ?

— Ah ! mon Père, il est trop tard !...

— En effet, je vous retiens trop ! Excusez-moi, je vous prie. Après une journée de travail comme la vôtre, il est plus que temps d'aller vous reposer.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Quoi donc ?

— Trop tard pour me convertir.

— Oh ! cela, non ! Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— C'est que, voyez-vous, je suis un *vieux gratin rouillé*... trop rouillé, pour qu'on puisse jamais le repolir... La rouille l'a rongé... creusé de part en part !...

Et sa voix tremblait, et les larmes coulaient de ses yeux. Il fut obligé de cacher sa tête dans ses mains, tant son émotion était intense. Tout son être s'agitait, en proie à de violentes secousses.

Admirant les voies mystérieuses de la Sagesse incréée, qui, par sa grâce triomphante, touchait si fortement cette âme coupable, et lui inspirait une telle douleur de ses égarements, le Père, après avoir prêché la justice incorruptible du Juge souverain des vivants et des morts, exalte sa tendresse compatissante et sa miséricorde infinie.

— Ce qui est impossible à l'homme, dit-il, est facile à Dieu. Sachez aussi que le plus grand crime qu'on puisse commettre, c'est de douter de sa bonté, et de manquer de confiance en lui !... Le désespoir, c'est le crime de Judas et de Caïn !... le seul que le Seigneur ne pardonne, ni en ce monde, ni en l'autre, parce qu'on repousse soi-même le pardon qu'il veut bien offrir. Mais, là où la faute abonde, la grâce peut surabonder.

— Eh bien ! mon Père, puisqu'il en est ainsi, je me confesserai. Je le veux.

— Quand, cela ? Demain ?

— Dès ce soir.

Son exemple fut suivi.

La confession achevée, le vieux pécheur et ses hommes ne se possédaient pas de joie.

— Ah ! Père, comme nous sommes légers maintenant ! Quel poids vous nous avez enlevé !

Le soleil allait paraître ; toute la nuit s'était écoulée sans sommeil ; mais les visages rayonnaient.

A partir de ce jour, on ne reconnut plus ce chantier si mal famé jusque-là. Ces lèvres habituées au blasphème récitaient quotidiennement le chapelet, et, à la place de chansons impures, répétaient des cantiques pieux.

Chacun était content.

Jouissant, plus que tout autre, du bonheur de ceux qu'il avait, autrefois, entraînés dans les chemins détournés, l'ancien chef de file leur disait avec satisfaction :

— Ce bonheur, c'est à moi que vous le devez.

Dans la mesure de ses forces, il travailla à le leur assurer pour l'avenir, en les affermissant dans leurs excellentes dispositions, tâchant

de réparer par ses exemples et ses conseils le scandale autrefois donné !

— Il est maintenant à la tête de toutes les bonnes œuvres, écrivait de lui le P. Brunet, le 18 mars 1845. Il fait lui-même à ses hommes des lectures édifiantes, et il entonne les cantiques que ceux-ci continuent en chœur.

Que d'autres miracles de la grâce nous pourrions signaler encore ! La plupart des chantiers visités (il y en eut plus de vingt, cet hiver-là) réservèrent aux vaillants apôtres des consolations de ce genre.

— En vérité, en vérité, je vous le dis, affirmait le Sauveur des hommes, il y aura plus de joie parmi les Anges pour la conversion d'un pécheur, que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Quelle joie ineffable les Missionnaires n'éprouvaient-ils pas, en voyant ces brebis perdues retourner au bercail du divin Pasteur !

Et c'est par eux que s'accomplissaient ces merveilles ! Ah ! qu'étaient donc leurs peines et leurs souffrances, en comparaison de pareils résultats ! C'est à eux que ces âmes régénérées devraient un bonheur ineffable, dans les siècles sans fin !

Par ces succès de leur ministère, Dieu se plaisait à récompenser leurs sacrifices. Déjà il les dédommageait de leurs fatigues si grandes, et leur montrait qu'il avait pour agréable leur héroïque dévouement.

Ces bénédictions si précieuses leur étaient, à la fois, un encouragement pour de nouveaux labeurs et une force pour de futures immolations.

Heureux ceux que Dieu constitue ainsi le canal de ses grâces et les instruments de ses miséricordes. Si leur nom est souvent inconnu sur la terre, leur couronne sera resplendissante dans le royaume céleste, durant les perpétuelles éternités.

§ 2

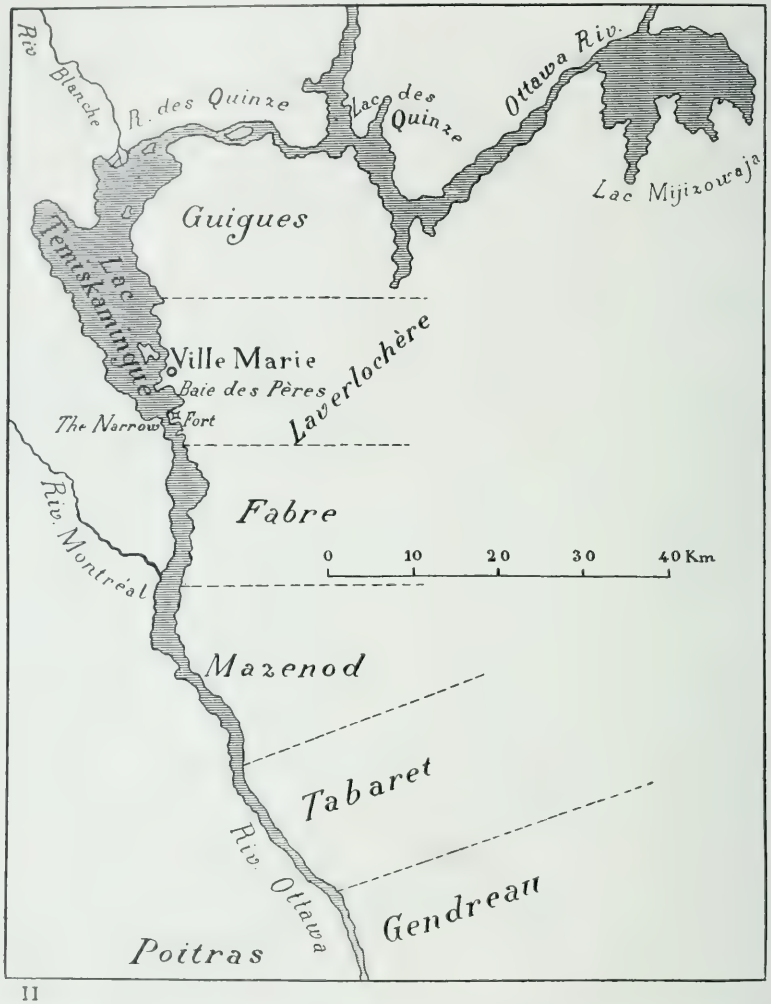
Autour du lac Témiskamingue.

En dialecte algonquin, *Témiskamingue* signifie : *là où l'eau est profonde.* Ce lac, en effet, n'oppose aucun obstacle à la navigation, même pour les bateaux d'un certain tonnage.

Placé à quatre cents kilomètres de Bytown, il est divisé en deux parties distinctes. Au nord, le lac proprement dit, belle nappe d'eau limpide de quarante kilomètres de longueur. Ses bords, très échancrés, présentent successivement des courbes gracieuses, des caps avancés, des falaises abruptes en granit, et des collines verdoyantes. Quant au

reste, deux fois plus long, mais beaucoup plus resserré, c'est moins un lac qu'une sorte d'immense estuaire de la rivière Ottawa qui en sort.

Celle-ci, à l'extrémité supérieure du lac, prend le nom de rivière des Quinze, à cause des quinze rapides qu'on y compte. A peu de distance,



débouche la rivière Blanche, navigable sur une cinquantaine de kilomètres. Sur la rive occidentale, plus au sud, se déverse la rivière Montréal, qui a deux cents kilomètres de longueur.

Près de l'endroit où le lac se rétrécit brusquement, pour former un passage large seulement de quelques centaines de mètres, *the Narrow*, le Détroit, au bout d'une presqu'île, s'élevait le fort, ou magasin de la

Compagnie pour le commerce des fourrures. En deçà, un joli petit golfe s'appelle la *Baie des Pères*, depuis que les Oblats y ont établi une demeure permanente. Non loin, on voit maintenant Ville Marie.

Dans un rayon assez étendu, que de noms chers à la Congrégation, et qui témoignent éloquemment du travail surhumain accompli, là, par ses enfants ! Les cartes géographiques les plus récentes indiquent toujours les cantons Mazenod, Guigues, Laverlochère, Fabre, Tabaret, Gendreau, Poitras, Antoine, etc. Les missions des Oblats furent, en effet, le principe d'un mouvement vital qui ne cessa de croître, le foyer intense d'une colonisation improvisée en pleine solitude, mais prédestinée à un épanouissement aussi vaste qu'étonnant. Avec les lumières de la foi, ils apportèrent les avantages de la civilisation à ces régions alors inexplorées.

De Bytown à Témiskamingue, la route la plus naturelle est la rivière Ottawa, qui a très souvent plusieurs kilomètres de largeur. Parfois, elle coule entre de hautes murailles de rochers énormes, qui dressent leurs masses formidables perpendiculairement au-dessus de ses eaux ; parfois, elle côtoie la forêt majestueuse, au milieu des sites les plus pittoresques et les plus variés.

Rude trajet ! car, quoique cette grande rivière soit presque entièrement navigable, elle abonde en rapides.

Remonter à force de rames les espaces intermédiaires n'était pas extrêmement difficile, attendu la faiblesse du courant ; mais, dans le voisinage d'une cascade, ou d'une pente trop prononcée, s'imposait le « portage », opération compliquée, fatigante, très ardue même.

On commençait par débarrasser le canot de son contenu : bagages, provisions de voyage ; sacs de farine, de fèves et de biscuits ; barils de lard ; ustensiles de cuisine, etc. De tout cet attirail on faisait des colis plus ou moins volumineux. Chacun, suivant sa vigueur, en chargeait un sur ses épaules, et grimpait sur les rives, écartant les broussailles, les ronces, les épines, les racines entrelacées, suant, soufflant, pliant sous le fardeau. Puis, il marchait le long du rapide, heureux quand il trouvait, nous ne dirons pas un chemin, c'était chose absolument inconnue, mais un minuscule sentier tortueux, rampant, tracé à peine entre les aspérités du terrain, et le plus souvent obstrué par des amas de branches brisées, ou de gigantesques troncs d'arbres renversés par la tempête.

Tantôt, comme des alpinistes de profession, on devait escalader, en se cramponnant des pieds et des mains à toutes les anfractuosités ; tantôt, se hasarder sur la vase de la rive, avec la perspective peu réjouissante d'enfoncer jusqu'à mi-jambe, ou de s'enliser complètement dans un bourbier.

Simultanément, deux ou trois hommes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, poussaient le canot dans les ondes bouillonnantes, à travers mille obstacles : pointes de rochers menaçant de le déchirer, ou troncs d'arbres qui, entraînés par le courant irrésistible, l'auraient, d'un seul coup, réduit en miettes, s'ils l'eussent heurté.

A cause du danger, ou de l'inclinaison trop accentuée, ce moyen, déjà si laborieux, n'était pas toujours praticable. Alors, il ne restait qu'une suprême ressource : amener le canot à terre, le renverser, le mettre sur les épaules, comme un simple colis, et aller ainsi, plusieurs heures, ou un jour entier.

Pour ce motif, le canot était construit le moins lourd possible. Mais aussi, en raison de sa légèreté relative, il devenait d'une extrême fragilité. De minces planches en constituaient la charpente. On les recouvrait de fragments d'écorce de bouleau cousus ensemble avec des fibres végétales, et enduits d'une couche de résine pour les rendre imperméables. Une telle cuirasse ne résistait pas, non seulement aux pointes d'un rocher, mais aux troncs d'arbre abandonnés à la dérive et qui, en les heurtant, y taillaient des fissures considérables. En outre, vu son faible tirant, l'équilibre du frêle esquif était si précaire, qu'une fois installés les voyageurs devaient s'interdire de changer de position : le moindre mouvement insolite suffisait à le faire chavirer, et à envoyer au fond de l'eau choses et gens.

Une vingtaine de rapides de cette espèce s'échelonnaient entre Bytown et Témiskamingue, la plupart longs de plusieurs kilomètres.

Et, nulle part, on ne rencontrait une maison pour s'y reposer un instant, ou s'y garantir des orages. Pour dormir, jamais de lit, mais le sol.

Au terme du voyage, que trouvait-on ? Une ville ? un village ? un hameau ? Moins encore : une masure ; quelque hutte enfumée, sale, ouverte à tous les vents ; la tente d'un sauvage nomade, indifférent ou hostile à toute idée de progrès et de civilisation.

Il est aisé d'imaginer ce qu'une pareille excursion renfermait de périls, de privations et de souffrances physiques ou morales. Que de dévouement et d'abnégation n'exigeait-elle pas ? Pour l'entreprendre, la continuer et la recommencer sans cesse, sans jamais se rebuter, ne fallait-il pas un courage et une persévérance bien au-dessus des forces ordinaires de la nature ?

Le premier à s'élancer vers ces régions désolées fut le P. Laverlochère. Il partit, au mois de mai 1844, pour frayer la voie à ses futurs compagnons : les Pères Garin, Clément, Arnaud, Paillier, etc.

Quarante ans plus tard, un publiciste canadien écrivait de lui :

— Le P. Laverlochère est un homme dont le souvenir est ineffaçable. Il fut le symbole de la vertu héroïque, de la charité inépuisable, de l'éloquence passionnée... Il a exercé au Témiskamingue un ministère fécond, dont le digne couronnement a été une mort causée par les fatigues, les misères sans nombre endurées dans ses déplacements perpétuels, et par les maladies qu'il y a contractées (1).

Dans leur naïve et touchante reconnaissance, les sauvages évangélisés par lui, l'appelèrent *Mino-Tagossité :* Celui qu'on aime à entendre; et aussi *Kaminoteck :* Celui qui a bon cœur.

En canot.

Grand et solide, d'une figure avenante, l'esprit vif et plein d'entrain, le P. Laverlochère à une énergie peu commune joignait une piété des plus tendres, et une soif insatiable des âmes. Pour leur salut, il se condamna, jusqu'à extinction de forces, à des courses apostoliques qui se chiffrèrent, chaque année, par milliers de kilomètres.

Le 15 juin 1844, après un mois de canotage, il arrivait à Témiskamingue, et y trouvait plus de trois cents sauvages, réunis autour du fort de la Compagnie des marchands de pelleteries, pour y échanger, contre des objets de toutes sortes, les peaux des animaux à fourrures tués à la chasse.

(1) Arthur Buies. *L'Outaouais supérieur,* in-12, Québec, 1889, p. 240, sq.

Il les visita séparément sous leurs tentes ; puis, ayant constaté combien ils aimaient le chant, il les invita à se grouper, le soir, auprès de lui, pour apprendre des cantiques.

Cette proposition leur fut très agréable.

— La musique leur plaît extrêmement, écrivait-il au P. Guigues. Ces sauvages chanteraient jour et nuit. Un des meilleurs moyens de les instruire promptement, serait de composer en vers un abrégé des vérités de la religion. Cela servirait avantageusement de catéchisme.

Par sa bonté, ses prévenances et son entrain, il eut vite gagné le cœur de ces enfants des bois, qui ne se lassaient pas de l'écouter. Il les initia ainsi aux principaux mystères de la Foi, leur faisant répéter souvent ce qu'il voulait graver dans leur mémoire.

Ce premier contact avec eux ne dura, cependant, que deux semaines. Ces pauvres gens commençaient à manquer de nourriture. Il leur distribua une large part de ses provisions. Qu'était cela pour trois cents bouches affamées ? La séparation s'imposait ; mais on se donna rendez-vous pour l'année suivante, à la même époque.

Jetée dans ces âmes neuves, la divine semence y fructifia sous l'effet de la grâce. Quand, le 11 juin 1845, le P. Laverlochère, accompagné du P. Garin, débarqua de nouveau à Témiskamingue, il eut la consolation de voir que ses enseignements n'avaient pas été oubliés.

Sur la grève, les sauvages l'attendaient avec impatience. De cent vingt-cinq qu'il avait agrégés à la Société de Tempérance, un seul n'avait pas tenu son engagement. Vingt-cinq autres s'y enrôlèrent aussitôt. Résultat d'autant plus frappant, que l'ivrognerie, jusqu'alors, avait constitué leur passion dominante, depuis que des commerçants imprudents et sans conscience leur livraient, en retour de leurs fourrures, de l'eau-de-vie grossière, que les indigènes appelaient l'eau-de-feu, et dont ils étaient très friands. Malgré cette propension à l'abus des liqueurs fortes, ils persévérèrent courageusement dans cette abstinence, si méritoire pour eux.

Pendant ce second séjour, le Père développa le bien déjà commencé. La plupart progressèrent assez dans la connaissance des vérités surnaturelles, pour être baptisés. Puis, avant le départ du Missionnaire, deux cents voulurent se confesser. Il suffisait d'un regard pour se convaincre de la piété, du sérieux et du recueillement avec lesquels ils s'approchaient du sacrement de pénitence. Durant des journées entières, ils s'y préparaient, agenouillés, ou assis à la porte de la cabane aménagée en chapelle. Rien ne pouvait les distraire. Ils ne prêtaient aucune attention à ce qui se passait ou se disait autour d'eux, et ne songeaient

même point à leurs repas. Beaucoup firent leur première communion.

Désormais, l'œuvre était solidement fondée. De plus en plus, ces sauvages s'attachèrent à leurs apôtres. Chaque année, quand ils les voyaient revenir, éclataient des transports d'allégresse indescriptibles. Pour attendre les Missionnaires, ils n'hésitaient pas à supporter la disette.

— *Robe noire*, dirent-ils au P. Laverlochère, en 1846, nous craignions bien de ne pas te revoir, avant que la nécessité nous eût contraints de nous disperser pour aller à la pêche ; mais, puisque tu es venu, nous jeûnerons encore, pour jouir de ta présence, entendre ta parole et purifier nos âmes.

Mêmes sentiments, plus touchants encore, deux ans plus tard.

Décimés par la famine, décharnés, squelettes ambulants, ils soupiraient ardemment après sa visite.

— Nous n'attendions plus que l'arrivée de la *Robe noire* pour mourir !

Avec calme, ils racontèrent leur extrême misère. Plusieurs avaient succombé à la suite des privations de tout genre, la chasse et la pêche ne leur fournissant plus leur subsistance ordinaire. A mesure que les ouvriers des chantiers, les *coupeurs de bois*, comme ils les appelaient, détruisaient la forêt, le gibier fuyait. Pour comble de malheur, des crues excessives, produites par la fonte des neiges, avaient rendu la pêche presque impossible dans la rivière et dans les lacs.

Devant cette détresse inouïe dans les pays civilisés, les Pères Laverlochère et Clément furent émus jusqu'aux larmes, et partagèrent avec ces infortunés toutes leurs provisions. Ils admiraient avec quelle surnaturelle résignation ces bons Indiens leur exposaient une si profonde calamité. Triomphe marqué de la grâce sur ces caractères autrefois si enclins à la colère.

— S'il est navrant de les voir souffrir, écrivait le P. Laverlochère, on goûte aussi une consolation bien douce à découvrir, dans leur cruelle épreuve, ces pensées chrétiennes qui sanctifient la douleur.

En quelques années, cette tribu, qui se rassemblait régulièrement, vers le milieu du printemps, auprès de la factorerie du lac Témiskamingue, pour y vendre ses fourrures, passa presque complètement au catholicisme. Rares furent ceux que les superstitions, les prestiges des magiciens ou des jongleurs et la passion pour les liqueurs alcooliques retinrent davantage dans les ténèbres de l'infidélité.

Chaque fois que le P. Laverlochère se dirigeait vers ces parages, où il avait engendré à Jésus-Christ des hommes naguère si grossiers, son cœur battait plus vite et avec plus d'ardeur.

— Que sont devenus mes chers néophytes ? se demandait-il.

Ils versaient des larmes, en me quittant. Les retrouverai-je tous ?

Depuis le jour, en effet, où l'obéissance l'avait envoyé vers ces peuplades errantes, il n'avait plus vécu que pour elles. Son bonheur était de les instruire, de les fortifier dans la pratique des vertus chrétiennes, et de se sacrifier pour leur salut.

Mais aussi comme on l'aimait ! Hommes et jeunes gens le recevaient solennellement, le fusil à la main, et, dès son apparition, l'accueillaient par une décharge générale de mousqueterie, maintes fois répétée. Ce n'était pas assez de leurs voix pour traduire leur jubilation ; il fallait encore que la poudre parlât. Et ils ne l'économisaient guère dans cette circonstance.

A ces manifestations retentissantes se mêlaient les sentiments les plus édifiants. Chaque jour, ils se pressaient, le matin, à la chapelle. Le soir, ils y revenaient encore. Non seulement ils remplissaient ponctuellement leurs devoirs religieux, mais ils priaient instamment pour la conversion de ceux qui s'obstinaient encore à repousser la lumière.

— Mes enfants, leur disait le Missionnaire, j'ai laissé mes parents, mes amis, ma patrie, pour venir dans vos forêts partager vos peines, et vous enseigner le chemin du ciel. Votre âme m'est plus chère que la vie. Il y a, cependant, encore quelques-uns des vôtres qui ne veulent pas des bienfaits de mon ministère, et refusent de m'écouter. S'ils persévèrent dans leurs mauvaises dispositions, ils tomberont dans l'abîme du feu et pour toujours. Oh ! prions, prions ! Demandons à Marie, la Mere des miséricordes, qu'elle intercède pour eux.

Et tous, agenouillés, d'une voix émue, adressaient à l'auguste Reine du ciel cette touchante supplication :

— Souviens-toi, ô Marie, que nous qui habitons les forêts, nous sommes les frères de ton divin Fils, comme ceux qui habitent les *grands villages*, puisqu'il a souffert pour nous également, et qu'il est mort sur la croix pour nous arracher à la damnation. Nous étions bien à plaindre, avant de connaître la *bonne prière* (la religion) que la *Robe noire* nous a apprise. Mais, plusieurs, près de nous, restent encore ensevelis dans la nuit profonde !... O compatissante Marie, intercède pour eux auprès de ton Jésus : nous savons combien tu es puissante sur son Cœur. Ainsi soit-il.

Une prière aussi fervente, réitérée souvent, attirait de plus en plus la grâce, et le nombre des enfants de Dieu se multipliait.

§ 3

Le long des lacs Abitibi.

Témiskamingue n'était, cependant, que la première étape, sur l'interminable route que se proposait de parcourir l'infatigable apôtre.

Instinctivement, tout son être s'orientait vers le nord, comme l'aiguille aimantée se tourne d'elle-même vers le centre mystérieux d'attraction qui la sollicite sans cesse.

Chaque année donc, sa mission finie à Témiskamingue, il se gardait bien de revenir en arrière. Sur son frêle canot, il s'élançait vers la rive septentrionale du lac. Il remontait hardiment la rivière des Quinze rapides, qui rendent, en cet endroit, la navigation particulièrement pénible, et nécessitent plusieurs jours d'efforts ininterrompus.

Arrivé au lac de Mijizowaja, que des légions d'ours fréquentent, il se risquait sur de nouveaux rapides, et atteignait ainsi ce que l'on appelait les « hautes terres », ou ligne de faîte séparant les eaux qui se précipitent dans le bassin de l'Ottawa, de celles qui coulent vers la baie d'Hudson.

Là, on chargeait le canot sur les épaules, et, avec armes et bagages, on gagnait à pied le versant opposé, près d'une des branches de la rivière Abitibi. On remettait le canot à l'eau, et on se laissait aller à la dérive, non sans danger, par-dessus maints rapides, vers les grands lacs Abitibi, situés à deux cents kilomètres environ au nord de Témiskamingue, et à six cents d'Ottawa.

Route vraiment difficile et très accidentée, tantôt sous la voûte épaisse de forêts s'étendant à perte de vue, tantôt à travers des savanes et des plateaux fangeux. Une foule de petits lacs disséminés de part et d'autre, et communiquant par une multitude de canaux tortueux qui se croisent en tous sens, y creusent d'inextricables labyrinthes.

Les lacs Abitibi, appelés respectivement lac supérieur et lac inférieur, mais reliés par une étroite passe, ne forment, en réalité, qu'un seul lac, long de quatre-vingt-dix kilomètres, et large de huit à vingt-cinq. Peu profond et parsemé d'îles, il contient une eau boueuse, désagréable au goût et malsaine, car elle donne le ver solitaire à ceux qui en boivent quelque temps. Presque tous les habitants de ces parages ont cet hôte incommode logé dans leurs entrailles, et sont d'une maigreur affreuse, quoique d'un insatiable appétit.

Autour du lac, de vastes marais et de profondes tourbières.

Dans la matinée du 9 juillet 1844, le P. Laverlochère y arrivait pour la première fois, et se dirigeait vers le fort ou comptoir de la Compagnie des commerçants en fourrures.

— Ce petit établissement, disait-il, me semblait, comme une île naissante, émerger du sein des eaux, tant est basse la pointe de terre qui le soutient.

Campés dans les environs, les sauvages différaient sensiblement

de ceux qu'il avait évangélisés. D'une grossièreté repoussante, ils fuyaient à son aspect. Pour les apprivoiser, il dut s'introduire, presque malgré eux, sous leur tente, causer familièrement avec tous, caresser leurs enfants, et les combler de cadeaux.

Conquis par ces procédés, quelques-uns commencèrent à se montrer moins farouches, et consentirent à venir assister aux exercices de la mission. Peu à peu, leur chiffre s'accrut. Le chant les attirait, eux aussi, et, avec les pieux cantiques, des idées surnaturelles pénétrèrent dans leurs âmes.

Pour mériter les biens éternels, ils résolurent d'endurer, avec patience et même avec joie, la faim, le froid et les multiples incommodités de leur misérable existence.

Surtout la vue de la croix les frappa d'étonnement. Quand le Missionnaire leur en eut exposé le mystère caché, ils en conçurent un vif regret de leurs fautes.

Dans ce sentiment de repentir, ils répétaient à l'envi :

— O toi, mon Maître, qui as été blessé pour moi, prends pitié de ma faiblesse, et pardonne-moi mes crimes.

Autant les débuts de cet apostolat furent pénibles, autant la suite fut consolante. Sans doute, cette peuplade était grossière; mais, n'ayant presque jamais eu contact avec les blancs, elle n'avait pris aucun des vices de la civilisation. Ces pauvres gens avaient, selon le mot de Tertullien, « l'âme naturellement chrétienne », c'est-à-dire l'âme créée pour la vérité, comme l'œil est fait pour la lumière.

Un an après, durant sa seconde visite, le P. Laverlochère écrivait au P. Guigues :

— Ma chrétienté d'Abitibi est encore peu nombreuse ; mais il serait difficile d'en trouver une plus fervente. A toutes les heures du jour et de la nuit, j'entends ces pieux néophytes prier, chanter, ou réciter ensemble le chapelet.

Ils préparaient avec soin leur confession, et, pour ne rien oublier de ce que leur découvrait leur examen de conscience, à défaut de l'écriture qu'ils ne connaissaient pas, ils gravaient des signes symboliques sur un morceau d'écorce. Un homme, la tête en bas, par exemple, leur rappelait qu'ils s'étaient enivrés.

Parmi ces adultes convertis, on remarquait un jeune chasseur d'un caractère si violent qu'il avait tué, deux ans auparavant, sa mère d'un coup de fusil.

— Rarement, disait le zélé Missionnaire, je rencontrai pénitent plus contrit.

La scène des adieux fut si touchante que les agents de la Compagnie

en demeurèrent très impressionnés. Plus de trois cents sauvages s'étaient agenouillés dans l'attitude du respect le plus grand, même ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême, soit qu'ils ne fussent pas suffisamment instruits des dogmes de la foi, soit qu'ils n'eussent pas le courage de renoncer à leurs erreurs.

Debout sur son canot prêt à prendre le large, leur apôtre, levant vers le ciel ses mains bénissantes, et les yeux pleins de larmes, suppliait le Dieu des miséricordes d'abaisser un regard de bonté sur les justes et de compassion sur ceux qui hésitaient à secouer le joug du démon.

— Non, non, jamais je ne fus témoin d'un spectacle aussi attendrissant, disait un protestant, longtemps après. J'en suis encore ému.

On avait déjà préparé les pièces de bois nécessaires pour la construction d'une chapelle. Au printemps de 1846, le P. Clément amena des ouvriers et présida aux travaux, tandis que le P. Laverlochère prêchait à Témiskamingue. Quand celui-ci arriva, tout était terminé.

Les Indiens ne se possédaient pas de joie, en contemplant, au milieu de leur campement, la *sainte cabane de la prière*. Que de fois, quand le Missionnaire leur avait dépeint la magnificence des églises d'Europe et la majesté des cérémonies religieuses qui s'y déroulent, on les avait entendus s'écrier avec un profond soupir :

— Oh ! qu'ils sont heureux, les *priants* des *grands villages !* Que n'avons-nous de pareilles *cabanes* pour la prière ! Ah ! si nous pouvions imiter les *priants* de là-bas, dont tu nous parles si souvent !...

Leurs vœux étaient maintenant comblés, en partie du moins. Rien n'égalait leur contentement. Ils étaient, à la fois, heureux et fiers.

Dans ce temple modeste, le premier élevé au vrai Dieu en cette contrée lointaine, ils se réunissaient dévotement, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre. Chacun tenait ostensiblement son chapelet à la main, ou suspendu sur les épaules, la petite croix retombant sur la poitrine. Leur recueillement était tel que rien ne pouvait les distraire.

Un jour, le P. Laverlochère voulut leur inspirer de la reconnaissance pour ceux qui, par leurs aumônes, avaient coopéré puissamment à leur évangélisation.

— Les *Gardiens de la prière* (les évêques) pensent à vous, leur dit-il. Ce sont eux qui vous envoient les *Robes noires* (les prêtres). Les habitants et priants des *grands villages* d'au delà de la *grande eau* (la mer) contribuent, par leur générosité, à équiper mon canot et à bâtir votre *sainte cabane...*

A ces mots, un vieillard encore infidèle se leva, et, d'une voix lente, comme s'il posait une question d'un extrême importance :

— *Robe noire,* dit-il, tu nous affirmes que les *priants* d'au delà

de la *grande eau* pensent à nous. Mais savent-ils où nous sommes ?

— Et pourquoi ne le sauraient-ils pas ? Je le savais bien, moi, puisque je suis venu vous trouver !

— Tu as donc aussi traversé la *grande eau ?*

— Oui, mes enfants, je l'ai traversée pour vous. Avant de partir, je me disais : J'aurai beaucoup à souffrir, mais je vais enseigner la prière du *Grand Esprit* aux hommes qui ne la connaissent pas. Cette pensée m'a donné la force de laisser mon pays, et surtout (peine plus douloureuse) de quitter ma mère, qui pleurait en m'embrassant pour la dernière fois.

Stupéfaction générale ! Tous se regardent, et plusieurs voix s'écrient :

— Quoi ! tu as une mère ! elle est en vie ! elle habite au delà de la grande eau ! elle pleurait, et tu l'as quittée !... Tu ne l'aimes donc pas !...

— Aucune parole ne saurait vous exprimer combien je la chéris, ma bonne mère ! Je l'aime plus que moi-même ; mais j'aime plus encore vos âmes, à cause du Grand Esprit.

Prenant, alors, dans la main, sa large croix d'Oblat, il leur expliqua de nouveau ce qu'une seule âme a coûté au Fils de Dieu.

— Je ne verrai plus ma mère en ce monde ; mais je la retrouverai dans le ciel, et c'est pour vous y conduire que je suis venu de si loin jusqu'ici. Ah ! de grâce ! que tant de sacrifices ne soient pas sans profit pour vos âmes !... Que les larmes de ma mère n'aient pas été versées inutilement pour vous !... Suivez mes conseils ! Marchez dans le sentier que je vous indique : il mène à la vraie patrie, celle d'en haut, où les bons vivront heureux éternellement !

Cet entretien fit sur les sauvages une impression profonde, et qui ne s'effaça plus. La pensée que le prêtre avait laissé pour eux sa mère, lui ouvrit définitivement l'accès de leur cœur. Les plus endurcis furent émus. Ils demandèrent à prendre rang parmi les catéchumènes.

Dès les premières heures du matin jusqu'aux dernières lueurs du soir, beaucoup venaient, tour à tour, se prosterner devant une croix érigée sur le sommet d'une petite éminence qui dominait le lac.

— J'y ai vu couler bien des larmes de componction, écrivait le P. Laverlochère au P. Vincens. Moi-même je ne saurais vous dire ce que je ressentais, lorsque, témoin de ces effusions naïves, j'entendais monter, de toutes les tentes dressées sur les flancs de la colline, les chants graves et pieux de nos sauvages. Ah ! ma joie eût été trop douce, si, dans le lointain, plus au nord, ne me fussent apparues tant de peuplades encore infidèles !...

Au moment du départ, le chef lui adressa la parole, au nom de toute la tribu réunie à ses côtés :

— Tu vas nous quitter, mon Père !... Le temps de ton absence nous

paraîtra long. Mais, quoique nous ne puissions plus te voir des yeux du corps, tu seras toujours présent à notre mémoire ! Tu salueras pour nous les *Gardiens de la prière*. Tu leur diras que nous les remercions de nous envoyer des *Robes noires* pour nous rendre meilleurs. Adieu, mon Père, prie pour nous. Tous, nous prierons, nous aussi... pour ton retour !...

§ 4

Dans les vastes territoires de la baie d'Hudson.

— Au nord ! toujours au nord, telle était la devise du P. Laverlochère.

La rivière Abitibi.

Son cœur le poussait vers le nord, avec une force irrésistible et l'ardeur sans cesse croissante d'une âme altérée d'amour de Dieu et d'amour du prochain.

Pour aller à la baie d'Hudson, il n'avait qu'à descendre en canot la rivière Abitibi, par laquelle le lac de ce nom se déverse dans la mer.

Se laisser porter par le courant eût été chose des plus simples et des plus faciles, si cette rivière n'était une des plus dangereuses de l'Amérique septentrionale. Impétueuse comme un torrent, elle n'offre qu'une série de rapides, de cascades, de chutes et d'écueils. L'eau, cependant, y est si trouble qu'elle ne permet pas d'apercevoir les arêtes de rocher à quelques centimètres de profondeur. Sur son frêle esquif, il faut au navigateur une prudence extrême. A chaque instant, sa barque risque de se briser.

L'une de ces cascades, tragiquement célèbre, s'appelle la *Chute des Iroquois*. Acharnés à poursuivre les Algonquins dont ils avaient juré la perte, cinquante de leurs guerriers s'y engloutirent dans un abîme de vingt mètres, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Quand le P. Laverlochère se hasarda vers ces régions lointaines, le courant était d'une vitesse si vertigineuse, même en dehors des rapides, que son canot, en six jours, franchit plus de trois cents kilomètres. Des pluies diluviennes avaient grossi la rivière, et les chemins de portages en étaient inondés.

Trois fois, en quelques heures, les voyageurs furent sur le point d'être écrasés par des éboulements gigantesques. Un matin, le Missionnaire, grimpant le long d'une côte escarpée, se cramponnait à un arbrisseau pour s'aider à la gravir, lorsqu'il sentit subitement le terrain céder sous ses pieds, et roula jusqu'au bord d'un précipice, tenant toujours le végétal, entraîné lui aussi par cette masse qui se détachait du flanc de la montagne. Si elle eût glissé quelques mètres de plus, l'apôtre eût terminé sa carrière mortelle, au fond de ce gouffre béant.

Après bien des péripéties de ce genre, parut, enfin, l'embouchure de cette terrible rivière qui se jette dans la baie James, prolongation de la baie d'Hudson. A une lieue du rivage, dans une petite île, s'élève la *Moose Factory*, l'un des comptoirs de la Compagnie ayant alors le monopole du commerce des fourrures. La position géographique de ce poste le constitue comme l'entrepôt général de tous ceux qui sont établis dans un rayon de cinq cents kilomètres. Plusieurs navires y chargent, chaque année, les précieuses pelleteries pour les transporter à Londres.

Les sauvages qu'il y rencontra ne lui firent pas bon accueil. Un ministre méthodiste-wesleyen, arrivé sur l'un des vaisseaux de la riche Compagnie anglaise, les avait imbus de toutes sortes de préjugés contre l'Église. Les calomnies haineuses et absurdes proférées contre le clergé n'avaient que trop infecté leurs âmes. Ils fuyaient à l'approche du Missionnaire, comme à celle d'un pestiféré.

Cet artisan de mensonges leur avait répété sur tous les tons :

— Le prêtre catholique est un *fils de Bélial ;* un émissaire de l'*Antéchrist* qui siège à Rome ; un homme conduisant en enfer quiconque marche à sa suite. Anathème ! anathème à tous ceux qui consentiraient seulement à l'entendre.

Et ces pauvres sauvages, à la vue du P. Laverlochère, se hâtaient de déguerpir, en se bouchant les oreilles.

Haïr le prêtre, c'est tout ce que le ministre leur apprit, durant son séjour de plusieurs années parmi eux. Il les baptisait, quand il constatait

que cette répulsion pour l'Église atteignait chez eux un degré suffisant. A cela se bornait leur science religieuse. Aucun n'aurait été capable de dire s'il y a un Dieu en trois personnes, et si l'une s'est incarnée pour racheter l'humanité. Seul le nom biblique reçu au baptême les distinguait des infidèles les plus ignorants.

Heureusement survinrent quelques néophytes de Témiskamingue et d'Abitibi. Leur manière d'agir contrastait singulièrement avec celle des sectaires. Leur bonne conduite, leur vénération pour la *Robe noire*, les explications qu'ils donnèrent eux-mêmes sur leurs croyances, préparèrent les voies à la lumière, en dissipant les nuages amoncelés.

— Voyons ! dit, un jour, l'un de ces prétendus méthodistes que les théories embarrassaient, quelle est, au juste, la différence entre votre religion et la nôtre ? entre votre *Robe noire* et notre ministre ? Je n'y comprends rien !...

— La différence !... tu ne l'aperçois pas ?... Elle est, cependant, assez tangible !... Autrefois, nous étions méchants, et la *Robe noire* nous a faits bons, en nous enseignant la prière du Grand Esprit qui défend le péché. Ainsi, moi, par exemple, tu sais combien j'étais ivrogne et irascible. Je passais pour l'un des plus mauvais sujets de la tribu, et non sans motif. Eh bien ! depuis que j'ai promis au Grand Esprit de ne plus boire de la *liqueur de feu*, je n'y ai plus touché. Depuis lors aussi, je ne me dispute plus, et, loin de battre mes frères, je prie pour eux et je les aime. Et, cependant, tu t'en souviens, que de vilains coups j'avais échangés avec eux, dans ces querelles qui se renouvelaient à chaque instant !... Maintenant, je veux du bien à tous, même à ceux qui me souhaitent du mal.

— Tu m'étonnes !... Jamais notre ministre ne nous a conseillé de ne plus boire de la *liqueur de feu !* Jamais il ne nous a recommandé de ne pas nous disputer. Il se mettait bien en colère, lui ! Jamais surtout il ne nous a dit de rendre le bien pour le mal !...

— Me demanderas-tu donc encore la différence entre la *Robe noire* et ton ministre ? Elle est profonde, tu le vois !... De même, entre ta fausse religion et la nôtre, la seule vraie !

Des conversations de ce genre impressionnaient les sauvages.

D'autre part, les agents de la Compagnie qui s'étaient brouillés avec le ministre, accueillirent très cordialement le P. Laverlochère. Le chef de l'établissement mit une pièce assez vaste à sa disposition pour les exercices du culte. Chaque matin, le Missionnaire y célébrait la Messe. Les catéchumènes de Témiskamingue et d'Abitibi (une quarantaine environ) y assistaient avec beaucoup de piété, récitaient des prières, et chantaient des cantiques. Les Indiens de l'endroit, auxquels on avait

si souvent répété que la Messe était un acte diabolique, portant malheur sur la terre et vouant aux flammes de l'enfer, surpris que la foudre ne tombât pas sur les assistants, s'enhardirent jusqu'à s'approcher du mur extérieur, à regarder par les fenêtres et à écouter.

L'explication quotidienne de nos mystères et le spectacle des cérémonies liturgiques leur plurent.

Comment concilier ce qu'on leur avait dit auparavant, avec ce qu'ils voyaient de leurs yeux et entendaient de leurs oreilles ?

Peu à peu, les préjugés s'évanouissaient.

Ces malheureux égarés finirent par apporter au Père leurs enfants nouveau-nés, pour qu'il les baptisât, et plusieurs lui manifestèrent le désir de connaître mieux cette religion qui leur apparaissait déjà si belle.

Malgré les ronces et les épines, le bon grain confié au sillon, y germa et produisit ses fruits.

Avant de quitter la *Moose Factory*, le P. Laverlochère planta une grande croix sur une éminence voisine. Au pied de ce signe auguste de notre Rédemption, il développa encore devant tous la raison du culte que les catholiques lui rendent. Cette exhortation pathétique, au moment du départ, arracha des larmes aux protestants eux-mêmes.

Quand il revint, l'année suivante, il n'eut plus qu'à récolter dans la joie ce qu'il avait semé dans la tribulation.

— Au nord ! encore au nord !...

Ces conquêtes spirituelles ne suffisaient pas à la sainte ambition de l'ardent Missionnaire. Il lui en fallait d'autres, pour calmer sa soif des âmes.

Vers le milieu de juillet, il s'embarqua sur une goëlette, pour le poste d'Albany, situé à plus de deux cents kilomètres au nord, également sur une petite île, à l'embouchure de la rivière du même nom.

Quoique ce fût en plein été, la mer était en partie couverte de glaces. Sous cette latitude si élevée, la navigation, en effet, ne s'ouvre qu'à la fin du mois de juin, et ne dure que jusqu'à la mi-septembre. Néanmoins, pendant ce court espace de temps, la mer n'est jamais entièrement libre.

Les navires ne peuvent donc progresser qu'avec une extrême prudence, à travers les énormes glaçons, vraies montagnes errantes, qui, à chaque instant, menacent de les broyer comme un fétu de paille. Quand on y pense le moins, survient, tout d'un coup, un courant, ou un flot de marée assez puissant pour empêcher l'action du gouvernail, et entraîner irrésistiblement le navire vers ces écueils gigantesques, qui s'approchent de lui et l'entourent, comme s'ils voulaient l'assiéger. Aussi loin que

s'étend le regard, il n'aperçoit que des glaces s'agitant à la surface de l'onde. Le seul moyen d'échapper à ce danger pressant, est de jeter les ancres sur l'un des plus gros bancs de glace, de s'y fixer solidement, et ensuite d'écarter les autres avec de longs bâtons ferrés.

A l'automne, la mer est déjà gelée complètement, et la couche de glace ne cesse, dès lors, d'augmenter. Elle atteint de dix à douze mètres d'épaisseur, au sud de la baie d'Hudson, et incomparablement plus, à mesure qu'on s'avance vers le nord.

Du fort Moose à Albany le voyage se fit à travers mille difficultés, et sur une mer très orageuse, sous un ciel noir et lourd. A gauche, un paysage des plus tristes : rivages constitués par un sol bas, stérile et marécageux, baigné, deux fois par jour, par la marée qui monte très haut et se répand très loin. Ni oiseaux dans les airs, ni êtres vivants d'aucune sorte sur les côtes. Dans le sillage du navire, de petites baleines blanches, ou des loups de mer, s'ébattaient et se poursuivaient, mais ne parvenaient pas à mêler une note gaie à ce sombre tableau.

La vue de ces contrées désolées et froides causait un sentiment invincible d'angoisse oppressant le cœur. Il semblait que la poitrine ne pût respirer à l'aise. A l'horizon, par delà les terres incultes, des montagnes, amoncellement de rochers déchiquetés, entrecoupées de ravins profonds, vallées ténébreuses où les rayons du soleil ne pénètrent pas, et que les neiges, qui ne fondent jamais, rendent absolument inabordables.

Quatre jours après le départ, une tempête furieuse poussa la goëlette, avec une effrayante rapidité, contre des icebergs qui se trouvaient à peu de distance.

Très alarmé, le capitaine commanda une manœuvre hardie, pour changer promptement de direction. Mais, en s'efforçant d'éviter un danger, il tomba dans un autre. On était arrivé presque en face de l'embouchure de la rivière Albany. La violence de l'ouragan avait renversé les poteaux qui jalonnaient le chenal, relativement étroit, par lequel il fallait nécessairement passer. Soudain, retentit, lugubre, un craquement sinistre. Le navire frôlait une roche sous-marine, et se penchait fortement, comme s'il allait chavirer dans les eaux mugissantes. Heureusement, cette roche, n'ayant pas d'aspérités trop aiguës, ne causa pas de déchirure sérieuse dans la carène. L'avarie était légère. Une vague énorme, qui, presque aussitôt, déferla sur le navire, le souleva dans un immense tourbillon d'écume, l'arracha à son écueil, et le remit à flot.

Peu d'heures après, on entrait dans la rivière, remerciant le Seigneur d'avoir échappé à un naufrage imminent.

Les alentours sont très marécageux. Jusque très avant dans le pays,

on ne marche que sur un terrain mouvant, dans lequel on s'enfonce, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Au delà, des forêts sans limites, mais composées seulement d'arbres rabougris.

— Là, écrivait le P. Laverlochère, pullulent des maringouins, ou moucherons, dont la piqûre venimeuse occasionne une douleur cuisante. Ils sont plus nombreux et plus gros que ceux que j'avais vus encore dans les forêts du Nouveau-Monde. Dès que notre bâtiment entra dans la rivière, il en fut littéralement couvert. Le ciel en était obscurci, comme d'un nuage. Je doute qu'ils fussent plus multipliés, ni plus cruels, lorsque le Seigneur les envoya, à la voix de Moïse, visiter le roi Pharaon et toute l'Égypte.

Pour se préserver de leurs aiguillons redoutables, les sauvages n'ont rien inventé de mieux que de s'enduire le corps d'une forte couche d'huile de poisson pourri. L'odeur qu'ils répandent, alors, est tellement infecte, qu'il faut un vrai courage pour s'approcher d'eux, sans éprouver des haut-le-cœur insurmontables. Les animaux domestiques, pour s'en garantir, se plongent dans l'eau, et y restent des journées entières.

— Quoique j'eusse la précaution, en célébrant la Messe, de m'entourer d'une épaisse fumée, ces maringouins impitoyables envahirent à tel point mes mains et mon visage, que le sang coulant de mes blessures tachait les nappes d'autel. Plusieurs fois, ils éteignirent les cierges, en s'y accumulant durant le service divin.

Quel fléau que ces innombrables tyrans ailés !...

Vraiment ces parages semblent, même à la belle saison, des plus affreux qui soient sur terre. On y éprouve des changements de température si subits, qu'on y voit le thermomètre marquant à peine six degrés centigrades à dix heures du matin, en indiquer trente-six, deux heures après. Les montagnes de glace, réfléchissant les rayons du soleil, se transforment en miroirs ardents, capables d'enflammer, au loin, les arbres et les broussailles. Mais, le soir, on est de nouveau transi.

En hiver, le froid est si vif, que le mercure gèle dans le thermomètre. Les naturels habitent, alors, des cabanes de neige, ou des maisons de glace, dans lesquelles ils s'ensevelissent, durant sept ou huit mois, et d'où ils ne sortent que pressés par la faim.

La chair de l'ours blanc est leur aliment principal, avec celle des baleines blanches, marsouins, loups marins, et autres cétacés, dont ils ingurgitent des quartiers énormes, tout crus. Ils savourent délicieusement ces viandes et graisses fétides, qui soulèvent le cœur de tout homme appartenant à une nation civilisée. Aucun Européen ne s'accoutumerait à ce régime dégoûtant. Approcher simplement de ses lèvres ces mets puants provoquerait en lui les plus violentes nausées.

Combien est rude, pour ces peuplades misérables, la lutte pour la vie !...

Hommes et femmes poursuivent l'ours blanc jusque sur les glaces flottantes, au bord desquelles ce féroce quadrupède se promène gravement, guettant le poisson, dont il fait sa nourriture. Au moment où il s'élance dans l'eau pour saisir sa proie au passage, le sauvage qui, de son côté, l'épiait, caché derrière un bloc de glace, bondit et lui décoche une flèche acérée. Très agile malgré sa lourde masse, l'ours, furieux, grimpe sur le glaçon, et fond à toute vitesse sur son ennemi, qui l'attend, de pied ferme, un large couteau à la main. Quand le monstre se précipite sur lui, la bouche grandement ouverte pour le dévorer, l'Indien impassible lui enfonce sa lame d'acier dans la gueule, et, si son bras n'a pas tremblé, le fauve s'affaisse baigné dans son sang. Mais une seule seconde d'hésitation, ou un simple clignement d'œil intempestif, peuvent changer les conditions de ce duel à mort, et le terminer d'une tout autre manière.

Le « sexe faible » en remontrerait, là, à bien des fiers-à-bras de l'Ancien-Monde.

— Une femme m'a raconté, écrivait le P. Laverlochère, qu'elle se battit avec un ours, pendant plus d'un quart d'heure, et qu'elle le terrassa.

Si le gibier et le poisson manquaient, ces sauvages se mangeraient entre eux. L'intrépide Missionnaire en connut qui s'étaient repus de leurs propres enfants, la mère de ces infortunés prenant sa part de cet horrible festin !... Dans une autre circonstance, cela ne suffisant pas, le mari dévora sa femme !... Scènes épouvantables !... qui n'étaient pas, hélas ! des exceptions !...

Des cas de ce genre se renouvelaient, parfois, avec une atrocité inimaginable. Une mégère, vraie tigresse altérée de sang, tua, dans une seule nuit, jusqu'à dix personnes, durant leur sommeil, uniquement pour se procurer de la chair fraîche !...

Tels étaient les peu aimables habitants du pays affreux où le P. Laverlochère abordait.

Pour le dédommager un peu de tant de dangers affrontés déjà, et lui assurer un secours très appréciable au milieu des difficultés futures, la Providence lui réservait une agréable surprise.

Le chef du poste d'Albany n'était pas un protestant, comme tous ceux rencontrés jusque-là, mais un catholique irlandais. Sa joie, en voyant arriver un prêtre chez lui, fut inexprimable. Il le reçut comme le messager de Dieu, et lui facilita, autant que cela dépendait de lui,

l'accomplissement de son ministère. Chaque jour, il assistait à la Messe, et il la servait. Il communia fréquemment.

Mais les nombreux Indiens réunis autour de la factorerie d'Albany, n'en restèrent pas moins intraitables. Peu leur importait l'exemple du chef du poste. Imbus des mêmes préjugés que ceux de Moose, ils se cachaient, quand le Père agitait sa clochette, pour les inviter à ses prédications. Le généreux Oblat alla donc les visiter, les uns après les autres, dans leurs huttes, quoiqu'elles fussent d'une malpropreté à nulle autre pareille. De plus, les seigneurs et châtelaines du lieu, couverts de vermine, exhalaient une odeur repoussante.

En entrant, il saluait ces sauvages comme des amis, et, sans façon, s'asseyait au milieu d'eux. Pour leur plaire, il caressait les petits enfants, sales et crasseux. Avec les chasseurs, il fumait le calumet. Il flattait les vieillards, en leur demandant le récit de quelques-unes de leurs aventures de forêt, et il les captivait, en leur racontant, à son tour, des histoires intéressantes.

Durant ces longues et fastidieuses conversations, dominant sa répugnance, il se gardait bien, dans son abnégation héroïque, de paraître s'apercevoir que des légions de hideux insectes, échappés à la voracité de ses interlocuteurs qui aimaient à les croquer à belles dents, accouraient, en rangs pressés, se réfugier sur sa soutane.

– Elle en était littéralement grise, affirmait-il ensuite à ses confrères, au retour de ces mémorables expéditions.

Amadoués par tant d'aménité, les sauvages l'examinaient curieusement des pieds à la tête. Était-il bien un de ces hommes dont on leur avait dit tant de mal ?

Le trouvant si agréable chez eux, ils ne refusèrent plus d'aller chez lui.

Au premier signal, un bon nombre se dirigeaient vers la chapelle. Peu à peu, leur âme s'ouvrit aux influences de la grâce, et quelques-uns manifestèrent l'intention d'embrasser le catholicisme.

Parmi eux, on remarqua un jeune polygame, précédemment l'un des plus obstinés à le fuir.

Un jour, il lui apporta tous ses enfants, pour qu'ils fussent baptisés.

La cérémonie terminée, il sollicita pour lui la même faveur.

— Impossible ! répondit le Père sévèrement. Tant que tu auras deux femmes, je ne pourrai te laver dans l'eau sainte, et t'admettre parmi les chrétiens. Le Grand Esprit ne le veut pas. Si tu continues à violer sa défense, il ne t'appellera pas dans son éternelle lumière, mais il te jettera, avec le mauvais *manitou*, dans le feu qui ne s'éteindra jamais.

Le coupable demeura pensif, et, durant quelques instants, s'absorba dans un profond silence, la tête appuyée sur sa main.

— Père, dit-il ensuite, ce que tu prescris est juste. Puisque le Grand Esprit n'a donné qu'une compagne au premier homme, je ne dois pas en garder deux. Laquelle veux-tu que je renvoie ?

— Ton devoir est de rester fidèle à la première ; mais, puisque les enfants de la seconde sont aussi les tiens, il faut que tu les élèves, et que tu prennes soin de leur mère, comme de ta propre sœur.

— Merci, Père, j'agirai ainsi.

Il sortit aussitôt, pour annoncer à la plus jeune sa résolution. Quoiqu'il l'aimât davantage, il n'hésita pas à s'en séparer.

Celle-ci ne se montra pas moins généreuse, et accepta vaillamment le sacrifice.

L'un et l'autre persévérèrent dans la bonne voie.

Plusieurs conversions de ce genre eurent lieu, et réjouirent le cœur de l'apôtre.

Avant de quitter Albany, il voulut, comme à Moose, y planter une grande croix.

L'impression produite par ses discours et ses exemples fut telle, que même les hérétiques et les idolâtres rivalisèrent de zèle, pour concourir à l'érection de ce monument. Leur émulation était un gage d'espérance pour l'avenir.

En présence de cette croix dressée par des infidèles et des protestants, il éprouva un bonheur inexprimable.

— Ce fut, disait-il, quelque chose d'ineffable et qui n'a pas de nom dans le langage humain. Jamais, dans mes fonctions sacrées, je n'avais ressenti une dévotion plus douce ; jamais je n'avais levé vers le ciel une voix plus émue ; jamais je n'avais porté avec plus de ferveur l'expression de mon amour et de ma reconnaissance vers le Dieu qui daigna mourir pour nous. Quand, au pied de cette croix, j'offris l'adorable Victime, mes larmes coulèrent.

Le Sauveur prenait possession de cette terre jusque-là maudite.

Ces hommes, si grossiers, si farouches, et autrefois si criminels, s'attachèrent à celui qui, au prix de tant de fatigues, venait de si loin leur annoncer la bonne Nouvelle.

Au moment du départ, ils l'accompagnèrent jusqu'au rivage, les yeux baissés et en silence, attitude qui, chez eux, dénotait la plus amère tristesse.

L'été suivant, le P. Laverlochère retourna avec le P. Arnaud. Cette fois, la traversée fut un peu moins agitée. Chaque nuit, brillait un phénomène merveilleux et qu'on ne se lasse pas d'admirer. Des aurores boréales

avec cette intensité extraordinaire qu'elles ont dans le voisinage du pôle, peignaient le ciel entier de rougeurs fulgurantes, comme celles d'un gigantesque incendie, dont les flammes s'élanceraient de l'horizon jusqu'au zénith. La mer en était toute empourprée, semblable à un océan de feu, dans lequel se jouaient des légions de petites baleines blanches.

Confondus, anéantis en face de cette double immensité lumineuse : celle de la voûte céleste et celle des ondes sans limites, les Missionnaires, assis sur le tillac, s'écriaient avec le Psalmiste :

— Seigneur ! que vos œuvres sont belles !

Autour du poste d'Albany, outre les Indiens déjà évangélisés et qui s'étaient faits apôtres à leur tour, des familles qui n'avaient pas encore rencontré le Missionnaire, attendaient son arrivée avec impatience.

A mesure que le navire approchait, on voyait les sauvages accourir de plus en plus nombreux, en témoignant leur allégresse.

Maintenant, ils soupiraient après la parole divine, autant qu'ils s'y étaient montrés, autrefois, indifférents.

La grâce travailla efficacement ces âmes, et là se forma une fervente chrétienté.

Un de ces régénérés disait aux Pères, en versant des larmes :

— Nous étions si malheureux dans nos déserts !... Ensevelis dans la nuit profonde de l'ignorance, nous naissions, nous croissions, et nous cessions de vivre, comme les animaux de nos bois. Nous ne savions pas que, là-haut, dans sa resplendissante lumière, le Grand Esprit veille sur nous. Je rentrerai dans nos forêts ; mais je n'y serai plus seul. Souvent, dans mes souffrances, je baiserai l'image de Jésus crucifié, et celle de Marie ; je compterai les saintes graines de la prière (le chapelet), et je planterai une croix dans ma terre de chasse. C'est là que j'irai prier le Grand Esprit. Je regarderai le ciel, les forêts, la mer, et je dirai : Le Grand Esprit a fait tout cela pour moi ! Qu'il est bon !...

Celui qui exprimait de si pieux sentiments avait vu, six mois auparavant, son père, sa mère et plusieurs de ses frères et sœurs massacrés sous ses yeux, pour servir de pâture à leur férocce assassin.

Quelle transformation en si peu de temps dans cet homme !...

— Je ne doute plus, écrivait le P. Laverlochère, de ce qu'on nous rapporte de la ferveur des premiers chrétiens. Qu'elle est puissante la grâce du baptême, lorsqu'elle tombe dans des cœurs bien disposés !...

Pour ces néophytes le prêtre était vraiment ce qu'il est selon les

enseignements de la foi : le représentant du Très-Haut, un autre Jésus-Christ.

Surpris de la confiance sans bornes, du respect et de l'affection que ces sauvages, naguère si barbares, avaient pour le Missionnaire, un protestant lui dit, un jour, d'une voix émue :

— Oh ! Monsieur, nous croyons, nous aussi, à ce que nous prêchent nos ministres ; mais les entourer de cette vénération que vous témoignent vos catholiques, c'est ce que je n'avais jamais vu.

Très probablement le démon était loin d'être satisfait du bien accompli par les Pères, pendant leur séjour de deux mois, à Albany. Tandis qu'ils allaient s'embarquer, éclata une tempête si terrible, que, de mémoire d'homme, on n'avait rien constaté d'analogue, dans ces contrées si fertiles, pourtant, en violents orages. La tourmente dura toute la nuit et le lendemain, avec grêle et coups de tonnerre épouvantables. Au-dessus du sifflement aigu du vent, on entendait le bruit assourdissant des montagnes de glace soulevées par la mer en furie, se heurtant et se brisant les unes sur les autres, avec un fracas indescriptible.

Peu s'en fallut que les bâtisses du poste ne fussent toutes renversées, comme les cabanes des sauvages emportées au loin. La goëlette, à l'ancre dans la rivière, en remonta le cours sous la pression des vagues écumantes.

— Nous bénissons la Providence de ne pas nous être trouvés en mer, durant ces heures tragiques, racontaient les vaillants Missionnaires ; car, à moins d'un miracle, nous eussions été ensevelis sous les flots !

Ces expéditions apostoliques entraînaient avec elles un tel cortège de souffrances et de fatigues que, plusieurs fois, le P. Laverlochère cracha le sang avec abondance. Il n'en continua pas moins à se dépenser sans compter.

Pour sauver ces âmes délaissées, il se serait volontiers exposé à des périls plus grands encore.

En terminant l'une de ses relations si intéressantes et si édifiantes, il disait à son Supérieur général :

— Vous le savez, mon bien-aimé Père, je n'ai pas d'autre désir, ici-bas, que celui de vivre et de mourir pour le bonheur éternel de ces malheureux Indiens.

§ 5

La mission ambulante.

Témiskamingue, Abitibi, Moose, Albany ne furent pas les seuls postes visités par le P. Laverlochère et ses compagnons d'apostolat.

On peut les considérer plutôt comme des centres autour desquels ils rayonnaient.

Parmi les stations secondaires, mais importantes aussi, notons le Grand lac Victoria et le lac La Barrière, l'un et l'autre expansion de l'Ottawa ; l'île des Allumettes, formée par deux bras de cette rivière en face de la ville actuelle de Pembroke, au tiers du chemin entre Bytown et Témiskamingue, etc.

En réalité, ces interminables courses à travers des régions immenses, équivalaient à une mission ininterrompue, une sorte de mission ambulante. Elle se continuait auprès des rives de la Gatineau, dont la source n'est pas éloignée de celle de l'Ottawa, et qui servait souvent de chemin de retour, car elle coule presque en ligne droite, du nord au sud, vers Bytown.

Sur les rivières et les lacs, souvent les Pères voyageaient avec des groupes de sauvages conduisant des canots chargés de marchandises. Excellente occasion pour eux d'exercer leur ministère, le long de la route ! Les fruits en étaient tels, que les Indiens, après avoir ramé toute la journée, ne trouvaient pas de meilleur délassement, le soir, que de se réunir autour de la *Robe noire*, entendre encore sa parole, prier et se confesser.

D'autres, avertis de son passage, ou instruits de ses habitudes, se portaient à sa rencontre, et l'attendaient à l'endroit où ils prévoyaient qu'une halte aurait lieu.

— Nous sommes venus te voir, lui disaient-ils naïvement. Enfants des forêts, nous pensions : Il passera bientôt, notre bon Père, la *Robe noire*. Allons au-devant de lui, pour camper près de sa tente !

Après avoir joui du bienfait de sa présence et reçu ses avis, ils le suivaient, des journées entières.

Parfois, plus de soixante sauvages s'attachaient ainsi à ses pas simultanément, heureux de l'escorter. C'était toute une flottille entourant son embarcation, ou la précédant, pour éclairer sa marche.

On s'arrêtait, le soir, auprès de quelque gros arbre, plusieurs fois séculaire. Les échos du désert retentissaient, alors, de pieux cantiques.

De bonne heure, le matin, la Messe était célébrée, en plein air. Tous y assistaient avec ferveur. Les cérémonies liturgiques accomplies au sein des forêts vierges, ou sur le bord des rapides, avaient quelque chose de saisissant.

— Comment exprimer les sentiments qu'éprouve le Missionnaire, à ces moments inoubliables ! écrivait le P. Laverlochère à Mgr de Mazenod. Quelle scène !... Comment rendre les élans d'amour qui s'échappent de son âme, lorsque, peu après le milieu de la nuit, à la clarté douce et

majestueuse d'une aurore boréale, au pied d'une cascade mugissante, ou sur le rivage de la mer sans limites, sous la voûte d'un firmament étoilé, dans cet immense temple de la nature, au bruit des vagues furieuses livrant un combat terrible aux montagnes de glace flottantes, sa bouche prononce sur l'hostie les mots qui font descendre sur la terre l'Homme-Dieu, créateur de tant de merveilles !... Avec quels transports, il s'écrie, les yeux baignés de larmes, au souvenir des crimes qui souillent le monde civilisé : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino : laudate et superexaltate*

Le cortège en canots.

eum in sæcula ! Montagnes et collines, fleuves et mers, neiges et glaces, ouragans et tempêtes, habitants des forêts et vous qui peuplez les abîmes, fauves du désert, oiseaux qui dévorez l'espace, bénissez et louez le Seigneur, puisque ceux de ses enfants qu'il a le plus comblés de ses faveurs, le blasphèment sans cesse.

Pas plus que leur apôtre, les sauvages ne perdaient le souvenir de ces scènes grandioses. Quand, à leur vif regret, il leur fallait, enfin, se séparer de lui, ils demandaient à se confesser, une fois encore ; puis, en s'en retournant, ils continuaient leurs exercices de dévotion.

Un Canadien qui en avait pris un certain nombre à son service, rendait d'eux ce témoignage, après une traversée de plusieurs semaines en canot d'écorce :

— Voilà une troupe de saints ! nuit et jour, ils prient, ou chantent les louanges de Dieu !

§ 6

Protection du Ciel au milieu du danger.

Si, durant ces longues courses à la recherche des âmes, nombreuses étaient les consolations, nombreux aussi étaient les périls. Plusieurs fois, les Missionnaires furent exposés à une mort imminente, et n'y échappèrent, ce semble, que par une intervention de la Providence.

Une année, entre le fort Moose et Abitibi, ils se virent, tout à coup, cernés par un de ces incendies gigantesques, comme il ne peut s'en produire que dans les immenses forêts du Nouveau-Monde. Ils se trouvaient, alors, à deux cents kilomètres de toute habitation, sur un chemin de portage de quatre à cinq kilomètres de longueur. De quelque côté que l'on regardât, on n'apercevait qu'un océan de feu, dont les vagues brûlantes, excitées par un vent violent, s'étendaient, de toutes parts, jusqu'à l'horizon. Sur plus de quatre-vingts kilomètres à la ronde, les arbres résineux flambaient par centaines de mille.

Les voyageurs durent, à la hâte, se réfugier dans une petite baie, sur le bord de la rivière.

De là, ils contemplèrent, pendant toute la nuit et le jour suivant, un spectacle des plus épouvantables : énormes tourbillons de feu, couronnés par un nuage de fumée noire et très épaisse ; craquement sinistre des arbres calcinés s'effondrant avec fracas, et, par leur chute, projetant vers eux des myriades d'étincelles ; les ronces et broussailles des deux rives s'enflammant aussi et les entourant complètement d'un brasier sans issue ; enfin, une atmosphère surchauffée, chargée de gaz délétères, et menaçant, à chaque instant, de les asphyxier.

Plusieurs sauvages se jetèrent dans l'eau, s'y plongeant, des heures entières, jusqu'au menton, pour ne pas être brûlés vifs par les flammes qui ondulaient sur leurs têtes.

Calme et tranquille, le P. Laverlochère prononça, pour lui et ses compagnons, les paroles du Sauveur sur la croix :

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !...*

Tous étaient persuadés que leur dernière heure avait sonné.

Cependant, la Sainte Vierge qu'ils invoquaient, entendit leur voix.

Soudain, les vagues de feu qu'ils voyaient fondre sur eux avec tant de fureur, s'arrêtèrent, contre toute probabilité humaine, et respectèrent une douzaine d'arbres dont les branches se penchaient sur eux.

Cet arrêt du terrible élément, sans cause apparente, était naturellement inexplicable.

— Nous avons revu, en passant, ces arbres toujours verts, écrivait le P. Laverlochère, l'année d'après. Ils demeuraient là, pour attester le prodige opéré en notre faveur. Tout le reste, à plus de cent kilomètres à la ronde, ne présente qu'un vaste champ de ruines et des amas de cendres.

Dans sa reconnaissance, la petite troupe, miraculeusement sauvée d'une mort si affreuse, répétait les mots du Psalmiste :

— *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium !*

Que de fois, la frêle barque faillit périr et entraîner dans l'abîme ceux qui la montaient !...

Un jour, la moitié de l'équipage avait dû se placer au-dessus d'un rapide très incliné, afin de tirer, avec une corde, le canot sur lequel étaient restés les deux Pères et quelques sauvages. Tout d'un coup, la corde se rompt, et la nacelle est emportée, avec la vitesse de l'éclair, sur la pente qui se terminait brusquement par une cascade tombant à pic dans un gouffre profond.

C'était la mort inévitable.

Mais on chantait un cantique à Marie, et cette bonne Mère secourut aussitôt ses enfants dans ce pressant danger. Un arbre abattu par la tempête, et accroché entre deux rochers au milieu de la rivière, semblait être un écueil contre lequel la barque se briserait. Au moment où le heurt si redouté allait se produire, un sauvage se précipita hardiment dans l'eau. D'une main il se cramponna à l'arbre et de l'autre écarta le canot qu'il retint suspendu sur l'abîme, juste assez de temps pour qu'on eût la possibilité de renouer la corde. On était sauvé.

Il n'est pas croyable que les forces naturelles de cet homme eussent suffi pour accomplir cette merveille.

La navigation reprit, au chant de l'*Ave maris stella !*

Arrivé à cette partie de l'Ottawa qu'on appelle la *Rivière creuse*, à cause de la hauteur des falaises entre lesquelles elle coule, un peu en amont de l'île des Allumettes, on trouva quelques familles qui, pour attendre le Missionnaire, avaient supporté un jeûne rigoureux de cinq semaines.

N'ayant lui-même aucune provision à leur distribuer, il leur conseilla d'essayer encore de s'en procurer.

A ces mots, l'un courut à la chasse, un autre à la pêche, un troisième vers un petit champ de pommes de terre, qu'il possédait, et qu'il avait inutilement, la veille et l'avant-veille, fouillé en tous sens.

— Admirable Providence de mon Dieu ! s'écriait le P. Laverlochère,

en racontant ce fait dans une de ses lettres. Le gibier, invisible depuis si longtemps, s'offrit de lui-même aux coups de fusil ; le poisson regarda se tendre le filet, et se jeta dedans ; enfin, la terre, que l'on croyait épuisée donna son fruit, *terra dedit fructum suum*, au point que l'on put remplir un sac entier de patates fraîches. L'abondance revenait.

Des traits de ce genre se renouvelèrent plusieurs fois.

Les rapports avec les sauvages n'étaient pas toujours aussi commodes.

Très livré à la magie, car il était le fils d'une vieille pythonisse, l'un d'eux, endurci dans l'infidélité, avait un enfant nouveau-né gravement malade. Sa mère lui défendit de le laisser baptiser, et l'Indien lui obéit aveuglément.

Désolé à la pensée que cette créature innocente périrait pour l'éternité, le P. Laverlochère multiplia les tentatives auprès de ce fanatique.

Malgré ses refus obstinés, il persistait, quand le sauvage, fou de colère, prit son fusil, et le braqua sur lui, à bout portant.

— Mon sacrifice était fait, écrivait le P. Laverlochère. A l'instant où le meurtrier allait presser la gâchette, je lui présentai mon crucifix. A cette vue, l'arme lui tombe des mains, et le coup part à mes pieds. Le sauvage me fixe, d'un air stupéfait. Ses dents s'entrechoquent. Il tremble de tous ses membres. Je l'enlace dans mes bras, je le presse sur mon cœur, et je l'arrose de mes larmes. Vois, mon fils, lui dis-je, vois si ce que tu veux faire est bien ! Tu veux me tuer, et, moi, je veux te sauver, toi, ta femme, ton enfant, et même ta mère. C'est pour cela que je suis venu de si loin ! Laisse donc baptiser ton enfant, pour qu'il soit, un jour, heureux avec le Grand Esprit.

— Eh bien ! oui ! répondit-il, convaincu, oui, baptise-le.

L'année suivante, toute cette famille, jusque-là plongée dans le vice, était, à son tour, régénérée.

Comme preuve du concours merveilleux que Dieu accordait à son serviteur, il ne sera pas hors de propos de signaler ici l'étonnante facilité qu'il lui donnait, pour apprendre tant d'idiomes si divers et se familiariser avec eux.

Chaque peuplade de l'Amérique du Nord a le sien, et aucun, de près ni de loin, ne ressemble aux langues européennes. Pour traduire les idées les plus simples, il faut, parfois, des mots d'une longueur démesurée, ayant jusqu'à une quinzaine de syllabes très rudes et difficiles à articuler. En dépit des obstacles de tout genre, le P. Laverlochère se rendit maître de ces nombreux dialectes si étranges.

A la fin de ses courses apostoliques, après avoir traversé tant de ronces et d'épines, il retournait avec une soutane généralement en lambeaux. Une fois surtout, il arriva à Bytown, si déchiré, qu'il attendit jusqu'à onze heures du soir, dans la forêt voisine, avant d'entrer dans la ville. Ce ne fut qu'à la nuit noire, qu'il se dirigea vers la maison de sa Congrégation.

Déchirures, plaies, souffrances, abjection, comme tout cela est beau, cependant, aux regards de la foi ! *Quam speciosi pedes evangelizantium !*

Vénère-t-on moins un drapeau, parce qu'il a été lacéré par la mitraille, au milieu des combats ? Ce n'est plus qu'une loque, mais combien glorieuse !...

Sublime vie du Missionnaire !

Trop souvent, les délicats de la terre, les mondains, les efféminés, dont l'existence inutile se consume dans une coupable oisiveté, méprisent ces hommes héroïques, qui, pour sauver les âmes, coûte que coûte, n'hésitent pas à se faire petits avec les petits ; nous dirions presque : à se faire sauvages avec les sauvages. Mais comme Dieu les exaltera, au jour des suprêmes justices, ces humbles, ces méprisés, ces vaillants !

Car c'est un long martyre qu'ils ont accepté, quand, à l'image du bon Pasteur, ils se sont condamnés à tant de fatigues et ont affronté tant de dangers, pour ramener au bercail les brebis perdues !

En eux se réalisèrent les paroles du texte sacré : Ils ont erré dans les solitudes, sur les montagnes, dans les vallées, dans les cavernes... couverts de haillons... parfois, de peaux de bêtes ; exposés aux dédains, aux railleries, aux afflictions, aux angoisses... endurant la faim et la soif, grelottant de froid... eux dont le monde n'était pas digne !...

Comme le grand Apôtre, ils ont pu ajouter aussi : Un labeur incessant ; des blessures sans nombre ; constamment le péril de la mort, sur les fleuves et les océans, dans les déserts et les glaces ; les pièges des hérétiques... la haine des païens...

Après tant de sacrifices si généreusement accomplis et tant d'épreuves si courageusement supportées, ils ne reçurent, pourtant, aucune récompense ici-bas, Dieu le réglant ainsi pour notre instruction, dit encore saint Paul, afin que ceux qui ambitionneront de marcher sur leurs traces, partagent, un jour, avec eux, leur triomphe éternel (1) !

(1) Hebr., XI, 36-40 ; II Cor., XI, 26-27.

CHAPITRE VI

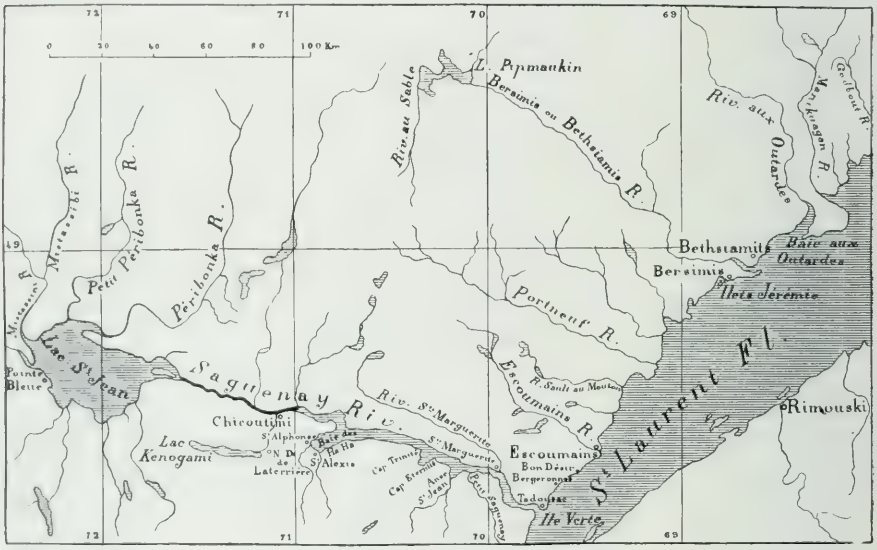
Le Saguenay

1844 - 1849

§ 1

A la grande baie des Ha !-Ha !

Ayant appris le bien considérable opéré par les Oblats dans les diocèses de Montréal et de Toronto, Mgr Signay, archevêque de Québec, désirait, depuis longtemps, procurer à ses ouailles les mêmes avantages.



III

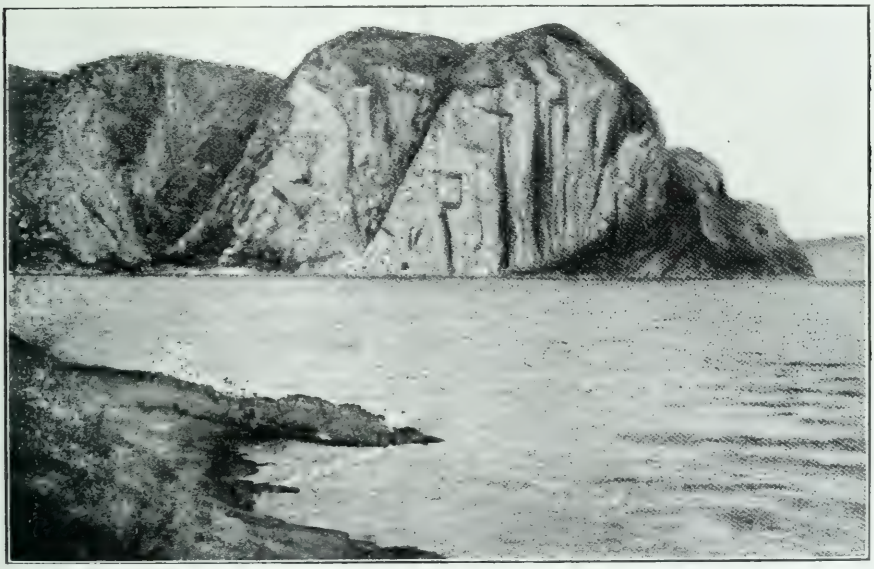
Quelques jours après son arrivée en Amérique, le P. Guigues, accompagné du P. Honorat, se rendit donc, le 13 août 1844, à Québec, pour y traiter cette affaire. Comme toujours, les Oblats manifestèrent leur prédilection pour les âmes les plus abandonnées, et ce fut à celles-là, d'abord, qu'ils voulurent prodiguer les bienfaits de leur ministère.

La partie septentrionale de ce diocèse étant, elle aussi, couverte de forêts, les chantiers se multipliaient, le long du Saguenay, large et profonde rivière qui se jette dans le Saint-Laurent, près du joli village de Tadousac, actuellement charmante station balnéaire, à plus de deux cents kilomètres au nord-est de Québec.

Pour assurer les secours spirituels aux ouvriers de ces chantiers, et, en même temps, évangéliser les tribus sauvages errantes au delà, on convint d'établir une communauté de Missionnaires sur les bords

de la grande baie des Ha !-Ha ! à peu près à mi-chemin entre l'embouchure du Saguenay et le lac Saint-Jean, d'où il sort.

Par le pittoresque du pays tourmenté qu'il traverse, le Saguenay est une des merveilles naturelles les plus saisissantes. Son lit ressemble plutôt à un gouffre d'une longueur démesurée, taillé dans le granit sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres. Des masses énormes le dominent, entassées au hasard, les unes sur les autres, par un des cataclysmes les plus gigantesques des temps préhistoriques.



Le cap Éternité.

Pendant soixante kilomètres se déroule ce tableau étrange et terrifiant. Trajet interminable ! L'œil fatigué n'aperçoit aucune trace de végétation. Partout, un silence de mort, à peine interrompu, à rares intervalles, par la voix perçante d'un oiseau de proie, volant très haut et disparaissant au plus vite derrière ces noires murailles cyclopéennes, dont l'étendue confond l'imagination.

A l'aspect de ces horribles amoncellements de rocs dénudés, entre lesquels on navigue si longtemps, on se sent oppressé... angoissé. Instinctivement on cherche, de côté et d'autre, quelque échancrure qui découvrirait un peu de verdure, un bouquet de fleurs, un arbre, des champs. Mais, en vain !

Cette éclaircie consolante est refusée. Au contraire, les flots s'assombrissent de plus en plus, et l'on se trouve devant deux colossales falaises, se dressant verticalement à plus de six cents mètres. On frissonne... Ne vont-elles pas nous écraser ? Tout, jusqu'à leur nom, est de nature à inspirer des pensées graves. Ce sont les caps Trinité et Éternité !...

Entre eux se creuse une anse, l'*Eternity Bay*, où la rivière se glisse. L'écho y prend des proportions extraordinaires, changeant en roulement de tonnerre, mille fois répercuté, le plus léger bruit, et assimilant la détonation d'une arme à feu au fracas épouvantable d'un monde qui s'écroulerait.

On s'échappe, on fuit, on remonte le courant encore pendant plusieurs heures, et c'est avec une satisfaction sans égale qu'on découvre, enfin, une vaste baie, découpée à travers des prairies verdoyantes, où librement se jouent les rayons du soleil. Les premiers explorateurs l'appelèrent la baie des Ha !-Ha !

Spontanément, en effet, cette interjection jaillit des lèvres, au sortir de ce long spectacle de désolation. Le cœur, de nouveau, bat à l'aise, et l'on reprend vie.

Plus en amont, s'épanouit le lac Saint-Jean, belle nappe d'eau presque circulaire, d'une quarantaine de kilomètres de large, au centre d'une superbe vallée si fertile qu'on la disait le grenier du Canada.

§ 2

Le P. Flavien Durocher.

Au commencement d'octobre 1844, les Pères destinés à la fondation du Saguenay quittèrent Longueuil. Dans la chapelle du séminaire de Québec, se fit la cérémonie, toujours si émouvante, du départ des Missionnaires. Mgr Turgeon, coadjuteur de l'archevêque, la présida.

Parmi les compagnons du P. Honorat, supérieur, notons l'un de ceux dont l'action serait des plus efficaces : le P. Flavien Durocher.

Né à Saint-Antoine, paroisse sur le Richelieu, un peu en aval de Saint-Hilaire et de Beloeil, il appartenait à une famille aisée et des plus vertueuses. Après son ordination sacerdotale, en 1823, vicaire à l'église Notre-Dame de Montréal, et aspirant à la vie religieuse, il insista pour entrer dans la Compagnie de Saint-Sulpice, seule Congrégation existant, alors, au Canada. Ses vœux ayant été exaucés, on l'envoya, sur son désir, en 1829, à la mission du lac des Deux-Montagnes, où les Sulpiciens avaient transféré, à grands frais, quelques survivants des Iroquois et des Algonquins.

Spécialement chargé d'eux, il se livra, quatorze ans, à l'étude de leur langue. Il l'approfondit à tel point, qu'il composa et publia une grammaire et un dictionnaire algonquins, dont le pape Grégoire XVI agréa l'hommage.

Le peu de goût de ces sauvages pour la culture, leur amour inné pour la chasse, et, par suite, leur répugnance à rester dans une demeure fixe, en poussaient beaucoup à déserter, chaque année, les terres de la mission.

Pour leur être utile et affermir le bien déjà commencé dans leurs âmes, M. Durocher aurait souhaité, de temps en temps, rejoindre ces familles errantes. Ce ministère n'étant pas de ceux auxquels les Sulpiciens s'adonnent, jamais ses supérieurs ne l'autorisèrent. Aussi, dès que les Oblats de Marie abordèrent au Canada, songea-t-il à s'agréger à eux.

A Longueuil, il retrouva son ancien compagnon du lac des Deux-Montagnes, le P. Léonard, et son propre frère, le P. Eusèbe Durocher, dont nous avons déjà parlé plus haut.

L'esprit sacerdotal puisé si largement à Saint-Sulpice, pendant plus de quinze ans, et les vertus qu'il y avait pratiquées, lui facilitèrent les épreuves du noviciat. Il y sentit croître son amour pour Dieu et son zèle pour le salut des âmes les plus délaissées.

Comme les diverses langues des tribus que les Oblats se proposaient d'évangéliser, au nord du Saint-Laurent, avaient quelques analogies avec l'algonquin, possédé si parfaitement par le P. Flavien Durocher, sa place était toute marquée parmi ceux qui partaient pour le futur établissement du Saguenay. Cinq ans plus tard, il en fut nommé supérieur, et il garda ces fonctions jusqu'à ce qu'il vînt, en cette même qualité, fonder la maison de Saint-Sauveur, à Québec.

§ 3

Chez les Montagnais.

Que de fois, pendant des courses de plusieurs centaines de kilomètres, au nord et à l'est du lac Saint-Jean, les Pères ne durent-ils pas coucher, la nuit, à la belle étoile, sur la terre nue, sans aucun abri, exposés à la bise glaciale ou à la tempête, par un froid mortel de trente à quarante degrés centigrades ! Puis, que de cimes escarpées à gravir ! que de vastes champs de neige à traverser, sans monture d'aucune sorte, et simplement avec des raquettes aux pieds !

Dans les autres époques de l'année, au printemps, à la fonte des neiges, ou à l'automne, fatigues et dangers d'un autre genre : ils devaient

s'avancer dans des plaines ou des fondrières à demi submergées, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Ces contrées, d'ailleurs, étaient, alors, presque complètement inconnues. Les meilleures cartes géographiques n'indiquaient, avec quelque exactitude, que le pourtour des côtes, et même, sous ce rapport, en plusieurs endroits, elles fourmillaient d'erreurs. Quant à ce qu'elles mentionnaient de l'intérieur : cours des rivières, profondeur des vallées, direction des chaînes de montagnes, leur altitude, leurs cols ou gorges, situation et dimensions d'une multitude de lacs : tout se réduisait à de pures hypothèses.

Là encore, les Missionnaires furent des découvreurs de terres ignorées, en même temps que les messagers de la Bonne Nouvelle et les pionniers de la civilisation. Mais leur vie, dans ces régions affreuses, à la recherche des brebis perdues, ne fut que l'exercice continu de la mortification la plus austère... un héroïque dévouement... un long martyre.

Les habitants s'appelaient les « Montagnais ». Ces tribus de la grande famille algonquine étaient répandues depuis le Saguenay jusqu'au détroit de Belle-Ile, qui sépare le Labrador de Terre-Neuve, et, au nord, jusqu'au rivage oriental de la baie d'Hudson.

A travers des régions si vastes, ces sauvages erraient à l'aventure. Ne se nourrissant que du produit de leur chasse et de leur pêche, ils ne se fixaient nulle part. Lorsque le gibier, gros ou petit, abondait dans un endroit, ils y restaient davantage. Ensuite, ils couraient ailleurs, pour trouver leur subsistance.

Vie d'émotions et de surprises qui leur plaisait extrêmement ! Ils n'en rêvaient point d'autres.

Toujours pleine de sollicitude pour les moindres des créatures, la Providence pourvoyait, à chaque saison, aux besoins de ces pauvres enfants des bois.

Pendant l'hiver, des troupeaux de caribous, ou rennes du Canada, s'offraient, comme d'eux-mêmes, à leurs traits, leur assurant une alimentation substantielle et copieuse. Quand la fonte des neiges rendait plus difficile la capture des quadrupèdes agiles, commençait la chasse des castors et des ours.

Aux beaux jours, on sortait de la forêt, pour s'installer sur les bords de l'océan. Là, on rencontrait, d'abord, d'invraisemblables quantités et variétés d'oiseaux aquatiques : canards, grosses outardes, huards, ou aigles de mer, becs-de-soie, pigeons, kakaoris, plongeons, moniaques, etc.

La pêche fournissait, avec non moins d'abondance, des saumons, truites, maquereaux, harengs, *capelans*, morues, en légions innombrables.

Puis, arrivaient des bandes serrées de marsouins et loups marins, poissons de deux à trois, et, quelquefois, quatre mètres, que les premiers froids faisaient émigrer des mers polaires dans celles des climats moins rigoureux.

Montés sur de légers canots d'écorce, les sauvages s'élançaient hardiment à leur poursuite, malgré les vagues écumantes entr'ouvertes pour les engloutir, et les glaces flottantes menaçant, à chaque instant, de briser leur frêle esquif. Ils ne craignaient même pas de s'attaquer aux colossales baleines, qui aussi fréquentent ces parages.

Dès la première année, le P. Durocher, s'étant familiarisé avec leur langue, composa, à l'usage des Missionnaires, une grammaire, un dictionnaire, un catéchisme et un examen de conscience, ouvrages d'autant plus nécessaires, que les rares sauvages qui avaient vu un prêtre précédemment, avaient dû se confesser par interprète. On devine ce que pouvaient être de pareilles confessions.

— N'aviez-vous pas quelque répugnance à avouer vos fautes, de la sorte ? leur demanda, un jour, le P. Durocher.

— Oui, Père, répondirent-ils ; mais tu comprends, nous ne déclarions pas tout, puisqu'un homme de notre nation aidait la *Robe noire*. Il aurait pu révéler nos secrets, et, dans cette crainte, nous préférions nous taire.

En ces missions si pénibles, le P. Durocher et ses compagnons renouvelèrent les merveilles de dévouement du P. Laverlochère et des autres Oblats, au nord de Témiskamingue et d'Abitibi.

Les sauvages qu'ils évangélisèrent, n'habitaient que dans de misérables cabanes enfumées, faites de quelques perches recouvertes d'écorce de bouleau. Quelques branches de sapin, sur la neige ou la glace, constituaient le pavé de ces maisons rudimentaires.

Quelle joie pour ces pauvres Montagnais d'entendre les Missionnaires prêcher dans leur langue ! Ils consolèrent leurs apôtres par leurs bonnes dispositions et leur docilité.

Un jour, le P. Durocher en vit arriver une foule qui n'avaient jamais eu de rapports avec un prêtre de Jésus-Christ.

— Père, dirent-ils, nous venons de fort loin, afin de goûter le bonheur de jouir de ta présence. Nous ne regrettons pas la longueur de la marche. Éclaire-nous, car nous désirons prier comme toi, et être arrosés par l'eau qui purifie.

Ces Indiens avaient parcouru plusieurs centaines de kilomètres. On ne saurait exprimer avec quelle attention ils écoutèrent les explications catéchistiques. Tous assistèrent régulièrement aux réunions, et auraient voulu recevoir le Baptême. On dut, cependant, faire un choix, car, vers la fin de leur premier séjour, ils n'étaient pas également instruits.

La cérémonie imposante les émut profondément.

— Lorsque je versai sur le front des nouveaux chrétiens l'onde qui régénère, écrivait le P. Durocher, les yeux de tous se remplirent de larmes. Les élus pleuraient de bonheur, et les autres de tristesse, à la pensée d'être privés encore d'une si grande grâce. Mais ils auraient leur tour, la prochaine fois. Je fus touché moi-même. Dieu était là. Jamais je n'oublierai cette heure, ni ceux qui, à ce moment, furent l'objet des prédilections du Seigneur. Quelque chose de surnaturel se manifestait en eux, et leur figure s'illuminait d'un rayon céleste.

Pour ces Montagnais, le Missionnaire était tout : père, maître, juge, conciliateur, etc. Dans les différends qui s'élevaient entre eux, ils le choisissaient pour arbitre ; dans chaque arrangement à prendre, ils s'adressaient à lui. Le Messager de Dieu suppléait aussi à leur manque de prévoyance, et leur épargnait de dures souffrances, car, comme les autres sauvages, ils restaient toujours enfants, vivant au jour le jour, sans songer au lendemain.

En se convertissant, ils devinrent charitables. Quand quelques-uns réussissaient à la chasse ou à la pêche, ils partageaient leur butin avec les veuves, les orphelins et les indigents.

Si le Missionnaire célébrait la sainte Messe dans leur cabane, ils ne se possédaient pas de joie. L'un d'eux, ayant eu cette faveur, voulut, par reconnaissance, accompagner le Père fort loin. Celui-ci dut employer son autorité, pour lui persuader, enfin, de s'arrêter, et de retourner sur ses pas. Le bon sauvage éclata, alors, en sanglots, et, tombant à genoux, demanda sa bénédiction.

Tandis qu'il retournait, il rencontra plusieurs groupes de sa tribu, qui accouraient vers lui.

— Où est le Père ? s'écrièrent-ils, car, nous aussi, nous voulons entendre sa voix, et purifier nos âmes.

— Là-bas ! Là-bas ! dans cette direction, répondit-il. Après trois jours de marche, vous le trouverez. Que vous êtes heureux d'aller le voir !... Ah ! dites-lui bien que, depuis qu'il a célébré la Messe dans ma cabane, ma pensée ne peut se séparer de lui. Qu'Il est clément, le Grand Esprit qui a daigné descendre dans ma demeure !...

Et de grosses larmes coulaient de ses yeux !

§ 4

Vers le Labrador.

Chaque été, plusieurs mois étaient consacrés à visiter les postes échelonnés le long de la côte septentrionale du Saint-Laurent, sur plus

de huit cents kilomètres : Tadousac, les Petites et Grandes Bergeronnes, Bon Désir, Les Escoumains, Portneuf, Papinachois, la baie aux Outardes, etc., etc. Les Pères se rendaient également dans les îles voisines du littoral, entre autres aux Ilets Jérémie, à l'archipel des Sept-Iles, à l'île Mingan, au nord d'Anticosti. Ils poussèrent même leurs excursions jusqu'aux Blancs-Sablons, sur le détroit de Belle-Ile, en face de Terre-Neuve, soit à une distance d'un millier de kilomètres de leur point de départ.

Sur tout ce parcours, ils baptisèrent de nombreux adultes, et communièrent, pour la première fois, des gens âgés de seize à soixante-quinze ans. Les ennemis se réconciliaient ; on restituait les objets pillés dans les navires naufragés ; les danses et pratiques superstitieuses étaient abolies, ainsi que la coutume d'offrir, pendant les festins, des sacrifices aux mânes des ancêtres.

Le mouvement de conversion se communiquait de proche en proche, et les tribus encore infidèles, comme celle des Naskapis, par exemple, ébranlées par ce qu'elles entendaient, réclamaient spontanément des Missionnaires.

Chez les néophytes, se manifestait une extraordinaire ardeur pour la participation aux divins mystères. Un vieillard de soixante-dix ans parcourut deux cents kilomètres en canot d'écorce, avec sa femme, afin d'assister à deux missions. Les parents prenaient un soin extrême de l'éducation religieuse de leurs enfants, leur enseignant très exactement les prières et le catéchisme.

Une petite fille de sept à huit ans montra, un jour, tant de sagacité, que le P. Durocher, émerveillé, lui demanda :

— Mais... quel est donc ton père ?

— Mon Père ?... C'est le Grand Esprit !

— Et ta mère ?

— C'est la Sainte Vierge !

Réponses charmantes de naïve candeur.

Régénérés par la grâce, ces sauvages non seulement supportaient avec résignation la souffrance, mais souriaient à la mort.

Sur le point de quitter une île éloignée de cent kilomètres de Tadousac, le Missionnaire alla visiter une femme mourante, encore à la fleur de l'âge, et qui, la veille, avait reçu le saint Viatique.

— Père, lui dit-elle, rayonnante, c'est la dernière fois que nous nous voyons ici-bas !... Je ne regrette pas ce monde !... Mon cœur, au contraire, tressaille d'allégresse !... Il me tarde d'être unie à Jésus pour toujours.

La confiance de ces Indiens en la Providence n'était pas moins admirable.

Racontant que plusieurs étaient morts de faim sur leurs terres de chasse, un septuagénaire disait :

— Moi, j'ai toujours été protégé d'une manière particulière. Comment le Grand-Esprit, qui nourrit les oiseaux, oublierait-il ceux que le sang de son Fils a rachetés ?...

— Sans doute ! mais il ne faut pas, cependant, tenter Dieu. Quel moyen emploies-tu pour éviter la disette ?

— Pas d'autre que l'abandon en la bonté céleste. Il nous est impossible de transporter, à des distances si considérables, les provisions nécessaires au soutien d'une famille, durant les longs mois d'hiver. Si les bêtes fauves nous manquent, tout nous manque. Mais nous espérons que le Grand Esprit nous en enverra, et Il nous en envoie toujours.

Passionnés pour la musique, ces nouveaux chrétiens apprirent la messe royale, et ils l'exécutaient solennellement en langue montagnaise, les hommes et les femmes formant deux chœurs.

La mission se terminait par une communion générale.

Quand les Pères, après avoir évangélisé un endroit, se dirigeaient vers un autre, un cortège les accompagnait, au chant des cantiques. C'était une marche triomphale, souvent avec décharges multipliées de mousqueterie. A l'entrée du poste où l'on se rendait, le bruit redoublait, car les habitants du lieu tenaient, eux aussi, à exprimer leur contentement par la voix de la poudre.

Dans l'archipel des Sept-Iles, les Pères trouvèrent un pauvre infidèle de la tribu des Naskapis, venu, à diverses reprises, pour assister au catéchisme et recevoir le baptême, mais qui, jusqu'à cette fois, était malheureusement toujours arrivé en retard. Sa désolation était extrême, et rien ne pouvait le consoler.

— Que sais-tu ? lui demanda un des Pères, à titre d'examen.

— Je sais compter *les grains de la prière.*

Réciter le chapelet constituait toute sa science. Il la tenait de sa femme. Comme le savoir du professeur se bornait à cela, l'élève n'était pas allé plus loin.

On s'empressa de l'instruire des vérités essentielles de la foi ; mais, si le cœur était bon, la tête était dure, l'intelligence lente à saisir, et la mémoire prompte à oublier.

Après plusieurs jours d'un travail acharné, il demanda au Père :

— Ne me feras-tu pas miséricorde ?... Je n'ai plus rien à manger ; il faut que je m'en retourne.

— Je le regrette, tu n'as pas encore la science suffisante ; impossible de te baptiser.

L'infortuné soupire, baisse la tête, et se retire dans un morne silence.

Une heure plus tard, on le revoyait à la hutte qui servait de chapelle, murmurant le chapelet avec sa femme.

Le lendemain, dès l'aurore, les deux époux revenaient supplier Celle qu'on n'invoque jamais en vain.

Cette dévotion si persévérante envers la Sainte Vierge les sauva, l'un et l'autre.

Ému de tant de constance, le Père interrogea de nouveau le pauvre catéchumène.

La Mère de la divine Lumière avait soudainement éclairé cette âme, plongée jusque-là dans de si épaisses ténèbres.

Toutes les réponses furent d'une précision étonnante.

Ce jour même, l'onde baptismale coulait sur lui.

Dans son exaltation, le Naskapi, à l'issue de la cérémonie, voulait embrasser tous les assistants, dont il se sentait, désormais, le frère, quoiqu'ils appartinssent à une autre tribu.

Beaucoup de ces sauvages s'attachèrent, dès lors, tellement à notre religion sainte, qu'ils auraient voulu un prêtre constamment parmi eux.

— Le Gardien de la prière (l'évêque) n'aura-t-il pas compassion de nous ? disaient-ils, en gémissant. Serons-nous donc toujours privés de la présence de Jésus dans le Sacrement de son amour ?

Quelque juste et touchante que fût leur requête, on ne pouvait encore la satisfaire, vu le petit nombre des ouvriers évangéliques et l'immensité des distances. On s'imagine difficilement au prix de quelles fatigues ces âmes étaient conquises !

— Si le bon Père Durocher continue à missionner avec moi, le long du golfe de Saint-Laurent, écrivait un de ses confrères à Mgr de Mazenod, il sera bientôt *fini*. Il a été très fatigué. Je crains toujours pour lui !... Il est d'une santé si compromise, et d'un caractère si délicat !... Rempli de prévenances pour les autres, mais sans ménagement pour lui !...

Dans leurs courses apostoliques, les hardis Missionnaires s'avancèrent jusqu'au Labrador. Plusieurs fois, ils risquèrent de faire naufrage sur ces côtes inhospitalières, hérissées d'écueils perfides, sur une mer orageuse, presque toujours agitée par les tempêtes et couverte d'épais brouillards. Une fois surtout, ils ne durent leur salut qu'à une sorte de miracle.

Leur frêle embarcation en écorce de bouleau ayant été heurtée par un bloc de glace, une large déchirure s'y produisit. Pour ne pas sombrer, il leur fallut tout jeter par-dessus bord : caisses, paquets, provi-

sions, et jusqu'à leur chapelle. Cela ne suffisant pas, ils allaient couler à pic, lorsque les glaces flottantes qui les entouraient, se réunirent, enserrant la petite nacelle. Le danger, quoique momentanément conjuré, n'en restait pas moins réel. Les énormes glaçons, soutenant l'esquif sur l'abîme, pouvaient, à chaque instant, le briser, ou l'emporter à la dérive, en plein océan. Dans l'un et l'autre cas, c'était la mort à brève échéance.

Peu à peu, les ombres du soir les enveloppèrent. Pour prendre un peu de repos pendant cette nuit terrible, les Pères Durocher et Garin, grelottant de froid, se couchèrent sur une peau de phoque, étendue sur la glace. Ils errèrent ainsi à l'aventure, sans savoir où le courant les entraînait, et sans avoir la possibilité de s'y opposer, en aucune manière.

Ayant fait, à cette heure tragique, le sacrifice de leur vie, ils conservèrent le calme, et s'endormirent sous le regard de Dieu.

O merveille !... Le matin, ils se réveillèrent près du rivage. En toute hâte, ils réparèrent leur canot, d'une façon provisoire, le dégagèrent des glaces, et réussirent à atteindre la côte.

Ils étaient sauvés !... Humainement la chose n'était pas explicable... Visible apparaissait la protection du Ciel.

Quand des nouvelles de ce genre arrivaient en France, les phalanges d'adolescents qui peuplaient le noviciat et le scolasticat de la Congrégation, tressaillaient d'un saint enthousiasme.

- Tous voudraient partir, écrivait d'eux Mgr de Mazenod au P. Léonard. Ils visent aux missions les plus pénibles. Le récit de ce que nos Pères ont à souffrir, loin de les effrayer, les anime davantage. Avec quelle joie ils franchiraient les mers !

Dans une lettre au P. Guigues, il exprimait ses propres sentiments à ce sujet :

— Hier, en portant le Saint Sacrement à la procession générale, je m'entretenais, à cœur ouvert, avec notre bien-aimé Seigneur. Je lui parlais avec abandon de nos Missionnaires, si souvent exposés à perdre la vie pour son service... Je suis rentré plus consolé, plus raffermi, plus reconnaissant que jamais... Redoublons de confiance. C'est Dieu même qui nous conduit.

§ 5

La colonisation.

L'évangélisation des sauvages, disséminés sur une si vaste étendue, n'empêchait pas celle des groupements canadiens, le long des rives du Saguenay. La présence des Oblats contribua puissamment à multiplier ces centres de population, vu la certitude qu'avaient les catholiques de trouver, là, désormais, les secours religieux. Par leur persévérance, les

Pères fondèrent en ces endroits plusieurs paroisses, et posèrent les bases d'un nouveau diocèse.

Ce fut, d'abord, à la baie des Ha !-Ha !, près de l'embouchure de la rivière du même nom, la paroisse de Saint-Alexis ; ensuite, de l'autre côté, celle de Saint-Alphonse de Liguori.

En 1846, commença l'établissement de Notre-Dame du Grand-Brûlé, devenu, plus tard, la paroisse de Notre-Dame de la Terrière, l'une des plus riches de la région. Le P. Honorat en est le créateur. Il fit abattre les arbres de la forêt vierge, tracer et percer les voies de communication, défricher le terrain, bâtir une jolie église et une école. De plus, il installa une scierie mécanique, un moulin pour moudre le blé, et dota la ville naissante de tout ce qui lui était nécessaire pour vivre et prospérer. A ces améliorations il consacra plus de cent cinquante mille francs.

Dans les premiers temps, les Pères eurent à mettre personnellement la main à l'ouvrage, ne dédaignant pas d'être, tour à tour, bûcherons, charpentiers, maçons, laboureurs, comme ils étaient prédicateurs et apôtres.

Encouragés par cet exemple, et attirés par des avantages assurés, les colons affluèrent.

— Le nom du bon P. Honorat, écrivait le P. Arnaud, trente ans après, était sur toutes les lèvres et dans le cœur de tous les habitants qui le vénéraient comme un Père. Il n'y avait encore ni lois, ni magistrats... Quand la raison du plus fort tendait à dominer un peu, les faibles recouraient à la protection du Père Supérieur, comme ils l'appelaient. Ses décisions constituaient un jugement sans appel. Sa belle prestance, son air sévère en imposaient, et bientôt tout rentrait dans l'ordre. On le craignait et on l'aimait universellement.

— A moins d'y avoir été employé soi-même, remarque un autre de ses collaborateurs, on ne peut imaginer l'énorme travail réservé au Missionnaire chargé de veiller à la colonisation. Chaque jour, se présentent des familles, ayant vendu et dépensé tout ce qu'elles possédaient, pour couvrir les frais du voyage. Ces pauvres gens sont donc, là, sans demeure, sans provisions, souvent même sans outils. Il leur faut des semences, et ce n'est qu'après une année de privations et de misères, qu'ils se suffisent. Au Missionnaire d'être leur Providence.

Ce prodige de dévouement, les Pères l'accomplirent non seulement à Saint-Alexis, à Saint-Alphonse et à Notre-Dame de la Terrière ; mais à Chicoutimi, maintenant évêché, et dans beaucoup d'autres postes, tels que Saint-Martin, l'Anse Saint-Jean, le petit Saguenay, Sainte-Marguerite, Tadousac, etc., quoiqu'il n'y eût, alors, aucun chemin frayé, à l'exception de quelques sentiers presque impraticables, sur le versant des montagnes abruptes.

— L'équité veut que l'on reconnaisse le rôle prépondérant des Révérends Pères Oblats dans cette œuvre de colonisation, affirmait l'auteur d'une brochure parue vers cette époque (1).

Dans une lettre, du 3 août 1853, à Mgr de Mazenod, le P. Santoni, alors provincial du Canada, disait de même :

— Tout le monde confesse que le bien opéré par nous au Saguenay est immense.

Plus récemment, M. Claudio Jannet, professeur à l'Institut catholique de Paris, en témoignait encore dans une série d'articles publiés, à son retour d'un voyage en ces contrées, et intitulés : *La race française dans l'Amérique du Nord :*

— La mémoire du P. Honorat, concluait-il, est restée en bénédiction, comme celle de l'initiateur de la colonisation qui a transformé si heureusement ce pays (2).

(1) *Le Saguenay en* 1851, in–8°, Québec.

(2) Cf. *Le Correspondant,* du 10 juin 1881.

CHAPITRE VII

Érection de l'évêché de Bytown
1846-1856

§ 1

Promotion du P. Guigues à l'épiscopat.

Depuis son arrivée, le P. Guigues avait pris la haute direction de toutes les œuvres, et avait su leur donner une vigoureuse impulsion. Son entente parfaite des affaires, jointe à un talent vraiment remarquable d'organisateur et d'administrateur, fixèrent sur sa personne les regards des évêques du Canada, frappés de cet ensemble de qualités de premier ordre qu'ils découvraient en lui.

D'autre part, les progrès rapides de la religion, grâce au ministère des Oblats, dans les vastes régions où elle était ignorée auparavant, exigeaient la création immédiate d'un siège épiscopal. A cause de son importance croissante, la ville de Bytown parut devoir être le chef-lieu de cette circonscription ecclésiastique, qui, formée de fragments considérables des diocèses de Montréal, Kingston et Toronto, ne serait limitée, au nord, que par les rivages de la baie d'Hudson, et embrasserait une surface égale à celle de la France.

— Ce nouveau diocèse, écrivait, le 7 octobre 1846, Mgr Bourget à Mgr de Mazenod, n'aura pas moins de sept à huit cents lieues d'étendue : champ immense ouvert au zèle de vos enfants.

Mais l'évêché de Bytown étant ainsi au centre même des missions des Oblats, et, de longtemps, ne pouvant avoir d'autre clergé que celui que la Congrégation serait en mesure de lui fournir, quoi de plus naturel que le futur évêque fût un Oblat ?... Dans cette hypothèse, qui méritait mieux cette distinction que le P. Guigues ?

Unanimement les évêques du Canada résolurent de le désigner au Saint-Siège, et, en même temps, chargèrent Mgr Bourget d'aller en Europe, pour mener à bonne fin cette importante négociation.

Avant de poursuivre sa démarche jusqu'à Rome, leur délégué chercha à obtenir l'acquiescement du Supérieur général. Celui-ci refusa, d'abord, comme plusieurs fois déjà, en France, il avait résisté aux instances du Ministre des Cultes qui, à diverses reprises, l'avait sollicité

de lui présenter quelques-uns de ses Religieux pour l'épiscopat. Mais, vu le bien qui devait en résulter pour l'église d'Amérique, il consentit à faire une exception à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, sous ce rapport.

Ce qui, alors, paraissait ne devoir être qu'une dérogation, allait se multiplier, dans la suite, et devenir une nécessité, avec le développement incessant des œuvres et le nombre toujours croissant des missions

Mgr Guigues.

étrangères, confiées à la Congrégation, dans toutes les parties du monde.

Quand, de nos jours, on jette un regard d'ensemble sur ses travaux, simplement pendant trois quarts de siècle, on ne peut s'empêcher d'être frappé du chiffre considérable de diocèses qu'elle a fondés et constitués de toutes pièces.

Mais, à l'imitation de saint Paul, elle a concilié l'activité la plus débordante avec l'humilité, dont elle ne voulait, à aucun prix, s'écarter.

A l'origine de l'Église, le grand Apôtre établissait des chrétientés

en Asie Mineure, en Grèce, en Macédoine, en Crète, etc., etc. Puis, lorsque, par ses soins et par son inlassable dévouement, elles s'étaient fortifiées au point de pouvoir se suffire, il les confiait à un homme sorti de leur sein, qui devenait, à son tour, leur pasteur et leur père.

De même, si la Congrégation accepta l'épiscopat pour quelques-uns de ses enfants, ce ne fut que dans l'intérêt des diocèses en formation.

Si, du moins, pour tant d'œuvres étonnantes qu'elle a accomplies sur tant de différents théâtres, elle avait rencontré la reconnaissance, elle aurait eu, sur terre, quelque dédommagement à ses sacrifices et à ses peines ! Mais, que de fois, par suite de l'ingratitude humaine, s'est réalisée, pour elle, la remarque du poète :

Sic, vos, non vobis nidificatis, aves !...

§ 2

La création d'un diocèse.

Préconisé, le 9 juillet 1847, Mgr Guigues fut sacré, le 30 juillet 1848, à Bytown, par Mgr Gaulin, évêque de Kingston, assisté de Mgr Phélan, son coadjuteur, et de Mgr Bourget.

En cette circonstance, Mgr de Mazenod lui écrivit la lettre suivante, si touchante par les épanchements de son affection paternelle :

— C'est en descendant de l'autel, très cher fils, frère et ami, où je viens d'offrir le Saint Sacrifice, en union de celui que tu offres toi-même en qualité de Pontife, et pour attirer sur ta personne, ton diocèse et ton ministère les bénédictions de Dieu, que je te trace ces lignes. Je ne veux pas renvoyer à demain, pour t'exprimer les sentiments dont mon cœur est rempli, transporté, comme je le suis, par la pensée auprès de toi, dans ce moment solennel où l'Esprit-Saint opère dans ton âme de si grandes merveilles. Cette belle journée doit tellement t'être consacrée, que je ne m'occupe que de toi, soit devant Dieu, soit devant les hommes... J'estime nos bons Pères bien heureux de pouvoir t'embrasser, en ce jour. Oh ! comme je t'aurais pressé sur mon cœur, toi, mon cher fils, que j'ai reçu si jeune dans notre famille religieuse ; toi que j'ai vu croître en âge, en science et en vertu ; toi que j'ai choisi pour être un autre moi-même : toi en qui j'ai mis toute ma confiance pour gouverner la portion considérable de cette famille que j'envoyais si loin de moi pour le service de l'Église, la gloire de Dieu et le salut des âmes. Je te préparais ainsi, sans le savoir, les voies à la sublime dignité à laquelle la volonté de Dieu t'a appelé. Ne crains rien, cher ami : un évêque missionnaire qui veut être fidèle à sa vocation, en conserver l'esprit, et même, autant que possible, les pratiques régulières qui lui ont été si utiles dans le cours de

sa vie apostolique, cet évêque est en possession du *bonum opus* qu'il n'a pas convoité, mais dont il tirera le profit que surent en retirer les premiers évêques de l'Église, à qui l'apôtre saint Paul prêchait d'exemple et de parole. Tu vas prouver comment ta nouvelle dignité, dont tu ne seras pas ébloui, ne changera rien à la simplicité de tes goûts, ni à ta conduite envers ceux qui demeurent tes frères, tout en se prosternant devant le caractère sacré dont tu es revêtu...

Quelques semaines plus tard, il lui écrivait encore :

— Ton diocèse et tes ouailles ne te détourneront pas de ta première vocation, mais t'y établiront, au contraire, d'une manière plus parfaite. Tu peux bien te dire que tu es aujourd'hui, de droit divin, le premier Missionnaire de cette vaste contrée dont tu es le pasteur.

En prenant possession de son siège, Mgr Guigues n'ignorait pas qu'il avait tout à créer. Pour cette œuvre immense, il comptait sur le concours de la Congrégation, le seul assuré, alors. Ce concours lui fut très largement accordé, avec une générosité et un désintéressement, dont on a peine actuellement à se faire une idée exacte, en présence des magnifiques résultats obtenus.

On se tromperait, si l'on supposait que la Congrégation escomptât quelque avantage matériel, de l'élévation de l'un de ses enfants sur le siège épiscopal de cette ville naissante, qui allait devenir, après quelques années, la capitale du Canada, réuni en Confédération.

La population du nouveau diocèse, en partie protestante, était disséminée dans des missions, ou paroisses, vastes comme des provinces. L'exercice du saint ministère exigeait donc, vu cette situation spéciale, des fatigues multipliées et un dévouement incessant.

En outre, afin d'aider plus puissamment le nouvel évêque, le Supérieur général lui abandonna entièrement les ressources des Oblats dans les limites de sa juridiction. Tout ce qu'ils réussissaient à se procurer par leurs relations personnelles, ou à économiser sur leur faible rétribution, passait donc au profit des églises à établir.

C'est comme si, dans un diocèse, les curés, vicaires et prêtres employés à un degré quelconque, versaient leur traitement intégral et les dons de toute nature qui pourraient leur être faits, même les honoraires de Messes, dans les mains de l'évêque, et que celui-ci, après avoir remis le strict indispensable à chacun pour le vivre et le couvert, disposât du surplus, en pleine liberté, pour l'utilité générale du diocèse : chapelles à construire, écoles à bâtir et à doter, orphelinats, ouvroirs, hôpitaux, bonnes œuvres de tout genre, etc., etc.

On peut essayer de soumettre à ce régime des religieux liés par le

vœu de pauvreté et d'obéissance ; mais jamais des séculiers ne l'accepteraient. Mgr Phélan, administrateur de Bytown, n'avait même pas osé proposer aux Oblats une mesure aussi draconienne, quand il les invita à travailler dans cette partie du diocèse de Kingston. Mgr Guigues la leur imposa, de sorte que, loin de retirer un bénéfice quelconque de l'élévation d'un de leurs confrères sur le siège épiscopal, ils furent, dès ce moment, dans une situation bien inférieure à celle qu'ils avaient eue sous son prédécesseur.

Nous doutons que beaucoup d'Instituts eussent souscrit à un contrat aussi léonin, où tous les avantages étaient pour le diocèse, et toutes les charges pour la Congrégation.

Le P. Tabaret.

Celle-ci était exposée, après tant de labeurs surhumains, de fatigues inouïes et de sacrifices pécuniaires de tout genre, à ne posséder, à la mort du prélat, ni un pouce de terrain, ni un pan de mur, ni le moindre toit pour s'abriter, dans un diocèse qu'elle aurait créé complètement. Saint Paul lui-même aurait jugé ces conditions plus qu'onéreuses : *Quis militat suis stipendiis unquam ?* (I Cor., IX, 7).

Il serait difficile d'apprécier, à cette heure, tout ce que Mgr Guigues dut à un concours aussi désintéressé.

Au commencement de son épiscopat, il ne trouvait, dans son diocèse, outre la cathédrale inachevée, que deux petites églises qu'il fallait rebâtir, et quelques misérables chapelles en bois, dénuées presque de tout. A la lumière des réflexions antérieures, on comprend qu'il ait pu l'enrichir

de soixante-sept églises, de quarante-huit chapelles, et d'un nombre proportionné d'écoles. Par leurs fatigues incalculables et leurs sacrifices répétés, les Oblats constituèrent ces centres d'évangélisation ; puis, à mesure qu'ils eurent formé un clergé séculier, ils lui cédèrent leurs propres résidences, devenues des paroisses prospères.

Situation singulière (pour ne pas dire anormale) de la Congrégation, dans un diocèse qu'elle créait de toutes pièces !...

Une douzaine d'années seulement après leur arrivée, les Oblats y possédèrent un établissement : le collège d'Ottawa, que leur céda Mgr Guigues. Mais il était loin de valoir, alors, ce qu'il devint, dans la suite, par leur sage administration, leur dévouement sans bornes, d'énormes sacrifices pécuniaires, et le génie d'organisation du P. Tabaret.

Cette cession elle-même fut une bonne affaire pour le diocèse, car, au moment où le collège passa complètement dans leurs mains, il représentait plutôt une lourde charge qu'un avantage quelconque. En outre, le prix de l'immeuble, si modeste encore, égalait à peine la forte somme avancée par la Congrégation, dix ans auparavant, pour la construction de la cathédrale. C'était donc, moins un don gracieux, ou une reconnaissance, si insignifiante fût-elle, des innombrables services rendus, qu'une simple restitution opérée sous couleur d'un échange. Là encore se manifestait cette habileté proverbiale de Mgr Guigues pour les transactions.

Quant aux sommes, autrement grandes, employées par la Congrégation à la fondation des paroisses, abandonnées ensuite au clergé séculier, il n'en fut fait aucune mention, et elles restèrent définitivement acquises au diocèse.

§ 3

Le collège d'Ottawa, future Université.

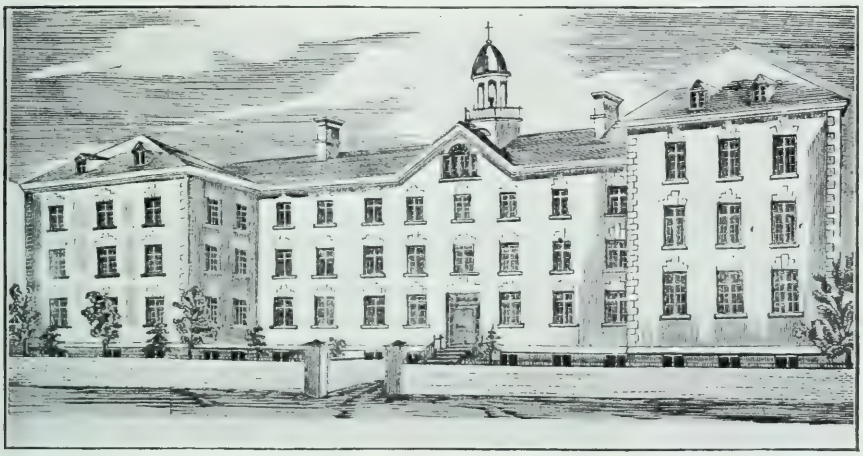
Conçu pour procurer une éducation très soignée aux jeunes gens de la haute classe et aux aspirants au sacerdoce, ce collège qui, dans les desseins de la Providence, était appelé à un si brillant avenir, commença modestement, comme les œuvres de Dieu. Les Oblats naturellement en furent les professeurs et les directeurs ; ils le sont encore, à cette heure.

Ouvert, le 26 octobre 1848, dans une bâtisse en bois, près de la cathédrale, il compta, dès le début, quatre-vingts élèves, parmi lesquels le successeur de Mgr Guigues, Joseph-Thomas Duhamel, alors âgé de neuf ans.

Le nombre des étudiants continuant à augmenter, cet édifice fut remplacé par un autre plus convenable, à l'angle de la *Church street* et de la *Sussex street*. En 1853, le P. Tabaret en prit la direction, et c'est

à lui surtout que l'on doit cette prospérité croissante. Son mérite attira les regards des personnages officiels, et il fut nommé sénateur de l'université de Toronto, dignité qu'il accepta, dans l'espoir d'en faire profiter l'enseignement catholique.

Ottawa se peuplant de plus en plus, Mgr Guigues jugea, en 1855, que son collège-séminaire devait être installé dans un immeuble plus vaste. Il résolut de le construire, quelques centaines de mètres plus loin, sur un terrain légué dans ce but par un riche Canadien, M. Besserer, entre les rues Cumberland, Wilbrod et Waller. Les travaux durèrent jusqu'au mois d'août 1856. Quand la propriété en passa à la Congrégation, la partie centrale était seule achevée. Les Oblats y ajoutèrent les deux



Le premier collège d'Ottawa.

ailes, et augmentèrent très sensiblement le terrain, pour que les cours de récréation fussent, par leur étendue, en rapport avec l'importance de l'œuvre.

De développement en développement, ce collège devint une institution de premier ordre. Un acte du Parlement le proclama Université, avec le privilège de la collation des grades, pour les lettres et pour les sciences. A son tour, le Souverain Pontife lui octroya plus tard les mêmes honneurs, en le reconnaissant comme Université catholique, et lui donnant le pouvoir de conférer les doctorats en philosophie, théologie et droit canon.

Dans la suite de cette Histoire, nous aurons à reparler de ce magnifique établissement, agrandi encore et totalement transformé. Des centaines de jeunes gens des meilleures familles y accoururent, chaque année, non

seulement du Canada, dont il orne la capitale, mais aussi des États-Unis. Toujours très estimé, il a contribué et contribue encore à raffermir la foi dans la classe dirigeante. Beaucoup de députés et de sénateurs en sont sortis.

Le second collège d'Ottawa, dirigé par les Oblats et devenu Université.

CHAPITRE VIII

Fondation de la Congrégation des Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie

1843-1856

§ 1

Commencements d'une grande œuvre.

Il existe, répandue dans presque toute l'Amérique du Nord, une puissante Congrégation de femmes enseignantes, qui distribue les bienfaits de l'éducation chrétienne à plus de trente mille enfants. Dans les plus importantes villes du Canada et des États-Unis, elle possède de superbes établissements.

Sa première Supérieure générale fut la Révérende Mère Marie-Rose, dans le monde M^lle^ Eulalie Durocher, sœur des deux Pères Oblats de ce nom.

D'une santé délicate, on l'avait crue, d'abord, organisée plutôt pour la souffrance que pour l'action. Mais, sous une enveloppe fragile, elle cachait une âme d'élite, altérée de sacrifice et douée des plus vives énergies.

Sa faiblesse physique l'avait empêchée de suivre l'inclination qui, depuis longtemps, la portait vers l'état religieux. Agée de près de trente ans, elle se trouvait, à Belœil, chez son frère, M. Théophile Durocher, curé de cette paroisse, quand les Oblats arrivèrent à Saint-Hilaire, qui n'en est séparé que par le Richelieu. N'ayant pu découvrir, jusqu'alors, par quel chemin le Seigneur désirait la conduire, elle confia la direction de sa conscience au P. Telmon, dont Dieu se servit pour mettre un terme à ses perplexités.

Non seulement elle progressa rapidement dans la perfection, mais, d'après ses conseils, elle travailla efficacement à la sanctification des autres. Un essaim de jeunes filles se forma autour d'elle. Le P. Telmon les groupa en Congrégation de la Sainte Vierge, ce que l'on taxa, alors, de nouveauté, car le Canada ne possédait pas encore ce genre d'association que les Oblats ont implanté et popularisé dans le pays (1).

(1) The first Parochial Sodality of the Children of Mary in Canada, was organised by the Oblates, soon after their arrival... at Belœil ; Miss Eulalie Durocher was its Superior... Cf. *Mother Mary-Rose*, in-8°, Montréal, 1911, ch. III, p. 26.

Le curé de Belœil, frère d'Eulalie, se montra lui-même, d'abord, carrément opposé à ce projet :

— C'est un feu de paille, disait-il. Cela ne saurait durer. Je connais les jeunes personnes d'ici. Elles ne profiteront aucunement de ces réunions, et deviendront plus coupables par l'abus des grâces.

Nonobstant cette sombre prophétie, un succès indéniable couronna les efforts de l'apôtre. Les premières enrôlées persévérèrent, et eurent beaucoup d'imitatrices. Parmi elles, plusieurs, s'éloignant de plus en plus des fausses joies de la terre, entrevirent le sublime idéal du don complet d'elles-mêmes à Dieu.

Les nombreuses missions déjà prêchées par le P. Telmon, lui avaient révélé combien négligée était, alors, l'éducation des jeunes filles. Rares étaient les écoles congréganistes. On n'en comptait pas une quinzaine pour tout le Canada. Lacune des plus regrettables. Mais de quelle manière y pourvoir ?

Désigné comme délégué au Chapitre général du mois d'août 1843, le P. Telmon conçut le dessein de ramener de France une colonie de Religieuses enseignantes des Saints Noms de Jésus et de Marie, fondées à Marseille par le P. Tempier, avec l'approbation de Mgr de Mazenod. Eulalie entrerait dans leurs rangs et plusieurs de ses compagnes l'y suivraient.

Quelques mois après, le P. Telmon retournait seul, sans les coopératrices souhaitées ; mais il amenait celui que la Providence avait choisi, pour conduire, dans les voies de la perfection, les premiers membres d'un nouvel Institut, calqué sur celui de Marseille, et portant le même nom.

Cet homme était le P. Allard, désigné pour diriger le noviciat des Oblats, transporté à Longueuil, depuis le mois d'août 1842.

Par ses prédications, le P. Telmon procurerait des sujets, et le P. Allard, contraint à la vie sédentaire par ses fonctions, s'occuperait des aspirantes à la Société naissante, pour les former aux vertus de leur saint état.

Religieux austère, rigide pour lui-même et pour les autres, un peu trop méticuleux peut-être, le P. Allard était d'une inflexible régularité et d'un dévouement sans bornes. Il ne resta que six ans à Longueuil, fut, de là, envoyé à Bytown, puis dans l'Afrique australe, où, sacré de l'onction des pontifes, il fonda le vicariat apostolique de Natal.

Qu'on nous permette de placer ici un souvenir personnel.

Jamais nous n'oublierons l'édification constante reçue de lui, pendant les quelques années que, jeune prêtre, nous l'avons fréquenté, au déclin de sa laborieuse existence.

Archevêque, il s'était retiré à Rome, dans cette même maison où

nous écrivons, en ce moment, ces lignes. Là, dans le recueillement et la prière, il se préparait au passage du temps à l'éternité.

Courbé sous le poids de l'âge (il avait, alors, plus de quatre-vingts ans), épuisé par ses longs travaux, rapetissé, brisé, plié presque en deux par les infirmités, il observait, néanmoins, encore la Règle avec la ponctualité d'un novice. Le jour de sa mort, il se leva à quatre heures et demie du matin, comme d'habitude. Sa méditation et sa Messe terminées, il vaqua, toute la journée, à ses exercices ordinaires, n'omettant aucune de ses nombreuses pratiques de piété, quoiqu'il n'eût plus qu'un souffle de vie.

Suivant sa coutume, à six heures du soir, il se rendit à la chapelle pour sa visite au Saint Sacrement. A six heures et demie, il expirait.

Pendant son adoration, une faiblesse l'avait saisi. Vite, on se précipita vers lui, et on le transporta dans sa chambre. Son corps émacié, exténué, ne pesait pas plus qu'une plume.

Avec beaucoup de précautions et de délicatesse, on le déposa sur son lit ; mais on eut à peine le temps de lui donner l'Extrême-Onction. Au bout de quelques minutes, son âme s'envolait.

Si on a pu dire du P. Lagier et de quelques autres qu'ils étaient morts en chaire, on peut affirmer de Mgr Allard qu'il est mort devant le Tabernacle, où réside, jour et nuit, Celui pour lequel seul il avait vécu.

C'étaient vraiment de saints et vaillants Religieux que ceux-là !...

Tous les documents de l'époque s'accordent à nous montrer le P. Allard, dans sa jeunesse sacerdotale, aussi rigide que nous l'avons connu, à la fin de sa vie. Il méritait déjà de fonder une Congrégation religieuse, et de lui tracer des lois.

Ces règles de perfection, il les composa, y mit sa rude empreinte, et sut les faire observer.

Mais que de difficultés de tout genre il lui fallut vaincre !

Les obstacles vinrent, d'abord, de la famille même d'Eulalie.

Son frère, M. Théophile Durocher, curé de Belœil, homme pratique et prudent, la traita de folle, déclarant qu'il s'opposerait, de toutes ses forces, à la réalisation de ce qu'il considérait comme un caprice ridicule et chimérique... un acte de sot orgueil.

Également désolé, son père joignait ses instances à celles du prêtre :

— Attends, du moins, que je sois mort, disait-il à sa fille. Si tu veux absolument et sans plus tarder être religieuse, entre dans une Congrégation déjà existante, celle des Sœurs grises, par exemple, au lieu de songer à en fonder une, et à nous vouer tous à la risée publique.

L'appel de Dieu retentissait trop sensiblement dans le cœur d'Eulalie.

Forte de la décision de son directeur de conscience, elle s'installait à Longueuil, le 28 octobre 1843, avec trois de ses compagnes, dans un immeuble modeste que la Fabrique paroissiale de cette ville leur céda provisoirement, à la condition qu'elles y feraient la classe aux jeunes filles de l'endroit. Cette maison possédait un jardin qui descendait en pente douce jusqu'au majestueux Saint-Laurent.

Dès les premiers jours, le P. Allard leur prêcha une retraite, clôturée par le P. Honorat, alors supérieur de Longueuil.

Afin de les former, en même temps, à la vie religieuse et à leurs fonctions d'institutrices, le P. Allard leur donna quotidiennement, pendant plusieurs années, des conférences pédagogiques. Ses connaissances spéciales et l'expérience qu'il avait acquise de l'enseignement, comme professeur de sciences, en France, avant son entrée chez les Oblats, l'avaient préparé lui-même à s'acquitter parfaitement de cet emploi. Il leur enseigna l'histoire, la littérature, les mathématiques, la géométrie, etc., etc.

Après quatre mois de postulat, commença leur noviciat, quand Mgr Bourget leur permit de prendre le costume religieux. Elles se préparèrent à ce grand acte par une autre retraite de huit jours, et l'évêque de Montréal, le 28 février 1844, présida lui-même la touchante cérémonie de vêture.

Avec un homme comme le P. Allard, le noviciat fut plutôt dur.

Convaincu de la nécessité d'une solidité à toute épreuve dans les bases du nouvel Institut, il s'ingéniait à rudoyer les fondatrices. En spiritualité, il appartenait à l'école des Pères du désert et du fameux maître Conrad de Marbourg, autrefois si exigeant pour sainte Élisabeth de Hongrie.

A l'exercice de la coulpe, impitoyable pour les moindres manquements, il était surtout, envers Eulalie, devenue sœur Marie-Rose, d'une extrême sévérité. Par le choix encore secret de l'évêque, elle serait, un jour, la première Supérieure de la Communauté naissante. Il le savait. D'elle dépendraient, en grande partie, le sort de la Congrégation et l'esprit général qui l'animerait. Plus que toute autre, elle devait donc être profondément établie dans l'humilité.

En présence de ses compagnes, il la faisait mettre à genoux, et lui adressait les reproches les plus amers, comme s'il se plaisait à la froisser. Sa voix sèche, mordante, saccadée, retentissait au milieu d'un silence de mort. Toutes tremblaient. Si on ne l'avait connu si surnaturel lui-même, on l'aurait cru souverainement injuste, car manifestement sœur Marie-Rose avait déjà atteint un degré de perfection rare.

Patiemment elle supportait l'orage, sans proférer une plainte, sans

esquisser une excuse, mais s'enfonçant de plus en plus dans son propre néant.

A la suite de cette vigoureuse direction, elle en arriva à être tellement persuadée de son indignité, qu'elle pensa que jamais on ne l'autoriserait à faire profession. Elle supplia qu'on voulût bien, du moins, l'accepter parmi les Sœurs converses.

— Avant ma conversion, disait-elle, j'ignorais la profondeur de ma misère, et j'aspirais à être la servante de Dieu. Mais, c'est un honneur que je ne mérite point. Ce sera déjà trop pour moi d'être la servante de ses servantes. Je n'attends cette faveur que de la charité.

Ses compagnes en versaient des larmes d'attendrissement.

C'était donc une rude école que celle du P. Allard. Ses élèves en spiritualité, Fondatrices de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie, en sortirent capables de tous les dévouements.

Satisfait de tant de progrès dans les vertus de leur état, Mgr Bourget résolut d'ériger canoniquement la nouvelle famille religieuse, et d'admettre à la profession les trois premières novices, auxquelles d'autres recrues s'étaient adjointes déjà. La date de cette double cérémonie si importante fut fixée au 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception de la Très Sainte Vierge.

Immense fut la joie de Marie-Rose et de ses compagnes. Dieu acceptait l'offrande d'elles-mêmes. Leur chère Communauté aurait, désormais, une existence officielle. Adoptée par l'Église, elle participerait à sa stabilité.

Le cœur débordant de reconnaissance, elles entrèrent en retraite pour se préparer plus parfaitement encore à leur immolation.

Une affluence extraordinaire de fidèles accourut dans l'église paroissiale de Longueuil choisie pour être le théâtre de ce grand acte. L'évêque présidait, entouré d'un clergé nombreux et des Oblats. L'autel étincelait de lumières, et le pontife avait revêtu ses plus riches ornements.

A l'évangile, on lut le Mandement épiscopal érigeant canoniquement la nouvelle Congrégation ; puis, le P. Guigues prit la parole. Son discours, pieusement écouté par l'assistance, montra combien est sublime la vie de celles qui se sacrifient à Dieu et au service du prochain. Il exposa aussi combien est capital dans la société le rôle des institutrices congréganistes, aidant, par un dévouement de tous les jours, le clergé et les familles à remplir le grave devoir qui leur incombe d'élever chrétiennement les enfants.

Quand l'orateur fut descendu de chaire, le P. Allard, en chape, se dirigea vers le Pontife assis sur un siège placé devant l'autel, sur le plus haut degré.

— Monseigneur, dit-il, la Sainte Église catholique, notre Mère, demande que vous daigniez bénir et consacrer ces vierges que j'ai l'honneur de vous présenter, et les unir, par une alliance spirituelle, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Très Haut.

Dans le vaste auditoire on aurait entendu voler une mouche, tant le silence était profond. Chacun suspendait son haleine, pour ne pas perdre une syllabe de ce dialogue impressionnant.

Ému, l'évêque adressa cette question au terrible maître des novices :

— Savez-vous si elles en sont dignes ?

L'austère P. Allard, qui, plus que personne, savait à quoi s'en tenir, répondit de sa voix la plus grave :

— Autant qu'il est permis à la faiblesse humaine de s'en convaincre, je crois et j'atteste qu'elles en sont dignes.

— *Deo gratias !*

Après avoir interrogé, à leur tour, les futures professes, pour s'assurer qu'elles persévéraient dans leur généreux dessein, le Pontife continua la cérémonie, au milieu de l'émotion générale. Bien des larmes coulaient.

Au moment de communier, les trois Fondatrices, devant la Sainte Hostie qui allait leur être donnée, prononcèrent leurs vœux, en se servant de la même formule que celle qui est en usage chez les Oblats.

A la fin de la Messe, l'évêque bénit le grand crucifix destiné à chacune d'elles. C'est aussi le même que celui des Oblats. Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie le portent, comme eux, sur la poitrine, incliné vers le cœur, et fixé par un simple cordon passé par-dessus les épaules.

En même temps, leur était présenté le livre des Constitutions.

— Observez-les soigneusement, leur dit le prélat, et elles seront votre sauvegarde pour l'éternelle vie.

Ces Constitutions étaient celles que le P. Tempier composa pour les Religieuses de Marseille, et que Mgr de Mazenod sanctionna. Mgr Bourget les approuvait aussi, et l'indiquait clairement dans son Mandement. Elles complétaient les Règles primitives du P. Allard, mais sans les modifier dans leurs lignes essentielles.

Le costume fut également le même que celui des Sœurs de Marseille.

§ 2

L'affermissement.

Dans l'après-midi, Mgr Bourget, entouré des Oblats et du curé de la paroisse, se rendit à la Chapelle des Sœurs. De sa pleine autorité,

devant la Communauté réunie, les professes n'étant pas encore assez nombreuses pour procéder à une élection régulière, il nomma la sœur Marie-Rose Supérieure.

Cet acte épiscopal fut pour celle-ci un coup de foudre. Jusqu'à ce jour, par l'ordre même de l'évêque, d'accord en cela avec le P. Allard, elle n'avait rempli que les fonctions de portière.

Dieu se plaît à exalter les humbles ! Celle qui n'avait ambitionné que d'être la servante de ses servantes, était élevée sur le pinacle. Elle ne vit dans ce choix, immérité, pensait-elle, qu'un motif de plus de travailler à sa sanctification, pour mieux assurer celle des autres. Elle rechercha, plus encore que par le passé, s'il était possible, les occasions d'être humiliée.

Quoique Supérieure, elle n'en continua pas moins à suivre avec les novices les conférences du P. Allard, suppliant celui-ci de ne point la ménager. Requête superflue ! Maître Conrad de Longueuil n'avait pas abdiqué ses droits. Il ne se fût pas arrêté, un instant, à demander cette permission, et, le cas échéant, il l'eût prise, sans qu'on la lui donnât.

Tandis que croissait la ferveur des Religieuses, et que les postulantes affluaient, augmentait le nombre de leurs élèves. A la fin de la première année scolaire, leur maison en avait déjà plus de cent, parmi lesquelles cinquante pensionnaires.

A la rentrée suivante, au mois de septembre 1845, le chiffre des pensionnaires montait à quatre-vingts, et plusieurs autres s'annonçaient. Les conférences pédagogiques du P. Allard produisaient leurs fruits, et la confiance des familles allait, de plus en plus, aux nouvelles institutrices. D'ailleurs, le maître des novices, transformé en censeur, ne dédaignait pas de parcourir fréquemment les classes, interrogeant les élèves, examinant les cahiers, distribuant d'une main prodigue les blâmes, et moins largement les éloges. Il assistait aux assemblées générales de chaque mois, où étaient lues publiquement les notes, et les soulignait de ses commentaires redoutés.

Les villes voisines envièrent Longueuil, et demandèrent à posséder dans leurs murs des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Bien corrigé de ses préventions, le frère de la Fondatrice, M. Théophile Durocher, curé de Belœil, lui proposa un établissement dans sa paroisse, s'engageant à faire tous les frais d'installation. Une colonie de Sœurs s'y rendit, au mois de novembre 1846. L'année suivante, deux nouvelles maisons s'ouvrirent : à Saint-Timothée et à Saint-Lin.

Notre but n'étant pas d'écrire l'histoire de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, nous terminerons, là, ce

chapitre. Nous avons voulu simplement montrer la part prépondérante que prirent à sa fondation les Oblats et surtout le P. Allard. Maintes fois, dans les *Chroniques* de leur Institut, les Sœurs ont exprimé leur gratitude envers celui auquel elles devaient tant, et que, malgré sa rudesse, elles vénéraient comme un saint.

— Il fut, disent-elles, pour notre Congrégation une véritable providence, en veillant sur son berceau avec une sollicitude de mère, en soutenant ses premiers pas, en la formant aux exercices spirituels et à l'instruction des jeunes filles... en lui communiquant cet esprit d'obéissance et d'humilité, source de forces dans les épreuves... Impossible de noter tout ce qu'il a fait ; mais les Sœurs seront des Annales vivantes qui, en transmettant à celles qui leur succéderont les méthodes reçues de lui et les connaissances acquises à son école, rediront d'âge en âge l'habileté, la patience et le dévouement de ce Maître que nous regrettons.

Écrit peu après le départ du P. Allard, ce témoignage fut souvent réitéré.

Trente ans plus tard, la quatrième Supérieure générale, la Mère Marie-Stanislas, le confirmait encore par ces paroles :

— Ah ! le P. Allard ! que nous l'aimions, malgré sa sévérité. Il était vigilant, énergique ; il exigeait beaucoup de nous ; mais on sentait qu'il avait à cœur la gloire de Dieu et nos intérêts les plus chers... Sans lui, que serions-nous devenues ? Pour nous former à l'enseignement et aux vertus religieuses, il n'épargna ni son temps, ni ses forces, ni les conseils, ni les encouragements.

— Il fut l'âme de notre Congrégation, affirmait récemment encore une voix autorisée : *he was the soul of the Congregation* (1).

Lorsque, en 1874, le P. Allard, depuis vingt-deux ans évêque de Samarie et vicaire apostolique de Natal, se retira à Rome, avec le titre d'archevêque de Taron et de Consulteur de la Propagande, il devint, jusqu'à sa mort, pendant une quinzaine d'années, l'intermédiaire officieux et influent de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie auprès du Saint-Siège, charge que les Procureurs généraux des Oblats ont continué à remplir après lui.

(1) Cf. *Mother Mary Rose, Foundress and first Superior General of the Sisters of the Holy Names of Jesus and Mary*, by a member of the Community, with a preface by the Right Reverend Edm. J. O'Dea, D. D., Bishop of Seattle, in-8°, Montréal, 1911.

CHAPITRE IX

Montréal

1848 - 1858

§ 1

Construction de l'église Saint-Pierre.

En 1845, les Oblats prêchèrent, à la cathédrale de Montréal, une mission couronnée d'un plein succès. Les vastes nefs ne suffirent pas à contenir les multitudes, qui les envahissaient, chaque jour, dès cinq heures du matin. Aux réunions du soir, exclusivement réservées aux hommes, pendant une semaine entière, l'affluence de ceux-ci fut telle, que le prédicateur avait de la peine à fendre leurs rangs, pour se rendre jusqu'à la chaire. A la fête de la Noël, on compta plus de cinq mille communions.

Dès la clôture, Mgr Bourget aurait voulu établir les Oblats dans sa ville épiscopale ; mais les travaux multipliés des Pères, sur divers points de la contrée, disséminaient trop leurs forces, pour que ce projet pût, alors, se réaliser.

Leur zèle héroïque, durant la terrible épidémie de typhus, qui désola cette cité, en 1847, leur attira de nouvelles sympathies, et raviva le désir de les y posséder.

Dans l'un des quartiers les plus populeux, le faubourg Québec, les catholiques, privés d'église, négligeaient presque complètement les pratiques religieuses. L'évêque confia aux Oblats cette portion de son troupeau qui lui causait de graves inquiétudes.

D'abord, ils réunirent ces chrétiens attiédis, dans un large hangar qui avait servi jusque-là de jeu de boules. Les parois consistaient en poutres et planches grossièrement équarries. Quelques réparations indispensables le transformèrent en chapelle provisoire, inaugurée, le 8 décembre 1848. Les Pères Léonard et Bernard y donnèrent une mission qui dura plusieurs mois. Le temps qui n'était pas consacré aux prédications et aux confessions, était employé à la recherche des brebis perdues.

Peu à peu, cette chapelle qui pouvait contenir de sept à huit cents personnes, se remplit. Des groupes de plus en plus compacts y vinrent habituellement, soit à la Messe, le matin, soit à la prière du soir. Le faubourg changeait à vue d'œil, et les membres les plus haut placés du

clergé canadien s'en félicitaient. Les évêques, de passage à Montréal, ne cachaient pas leur admiration. Mgr Timon de Buffalo, et Mgr Demers de Vancouver, en parlèrent avec enthousiasme à Mgr de Mazenod, qu'ils visitèrent à Marseille.

Unanimement on comprit le besoin impérieux d'une vaste église pour cette population régénérée.

Au mois de février 1851, les travaux commencèrent.

Pour trouver les ressources, on s'adressa au Prince des Apôtres, auquel le futur édifice serait dédié. A chaque exercice pieux, on récitait des invocations en son honneur.

— Tu es Pierre, disait le prêtre.

Et sur cette pierre je bâtirai mon église, répondaient en chœur les fidèles.

— Il faut entendre avec quelle ardeur les gens répètent cette supplication, écrivait le P. Baudrand, le 12 avril 1851. Cependant, nous ne nous sommes pas contentés de saint Pierre ; nous avons eu recours aussi à saint Joseph. Dans un moment où nous étions extrêmement embarrassés, nous lui avons promis de lui consacrer un autel. Il n'a pas tardé à nous envoyer de ses nouvelles, et nous sommes actuellement plus tranquilles. J'ai le ferme espoir que, l'année prochaine, nous chanterons la Messe dans ce superbe édifice. Quel beau jour ce sera !... A cette heure, les maçons jettent, dans les fondations de la tour, d'énormes roc qui ne bougeront certainement pas.

Le 17 juin 1851, il écrivait encore :

— Tous ceux qui voient le plan et ces murs grandioses sortis de terre, avouent que ce sera la plus belle église de Montréal, qui, pourtant, en a de fort remarquables. Elle sera un vrai bijou. Elle fera la gloire de l'architecte, et aussi de ceux qui l'ont employé, l'ont, plus d'une fois, inspiré, et se sont lancés audacieusement dans une semblable entreprise.

Il avait fallu, en effet, un réel courage, car, à mesure que les murs du monument s'élevaient, les charges pécuniaires pesaient davantage.

Ces préoccupations d'ordre financier se trahissent, maintes fois, dans la correspondance officielle du P. Santoni, alors provincial du Canada.

En 1852, la dette atteignait déjà près de deux cent mille francs, et le magnifique édifice, avant d'être achevé, avait failli être détruit. Un des plus formidables incendies qu'on eût jamais vus dans ces régions, où les malheurs de ce genre sont, cependant, si fréquents, consuma près du tiers de la ville : la cathédrale et l'évêché, trois grands établissements scolaires, le temple protestant, le théâtre et deux mille maisons furent la proie des flammes.

— Je ne m'explique pas que nous ayons été épargnés, écrivait, le

11 juillet 1852, le P. Santoni à Mgr de Mazenod. Nous avons dû, en toute hâte, sous une pluie d'étincelles, déménager de notre résidence, attenante à notre église en construction... Mais comment, après cette

Montréal. — Église Saint-Pierre, bâtie par les Oblats.

catastrophe, pourrons-nous continuer notre bâtisse ? Le prix des matériaux va doubler, au moins, comme le salaire des ouvriers...

Même danger, l'année suivante :

— Au moment où je vous trace ces lignes, le tocsin sonne : un incendie s'est déclaré encore. Quel pays, sous ce rapport ! Il ne se passe guère de

semaines, sans que brûle quelque maison. Récemment quatre personnes ont péri dans un immeuble que les flammes ont entièrement détruit. Quelle épreuve, si le feu nous visitait ! Toute l'église y passerait, et notre maison avec... A la garde de Dieu ! Le Seigneur, qui nous a si visiblement protégés, une première fois, ne nous abandonnera pas. Mgr Bourget est toujours sans cathédrale, et sans palais épiscopal... On parle beaucoup, mais rien ne se fait.

Malgré ces épreuves et ces noirs pressentiments, les Pères se remirent courageusement à l'œuvre.

— Notre église nous coûtera cher ; mais, si vous pouviez voir comme elle est déjà belle ! Pourtant, le dedans est à peine ébauché...

Simultanément aussi, la dette augmentait. Elle dépassait la somme de trois cent mille francs. A cette époque, ce chiffre paraissait considérable...

Enfin, le 26 juin 1853, dimanche avant la fête patronale de Saint Pierre, eut lieu la bénédiction solennelle de l'édifice, si remarquable par ses dimensions et son élégance. Il est de style gothique, tout en pierres solides, et, à l'intérieur, est splendidement orné. Quoique Montréal se soit bien accru depuis, c'est encore une de ses plus magnifiques églises.

Pour cette cérémonie le concours fut immense. En l'absence de Mgr Bourget, elle fut présidée par son coadjuteur, Mgr Larocque, entouré d'un clergé très nombreux. Le maire et les principaux citoyens avaient tenu à y assister. On y vit aussi diverses Associations, comme celles de Saint-Jean-Baptiste, de la Tempérance, etc., accompagnées de leurs corps de musique instrumentale, qui jouèrent les meilleurs morceaux de leur répertoire. Les rues avoisinantes étaient décorées de guirlandes de verdure et de fleurs, convergeant vers un arc de triomphe colossal et de très bon goût. Drapeaux et festons de tout genre mariaient harmonieusement leurs couleurs.

A l'évangile, Mgr Guigues, venu de Bytown sur l'invitation pressante du comité, monta en chaire. Après avoir remercié le Seigneur, il félicita la population. L'heureuse issue de l'œuvre, entreprise avec une vive foi et une indéfectible persévérance, prouvait l'amélioration morale et religieuse accomplie. Le bien opéré déjà, en de telles proportions, prendrait, désormais, un essor plus prodigieux encore, pour la gloire de Dieu, le salut des âmes, le bonheur des familles et les intérêts les plus chers de la société.

L'achèvement si rapide d'une si remarquable église, malgré tant d'obstacles, augmenta encore, de beaucoup, la sympathie dont les Pères jouissaient.

— On ne peut s'empêcher, disait-on, d'admirer des hommes, qui,

quoique pauvres, ont élevé, comme par enchantement, le plus bel édifice du pays.

Peu après, de riches vitraux furent placés. Par leur éclat, ils étaient dignes de la magnificence du monument. On y posa successivement cinq autels gothiques superbes ; de très jolies stalles encadrant gracieusement le sanctuaire ; un grand orgue, le meilleur instrument que la ville eût jusque-là possédé, etc.

De larges terrains furent achetés autour de l'église, pour l'isoler davantage, et la mettre ainsi plus à l'abri d'un incendie toujours possible. On y bâtit une maison en pierres pour une nombreuse Communauté ; puis, des écoles, une maîtrise, etc., mais avec cours et jardins, afin que l'église restât, néanmoins, bien dégagée. Le tout forme un îlot entier, ensemble important de constructions, circonscrit par les quatre rues Visitation, Dorchester, Sainte-Rose et Panet.

§ 2

Les œuvres de zèle.

Dès son ouverture au public, l'église Saint-Pierre fut très fréquentée, non seulement les dimanches, mais les jours ordinaires. Six Pères ne suffisaient pas au travail.

En 1853, plus de cinq mille fidèles y venaient régulièrement assister aux offices, entendre la parole sainte, et recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Quatre ans plus tard, ils étaient déjà dix mille.

Ce faubourg Québec, longtemps l'un des plus mal famés de la ville, fut bientôt regardé comme l'un des meilleurs, sous le rapport de la piété.

Une des œuvres qui contribua le plus à cette régénération sociale, fut la retraite annuelle donnée aux hommes, comme préparation à la fête de la Noël.

— Croiriez-vous, écrivait le P. Santoni, au mois de janvier 1854, que, malgré un froid de vingt degrés, l'église, pourtant si grande, se remplissait, chaque matin, à cinq heures ? C'est le spectacle réconfortant dont nous fûmes les heureux témoins.

Au cours des années suivantes, cette affluence augmenta. En 1857, à la clôture de cette retraite, deux Pères distribuèrent simultanément, pendant *une heure et demie*, la communion à près de dix-huit cents hommes ; en 1858, deux mille s'agenouillèrent à la sainte Table, le jour de Noël.

Un chiffre plus éloquent encore révèle l'intensité de vie chrétienne. La première année après l'inauguration de l'église, on y consomma treize mille hosties, et, en 1857, plus de quarante mille. Dans cette statis-

tique, déjà pourtant si concluante, ne figurent pas les communions pascales !...

Pour soutenir et développer le bien, diverses Associations furent établies ; elles s'adressaient à toutes les classes de la population. Notons, en particulier, l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, la Congrégation de l'Immaculée-Conception et celle de Sainte-Anne ; la société de Saint-Vincent de Paul ; celle de la Tempérance, etc., etc.

§ 3

Dans le diocèse.

Presque sans interruption, les Oblats prêchaient, sur tous les points du diocèse de Montréal, des missions et des retraites couronnées des plus consolants succès. Pendant le jubilé de 1853, ils évangélisèrent plus de cinquante paroisses, et on les réclama dans beaucoup d'autres.

— Notre Communauté est si universellement estimée, écrivait le P. Santoni à Mgr de Mazenod, le 4 novembre 1854, que les prêtres s'arrachent nos Pères. Ainsi le diocèse de Montréal ne compte qu'une centaine de paroisses. Or, il m'est arrivé déjà plus de soixante-dix demandes, et je suis sûr que d'autres sont en route. On nous invite, en outre, pour des retraites dans les collèges, les pensionnats, les couvents, etc.

Même les diocèses dans lesquels la Congrégation n'avait pas encore d'établissements, envoyaient requêtes sur requêtes, car le bruit de ces travaux apostoliques si fructueux se propageait au loin.

Nous avons relaté, plus haut, que, dès le commencement de leur ministère en Canada, les Oblats eurent à cœur de traiter, dans chacune de leurs missions, le sujet si nécessaire de la tempérance, pour les pays froids, où l'ivrognerie produit dans les masses populaires des effets si désastreux. Le résultat de ces premiers efforts fut très appréciable.

Désireux de l'étendre, Mgr Bourget, en 1854, organisa cette œuvre, d'une façon régulière. Il chargea les Oblats de cette nouvelle croisade, et vint lui-même, dans l'église Saint-Pierre, les investir officiellement de ce mandat. Le P. Lagier et quelques-uns de ses confrères, spécialement désignés, y consacrèrent deux années entières, parcourant le diocèse dans tous les sens. Ils s'arrêtaient, trois ou quatre jours, dans chaque paroisse, pour une série d'instructions sur la tempérance et contre le vice opposé. Jamais ce sujet n'avait été présenté avec tant d'ampleur et d'énergie.

Ces exercices si salutaires eurent un prodigieux succès. On les appelait la *Retraite de la sainte tempérance*. Des milliers d'hommes s'engagèrent solennellement à renoncer aux boissons enivrantes.

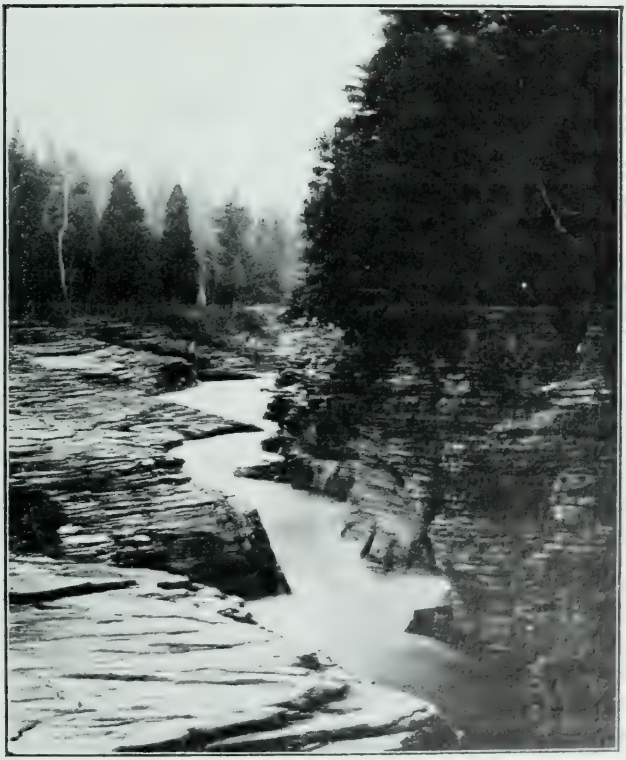
— Les travaux du P. Lagier et de ses compagnons sont immenses,

écrivait le P. Santoni. Ces chers Pères sont des Missionnaires puissants.

Mgr Bourget ayant résolu de faire précéder ses visites pastorales d'une retraite de plusieurs jours, pour les enfants qui se préparaient à la Confirmation, les Oblats prêchèrent plus de quatre-vingts de ces retraites, en moins de deux ans.

Ce seul énoncé indique quelles extraordinaires fatigues ils s'imposaient pour les âmes, dans le diocèse.

Au concile provincial de Québec, le P. Santoni assista, en qualité de théologien de Mgr Bourget. Par le choix de leur supérieur pour ces fonctions délicates, l'évêque de Montréal affirmait publiquement, devant cette auguste assemblée, en quelle singulière estime il tenait les Oblats.



La rivière au Désert.

CHAPITRE X

Maniwaki

1849-1859

§ 1

La Réserve de Marie.

Dans l'idiome algonquin, Maniwaki signifie *Désert de Marie*, ou mieux *Éclaircie de Marie*, *Réserve de Marie*, car le mot désert, pour les gens de chantiers du bassin de l'Ottawa, désigne tout endroit où, la forêt étant coupée, la terre paraît libre, ou nue.

Ce « désert », traversé par la rivière du même nom, commence au confluent de celle-ci avec la Gatineau, à cent cinquante kilomètres environ, au nord de Bytown.

De bonne heure, les Pères Laverlochère et Clément pensèrent à y établir des Missionnaires, afin d'y attirer des colons catholiques. Ils espéraient aussi fixer des sauvages dans les environs, en leur inculquant le goût de l'agriculture. C'était les arracher à leur misère, en leur fournissant des moyens de subsistance, moins pénibles et moins incertains que ceux de la chasse ou de la pêche. Surtout, c'était assurer leur avenir éternel, en les mettant en contact immédiat et constant avec les ministres de la religion.

Au mois de septembre 1849, le P. Clément y vint avec un compagnon. Maniwalding, comme on le nommait alors, ne présentait que des lambeaux de terre incultes, entrecoupés de marécages. Non seulement pas d'église, mais pas de maisons, et aucune route tracée. Les deux Oblats se logèrent, d'abord, dans un hangar de planches, sciées et taillées par eux. Quelque temps après, sur un gracieux mamelon dominant la rivière, ils se construisirent une petite demeure, un peu moins rudimentaire, dont l'étage supérieur servirait de chapelle provisoire, disposition favorisée par la déclivité du sol.

— Quel somptueux palais ! écrivait humoristiquement le P. Andrieux. A côté, s'élèvera notre cathédrale en bois, quand nous aurons pu bâtir un moulin à scie pour façonner les planches. Autour seront disposés les édifices de cette ville future... mais, auparavant, il faut, dans le voisinage, attaquer avec la cognée ces forêts qui s'étendent à perte de vue en toutes directions ; y ménager des espaces pour la culture ; y

brûler sur place les monceaux d'arbres abattus ; puis, défricher, labourer, ensemencer, etc., etc. Or, les instruments de labour sont encore chez les marchands, et les semences destinées au sillon sont encore à naître.

Débuts rudes et progrès lents. Mais, en 1852, une quarantaine de familles sauvages se groupaient déjà sur la réserve qu'on leur avait attribuée ; et, sur le terrain affecté aux blancs, les colons commençaient à arriver.

Maniwaki. — Maison des Pères.

§ 2

Le P. Déléage.

Le véritable organisateur de cette agglomération, si importante depuis, fut le P. Déléage, qui, pendant vingt-six ans, y dépensa une activité des plus fécondes.

Originaire du diocèse du Puy, il fut, à peine débarqué en Amérique, envoyé à la résidence de Glocester, située à quelques kilomètres de Bytown. Cinq années, il y prit soin de quinze cents à deux mille Irlandais, très attiédis, mais qu'il ramena tous aux pratiques religieuses, et auxquels il bâtit une église en pierre, la plus belle du diocèse après la cathédrale. Il s'était rendu tellement maître de leur langue, qu'il s'exprimait plus facilement en anglais qu'en français.

En même temps, il desservait deux autres chapelles, à quatre ou cinq lieues de là, et poussait quelquefois fort loin ses expéditions apostoliques, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en canot d'écorce, tantôt sur un esquif, plus élémentaire encore, et grossièrement creusé dans un simple tronc d'arbre.

Apôtre de l'évangile et pionnier de la civilisation, il fonda ainsi, en divers endroits, plusieurs paroisses, devenues très florissantes. Sous sa forte impulsion le pays se transformait ; nombreux affluaient les colons : des terres fertiles étaient conquises sur la forêt vierge, et des villages pleins d'avenir surgissaient.

Telles étaient les œuvres accomplies déjà par le P. Déléage, quand, le 4 avril 1853, il reçut son obédience pour Maniwalding, qu'il appela Maniwaki, par dévotion envers la Reine du ciel, nom qui resta, désormais.

Sur ce théâtre ses riches facultés d'intelligence et de cœur se déployèrent à l'aise, et produisirent les fruits les plus merveilleux. Parlant huit langues différentes, il acquit un extraordinaire ascendant, soit sur les sauvages dont il possédait parfaitement les divers idiomes, soit sur les colons irlandais et canadiens.

D'une douceur inaltérable pour les autres, il était dur pour lui-même, ardent au travail, persévérant dans ses projets, poursuivant son but sans s'inquiéter des obstacles, moins encore des insuccès.

Utilisant une chute de la Gatineau, il construisit, d'abord, une scierie mécanique, à laquelle il ajouta bientôt, pour moudre le grain, un moulin actionné de la même manière.

Puis, il ouvrit une école qui prospéra et se maintint.

Invitées par lui, de nombreuses familles catholiques accoururent, et ainsi, à côté du village sauvage en formation, mais séparé de lui, se constitua un centre grandissant de population blanche.

Instruit de ces résultats, le gouvernement, désireux de mettre en valeur les immenses ressources naturelles du pays, s'en montra très satisfait. Les succès croissants du P. Déléage et son esprit d'initiative donnèrent de lui une très haute idée dans le monde officiel, et lui ouvrirent tous les bureaux de l'administration.

On lui accorda des sommes considérables pour le percement des routes dans l'intérêt de la colonisation, et on lui confia la direction de ce travail. A sa demande, un service régulier de poste fut établi, d'abord une fois par semaine, puis trois fois, et bientôt chaque jour.

En outre, le gouvernement se chargea de la moitié de la dépense nécessaire pour l'entretien de l'école, et lui céda le droit de désigner lui-même le délégué qui serait l'intermédiaire attitré entre les sauvages et la capitale.

Toutes ses requêtes, quelles qu'elles fussent, étaient favorablement accueillies, tant était générale la confiance qu'il inspirait. Toutes les affaires passaient par ses mains, et les fonctionnaires de tout ordre avaient la consigne de s'adresser à lui, soit pour les recensements, soit pour les relations avec les sauvages, auprès desquels il leur servait d'interprète, soit pour tout autre motif.

Si aujourd'hui Maniwaki est si important, s'il présente un aspect si agréable, avec sa belle église en pierre dessinée par le meilleur architecte de Montréal, son vaste presbytère, et ses grandes et solides constructions, c'est au P. Déléage qu'on le doit.

Le P. Reboul.

Il ne borna pas là son zèle d'apôtre, de colonisateur et de civilisateur. Aidé par les Pères Andrieux, Reboul, Paillier, Pian, Lebret, etc., et plusieurs Frères convers d'un dévouement absolu, il fonda beaucoup d'autres paroisses dans le bassin forestier de la Gatineau, et dans celui de la rivière du Lièvre qui lui est presque parallèle, à une distance moyenne de trente à quarante kilomètres.

Comme à Glocester, il y prépara les voies au clergé séculier. Parmi ces florissantes paroisses, citons celles de Notre-Dame du Laus, de la Visitation, de Saint-Gabriel, du lac Sainte-Marie, de la Sainte-Famille, de Saint-Cajetan, de Saint-Boniface, de Sainte-Philomène, etc., etc.

— Les nôtres opèrent beaucoup de bien dans ces résidences, écrivait le P. Santoni. Ils y bâtissent des églises, des presbytères et des écoles, y constituant de vraies paroisses, où les curés que l'évêque finira par y mettre, trouveront presque tout fait. Tout était à créer dans ce diocèse de Bytown ; nos Pères prennent sur eux la plus grosse et la plus difficile part.

En ouvrant de nouvelles terres à la colonisation et de nouveaux débouchés au commerce, le P. Déléage et ses confrères travaillèrent efficacement à conquérir à la véritable Église des pays que le protestantisme n'eût pas manqué d'envahir.

Dans les environs de Maniwaki, du Saguenay, de Témiskamingue, et, nous le verrons, dans le reste de l'immense Amérique, les Oblats agirent comme les Bénédictins, il y a un millier d'années, au sein des forêts de notre vieille Europe : ils défrichèrent et colonisèrent, pour évangéliser. Grâce aux moines, les hordes barbares et belliqueuses de l'Ancien Monde sont devenues les nations modernes, cultivées et policées. Des peuplades nomades, jusque-là uniquement occupées de chasse et de pêche, les Oblats s'efforcèrent de faire des chrétiens et des citoyens. Mais, pour le complet achèvement d'une transformation si radicale, ce n'est pas assez d'une vie humaine : parfois, il faut des siècles.

§ 3

Les Tête-de-Boule.

Non loin des sources de la Gatineau sont celles du Saint-Maurice. Dans les vallées supérieures, arrosées par cette rivière, qui coule vers le sud-est, et va se jeter dans le Saint-Laurent entre Montréal et Québec, erraient les sauvages appelés Tête-de-Boule, à cause de la rondeur de leur crâne. Cette forme provenait des manipulations que les parents, désireux de corriger la nature, infligeaient quotidiennement aux nouveau-nés, pour atténuer, tandis qu'elle était encore molle, les protubérances irrégulières de la boîte osseuse.

Dès leur arrivée à Bytown, en 1844, les Oblats commencèrent à apporter à ces singuliers hommes les lumières de la Foi. Quand ils furent établis à Maniwaki, leurs courses apostoliques vers ces endroits se multiplièrent. Là également la moisson d'âmes fut abondante.

CHAPITRE XI

Au Sault-Saint-Louis (Caughnawagha)

1851-1861

§ 1

Le P. Antoine.

De la puissante et sanguinaire nation des Iroquois, autrefois si redoutée et dominatrice des régions qui entourent le lac Champlain, subsistaient plusieurs milliers de survivants, à deux lieues en amont de Montréal, sur la rive droite du Saint-Laurent, auprès des rapides de Lachine. A cet endroit, le fleuve, après avoir considérablement écarté ses bords pour former le beau lac Saint-Louis, large de treize à quatorze kilomètres et long d'une vingtaine, se resserre et glisse avec une vitesse vertigineuse. Ce spectacle est des plus impressionnants. De là le nom donné à ce site très agréable : Caughnawagha, dérivé du mot iroquois *Kahnawake*, qui signifie « rapide ». On l'appelait aussi le Sault-Saint-Louis.

Convertis au christianisme depuis plusieurs générations, ces descendants des anciens maîtres de la contrée gardaient, cependant, en partie, les mœurs farouches de leurs ancêtres.

Le premier Oblat que l'obéissance envoya auprès d'eux, devait, dans la suite, comme supérieur de la maison de Montréal et provincial du Canada, acquérir une réputation qui lui attira l'estime et la confiance de tous : laïques et prêtres ; sentiments si universels et si profonds, qu'ils ne s'atténuèrent pas, malgré l'éloignement et la distance. Quand, trente-six ans plus tard, devenu assistant général, il résidait à Paris, très nombreuses étaient les visites qu'il recevait des Canadiens, de passage en France.

Un jour, une grande dame vint d'Amérique, uniquement pour le consulter.

Après une traversée à toute vapeur sur un luxueux paquebot, elle débarque au Havre, et, sans s'arrêter une minute, monte dans l'express pour Paris.

Aussitôt à la gare Saint-Lazare, affairée, impatiente, s'irritant du moindre retard, elle se précipite vers le premier employé qu'elle aperçoit sur le quai, au milieu d'une foule énorme de voyageurs allant et courant dans tous les sens.

— L'adresse du P. Antoine, s'il vous plaît. Je suis partie si promptement que je n'ai pas eu le temps de la prendre. Dites vite, je suis très pressée...

Interloqué, l'employé répond nonchalamment :

— Le P. Antoine ?... connais pas !

— Comment ? Vous ne connaissez pas le P. Antoine ?... C'est inadmissible ! Mais qui donc ne connaît pas le P. Antoine !... Au Canada, chacun le connaît !

Songez, Madame, que Paris a trois millions d'habitants. Dans ces conditions, on peut être excusable de ne pas connaître un simple individu.

— Qu'entends-je ?... Le P. Antoine un simple individu !... Est-il permis de parler de la sorte !... Oh ! ces Français !... Ne pas connaître le P. Antoine !... Vraiment, je n'aurais jamais cru la chose possible !... Et Paris se prétend la Ville-Lumière !... En Amérique, nous sommes plus avancés !... Que ces vieux pays sont donc en retard !...

Petit, sec, nerveux, toujours en mouvement, l'œil encore vif, même quand il était plus que septuagénaire, le P. Antoine gardait un souvenir ineffaçable de ses commencements d'apostolat dans le Nouveau-Monde.

La plupart des histoires qu'il aimait à nous raconter, durant les récréations, à la maison générale de Paris, débutaient presque invariablement par cette phrase sacramentelle :

— Quand j'étais chez les Iroquois !...

C'est que (pour nous servir d'une expression peu académique) il en avait réellement vu « de toutes les couleurs » à Caughnawagha.

D'abord, il avait failli faire naufrage, avant d'arriver.

Devinant, sans doute, le bien que le zélé Missionnaire opérerait parmi ces sauvages, autrefois si féroces et encore si enclins à la colère, le démon essaya de l'ensevelir dans les flots de l'Atlantique.

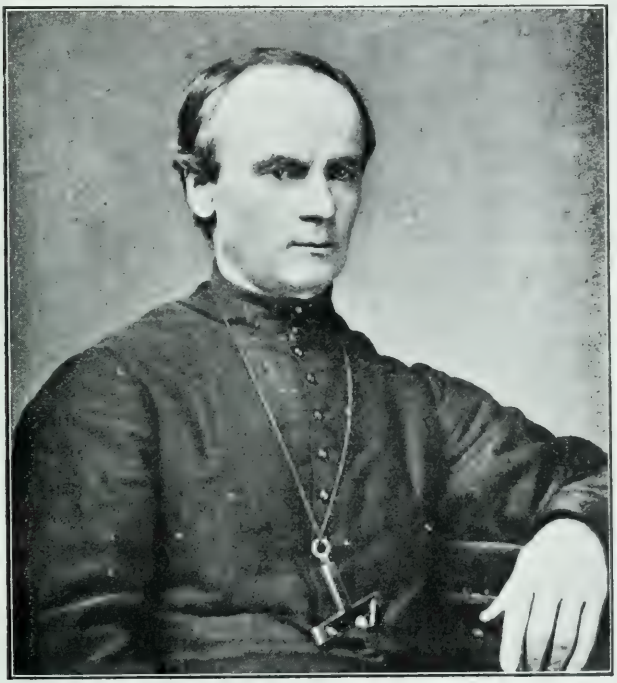
Lorsque Mgr de Mazenod le croyait déjà à destination, il reçut de lui une lettre du 28 décembre 1850, datée de Plymouth, lui apprenant que, durant trois ou quatre semaines, une série d'ouragans avaient conduit le voyageur « à deux doigts du trépas ».

Dans la nuit du 21 au 22 novembre, la tourmente atteignit son paroxysme. Des vagues, hautes comme des montagnes, déferlaient à chaque instant contre le navire, et le secouaient comme un fétu de paille. L'une d'elles, plus grosse que les autres, en tombant de tout son poids sur le pont, l'entr'ouvrit sur une longueur d'une dizaine de mètres, arracha les canots suspendus à des crampons de fer, et les réduisit en miettes, envahit la cuisine, les cabines et la cale, brisa tous les tonneaux.

défonça une autre partie du pont, et entraîna deux matelots qui disparurent, sans qu'il fût possible de leur porter secours.

D'un bond, le P. Antoine s'élança de sa cabine jusque sur le pont supérieur, aux trois quarts démoli, tandis que le navire semblait couler à pic dans l'abîme béant.

Ayant aperçu le capitaine sur la dunette, il lui demanda, en tâchant de dominer les mugissements de la rafale :



Le P. Antoine.

— Y a-t-il encore quelques chances de salut ?

Un geste de désespoir fut la seule réponse.

Tous pensaient que leur dernière heure sonnait.

En ce moment terrible, le jeune P. Antoine, ordonné prêtre depuis quelques mois à peine, ne perdit pas la présence d'esprit. Il parcourut les divers groupes de passagers, tous plongés dans la consternation la plus profonde, les exhorta à la résignation chrétienne, les engagea à faire leur acte de contrition et à offrir à Dieu leur sacrifice : puis, il leur donna l'absolution.

Pendant un jour et une nuit, on resta ainsi entre la vie et la mort.

Le lendemain, la tempête se calma un peu; le navire, à moitié submergé, se tenait à la surface comme par miracle, mais n'obéissait plus au gouvernail. Et l'on se trouvait presque sans provisions, les vagues ayant tout emporté ou avarié... Douleur plus poignante encore, on manquait absolument d'eau potable ! Qu'allait-on devenir, ainsi dénués, au milieu de l'océan, à deux ou trois mille kilomètres de toute terre habitée ?...

Heureusement, la pluie tomba. On se hâta d'en recueillir le plus possible dans des seaux, des plats, des assiettes, des ustensiles de toute sorte. La quantité fut, cependant, tellement insuffisante, que le capitaine décréta de mettre tout son monde à la ration. Il en faisait distribuer à chacun deux verres par jour : juste assez pour ne pas mourir de soif.

Entre temps, les vents contraires repoussaient vers l'Europe le navire désemparé.

Durant un mois entier, ce furent des angoisses de tout genre, et sans cesse renaissantes. On distingua, enfin, les côtes de l'Angleterre, et, le soir du 21 décembre, on abordait à Plymouth.

Tant de souffrances et de périls n'avaient pas découragé le P. Antoine. Il n'en était que plus enflammé de zèle.

— Ah ! qu'il me tarde d'arriver auprès des Iroquois, écrivait-il à Mgr de Mazenod. Ni les dangers, ni les privations extraordinaires que nous avons subies, n'ont affaibli en rien ce désir ardent que j'ai, depuis si longtemps, de me dévouer, corps et âme, au service de ces malheureux.

Les ouvriers employèrent six semaines d'un travail continu, pour réparer le navire. On repartit, le 15 février 1851 ; mais on se vit bientôt rejeté vers les côtes du Portugal, et jusqu'aux Açores. Puis, s'éleva une formidable tempête qui ne dura pas moins de huit jours, et ne s'apaisa, quelques heures, que pour recommencer avec plus de force. Le 23 avril seulement, six mois après son départ de Marseille, le Missionnaire débarquait à New-York.

A propos de ce voyage si mouvementé, le vénéré Fondateur écrivait au P. Casimir Aubert :

— Quelle traversée ont faite ces pauvres enfants !... Quant au P. Antoine, ce n'est ni la vaillance, ni la présence d'esprit qui lui manquent, et moins encore le zèle et la bonne volonté. Il a été admirable !... C'est dommage d'enfouir un pareil sujet dans un village d'affreux sauvages !... J'espère qu'on ne l'y laissera pas.

§ 2

Chez les Iroquois.

Durant la première moitié du XIX^e^ siècle, plusieurs prêtres séculiers s'étaient succédé auprès d'eux, pour leur procurer les secours spirituels. Le dernier, M. Marcoux, leur pasteur très dévoué pendant plus de trente ans, sentant ses forces décliner, désirait voir, avant de mourir, sa mission confiée aux Oblats. Les Iroquois ne le souhaitaient pas moins, et ils adressèrent une curieuse supplique à Mgr de Mazenod, pour obtenir que l'un de ses Religieux devînt leur père.

Dès qu'ils surent que leur demande était agréée, ils ne se possédèrent plus de joie. A l'arrivée du P. Antoine, l'allégresse fut à son comble. Tout l'hiver, ils avaient prié pour lui. Ayant appris le danger couru, pendant le voyage sur l'océan, par celui qu'ils appelaient de leurs vœux, ils ne se lassaient pas de le contempler.

Dans leur impatience, une soixantaine étaient allés à sa rencontre, en canots, jusqu'à Montréal. Un cortège triomphal s'organisa à travers le fleuve.

Au débarcadère, la colonie entière attendait. Ce furent, de toutes parts, de grands saluts, de profondes révérences, d'énergiques serrements de mains. Plusieurs de ces sauvages savaient quelques mots de français, et leur visage exprimait combien ils étaient fiers de faire parade de leur science. Le P. Antoine ne savait encore que quelques mots d'iroquois. A défaut de paroles, les gestes traduisaient sa pensée. On se comprit, et chacun fut content de cette première entrevue.

Ces sentiments persévérèrent. Quatre mois après, le P. Antoine écrivait aux scolastiques de Marseille, le 10 septembre 1851 :

— Je suis loin de me déplaire au Sault-Saint-Louis. Le pays est magnifique. Le majestueux fleuve Saint-Laurent passe sous nos fenêtres. Nous habitons une vaste et belle maison bâtie sous le règne de Louis XIV. On ne saurait trouver de position plus ravissante. Le R. P. Tempier qui vient d'achever la visite canonique du Canada, vous en parlera longuement. Mettez-le sur cet article, et vous verrez. Il ne tarit pas. Il veut que, dans quelques années, nous ayons, là, une Communauté nombreuse, et même un noviciat. Si ce dessein se réalise, comme les sauvages seront contents ! Ils aiment beaucoup les Oblats. Pour quelle raison ? Malgré votre incontestable perspicacité, je gage que vous ne la devineriez pas. C'est que les Oblats sont des *Robes noires* portant sur leur poitrine la croix, comme leur *petit Père*. C'est ainsi qu'ils m'appellent affectueusement : le petit Père, *Kenni Kaniseraah !* Quel mot harmonieux,

n'est-ce pas ? Vous le voyez, j'ai du succès, car tout nouveau, tout beau ! Ils sont *fous* de moi... sans aucun mérite de ma part. Quoi qu'il en soit, je vous assure que le R. P. Tempier ne se fût pas présenté sans danger sur leur territoire, s'il leur avait repris leur *petit Père*. Sans autre forme de procès, ils lui auraient fait faire le plongeon dans le Saint-Laurent. Voilà mes admirateurs... Doux agneaux !...

Un instant, en effet, on avait pensé à renvoyer à plus tard l'installation du P. Antoine, au Sault-Saint-Louis. A cette nouvelle, grand émoi parmi les sauvages. Caughnawagha est en révolution. Ambassades sur ambassades sont envoyées à l'évêché, et au Visiteur des Oblats, représentant du Supérieur général. Jamais, dans la ville épiscopale, on ne vit autant d'Iroquois. Et il ne leur suffisait pas d'y paraître : ils criaient, discutaient, gesticulaient, demandant à l'autorité diocésaine et au P. Tempier les motifs de ce retard offensant, inexplicable, inadmissible. Aucune raison ne pouvait les convaincre.

— Rien ne presse, leur disait-on, puisque M. Marcoux non seulement vit encore, mais jouit de la santé. Pendant tant d'années, il vous a évangélisés ; il parle si bien votre langue !... Quand il sera malade, le P. Antoine viendra l'aider ; puis, il le remplacera complètement, quand Dieu le retirera de ce monde.

— Non, non ! nous voulons le petit Père, dès maintenant.

— Mais songez donc que M. Marcoux a toujours été si dévoué pour vous. Il vous a bâti une belle et grande église en pierre ; il vous a procuré pour elle de riches cadeaux, de la part de personnages influents, même du Pape... Et, après tant de preuves d'attachement, vous auriez le triste courage de solliciter son départ ?...

Les considérations élevées du prélat, comme les arguments plus pratiques du P. Tempier, n'avaient aucune prise sur ces caractères indomptés. Ils n'y répondaient que par des plaintes, des murmures, des prières, des supplications véhémentes, des menaces même, car la patience, pas plus que la reconnaissance, n'était leur vertu dominante. Les nombreux services que leur avait rendus, pendant tant d'années, M. Marcoux, n'entraient plus, pour eux, en ligne de compte. A tout prix, il leur fallait le P. Antoine.

— C'est bon ! finirent-ils par dire, en grommelant. Puisque c'est à la mort seulement de M. Marcoux que nous pourrons avoir le petit Père, nous savons maintenant ce qu'il faut faire, pour l'avoir au plus tôt... Le Saint-Laurent est large et profond... Le Saint-Laurent est l'ami des Iroquois !...

Terribles paroissiens que ceux-là !...

Pour éviter un malheur et un crime, il fallut bien céder.

On installa donc le P. Antoine, le 10 juillet 1851, tout en laissant M. Marcoux au Sault-Saint-Louis, pour qu'il y terminât paisiblement ses jours, au milieu de ses fils ingrats.

— A présent qu'ils me tiennent, écrivait le P. Antoine, tout est calme... tout va bien. Mais je ne sais vraiment ce qui serait arrivé, si on avait persisté dans le refus... Ils s'en prenaient à tout le monde !... Voilà comment sont les sauvages ! De grands enfants, parfois peu commodes, et souvent fort difficiles à conduire. Néanmoins, je les affectionne beaucoup. Si la plupart sont capricieux, et quelques-uns même méchants, il en est aussi de moins répréhensibles.

La paix se conclut, à la suite d'une Messe que le P. Tempier célébra en grande pompe dans l'église des sauvages, et durant laquelle ils chantèrent *tutta voce*, en leur idiome, les plus beaux cantiques de leur recueil.

Cette année, la procession de la Fête-Dieu et celle de l'Assomption furent magnifiques. Tous les sauvages y assistaient, revêtus de leurs costumes les plus éclatants. Ils se disputaient l'honneur de porter sur leurs robustes épaules la statue de la Sainte Vierge.

— Rien de plus beau et de plus touchant, écrivait, à ce propos, le P. Antoine à ses confrères du scolasticat. Les petits Iroquois étaient habillés en Anges. Les chérubins du ciel ont dû être jaloux... Eh bien ! voyons ! A présent, quel est celui d'entre vous qui va venir apprendre leur langue avec moi ?... Pensez-y !... J'en attends plusieurs...

De son côté, le P. Baudrand écrivait, le 17 juin 1851 :

— Le P. Antoine plaît extrêmement à tout le monde : aux sauvages et à leur ancien curé. Il faut avouer que c'est un charmant petit Père et un excellent Religieux.

Après un an entier passé au Sault-Saint-Louis, le P. Antoine en fut momentanément retiré, par délicatesse envers M. Marcoux, et ne s'y montra qu'à de longs intervalles. Pendant deux ou trois ans, il prit part aux missions données par ses confrères dans les diocèses de Montréal et de Québec. Il prêcha aussi avec succès de nombreuses retraites dans les séminaires, les collèges et les couvents du Canada.

Cela souriait tout juste aux Iroquois, qui, regrettant leur *Kenni Kaniseraah*, multipliaient les démarches, pour le ravoir. Une lettre du P. Baudrand, en date du 27 février 1853, nous met au courant de quelques-unes de leurs manœuvres :

— Les sauvages sont *endiablés* contre ce bon M. Marcoux... et quelques-uns, au point de choir dans l'hérésie, le schisme et l'apostasie... Un des leurs a été consacré ministre d'une des sectes les plus bizarres, et se fait passer pour Louis XVII, pontife et roi... Il vient, de temps en

temps, prêcher... C'est à rendre fou celui qui serait doué du meilleur cerveau... Je plains le P. Antoine, s'il doit retourner dans cette caverne de fauves... Dernièrement, ces forcenés se sont battus dans l'église, pour empêcher une sauvagesse de se marier à un canadien...

A la suite de ces graves événements, Mgr Larocque, coadjuteur de l'évêque de Montréal, se transporta à Caughnawagha, pour une enquête. Il fut très mal reçu, et même violemment insulté. Les clameurs, les vociférations, les menaces atteignirent un tel excès, qu'il dut s'esquiver au plus vite, sans avoir pu même obtenir d'être seulement écouté.

Provincial du Canada, le P. Santoni crut devoir en avertir Mgr de Mazenod. Deux mois après, la tranquillité ne revenant pas, il lui écrivit encore, le 2 avril 1853 :

— Tout le village du Sault-Saint-Louis est en pleine insurrection contre le pauvre M. Marcoux, qui est tombé malade du *train* qu'on lui a fait. Les sauvages sont toujours sauvages, et, si je ne savais que l'épreuve engendre le mérite, je serais presque tenté de plaindre le sort du P. Antoine, destiné à remplacer M. Marcoux. Les sauvages voudraient que ce remplacement eût lieu immédiatement ; mais je crois qu'il y aurait des inconvénients sérieux à obtempérer aux demandes déraisonnables de ces irascibles Iroquois. Je ne sais encore comment la chose se dénouera.

Une autre lettre du P. Santoni, écrite au mois de juillet 1853, nous indique la conclusion de l'affaire :

— Le P. Antoine est retourné à son poste, où il est réclamé, à grands cris, par M. Marcoux, non moins que par les Iroquois. Ces pauvres sauvages sont tous *détraqués*, depuis quelque temps, et en révolte ouverte contre leur ancien pasteur.

Au mois de mai 1855, M. Marcoux rendait son âme à Dieu. L'ingratitude de ceux au bonheur desquels il se dépensa ; les déboires, les amertumes, les peines de tout genre dont ils abreuvèrent ses dernières années, contribuèrent, sans aucun doute, à abréger ses jours. Les Iroquois étaient de cette race de sauvages qui n'apprécient guère ce que l'on fait pour eux, et oublient vite les services reçus. De leur part, la Congrégation pouvait s'attendre à un pareil traitement. Elle se chargea, néanmoins, de cette mission ardue.

Le 15 juin 1855, le P. Antoine fut donc installé officiellement successeur de M. Marcoux. Cérémonie très solennelle. Revêtus de leurs plus beaux habits, les Iroquois témoignaient d'une jubilation extraordinaire. De bon cœur, le héros de cette fête dut se prêter à toutes leurs fantaisies liturgiques.

Suivis de la nation entière, les sept grands chefs vinrent, avec un dais, le chercher, pour le mener pompeusement de sa maison à l'église splendidement ornée de tentures, de feuillage et de fleurs. Le cortège se déroula, au son joyeux du carillon des cloches sonnées à toute volée, au roulement des tambours, au grincement des tambourins, dominés par les sifflements des fifres, l'éclat des trompettes, les décharges de mousqueterie, et le grondement du canon qui unissait sa voix puissante à celles de toute cette population en délire. Au milieu de ce vacarme assourdissant, un chœur de sauvages et sauvagesses hurlaient, à gorge déployée, les litanies des saints.

Entré à l'église, le Père adressa à ses ouailles une allocution écoutée dans un religieux silence et avec les marques les plus évidentes de la plus complète satisfaction. Puis, la messe fut chantée, les Iroquois exécutant, dans leur propre idiome, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*.

En racontant cette intronisation à Mgr de Mazenod, le P. Antoine disait :

— Pour le moment, tout va bien ; les choses ont pris une bonne tournure ; mais, quant à l'avenir, qui peut savoir ?... *videbimus infra !*

— Ces sauvages, écrivait, de son côté, le P. Santoni, sont de vrais enfants, de grands enfants ; mais des enfants terribles.

Un an après, les tristes pressentiments du P. Antoine ne s'étaient pas réalisés encore. Il le mandait à Mgr de Mazenod, le 15 juin 1856 :

— Mes chers sauvages me paraissent bien attachés. Les grands chefs sont très soumis, et acceptent volontiers les conseils que je leur donne. Combien de temps durera cette belle harmonie ? Dieu le sait. Je n'épargnerai rien, pour qu'elle persévère le plus longtemps possible.

Depuis quelque temps, le P. Burtin, originaire du diocèse de Metz, aidait le P. Antoine. On lui adjoignit également un scolastique et un Frère convers, le Fr. Basile.

Très touchés de la piété de celui-ci, les Iroquois disaient de lui :

— Il est dévot comme une *Robe noire !*

Ces bonnes dispositions des sauvages se maintinrent. A la fin de 1858, le P. Antoine écrivait à Mgr de Mazenod :

— Au Sault-Saint-Louis, tout va bien. Les Quarante-Heures ont été célébrées ici avec une rare édification. Nos sauvages se sont approchés, en foule, du tribunal de la Pénitence, et plus de trois cents ont communié.

Le rapport officiel envoyé par le provincial du Canada au Supérieur Général, constatait la même tranquillité :

— Jusqu'ici, y était-il dit, le P. Antoine n'éprouve aucune des tracasseries qui affligèrent si vivement son prédécesseur.

Durant les années suivantes, il en fut ainsi. Par son tact et sa fermeté, le P. Antoine se rendait de plus en plus maître de la situation. Il sut conserver l'affection de ses ombrageux paroissiens, tout en accomplissant rigoureusement son devoir, et en ne leur ménageant ni les avertissements, ni, au besoin, les réprimandes. Il ne laissait aucun scandale impuni.

— Dans ces difficiles conjonctures, affirmait de lui, plus tard, le P. Burtin, je l'ai vu s'acquitter de ses fonctions si délicates avec une prudence, une vigueur et une activité surprenantes, que j'ai toujours admirées.

Même quand il dut se montrer intransigeant sur certains points, les sauvages n'essayèrent jamais de le peiner, ou de lui résister. On eut lieu, au contraire, d'être fort étonné de leur obéissance et de leur respect.

Un jour, en traversant la petite ville de Lachine, située en face de Caughnawagha, sur la rive opposée du Saint-Laurent, le P. Antoine aperçut plusieurs de ses sauvages, qui, oublieux de leur serment de tempérance, étaient assis par terre, autour d'une bouteille de whisky, se préparant à savourer le délicieux nectar. En quelques pas rapides, le P. Antoine fond sur eux, s'empare de la bouteille, et, avant que les buveurs aient eu le temps de revenir de leur surprise, en verse tout le contenu sur le sol.

Irrités, ils se lèvent, d'un bond, pour châtier l'insolent ; mais, à la vue du P. Antoine, ils baissent la tête, et le laissent continuer son chemin, sans oser articuler la moindre plainte.

— C'est le *Kenni Kaniseraah*, se disent-ils entre eux. Nous voilà frais !... Gare à nous, quand nous rentrerons au village ! Il nous imposera une pénitence publique, et nous signalera aux yeux de tous, comme ayant manqué à nos engagements !

Telle était, d'ailleurs, la règle établie au Sault-Saint-Louis. Quand les chefs, chargés de veiller à l'observance des lois de la tempérance, découvraient une bouteille de liqueur alcoolique, ils s'en saisissaient et l'apportaient au P. Antoine, qui allait ostensiblement répandre dans les eaux du fleuve le liquide prohibé. Les délinquants étaient ensuite punis selon la gravité de leur faute.

Pas plus que les sauvages, les sauvagesses n'étaient à l'abri de ses justes sévérités.

Sept jeunes filles, ou jeunes femmes, s'avisèrent de parcourir, la nuit, les rues en chantant et criant, malgré les défenses réitérées du pasteur à ce sujet. Les paroles étant restées inutiles, le P. Antoine, pour couper court à ce désordre, appela, de Montréal, un des principaux officiers de

police, dans le but de les appréhender et de les jeter en prison. Deux d'entre elles réussirent à s'échapper. Comme les agents ne cessaient de les poursuivre, elles vinrent, en pleurant, supplier le P. Antoine d'interposer sa médiation. Il y consentit, mais à la condition qu'elles prononceraient une amende honorable, et que, à titre de pénitence publique, elles demeureraient, pendant un certain temps, devant la porte de l'église, dans une humble posture, durant les offices. La sentence fut ponctuellement exécutée.

Un autre danger était celui des danses, pour lesquelles les sauvages avaient une très grande inclination. Le P. Antoine réussit à les extirper, même à l'occasion des noces. Si une violation se produisait, les coupables étaient exclus de l'église, et le Missionnaire refusait de mettre les pieds dans leur maison, jusqu'à pleine et entière réparation du scandale. Aussi les manquements devinrent de plus en plus rares.

Deux associations pieuses furent instituées, et il en résulta un très grand bien. L'une, celle de la tempérance, ou de Saint-Jean-Baptiste, pour les hommes et les jeunes gens ; l'autre, celle de la Sainte-Famille, pour les femmes. Chacune avait ses dignitaires, appelés chefs, ou *chéfesses*, suivant le cas. Les fonctions de celles-ci consistaient à veiller spécialement sur les jeunes filles. Conscientes de leur responsabilité, elles s'acquittaient de leur rôle avec une scrupuleuse attention. Parfois, elles avaient la main plutôt lourde. Personne ne songeait à s'en plaindre, pas même les étourdies, que nul n'eût osé soutenir dans leurs récriminations.

L'exclusion de l'église était pour les Iroquois une peine fort sensible, car ils se plaisaient extrêmement à l'assistance aux offices, que l'on célébrait, en général, avec un grand apparat, et durant lesquels ils chantaient tous, avec entrain, car ils aimaient aussi passionnément la musique que les cérémonies du culte. La plupart venaient à l'église, non seulement les dimanches et fêtes, mais, chaque jour, matin et soir, pour les prières récitées en commun, à haute voix.

Leur religion n'était pas uniquement extérieure. Très peu ne se confessaient pas à Pâques. Beaucoup communiaient aux principales fêtes, et même les simples dimanches.

Ainsi ces sauvages, autrefois si farouches, et récemment encore si intraitables, progressaient dans la vie chrétienne, grâce à l'ascendant du prêtre et à l'efficacité des sacrements.

CHAPITRE XII

Québec

1853-1861

§ 1

L'église Saint-Sauveur.

Se promenant, un jour, dans sa ville épiscopale, en compagnie de Mgr Taché, l'archevêque de Québec lui dit, en lui montrant un édifice en construction :

Voici l'église que je réserve à vos Pères. Quand elle sera terminée, et que je pourrai aussi leur donner une maison d'habitation convenable, je les y appellerai. Depuis plusieurs années, les Oblats se dévouent au Saguenay, chez les Montagnais et le long des rives du Saint-Laurent jusqu'au Labrador, où ils ont rendu des services immenses. Il est juste que je les établisse également près de moi, pour leur témoigner ma reconnaissance, et leur fournir le moyen de faire encore plus de bien à mes ouailles.

Ces paroles étaient prononcées par Mgr Turgeon, dans la première semaine du mois de mai 1852.

L'église, dont il s'agissait, était celle de Saint-Sauveur, aux vastes dimensions, située dans le faubourg Saint-Roch et destinée à une population de six mille âmes, qui augmenta très notablement, et maintenant est presque triplée.

En octobre 1853, les Oblats prirent possession de l'église. Elle était loin d'être achevée, n'ayant que les quatre murs et le toit. Ils la terminèrent, l'ornèrent, avec goût, de peintures, statues, candélabres, meublèrent la sacristie, et la pourvurent amplement de vêtements sacrés.

Nous dirons, plus tard, comment ils eurent à la rebâtir de fond en comble, quand un incendie dévora, en 1866, plus de deux mille maisons du faubourg Saint-Roch, et, s'étant propagé rapidement jusqu'à elle, la détruisit entièrement. Après cet épouvantable désastre, ils la reconstruisirent sur un plan beaucoup plus grandiose, Dieu sait au prix de quelles peines et de quelle infatigable constance, alors que le feu avait laissé quinze mille personnes sans abri.

§ 2

Les œuvres de zèle.

La partie de la cité où les Oblats s'installèrent, habitée par une population pauvre, ne semblait pas réservée à un brillant avenir. Là encore, ils restaient donc fidèles à l'esprit de leur Fondateur et à leur devise traditionnelle : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Sous leur vigoureuse impulsion ce quartier se transforma, comme celui dont ils étaient chargés à Montréal. Ils le dotèrent abondamment des

Québec. — Église actuelle de Saint-Sauveur ; intérieur.

Québec. — Église actuelle de Saint-Sauveur ; extérieur.

institutions de charité ayant pour but l'éducation et la moralisation des masses : écoles, patronages, cercles littéraires, conférences de Saint-Vincent de Paul, confréries de la Sainte-Famille et des Enfants de Marie, Société de Bon-Secours, archiconfrérie du Sacré-Cœur, union Saint-Joseph, bibliothèque paroissiale, etc., etc. En même temps, contre toute prévision humaine, croissait sa prospérité même matérielle.

Le premier soin des Pères avait été de prêcher une grande mission qui dura près de cinq semaines, et eut un retentissement extraordinaire. Plus de quatre mille personnes s'approchèrent de la sainte Table. Ce ne fut pas une ferveur passagère. Elle se maintint à tel point que, dès lors, on distribua, dans l'église, jusqu'à quinze cents communions par mois.

Très satisfait d'un si consolant résultat, l'archevêque prodiguait les marques de son approbation et de son entière confiance ; le clergé exprimait publiquement son estime, et le peuple s'attachait aux Oblats par des liens d'affection et de gratitude, que les années, en s'écoulant, fortifièrent et resserrèrent de plus en plus.

§ 3

Dans l'archidiocèse.

A la suite du succès si complet de cette mission, les curés de l'archidiocèse multiplièrent les demandes, pour procurer à leurs paroissiens les mêmes avantages.

Une campagne d'évangélisation fut donc entreprise sur une large échelle. Le mouvement de conversion qu'elle détermina fut si général, que, dans des agglomérations de trois à quatre mille personnes, il ne se rencontrait pas une dizaine d'individus, qui eussent le courage de résister, jusqu'au bout, aux influences d'en-haut.

CHAPITRE XIII

Les Escoumains

1853-1861

§ 1

Progrès de la foi vers l'est. — Le P. Arnaud.

Depuis neuf ans que les Oblats se trouvaient au Saguenay, la colonisation, grâce à leurs efforts, y avait assez progressé, pour qu'il leur fût possible de céder à d'autres mains la direction des œuvres créées par eux avec tant de peine. Une partie de la Communauté vint donc renforcer celle de Saint-Sauveur. Les Pères qui s'occupaient des sauvages Montagnais et des pêcheurs du Labrador, fondèrent une résidence aux Escoumains, sur la rive septentrionale du Saint-Laurent, à une quarantaine de kilomètres en aval de Tadousac.

Dix ans auparavant, cet endroit était encore complètement désert. L'espérance d'y être visités par les Oblats, amena, vers 1845, quelques canadiens. Ainsi se forma peu à peu un centre de population, qui acquit de plus en plus de l'importance.

En 1853, il y avait, là, ou dans les environs, quoique dans un rayon assez étendu, près de quatre cents familles. Bientôt surgit une jolie chapelle, flanquée de deux tourelles assez élégantes. Le P. Durocher construisit, à côté, un presbytère large et commode, mais en bois, car les maisons en pierres ne garantiraient pas suffisamment du froid, dans ce rude climat.

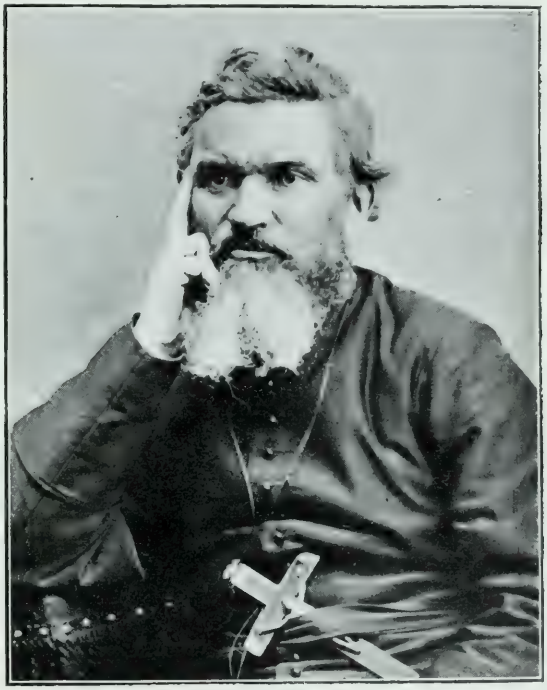
Peu après, des écoles furent également élevées et tenues sur un bon pied. Quatre-vingts enfants des deux sexes y recevaient le bienfait d'une éducation chrétienne. Leurs voix fraîches et bien exercées donnaient un éclat particulier aux cérémonies du culte.

Au printemps, les vaillants Missionnaires partaient de là, chaque année, pour des expéditions apostoliques de plusieurs mois. Sur un parcours d'un millier de kilomètres, ils établirent de nombreux postes avec chapelles. Outre ceux des Petites et Grandes Bergeronnes, de Port-Neuf, des Ilets Jérémie, des Sept-Iles, de Mingan, des Blancs-Sablons, ou Anse des Dunes, déjà indiqués précédemment, ce furent ceux de Bethsiamits, Godbout, Maskuaro, Itamamiou, Tabatière, Nataskuan, etc., jusqu'au détroit de

Belle-Ile, en face de Terre-Neuve. Les sauvages et les pêcheurs s'y rendaient exactement, aux époques marquées.

En dehors de ces postes, cependant, la Messe était souvent célébrée aussi, mais en plein air, ou dans quelque modeste cabane.

Comme nous avons eu occasion de le dire déjà, ces Indiens, non moins que ceux des bassins de l'Ottawa et de la Gatineau, se plaisaient à accompagner les Missionnaires, d'une station à l'autre, soit par terre, soit par mer, sur leurs légers canots d'écorce, afin de jouir davantage de leur présence et des exercices religieux, qui s'accomplissaient à chaque nouvel arrêt.



Le P. Arnaud.

Cette louable coutume donnait aux voyages des messagers de l'évangile une apparence d'ovation, au milieu de chants continuels qui ne se terminaient pas au crépuscule, mais se poursuivaient bien avant dans la nuit. Au moment de prendre, enfin, leur repos, ces fervents néophytes répétaient en chœur, avec des modulations saisissantes de douce mélancolie, les touchantes paroles de l'*In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !*

— Les foules qui nous environnent et nous accompagnent, écrivait le P. Arnaud, surnommé plus tard le saint du Labrador, nous retracent le pieux empressement des multitudes qui suivaient Notre-Seigneur. Voilà notre vie quotidienne, pendant presque toute l'année. Si, dans ces missions, les fatigues et les privations sont grandes, les consolations le sont encore davantage, car notre peuple est rempli de foi, et en observe rigoureusement toutes les prescriptions.

Mais quelles fatigues vraiment surhumaines!... Dans une circonstance particulièrement tragique, le P. Arnaud faillit mourir de faim et d'épuisement. Sans provisions depuis deux jours, et dans l'impossibilité absolue de s'en procurer, il avait à franchir, à travers épines et ronces, une montagne escarpée.

A bout de forces, il s'apprêtait à dire son acte de contrition, quand un cormoran, volant au-dessus de sa tête, laissa tomber près de lui un magnifique poisson qu'il tenait dans son bec.

N'était-ce pas une attention de la Providence ? Et ce trait ne rappelle-t-il pas le miracle du corbeau, que Dieu envoyait porter à saint Paul, premier ermite, le pain de son frugal repas ?

Une autre fois, après un long jeûne et des courses pénibles à la recherche de quelques familles encore infidèles, le P. Arnaud, exténué, fut rencontré par quelques sauvages, qui tentèrent de le ramener en arrière.

— Mes enfants, leur répondit-il, si je meurs dans vos forêts, vous y laisserez mon corps ; mais vous viendrez vous agenouiller sur ma tombe ; vous prierez pour moi ; et vous vous souviendrez de la religion que je suis venu vous annoncer, au péril de ma vie. Quand mes lèvres seront closes, je veux que, dans le silence du tombeau, mes cendres continuent à vous instruire.

Longtemps après, les sauvages racontaient encore ce fait, qui les avait si profondément émus ; et, toutes les fois qu'ils en répétaient le récit, de grosses larmes s'échappaient de leurs yeux.

A cause des immenses distances, la plupart ne voyaient le prêtre que pendant une quinzaine de jours, chaque année : néanmoins, ils se conservaient dans la ferveur.

En l'absence du Missionnaire, la mère de famille devenait l'apôtre de ses enfants. Elle leur apprenait à lire et à chanter les vérités de la religion, formulées en cantiques, exprimant, tour à tour, les articles du dogme, l'historique des mystères, les commandements de Dieu et de l'Église, la définition des sacrements, l'explication des cérémonies de la Messe, etc.

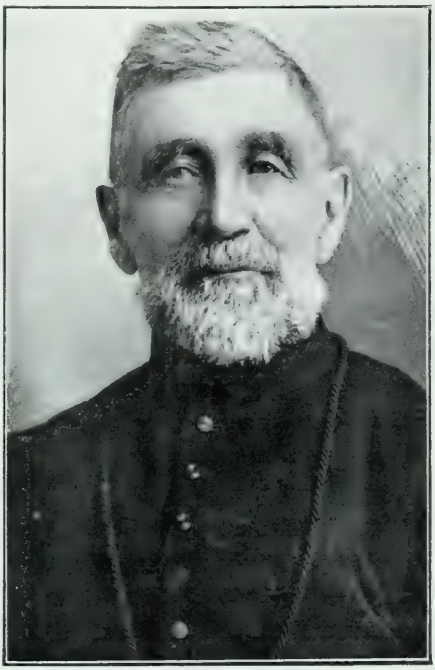
Ils y puisaient une tendre dévotion pour la passion du divin Maître. Le chemin de la croix était une pratique des plus goûtées de ces sauvages, qui aimaient à le faire, et toujours avec une réelle piété.

Très attachés à la Sainte Vierge, ils en célébraient les fêtes avec allégresse et enthousiasme, le plus souvent par des processions aux flambeaux sous la voûte épaisse des grands arbres de leurs forêts.

Le principal collaborateur du P. Arnaud, dans cette œuvre si méri-

toire, fut le P. Babel, doué d'une santé robuste, rompu aux fatigues, parlant avec beaucoup de facilité la langue des indigènes, au salut desquels il se consacrait avec un vrai bonheur.

Plusieurs Oblats leur furent adjoints. Parmi eux, signalons les Pères Coopman, Bernard, Burtin, Charpeney, Nédelec, etc.



Le P. Babel.

§ 2

Les Naskapis.

De bonne heure, les Pères songèrent à introduire l'Évangile chez les Naskapis, peuplade infidèle, habitant le centre et le nord du Labrador. Quelques-uns de ses membres, en relation avec des sauvages convertis, manifestaient le désir de s'initier aux vérités du salut. Nous avons relaté, au chapitre VI, les persévérants efforts de l'un d'eux, pour assister à la mission donnée annuellement dans l'archipel des Sept-Iles. Ce ne fut pas, là, un cas unique.

Mais les régions dans lesquelles ils erraient, à la poursuite du gibier, dont ils faisaient leur nourriture, se trouvaient à des centaines de kilo-

mètres dans l'intérieur des terres, contrées absolument inconnues encore.

Tout ce qu'on savait d'elles, c'est qu'elles étaient hérissées de montagnes abruptes et d'éboulis de gigantesques rochers, entrecoupées d'une multitude de lacs, de marécages, de cours d'eau et de rivières puissantes, aux rapides innombrables et souvent très dangereux ; en hiver, recouvertes de neiges et de glaciers infranchissables ; en été, infestées par des myriades de moustiques, brûlots et maringouins, dont les piqûres cruelles ne permettaient pas au voyageur de goûter le moindre repos.

Les sauvages plus rapprochés de la mer et déjà chrétiens, se montrèrent fort heureux de ce projet, mais ils ne promirent aux apôtres que le secours de leurs prières. Nul n'osa les accompagner, soit pour les aider à surmonter les obstacles de tout genre, soit pour leur servir de guide, aucun d'eux ne s'étant jamais hasardé aussi avant dans ce continent mystérieux.

Il s'agissait de remonter la rivière Moisie, qui coule du nord vers la plage voisine de l'archipel des Sept-Iles, et d'atteindre le lac Ashuanipi, ce qui exigerait un mois de marche. Là, cependant, on ne serait encore qu'à moitié chemin du poste de Petitsikapau, fréquenté, de temps en temps, par les Naskapis.

— Jamais tu ne seras capable d'achever ce voyage en un seul été, disait au P. Arnaud un chef sauvage, accoutumé à parcourir les longues distances et à se jouer du danger. Au retour, tu seras bloqué par les glaces, et exposé à mourir de faim dans cet affreux désert.

Une dizaine de Naskapis étant venus, au mois de juin 1858, à l'archipel des Sept-Iles, le P. Arnaud espéra trouver en eux le guide indispensable et cherché depuis si longtemps.

Ils arrivaient pour vendre leurs pelleteries, mais plusieurs, pour ne pas tomber d'inanition, avaient dû manger les peaux de castor qui constituaient une partie de leur fortune...

Grands, assez bien proportionnés, souples et alertes, avec une abondante chevelure embroussaillée descendant jusque vers le milieu du dos, et, sur le visage, en longues mèches cachant presque les yeux, ils ne portaient, pour tout vêtement, qu'une peau de caribou agrafée sur la poitrine et un étroit bandage autour des reins.

On leur donna chemises, pantalons et capotes, dont ils s'affublèrent aussitôt, sans, néanmoins, quitter leurs nippes.

Bien plus, pour se dédommager de l'insuffisance de leur toilette précédente, ils achetèrent autant d'habits qu'ils purent, et se les mirent tous sur eux.

Les uns se promenaient avec trois pantalons ; d'autres, avec deux lourds manteaux. Leur chef, comme le plus riche, solennisa le dimanche, en gardant constamment cinq chemises sur son auguste personne... et, cela, sous les rayons ardents du soleil d'été ! Tous suaient à grosses gouttes ! N'importe ! ils tinrent bon jusqu'au bout.

A quelles tortures élégants et élégantes de tous pays ne se condamnent-ils pas très volontairement, pour satisfaire leur vanité !...

Le P. Arnaud leur ayant demandé de le conduire à Petitsikapau, ils répondirent, effrayés, qu'ils le guideraient jusqu'au lac Ashuanipi, lieu de leurs quartiers d'hiver, assurés d'y pêcher sous la glace assez de poissons pour se nourrir, eux et leurs familles. Mais ils protestèrent qu'ils n'iraient pas plus loin, dans la crainte de mourir de faim.

Toutes les instances furent inutiles. Même les jeunes gens les plus forts, les plus courageux et les plus en quête d'aventures, se récusèrent.

Il fallut donc renvoyer cette expédition si désirée. On ne put reprendre l'exécution du projet que quelques années plus tard.

Bethsiamits. — Maison des Pères.

OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
BAIE D'HUDSON
KEEWATIN
MACKENZIE
YUKON
COLOMBIE BRITANNIQUE
ALASKA
Cercle polaire
Grand lac des Ours
Grand lac des Esclaves
Mackenzie Fl.
Yukon Fl.
Dawson
Klondike R.
Porcupine R.
Bell R.
Fᵗ Yukon
Fᵗ McPherson
Sᵗ Nom de Marie
Riv. Peel
R. Rouge Arctique
Fᵗ Anderson
Anderson R.
Fᵗ Good Hope
N.-D. de Bonne Espérance
L. Faraud
L. Fabre
Fᵗ Franklin
Fᵗ Normand
Sᵗᵉ Thérèse
L. Taché
L. Grandin
L. Tempier
L. La Martre
L. Clut
L. Séguin
L. Rey
L. Mazenod
Fᵗ Rae
Sᵗ Michel
Coppermine R.
Riv. Mine de cuivre
Yellowknife R.
R. des Couteaux jaunes
L. Aylmer
Chesterfield Inlet
Fᵗ Simpson
Sacré-Cœur
Fᵗ Providence
Sᵗ Cœur de Marie
Fᵗ Résolution
Sᵗ Joseph
Fᵗ Smith
Sᵗ Isidore
R. des Esclaves
Fᵗ Chipewyan
Nativité
Fᵗ Fond du Lac
N.-D. des Sept-Douleurs
L. Athabaska
Riv. Athabaska
Fᵗ Liard
Sᵗ Raphaël
Riv. aux Liards
Riv. Noire
Fᵗ Nelson
Sᵗ Paul
R. Nelson
Riv. aux Foins
Riv. La Paix
Fᵗ Vermillon
Sᵗ Henri
L. du Brochet
L. Wollaston
Fᵗ Churchill
Churchill R.
C. Churchill
145
140
135
130
125
120
115
110
105
100
95
90
85
70
65
60

COLOMBIE BRITANNIQUE
ALBERTA
SASKATCHEWAN
ÉTATS UNIS
OCÉAN PACIFIQUE
WASHINGTON
MONTANA
IDAHO
ORÉGON
WYOMING
DAKOTA
MINNESOTA
Riv. La Paix
Athabaska Riv.
Nelson Fl.
Churchill R.
Fraser Fl.
Saskatchewan du Nord
Saskatchewan du Sud
Missouri Riv.
Yellowstone R.
Montagnes Rocheuses
Montagnes Bleues
Champs de lave
Lac Winnipeg
Winnipeg
Prince Albert
Edmonton
Calgary
Le Pas
Portage La Loche
Ile à la Crosse
York Factory
Norway House
Victoria
Vancouver
Seattle
Kamloops
Prince Rupert
Pembina
Riv. Rouge
Kenora
Oregon City
Olympia
Colville
Columbia
L. Winnipegosis
L. Manitoba
L. Dauphin
Assiniboine R.
Qu'Appelle R.
Souris R.
Kootenay R.
Riv. aux Serpents
Walla Walla
Ft Hall
Ft Jasper
Mt Brown
Ft Dunvegan
Athabaska Landing
Ft Carlton
Battleford
L. des Bois
R. La Pluie
0 100 200 300 400 500 km

V

LIVRE SIXIÈME

Dans le Nord-Ouest Américain

1845-1861

CHAPITRE Ier

Situation politique et religieuse du Nord-Ouest Américain à l'arrivée des Oblats

§ 1

La Compagnie de la baie d'Hudson.

Très au delà de l'Ontario, une région immense, se prolongeant à l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses, s'avance au nord vers l'Océan Glacial arctique. D'une superficie comprenant sept à huit fois celle de la France, elle est parsemée d'une multitude de lacs, dont quelques-uns, par leurs dimensions, ressemblent à des mers intérieures. La surface du lac Athabaska, par exemple, vaut vingt fois celle du lac de Genève ; celle du lac Winnipeg, quarante-trois fois. Le grand lac des Esclaves, long de cinq cent cinquante kilomètres (distance supérieure à celle de Marseille à Dijon) et large d'une centaine, est plus vaste encore. Quoique sa surface dépasse quarante-cinq fois celle du plus beau lac de la Suisse, elle est, pourtant, inférieure à celle du grand lac des Ours.

Non moins extraordinaires sont les rivières et les fleuves.

Dans la partie méridionale, notons la Saskatchewan. Composée de deux branches également importantes, qui se rejoignent un peu en aval de Prince-Albert, elle se jette dans le lac Winnipeg, après un parcours de deux mille kilomètres (1). Déversoir de ce même lac, dont elle porte les eaux dans la baie d'Hudson, la rivière Nelson paraît la conti-

(1) Il serait plus correct d'écrire Siskatchewan, abréviation des mots dont se servaient les Cris, premiers habitants de ces contrées : *Kisiska-tchewan* (rivière au cours rapide). Mais l'autre orthographe a définitivement prévalu, l'usage ayant, en ce cas, comme en beaucoup d'autres, voilé l'origine étymologique. La branche septentrionale de la Saskatchewan s'appelle aussi rivière Du Pas, ainsi que la nomma, en souvenir de sa mère, Marie-Anne de l'Isle du Pas, le chevalier de La Vérendrye, qui la découvrit, en 1748.

nuation de la Saskatchewan, dont le cours total compterait, dans cette hypothèse, deux mille sept cents kilomètres.

Au sud, la rivière Rouge, venant des hauts plateaux des États-Unis, débouche, après une course de huit cents kilomètres, dans le lac Winnipeg.

De l'ouest à l'est, coule, pendant seize cents kilomètres, la rivière Churchill, ou Missinippi, constituée, en majeure partie, par une série presque ininterrompue de lacs. Un de ses affluents de gauche l'enrichit des eaux du lac Caribou, ou des Rennes, très considérable aussi.

Plus au nord, la rivière Athabaska, dont la source n'est pas éloignée de celle de la Saskatchewan, passe entre le lac La Biche et le petit lac des Esclaves, dont elle reçoit l'émissaire, et se dirige vers le lac Athabaska, qu'elle atteint après un parcours de douze cents kilomètres. On la regarde comme la branche méridionale du Mackenzie.

La branche septentrionale de celui-ci est la rivière La Paix, *Peace River*, parfois large de trois à quatre kilomètres, et longue de dix-sept cents. Après avoir marié ses eaux à celles de l'Athabaska, au delà du lac du même nom, elle s'appelle, durant plus de quatre cents kilomètres, rivière des Esclaves, *Slave River*.

Vrai roi des fleuves du Nord-Ouest Américain, et l'un des plus importants du monde, le Mackenzie, formé de ces deux puissantes branches, sort du grand lac des Esclaves, et roule majestueusement, vers l'Océan Glacial arctique, ses eaux grossies de celles de la rivière aux Liards, à elle seule plus considérable que le Rhône. Dans son ensemble, il se développe sur une longueur de plus de quatre mille kilomètres, et détermine, par les divers bras de son estuaire, une foule d'îles, sur lesquelles s'attroupent les morses et les phoques, tandis que, non loin du rivage, en été, s'ébattent les baleines et les cachalots.

Innombrables, les rivières et lacs de l'immense Nord-Ouest le dotent d'un gigantesque réseau naturel de communication, de sorte qu'on peut le parcourir en tous sens, à travers d'énormes distances, toujours par la voie fluviale, à condition, cependant, de se condamner à des portages multiples. Si l'on rencontre, parfois, en effet, des fleuves larges de sept à huit kilomètres, à la pente presque insensible, on trouve aussi des rivières d'une effrayante déclivité. Leurs flots courroucés chevauchent, alors, les uns sur les autres, et se précipitent, avec la rapidité de la flèche, entre leurs rives resserrées, ou sur les gros blocs de rochers qui encombrent leur lit.

Non seulement ces fleuves, rivières et lacs constituent, en toute saison, malgré l'amoncellement des obstacles, de grandes artères de communication, mais c'étaient, il y a une soixantaine d'années, les seules routes praticables, car, sur les trois quarts du pays, croissaient d'impénétrables forêts coupées de marais mouvants.

Extrêmement rigoureux est le climat.

Au lac Athabaska, le thermomètre descend à quarante degrés centigrades au-dessous de zéro, et, quelquefois, à quarante-cinq ; près du grand lac des Ours, à quarante-huit, cinquante et cinquante-six ; sur les rives de l'Océan Arctique, à plus de soixante. On se demande comment des êtres humains peuvent vivre dans un tel milieu.

Vers la mi-septembre, il neige déjà dans les environs d'Athabaska, et le lac se couvre de glace, depuis la première semaine de novembre jusqu'à la fin de mai, ou au commencement de juin.

Sur le grand lac des Esclaves, la glace apparaît vers le mois d'octobre, et ne fond que vers le 15 juin ; mais la navigation n'y est pas sûre, avant le mois de juillet, à cause des lourds glaçons qui demeurent à sa surface, et que le vent pousse dans toutes les directions. En plein été, on y rencontre encore des banquises errantes.

Quant au grand lac des Ours, il est pris par les glaces pendant près de onze mois, ou mieux, il en est embarrassé presque constamment, car, si la débâcle survient à la mi-juillet, elle se prolonge jusqu'en août, et n'est pas terminée, lorsque se forment les nouvelles glaces d'automne.

On se tromperait, toutefois, en jugeant stérile et pauvre ce pays qu'un blanc linceul de neige couvre si longtemps, chaque année. Une plaine d'une étonnante fertilité s'étend, à perte de vue, depuis le bassin de la rivière Rouge, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, sur plus de seize cents kilomètres de long et huit à neuf cents de large. Cette zone renferme près de cent millions d'hectares d'excellentes terres : océan de verdure allant de tous côtés jusqu'à l'horizon, et au-dessus duquel s'élèvent, comme des îles, quelques rares bouquets d'arbres.

Même les parties plus septentrionales ne sont pas réfractaires à la culture, comme l'ont démontré des expériences subséquentes, dues en grande partie aux Oblats. Depuis longtemps, on y avait deviné une source inépuisable de richesses, dans la multitude d'animaux à fourrures qui y pullulent : martres, loutres, civettes, lynx, castors, ours noirs, jaunes, gris et blancs, rats musqués, blaireaux, hermines, renards de toutes couleurs, etc. La peau de quelques-uns de ceux-ci monte à des prix fabuleux. On la vend facilement jusqu'à mille francs, en Europe.

Pour le commerce très rémunérateur des pelleteries se formèrent des Compagnies diverses. Par une charte de 1670, Charles II, roi d'Angleterre, en concéda le monopole exclusif à l'une d'elles, dont le prince Rupert, son cousin, était l'un des principaux actionnaires. Il l'établit en corps politique, sous le nom de Compagnie de la Baie d'Hudson.

Si élastiques étaient les termes de la charte royale, que cette Compa-

gnie prétendit ensuite avoir non seulement le monopole commercial, mais aussi la propriété absolue de l'immense territoire s'étendant, depuis les rivages de la baie d'Hudson, jusqu'aux sources lointaines des fleuves et rivières innombrables qui y déversent leurs eaux. Elle l'administrait en pleine souveraineté, et maintint cette prétention jusqu'en 1870. Après deux siècles de jouissance, elle vendit, alors, ses droits seigneuriaux au Gouvernement du Canada, pour la somme coquette de trente-sept millions et demi de francs, plus la concession d'un vingtième des terres situées dans la zone fertile (1).

Au temps de la domination française, cependant, des marchands de Québec et de Montréal avaient formé, de leur côté, pour le commerce des pelleteries, une Société qui, après diverses vicissitudes, prit le nom de *Compagnie du Nord-Ouest*. Ses employés s'avancèrent jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Ils créèrent des postes sur la Saskatchewan, sur les fleuves Nelson et Churchill, et parvinrent même jusqu'au voisinage de l'Athabaska (2).

Ces deux Compagnies rivales subsistèrent, même après l'annexion du Canada à la Grande-Bretagne. Elles avaient chacune plusieurs milliers d'agents de diverses catégories : commis traiteurs, comptables, interprètes, pilotes, rameurs pour les canots, etc.

Également riches et puissantes, elles se firent une concurrence qui, plus d'une fois, amena des rixes sanglantes et de véritables batailles rangées. Leurs hommes cherchaient à s'arracher, les uns aux autres, les pelleteries apportées par les sauvages. Ils se précipitaient sur elles, et se les disputaient, sous les yeux des chasseurs, qui attendaient, impassibles, le dénouement du combat.

Les ballots de fourrures restaient aux mains des vainqueurs, qui s'empressaient de charger sur leur dos les précieux colis, et de se diriger vers leurs postes respectifs, tandis que les Indiens marchaient derrière eux, comme des *gentlemen*, faisant porter leurs bagages par des serviteurs.

Cet état de guerre continua jusqu'en 1821.

Sous l'influence de sir John Franklin, affligé de ces querelles toujours

(1) Cf. B. Willson, *The Great Company*, in-8°, Toronto, 1899. G. Bryce, *History of the Hudson's Bay Company*, in-8°, Toronto, 1900.

(2) Cf. Masson, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest. Récits de voyage et rapports inédits*, 2 in-8°, Québec, 1889-1890. Bancroft, *Works on the Western half of North America (Pacific States) from Alaska to Mexico*, 39 in-8°, San Francisco, 1883-1890, t. XXVII, ch. XVIII, *The North-West Company*, p. 551-585. Il dit qu'on l'appelait aussi *The North-West Company of Montréal*, ou encore *Canada Company*, pour la distinguer de la Compagnie de la Baie d'Hudson, plus anglaise.

renaissantes, les deux Compagnies qui, jusqu'à cette époque, avaient tâché de se nuire réciproquement le plus possible, se fondirent, alors, en une seule, sous la raison commerciale d'*Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson*. La plus jeune des deux perdait dans cette transaction son nom spécial, mais elle conservait ses membres et garantissait ses intérêts (1).

A partir de ce moment, la Compagnie de la Baie d'Hudson, reconstituée sur une base plus large et plus solide, divisa les vastes territoires du Nord-Ouest, en quatre départements, comprenant trente-trois districts et cent cinquante-deux postes, ou forts.

Séparés par des distances de cent à deux cents kilomètres et même davantage, ces postes s'échelonnaient le long des grands cours d'eau, principales artères de communication. On les trouvait aussi aux confluents des rivières et à leurs embouchures, comme sur les lacs les plus importants.

A des époques déterminées, les sauvages y venaient de très loin, pour y échanger les fourrures des animaux tués à la chasse, contre ce dont ils avaient besoin : provisions, vêtements, tabac, poudre, couvertures de laine, fichus coloriés, etc. Aucune monnaie métallique, ou fiduciaire, n'ayant cours dans le Nord-Ouest, tout s'y payait en nature.

Ces pelleteries étaient ensuite centralisées aux factoreries, ou entrepôts généraux, d'York et de Moose, situées sur les rives de la baie d'Hudson. De là, on les expédiait en Angleterre.

Quoique désignés sous le nom de « forts », les postes, comptoirs et factoreries n'avaient ni remparts, ni fossés, ni rien de l'aspect belliqueux présenté par de vraies citadelles. Seule une enceinte de pieux, hauts de cinq à six mètres, et pressés les uns contre les autres, les entourait. Cette palissade paraissait suffisante, pour les mettre à l'abri d'une surprise, dans le cas, peu probable, où les naturels auraient eu l'intention de s'emparer, par la violence, des objets accumulés dans les magasins.

A l'intérieur de cette enceinte protectrice, s'élevaient trois ou quatre maisons, ordinairement en bois. L'une servait d'habitation pour les employés, et les autres, d'entrepôts, soit pour les fourrures, soit pour les marchandises destinées aux échanges.

Deux fois l'an, ces solitudes s'animaient, à l'arrivée des sauvages. Au mois de septembre, avant les grandes chasses, ils s'y rendaient pour se munir de ce qui était nécessaire à leurs longues expéditions à travers la forêt ; et, en mai, après le dégel, ils revenaient pour apporter leurs

(1) Cf. Bancroft, *Op. cit.*, t. XXVIII, ch. XIV, *Union of the North-West and the Hudson's bay Company, and the subsequent charters*, p. 296-316 ; 460-507.

pelleteries. A ces deux époques de l'année, ils dressaient leurs tentes autour des forts de la Compagnie.

On eût dit, alors, un village bruyant, dont le comptoir était le centre. C'étaient des cris d'étonnement à la vue des merveilles entassées dans les magasins ; puis, des conversations interminables, des pantomimes les plus expressives, pour se raconter mutuellement les moindres détails de leurs courses sous bois. La joie de se revoir, après des mois de séparation, se traduisait par des exclamations retentissantes, des chants, des danses et des jeux variés.

Mais ces beaux jours duraient peu. Bientôt la nécessité de se procurer, par la chasse ou la pêche, la nourriture indispensable, les contraignait à replier leurs tentes. Ils partaient par petits groupes, ou par familles, dans toutes les directions, sans but précis, au hasard des circonstances : vie d'aventures, la seule qui leur convînt, et qui leur plût.

En résumé, dans cet immense Nord-Ouest Américain, dix fois vaste comme la France, il n'y avait, alors, ni villes, ni villages, ni bourgades, ni hameaux, mais seulement des peuplades errantes et des postes de trafiquants en fourrures, disséminés, dans des espaces énormes, à des centaines de kilomètres, les uns des autres.

Aussi les Anglais l'avaient-ils surnommé *the great lone Land*, la grande terre de solitude !...

Plus au nord étaient les *Barren Grounds*, ou steppes d'une désolante aridité !

§ 2

Mgr Provencher.

Ni la Compagnie de la Baie d'Hudson, ni sa rivale, celle du Nord-Ouest, ne se préoccupèrent, si peu que ce fût, de l'évangélisation, ou de la civilisation de ces sauvages qui, par leur travail, leur assuraient des bénéfices si considérables. Elles n'étaient, l'une et l'autre, que des entreprises commerciales, envisageant les choses exclusivement au point de vue mercantile.

Pendant presque toute la première moitié du XIX^e^ siècle, ces immenses territoires du Nord-Ouest appartinrent au diocèse de Québec, le seul qui, pendant longtemps, exista pour l'ensemble du Canada. En 1818, Mgr Plessis, évêque de Québec, en fit un district spécial, et y envoya l'abbé Provencher, avec les pouvoirs de vicaire général, mais ne lui donnant, pour tout clergé, qu'un prêtre et un jeune séminariste.

Deux ans plus tard, le 16 février 1820, l'abbé Provencher fut promu

à la dignité épiscopale, avec le titre d'évêque de Juliopolis, *in partibus*, mais, néanmoins, n'administra encore le district du Nord-Ouest que comme auxiliaire de l'évêque de Québec.

Canadien français, Mgr Provencher se mit à l'œuvre avec courage. Il installa sa résidence non loin du fort Garry, un peu au sud du lac Winnipeg, au confluent de l'Assiniboine et de la rivière Rouge (1). Son but était de bâtir, là, une église, une école et une maison pour les Missionnaires.

De ce point, il poussa ses excursions apostoliques jusqu'à des distances de cinq à six cents kilomètres ; mais le manque de collaborateurs et de ressources ne lui permit point de réaliser de plus vastes desseins.

Durant plus d'un quart de siècle, de 1818 à 1844, époque à laquelle le Nord-Ouest fut érigé en vicariat apostolique indépendant de Québec, dix prêtres seulement vinrent successivement aider le pieux prélat. La plupart ne demeurèrent que de cinq à six ans dans ces contrées inhospitalières. Jusqu'en 1837, ils n'y furent jamais plus de trois simultanément, et l'arrivée de l'un semblait toujours le signal du départ d'un autre (2).

Après vingt-six ans de recherches et de démarches réitérées, Mgr Provencher, n'avait, en 1844, que quatre collaborateurs, chiffre notoirement insuffisant pour un champ d'action d'une telle étendue.

La seule résidence fondée près du fort Garry, fut mise sous le patronage de Saint-Boniface, et dotée d'une modeste église, moitié en pierre, moitié en bois.

Deux autres stations temporaires, établies sur les bords de l'Assiniboine, voyaient, de temps en temps, un Missionnaire : l'une était celle de Saint-François-Xavier, à trente kilomètres à l'ouest de Saint-Boniface ; l'autre, celle de la Baie Saint-Paul, à une vingtaine de kilomètres plus loin.

Les conversions avaient eu lieu presque uniquement parmi les Métis français. C'étaient les descendants des anciens Canadiens venus dans ces régions, depuis cent ou cent cinquante ans, comme agents ou employés de la Compagnie du Nord-Ouest, ou de celles qui l'avaient précédée, et qui s'y marièrent à des sauvagesses.

En l'absence de tout prêtre catholique, privés d'église et d'autels,

(1) Cette rivière est ainsi nommée, non à cause de la couleur de ses eaux qui sont plutôt d'un blanc jaunâtre, comme l'indique le mot Winnipeg, qui, en langue sauvage, signifie eau bourbeuse, mais parce qu'elles furent souvent rougies, à la suite des combats sanglants entre les Sauteux et les Sioux, leurs ennemis.

(2) Cf. G. Dugas, *Vie de Mgr Provencher*, in-12, Montréal, 1889, p. 153, 204, 205, 235, 251 sq., 267.

ces Canadiens négligèrent complètement les pratiques de la religion, mais gardèrent la foi, et, avant de mourir, dirent souvent à leurs fils :

— Un jour, les hommes de la prière viendront vous apprendre ce qu'il faut faire pour servir Dieu, comme il veut être servi, et mériter le ciel. Vous les distinguerez à ces deux signes : ils seront revêtus d'une robe noire, et n'auront pas de femmes.

A ces marques, les Métis, dont beaucoup n'avaient même pas reçu le baptême, reconnurent, dans les prêtres catholiques, les envoyés célestes, dont leurs pères leur avaient parlé, et ils se montrèrent dociles à leur enseignement...

Dans le bassin de la rivière Rouge, habitaient des sauvages que les premiers explorateurs français appelèrent *Sauteux*, parce qu'ils les rencontrèrent sur toute la côte septentrionale du lac Supérieur, à partir du Sault-Sainte-Marie, qui le fait communiquer avec le lac Huron. Les compagnons de Mgr Provencher essayèrent de les convertir et de les initier à l'agriculture. Tous les efforts de leur zèle se brisèrent contre l'obstination de ces infidèles, constamment rebelles aux inspirations de la grâce.

Quant aux autres sauvages : Cris de la vallée de la Saskatchewan ; Pieds-Noirs errant un peu plus au sud et jusqu'aux Montagnes Rocheuses ; Esclaves, près des lacs du même nom ; Loucheux, Peaux-de-Lièvres, Mangeurs de Caribous, Couteaux-Jaunes, Castors, Plats-côtés-de-chien, Sarcis, Esquimaux, des régions avoisinant la mer Glaciale, aucun n'avait entendu encore les Missionnaires.

L'impuissance absolue de faire du bien à tant de peuplades, plongées dans les plus épaisses ténèbres, désolait Mgr Provencher. Il souffrait surtout, en constatant que les prêtres, venus à son aide, le quittaient pour la plupart, après un court séjour sous ce rude climat.

En présence de ces vides qu'il ne réussissait pas à combler, il disait tristement, alors que les infirmités commençaient à l'abattre lui-même, après un quart de siècle d'apostolat :

— Je ressemble à un vieux chêne, demeuré seul debout, au milieu d'une plaine, où l'orage emporte successivement tous les arbres plus jeunes et incapables de résister à sa violence.

Où trouverait-il des ouvriers évangéliques, maintenant surtout que, le vicariat apostolique du Nord-Ouest étant détaché du diocèse de Québec, l'évêque de cette ville n'aurait plus la même obligation de se priver de quelques-uns de ses prêtres, en faveur de ces missions, dont il était, désormais, déchargé devant l'Église et devant Dieu !

CHAPITRE II

De Montréal à la rivière Rouge

24 juin - 25 août 1845

§ 1

Le P. Pierre Aubert.

En ce pressant besoin, Mgr Provencher, connaissant les merveilles d'héroïsme opérées par les Oblats de Marie dans le Haut et le Bas-Canada, tourna ses regards vers eux (1).

— Si je les obtiens, disait-il, je descendrai, en paix, dans la tombe, après avoir chanté mon *Nunc dimittis !* Des religieux voués par état à l'évangélisation des pauvres et des âmes les plus abandonnées, trouveront, dans les grâces de leur vocation, une force contre les défaillances de la nature, parmi tant d'obstacles et de privations de tout genre... Une Congrégation, ce n'est pas seulement quelques individus épars : c'est une armée, avec le nombre, la hiérarchie et la discipline. Des hommes peuvent tomber malades, se décourager, mourir : une Congrégation ne meurt pas. Au milieu même des deuils et des épreuves sans cesse renouvelées, elle poursuit sa tâche, avec ordre et méthode, avec ensemble et persévérance, avec les plus grandes chances de succès.

Plein de ces sentiments, il pria Mgr Bourget de se faire son avocat auprès de Mgr de Mazenod.

Ému à la pensée que tant d'âmes ignoraient encore le vrai Dieu et leurs destinées éternelles, le vénéré Fondateur consentit à envoyer ses enfants à leur secours. Cette œuvre, toute d'immolation, allait à son cœur si généreux. Le 5 décembre 1844, il mandait au P. Guigues,

(1) Notons, à ce propos, les réflexions formulées par le biographe du prélat : « On a vu, jusqu'ici, combien Mgr Provencher avait eu de la peine à se procurer des prêtres séculiers, pour l'aider dans ses travaux. Cette difficulté devenait de plus en plus grande. Il n'y a que des hommes appartenant à un Ordre religieux, qui soient capables de se dévouer constamment à ce dur ministère. Hors d'une Communauté, on rencontre bien, de temps à autre, quelque sujet à qui la vertu inspire un tel désintéressement ; mais on ne doit pas compter là-dessus pour assurer l'avenir des missions... » — G. Dugas, *Vie de Mgr Provencher*, p. 251.

arrivé depuis quatre mois seulement en Amérique, d'ajouter ces missions du Nord-Ouest à celles qu'il avait la charge d'organiser.

— Courage et confiance, lui écrivait-il. Dieu nous trace la route. Il ne nous délaissera pas, quand nous n'avons d'autre désir que de nous sacrifier pour la gloire de son nom.

La hardiesse de l'entreprise épouvanta le P. Guigues.

— Je considère cette fondation, écrivait-il, le 14 février 1845, comme imprudente, et, dès lors, contraire à la volonté de Dieu. Nous sommes à huit cents lieues de la rivière Rouge... les communications sont extrêmement difficiles. Ce sera pour les sujets une vie d'isolement et de dangers de toutes sortes...

Une lettre du 24 mars 1845 réitéra l'ordre. L'esprit de foi guidait la plume du Supérieur général :

— Je ne conçois pas, disait-il à son représentant au Canada, comment vous avez pu vous méprendre si étrangement sur les missions du district de la rivière Rouge. Il me semble, pourtant, vous en avoir parlé d'une manière assez claire et précise, pour que vous comprissiez bien que ce n'était point une simple proposition à examiner et à discuter, mais une détermination arrêtée, dont je vous confiais l'exécution. Elle ne peut souffrir aucune sorte de retard... Je désigne pour cette œuvre si importante le P. Pierre Aubert, auquel vous joindrez, pour commencer, un des Pères canadiens que vous jugerez le plus propre à la chose.

Frère du P. Casimir Aubert, fondateur de la province d'Angleterre, le P. Pierre Aubert avait reçu, à l'improviste, le 4 juin précédent, son obédience pour le Saguenay, avec ordre de s'embarquer pour le Nouveau-Monde, dans les trois jours.

A l'instant, il avait répondu, de Notre-Dame de l'Osier, sa résidence :

— Non seulement j'accepte avec une entière soumission, mais avec la plus vive reconnaissance. Je ne me dissimule pas que cette mission, vu les difficultés qui l'entourent et les peines dont elle sera la source, ne demande nécessairement l'immolation totale de soi-même ; mais c'est précisément ce qui, en elle, m'attire. Depuis longtemps, j'étais convaincu que je ne travaillais pas assez pour Dieu : je soupirais après une circonstance qui m'amènerait à faire pour Lui un plus grand sacrifice. Aussi je le bénis de m'avoir appelé à lui gagner des âmes, aux dépens de mon repos et des avantages temporels, dont nous jouissons dans nos maisons de France...

Une lettre si édifiante apporta une grande joie au cœur de Mgr de Mazenod. Saintement fier de voir ses fils animés de sentiments si beaux, il ne cachait pas le bonheur qu'il en éprouvait. Nous en trouvons l'expres-

sion dans un billet écrit, quelques jours plus tard, au P. Honorat :

— Des sujets qui vont traverser les mers, aucun n'a cédé aux exigences de la nature. Il n'en est pas un qui n'ait vaillamment, en quittant l'Europe, renoncé à la consolation de faire ses adieux à sa famille. On remarque ces traits dans d'autres Instituts. Je veux dire qu'on sait aussi, chez nous, pratiquer les vertus les plus héroïques.

Au commencement du mois d'août 1844, le P. Pierre Aubert arrivait donc au Canada, avec le P. Guigues et le P. Garin. Il séjourna plusieurs mois à Longueuil, pour se familiariser avec le pays, et y fut vite apprécié.

Quelques semaines après, Mgr Bourget écrivait de lui à Mgr de Mazenod :

— Le P. Aubert plaît beaucoup. Il a déjà été appelé par les directeurs du collège de Saint-Hyacinthe, pour prêcher la retraite annuelle aux deux cents élèves de leur établissement.

Tous, élèves et professeurs, goûtèrent beaucoup ses instructions.

Dès qu'il fut question de confier aux Oblats les missions de la rivière Rouge, le P. Aubert se montra l'un des plus empressés à accueillir favorablement les propositions de Mgr de Juliopolis.

Et quand il apprit qu'on ne le destinait plus au Saguenay, mais au Nord-Ouest, il accepta cette nouvelle obédience avec autant de calme, de simplicité et de zèle, qu'il avait accepté la première.

— Malgré les ronces et les épines qui m'attendent, écrivait-il, le 23 juin, à Mgr de Mazenod, je pars content, tellement j'ai la conviction intime d'accomplir la volonté de Dieu. Cette persuasion m'enlève toute inquiétude, et mon bonheur est si intense, que je me demande s'il me reste le mérite du sacrifice !...

Le même jour, il écrivait à son frère, le P. Casimir Aubert :

— Je trace ces lignes, la veille de mon départ, après dix heures du soir... Il nous faudra naviguer, pendant quarante-cinq jours, au moins, en canot d'écorce. Nous n'en descendrons que pour nous reposer, la nuit, sous une tente... Ce voyage, quoique j'en devine par avance les fatigues et les vicissitudes, n'a rien qui me trouble. Je vais à la rivière Rouge avec autant de tranquillité que j'en avais, autrefois, en sortant pour nos promenades du jeudi... A Dieu l'holocauste de toutes mes affections... Il est bien des choses permises auxquelles je tenais, je l'avoue : je quitte tout cela sans regret...

Paroles fort belles, assurément.

Il fallait au P. Pierre Aubert un vrai courage, pour aller, avec autant de calme et de décision, se dévouer au salut des âmes, dans un pays aussi éloigné, et, alors, aussi peu attrayant.

§ 2

Le P. Taché.

Appartenant à l'une des principales familles du Canada, dont le rôle politique fut considérable à l'origine de la Confédération, le P. Taché était, par sa mère, née de la Broquerie, neveu de M. Hertel de Rouville, dont nous avons parlé plus haut, à propos du calvaire de Belœil. Par sa mère aussi, il était arrière-petit-neveu de l'illustre Varennes de la Vérendrye, qui, le premier, au nom du roi de France, Louis XV, parcourut en explorateur, pendant quatorze ans, de 1731 à 1745, les territoires qui s'étendent au delà du lac Supérieur jusqu'à la rivière Saskatchewan et aux Montagnes Rocheuses, y créant de nombreux postes, acquis ensuite par la Compagnie du Nord-Ouest, qui les céda à celle de la baie d'Hudson.

De son père, officier de valeur, mort âgé de quarante ans à peine, après avoir servi la patrie sur les champs de bataille, Alexandre Taché tenait une indomptable énergie de caractère, qu'il eut souvent l'occasion de manifester, durant sa longue vie d'apôtre.

Élève du collège de Saint-Hyacinthe, l'un des plus renommés du Canada, il s'y fit remarquer, durant les huit ans qu'il y resta, par ses aptitudes pour toutes les branches du savoir humain. Mais il ne se laissa éblouir ni par ses succès, ni par les avantages matériels qu'il trouvait dans sa famille. Passant, avec sa mère, une partie de ses vacances au manoir de M. de Rouville, son oncle, il comprit bien vite que les richesses ne suffisent pas à procurer le bonheur. En même temps, la grâce, par de secrets appels, l'invitait à une vie de renoncement et de dévouement complet à Dieu et aux âmes.

Ayant achevé ses études classiques et son cours de philosophie, il entra donc au grand séminaire de Montréal.

Là, il connut les Oblats. Leur vocation de Missionnaires des pauvres lui apparut dans sa sublimité, et, trois ans plus tard, il vint frapper à la porte de leur noviciat de Longueuil.

Après l'avoir longuement examiné, avec cette austère sévérité qui était l'un des traits de son caractère, le rigide P. Allard écrivait de lui, dans ses notes confidentielles à Mgr de Mazenod :

— Le Frère Alexandre Taché, d'une des familles les plus distinguées du pays, jouit au dehors d'une réputation de talents bien assise : mémoire heureuse, esprit droit, jugement solide, pénétration peu commune, facilité d'élocution. Toutes ces qualités sont relevées par une sagesse, une excellente éducation, une politesse exquise qui le feront briller dans toutes les sociétés. De plus, il possède l'humilité et la prudence, ne parlant qu'avec beaucoup d'à-propos.

Il était sur le point de terminer le temps d'épreuve qui précède la profession des vœux perpétuels, quand il apprit que la Congrégation acceptait les missions si pénibles de la rivière Rouge. Il s'offrit aussitôt pour ce ministère si méritoire, affirmant que son plus ardent désir était d'y consacrer sa vie entière, et demandant avec instance qu'on le comptât parmi les premiers apôtres. Ses prières furent si réitérées et si suppliantes, que le P. Guigues y crut voir un indice de la volonté de Dieu, et résolut de le donner pour compagnon au P. Aubert.

Comme la suite des événements le démontra dans la plus claire évidence, c'était bien, en effet, la volonté de Dieu.

§ 3

Deux mois en canot d'écorce.

De Montréal à Saint-Boniface, il y a deux mille trois cents kilomètres environ. De nos jours, ce trajet s'achève commodément, en moins de quarante-huit heures, dans les confortables wagons des Compagnies de chemin de fer, dont les lignes se continuent jusqu'à l'océan Pacifique.

Mais, en 1845, vu l'absence de toute route sur laquelle un véhicule quelconque pût rouler, on n'avait à sa disposition que le rudimentaire canot d'écorce. Avec lui, on suivait les rivières, on traversait les lacs, on glissait sur les rapides, et on s'avançait lentement, interrompant souvent la navigation, à cause des portages qui fréquemment se rencontraient. Leur chiffre n'était pas inférieur à quatre-vingts sur cet interminable parcours.

Les Pères partirent de Montréal, le 24 juin 1845, fête de Saint-Jean Baptiste. Six hommes formaient l'équipage. L'un d'eux était iroquois, et devait servir de guide à travers ce dédale de lacs, de rivières, et de cours d'eau de moindres dimensions. Le canot avait dix mètres de long, un mètre et demi de large, et à peine soixante centimètres de profondeur, afin qu'il pût flotter même sur des ruisseaux, tout en étant capable d'affronter le lac Supérieur et les autres grands lacs, où les tempêtes ne sont pas rares.

On remonterait, d'abord, la rivière Ottawa, pendant plus de cinq cents kilomètres, jusqu'à Mattawa (1). Là, on s'engagerait dans la rivière du même nom qui a son confluent en cet endroit, et vient de l'Ouest, des hauteurs où se trouve le lac Nipissing. Après avoir traversé cette belle pièce d'eau, on redescendrait par la rivière des Français, *French river*, jusqu'à la baie Georgienne du lac Huron, communiquant

(1) Voir la carte, p. 4.

par le Sault-Sainte-Marie avec le lac Supérieur, dont on atteindrait la côte occidentale à Fort William, près de Port-Arthur. De là, par un labyrinthe de rivières et un chapelet de mares et d'étangs, on remonterait jusqu'au lac La Pluie. *Rainy lake*, et au lac des Bois, *Lake of the Woods*, d'où, par la rivière Winnipeg, on gagnerait le vaste lac de ce nom. On devrait le côtoyer, durant une cinquantaine de kilomètres, jusqu'à l'embouchure de la rivière Rouge, *Red river*, que l'on remonterait, sur plus de soixante kilomètres, jusqu'à son confluent avec l'Assiniboine, où s'élevaient les quelques maisons qui constituaient Saint-Boniface.

Le lac Nipissing.

Programme plus facile à tracer qu'à réaliser !

Que de péripéties, d'incidents et d'accidents de tout genre réservait un voyage de cette longueur, entrepris et continué dans de telles conditions !....

D'abord, un vent contraire qui souffla plus d'une semaine, commença par retarder la marche. Douze jours seulement après le départ, on arriva à Mattawa, alors simple poste pour le trafic des pelleteries.

Relativement facile jusque-là, malgré sa lenteur, le voyage devint beaucoup plus pénible, par la quantité de portages qu'imposent les nombreux rapides de la rivière Mattawa.

On fut dédommagé, deux jours plus tard, en entrant dans le lac Nipissing, magnifique nappe d'eau de plus de quatre-vingts kilomètres

de long, sur vingt à trente de large, parsemée d'une multitude d'îles, entourée d'une foule de promontoires aux contours harmonieux et variés. La beauté du spectacle n'empêchait pas la navigation d'être dangereuse, comme le témoignaient une série de tertres et de croix plantées sur les rives, pour rappeler que bien des gens avaient trouvé la mort dans ces flots argentés.

La rivière des Français qui se présenta ensuite, est longue aussi de plus de quatre-vingts kilomètres, mais hérissée d'écueils, d'autant plus périlleux que la pente, très prononcée, fait de son lit une série presque ininterrompue de rapides. La force du courant entraînait le canot avec une vitesse effrayante. Sans l'habileté du guide, le frêle esquif se serait cent fois brisé sur les rochers à fleur d'eau.

Dans la matinée du 11 juillet, la petite troupe apercevait le lac Huron.

— C'est une véritable mer intérieure, écrivait le P. Taché. La vue se perd dans ses perspectives infinies.

Cinq jours et demi furent nécessaires pour le côtoyer, et l'on n'arriva au Sault-Sainte-Marie que le 16 juillet, vingt-deux jours après le départ.

Il fallut quatorze jours pour traverser le lac Supérieur, bien plus grand encore, car il a plus de six cents kilomètres de long, sur deux cent cinquante de large, avec une superficie de quatre-vingt mille kilomètres carrés. Un ouragan très violent contraignit les Missionnaires à s'arrêter, deux ou trois jours, sur une île déserte. Le 30 juillet, le temps ayant paru favorable, ils reprirent la traversée ; mais ils étaient à peine à quelques kilomètres du rivage que le vent se leva, de nouveau, avec plus de fureur.

Pendant de longues et terribles heures, le canot fut ballotté par des vagues d'une hauteur épouvantable. Elles se jouaient de lui comme d'un fétu de paille, tantôt le portant vers les cieux, sur leur crête bouillonnante, tantôt le laissant retomber dans un abîme et s'abattant sur lui.

La légère embarcation craquait sous les coups répétés de ces lourdes masses, et s'entr'ouvrait à divers endroits. Pour ne pas sombrer, on travaillait constamment à vider l'eau qui entrait par ces multiples fentes. On fut, ce jour-là, à deux doigts de la mort.

Enfin, le 30 juillet, les voyageurs accostèrent à Fort William, mais trempés jusqu'aux os et brisés de fatigue. Il leur restait encore plus de sept cents kilomètres à parcourir.

Le soir même, trente-sixième jour, ils se réembarquaient, pour remonter la rivière Kaministiquia, dans le but d'atteindre les plateaux, qui, se succédant à diverses altitudes, séparent le bassin du lac Supérieur

et du Saint-Laurent de celui de la baie d'Hudson. Ils n'y réussirent qu'au moyen de nombreux portages, dont plusieurs avaient de trois à quatre kilomètres.

Au delà de ce qu'on appelait la « hauteur des terres », ils n'eurent plus qu'à se laisser emporter par le courant, après avoir traversé le lac des Bois, long de plus de cent kilomètres, large de cinquante à soixante, et renfermant plusieurs milliers d'îles, dix mille, assure-t-on, grandes et petites, couvertes de forêts de cèdres, de trembles, d'épinettes et de sapins : innombrables bouquets de verdure émergeant des eaux.

A chaque instant, l'aspect du paysage change. Entre ces îles, des passages, tantôt larges, tantôt étroits, mais irréguliers et très pitto-

Le mont Mackay qui domine le fort William.

resques, forment, par leurs gracieux méandres, un inextricable labyrinthe, dans lequel on pourrait très facilement s'égarer, si on n'avait un habile pilote.

L'excursion que nous y fîmes nous-même, au mois d'août 1912, sur le coquet petit bateau à vapeur de notre maison de Kenora, nous a laissé un des plus charmants souvenirs de notre long et si instructif voyage dans le Nord-Ouest Américain. Les Pères Aubert et Taché le parcoururent moins commodément, dans leur rudimentaire canot d'écorce, et, parvenus à l'extrémité septentrionale, s'engagèrent dans la redoutable rivière Winnipeg, qui se déverse dans le lac du même nom.

Le 24 août, ils se trouvaient à l'embouchure de la rivière Rouge, et, le soir, ils campaient à six ou sept kilomètres seulement de Saint-Boniface. Ils y arrivèrent, le lendemain, 25 août, vers une heure de l'après-midi, après soixante-trois jours de labeurs, d'aventures et de souffrances.

Durant plus de deux mois, ils avaient couché, chaque nuit, tout habillés, sur la terre dure, à la belle étoile, ou sous une tente légère, que, parfois, pendant leur sommeil, le vent emportait au loin. Souvent aussi, la pluie les surprit, et ils se réveillèrent, à moitié noyés par l'eau accumulée dans les plis de terrain, où ils s'étaient endormis. Les moustiques et les maringouins surtout les tourmentèrent cruellement.

— On s'habitue à tout, disait le P. Aubert, excepté aux piqûres brûlantes de ces méchants insectes ailés, qui pullulent dans ces régions. Insatiables de sang humain, ils poursuivent sans trêve leurs victimes, et le jour, et la nuit.

Pendant ces deux mois, les voyageurs n'avaient eu sous les yeux que des arbres, des rochers, des rivières et des lacs. A peine, de temps en temps, quelques huttes de sauvages, échelonnées à de grandes distances, ou quelques postes de la Compagnie des trafiquants en fourrures. En dehors de ces points isolés, nulle trace de vie humaine : partout le désert.

L'accueil de Mgr Provencher fut des plus chaleureux. Il alla, sur le rivage, à leur rencontre, et les embrassa paternellement.

Le dimanche suivant, 1er septembre, du haut de la chaire, et avec les accents de la plus profonde reconnaissance, il commenta les paroles du vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti !...* Je mourrai en paix, Seigneur, maintenant que mes yeux ont vu arriver, dans ce pays, les religieux destinés à régénérer tant d'âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur.

Son émotion était si intense, qu'elle se communiqua à son auditoire, et les larmes des assistants se joignirent aux siennes.

Campement sauvage, près des postes de trafiquants en fourrures.

CHAPITRE III

Saint-Boniface

1845 - 1849

§ 1

Origine du « Chicago canadien ».

De nos jours, Winnipeg, bâti au confluent de l'Assiniboine et de la rivière Rouge, est le plus important marché de grains de l'empire britannique. Il en expédie annuellement plus de soixante millions de boisseaux, ou plus de vingt millions d'hectolitres.

Ses rues larges et régulièrement tracées ; ses boulevards bien entretenus ; ses vastes parcs d'une superficie de plus de cent cinquante hectares ; ses tramways électriques se développant sur plus de cent kilomètres à l'intérieur de la cité, et sur plus de soixante-dix dans les faubourgs ; ses riches monuments, dont quelques-uns, par leur hauteur et le nombre de leurs étages, imitent les *skyscrapers* ou gratte-ciel de New-York, et d'autres sont vraiment remarquables par leur architecture et leur ornementation ; tout, en un mot, atteste la prospérité de cette capitale

du Manitoba, qu'on s'est habitué à regarder comme le Chicago canadien, et qui couvre une surface de plus de cinquante kilomètres carrés.

Dans le centre, ou foyer des affaires, sont les banques, les luxueux magasins, les édifices affectés au commerce ou aux diverses administrations. A la périphérie, vers laquelle conduisent de magnifiques avenues, plantées de beaux arbres et bordées de gazon, s'élèvent de gais cottages entourés de tapis de verdure, de pelouses fleuries et de gracieux jardins. En 1905, on a dépensé près de soixante millions de francs pour des constructions nouvelles, somme égalée et même dépassée, les années suivantes.

Chaque jour, sa population de plus de cent cinquante mille âmes, s'accroît par le courant ininterrompu d'immigration, qui entraîne tant de gens de différentes langues, vers les vastes plaines de la Saskatchewan et de l'Alberta, dont on connaît maintenant l'extraordinaire fertilité.

Winnipeg est la porte de l'Ouest.

Situé en face, sur la rive droite de la rivière Rouge, Saint-Boniface n'a pas oublié les services que lui rendirent les Missionnaires, pionniers de la civilisation. Plusieurs de ses artères ont encore le nom de religieux Oblats de Marie-Immaculée. On y trouve, par exemple, l'avenue Taché, les rues Aubert, Grandin, etc.

Quand les Pères Aubert et Taché y abordèrent, le 25 août 1845, il n'y avait, là, que quelques maisons semblables à des fermes, disséminées dans les environs de la modeste chapelle de Saint-Boniface, décorée pompeusement du nom de cathédrale, et ornée de deux tours, dont l'une inachevée.

Dans ces fermes demeuraient les descendants des Métis, des Canadiens et des Écossais, appelés en 1811, pour coloniser cet endroit, par lord Selkirk, un des principaux actionnaires de la Compagnie de la baie d'Hudson. Les commencements furent pénibles, et la rivalité entre cette Compagnie et celle du Nord-Ouest suscita des conflits aigus, parfois même, des bagarres sanglantes (1).

Le but du noble lord était de tirer du pays, pour le personnel employé à la traite des fourrures, les produits agricoles qu'on ne pouvait leur fournir qu'avec des frais énormes et en quantités insuffisantes, vu la difficulté des transports et la grandeur des distances.

Durant bien des années, les espérances conçues ne se réalisèrent

(1) Cf. X. *Les Communications de Mercator sur la conteste entre le comte de Selkirk et la Compagnie du Nord-Ouest*, in-8°, Montréal, 1817. — *Report of the Proceedings connected with the Disputes between the Earl of Selkirk and the North-West Company*, in-8°, Londres, 1819. — Mac Donnell, *A Narrative of Transactions in the Red river country*, in-8°, Londres, 1819.

que médiocrement, des gelées tardives empêchant les récoltes de mûrir, ou des nuées de sauterelles les détruisant, avant qu'elles ne fussent dans le grenier. On dut chercher longtemps les méthodes les mieux adaptées à cet âpre climat (1).

Rien ne présageait, en 1845, que la colonie, encore aux prises avec ces difficultés, fût réservée à un brillant avenir. Que de fatigues, de dépenses et de sacrifices n'exigerait pas cette mission !...

Six semaines après son arrivée, le P. Taché reçut l'ordination sacerdotale. Le lendemain, avant de célébrer sa première Messe, il fit sa profession perpétuelle entre les mains du P. Aubert, son supérieur.

Une de ses lettres, écrite, l'année suivante, à Mgr de Mazenod, nous révèle combien il tenait à sa vocation de Missionnaire et d'Oblat.

— En dotant mon pays d'une Congrégation religieuse, vous m'avez mis à même de trouver, dans son sein, une paix et une joie après lesquelles je soupirais en vain, depuis longtemps... Maintes fois, je remercie Dieu des consolations que je goûte, dans la famille qui a le bonheur de vous avoir pour père... Vous le savez, Monseigneur, les jeunes gens aiment ardemment. Les glaces de nos contrées n'affaiblissent point en moi cette douce nécessité. C'est donc toujours avec une gratitude croissante, que je me rappelle ce dont je vous suis redevable... Inscrit au nombre des enfants de Marie Immaculée, je n'ignore pas, qu'après Dieu, c'est à vous que je dois cette faveur insigne... Vous me dites que, sans me connaître, vous avez pour moi une affection toute paternelle ; je crois, de mon côté, pouvoir prendre la liberté de vous assurer que j'éprouve, pour Votre Grandeur, le respectueux attachement qu'un fils aimant nourrit pour le plus tendre des pères... Nous n'avons pas, nous, vos enfants du Canada, l'avantage qu'ont nos frères de France de vivre près de notre Supérieur général, de le voir de nos yeux, et, en lui parlant, de lui témoigner l'affection de nos cœurs. Dans l'impossibilité où je suis de goûter une jouissance qui me serait si douce, permettez-moi de vous offrir cette faible expression des sentiments qui m'animent...

Absent de corps, le vénéré Fondateur était présent d'esprit, et ses lettres réconfortaient ceux qui, par amour de Dieu et des âmes, s'exilaient volontairement, au milieu de ces déserts de glace.

— C'est beau, écrivait-il au P. Taché, oui, c'est vraiment beau de faire ses vœux sur le champ de bataille, en face de l'ennemi que l'on vient combattre de si loin. J'y pensais, le 17 février, anniversaire de l'appro-

(1) Cf. X. *Statement respecting the Earl of Selkirk's settlement upon the Red river*, in-8°, Londres, 1817. — Bryce, *The romantic settlement of lord Selkirk's colonists*, in-8°. Winnipeg, 1909. Id. *The life of lord Selkirk*, in-8°, Toronto, 1912.

bation de nos saintes Règles, et je ne m'en cachai pas dans la belle réunion de tous nos Pères et Frères qui renouvelèrent, entre mes mains et devant le Saint Sacrement exposé, leur consécration au Seigneur... Vous et les autres, vous répondrez, j'en suis sûr, à la confiance que nous plaçons en vous, en vous envoyant dans cette mission lointaine et si difficile. Dieu bénira votre dévouement, et nous récompensera tous des sacrifices que nous nous imposons.

Au P. Aubert, il écrivait :

— J'ai tressailli de joie, en recevant la lettre que vous m'écrivez de Saint-Boniface. Combien de fois je l'ai relue !... Je vous considère comme l'avant-garde de l'armée qui doit chasser le démon de ses derniers retranchements, et arborer la croix du Sauveur dans des régions où le vrai Dieu ne fut jamais connu. Vous êtes sans cesse présents à mon esprit, et bien souvent dans mon cœur. Comment pourrais-je vous oublier, vous que j'ai choisis, parmi tant d'autres, pour cette grande mission ? Je sens vos besoins, comme s'ils pesaient sur moi ; aussi je ne veux pas attendre vos lettres, pour régler tout ce qui peut vous être un secours.

§ 2

Le saint ministère auprès des Métis. — La chasse au buffalo.

Mgr Provencher n'avait pas tardé à apprécier le P. Aubert, et à lui accorder son entière confiance. Il lui en donna bientôt une preuve éclatante, en le nommant son vicaire général.

Le premier résultat de l'arrivée des Oblats fut une plus grande abondance de soins spirituels pour la population métisse. Ils allèrent souvent remplir les fonctions sacerdotales à Saint-François-Xavier, où, jusque-là, le prêtre n'avait pu que rarement paraître, et ils y établirent un service régulier, les dimanches et fêtes.

Fréquemment aussi, ils se rendaient fort loin, auprès des Métis gravement malades, et par les temps les plus affreux. Quand une journée ne suffisait pas pour atteindre le but, ils couchaient, le soir, sur la terre glacée, au milieu de tourmentes de neige, sans autre abri que la voûte du ciel, par des froids de trente à quarante degrés centigrades, et quelques fois plus encore. Au mois de janvier 1846, on compta quarante-huit degrés. Le mercure gela dans le thermomètre, et il fallut remplacer cet instrument par un thermomètre à alcool.

Pendant la célébration de la Messe, on devait constamment tenir un réchaud allumé à côté du calice, pour empêcher le vin de geler. A l'intérieur des maisons imparfaitement fermées, cette précaution même ne servait de rien. A Saint-François-Xavier, par exemple, le Père

qui officiait, en la solennité de la Noël, fut dans l'impossibilité absolue de consommer les ablutions : elles avaient gelé, quoique à côté d'un réchaud. Que l'on juge par là des souffrances aiguës du célébrant !

— Dans une circonstance, écrivait le P. Aubert, tandis que, vaincus par la fatigue, nous étions étendus sur le sol, appelant de nos vœux un sommeil qui s'obstinait à ne pas venir, le froid fut si intense et l'ouragan si terrible, que mon guide, robuste gaillard, crut toucher au terme de

Métis à l'ouvrage, dans la campagne.

son existence. Il en fut quitte pour un pied gelé, dont il ne recouvra l'usage que plusieurs mois plus tard. Je courus, parfois, plus de trente heures sans pouvoir prendre un peu de nourriture, ou trouver une goutte d'eau pour étancher la soif qui me dévorait.

Comme Nemrod, les Métis étaient d'intrépides chasseurs.

Grands et bien proportionnés, d'un tempérament de fer et d'un courage à toute épreuve, avides d'aventures et d'émotions vives, ils aimaient le péril. Un de leurs plaisirs favoris était de poursuivre des troupeaux de milliers de buffles, bisons, ou bœufs sauvages, errant dans les immenses plaines situées à l'ouest de Saint-Boniface. Ils y déployaient

une habileté surprenante, jointe à une endurance extraordinaire.

Montés sur des chevaux lancés à toute vitesse, tenant les rênes d'une main et le fouet de l'autre, ils chargeaient et rechargeaient leur fusil, tirant jusqu'à sept coups par minute, avec une telle justesse que, chaque fois, un buffalo mordait la poussière.

Au printemps et à l'automne, ils organisaient des battues générales, auxquelles prenaient part des centaines d'hommes, formant plusieurs escadrons de cavalerie galopant de concert. Femmes et enfants les suivaient d'aussi près que possible, afin de découper les chairs fraîches, les fumer et les saler.

On se réunissait, le soir, et l'on dressait les tentes pour le repos de la nuit.

Cette vie nomade durait près de quatre mois. C'est ce qu'on appelait « aller à la prairie ».

Si ces expéditions assuraient des provisions copieuses, elles réservaient bien des dangers, soit pour le corps, soit pour l'âme. Il n'était pas rare que les chasseurs reçussent des coups mortels de la part d'animaux rendus furieux par leurs propres blessures. La présence d'un prêtre n'était donc pas inutile, au milieu de cette armée sans cesse en mouvement.

En outre, le rassemblement de tant de personnes de différent sexe dans ces campements improvisés, l'absence de contrainte, la facilité d'échapper à toute surveillance, étaient un danger plus pressant encore pour les mœurs. Il y avait donc, là, à accomplir une œuvre de vigilance et de préservation.

Puis, on n'avait pas d'autre moyen de grouper, pour les instruire des vérités de la religion, une foule d'enfants qui, aux autres époques de l'année, vivaient séparés les uns des autres, avec leurs familles dispersées dans la campagne.

Il convenait, pour ces motifs, qu'un Missionnaire allât, lui aussi, « à la prairie ». Dès leur arrivée à la rivière Rouge, les Oblats le comprirent, et ils n'eurent garde de se soustraire aux fatigues d'un ministère si fructueux.

Parmi ceux qui s'y adonnèrent, nommons les Pères Faraud, Tissot, Maisonneuve, Mestre, Rémas, etc. Des Frères convers, entre autres le Fr. Dubé, les secondèrent, comme catéchistes, et, par leur dévouement, opérèrent un grand bien.

§ 3

Chez les Sauteux. — Mission de Wabasimong et du lac La Pluie.

Cruels, orgueilleux et dissolus, les Sauteux coiffaient leur tête d'un énorme panache de longues plumes aux couleurs variées, laissaient croître

leur chevelure d'ébène, qu'ils tressaient en nattes, comme les jeunes filles, y semaient à profusion des morceaux de cuivre, des paillettes brillantes, des boutons même, qu'ils disposaient parfois en colliers, et achevaient leur toilette en barbouillant leur figure basanée d'une épaisse couche de vermillon. Persuadés d'avoir atteint ainsi le *summum* de la beauté humaine, ils se présentaient fièrement aux étrangers, dans ce curieux et ridicule accoutrement.

Ce luxe insensé n'était pas une invention de la vanité féminine, mais une excentricité du sexe fort. Les femmes, en effet, comptaient pour peu, ou plutôt pour rien, chez ce peuple dégradé. A elles les travaux les plus pénibles et les fardeaux les plus lourds. Leurs maris les considéraient non comme des compagnes, mais comme des esclaves. Pour peu que leur seigneur et maître ne fût pas satisfait de leurs services, les coups de bâton pleuvaient sur elles, quand ce n'étaient pas les coups de couteau ou de fusil.

Dans toutes les tribus sauvages du monde entier, d'ailleurs, le mépris de la femme est un fait général. Seul le christianisme l'a relevée de cet abîme d'abjection et de misère, dans lequel le paganisme l'avait plongée ; seul il lui garantit au foyer domestique cette place d'honneur que, épouse ou mère, elle a le droit d'occuper ; seul il réussit à la faire entourer d'une atmosphère de respect, d'affection et de reconnaissance.

Sans pitié pour les souffrances d'autrui, et même pour celles de leurs proches, les Sauteux abandonnaient les malades et les vieillards, quand ceux-ci, incapables de leur être désormais utiles, devenaient un embarras.

Un de leurs vices les plus enracinés, vice source de beaucoup d'autres, était l'ivrognerie. L'abus des liqueurs enivrantes les portait aux pires excès. Certains employés de la Compagnie de la baie d'Hudson ne favorisaient que trop ce penchant fatal pour *l'eau-de-feu*, afin d'obtenir, par ce moyen, presque à vil prix, des fourrures précieuses, qu'ils revendaient, en Europe, avec un profit énorme.

Nonobstant leur grossièreté, ces sauvages confessaient plus ou moins l'existence d'un Être supérieur et bon : mais ils ne lui rendaient aucun culte, préférant offrir des sacrifices à l'esprit méchant qu'ils craignaient. Aussi les jongleurs ou sorciers, à la fois devins, prophètes et médecins, étaient parmi eux des personnages très importants. A eux, le soin de guérir les maladies qu'ils combattaient, non par des remèdes naturels, mais par une foule de pratiques extravagantes, puériles et superstitieuses. Dans plus d'un cas, il semble hors de doute que le démon les ait assistés.

— Souvent, j'ai désiré voir ces tours de force des sorciers, écrivait le P. Taché, quelques années plus tard ; mais les acteurs s'y sont toujours

refusés, assurant qu'ils n'avaient plus aucune puissance en présence de *l'homme de la prière*, ou même auprès d'un objet pieux, comme le livre des Saintes Écritures, une croix, un chapelet, etc.

A leurs nombreux défauts, les Sauteux joignaient une extrême violence de caractère. Les disputes provoquaient les meurtres. Quand ils avaient tué un de leurs ennemis, Métis ou Sioux, avec lesquels ils vivaient en guerre continuelle, ils trempaient avec délices leurs mains dans le sang versé ; ils s'en frottaient la poitrine et le visage, allant même jusqu'à le lécher, comme des chiens.

On pouvait se demander si les Missionnaires seraient toujours en sûreté au milieu d'eux ; mais l'excessive superstition de ces êtres farouches fut la sauvegarde des prêtres catholiques. Aux yeux des Sauteux, ceux-ci étaient des magiciens puissants, et d'autant plus redoutables qu'ils venaient de plus loin. Ceux surtout qui, pour arriver jusqu'à eux, avaient traversé la *grande eau*, la vaste mer, étaient les plus formidables. Malgré leur cruauté native, ces barbares n'auraient pas osé leur causer le moindre mal : ils auraient eu peur que le Missionnaire, pour se venger, ne leur jetât un sort, dont leurs propres sorciers n'auraient pu les défendre.

A quelque chose malheur est bon.

Mais comment transformer ces infortunés et leur infuser l'esprit de l'Évangile ?

Après avoir étudié leur langue, le P. Aubert, durant l'été de 1846, passa un mois et demi parmi eux, à Wabasimong, poste situé à cent cinquante kilomètres à l'est de Saint-Boniface, au confluent de la rivière Winnipeg et de la rivière aux Anglais. De là, il descendit vers ceux qui habitaient sur les bords du lac des Bois et du lac La Pluie (1).

— Quelles tristes missions ! écrivit-il à Mgr de Mazenod. Les sauvages, sans cesse à la poursuite du gibier dont ils se nourrissent, ne montrent pas une grande volonté de s'instruire des vérités du salut ! Les préoccupations de la vie présente absorbent toute leur attention. Ils tiennent à la terre, autant que nous au paradis.

La mission de Wabasimong avait été fondée par un des prêtres séculiers amenés par Mgr Provencher. Fier de son œuvre, ce prêtre avait publié, dans les *Annales de la Propagation de la Foi du diocèse de Québec*, des rapports extrêmement élogieux.

— Ils sont tellement exagérés, écrivait le P. Aubert, que le lecteur ne peut aucunement, d'après eux, soupçonner la réalité. Selon le narrateur trop complaisant, ces peuplades formeraient déjà une belle chré-

(1) Voir la carte, p. 141.

tienté, en progrès même sur les pays qui ont, depuis longtemps, reçu les messagers du ciel. Malheureusement, il n'y a rien, ici, de tout cela, pas même un village. L'ignorance est absolue. Croiriez-vous que je n'y ai pas rencontré un seul individu capable de faire le signe de la croix ?... Quant à la culture des champs qu'on a prétendu leur avoir enseignée pour les christianiser plus facilement, elle est nulle. Les sauvages n'ont jamais commencé à semer, et ils ne s'en soucient pas.

Ce fut une erreur, en effet, d'avoir essayé de les civiliser par des entreprises agricoles, avant d'avoir posé en eux de solides bases de vie chrétienne. Comme le remarquait Mgr Provencher, mieux eût valu « moins de labourage et un peu plus de catéchisme ».

Quoique autorisée, sa voix ne fut point écoutée. On s'engagea précipitamment et inutilement dans de grandes dépenses, afin de distribuer gratuitement aux sauvages tout ce qui est nécessaire pour constituer des fermes modèles : bœufs, vaches laitières, troupeaux de moutons, bêches, pioches, charrues, herses, pelles, faux, haches, fourches, semences, etc. Mais, trouvant plus commode de tuer les animaux que de cultiver la terre pour leur fournir du fourrage, les indigènes laissèrent bêches, charrues, herses et tout l'attirail agricole, pour reprendre leurs arcs, leurs flèches, ou leurs fusils, et s'élancer, avec un plaisir nouveau, à la poursuite du gibier.

Exiger de nomades invétérés qu'ils s'attachent à la glèbe, avant de goûter les choses d'en-haut, est une utopie. C'est lorsqu'ils aimeront la religion, que, désireux de la pratiquer, ils se fixeront près d'une église, et recevront avec docilité les conseils du prêtre, apôtre et civilisateur.

Ce n'est point par le labourage qu'on arrive à la lumière divine : c'est par la vertu de l'Évangile, au contraire, qu'on accepte de se soumettre à la dure loi du travail. L'expérience l'a mille fois démontré, sous tous les climats. Procéder autrement, c'est, malgré la droiture des intentions, perdre son temps et sa peine.

Autre obstacle, et non le moindre : le contact de ministres protestants amenés par certains employés fanatiques de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ces fauteurs d'hérésie tentaient d'attirer par des cadeaux les sauvages à leur secte, et plusieurs de ceux-ci, pour avoir de quoi manger et boire à satiété, demandaient le baptême.

Chose étrange, pourtant : ces êtres tombés si bas n'estimaient pas les ministres, parce qu'ils les savaient mariés. Leur esprit, tout embourbé qu'il fût dans la chair, comprenait instinctivement que les *hommes de la vraie prière*, les prêtres du vrai Dieu, devaient, en cela, s'élever au-dessus de la nature.

Mais si les Sauteux méprisaient les révérends ministres, ils appréciaient grandement leurs largesses, et ils eussent voulu que les Missionnaires catholiques suivissent la même méthode d'évangélisation : la seule à laquelle ils fussent sensibles.

Retourné chez eux, en 1847, le P. Aubert leur adressa les exhortations les plus pathétiques.

— Si tu veux que nous t'écoutions, lui dirent-ils, donne-nous, d'abord, à manger ; puis, promets-nous de pourvoir, désormais, à notre nourriture, et de nous procurer du tabac et des vêtements. Alors, nous croirons ce que tu nous enseignes.

Un pareil cynisme dévoilait clairement ce qu'ils entendaient par conversion, et en quoi consistaient leurs aspirations suprêmes : vendre leur âme au plus offrant. Leur idéal ne montait pas au-dessus de ce vil calcul d'intérêt sordide.

Dépeignant à son frère les mauvaises dispositions de ces malheureux, le P. Aubert ajoutait :

— Notez bien que, si j'étais assez riche pour nourrir ou vêtir toutes ces peuplades, et assez coupable pour attirer ces pauvres gens par de semblables moyens, ils ne me quitteraient pas moins, sans daigner m'écouter une minute, quand j'entreprendrais de leur parler des vérités de la Foi. Selon eux, la religion consiste uniquement à recevoir gratuitement, par l'entremise du prêtre, tout ce dont ils ont besoin pour leur corps. Quant à l'âme et à ce qui la concerne, c'est le dernier de leurs soucis.

Néanmoins, le P. Aubert réitéra ses tentatives, et, pour avoir plus de chances de succès, se fit aider par le P. Faraud. Il le leur laissa même quelque temps à demeure, lorsqu'il dut se transporter ailleurs.

Vains efforts.

De petits groupes de femmes et d'enfants consentirent à prêter une oreille distraite à sa voix ; mais ils s'éclipsèrent bientôt, et, de longtemps, il fut impossible de les revoir.

§ 4

Le P. Bermond. — Missions de la baie des Canards et de Notre-Dame du Lac.

D'un caractère un peu rude et parfois difficile, mais spirituel et prime-sautier, plein de zèle, d'énergie et de talent, le P. Bermond arriva à Saint-Boniface, le 5 septembre 1846.

Rêvant aux missions étrangères depuis le commencement de sa vie religieuse, il fut l'un des plus ardents à répondre *Ecce ego, mitte me*, quand, au mois de juillet 1841, Mgr de Mazenod consulta les membres

de sa Congrégation, sur l'opportunité d'accepter les propositions de Mgr Bourget.

Pour faire connaître et son style et ses sentiments, citons quelques extraits de la lettre que, du sanctuaire de Notre-Dame des Lumières, il envoya à son Supérieur général :

— Non seulement je suis prêt à traverser les mers, mais je désire vivement cette grâce. Juste Ciel ! J'ai déliré de joie, en apprenant qu'une occasion si favorable se présentait à notre Institut d'aller au loin évangéliser les pauvres. Il sera donc, enfin, venu, ce jour après lequel je soupirais depuis si longtemps !... Je n'ai pas oublié l'heure bénie de mon Oblation, lorsque, prosterné sur les marches de l'autel, je demandais avec larmes au Seigneur de mourir au milieu des sauvages. Je ne me rappelle pas avoir offert le Saint Sacrifice, une seule fois, sans prier pour ces infortunés, et solliciter de Dieu la faveur de les rejoindre. Cette prière constante aura, j'espère, été entendue au Ciel, et vous voudrez bien ne pas écarter celle que je vous adresse aujourd'hui à vous-même. Depuis que je suis votre enfant, j'ai répété mille fois que j'espérais bien, un jour, m'élancer à travers l'océan, pour porter au loin le flambeau évangélique. Maintenant, plus que jamais, j'ai cette douce confiance. Ne me refusez pas, mon bon Père, ce que le Seigneur semble m'avoir accordé. Quel obstacle pourrait m'arrêter ? N'ai-je pas une santé solide ?...

Cette lettre pressante se terminait par ce *post-scriptum* original, dans lequel le signataire avait mis toute son âme :

— Vivent les sauvages !

Hélas ! ce ne fut point l'insuffisance de la santé qui retint au rivage le P. Bermond, impatient de partir. Ce fut la volonté du vénéré Fondateur.

Quinze jours plus tard, le P. Bermond, fort désappointé, revenait à la charge :

— Pour cette entreprise, il faudrait, je l'avoue, une autre perfection que la mienne... Il faudrait une sainteté que je n'ai pas, j'en conviens... A cela, je n'ai rien à objecter, si ce n'est que le bon Dieu aura pitié de moi, et que vos prières m'aideront à acquérir la vertu qui me manque... Après tout, que la volonté de Dieu et la vôtre se fassent, et non la mienne. Si l'humble supplication que je vous envoie est rejetée, je tâcherai de supporter avec résignation ce que je regarderai comme un châtiment du Ciel pour mes péchés.

Malgré de si beaux sentiments, le P. Bermond ne reçut que quatre ans après l'ordre de départ si impatiemment attendu.

Enfin, ses vœux furent comblés, et, le 16 juillet 1845, il s'embarquait au Havre, avec le P. Chevalier et un autre de ses confrères.

De Longueuil, il fut dirigé sur Bytown et employé, durant l'hiver, à l'œuvre des chantiers. Son bon cœur, sous une écorce un peu rugueuse, lui gagna vite les sympathies, et son apostolat fut fécond. Dieu sait au prix de quelles fatigues et de quels dangers !...

Une fois, après une journée de marche dans la forêt par des chemins impraticables, ayant dû, avec de la boue jusqu'aux genoux, se risquer dans de vastes marécages, il fut surpris par la nuit, et faillit périr de froid et de faim. Dans une autre circonstance, il fut sur le point de faire naufrage, sur un lac à demi-glacé qu'il traversait sur un frêle esquif, au milieu d'une tempête de neige.

Loin de le décourager, ces accidents excitaient son zèle.

Aussitôt à Saint-Boniface, il étudia sans retard le sauteux, et, vu ses aptitudes spéciales, y progressa rapidement.

— Langue malaisée ! écrivait-il. Elle ne ressemble en rien à la nôtre, ni à aucune de celles de l'Europe. Et ces sauvages sont d'une sévérité excessive pour les règles de la quantité. Si vous manquez à la prosodie, ils vous rient au nez. Vous pouvez, dès lors, vous dispenser de continuer le sermon : ce n'est plus le moment de prêcher.

L'arrivée du P. Bermond permit au P. Aubert de réaliser le projet conçu dès les premiers mois de son séjour à la rivière Rouge : celui d'un établissement plus septentrional, afin d'évangéliser des peuplades qu'on n'aurait pu atteindre autrement. L'emplacement choisi était sur les bords de la baie des Canards, *Duck bay*, vers le milieu de la rive occidentale du lac Winnipegosis, à plus de trois cents kilomètres au nord-ouest de Saint-Boniface.

En mars 1847, le P. Bermond s'y rendit, malgré les rigueurs de l'hiver. Douze jours de course en traîneau lui furent nécessaires pour y parvenir.

Dans son style imagé, il nous décrit lui-même ce voyage :

— Mes préparatifs de départ furent bientôt faits. Une planche large de quarante centimètres ; je m'installe dessus, gardant de mon mieux l'équilibre ; quelques chiens sont attelés, et en avant !... Chutes fréquentes, mais peu dangereuses, parce qu'on ne tombe pas de haut. Que le vent souffle, ou la neige descende du ciel en gros flocons, on n'en continue pas moins à marcher. Le soir, il faut dormir. Qu'à cela ne tienne : la maison est partout. Le premier bois que l'on rencontre sert de campement. On écarte la neige, on allume le feu ; en un instant, le repas est apprêté et pris de bon appétit ; puis, on étend sa couverture, et l'on dort, s'il plaît au sommeil d'alourdir les paupières. Vous voyez, le programme est des plus alléchants.

Trois mois environ, le P. Bermond demeura à la baie des Canards, employant ses journées à enseigner les prières aux sauvages, et à les catéchiser. Il n'en revint que dans les premiers jours de juin, et y retourna vers la fin de juillet, pour y rester trois mois encore. L'année suivante, il y bâtit une chapelle et une maison.

Il songea également à créer un autre poste, sur la rive méridionale du lac Manitoba, station intermédiaire entre la baie des Canards et Saint-Boniface. Il appela cet établissement Notre-Dame du Lac, y passa l'hiver, et l'embellit d'une jolie résidence. Le P. Tissot l'y rejoignit, au mois de décembre 1849, et y séjourna jusqu'au printemps de 1850.

Quoique Sauteux, les sauvages fréquentant la baie des Canards et les bords du lac Manitoba paraissaient animés de dispositions moins hostiles que ceux de Wabasimong ; mais ils étaient, cependant, fermés aux idées surnaturelles, et donnèrent peu de satisfaction aux apôtres qui se dévouaient pour eux.

Après une visite qu'il leur fit, le P. Aubert écrivait à son frère :

— Missions peu consolantes !... Que sera l'avenir ? Dieu le sait. On doit savoir attendre l'heure de la Providence. A mon avis, il vaudrait mieux diriger les nouveaux Missionnaires vers les tribus qui désirent la lumière, plutôt que de les immobiliser parmi des sauvages qui se raillent de la religion, et ne la considèrent que comme un moyen d'avoir, sans travailler, de quoi manger, boire et se vêtir.

Sur la grève des lacs. — Chiens traînant un canot.

CHAPITRE IV

L'Ile-à-la-Crosse

1846-1850

§ 1

Au jeu de boules des sauvages.

A mille kilomètres au nord-ouest de Saint-Boniface en ligne droite, mais pratiquement à deux mille kilomètres, à cause des immenses détours qu'il faut faire pour y arriver, se trouve un curieux lac ayant plus de soixante-dix kilomètres de long, quatre à cinq de large, en moyenne, mais avec des baies ou bras s'avançant de quinze à vingt kilomètres dans les terres. Au sud, il reçoit la rivière aux Castors, *Beaver river*, longue de près de cinq cents kilomètres. De l'extrémité septentrionale sort la rivière Churchill, qui en est comme la continuation, et qui, après un parcours de plus de mille kilomètres, se déverse dans la baie d'Hudson.

Presque en face de l'embouchure de la rivière aux Castors, émerge une île sablonneuse de deux à trois kilomètres de circuit : c'est l'Ile-à-la-Crosse, ainsi appelée, parce que les sauvages des environs s'y réunissaient, de temps immémorial, pour rivaliser d'adresse, en lançant au loin des boules ou des cailloux, au moyen d'un bâton recourbé, ou crosse.

En 1791, fut établi, dans le voisinage de cette île et sur la rive occidentale du lac, un comptoir des plus importants pour le commerce des pelleteries. De lui dépendaient plusieurs forts secondaires, tels que ceux du lac Vert, *Green lake*, au sud, du lac La Ronge, à l'est, et du lac Caribou, *Reindeer lake*, au nord-est.

L'aspect de la contrée est généralement triste. Des buttes de sable séparent d'innombrables marais, dont quelques-uns, plus profonds que les autres, ont l'apparence de lacs et en portent le nom. On dirait que la parole prononcée par Dieu, le troisième jour de la création : « Que les eaux se séparent de la terre », n'a pas encore, là, son entier accomplissement.

Dans son ensemble, le sol est donc peu fertile, à l'exception de certains endroits mieux asséchés. Les forêts elles-mêmes ne produisent plus les arbres géants si abondants au Canada, mais seulement le sapin, l'épinette rouge ou blanche, le cyprès, le peuplier, le tremble et surtout

le bouleau, dont l'écorce est si utile aux sauvages pour la construction de leurs légers canots.

Informés que, chaque année, beaucoup d'indigènes se rendaient au fort du lac de l'Ile-à-la-Crosse, pour vendre leurs fourrures, et que, de plus, ils avaient manifesté le désir de s'instruire des vérités religieuses, Mgr Provencher et le P. Aubert résolurent d'y fonder un centre de missions.

Pour cette expédition lointaine et dont ils attendaient les plus grands fruits, le P. Taché fut désigné. Dans l'impossibilité de distraire, à ce moment, plusieurs Oblats de la résidence de Saint-Boniface, on lui adjoignit provisoirement, M. Laflèche, un des deux jeunes prêtres canadiens que Mgr Provencher avait amenés avec lui, en 1844.

Le 8 juillet 1846, les courageux messagers de l'Évangile s'embarquaient pour ce nouveau voyage de deux mille kilomètres en canot d'écorce.

Ils avaient à descendre, d'abord, la rivière Rouge jusqu'à son embouchure ; ensuite ils traverseraient, presque en entier, le lac Winnipeg, l'un des plus grands de l'Amérique, sorte de mer intérieure de plus de quatre cents kilomètres de long, et d'une superficie qui dépasse plus de quarante fois celle du lac de Genève ; puis, ils remonteraient la rivière Saskatchewan par le lac Cédar, jusqu'au lac Cumberland ; de là, par une infinité de petits lacs, de marécages et de ruisseaux, ils atteindraient la rivière Churchill, qu'ils remonteraient pendant plus de trois cents kilomètres, pour parvenir à l'extrémité septentrionale du lac de l'Ile-à-la-Crosse, après avoir franchi de trente à quarante portages, dont quelques-uns très longs et vraiment périlleux.

Quel héroïsme ne fallait-il pas aux vaillants Missionnaires pour aller chercher, à de telles distances et parmi tant de dangers, les âmes qu'ils voulaient conquérir au ciel !

Près de cinq semaines leur furent nécessaires pour arriver au lac Cumberland. Deux mois seulement après leur départ, le 10 septembre, ils étaient à l'Ile-à-la-Crosse. Depuis une quinzaine de jours, ils n'avançaient plus qu'en luttant contre un vent très violent ; d'abord sous la pluie, ensuite sous la neige. Le froid, en effet, commençait à être très vif, à cette latitude.

§ 2

Montagnais et Cris.

Les Missionnaires consacrèrent l'hiver à se familiariser avec les langues parlées dans ces régions : le montagnais et le cris.

— Celle-ci est assez abordable, écrivait le P. Taché ; mais la pronon-

ciation des Montagnais dépasse tout ce que j'aurais supposé de difficultés en ce genre. Impossible d'imaginer un pareil assemblage de sons bizarres, rauques et étranges : interruptions subites au milieu des mots ; aspirations outre mesure : gutturales dont la multitude n'est égalée que par celle des sifflantes qui les encadrent ; kyrielles de consonnes entre lesquelles se perdent quelques voyelles qu'on peut à peine saisir...

— Il y a de quoi se démonter le gosier, disait plaisamment M. Laflèche.

Pour la commodité de leurs futurs compagnons d'armes, ils préparèrent, de concert, un lexique et une grammaire de ces langues informes, mais très riches d'expressions.

Bien différents de ceux du Saguenay qui appartenaient à la famille algonquine, les Montagnais du nord, ou Chipeweyans, se divisaient en plusieurs tribus disséminées jusqu'à l'Océan glacial, et portant les noms les plus baroques, tels que Castors, Peaux-de-Lièvres, Plats-Côtés-de-Chiens, Mangeurs-de-Caribou, Couteaux-Jaunes, Esclaves, Loucheux, Sarcis, etc. Ces derniers émigrèrent plus au sud.

Ordinairement pacifiques, les Montagnais furent considérés comme les plus doux et les plus honnêtes des sauvages de l'Amérique septentrionale. Inutile de remarquer qu'il s'agit ici d'une douceur et d'une honnêteté fort relatives.

Ayant horreur du sang, ils commettaient rarement des meurtres. Les disputes entre eux, si elles dégénéraient en luttes corps à corps, se bornaient à quelques coups de poing ou de pied.

Lâches, ils fuyaient par bandes, au moindre bruit paraissant leur révéler l'approche de quelque ennemi, réel ou fantastique. Cette timidité puérile et superstitieuse ne les empêchait pas d'être, comme les autres sauvages, atrocement durs pour leurs femmes, qu'ils traitaient avec une excessive rigueur, et souvent avec barbarie.

La mère n'avait aucun prestige sur ses enfants. Ceux-ci auraient cru indigne d'eux de l'aider, le moins du monde, dans ses rudes travaux.

Dès que le déclin des forces physiques n'assurait plus au père la supériorité, son autorité cessait, et il devait obéir, à son tour.

Quant à la politesse, aux convenances et à ces sentiments délicats qui répandent tant de charme dans les relations sociales, ils n'en avaient aucune notion.

Leur rusticité était passée en proverbe parmi les agents de la Compagnie :

— Effronté comme un Montagnais, disait-on.

Même un sauvage aurait pu difficilement l'être davantage.

Singulièrement quémandeurs, ils poussaient l'importunité jusqu'aux dernières limites de l'indiscrétion.

— Donne-moi une chemise, dit, un jour, l'un d'eux au P. Taché.

— Impossible, répondit le Missionnaire. Je n'ai ici que très peu de linge... à peine l'indispensable.

— Comment ! reprit le sauvage, en portant la main sur l'épaule du prêtre, et en tâtant du doigt le collet de sa chemise. Celle que tu as sur toi est presque propre. Tu dois donc en avoir une autre pour la remplacer, quand elle sera sale. Puisque tu en as deux, donne-m'en une.

Loin d'exciter leur reconnaissance, un bienfait les rendait plus exigeants encore. Jamais un mot de remerciement. Une requête obtenue était suivie immédiatement d'une seconde, puis d'une troisième, et ainsi indéfiniment, jusqu'à ce que des refus réitérés les eussent forcés à s'arrêter un peu... mais ils revenaient bientôt à la charge.

En outre, accorder à l'un était le plus sûr moyen de voir tous les autres accourir, pour exploiter à leur profit cette générosité.

Quant à leurs mœurs !...

Non seulement la polygamie, mais le divorce et l'union libre se pratiquaient sans pudeur. La femme était prise ou laissée, selon le caprice du moment. Il paraissait très naturel de l'acheter et de la revendre ; de l'échanger pour deux ou trois chiens, ou un paquet de tabac ; de la donner, de la prêter... et même de la livrer comme enjeu d'une partie de boules, ou d'un pari quelconque... et cela, bien entendu, sans daigner lui faire l'honneur de la consulter. Avait-elle le droit de disposer d'elle-même, d'avoir une idée à elle... une volonté ?

On peut se demander si le sens moral, perverti à ce point, existait encore chez ces sauvages, les plus doux et les plus honnêtes de l'Amérique du Nord !...

Leur façon de manger était d'une malpropreté rare.

Se jetant sur leurs aliments avec une gloutonnerie qui tenait de l'animalité, ils ne prononçaient aucune parole, tant que durait l'opération si importante du remplissage intégral de leur estomac, capable d'engloutir, dans ses profonds replis, une quantité invraisemblable de nourriture. Pendant tout ce temps, on n'entendait que le bruit des mâchoires... Le repas terminé, afin de ne rien perdre, ils se léchaient les doigts... leur unique fourchette. Puis, ils les essuyaient à leur longue chevelure embroussaillée, et... toujours abondamment peuplée de hideux parasites.

Alors seulement, après un regard de satisfaction, la conversation commençait.

Tels étaient les Montagnais...

Nous aurons suffisamment fait connaître les Cris, quand nous aurons dit qu'ils étaient un peu moins civilisés encore...

Quel courage héroïque et quelle surnaturelle charité ne fallait-il pas aux Missionnaires, pour vivre avec de pareilles gens, et sous un tel climat !

Comme elle est divinement vraie, la parole de la Sainte Écriture : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !*

§ 3

La maison-omnibus et le château Saint-Jean.

Plusieurs mois se passèrent avant que leur demeure fût achevée. Ils y travaillèrent, eux-mêmes, de leurs mains.

Simple rez-de-chaussée de douze mètres de long sur huit de large, elle ressemblait plutôt à un hangar, aux murs constitués de pièces de bois superposées, à peine dégrossies. Pour plafond, le toit. Au bout, une sorte d'alcôve : le sanctuaire. A droite et à gauche de celui-ci, deux étroites cellules, juste assez larges pour contenir une couchette. Le reste de l'édifice était, en même temps, cuisine, réfectoire et salle de réception. Aux heures des offices, ou de la prière publique, l'alcôve s'ouvrait, et la bâtisse entière devenait une église, où se pressaient Cris et Montagnais.

Vu ses multiples destinations, les Missionnaires donnèrent plaisamment à leur palais le nom de maison-omnibus.

A travers les interstices des pièces de bois, le froid pénétrait, et la bise glaciale passait à l'aise. Pour remédier à cet inconvénient qui aurait irrémédiablement compromis les santés, les deux Missionnaires employèrent une quinzaine de jours à boucher ces ouvertures avec un mélange d'herbes et de terre pétrie, en guise de mortier. C'est ce que, dans le style du pays, on appelle « bousiller ».

Satisfaits de leur chef-d'œuvre, les « bousilleurs » jugèrent que leur maison-omnibus méritait un nom plus pompeux. Elle fut donc pour eux le « *château Saint-Jean* ». Ils la placèrent ainsi sous la protection spéciale du patron du Canada, saint Jean-Baptiste, auquel ils consacrèrent aussi toute la mission de l'Ile-à-la-Crosse.

Dans cette somptueuse habitation, l'épreuve ne tarda pas à les visiter.

Atteint de rhumatismes, qui déterminèrent bientôt aux articulations des nodosités douloureuses et des plaies incommodes, M. Laflèche se vit condamné à l'immobilité, au coin du feu, pendant tout l'hiver. Le P. Taché le soigna avec un dévouement de mère, et prit à son compte

les courses apostoliques vers les sauvages des régions lointaines, à travers les champs de neige illimités.

Afin d'éviter à son compagnon malade les fatigues du jeûne, il célébrait la grand'messe, le dimanche. M. Laflèche, tout en boitant, servait à l'autel, entre temps, occupait le lutrin, et cumulait même, dans cette unique salle transformée en chapelle, les fonctions si honorables de chantre et de cuisinier. Il lui arrivait, parfois, d'être à côté de la marmite, quand il répondait : *Et cum spiritu tuo* au *Dominus vobiscum*. Plus d'un eût ri, à ce spectacle ; mais les sauvages qui assistaient au Saint Sacrifice, ne bronchaient pas. La chose leur paraissait si naturelle. Le contraire plutôt les eût étonnés.

Ce n'était pas assez pour les Missionnaires d'avoir bâti eux-mêmes leur maison : il leur fallait pourvoir à leur propre subsistance.

Dans les alentours, ils essayèrent de créer un petit jardin potager. Ils défrichèrent le sol et y plantèrent des pommes de terre, espérant que la récolte future les dédommagerait de l'absence totale de pain, dont la privation n'était pas la moindre de leurs souffrances. La farine coûtant, dans ces contrées inhospitalières, une somme exorbitante, ils la conservaient précieusement pour les hosties.

Mais les pommes de terre ne suffiraient pas. A l'exemple des sauvages, ils demandèrent donc au lac un supplément pour la nourriture quotidienne. Heureusement les nombreux poissons qui s'ébattent dans ses eaux, avaient le bon esprit de se laisser assez facilement capturer.

En hiver, cependant, l'opération n'allait pas sans difficulté. On commençait par creuser de larges trous dans l'épaisse couche de glace qui le recouvrait entièrement, comme d'une voûte très solide. A travers ces ouvertures, on lançait, le soir, des filets ; puis, chaque matin, par des froids de trente-cinq à quarante degrés et plus encore, on les retirait, pour s'emparer des poissons qui avaient eu la gentillesse de s'y accrocher.

— Telle est ici notre manière de vivre, écrivait le P. Taché à l'un de ses confrères. On pâtit bien un peu, au début ; mais l'habitude adoucit ce tourment.

Grâce à la générosité d'une sainte âme, il leur fut possible, l'année suivante, d'acheter une vache, mais si émaciée, si efflanquée, qu'on l'eût prise incontestablement pour la descendante, en ligne directe, de l'une des sept vaches maigres que Pharaon aperçut dans son rêve.

— N'importe, écrivait le P. Taché. Telle qu'elle est, elle fut la bienvenue. Elle nous donne quelques bols de lait, et nous fournit un peu de beurre pour effleurer la surface de nos galettes de patates.... Maintenant, nous voilà riches !... Nous n'avons pas d'argent, je le confesse ;

mais qu'en ferions-nous ? Il n'a pas cours dans le pays... Nous avons mieux que cela : nous possédons la paix, le contentement, la suprême consolation de nous dévouer pour Dieu et pour les âmes délaissées. Aussi notre cœur, comme celui de saint Paul, surabonde de joie dans nos tribulations. N'est-ce pas, là, le vrai bonheur sur la terre ? Que faut-il de plus pour satisfaire les plus ambitieux ?...

A la nouvelle de tant de souffrances si vaillamment supportées, Mgr de Mazenod ne pouvait contenir son émotion. Il écrivait à Mgr Guigues, provincial du Canada :

— Ne négligez pas ce camp avancé de notre Congrégation, et ces membres de notre famille religieuse qui lui font tant d'honneur, dans ces missions reculées. Ils sont l'objet de ma sollicitude journalière. Leurs besoins sont si grands !... C'est un devoir pour nous tous de nous oublier nous-mêmes, pour les aider.

Les secours envoyés de France permirent, en effet, aux Missionnaires de construire, un peu après, une seconde maison pour leur habitation personnelle. La première fut, alors, complètement transformée en chapelle, et affectée exclusivement aux exercices du culte divin.

§ 4

Premiers résultats.

Malgré leurs vices nombreux et leur excessive grossièreté, les Montagnais et les Cris se montrèrent, plus que les Sauteux, disposés à entendre la parole évangélique.

Chaque jour, pendant qu'ils résidaient auprès du fort, ils assistaient au catéchisme. Peu à peu les vérités du salut entrèrent dans ces esprits jusque-là plongés dans la matière. Le chant des cantiques leur plaisait beaucoup. C'était un moyen puissant de continuer l'enseignement oral, et de le graver dans la mémoire, d'une façon durable.

Les pensées salutaires du jugement et des sanctions éternelles qui le suivent, produisaient sur leur âme une impression profonde. Insensiblement, elles corrigeaient leurs habitudes mauvaises. Plus tard, ces hommes s'attacheront sincèrement à la religion, et se conformeront à toutes les obligations qu'elle impose.

Mais plusieurs années s'écouleront, avant que le P. Taché puisse écrire :

— Qu'il est beau le spectacle offert aujourd'hui par les forêts avoisinantes ! Sillonnées en tous sens par leurs habitants, naguère sauvages barbares, et maintenant pour la plupart chrétiens fervents, elles les voient

affronter les intempéries des saisons pour venir adorer, dans la maison de la prière, remercier et aimer le Dieu méconnu trop longtemps.

Jusqu'à cette époque, ses consolations seront surtout celles qui sont inhérentes au sacrifice.

— Oui, disait-il, dans une lettre du 23 juillet 1847, la vie du Missionnaire est sans doute bien pénible ; mais l'exercice du saint Ministère, auprès de ces pauvres âmes, procure des jouissances qu'on ne trouve pas ailleurs. Un de mes désirs les plus ardents a toujours été de faire du bien à mes semblables... Cet heureux penchant, où mieux s'y adonner qu'ici ?

Témoins de leur héroïsme, les protestants eux-mêmes ne leur ménagèrent pas les éloges :

— M. Taché et son compagnon, relate sir John Richardson dans son *Journal de voyage*, à la date du 25 juin 1848, sont des hommes intelligents, instruits et très dévoués à l'éducation religieuse des Indiens, dont ils ont réussi, à un haut degré, à gagner la confiance, et qu'ils ont su grouper en nombre considérable autour d'eux (1).

Protestant, lui aussi, le chef du poste de l'Ile-à-la-Crosse professait pour les Missionnaires une estime et même une vénération qui ne se démentirent jamais. Souvent il se demandait comment des hommes aussi cultivés, et qui auraient pu recueillir tant de succès dans les milieux les plus exigeants du monde civilisé, consacraient leur jeunesse à l'évangélisation de sauvages aussi repoussants.

— Les évêques ou le Pape doivent vous payer bien cher, pour que vous consentiez à faire un pareil travail, leur dit-il, un jour.

— Moi, répondit M. Laflèche, en riant, j'ai juste cinquante piastres (deux cent cinquante francs) par an, pour me défrayer. Quant au P. Taché, il ne touche absolument aucune rémunération.

— Dans ce cas, répartit, très étonné, l'officier, je préférerais être le P. Taché. Cinquante piastres, c'est dérisoire pour tant de dévouement. Lui, du moins, gardera tout le mérite.

Au mois de juin 1849, M. Laflèche, dont les infirmités prenaient, chaque jour, un caractère plus inquiétant, quitta définitivement l'Ile-à-la-Crosse.

Dès lors, cette mission, comme les autres du Nord-Ouest, resta exclusivement confiée aux Oblats.

(1) Sir John Richardson, *Artic Searching Expedition*, 2 in-8°, Londres, 1851 t. I, p. 104.

Montagnaises occupées, sur la neige, à racler des peaux d'orignal. (Tannage sommaire.)

CHAPITRE V

Athabaska. Mission de la Nativité

1847-1853

§ 1

Quelques pointes vers le Nord.

Parmi les expéditions apostoliques du P. Taché, une des plus importantes fut celle vers le lac Athabaska, situé à plus de six cents kilomètres au nord, sous le cinquante-neuvième degré de latitude.

Cette magnifique pièce d'eau n'a pas moins de trois cent soixante-dix kilomètres de long, sur trente à soixante de large, avec une superficie de plus de onze mille kilomètres carrés. Transparente comme le cristal, elle remplit un vaste bassin creusé dans le granit.

Des rochers rougeâtres de cent cinquante à deux cents mètres de haut, tantôt courbés en golfes gracieux, tantôt anguleux et taillés à pic, la bordent, au nord et à l'est. Ses rives occidentales sont, au contraire,

basses et marécageuses. Les nombreuses et puissantes rivières qui s'y déversent de ce côté, forment, par l'union de leurs bras, plusieurs deltas immenses : bourbiers mouvants, îlots vaseux, où ne croissent que des joncs de diverses espèces, des saules et des roseaux.

Aux endroits d'où l'eau se retire après les grandes crues, on trouve de longues dunes et des plaines sablonneuses, parsemées de graviers et de galets arrondis, tandis que, dans la partie orientale, surgissent une multitude d'îles, à base granitique, couronnées de sapins et de cyprès. On dirait, de loin, une flotte voguant, toutes voiles dehors. De là, le nom d'Athabaska, qui, en langue crise, signifie « réseau d'herbes ». Une autre tribu l'appelle, pour la même raison, *Khray-t'élé-Khé* « plancher des saules ».

Après quatorze jours de marche ou de navigation en canot d'écorce, le P. Taché y arriva, le 2 septembre 1847. Nul prêtre catholique ne l'avait encore visité.

Montagnais et Cris du voisinage, déjà au courant de ses labeurs à l'Ile-à-la-Crosse, l'accueillirent avec allégresse.

— Depuis longtemps nous désirions contempler ton visage, lui dirent-ils. Prends-nous en pitié, et enseigne-nous, à nous aussi, à devenir bons.

Malgré leur ignorance et leur dépravation, comprenant que la présence du prêtre était un gage de bonheur, ils se pressèrent autour de lui, pour ne perdre aucune de ses paroles.

Le jour ne suffisant pas à satisfaire leur pieuse curiosité, le Père consacrait une partie des nuits à les instruire, et ne se séparait d'eux qu'à onze heures du soir.

Consolantes dispositions, d'autant plus surprenantes que les Montagnais d'Athabaska ne méritaient pas la réputation de douceur de leurs congénères de l'Ile-à-la-Crosse. Chaque année, ils causaient de sérieuses inquiétudes aux employés de la Compagnie de la baie d'Hudson. Plus d'une fois, ceux-ci ne durent leur salut qu'à la solidité des palissades de leurs forts.

— N'allez pas au lac Athabaska, avait-on dit au P. Taché. En vain, vous tenteriez de gagner ces forcenés à l'Évangile, et votre vie ne serait pas en sûreté.

Sans se préoccuper du danger, le jeune apôtre, songeant à la parole du divin Maître : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups », était parti sans autre arme que sa croix d'Oblat. Une fois de plus, se réalisa, par son ministère, l'oracle du prophète : *Habitabit lupus cum agno; vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos!* (Is., XI, 6).

Obligé de les quitter, après quatre semaines, il ne les laissa qu'avec la ferme résolution de retourner au plus tôt.

Il revint, le 20 septembre 1848, et séjourna jusqu'au 2 janvier, heureux de constater leur persévérance dans les mêmes sentiments. Mais ce ne fut pas sans de dures souffrances, qu'il regagna l'Ile-à-la-Crosse, en cette saison. Pendant plus de quinze nuits consécutives, il dut coucher en plein air, par des froids de quarante et même de cinquante degrés au-dessous de zéro, car, cette année, l'hiver fut extrêmement rigoureux.

— Température à rafraîchir le teint ! écrivait-il plaisamment à sa mère. Ne vous effrayez pas trop, cependant : je parcours le monde septentrional, souvent un peu fatigué, quelquefois glacé, mais toujours de joyeuse humeur. Puis, quelle ineffable félicité de sauver des âmes ! Je goûte déjà ce centuple promis à ceux qui, répondant à la voix du Maître, abandonnent tout pour le servir.

§ 2

Le P. Faraud, futur vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.

Comment ne pas fonder une mission permanente parmi des sauvages si avides d'instruction religieuse ? On y pensait, mais à qui incomberait cette charge difficile, si loin de tout pays civilisé ?

— A Saint-Boniface, il y a, disait M. Laflèche, un homme d'un courage et d'un zèle à toute épreuve, et, cet homme, c'est le P. Faraud.

Originaire du diocèse d'Avignon, neveu germain d'une religieuse guillotinée pendant la Révolution française pour avoir été fidèle à Dieu, le P. Faraud était, depuis trois ans, à Winnipeg. Il accompagna le P. Aubert à Wabasimong, puis porta les secours spirituels aux nombreux chasseurs de bisons, dans les immenses prairies de l'ouest. Joignant à une piété éclairée et à un dévouement inlassable des manières aimables et un excellent cœur, il avait vite conquis la sympathie universelle.

Quand on lui proposa de fonder la mission d'Athabaska, il accepta avec cette générosité vaillante qu'inspirent la soif des âmes et une complète abnégation de soi-même.

Dieu se plaît, parfois, à broyer, sous les coups de la tribulation, ceux dont il veut faire les instruments de ses miséricordes. Peu de jours avant de se mettre en route, le P. Faraud apprit la mort de sa mère tendrement aimée. Il courba la tête sous le poids de l'épreuve, et partit, ayant retrempé ses forces dans l'amertume du sacrifice.

Pendant toute la première année, il resta seul à Athabaska ; mais

il poursuivit activement l'œuvre de la conversion des sauvages, et poussa, en même temps, avec ardeur les travaux de construction.

Doué de toutes les qualités requises, pour conduire à bonne fin cette double entreprise ; aussi habile à manier la hache et le rabot qu'à pénétrer les arcanes du langage des Chipeweyans, il fut simultanément apôtre et architecte.

Pour des sauvages errant des mois entiers dans la forêt sans limites, l'enseignement oral ne suffisant pas, il voulut leur procurer un supplé-

Famille sauvage.

ment par un volume qu'ils emporteraient avec eux, au cours de leurs pérégrinations. Dans ce but, il leur apprit à lire et à écrire, après avoir inventé, lui-même, des signes spéciaux pour représenter les sons propres à leur idiome. Tâche arduc, mais féconde. Les Montagnais d'Athabaska eurent ainsi un catéchisme, des cantiques et une traduction de l'Histoire Sainte en leur langue, le tout imprimé par ses soins en caractères syllabiques.

Simultanément, il bâtissait de ses mains une maison et une chapelle, non loin du fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, près de l'endroit où, du lac, sort la rivière des Esclaves, prolongation de celle d'Athabaska.

En outre, il attaquait la forêt, abattait les arbres, et défrichait le sol pour créer un jardin.

L'inauguration eut lieu, le 8 septembre 1851. En souvenir de cette date, il donna à l'établissement, dont il est regardé justement comme le fondateur, le nom de Mission de la Nativité.

Douze ans, il y demeura, d'abord seul, puis avec des compagnons que ses Supérieurs lui envoyèrent. Parmi eux, citons l'intrépide P. Grollier qui s'élança jusqu'aux plages arides de l'Océan Glacial ; le P. Grandin, un saint dont nous aurons à parler bientôt ; le P. Clut, auquel, dans les secrets desseins de Dieu, étaient réservés aussi les honneurs et les responsabilités de l'épiscopat.

Peu à peu, grâce à lui et à ses confrères, cessèrent, parmi les sauvages, la polygamie, les jongleries, les superstitions et les désordres de tout genre. Les esprits s'ouvrirent aux influences surnaturelles, et l'on prévit le jour où la tribu, sans exception serait convertie.

Un tel résultat ne serait pas atteint sans combat. Parfois, aux exhortations pathétiques, il faudrait joindre la sévérité. On décréta l'excommunication contre certains pécheurs, surtout quand ils récidivaient. L'entrée de la chapelle leur était interdite. Les Missionnaires, rencontrant les coupables, refusaient de leur toucher la main et détournaient les yeux. Tout bon chrétien devait faire de même. Beaucoup d'égarés rentrèrent, par ce moyen, dans le sentier du devoir.

Quelques années plus tard, quand les progrès du catholicisme nécessiteront l'érection de l'Athabaska-Mackenzie en vicariat apostolique distinct, l'administration en sera confiée au P. Faraud, qui recevra la consécration épiscopale, avec le titre d'évêque d'Anemour.

§ 3

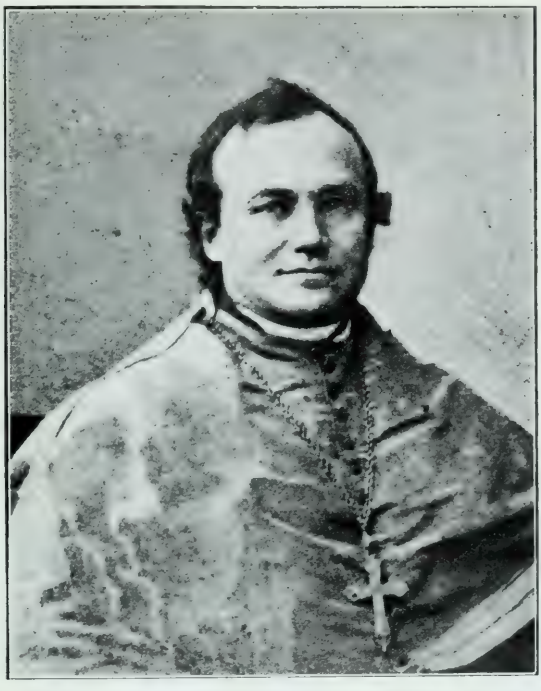
Élévation du P. Taché à l'épiscopat.

Avancé en âge et accablé d'infirmités, Mgr Provencher constatant l'impossibilité de visiter, par lui-même, des chrétientés si distantes les unes des autres, résolut de demander un coadjuteur assez vigoureux pour remplir, en son nom, cette partie essentielle de sa charge.

Nul, parmi les prêtres canadiens valides et séjournant dans l'Ouest, ne lui parut mériter, plus que le P. Taché, d'être choisi. Sa connaissance du français, de l'anglais et des langues sauvages ; son zèle que rien n'arrêtait ; la prudence, l'habileté et l'énergie dont il avait fait preuve dans l'évangélisation des infidèles ; les premiers succès qui avaient couronné ses efforts : tout le désignait pour ces hautes fonctions.

Une seule objection se présentait : la jeunesse de l'élu. Mais c'est là, un défaut dont on se corrige, chaque jour... et cette imperfection était compensée par tant d'autres qualités !...

Au mois d'août 1849, Mgr Provencher s'ouvrit de son projet aux évêques du Canada, pour les prier de le soumettre au Saint-Siège. Mgr Bourget en avertit confidentiellement Mgr de Mazenod. De son côté, Mgr Guigues consulta le Supérieur général sur la conduite à suivre en cette circonstance.



Mgr Taché.

Sans se prononcer encore sur la personne du sujet proposé, le vénéré Fondateur répondit à Mgr Guigues, le 11 mars 1850, par une déclaration de principes :

— Vu le bien qu'a l'intention d'opérer notre Congrégation dans les diverses missions qui lui sont confiées, il convient que l'on prenne dans son sein les vicaires apostoliques, destinés à être mis à la tête de ces missions et des Pères qui s'y dévouent. Cela me paraît évident. C'est pour ce motif, et dans cette persuasion intime, que j'ai consenti à ton élévation sur le siège de Bytown, où, de longtemps, les Oblats seront à peu près

seuls à constituer le clergé du diocèse. Je n'hésiterais donc pas pour la Rivière-Rouge...

Préconisé au consistoire du 14 juin 1850, évêque d'Arath, *in partibus*, et coadjuteur de l'évêque du Nord-Ouest, avec future succession, le P. Taché, sur les instances du Supérieur général, qui désirait le connaître de plus près, et traiter avec lui des intérêts de cette mission difficile, s'embarqua à New-York, le 18 octobre 1851, arriva au Havre, le 1er novembre, et, à Marseille, le 9 du même mois.

Il fut sacré, le 23 novembre, dans la cathédrale de Viviers, par Mgr de Mazenod, assisté par l'évêque de cette ville, Mgr Guibert, toujours Oblat de cœur, et par Mgr Prince, coadjuteur de Montréal.

Le 12 décembre, il était à Rome, et y resta un mois. Il obtint, de la Propagande, que le titre, si vague, de diocèse du Nord-Ouest, donné aux Missions de la Rivière-Rouge, fût changé en celui de Saint-Boniface.

Après des arrêts à Marseille, Viviers, Lyon, Paris et Londres, il s'embarqua, vers la fin de février, à Liverpool. Rentré à Winnipeg, le 27 juin seulement, il repartit aussitôt pour l'Ile-à-la-Crosse, où il arriva le 11 septembre 1852.

Neuf mois plus tard, le 7 juin 1853, Mgr Provencher s'éteignit. Par cette mort, Mgr Taché, dans sa trentième année à peine, devenait évêque de Saint-Boniface.

Champ de neige.

CHAPITRE VI

Athabaska. Fond-du-Lac

1853-1858

§ 1

Chez les Mangeurs de Caribou. — Le P. Grollier.

Désireux de consacrer la première année de son épiscopat à la visite pastorale des missions sauvages de son immense diocèse, Mgr Taché, parti de l'Ile-à-la-Crosse, le 19 juillet 1853, arrivait, au commencement du mois d'août, au lac Athabaska. Son but était de consolider le bien déjà opéré, et d'en étendre la salutaire influence.

Près de l'extrémité orientale du lac, c'est-à-dire à trois cents kilomètres de distance, habitaient les Mangeurs de Caribou. De concert avec les Pères de la Maison de la Nativité, l'évêque régla que l'un d'eux irait évangéliser cette tribu ; le P. Grollier fut désigné pour cette œuvre de dévouement.

Venu de France avec Mgr Taché, le P. Grollier était destiné à fournir, en peu d'années, une carrière féconde. Nous le verrons bientôt planter sa tente sous le cercle polaire, et diriger ses pas jusqu'aux rivages de l'Océan Glacial. Quand il mourra, jeune encore, usé par les travaux, les souffrances et les privations, son ministère aura déjà produit des fruits abondants.

Depuis dix mois, il résidait à Athabaska. Quoique déjà si loin de sa patrie, il souhaitait s'avancer plus loin encore, pour faire connaître Dieu et retirer les païens de l'abîme de l'erreur.

Au mois de septembre 1853, il se rendit donc à l'extrémité orientale du lac Athabaska, dans l'espérance d'établir, à l'endroit appelé Fond-du-Lac, une nouvelle Mission. Il la dédia à la Sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le titre était bien choisi. Ces missions reculées du Nord-Ouest ne sont-elles pas, toutes, les stations d'un chemin de croix continuel ? La croix a sauvé le monde : c'est encore l'immolation qui obtient aux infidèles la grâce de la régénération.

Sans le sacrifice de soi, l'apostolat ne se conçoit point. Le P. Grollier fut apôtre et victime. Non seulement il eut à souffrir beaucoup, mais il

donna sa vie. Dans cette première excursion déjà, il faillit périr de misère et de faim. S'étant égaré sur les bords du lac, il resta, cinq jours, sans manger. On le retrouva inanimé, n'ayant plus qu'un souffle.

Si ses souffrances furent grandes, ses consolations le dédommagèrent un peu. La Vierge, Reine des Apôtres et des Martyrs, réserva au créateur de cette mission nouvelle bien des joies surnaturelles et des encouragements.

Quand il arriva au terme de son pénible voyage, les sauvages campaient autour du fort : circonstance des plus favorables pour les grouper et les conduire. A son invitation, ils vinrent nombreux l'écouter.

Charmé de leurs dispositions, le vertueux Oblat passa tout l'hiver avec eux, jetant, sans se lasser, la divine semence dans leurs âmes grossières.

— Pour vous donner une idée générale de ces sauvages, écrivait-il à Mgr de Mazenod, je puis vous affirmer que nul d'entre eux ne manque de l'envie d'aller au ciel, et, par conséquent, ne voudrait mourir sans baptême. Cependant, ils se ressentent beaucoup du climat glacé qu'ils habitent. Sans avoir jamais lu le poète latin, disciple d'Épicure, ils pratiquent parfaitement le

... Video meliora proboque,
Deteriora sequor...

Si l'on pouvait être chrétien en ayant plusieurs femmes, ou, du moins, en changeant de femme à volonté, tous réclameraient le baptême. Il ne leur coûterait pas de réciter, chaque jour, un ou plusieurs chapelets, de chanter des cantiques, du matin au soir ; même de jeûner rigoureusement. Mais... le reste est plus difficile !... Dès mon arrivée ici, j'ai dû excommunier l'un d'eux, baptisé, autrefois, ailleurs, en danger de mort. Pauvre peuple ! Par l'abjection même où il est tombé, ne doit-il pas exciter davantage notre compassion ? Aussi je m'estime plus heureux d'avoir été envoyé vers ce qu'il y a de plus misérable, afin de mériter de porter, le mieux qu'il me sera possible, notre chère devise : *Evangelizare pauperibus misit me !*

§ 2

Nouveaux convertis, transformés en apôtres.

En septembre 1854, le P. Grollier retourna vers les Mangeurs de Caribou. Durant l'année 1855, il fit aussi, auprès de ses néophytes, deux séjours de plusieurs mois.

Ces fréquents et longs voyages n'étaient pas sans fatigues, ni sans danger.

En été, il traversait le vaste lac Athabaska, sur un simple canot d'écorce. Que de fois des vents violents menacèrent de faire chavirer la frêle embarcation, ou la retinrent des semaines entières, de sorte que le Missionnaire, ayant consommé ses provisions, était exposé à mourir de faim !

Pendant l'hiver, le trajet s'accomplissait sur la glace durcie. Mais souvent les terribles tempêtes de neige, ou *poudreries*, étendaient autour de lui comme un voile opaque, dérobant le chemin à ses yeux. Par l'accumulation des flocons, elles atténuaient, nivelaient et cachaient tous les détails du terrain, qui auraient pu servir à l'orienter. Alors, il fallait errer longtemps à l'aventure, au risque de tomber ensuite d'épuisement.

Échappé par miracle à mille périls, et arrivé au terme de sa course, il devait, non seulement instruire les sauvages, mais abattre les arbres, scier les planches, puis les raboter, pour construire sa chapelle et son presbytère.

Ainsi, par un travail surhumain, a-t-il créé, au double point de vue spirituel et matériel, la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Quoique située à l'endroit appelé Fond-du-Lac, elle n'est pas, en réalité, à l'extrémité même du lac Athabaska, qui se prolonge encore une cinquantaine de kilomètres vers l'est. Mais, en ce lieu, ses deux rives se rapprochent, et ne laissent entre elles qu'un détroit resserré, de sorte que l'on se croirait au bout du lac ; ensuite elles s'écartent, de nouveau, pour former un joli bassin.

Vers le nord, les côtes montent en gradins. On a, de là, une vue superbe sur la nappe liquide, qui s'étend jusqu'au delà de l'horizon, vers le couchant, et au-dessus de laquelle s'élève un gracieux archipel.

Au sud, une haute colline boisée, ou montagne de l'Orignal, achève de donner un aspect pittoresque au tableau.

Néanmoins, le pays est pauvre. Peu de terre cultivable ; des cyprès et des sapins clairsemés ; une végétation languissante ; des rochers presque partout. Ce n'est que par un labeur persévérant et pénible, qu'on parvint, dans la suite, à faire un petit jardin potager. Il fallut pour cela écarter les pierres et le gravier ; aller chercher au loin, çà et là, quelques sacs de terre végétale ; les transporter en bateau : les étendre sur le sol granitique. On put ainsi récolter quelques pommes de terre.

Dans cette pénurie, c'est le lac qui fournirait, aux gens établis sur ses bords, leur principale nourriture. Soyez pêcheurs, si vous ne voulez pas n'avoir rien à vous mettre sous la dent.

Préférant les plaisirs de la vie nomade, les sauvages se livrent à la chasse du caribou, le *reindeer* des Anglais, espèce de renne que la Providence a multiplié, en nombre incalculable, dans les immenses steppes,

ou *Barren grounds*, qui s'étendent du lac Athabaska jusqu'à la mer Arctique.

Cet animal précieux n'a qu'un défaut : perpétuellement vagabond, il est d'un naturel farouche, et jamais on n'a réussi à le domestiquer. Moins heureux que les Lapons, possesseurs de troupeaux innombrables et dociles, les Mangeurs de Caribou doivent être très souvent en mouvement, pour atteindre leur proie aux pieds agiles.

Durant l'été, ils la poursuivent jusque sur les rivages de l'Océan Glacial ; en automne, le gibier est plus gentil : il se rapproche, et, vers la Toussaint, il afflue dans les environs du Fond-du-Lac.

On en fait, alors, de véritables hécatombes. La viande séchée et la graisse fondue se conservent fraîches, tout l'hiver, grâce au froid. Le reste, pilé, constitue le *pemmican*, provision de bouche d'une utilité de premier ordre, pour les longs voyages à travers les contrées arides. La peau, préparée à la mode du pays, se change en vêtements chauds ; ou, détaillée en lanières, sert à mille usages différents, en particulier au tissage des raquettes. Quant à la langue, c'est, de l'avis de tous, un des mets les plus délicats.

Sous la vigoureuse impulsion du P. Grollier, la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs prit, chaque année, une importance croissante. C'était aussi l'une de celles qui avaient un plus grand besoin de la présence ininterrompue d'un Père à demeure, car l'ennemi du genre humain essaya, plusieurs fois, d'y semer la zizanie.

Dans leurs expéditions cynégétiques, les nouveaux convertis rencontraient assez souvent de leurs congénères fréquentant le fort Churchill, sur la baie d'Hudson, où résidait un ministre protestant, appelé par quelques employés de la Compagnie.

Sans s'imposer beaucoup de fatigues, le « révérend » essayait d'étendre au loin sa néfaste influence, par le moyen des Indiens ignorants, qu'il fanatisait à force de cadeaux. Le contact de ceux-ci n'était pas sans danger pour les néophytes du P. Grollier.

— La contagion menaçait de faire tache d'huile, écrivait-il à Mgr de Mazenod, le 1er juillet 1855 : mais l'héritage du Christ ne devait pas tomber au pouvoir de Satan. Dieu avait préparé de véritables apôtres chez mes Mangeurs de Caribou. Loin de se laisser endoctriner, quelques-uns portèrent, avec un zèle étonnant, la lumière de la foi à ceux de leur tribu assis encore au sein des ténèbres de la mort. Pour retenir ces malheureux dans cette nuit profonde, le démon avait envoyé vers eux le messager de l'erreur. Mais, une fois de plus, le Seigneur se servit des faibles selon le monde, pour confondre ceux qui se croyaient forts. Je n'ai pu m'empêcher d'adorer, en cela, les desseins de la Providence qui, de tous les sau-

vages de ma mission, a placé les meilleurs du côté par lequel on communiquait avec ceux sur lesquels le ministre avait jeté son dévolu. Au printemps, ils m'ont amené encore plusieurs familles de Churchill, qu'ils avaient enflammées de leur ardeur pour notre sainte religion.

Ce zèle des néophytes produisit des fruits de conversion.

Un jeune homme de Churchill, malade, et sachant par eux qu'on ne peut entrer au ciel sans le baptême, les suppliait avec larmes de le lui administrer. Ne le jugeant pas en danger de mort, ils refusèrent : mais, dès que ses forces le lui permirent, il s'empressa de franchir l'énorme distance qui le séparait de la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs,

Charriage de bois, au moyen de traîneau à chiens.

un millier de kilomètres environ, pour se prosterner, avec sa famille, aux genoux du prêtre, et lui demander ce grand bienfait.

— Pouvais-je, écrivait le P. Grollier, ne pas admettre au baptême des âmes aussi généreuses et aussi bien disposées ? Je n'ai pas hésité. La grâce du sacrement régénérateur est comme un aimant puissant qui sollicite ceux que Dieu a prédestinés.

Pour démontrer que la religion catholique est la vraie, les sauvages du Fond-du-Lac opposaient la vie du prêtre à celle du ministre ayant femme et enfants.

— Celui qui veut apprendre aux autres à devenir meilleurs, disaient-ils, doit être uniquement l'homme du Grand Esprit, et non l'homme d'une femme.

Exposé avec une rusticité, parfois violente, et une clarté d'expressions que ne gazait aucun artifice de langage, ce raisonnement touchait profondément ceux auxquels il s'adressait. Selon le mot de Tertullien, l'âme est naturellement chrétienne. Quand elle conserve sa droiture, elle s'ouvre facilement à la vérité.

A partir de ce jour, beaucoup de sauvages de Churchill n'eurent que du mépris pour le protestantisme, et désirèrent ardemment voir un Missionnaire catholique s'établir parmi eux. En attendant ce beau jour, un nouveau converti se proposa à eux, pour les instruire et présider la récitation de la prière en commun.

— Mais, dit-il, tant que j'aurai l'honneur de tenir la place du prêtre, je vivrai comme le prêtre, et non comme le ministre.

Et, du consentement de sa femme, il se sépara d'elle.

— Quelle confusion, écrivait le P. Grollier, pour ceux qui ont détruit le célibat, et prétendent, sans s'y soumettre, se présenter comme les envoyés de Dieu ! Voilà donc un sauvage, qui, dominé naguère par les instincts aveugles de l'animalité, se détermine spontanément, pour propager la religion et rendre heureux ses semblables, à mener une existence tout angélique !

Oui, en effet, quelle confusion pour les lâches, et quelle merveille !...

Comment, devant les faits de ce genre, ne pas se rappeler les paroles du Maître, louant lui-même la foi du centenier :

— En vérité, je vous le dis, au jour des suprêmes justices, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume céleste, tandis que les fils d'Israël seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura éternellement des pleurs et des grincements de dents. (Matth., VIII, 11.)

Gloire à Dieu qui si rapidement transforme les âmes !

Et bénis soient les Missionnaires dont le Tout-Puissant se sert, pour opérer de tels prodiges !

Les traits analogues n'étaient pas des exceptions.

— Cet automne, aux premières glaces, j'ai vu plusieurs de mes sauvages, écrivait encore le P. Grollier, le 1er juillet 1855. Ceux que j'avais distingués, l'an dernier, parmi tous les autres, ont continué à être ma joie : ils étaient fervents, comme à l'heure où je les baptisai. Des vieillards avaient fait sept jours de marche, pour venir jusqu'à moi. Si je n'avais été là, ils se seraient contentés d'envoyer leurs jeunes gens, pour traiter avec les agents de la Compagnie ; mais ils souhaitaient ardemment recevoir de nouveau la sainte communion, à laquelle je les avais admis, au printemps précédent. Ils arrivaient, affamés du pain des forts. L'un d'eux,

Emmanuel, avait perdu son fils aîné, l'unique soutien de sa famille. Un malheur de ce genre plonge un sauvage dans le désespoir le plus affreux, car, en perdant un fils dans cette condition, il perd, en même temps, toute sa fortune. Qui donc, désormais, le fera vivre, au sein de la forêt ?... Mais Emmanuel, devenu chrétien, est un autre homme. A défaut de la nourriture du corps qui pourra lui manquer, il sait que la nourriture de l'âme ne lui manquera pas, tant qu'un prêtre catholique sera dans son voisinage, et c'est celle qu'il désire par-dessus tout, la terre n'étant plus rien pour lui.

Dans un langage fruste, ce pauvre sauvage exprimait des sentiments admirables de résignation, d'espérance et d'amour surnaturel :

— Mon fils est mort, disait-il ; mais, comme par le baptême il est allé au ciel, je ne suis point triste... Si mes yeux versent des larmes, à son cher souvenir, ce n'est pas mon cœur qui pleure... Cependant, j'ai besoin que tu rendes mon âme plus vaillante encore, en me donnant le pain divin ! C'est une bonne nourriture pour mon âme !... Voilà pourquoi, malgré mon âge et tant de fatigues, j'ai accouru de si loin vers toi !

Réduit à l'indigence par la mort de son fils, ce vieillard se fit apôtre à l'égard des pécheurs. Il parla, avec tant de chaleur, aux autres sauvages, des effets produits dans son âme par la Sainte Eucharistie, que celui-là même qui avait été excommunié, touché de ses paroles, supplia humblement et instamment le Missionnaire de lui accorder le pardon de ses fautes, pour l'admettre à la Table sainte.

— O mon Père, lui dit-il, à plusieurs reprises, puisque le pain divin est la nourriture de l'âme, comme la viande ou le poisson est la nourriture du corps ; et, puisque l'âme, pas plus que le corps, ne peut vivre sans sa nourriture, ce n'est pas étonnant que mon âme soit morte par le péché, après, cependant, que l'eau du baptême avait coulé sur moi. Je comprends maintenant : c'est parce que mon âme n'avait pas reçu sa nourriture. Dès aujourd'hui, je vais donc m'efforcer de m'en rendre digne, afin que tu me la donnes au plus tôt.

Frappé d'entendre ce dévoyé raisonner avec tant de justesse, le P. Grollier croyait saisir sur ses lèvres, un écho des paroles du Psalmiste, dictées autrefois par l'Esprit-Saint lui-même : *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum ;* mon cœur s'est desséché, parce que j'ai négligé de prendre le pain qui seul peut le soutenir. (Ps., CI, 5.)

D'autres, même de plus vicieux, parlaient d'une façon identique, et avaient compris que l'Eucharistie est le principe de la force surnaturelle :

— Quoi d'étonnant, disaient-ils, parfois, que tels et tels soient bons ! on leur donne le pain divin !...

— Promettez sérieusement de renoncer à vos mauvaises habitudes, répondait le P. Grollier, et je vous le donnerai, à vous aussi, pour vous aider à garder vos résolutions.

Citons un autre trait, non moins édifiant.

Henri Eyésé-ber, sauvage de vingt à vingt-cinq ans, ayant su que les Pères de la mission de la Nativité avaient des Frères convers, qui partageaient leurs travaux et leurs mérites, s'offrit au P. Grollier, pour s'attacher à lui en cette qualité. Il voulait se dévouer complètement, par ce moyen, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Le Missionnaire qui le connaissait parfaitement, l'aurait accepté ; mais il le jugea indispensable à sa famille, qui vivait uniquement du produit de sa chasse. Il ne crut donc pas pouvoir accéder à ses désirs, malgré ses instances et ses larmes.

— Console-toi, lui dit-il, à la fin. Par les circonstances au milieu desquelles Dieu te place, il te montre ce qu'il attend. Il veut faire de toi un apôtre, au sein de ta tribu, quand elle s'enfonce dans la forêt, où je ne puis pas toujours l'accompagner, car ma présence est nécessaire ailleurs. Tu tiendras la place du prêtre. Par tes paroles tu instruiras les autres des vérités de la religion ; par tes bons exemples tu les attireras au bien, et tu les maintiendras dans le droit chemin.

Si nettement tracée, cette ligne de conduite fut fidèlement suivie.

Eyésé-ber exerça une très salutaire influence par sa piété communicative et son zèle actif. Le spectacle de sa vertu était d'autant plus touchant, que ce prédestiné se trouvait à l'âge où les passions sont le plus tyranniques.

Sa réserve avec les personnes d'un autre sexe était extraordinaire.

Au printemps, quand cette tribu revint à la mission, le P. Grollier remarqua que l'une de ses jeunes paroissiennes avait l'air malade. Il demanda à Henri si elle l'était vraiment.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je ne regarde jamais les femmes.

En rapportant ce fait à Mgr de Mazenod, le Missionnaire ajoutait cette réflexion :

— J'avais bien constaté que sa modestie était extrême ; pourtant, je n'aurais pas supposé qu'elle allât si loin. Notez que, sur ce point délicat, les sauvages ne sont pas très scrupuleux, quelque honnêtes qu'ils soient par ailleurs... C'est un nouveau Louis de Gonzague. Dieu qui a ses élus partout, a su le former ici, comme un beau lis au milieu des épines.

§ 3

Le long de la rivière La Paix.

Pendant que, par les soins du P. Grollier, le catholicisme se répandait, vers le nord et vers l'est, jusqu'au fort Churchill sur la baie d'Hudson, le P. Faraud évangélisait les sauvages Castors, disséminés à l'ouest du lac Athabaska.

Pour les atteindre, il remonta la branche occidentale du Mackenzie, la rivière La Paix, que les Montagnais appellent aussi la Grande-Rivière-Rouge, ou Vermillon, *Tsi-tchôr-dessé*.

La rivière La Paix.

Elle n'a pas moins de dix-sept cents kilomètres de longueur, avec une largeur, parfois, de trois à quatre kilomètres, et des rives majestueuses. Elle baigne successivement de magnifiques forêts et des plaines fertiles. Le sous-sol de sa vallée recèle des richesses minérales considérables : houille, asphalte, soufre, gypse, fer et même des gisements d'or.

Vers le milieu du XIX^e^ siècle, ces trésors étaient encore insoupçonnés. Le Missionnaire, d'ailleurs, ne s'en souciait pas. Ce qu'il cherchait, c'étaient les âmes, infiniment plus précieuses.

Premier apôtre de ces contrées si peu connues, alors, le P. Faraud se rendit aux deux principaux postes de traite : le fort Vermillon, où il

fonda la mission de Saint-Henri, et le fort Dunvégan, où il établit celle de Saint-Charles.

Déjà au courant de ses travaux à la Nativité, les Castors l'accueillirent avec des transports de joie : démonstrations plutôt extérieures. Quand il fallut en venir à la pratique de la morale chrétienne, les difficultés s'amoncelèrent.

Renoncer aux superstitions de tout genre, aux jeux de hasard, causes de disputes et de batailles, à l'immoralité surtout, était dur. Beaucoup même refusèrent de laisser baptiser leurs enfants, sous prétexte que, si ceux-ci tombaient malades, les remèdes de leurs jongleurs, ou sorciers, seraient, désormais, inefficaces pour eux.

Quelques-uns, cependant, par leur conversion sincère consolèrent l'apôtre. Les employés de la Compagnie aussi se montrèrent dociles à ses enseignements, et profitèrent de son ministère.

Ainsi commencé, le bien augmenta, dans la suite, à chaque visite du Missionnaire. Rien ne le décourageait. Les obstacles, au contraire, excitaient son ardeur.

Son retour au lac Athabaska lui demandait plus de vingt jours de marche, à la raquette, parfois sous des tempêtes de neige d'une violence inouïe. Dans ce parcours d'un millier de kilomètres, à pied, au milieu de très graves dangers, il faillit périr, plusieurs fois, de misère, de faim et de froid.

Le souvenir de ces terribles expéditions ne l'empêchait pas de les renouveler.

Dieu récompensa tant de constance et de générosité : de nombreuses brebis égarées entrèrent au bercail.

Fourrure de prix.

CHAPITRE VII

Dans le centre de l'Alberta.

1853-1861

§ 1

Au lac La Biche.

La province actuelle de l'Alberta, prise sur les territoires du Nord-Ouest, mesure plus de quatorze cents kilomètres de longueur du nord au sud, et six cent cinquante de largeur, en moyenne, de l'est à l'ouest. Sa superficie de soixante millions d'hectares, plus grande que celle de la France, est double de celle de l'Italie, ou de l'Angleterre et de l'Irlande.

Sa capitale, Edmonton, à plus de treize cents kilomètres au nord-ouest de Winnipeg, est maintenant une belle ville, aux larges avenues, aux bâtisses régulières, aux monuments remarquables, et dont la population, de cent mille habitants environ, augmente sans cesse.

Construite sur la rive septentrionale de la Saskatchewan du nord, qui, en cet endroit, n'a pas moins de deux cents mètres de largeur, avec des berges hautes de plus de soixante mètres, elle est complétée, sur la rive opposée, par la ville de Strathcona, ou Edmonton du sud.

Mais, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, elle n'existait pas. A sa place, s'élevait simplement un poste de la compagnie de la baie d'Hudson, appelé le fort des Prairies.

Dans ces régions, Cris, Pieds-Noirs, Gens-du-Sang, Piéganes, Sarcis, infatigables chasseurs, erraient à l'aventure, constamment en guerre, les uns contre les autres.

Deux cents kilomètres au nord-est d'Edmonton, sous le cinquante-cinquième degré de latitude, on rencontre le lac La Biche, *Red deer lake*. Ce n'est pas un des plus grands de la province, quoiqu'il ait de quarante à cinquante kilomètres de long, sur huit à dix de large ; mais un des plus pittoresques, avec sa ceinture variée de golfes en miniature, de promontoires, de collines et de vallées. Quelques îles verdoyantes, émergeant de la surface, agrémentent le tableau.

Quand, après la disparition des neiges, les voyageurs, ayant traversé bois et marécages, rivières impétueuses et torrents écumants, aperçoivent

ses bords, ils ne peuvent retenir un cri d'admiration. Mais, dès le mois de novembre, le lac se revêt d'une couche solide de glace, et la conserve jusque vers le milieu de mai. Le thermomètre marque, durant l'hiver, ordinairement de vingt-cinq à trente degrés centigrades au-dessous de zéro, et descend, parfois, jusqu'à quarante ou quarante-cinq.

Le 5 octobre 1853, y arrivait un Oblat zélé, le P. Rémas, dans l'intention d'y fonder une mission. Durant plusieurs mois, il n'eut pour demeure qu'une petite hutte de trois ou quatre mètres de longueur, et deux mètres de haut. Pas de meuble : ni chaise, ni table, ni lit. Il couchait sur le sol. Ce qu'il eut à souffrir, dans cet humble réduit, est indescriptible.

Voleurs par nature, les Cris non seulement n'aidaient, en aucune manière, le Missionnaire à améliorer sa triste situation, mais ils tentaient de le piller, le plus possible. Et, comme, même pour des bandits de profession, il est difficile de dépouiller un homme dénué de tout, ils l'accablaient de sarcasmes et d'outrages :

— De notre part, rien pour rien, lui disaient-ils. Si tu veux que nous te rendions quelques services, tu dois amplement nous payer ; mais, toi, fais gratuitement ce que nous te demandons.

Orgueilleux à l'excès, méprisants et ergoteurs, ces sauvages, malgré leur ignorance et leur grossièreté, se croyaient très instruits. Quand le prêtre leur prêchait, ils ne consentaient à l'écouter, qu'à la condition d'éplucher toutes ses paroles, de les soumettre à leur jugement personnel extrêmement borné, de les commenter d'après leurs idées préconçues, de les noyer dans leur fatras de superstitions ridicules, de sorte qu'à la fin il n'en restait plus rien de reconnaissable. Leur immoralité ne le cédait en rien à celle des Montagnais, au contraire.

Isolement à des distances énormes de tout pays civilisé ; la faim, le froid, la misère ; les déceptions ; l'inutilité apparente de l'abnégation quotidienne, du dévouement et de l'héroïsme !... il faut vraiment bien aimer Dieu et les âmes, pour persévérer sans défaillance, des années entières, dans de telles conditions !...

Le P. Rémas était un de ces vaillants, capables de tout endurer par vertu. Il ne se découragea point, et, à force de patience, acquit une certaine influence sur ces esprits insensibles.

Désireux de construire une chapelle, il en posa la première pierre, au mois de mai 1854. Mgr Taché présida la cérémonie, et, pour exciter le zèle des néophytes, abattit, lui-même, de ses propres mains, un des arbres destinés à l'édifice projeté.

Un établissement était d'autant plus nécessaire au lac La Biche, que les Anglicans, protégés par plusieurs agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, méditaient d'y implanter leurs erreurs.

A défaut de ministres attitrés, qu'ils n'avaient pas encore en nombre suffisant, pour les installer dans les divers postes à leur convenance, ils envoyèrent au lac La Biche et ailleurs, d'abord, des métis de leur secte, avec des secours abondants, pour séduire les sauvages.

Ensuite arriveraient de faux pasteurs, non moins fournis d'argent ; prédicants « aux doigts dorés », comme les appelait l'évêque. Le zèle des Missionnaires semblait avoir excité celui des Sociétés protestantes.

— Que la Sainte Vierge s'en mêle ! écrivait le P. Rémas, car les vêtements, le tabac et les louis d'or promis aux sauvages pour les entraîner dans l'hérésie, impressionnent plus leur cœur que les discours par lesquels on leur dit qu'il faut renoncer au vol, à la polygamie et aux vices affreux dans lesquels ils sont plongés... Aussi répètent-ils que notre religion est trop exigeante, et ne rapporte rien, tandis que celle des ministres qui permettent de garder plusieurs femmes, est très commode et rémunératrice.

Pour renverser les obstacles accumulés par le démon, la mission fut dédiée à Notre-Dame des Victoires.

— Espérons, disait Mgr Taché, que la glorieuse Reine du ciel triomphera, cette fois encore, de son ennemi.

Comme signe de prise de possession officielle de ce beau pays par le catholicisme, on érigea une grande croix, sur une île, au milieu du lac.

Émule des saints de la Thébaïde, le bon P. Rémas pratiquait des mortifications de tout genre. N'ayant pas encore de Frère convers, et devant être lui-même son cuisinier, il jetait pêle-mêle dans une marmite, le lundi matin, les pauvres aliments qu'il avait pu trouver.

Ce mélange, peu ragoûtant, une fois à peu près cuit, servait jusqu'à la fin de la semaine. En cela, comme en d'autres points, il imitait le saint Curé d'Ars, avec, en plus, le terrible froid de l'Amérique septentrionale à supporter, dans une masure branlante, ouverte à tous les vents.

Pour se procurer de l'eau potable, il brisait, à coups de pic, la glace épaisse du lac.

Si pénible à ses débuts, l'établissement du lac La Biche devait acquérir, plus tard, avec un développement appréciable, une importance toute spéciale pour les missions du Nord-Ouest. Deux routes fluviales le mettaient en communication relativement facile avec l'Ile-à-la-Crosse et le lac Athabaska.

La première était la rivière aux Castors, *Beaver river*, dont une des sources est dans le voisinage de la résidence du lac La Biche, et qui

débouche dans le lac de l'Ile-à-la-Crosse, en face de la maison des Missionnaires. Une semaine de navigation en canot d'écorce suffisait pour s'y rendre.

La seconde route était la rivière Athabaska elle-même, qui, par l'un de ses affluents de droite, reçoit les eaux du lac La Biche. On pouvait ainsi, à peu près dans le même laps de temps, se transporter de là à la mission de la Nativité, et, en traversant le lac Athabaska, poursuivre jusqu'à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Sur cette voie, cependant, se rencontraient de sérieux obstacles.

Près de son confluent avec l'émissaire du lac La Biche, l'Athabaska est déjà aussi large que la Seine, à Paris. Elle serait donc parfaitement navigable, sans les nombreux et terribles rapides occasionnés par la déclivité du terrain. Ils se succèdent, sur une longueur de cent cinquante kilomètres, du cinquante-sixième au cinquante-septième degré de latitude nord, parmi des rives légèrement mamelonnées, couvertes de sapins (épinettes), de trembles et de peupliers-liards.

On redoutait particulièrement ces parages, depuis que plusieurs barques de la Compagnie de la baie d'Hudson y avaient fait naufrage, entraînant, avec la perte des marchandises, la mort des hommes qu'elles portaient. A la suite de cette catastrophe, la Compagnie avait abandonné cette route, pour lui en substituer une autre plus longue et plus coûteuse.

Les Oblats songèrent, les premiers, à la reprendre. Ils voulurent examiner par eux-mêmes, si la crainte causée par un accident aussi regrettable, n'avait pas grossi démesurément les difficultés.

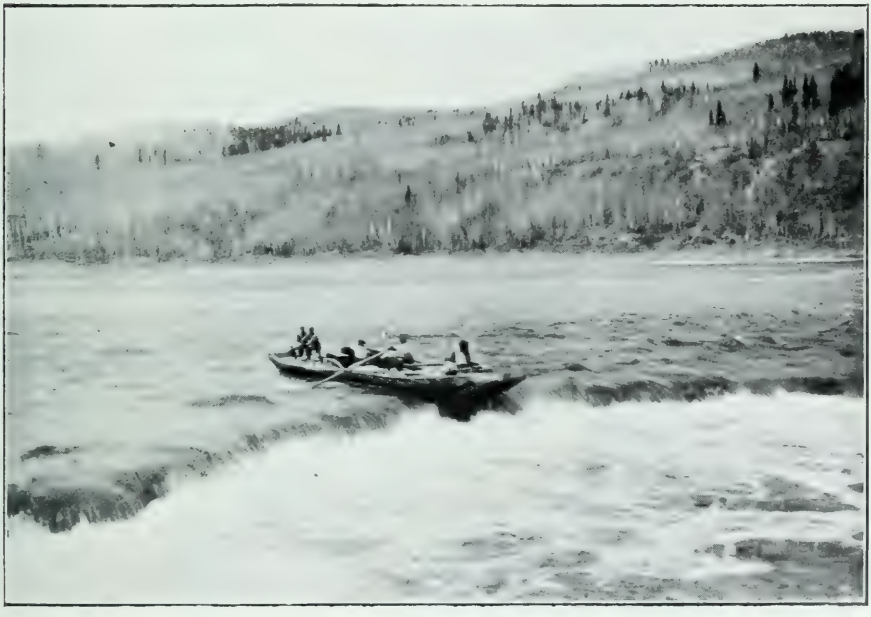
Mgr Taché et ses collaborateurs tentèrent de descendre, en canot, l'émissaire du lac La Biche et la rivière Athabaska, jusqu'au lac du même nom. Si le voyage ne fut pas sans incidents, il ne manqua pas d'un certain charme. Les audacieux apôtres constatèrent avec plaisir qu'il y avait beaucoup d'exagération, dans les récits effrayants qui se propageaient de bouche en bouche. En somme, excepté à l'endroit appelé le « Grand Rapide », et qu'on réussissait assez facilement à tourner et à éviter, cette rivière, si mal famée, n'offrait guère plus de périls que tant d'autres sur lesquelles on se risquait si souvent.

Par cette double route on espérait faire de l'établissement du lac La Biche, où la terre est assez fertile, quand on prend la peine de la cultiver, un entrepôt, ou centre d'approvisionnement pour les missions du nord. Les Pères Tissot et Maisonneuve, aidés des Frères Bowes et Salasse, furent chargés de cette œuvre importante.

Ils s'y dévouèrent sans compter, et en assurèrent le développement, parallèlement avec l'évangélisation. Ils construisirent maison, chapelle,

couvent des Sœurs pour école, pensionnat et orphelinat ; défrichèrent de vastes étendues de terrains, afin de fournir à la subsistance de ce personnel et des élèves, garçons et filles, tous reçus, instruits et nourris gratuitement.

De plus, ils percèrent, à travers la forêt, un chemin carrossable de plus de deux cents kilomètres, jusqu'au fort Pitt, pour unir leur beau lac aux prairies arrosées par la Saskatchewan. Cette dernière entreprise, jugée chimérique par les habitants de ces contrées, fut achevée, à leur grande stupéfaction, en septembre 1856, grâce au courage, à l'endurance



Saut d'un rapide sur la rivière Athabaska.

et à la ténacité des Missionnaires, apôtres et trappistes à la fois.

— Misère, souffrances, privations semblent aujourd'hui impossibles, au lac La Biche, disait Mgr Taché, quelques années plus tard ; mais que les successeurs de nos premiers Pères ne l'oublient pas ! Ce bien-être est le fruit de l'infatigable énergie de leurs prédécesseurs. Il faut avoir vu, de ses yeux, les durs commencements d'une Mission ; avoir tout fait, de ses mains ; tout arrosé, de ses sueurs ; tout arraché, comme par violence, à l'excessive rigueur de nos climats, pour comprendre ce que coûtent ces créations, au milieu du désert !

Est-ce qu'il ne paraît pas surhumain vraiment de conduire tant

d'œuvres, à la fois ? S'appliquer à l'étude des langues sauvages si variées et si ardues ; instruire les ignorants avec une inlassable patience ; exercer le saint ministère, avec ce zèle que Dieu a droit d'exiger de ses fidèles serviteurs ; pourvoir à sa propre subsistance et à celle d'un nombreux personnel, par un labeur quotidien des plus pénibles ; ouvrir des routes ; multiplier les ressources matérielles d'un pays, pour amener, peu à peu, les indigènes à changer leurs habitudes nomades, en un genre de vie plus stable et moins dangereux pour leur âme, qui les groupera, autour de leurs chapelles, en ferventes chrétientés !

Comment réaliser ce vaste programme, dans son ensemble et ses détails, sans des aptitudes spéciales, qui ne sont pas requises, d'ordinaire, pour être un bon prêtre, ou un excellent religieux ; mais qui étaient indispensables aux sujets envoyés dans le Nord-Ouest de l'Amérique, à une époque où les circonstances étaient si exceptionnellement défavorables ?

Ayant à convertir les païens et à dompter les éléments, ils devaient non seulement être acteurs intelligents et dévoués du grand drame de la régénération des peuples qui leur étaient confiés, mais aussi créer, de toutes pièces, les établissements nécessaires à cette régénération.

Si les arbres géants de la forêt cédèrent à leurs vigoureux coups de hache, les prédicants méthodistes « aux doigts dorés » reculèrent aussi devant la force de leur argumentation.

Une fois de plus, Notre-Dame des Victoires triompha de l'hérésie.

§ 2

Au lac Sainte-Anne. — Le P. Lacombe.

Manito-Sakahigan (lac du Diable), tel était, avant l'arrivée des Missionnaires catholiques, le nom du charmant petit lac, qui porte actuellement celui de Sainte-Anne, patronne du Canada. Il se trouve à une soixantaine de kilomètres, à l'ouest d'Edmonton.

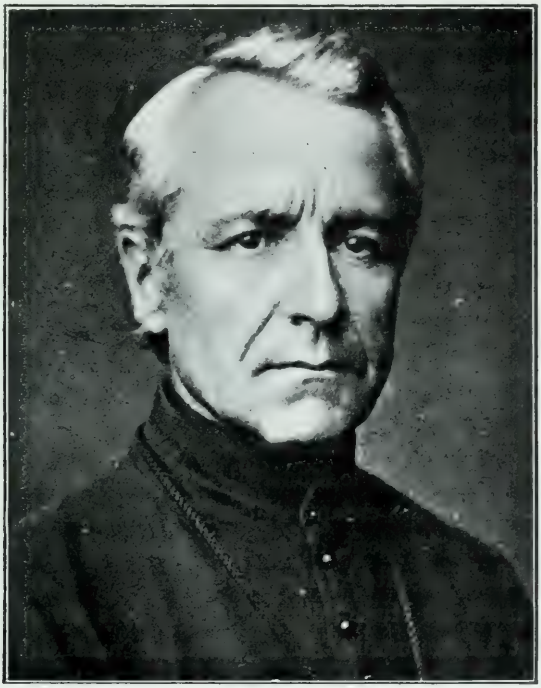
De 1844 à 1853, il fut visité alternativement, à intervalles assez éloignés, par deux prêtres séculiers, MM. Thibault et Bourrassa. Ceux-ci s'étant définitivement retirés, Mgr Taché leur donna comme successeur, à demeure, M. Lacombe, prêtre canadien, décidé à entrer chez les Oblats, pour se consacrer à l'évangélisation des peuplades du Nord-Ouest.

Jeune, plein de force, d'énergie et d'initiative ; très vertueux, charitable sans limite et d'un courage à toute épreuve, il possédait les langues sauvages parlées dans ces régions, car, pendant trois ans, il avait rayonné, au sud de la Rivière-Rouge, dans le diocèse de Saint-Paul, au Minnesota. Il était donc habitué déjà au genre de vie qu'il aurait à mener, et son excellente santé lui permettait d'endurer les plus rudes fatigues.

Dès qu'il le connut, l'évêque devina en lui une recrue précieuse

pour son diocèse et pour la Congrégation. La suite montra que ces prévisions étaient justes.

Le P. Lacombe, en effet, devint un des plus grands Missionnaires du Nord-Ouest. Il acquit sur les sauvages une extraordinaire influence. Plusieurs fois, il réussit à empêcher des guerres sanglantes, de tribus à tribus. Les services rendus par lui à ces contrées furent immenses. Ils lui valurent non seulement une confiance absolue de la part des nombreuses peuplades converties par lui, mais aussi l'estime des hommes les



Le P. Lacombe.

plus hauts placés : membres du Parlement et ministres du Canada. Son nom est légendaire, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'au Saint-Laurent (1).

Au lac Sainte-Anne, tout en étant Missionnaire, il se forma à l'état religieux, sous la direction du P. Rémas, transféré, dans ce but, du lac La Biche, au mois de septembre 1855.

Pour être fait dans des conditions un peu particulières, ce noviciat

(1) Cf. K. Hughes, *Father Lacombe. The Black-Robe Voyageur*, in-8°, Toronto, 1911.

n'en fut pas moins des plus réguliers et des plus fervents. Le P. Rémas, nous l'avons dit, était un religieux très pieux et très austère. Durant ce temps d'épreuve, à diverses reprises, il témoigna du mérite de son disciple en termes tels, que Mgr Taché écrivait au Supérieur général :

— Le P. Lacombe, d'après les rapports de son Père Maître, pratique des vertus dignes des saints à canoniser : cela ne m'étonne pas, vu ce que je connais de lui.

Oblat, le P. Lacombe fut un des apôtres les plus actifs de tout le bassin de la Saskatchewan. Du lac Sainte-Anne, il entreprit de lointaines excursions pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Il s'avança vers l'ouest, jusqu'au fort Jasper, merveilleusement situé au pied des Montagnes Rocheuses, près de la source de la rivière Athabaska, où le P. Rémas vint, trois fois aussi, les années suivantes. Vers le nord, le P. Lacombe alla jusqu'au petit lac des Esclaves et à la rivière La Paix, sur un rayon de cinq à six cents kilomètres.

Les progrès de la Foi, au lac Sainte-Anne, grâce aux travaux des Pères Rémas et Lacombe, aidés par les Pères Frain, Caer, etc., furent sensibles. Mgr Taché, dans ses visites pastorales, y goûta d'abondantes consolations. Sa joie était profonde, en considérant ces chrétiens sincères, naguère infidèles plongés dans tous les vices.

Une première chapelle, bâtie par les Missionnaires, bientôt ne suffit plus, à cause du nombre croissant des conversions. On dut songer à l'agrandir. On y ajouta aussi une école et un couvent pour les Sœurs de la Charité, ou Sœurs Grises de Montréal. Elles acceptèrent, en 1858, de se charger de l'éducation des enfants et du soin des malades, au lac Sainte-Anne, comme elles le faisaient, depuis quelques années, à Saint-Boniface, comme elles le firent ensuite à l'Ile-à-la-Crosse.

Non seulement les Missionnaires élevaient ces divers édifices, mais ils persuadaient à leurs ouailles de se construire aussi des demeures plus confortables. Le P. Tissot vint enseigner aux habitants à faire de la chaux, comme il l'avait appris à ses paroissiens du lac La Biche.

Émerveillés, les sauvages s'écriaient :

— Comme ils sont habiles en médecine, ces hommes de la prière !... avec des pierres, ils font de la farine !

Pour les sauvages, le mot médecine est synonyme de sorcellerie.

Non, les Missionnaires n'étaient pas des sorciers, ni des jongleurs, ni des initiés aux sciences occultes, comme se l'imaginaient ces pauvres enfants des bois. Mais ils n'étaient pas, non plus, des « éteignoirs », comme les libres-penseurs l'ont si souvent répété des prêtres catholiques.

Messagers de la bonne Nouvelle, les Missionnaires se préoccupent, avant tout, du royaume de Dieu, et ils indiquent les moyens pour y

parvenir ; néanmoins, ils ne dédaignent pas d'enseigner, aussi, bien des choses utiles à la vie de ce monde.

Apôtres de l'Évangile, ils furent aussi les pionniers de la civilisation.

Ne reculant pas devant les entreprises les plus gigantesques, le P. Lacombe se hasarda à ouvrir une route carrossable, depuis le lac Sainte-Anne jusqu'à Winnipeg, sur un parcours de plus de dix-huit cents kilomètres.

L'immense prairie, à peu près plate, n'exigeait pas, c'est vrai, de grands travaux d'art ; mais il fallait passer une foule de rivières et de marécages, et se risquer à travers des contrées infestées par diverses tribus qui n'étaient encore que des bandes de redoutables brigands.

Le fort des Prairies (Edmonton).

Malgré tant d'obstacles, le succès couronna les efforts. Pendant de longues années, la riche Compagnie de la baie d'Hudson, elle-même, profita, pour ses caravanes, de cette route due au génie organisateur et à la persévérance du Missionnaire.

A cette époque furent non seulement évangélisés les Cris, mais les Pieds-Noirs, les Gens-du-Sang et les Piéganes.

Dans une de ses excursions auprès d'eux, le P. Rémas eut la consolation d'arrêter une guerre meurtrière que se faisaient ces terribles sauvages. Il empêcha aussi le massacre, en masse, d'une tribu nombreuse surprise par ses ennemis. La croix à la main, le Père, intrépide, s'avança à la rencontre des assaillants, et par ses paroles apaisa leur fureur.

§ 3

Saint-Joachim. — Edmonton.

De la mission du lac Sainte-Anne dépendait celle de Saint-Joachim, au fort Edmonton, ou fort des Prairies. Ces deux missions, considérées comme n'en faisant qu'une, étaient, cependant, distantes d'une soixantaine de kilomètres. Il en résultait pour les Pères Rémas et Lacombe un surcroît de courses, d'au moins deux mille kilomètres par an.

Leur présence, en effet, y était souvent requise, car, outre les nombreux employés, métis et canadiens, séjournant habituellement dans ce fort, l'un des plus importants de l'ouest, un millier de sauvages le fréquentaient, aux époques désignées pour la traite des fourrures.

— Certains jours, c'est une véritable tour de Babel, écrivait le P. Rémas, le 5 mai 1857. On n'y parle pas moins de huit langues différentes.

Mgr Taché ne manquait pas de s'y arrêter, durant ses visites pastorales. On l'y recevait toujours avec de grands honneurs. Alors le pavillon d'allégresse flottait dans les airs, et le bruit du canon réveillait les échos d'alentour.

Les chefs qui se succédèrent à ce poste, catholiques ou non, prodiguèrent aux Missionnaires les marques de respect et d'attachement. Ils construisirent, à leurs frais, dans l'intérieur du fort, une jolie petite église, à laquelle s'adjoignit ensuite une maison pour les Pères.

§ 4

Le long de la Saskatchewan.

Plusieurs établissements pour le commerce des pelleteries s'échelonnaient sur les rives de la branche nord de la Saskatchewan. Malgré l'espace si considérable qui les séparait, ils furent visités régulièrement et souvent par les Oblats de l'Alberta.

Un de ceux qui avaient la plus triste renommée était celui de Carlton, à une centaine de kilomètres en amont de la ville actuelle de Prince-Albert.

Les tribus qui s'y assemblaient, étaient des plus dégradées par l'abus des liqueurs alcooliques, fournies abondamment par des traiteurs sans conscience. On décida que, pour les tirer de cette abjection profonde, un Missionnaire y résiderait, une partie de l'année. Le P. Moulin fut le premier, à qui échut cette tâche difficile. Il y arriva, au commencement de décembre, par des chemins affreux, la neige n'étant pas encore assez dure pour

supporter les traîneaux (circonstance exceptionnelle à cette époque). Les rivières et les lacs n'étant qu'à demi gelés, la marche n'avait lieu qu'au prix de fatigues extrêmes, et non sans péril.

Mais, là aussi, le Seigneur avait ses élus. N'est-ce pas toujours par la croix qu'on arrache les âmes au démon ? Le P. Moulin accepta joyeusement les souffrances et les angoisses du sacrifice. Dieu l'en récompensa, en lui accordant la joie de voir, par son ministère, la grâce opérer des fruits abondants au milieu de ces peuplades jusqu'alors si misérables.

Presque à égale distance de Carlton et d'Edmonton, mais à plus de quatre cents kilomètres de l'un et de l'autre, se trouvait le fort Pitt.

Au mois de mars 1854, Mgr Taché s'y était rendu, à l'occasion de sa première tournée pastorale dans son immense diocèse. Accueilli avec sympathie, il souffrit, cependant, beaucoup, en constatant dans quel état de dégradation, là aussi, vivaient les sauvages des environs.

Des employés subalternes de la Compagnie s'étaient déshonorés, en achetant à vil prix, au moyen de quelques litres *d'eau-de-feu*, les fourrures les plus précieuses. Outre le tort matériel qu'ils faisaient aux sauvages ignorant la valeur réelle des objets, ils leur en causaient un bien plus grand encore, en développant chez eux cet instinct, presque irrésistible, qui les portait à l'abus des liqueurs enivrantes. L'ivrognerie les conduisait par une pente fatale aux pires excès : le vol, le meurtre, les pratiques les plus abominables du paganisme et l'immoralité la plus éhontée.

— Ce peuple, disait Mgr Taché dans une de ses lettres, ne prend pas pour lui la défense du roi-prophète : *Nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus* (*Ps.* XXXI, 9). L'animal sans raison ne descend pas plus bas !

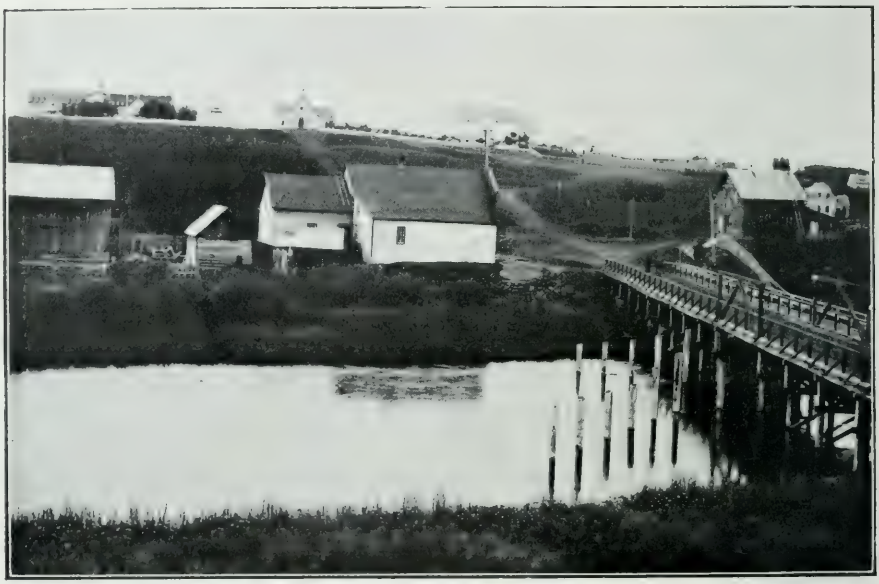
L'apôtre résolut de ne rien négliger, pour restreindre et abolir, si c'était possible, la coutume, chère aux gens sans conscience, de s'enrichir aux dépens de ces infortunés, dont on détruisait la santé physique, en même temps qu'on les plongeait davantage dans l'abîme des vices les plus dégoûtants.

Peu à peu il y réussit, en partie du moins, et obtint, de plusieurs des principaux agents, l'assurance qu'ils mettraient fin, désormais, dans leurs districts respectifs, à cet infâme commerce. Néanmoins, ces échanges funestes continuèrent, en cachette, par l'effet de la cupidité criminelle de quelques individus attachés à la Compagnie ; et, si de sages mesures contribuèrent à diminuer le mal, elles ne purent le détruire complètement.

§ 5

Saint-Albert.

Les progrès de la Foi dans le centre de l'Alberta y rendaient nécessaire un autre établissement. Mgr Taché et le P. Lacombe parcoururent la contrée, pour chercher quel serait l'emplacement le plus convenable. Après de nombreuses expéditions en traîneaux et en raquettes, ils arrivèrent, à la fin de décembre 1860, sur le sommet d'une colline dominant la vallée de la rivière Esturgeon, là où ce cours d'eau, revenant sur lui-



Colline de Saint-Albert. — Au centre, la cathédrale bâtie en 1870.
A gauche, le couvent des Sœurs Grises. A droite, l'évêché et la ferme.

même en gracieux méandres, traverse un joli petit lac, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest d'Edmonton.

Frappé de la beauté du spectacle, l'évêque s'arrêta, et, se tournant vers son compagnon, lui dit :

— En vérité, ce site est charmant ; je le choisis pour la mission nouvelle, et, en l'honneur de votre patron, je l'appelle Saint-Albert.

Puis, plantant dans la neige son bâton de voyageur, il ajouta :

— Ici même, construisez la chapelle.

A cet endroit, quelques mois après, se dressait l'autel d'une modeste église qui serait, plus tard, cathédrale.

Dans les desseins de Dieu, en effet, ce nouvel établissement était destiné à devenir un siège épiscopal.

Autour de la chapelle et du presbytère, une vingtaine de familles métisses, attirées par la fertilité du sol, commencèrent à se grouper, durant l'été de 1861. Ce chiffre augmenta insensiblement, et la ville grandissante de Saint-Albert acquit, dans la suite, assez de notoriété pour donner son nom à toute la province de l'Alberta.

Le solide pont en bois que le P. Lacombe jeta sur la rivière, fut le premier et longtemps le seul, dans tout le vaste territoire soumis à la Compagnie de la baie d'Hudson. C'était, pour l'époque, une vraie merveille. Sauvages et métis le passaient et repassaient sans cesse, uniquement pour le plaisir de se promener ainsi, à pieds secs, au-dessus de l'eau. Les hommes civilisés l'admiraient aussi. Lord Milton et le docteur Cheadle en parlent avec grands éloges, dans le compte rendu de leur voyage à travers le Nord-Ouest (1).

(1) Cf. Milton et Cheadle, *The North-West Passage by Land*, in-8°, Londres, 1865, p. 184 sq.

Un des rapides de la rivière des Esclaves, près du fort Smith. (Voir p. 211).

CHAPITRE VIII

Au Mackenzie

1852-1861

§ 1

Premières excursions au Grand lac des Esclaves.

A plus de quatre cents kilomètres au nord du lac Athabaska, et à plus de mille au nord de l'Ile-à-la-Crosse, se trouve le Grand Lac des Esclaves, *Great Slave Lake.*

Long de cinq cent cinquante kilomètres, et large d'une centaine, il a une superficie de plus de vingt-six mille kilomètres carrés. C'est, comme nous l'avons dit, quarante-cinq fois, au moins, celle du lac de Genève.

Son nom lui vient de la tribu des Esclaves qui habitent ces parages désolés, et sont ainsi appelés, parce qu'ils furent, plusieurs fois, sous la domination tyrannique des Cris.

Dans la partie occidentale, cette mer intérieure, traversée par la rivière des Esclaves, présente une teinte jaunâtre ; mais, en dehors de cette région boueuse, les eaux sont limpides. Au-dessus, s'élèvent des îles de granit, polies par l'action des glaces, et ressemblant, de loin, à de nombreuses baleines au dos arrondi et dominant les flots. Une suite de roches lui font, au nord et à l'est, une ceinture pierreuse de plus de cent mètres de hauteur.

La glace, en hiver, atteint une épaisseur de trois à quatre mètres, et le thermomètre marque jusqu'à cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro ; même davantage. Durant le mois de juillet, des banquises se promènent encore à la surface.

Vers l'océan Arctique s'étendent des terres stériles et nues, *barren grounds*, patrie des rennes des déserts et du bœuf musqué ; au sud, dans les halliers touffus, vivent, de préférence, l'orignal, ou élan, et le caribou, ou renne des bois.

Diverses tribus sauvages errent dans ces vastes régions. Outre les Esclaves, ce sont les Plats-Côtés-de-Chiens, qui prétendent descendre d'un gros boule-dogue ; les Peaux-de-Lièvres, dont les vêtements sont taillés dans la peau de cet animal ; les Couteaux-Jaunes, *Yellow-Knifes*,

que Franklin appelait aussi les Cuivres, *Copper-Indians*, parce qu'ils se servaient du cuivre d'une mine voisine pour faire leurs couteaux, lances, têtes de flèches et autres instruments.

Pendant le second séjour du P. Taché au lac Athabaska, du 20 septembre 1848 au 2 janvier 1849, arrivèrent plusieurs sauvages du Grand Lac des Esclaves, qui assistèrent aux exercices de la mission. Émus par ce qu'ils entendirent, ils le supplièrent de les suivre jusqu'au pays qu'ils habitaient, afin d'annoncer la bonne Nouvelle aux membres de leur tribu.

Obligé de retourner à l'Ile-à-la-Crosse, le P. Taché ne put, malgré son vif désir, se rendre à leur invitation.

— Si, l'année prochaine, je suis le Missionnaire d'Athabaska, leur dit-il, j'espère aller jusqu'au Grand Lac, comme vous le souhaitez.

L'année suivante, cette excursion apostolique ne fut pas possible. Puis, le P. Taché, préconisé évêque d'Arath, dut partir pour l'Europe, d'où il ne revint à l'Ile-à-la-Crosse que le 11 septembre 1852.

Mais, pendant ce temps, le P. Faraud tentait cette œuvre d'évangélisation, au printemps de 1852, malgré la longueur de la route et les obstacles amoncelés sous ses pas.

Ce n'est pas sans peine qu'il descendit la rivière des Esclaves. Les rapides y sont moins nombreux que sur la rivière Athabaska, car ils ne s'échelonnent que sur une vingtaine de kilomètres, dans le voisinage du soixantième degré de latitude, près du fort Smith. En revanche, ils présentent beaucoup plus de dangers, étant constitués non par de simples déclivités du terrain, mais par un chaînon secondaire des Montagnes Rocheuses qui, se détachant du massif principal au-dessus du cinquante-sixième degré de latitude, se dirige obliquement vers le nord-est.

La magnificence du spectacle n'ôte rien à l'épouvante qu'il inspire, quand on se dit qu'il faut se risquer par là.

Comment, sans un mépris absolu de la mort, se hasarder sur ces pentes effrayantes, où les ondes mugissantes, chevauchant les unes sur les autres, bondissent furieuses, et d'où, avec un bruit assourdissant, elles se précipitent contre les énormes blocs qui obstruent le passage ?

Entre les murailles de rochers se forment des chemins tortueux, recourbés en tous sens, et, parfois, si étroits, que le canot s'y faufile à peine. Certains de ces goulets sont si repliés sur eux-mêmes, qu'ils paraissent sans issue ; puis, après un brusque détour, ils s'élargissent, et se subdivisent en divers bras, dont plusieurs mènent à des gouffres béants, dans lesquels on irait immanquablement s'abîmer, si l'on se trompait de voie.

Ajoutez à ces difficultés un inextricable enchevêtrement de branches,

de racines et de troncs d'arbres, arrachés par les grandes crues aux rives escarpées, entraînés au loin, et laissés un peu partout, entassés pêle-mêle jusque dans le lit du torrent.

Quelle adresse extraordinaire n'exige pas la conduite d'une embarcation, parmi tant de périls !

Saisie par le courant, elle est emportée comme une plume, avec la rapidité de la flèche. On entend l'air siffler aux oreilles, tandis que des flots d'écume montent à l'assaut de la proue, et que des paquets d'eau inondent les voyageurs, ou les fouettent au visage. Instinctivement, pour éviter le vertige, on ferme les yeux ; mais on les rouvre bien vite, car ce n'est pas le moment d'être distrait.

En arrière, le timonier, qui doit être doué d'une force peu commune, le front tendu, le regard fixe, le buste arqué, étreint solidement, de sa main de fer, l'épais aviron qui lui sert de gouvernail.

A l'instant précis, où l'on va, ce semble, irrésistiblement s'écraser contre une roche, une vigoureuse pression, sur cette sorte de pagaie, fait dévier l'esquif, et l'on frôle l'obstacle sans le toucher...

Sed, uno recedente, non deficit alter. Le danger est partout : devant, à bâbord, à tribord, en haut, en bas... Aussi, sans lâcher le gouvernail, le pilote est constamment en mouvement, sautant avec agilité par-dessus la barre, à droite, à gauche, d'un bord à l'autre, pour imprimer à la nacelle des oscillations irrégulières qui lui permettent de franchir, comme en glissant à leur surface, les innombrables récifs dont le canal est semé.

De son côté, un homme arc-bouté sur la proue, tient, pointée devant lui, une perche, que le pilote ne perd pas des yeux. Elle lui indique les écueils qu'il ne voit pas, de l'endroit où il s'adonne à cet exercice ininterrompu de gymnastique et de voltige, car elle dévie dès que, sous les vagues, se dissimule, à peu de profondeur, quelque arête traîtresse. Ces déviations presque imperceptibles lui révèlent les périls cachés, d'autant plus redoutables, qu'ils peuvent n'être pas aperçus à temps.

Vigilance continuelle, sûreté de coup d'œil, présence d'esprit, énergie qui ne faiblisse pas, sont indispensables.

Parfois, hélas, elles ne suffisent point. Ces terribles rapides furent le théâtre de bien des catastrophes. Plusieurs de nos excellents Missionnaires, même récemment, y trouvèrent la mort, à un âge qui promettait encore, aux nobles et saintes causes de l'apostolat et de la civilisation dans ces contrées reculées, de longs et précieux services.

Très sympathique fut l'accueil des sauvages du Grand Lac des Esclaves.

— L'enthousiasme de ces pauvres gens serait difficile à dépeindre,

écrivait Mgr Taché à Mgr de Mazenod, le 26 décembre 1852. Le P. Faraud m'a dit sur cette mission des choses aussi merveilleuses qu'intéressantes. Les prodiges de la grâce ont rempli son cœur d'une sainte joie. Il a peine à comprendre ce dont il a été témoin. Les dispositions des peuplades indiennes qui n'ont pas encore abusé du don de Dieu, sont vraiment admirables. Comme il fait bon, alors, être Missionnaire !...

Si les fatigues furent nombreuses pour le P. Faraud, les consolations ne le furent pas moins. Ses sauvages l'entouraient, tout le jour, et une partie des nuits. Assoiffés de vérités surnaturelles, ils n'étaient jamais assez longuement avec celui qu'ils vénéraient comme le messager du ciel.

Canot entraîné par le courant sur les rapides de la rivière des Esclaves.

Leur empressement rappelait celui des Juifs auprès du Sauveur, durant sa vie mortelle. C'était le même attrait pour leurs cœurs droits. L'apostolat n'est-il pas la continuation de l'œuvre du Verbe incarné sur la terre ? Comme son Père l'a envoyé, ainsi il envoie ceux qu'il a choisis. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (Joan., XX, 21.)

Comment, en effet, sans cette coopération invisible de Dieu, expliquer les résultats étonnants produits au milieu de hordes barbares et grossières par la présence d'un Missionnaire, inconnu jusque-là ?

Parfois, il ne possède encore que très imparfaitement leur idiome étrange. En balbutiant, il expose des dogmes supérieurs à la raison humaine ; il promulgue des obligations morales contraires aux instincts

les plus violents de la nature déchue ; il parle de la nécessité de l'abnégation...

On l'écoute... Bien plus, on se laisse persuader, convaincre, captiver, entraîner par lui, tandis que les prédicants de l'hérésie « aux doigts dorés », malgré leurs séduisantes promesses, n'opèrent aucune conversion sérieuse.

Ces esprits incultes distinguent le bon pasteur du mercenaire, et comprennent que l'envoyé de Dieu n'est pas un homme comme les autres. Ses paroles sont sacrées, et, quand il commande, on lui obéit.

— Je vous ferai pêcheurs d'hommes, avait dit Jésus à ses apôtres. Cette promesse, renouvelée à travers les siècles, se réalisa d'une façon singulière, sur les bords du Grand Lac des Esclaves, où nul prêtre, avant le P. Faraud, n'avait encore paru.

§ 2

Mission Saint-Joseph. — Efforts du protestantisme pour empêcher cette fondation.

Des visites passagères ne suffisaient pas pour des âmes aussi bien disposées.

Au mois d'avril 1856, le P. Faraud repartait du lac Athabaska, avec l'intention de fonder, cette fois, un établissement définitif, dans le voisinage du fort Résolution, situé près de l'embouchure de la rivière des Esclaves, au delà du soixante-unième degré de latitude nord.

Il entre dans les desseins de la Providence que le zèle soit contrarié. Le démon ne lâche pas volontiers sa proie, et il ne néglige rien pour la retenir.

En général, les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson avaient montré de la bienveillance aux Missionnaires, et même favorisé leur ministère. L'un d'eux, pourtant, et des plus hauts placés, M. Anderson, surintendant de l'immense district du Mackenzie, voulut enrayer les progrès du catholicisme. Il ordonna à tous les chefs de poste dépendant de lui, de n'accorder l'hospitalité à aucun prêtre romain dans les forts dont ils avaient la garde.

A son arrivée, le P. Faraud vit donc le vide se creuser devant lui. Les officiers subalternes, redoutant de se compromettre, étaient gênés en sa présence. Pour l'éviter, le commandant du fort Résolution se retira dans ses appartements, craignant ou de désobéir à son supérieur, ou d'agir grossièrement envers celui qui venait momentanément lui demander un abri.

Mais la difficulté avait été prévue par le Missionnaire, qui avait pris ses précautions en conséquence. Il exhiba une lettre du Gouverneur

général de la Compagnie, enjoignant de le traiter avec courtoisie, et de l'aider loyalement.

De haute lutte, Mgr Taché avait obtenu à Londres cette lettre de recommandation du Gouverneur général, qui, lui aussi, ne goûtait pas le projet d'un établissement catholique sur les bords du Grand Lac des Esclaves.

Sa réponse avait, d'abord, été vive, presque insolente et pleine de reproches contre les Missionnaires. L'évêque réfuta avec calme, mais avec une rigueur inflexible, les assertions fausses et les préjugés. Cette plaidoirie, toute de bon sens et de logique, modifia complètement les idées du potentat protestant, qui formula des excuses, et octroya gracieusement la lettre de recommandation demandée.

— Ce sera le *salutem ex inimicis nostris*, disait Mgr Taché à Mgr de Mazenod, en lui annonçant cette consolante nouvelle. Le salut nous viendra de nos ennemis. C'est un joli démenti à l'adresse de M. Anderson. Il s'était vanté, auprès de ses employés et des sauvages, qu'il empêcherait bien les prêtres de pénétrer dans tout le district du Mackenzie, à la tête duquel il se trouve. Voilà ses calculs déjoués, et ceux du démon aussi.

Il importait de profiter au plus tôt de cet avantage, pour arrêter dans son germe une opposition qui n'aurait cessé de croître et de susciter des obstacles toujours pénibles, parfois même insurmontables.

La fondation d'une mission au Grand Lac des Esclaves était de nature à fermer à l'hérésie cette portion si vaste du diocèse de Saint-Boniface, car, si les protestants cherchaient à devancer les prêtres catholiques, ils hésitaient à se fixer là où ceux-ci s'étaient déjà établis.

Comme l'avait présagé Mgr Taché, ce fut bien le *salutem ex inimicis*. A la vue de la lettre que lui exhiba le P. Faraud, le chef du fort Résolution se hâta de lui ouvrir toutes grandes les portes du poste. Il ne se souciait pas de désobéir au Gouverneur général pour plaire à M. Anderson. Les autres employés, commis et agents de tout ordre, l'imitèrent dans sa volte-face, et voulurent même faire oublier, par leur empressement, l'indifférence ou l'hostilité des premiers moments.

Ainsi ce nuage passager, qui avait semblé le précurseur d'un redoutable orage, contribua au succès final.

Dédiée à saint Joseph, la mission fut érigée sur l'île de l'Orignal, près du fort Résolution. Sans retard, le P. Faraud entreprit, et mena à bon terme, la construction d'une chapelle et d'une maison destinée aux Missionnaires qui, après lui, continueraient son œuvre.

C'est ce qui faisait écrire à Mgr Taché, six ans plus tard, quand le P. Faraud, promu à l'épiscopat, fut devenu le premier vicaire apostolique de l'immense district d'Athabaska-Mackenzie :

— Nos Pères de Saint-Joseph, comme ceux de la Nativité, habitent encore les demeures élevées par celui auquel la Providence a confié naguère la houlette pastorale. La main qui les bénit, est celle qui les a logés.

Habile constructeur, le P. Faraud travailla, avec plus d'entrain encore et de persévérance, à la régénération des païens. Il jouit, dans ce ministère, des plus douces et des plus abondantes consolations. Par leur fidélité et leurs progrès dans la pratique des vertus chrétiennes, ses chers Indiens le dédommageaient des héroïques fatigues qu'il s'imposait pour leur salut.

Plusieurs Oblats vinrent unir leurs efforts aux siens. Parmi eux, citons le P. Grollier, remplacé par le P. Grandin à Notre-Dame des Sept-Douleurs; les Pères Eynard et Gascon, les Frères Perréard et Kearney, etc.

Rendez-vous de nombreuses tribus, ce poste, le plus avancé qu'on eût encore dans le nord, se transformait, vu le chiffre croissant de conversions, en foyer d'où jaillissait, dans la direction du pôle arctique, une lumière bienfaisante, destinée à éclairer jusqu'aux extrémités les plus reculées de ces immenses champs de neige.

Bientôt la croix du Christ, portée si courageusement par les Oblats, serait plantée par eux sous le cercle polaire, et, plus loin encore, sur les rivages inexplorés de l'Océan Glacial.

§ 3

Sur le fleuve géant. — La lutte pour la conquête des âmes.

Mécontent que, malgré lui, les Missionnaires se fussent établis près du fort Résolution, M. Anderson, pour se venger, résolut d'appeler des ministres protestants.

Le jour même de l'arrivée du P. Eynard et du Frère Perréard, 12 avril 1858, débarqua un *gentleman* gros et gras, M. Hunter, s'intitulant pompeusement archidiacre de l'église Anglicane.

En homme avisé, il ne s'arrêta, là, que peu de temps, assez seulement pour reprendre haleine. Il comprenait parfaitement que son prosélytisme, s'exerçant en présence des prêtres catholiques, serait frappé de stérilité. Son intention, aussi hardie que machiavélique, était de se porter à plus de cinq cents kilomètres vers le nord-ouest, jusqu'au fort Simpson, situé au confluent de la rivière aux Liards, et chef-lieu de tout le vaste district du Mackenzie.

M. Anderson, dont ce poste avait été jusqu'alors la résidence, venait d'être changé ; mais son successeur, M. Bernard Ross, était aussi fanatique;

de plus, très désireux d'épouser une jeune et pimpante demoiselle, belle-sœur du soi-disant archidiacre.

Le trafiquant de bibles comptait donc recevoir au fort Simpson un accueil enthousiaste. Sous la pression du nouveau chef du district, tous les chefs des postes secondaires, ainsi que leurs agents et commis, rivaliseraient de zèle pour assurer le succès de son entreprise.

Déjà les listes de souscription circulaient parmi eux. Des centaines de louis d'or favoriseraient sa propagande.

Dans la pensée des auteurs de ce diabolique complot, c'en était fait de l'influence catholique. Quel prêtre romain serait assez osé pour se mesurer avec un personnage tel que l'archidiacre, disposant de sommes considérables et soutenu par tout le personnel de la Compagnie dans le district ?

L'honneur de la vraie religion exigeait qu'on relevât ce défi public. Intrépide, le P. Grollier s'en chargea.

— Le loup veut entrer dans la bergerie et la ravager à loisir, se dit-il ; je l'en empêcherai. Cet hérétique a eu l'impudence de voyager, depuis la Rivière-Rouge, avec le P. Eynard. Maintenant, il se flatte de continuer sa route seul, et de pouvoir ainsi, désormais, déblatérer à son aise contre nos dogmes. Il se trompe : je partirai en même temps. Lorsqu'il attaquera notre religion, je serai là pour la défendre. A l'énoncé de ses erreurs, j'opposerai la vérité. Si, au fort Simpson, M. Ross me refuse l'hospitalité, je logerai sous une tente avec les sauvages. Peu importe que je n'aie pas de toit. Un soldat s'inquiète-t-il de ce mince détail ?...

Courageusement conçu, ce plan de campagne fut énergiquement exécuté. Nous allons suivre, dans ses diverses étapes, cette chasse aux âmes.

§ 4

Mission du Saint-Cœur de Marie, à la Grosse-Ile.

Les sauvages vivant au nord du fort Résolution n'ayant jamais vu de prêtres catholiques, M. Hunter pensait en avoir facilement raison. Il croyait donc entrer dans son domaine, en dépassant la mission Saint-Joseph.

Amer fut son dépit, en apercevant le P. Grollier qui s'élançait dans le sillage de son embarcation ; mais ce dépit se changea en colère sourde, quand, à la première escale, il constata que les sauvages qui n'avaient jamais vu ni prêtre ni ministre, s'écartaient de lui, pour se grouper instinctivement autour de la Robe Noire.

Après deux jours de navigation, on était arrivé, le 14 août, à la Grosse-Ile, *Big Island*, située près de l'extrémité occidentale du Grand Lac des Esclaves, à l'entrée du Mackenzie.

Ses habitants, appartenant pour la plupart à la tribu des Esclaves, s'ils n'avaient pu encore contempler, de leurs yeux, le prêtre catholique, en avaient, du moins, entendu parler par plusieurs de ceux qui fréquentaient la rive méridionale du Grand Lac, et ils soupiraient après sa venue.

Aussi, à son aspect, poussèrent-ils des cris de joie et de reconnaissance. Ils lui baisaient les mains, s'inclinaient devant sa large croix d'Oblat suspendue sur sa poitrine, et le remerciaient d'avoir bien voulu les visiter, comme ils le désiraient depuis si longtemps.

— C'étaient des mercis à n'en plus finir, écrivait le P. Grollier à Mgr de Mazenod, en lui racontant cette scène attendrissante. Les mères me présentaient leurs petits enfants pour que je les bénisse.

Ahuri de ce triomphe décerné spontanément au prêtre catholique, l'opulent ministre fronça les sourcils, tandis que son visage s'empourprait de colère et de honte. Personne ne s'approchait de lui, pour lui tendre une main amie, ni même simplement pour le saluer. Si quelques regards s'arrêtaient sur lui, ils semblaient lui demander, méprisants :

— Que viens-tu faire parmi nous ?...

Confus et irrité d'être accouru de si loin pour être traité de la sorte, par ceux qu'on lui avait promis devoir être ses ouailles fidèles, il ne sut que balbutier ces mots aux officiers du poste, comme s'il avait hâte de se cacher :

— Menez-moi donc à votre maison ! Pourquoi m'attarder ici ?

— L'Immaculée Vierge, sous la bannière de laquelle nous combattons, continue le P. Grollier, m'assistait visiblement. Elle attirait les cœurs à son divin Fils. J'étais parti de notre maison, un jour d'heureux présage : celui de sa fête, sous le titre de Refuge des pécheurs ; et j'arrivais à la Grosse-Ile, un samedi, veille de la solennité de l'Assomption.

Dès le soir, il baptisait, en plein air, devant sa tente, plusieurs enfants que lui apportèrent des métis au service du fort, et des sauvages exprimant ainsi leur désir de s'instruire pour embrasser la vraie religion.

A quelques pas de là, le ministre, de plus en plus stupéfait, grinçait des dents, furieux d'être mis complètement de côté.

Le lendemain, beau jour qui rappelle le couronnement de Marie au ciel, le Saint Sacrifice était, pour la première fois, offert sur cette île. Tous les sauvages, à genoux, contemplaient respectueux ce spectacle si nouveau.

— Pauvres gens ! s'écrie le P. Grollier. L'autel de l'immolation eucharistique était aussi pour eux la Crèche, où, la première fois de leur

vie, ils venaient adorer leur Sauveur ! Mais quels sentiments de joie surnaturelle se pressaient dans mon âme, en découvrant chez eux tant de foi et de dévotion pour nos augustes mystères !

Vite, ces sauvages eurent appris les refrains des cantiques chantés, en langue montagnaise, par les métis formant l'équipage des canots de la Compagnie. Ils les répétaient en chœur, heureux d'unir leurs voix pour louer Dieu.

Cette chrétienté naissante reçut du fervent Oblat le nom de Mission

Sur le Grand Lac des Esclaves. — Même au mois de juillet, la navigation s'y fait, non sans péril, entre les blocs de glace que le vent pousse du large.

du Saint-Cœur de Marie. Il confiait ainsi à celle qui a écrasé la tête du serpent infernal, les intérêts spirituels de ses néophytes, la suppliant de les protéger toujours contre les émissaires de l'erreur.

Comme le début, la suite du voyage ne fut pour l'apôtre qu'une marche triomphale.

Chaque fois que l'on campait, le long des rives du Mackenzie, les familles sauvages rencontrées en ces endroits, témoignaient au prêtre la même sympathie, et au ministre la même indifférence.

Dans une circonstance, celui-ci étant arrivé le premier à un campe-

ment où agonisait un vieillard, on lui cacha le moribond ; mais, aussitôt que le P. Grollier parut, on le pria de venir baptiser le malade qui l'attendait.

A toutes les étapes, on lui apportait des enfants, pour qu'il leur conférât le baptême. Si les canots ne s'arrêtaient pas suffisamment pour qu'il eût le temps de les baptiser tous, on n'en repoussait pas moins énergiquement le ministre, et l'on promettait de transporter ces enfants, soit au fort Simpson, soit à la Grosse-Ile, où le P. Grollier les trouverait à son retour.

Une multitude de faits de ce genre prouvèrent aux messieurs de la Compagnie que les sauvages considéraient le ministre comme un intrus, et que seul le prêtre catholique possédait leur confiance.

§ 5

Au fort Simpson. — Mission du Sacré-Cœur de Jésus.

Quelques jours d'une navigation aidée par un vent favorable et par le courant du fleuve, amenèrent les voyageurs au fort Simpson, centre et chef-lieu de tout le district du Mackenzie.

Là, encore, les mêmes scènes se produisirent. On apporta tous les enfants au P. Grollier, pour qu'il les baptisât. Il célébrait en public la sainte Messe, et catéchisait, du matin au soir, constamment entouré d'une grande affluence.

— Je tressaille de bonheur, écrivait-il. D'ici, comme d'un nouveau Cénacle, la parole de Dieu rayonnera jusqu'aux derniers confins du monde. Ceux qui m'écoutent avec tant d'avidité, iront au loin s'en faire l'écho. Messagers, eux aussi, de la bonne Nouvelle, ils diront à leurs frères, qu'ils ont trouvé le Messie. La prophétie du Christ Sauveur se réalise : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum :* Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Incarné dans mes mains sacerdotales, élevé par moi au-dessus de cette terre jusqu'ici infidèle, il attire tout à Lui par son immolation eucharistique sur l'autel.

Pendant ce temps, le vide s'accentuait, de plus en plus, autour du ministre.

Honteux d'un pareil insuccès, il voulut, du moins, une fiche de consolation, si minime fût-elle. A tout prix, il lui fallait baptiser quelqu'un.

Dans la cuisine du fort travaillait un jeune marmiton, fils illégitime d'un Anglais disparu et d'une sauvagesse qui l'avait abandonné.

Enéné (c'était son nom) serait une proie facile, pensait M. Hunter.

Par des promesses de toutes sortes, puis par des menaces il s'efforça de le faire consentir à se laisser baptiser par lui.

Aux exhortations cauteleuses, comme aux sommations violentes, le gâte-sauce répondait, en fuyant à toutes jambes :

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

A bout de patience, l'archidiacre appela à son secours le personnel du fort : commis, agents, avec M. Ross en tête. On organise une battue générale, et l'on poursuit le fugitif dans tous les coins et recoins. A la fin, on réussit à l'enserrer dans un cercle qu'il ne peut franchir. On met les mains sur lui, et on l'entraîne, de vive force, dans la chambre du ministre. Tandis que plusieurs le retiennent pour l'empêcher de s'échapper, l'archi-

Le fort Simpson.

diacre verse sacrilègement de l'eau sur la victime qui se débat, en criant :

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Après ce bel exploit, et satisfait d'une victoire qui, à ses yeux, est le prélude d'une foule d'autres, M. Hunter convoque les sauvages.

— Vous avez méconnu mes bonnes intentions, leur dit-il. Quel est mon désir, cependant, si ce n'est de vous rendre heureux ? Je vous apporte les bienfaits de la civilisation britannique. Je ferai de vous de véritables Anglais, des *gentlemen !* Bientôt s'ouvriront, dans ces contrées, de splendides écoles, où vos enfants seront instruits, nourris, vêtus et parfaitement éduqués, sans qu'il vous en coûte un sou.

A ces mots, ses auditeurs se retirèrent, en gardant un silence méprisant, et jamais plus M. Hunter ne put les réunir.

Constatant que le P. Grollier visitait chaque famille dans sa tente, surtout quand il y avait des vieillards et des malades, le ministre espéra réussir, lui aussi, par cette méthode. Il essaya de se présenter. L'accueil fut des moins encourageants. Les hommes se montraient froids ; les femmes et les enfants fuyaient à son approche.

— Est-ce que ces sauvagesses et leurs vilains garnements me prendraient pour le diable ? demanda-t-il à son compagnon.

— A les voir courir, répondit celui-ci, il semblerait que telle est bien leur pensée.

— Quelle sotte race !

— Pas si sots, puisque beaucoup savent lire et écrire.

— Qui donc le leur a appris ?

— Je l'ignore ; mais ce que je sais, à n'en pas douter, c'est que le prêtre papiste leur distribue des quantités de petits livres, contenant, traduits en leur langue, des cantiques, des prières et toutes les superstitions du romanisme.

— J'ai des Bibles, moi : je leur en donnerai pour contrebalancer cette influence néfaste.

— Oui, mais elles sont en anglais !

— Bah ! cela leur fera toujours impression, même s'ils n'y comprennent pas grand'chose. Nos Bibles si bien éditées et reliées éblouiront leurs regards.

— Il vaudrait mieux qu'elles touchassent leur cœur.

— Par les yeux, nous atteindrons leur imagination... et leur âme.

Des Bibles furent donc offertes à profusion ; mais les sauvages les refusèrent ; ou, si quelques-uns les acceptèrent, ce fut pour... bourrer leurs fusils.

Peu de jours après, le P. Grollier rencontra, par hasard, le pauvre marmiton.

— Eh bien ! lui dit-il, tu es donc le seul, Enéné, qui ne m'aimes pas, et qui refuses de prier avec moi !

Le malheureux fondit en larmes.

— Père, lui répondit-il, d'une voix entrecoupée par les sanglots, je t'aime, et je n'aime pas le ministre... C'est malgré moi qu'il m'a baptisé. J'ai résisté tant que j'ai pu. On m'a traîné chez lui, et, quoique je ne voulusse pas, il a versé un peu d'eau sur ma tête ; mais ce baptême ne vaut rien. Je t'en supplie, ne me rejette pas de ta religion. Père, Père, confesse-moi.

Il vint, le soir même, se confesser, écouta la prédication, et, le lendemain, assista à la Messe.

Si, comme on le voit, les ouailles de M. Hunter étaient extrêmement rares, elles ne lui restaient pas, non plus, longtemps fidèles.

Ne pouvant, sans se compromettre aux yeux du Gouverneur général, se débarrasser violemment du P. Grollier, M. Ross voulut, du moins, lui persuader que ses premiers succès n'étaient qu'un feu de paille, et que l'avenir, dans tout le district du Mackenzie, était pour le protestantisme.

— Voyez-vous, lui dit-il avec morgue, nous sommes riches, nous, Anglais ; et vous êtes pauvres, vous, catholiques. Notre liste de souscrip-

Grand Lac des Esclaves. — Blocs de glace entassés sur le rivage.

tions s'élève déjà à plus de douze cents dollars (six mille francs), et c'est simplement pour orner notre future chapelle, la peindre, y placer un orgue. L'archidiacre a emporté d'Angleterre des sommes suffisantes pour la bâtir lui-même... Et puis, nous aurons bientôt des écoles... Comment pouvez-vous espérer lutter avantageusement avec nous ?

— *Esurientes implevit bonis*, reprit humblement le Missionnaire, *et divites dimisit inanes !*

— Que dites-vous là ?

— Je rappelle une prophétie faite, il y a dix-huit cents ans, par la Vierge Immaculée, que vous, protestants, vous obstinez à méconnaître,

et que nous honorons, nous, catholiques, comme la très sainte Mère de Dieu.

— Et qu'annonce-t-elle, cette prophétie ? Que signifient ces paroles ? Expliquez-les-moi. Je ne comprends pas le latin.

— Voici : Le Seigneur se plaît à combler de ses bienfaits ceux qui souffrent la faim, et à renvoyer, les mains vides, ceux qui se croient riches.

— C'est dans la Bible, cela ?

— Oui !

— Et vous pensez que cette prophétie, si c'en est une, se réalisera ici ?

— Elle s'est réalisée si souvent, ailleurs ! elle peut se réaliser encore... La Vierge Immaculée est puissante !

— Oh ! votre Vierge Immaculée !... Vierge puissante !... Je sais, je sais ! Les papistes parlent ainsi ; mais, nous, nous avons une autre puissance, plus réelle et tangible : l'or ! l'or, auquel rien ne résiste.

Obligé de retourner au Grand Lac des Esclaves, le P. Grollier laissa le fort Simpson, après y avoir établi les fondements solides d'une mission qu'il dédia au Sacré-Cœur de Jésus, afin que ce divin Cœur servît d'asile à ces âmes convoitées par l'hérésie.

Après son départ, le ministre et M. Ross pensèrent avoir plus facilement raison des sauvages. Il les menacèrent de ne plus fournir les objets nécessaires pour la chasse à ceux qui ne viendraient point « prier avec eux ». Puis, afin de les amener plus vite à leur sentiment, ils leur distribuèrent du tabac, leur promettant, en outre, des cadeaux bien plus importants encore.

Sans s'effrayer de ces menaces, les sauvages étaient sur le point (sacrifice pour eux presque héroïque) de jeter dans le fleuve le tabac si libéralement donné, quand un métis catholique leur fit remarquer qu'ils pouvaient le fumer en sûreté de conscience, et que savourer le parfum du précieux végétal n'était pas, de leur part, un engagement d'embrasser la religion anglicane.

Ainsi tranquillisés, les sauvages gardèrent le tabac, et en usèrent sans scrupule.

Leur fermeté, dans cette circonstance, était d'autant plus frappante, que le P. Grollier n'était plus là, pour les soutenir.

§ 6

Au fort des Liards. — Mission de Saint-Raphaël. Une conquête à distance.

Déçu, le ministre s'embarqua pour le fort des Liards situé au confluent de la rivière du même nom et de la rivière Noire, *Black river*, à plus de

trois cents kilomètres du fort Simpson, vers l'ouest. Il espérait y réussir, puisque nul prêtre catholique n'y contrarierait son œuvre.

Pour gagner plus aisément les sauvages, il offrit à leur chef une belle et grande couverture, avec une caisse de tabac.

A son grand étonnement, le chef commença par refuser.

— Je ne veux pas de tes cadeaux, dit-il ; car ni moi, ni les miens, ne voulons prier avec toi.

Là encore, des métis catholiques observèrent qu'en acceptant, on ne s'engageait à rien, au point de vue religieux.

— Eh bien ! soit ! reprit le chef ; j'accepte. Mais, afin qu'il soit bien entendu que nous ne promettons pas de prier avec toi, je payerai tout cela avec des peaux d'orignal.

— Ignorez-vous les nombreux avantages que vous auriez à être dociles à mes enseignements ? Laissez-moi vous les exposer.

— Non, non !... Quoique nous n'ayons pas encore vu le prêtre ici, plusieurs des nôtres l'ont vu, au fort Simpson, et ce qu'ils nous ont raconté, nous détermine à ne pas vouloir d'autre religion que la sienne.

— Mais, répliqua l'archidiacre en détresse, ce prêtre est bien loin ; vous ne savez pas quand il viendra vous visiter. En attendant, je puis vous baptiser, vous et vos enfants.

— Non, non !

— Peut-être le prêtre ne viendra jamais. C'est donc préférable que je vous baptise, dès maintenant.

— Non, te dis-je ; non ! Ton baptême ne vaut rien.

Comme le ministre insistait, le chef se redressa de toute sa taille, le toisa d'un regard méprisant, tendit son bras vers lui, et, d'une voix que l'indignation rendait vibrante, lui lança cette foudroyante apostrophe :

— Toi, tu n'es qu'un homme comme nous !... Tu as une femme !... Tu n'es pas l'envoyé du Grand Esprit.

Nul autre parti ne restait au ministre que celui de quitter la place. Les prévisions du P. Grollier se réalisèrent : ses néophytes étaient devenus apôtres.

Avant de s'éloigner, cependant, le faux archidiacre apprit qu'un petit enfant était très dangereusement malade. Espérant baptiser, au moins, celui-là, il se rendit à la tente, où agonisait le moribond.

Quand la mère désolée (une sauvagesse) l'aperçut, et qu'elle comprit ce qu'il prétendait faire, elle poussa comme un rugissement de fauve.

— Va-t'en ! va-t'en ! lui cria-t-elle, exaspérée. Tu es mauvais, toi ! Ce n'est pas toi qui baptiseras mon enfant.

— Mais, c'est nécessaire, puisqu'il va mourir !

— Va-t'en ! va-t'en ! ce n'est pas toi qui le baptiseras.

— Mais, puisqu'il n'y a pas de prêtre, ici... Tu veux donc que ton fils meure sans baptême !

— Va-t'en ! va-t'en ! Tu le mettrais en enfer, toi !... Un autre que toi le baptisera.

— Qui donc ?

— C'est mon affaire. Va-t'en !...

Force fut au ministre de reculer au plus vite, devant cette tigresse furieuse. Elle se serait précipitée sur lui, pour le mordre au visage.

A peine fut-il sorti, qu'elle appela un métis catholique, pour baptiser le pauvre petit être.

Peu d'instants après, il y avait un ange de plus au ciel.

Qui n'admirerait les voies de la Providence ! Et combien extraordinaire est l'action du prêtre, par l'effet de la grâce toute-puissante ! Les quelques sauvages que le P. Grollier avait eu l'occasion de voir, pendant son court séjour au fort Simpson, en retournant chez eux préservèrent de l'hérésie les nombreuses familles disséminées sur les bords de la rivière aux Liards, sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres, et à une distance de sept à huit cents de la mission Saint-Joseph, sur le Grand Lac des Esclaves.

— Dieu soit loué, écrivait le zélé Missionnaire à Mgr de Mazenod. Ce poste des Liards est déjà donc notre conquête, avant même que nous y ayons paru !... Le ministre est revenu tout honteux au fort Simpson.

Il y passa l'hiver, mais sans plus de succès.

Pendant ce temps, une sauvagesse tomba gravement malade. Le prétendu archidiacre se présenta chez elle, pour lui conférer le baptême.

— Non, répondit-elle, du ton le plus affirmatif. Je ne veux pas de tes simagrées. En consentant à ce que tu demandes, j'offenserais le Grand Esprit !

Et elle préféra se faire baptiser par un enfant de treize ans, demi-sauvage, mais sachant lire, et connaissant parfaitement le catéchisme.

Quand elle eut reçu de lui l'onde régénératrice, elle s'écria, transportée de joie :

— Oh ! merci ! merci ! Maintenant, je puis mourir, car je verrai Dieu !

Elle mourut, peu d'heures après.

— Une patronne de plus au ciel, disait le bon P. Grollier, tout consolé de ce qu'il apprenait de ses chers sauvages.

Ames droites, malgré leur rusticité, ils étaient de ceux dont la fidélité fera rougir, au jour suprême des inéluctables justices, les lâches chrétiens qui ont abusé de tant de grâces.

Des âmes aussi bien disposées méritaient une visite. Le P. Gascon vint, le 4 septembre, les évangéliser, et dédia cette mission à l'archange saint Raphaël. Il demanda à ce prince de la milice céleste, qui avait rendu autrefois la vue à Tobie, d'éclairer, de la lumière surnaturelle, tant d'infidèles plongés encore dans les ténèbres.

Cette prière fut exaucée. Les sauvages se rendirent en grand nombre aux instructions catéchistiques, et ouvrirent leur cœur à la vérité.

Lorsque l'acolyte de M. Hunter arriva, c'était trop tard.

Voyant la place prise et bien gardée, il plia bagage, et s'esquiva.

Près du fort Raë.

§ 7

Au fort Raë. — Mission Saint-Michel.

Pendant le mois de mars 1859, le P. Grollier repartit de Saint-Joseph, pour aller ouvrir, à plus de deux cents kilomètres vers le nord, une mission nouvelle. Il l'établit près du fort Raë, situé au delà du soixante-deuxième degré de latitude, dans une très profonde échancrure de la rive septentrionale du Grand Lac des Esclaves.

En cet endroit, habitaient les Plats-Côtés-de-Chiens. Ces pauvres gens ayant entendu parler des merveilles accomplies dans les missions du

Saint-Cœur de Marie et du Sacré-Cœur de Jésus, avaient envoyé quelques-uns des leurs au P. Grollier, pour le supplier instamment de venir leur apprendre, à eux aussi, à vivre vertueusement et à connaître Dieu.

La glace couvrait encore entièrement le lac ; mais un obstacle de ce genre n'était pas de nature à l'arrêter. Désireux de prévenir, à tout prix, le ministre, il voyagea rapidement, et arriva, la veille du Dimanche des Rameaux. Pour la première fois, le Saint Sacrifice fut célébré à ce poste, le lendemain, anniversaire du jour où les Juifs s'étaient écriés, à l'approche du Sauveur des hommes : *Benedictus qui venit in nomine Domini !* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Tombée dans des âmes avides de la recevoir, la bonne semence porta des fruits. Pour mieux assurer le développement du bien si heureusement commencé, la mission fut mise sous la protection de l'archange saint Michel.

— Cet ardent zélateur de la gloire de Dieu est le général en chef des armées célestes, disait le P. Grollier. Je lui recommande de veiller sur les eaux du Grand Lac des Esclaves, par où passent les ennemis de la gloire de Dieu.

Au cours des années suivantes, le P. Gascon, puis le P. Eynard continuèrent cette œuvre d'évangélisation.

Leurs nombreux convertis se montrèrent tellement attachés à la foi catholique, que les protestants jugèrent, de longtemps, inutile de tenter de faire parmi eux des prosélytes. Ce n'est qu'en 1865 qu'ils essayèrent ; mais vainement. Ni les paroles cauteleuses, ni les calomnies contre l'Église, ni l'or ne purent ébranler la constance de ces chrétiens.

Un coin de forêt dans le « Grand Nord ».

CHAPITRE IX

Sous le cercle polaire

1859-1861

§ 1

Projet de revanche du ministre anglican.

Désespérant d'obtenir un résultat quelconque, au fort Simpson et au fort des Liards, l'archidiacre hérétique forma le dessein d'aller dogmatiser au fort *Good Hope*, situé sur le Mackenzie, à plus de sept cents kilomètres vers le nord.

Assurément, si cette entreprise hardie n'avait eu d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes, elle aurait excité, à juste titre, l'admiration. Mais le vrai zèle ne va pas sans l'oubli de soi. C'est une flamme dévorante et sanctifiante qui consume tout ce qu'il y a d'humain dans un cœur. La persévérance dans une résolution, l'activité et l'énergie dépensées au service d'une cause, ne méritent pas ce beau nom, si elles procèdent du dépit, ou d'un motif naturel peu avouable.

Un des protestants les plus distingués du Canada le remarqua lui-même, et ne cacha pas ses sentiments à Mgr Taché.

— Ce qui l'inspire, lui disait-il, en parlant de M. Hunter, ce n'est pas le zèle, mais le désir de vous faire de l'opposition : *There is no zeal in that man ; his going there is nothing but the fact of a mere spirit of opposition towards you.*

Le théâtre de cette nouvelle lutte était habilement choisi. Non seulement le poste de *Good Hope* avait une importance spéciale, vu le nombre considérable de sauvages qui s'y réunissaient, mais il constituait la dernière étape vers la mer glaciale, et, par suite, jalonnait la route la plus directe, pour pénétrer chez les Loucheux et chez les Esquimaux. La possession de cette place était donc le gage assuré de conquêtes beaucoup plus étendues.

— Par le fort *Good Hope,* écrivait le P. Grollier, nous tiendrons toutes les tribus du Nord ; mais ceux d'entre nous qui s'y rendront, auront à apprendre deux nouvelles langues, complètement différentes de l'esclave et du montagnais.

Les Esquimaux habitaient sur les rives de l'océan Arctique, à l'est

du Mackenzie. Ils avaient la singulière coutume de se percer le bas des joues, à droite et à gauche de la bouche, pour y introduire des osselets, ou de petites pierres rondes, blanches ou bleues, en guise de bijoux.

Outre leur extrême débordement de mœurs qui apporterait un grand obstacle à leur conversion, on aurait à compter avec leur esprit excessivement soupçonneux. D'une profonde duplicité, prompts à la colère et à la vengeance, très cruels, orgueilleux, voleurs de profession, car le larcin, loin de leur paraître un crime, leur semblait une prouesse, ils étaient regardés, par certains traiteurs, comme le rebut de l'espèce humaine : *most repulsive of the human species.*

A l'ouest du Mackenzie, vers le Yukon et l'Alaska, résidaient les Loucheux, ainsi appelés, parce que la plupart étaient affectés de strabisme. Perpétuellement en guerre avec les Esquimaux, ils en massacraient le plus qu'ils pouvaient surprendre. Les parents de ceux-ci ne tardaient pas à redemander, avec usure, dent pour dent, œil pour œil, et tête pour tête.

Depuis longtemps, pressé par son zèle ardent, le P. Grollier souhaitait s'élancer vers ces contrées lointaines. Il n'aurait pas voulu que les ministres de l'erreur y parussent avant les apôtres de la vérité. Les projets de M. Hunter furent pour lui un stimulant de plus.

Fidèle à la tactique qui lui avait si bien réussi au ford des Liards, il envoya devant lui des émissaires sûrs, pour lui préparer les voies.

— J'ai déjà vu des sauvages de *Good Hope*, écrivait-il, le 15 mars 1859, à Mgr de Mazenod. Tous m'ont promis de parler de telle sorte aux hommes de leur tribu, que nul d'entre eux ne ferait cas de l'archidiacre. Celui-ci, d'ailleurs, commence à dire que sa tâche est terminée. Il ne s'était engagé que pour un an. Après une apparition à *Good Hope*, dans le but de choisir un emplacement aux constructions qu'il médite, il reviendra au fort Simpson, et, de là, s'embarquera pour la Rivière-Rouge. Il ne se soucie pas de rester davantage au milieu de ces sauvages qu'il méprise, et qui l'ont si mal accueilli. Malheureusement l'apostolat protestant est un métier largement rétribué, surtout dans ces régions. Les Sociétés évangéliques, instituées pour la propagation de l'anglicanisme, donnent de l'or à pleines mains. Sans trop de peine, les ministres trouvent ainsi un moyen d'existence pour eux et pour leur famille. Or, distribuer des Bibles et baptiser quelques païens, sans même prendre le soin de les instruire des vérités indispensables, n'est pas chose bien difficile. Pour ces motifs, quoique les sauvages ne veuillent point de leur religion, les ministres ne se rebutent pas. Peu leur importe le nombre de ces conversions, plus ou moins sincères, pourvu que leur traitement arrive régulièrement. M. Hunter ayant achevé son magot, se dispose à partir ; mais deux autres

vont venir le remplacer, et deux maîtres d'école les accompagnent. Il est donc essentiel de ne pas se laisser devancer : la victoire sera au premier occupant. Puissions-nous, en portant le flambeau de la Foi jusqu'aux extrémités du monde, et en conquérant à l'Église ces tribus nombreuses que nul prêtre catholique n'a encore visitées, réaliser les paroles du Prophète : *Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri !*

A la fin de cette lettre, le P. Grollier ajoutait les considérations suivantes :

— Un ministre protestant à *Good Hope !* Oh ! non ! Ce poste a quelque chose de si attrayant pour nous ! Il est si reculé dans le nord que, pendant trente-cinq jours, en été, le soleil ne s'y couche point ; mais, pendant bien plus de temps encore, la nuit n'existe presque pas, car elle n'est, avant et après cette période, qu'un long crépuscule lumineux. Si nous y allions, notre chère Congrégation aurait la gloire d'avoir fait saluer, la première, la croix par cet astre, alors sans déclin. Ces jours sans nuit ne sont-ils pas un peu l'image du ciel éclairé par l'éternel Soleil ?... Nous planterons, sur ces contrées étranges, le signe auguste de notre Rédemption. La croix radieuse, brillant d'une lumière supérieure, éclairera ces peuplades infortunées, et leur apprendra l'amour ineffable du divin Sauveur pour les hommes.

§ 2

Vers le pôle.

Au mois de juin 1859, le prétendu archidiacre anglican visita *Good Hope*, dans l'espoir d'y asseoir les bases d'un établissement futur. Les sauvages l'accueillirent si mal, qu'il n'eut aucune envie d'y prolonger son séjour. Honteux d'un si piteux échec, il partit, bien résolu à ne plus revenir.

Pour se venger, il emportait une supplique adressée au Gouverneur général de la Compagnie de la baie d'Hudson, et signée par quelques-uns des agents les plus hauts placés du district du Mackenzie. Pleine de fiel, cette pièce haineuse réclamait l'éloignement absolu des « papistes romains ». Elle n'eut aucun effet. Le Gouverneur comprenait, de plus en plus, combien la Compagnie elle-même gagnait à l'évangélisation des sauvages. Leur moralisation favorisait ses intérêts.

Sans s'inquiéter de cette flèche de Parthe lancée sur lui par le prédicant en déroute, et avant même de savoir le résultat de cette manœuvre de la dernière heure, le P. Grollier, au mois d'août de cette même année, s'embarqua pour *Good Hope*, avec l'intention de s'y installer, fermement résolu à annoncer, de là, l'Évangile jusqu'aux plus lointains confins du monde habité.

Il ne devait pas en retourner. Cinq ans plus tard, il mourrait, jeune encore, épuisé par les fatigues, les souffrances et les privations. Mais il aurait creusé un sillon profond, à travers les régions arctiques, et jeté une semence surnaturelle qui produirait des fruits abondants de salut.

Toujours avide de nouvelles conquêtes, le P. Grollier laissait à d'autres le soin de continuer les œuvres qu'il avait commencées. Dès qu'elles paraissaient fondées assez solidement, il allait, ailleurs, en établir d'autres. Le nord l'attirait. On peut le considérer non seulement comme un soldat d'avant-garde, dans l'armée de l'apostolat, mais aussi comme un éclaireur envoyé au loin pour explorer le terrain, et indiquer le chemin à suivre.

Muni d'une autorisation que Mgr Taché lui avait obtenue du Gouverneur général, il vit ceux mêmes qui avaient signé, contre lui et ses confrères, la supplique demandant leur expulsion, contraints de lui donner passage sur les canots de la Compagnie, et de le recevoir, durant l'hiver, au fort *Good Hope.*

Avec ses détracteurs, obligés d'être polis à son égard, il descendit le Mackenzie, si majestueux, que les tribus échelonnées le long de son cours, ont, pour le désigner, malgré la diversité de leurs idiomes, une expression synonyme : *le fleuve aux rives géantes.*

Quelquefois, ses eaux semblent dormir comme dans un large bassin, aux endroits où il s'évase ; d'autres fois, elles se précipitent, fougueuses et indomptables, avec une vitesse de quinze à vingt kilomètres à l'heure. C'est lorsque, renfermées entre de gigantesques murs de rochers presque perpendiculaires, hauts de cent à cent cinquante mètres, et plus encore, ses ondes tumultueuses s'entassent, se pressent, et se refoulent.

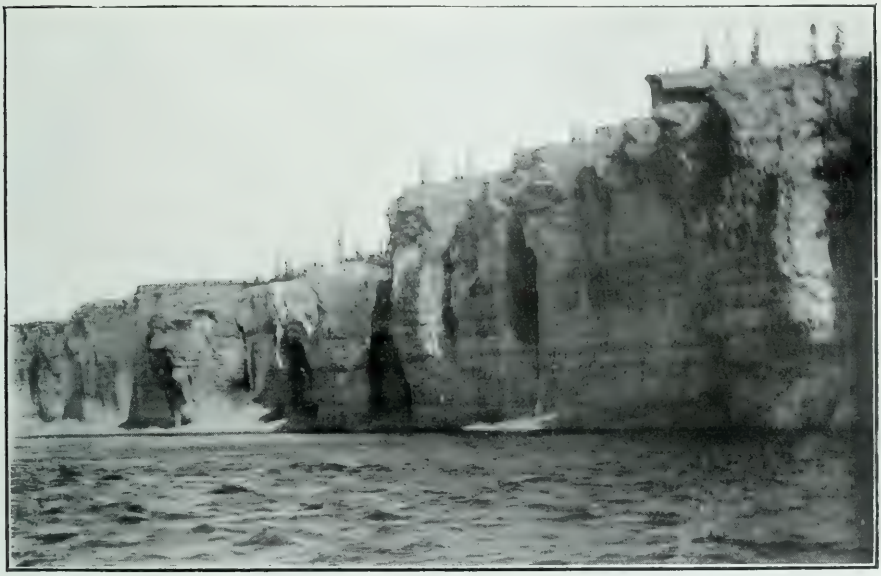
D'une largeur moyenne de deux à quatre kilomètres, il en a de six à huit, dans certaines de ses expansions ; une vingtaine, à la tête de son delta ; et plus de quatre-vingts, à son estuaire.

Le Mackenzie n'a pas, à proprement parler, de rapides. Les cinq ou six qui s'y rencontrent, se réduisent à de simples accélérations de courant qui offrent peu de danger, ou qui laissent toujours des parties relativement calmes et navigables. Mais, obstrué de glaces, de la mi-octobre à la fin de juin, ou au commencement de juillet, il ne peut malheureusement, malgré l'énorme masse de ses eaux, féconder les contrées qu'il traverse.

Dans ce sol qu'il ravine depuis tant de siècles, il s'est creusé un lit profond. On en juge non seulement par la hauteur actuelle des falaises calcaires qui l'enserrent, et qu'il ronge sans cesse, mais aussi par une suite de trois ou quatre terrasses parallèles qui, étagées en retrait, indiquent combien considérable était sa largeur primitive. On voit aussi que son niveau est, maintenant, de cent à cent cinquante mètres plus

bas qu'autrefois ; et, cependant, en bien des points, la sonde accuse de cinquante à soixante mètres d'eau.

Quoique ses rives soient pittoresques, elles sont loin d'avoir un aspect enchanteur. La végétation est rachitique, espacée, peu fournie d'espèces différentes. Pour gazon, des mousses et des lichens appelés *pain de Caribou*. Au delà, dans les forêts, de part et d'autre, ne croissent que le sapin blanc, ou épinette, le pin rouge, le bouleau dont l'écorce est si utile aux sauvages, le tremble, le peuplier-liard, l'aune et le saule ; mais leur développement est tellement arrêté par l'âpreté du climat,



Les « Remparts » du Mackenzie.

qu'ils atteignent à peine une taille de six mètres, et souvent moins encore. Ils sont, alors, plutôt des arbustes que des arbres.

Puis, à mesure qu'on s'avance vers le nord, leurs dimensions diminuent, de plus en plus, et ils se confondent avec les broussailles des steppes arctiques, ou même finissent par disparaître complètement. Le pin rouge ne se trouve que jusqu'au soixante-troisième degré de latitude ; le peuplier-liard, jusqu'au soixante-cinquième ; le bouleau et le sapin, jusqu'au soixante-huitième. Le saule est plus résistant : on l'aperçoit jusqu'au delta du Mackenzie.

Chose étrange ! En de nombreux endroits de ces latitudes reculées, le feu couve constamment sous la glace, et parfois fait irruption au dehors.

Sur des étendues de quatre à cinq kilomètres, affleurent des mines de schistes bitumineux en combustion.

Là, s'élèvent de nombreux monticules d'une terre meuble et grise, mais chaude, labourée de fissures, ou percée de crevasses. Il en sort, par intermittence, des flammes jaunâtres, de vingt à trente centimètres de haut, ou des tourbillons d'une fumée bleuâtre, accompagnée d'une odeur pénétrante, analogue à celle du pétrole.

Nul doute qu'il n'y ait, là, dans des cavités souterraines, d'immenses réservoirs du précieux liquide, qui brûle, depuis des siècles, sans que personne en ait encore tiré parti.

Un peu avant d'arriver à *Good Hope*, le voyageur doit franchir les « Remparts ». On appelle ainsi des falaises verticales, de trente à cinquante mètres de hauteur, dont les assises de calcaires et de grès se superposent horizontalement, bordant le fleuve, de côté et d'autre, sur une longueur de plusieurs kilomètres.

Les agents atmosphériques les ont taillés, déchiquetés, creusés et percés de la manière la plus bizarre.

Parfois, on dirait de véritables citadelles, avec leurs angles saillants et rentrants, leurs contreforts, leurs bastions et leurs redoutes à meurtrières et à créneaux. Il ne leur manque que des fusils, ou des canons, pour constituer des positions inexpugnables.

Plus loin, on croirait voir les ruines colossales de quelque château moyenâgeux, ou de cathédrales monumentales, ornées de niches, attendant leurs statues.

Dans les anfractuosités du sommet, les aigles établissent leurs repaires, et, aux étages inférieurs, des légions d'hirondelles suspendent leurs nids.

Entre ces murailles cyclopéennes, surtout quand elles se rapprochent, l'écho est si multiplié et si retentissant, que la moindre détonation d'arme à feu y produit l'effet du tonnerre.

Telle est la majestueuse avenue, au bout de laquelle on découvre, sur la rive du fleuve, en face de l'île Manitou, le fort *Good Hope*. Il est situé au delà du soixante-sixième degré de latitude nord, près du cercle polaire, à seize cents kilomètres au nord du Grand Lac des Esclaves, et à quatre mille huit cents de Winnipeg.

§ 3

Le climat de l'Extrême Nord.

Si, dans ces contrées lointaines, l'été, avec son soleil si longtemps sur l'horizon, n'est pas dépourvu d'un certain charme, l'hiver, avec sa nuit qui dure depuis le 30 novembre jusqu'au 13 janvier, c'est-à-dire

pendant un mois et demi, est excessivement rigoureux. Le mercure gèle, de bonne heure, dans les éprouvettes, et, pour se rendre compte de l'extraordinaire abaissement de la température, il faut se servir du thermomètre à alcool.

Quoique construit dans un site abrité contre les vents du nord, le fort *Good Hope* est fréquemment exposé à des froids de cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro. Dans le voisinage, on enregistre des froids de cinquante-cinq à cinquante-six degrés, et, un peu plus au nord, au fort Anderson, par exemple, de soixante à soixante-cinq.

Dix mois après son arrivée à *Good Hope*, le P. Grollier écrivait à Mgr de Mazenod, le 20 mai 1860 :

— Chacun ici est d'avis que, cette année, l'hiver a été bien doux. Nous n'avons eu que quarante-huit degrés centigrades au-dessous de zéro. Penserait-on, à Marseille, que c'est peu ?...

— Ce froid terrible, disait plus tard un des Missionnaires, est plus redoutable que le loup affamé des steppes, ou l'ours gris des montagnes. Si vous n'êtes constamment sur vos gardes, il vous saisit, à votre insu, pour vous mordre profondément, et vous faire des blessures mortelles.

Pendant plus des trois quarts de l'année, la neige recouvre tout, de sa teinte uniforme. Les arbres grêles en sont chargés, et plient sous le fardeau, comme des vieillards sous le poids de l'âge ; beaucoup éclatent, et se fendent, de haut en bas, avec un bruit retentissant.

Les nombreux lacs de ces contrées sont pris par les glaces près de onze mois, ou mieux, ils n'en sont jamais complètement débarrassés, car la débâcle, survenant à la mi-juillet, se prolonge jusqu'en août, et n'est pas terminée, lorsque se forment les nouvelles glaces d'automne.

A cette latitude, le printemps est inconnu, car les saisons intermédiaires n'existent pas. L'été se réduit donc à peu de chose. Dans les derniers jours de mai, il neige encore abondamment, et tout est glacé. On ne saurait prétendre, comme ailleurs, que ce mois soit des plus agréables. En août, déjà, les feuilles tombent ; en septembre, il neige ; et, en octobre, les rivières sont gelées, malgré l'impétuosité de leur cours.

Si l'on se rapproche davantage de la mer Glaciale, où flottent perpétuellement des montagnes de glace, l'été n'est plus que de quelques jours, souvent très frais.

Sous les morsures d'un froid de quarante à quarante-cinq degrés, la voûte de glace de trois à quatre mètres d'épaisseur qui recouvre les lacs, forcée à se dilater, se fendille et se déchire bruyamment. Des crevasses, longues, anguleuses et irrégulièrement ramifiées, apparaissent. Par ces ouvertures les eaux inférieures bondissent, mais ne tardent pas

à se congeler, déterminant à la surface une série de plissements glacés.

Mais, quand le froid, toujours de plus en plus pénétrant, descend à des températures de cinquante à cinquante-cinq degrés et même soixante, la dilatation croissante exerce une pression formidable à l'intérieur de la masse glaciaire. Il en résulte non de simples lézardes, si vastes soient-elles, mais des dislocations profondes : crevasses gigantesques, dont les bords, en s'écartant, sous l'effort d'une poussée violente, se soulèvent de plusieurs mètres, souvent de six à sept, et même de huit.

Ainsi, se constituent subitement, à la surface du lac rigide, de vraies chaînes de collines de glace, très difficiles à franchir, soit à cause de leurs dimensions, soit à cause de leur structure singulière. Si l'un des versants (celui qui était l'ancienne surface du lac) ne présente qu'une inclinaison moyenne, avec des rugosités où le pied peut se poser, l'autre (celui qui correspond à la faille) affecte une forme rectiligne et presque verticale : obstacle d'autant plus insurmontable, que ces deux faces perpendiculaires se regardent.

Avant de trouver un col, ou une passe, il faut errer des heures entières; et, parfois, on n'a d'autre moyen, pour sortir de là, que de s'ouvrir un chemin à coups de hache.

Le voyageur n'est jamais sûr de ne pas rencontrer ce dédale d'éminences glacées et taillées à pic. Pour leur érection, en effet, ni des mois, ni des semaines, ne sont requises : il suffit d'un jour, ou d'une nuit, même de quelques heures, tant le phénomène survient brusquement et comme instantanément. Il se renouvelle ensuite, diverses fois, ou s'accentue par poussées successives.

Ces plissements, brisements et ruptures ne s'observent pas seulement au large, par suite des soulèvements de la voûte glaciaire ; mais, aussi, près des côtes, où les falaises granitiques opposent plus immédiatement leur résistance à la dilatation de la glace.

On voit, là, un amoncellement d'énormes glaçons accumulés dans une confusion des plus inexprimables. C'est l'image d'un épouvantable chaos, témoignage des gigantesques combats que se livrent, entre elles, les forces indomptées de cette nature terrible et sauvage. La marche est extrêmement pénible entre ces rochers de glace, renversés les uns sur les autres, hérissés, en tous sens, de pointes aiguës et d'arêtes tranchantes.

Quand, durant la longue période hivernale, la lune pâle, ou un jour douteux répand seulement quelques lueurs blafardes sur ces paysages désolés, alors ces vastes déserts de l'Extrême Nord apparaissent dans toute leur sublime horreur.

Souvent aussi, au milieu de la nuit profonde, le ciel s'empourpre de resplendissantes clartés. Les aurores boréales, très fréquentes à ces hautes latitudes, s'y épanouissent dans une magnificence et une variété qui défient toute description.

Tantôt ce sont des zones d'or parallèles, en forme d'arcs immenses, étendant leur lumière vacillante de l'est à l'ouest, comme pour entourer le pôle magnétique d'une radieuse couronne.

Tantôt ce sont des aigrettes innombrables, se jouant dans l'atmosphère, comme une armée de feux follets ; ou bien des draperies flottantes

Passage d'une chaîne de collines de glace sur l'un des lacs de l'Extrême-Nord. En arrière, au second plan, à gauche, une vraie montagne de glace.

et mouvantes : festons, guipures, dentelles, franges que l'on dirait agitées par le vent.

D'autres fois, ce sont des nuées sanglantes illuminant le ciel entier, puis se divisant et se subdivisant en coupoles et en dômes phosphorescents, en jets de flamme partant de tous les points de l'horizon, pour converger vers le zénith : guirlandes de fleurs rutilantes ; bouquets de rayons frémissants, s'élargissant en éventail ; serpents livides, aux reflets chatoyants, glissant en ondulations tortueuses dans les abîmes de l'espace ; rubans multicolores, toujours en mouvement, s'enroulant, les uns sur les autres, et se séparant sans cesse pour se réunir de nouveau, en s'entremêlant de mille et mille façons différentes.

Et tout cela se déplace, danse, sautille, court, se cache, s'efface, pour reparaître bientôt, passant alternativement du blanc au rouge, au violet, au jaune, au vert, par toutes les nuances intermédiaires en nombre infini !...

Lumière si vive qu'elle égale en éclat celle de la lune, et, en même temps, si diaphane qu'on aperçoit très distinctement les étoiles à travers.

Parfois ces météores paraissent si bas que les Indiens leur décochent des flèches, qui, prétendent-ils, redescendent échauffées par les flammes qu'elles ont traversées dans leur course rapide. Erreur évidemment, ou mensonge.

Mais une particularité à signaler, car elle a son importance scientifique, c'est que, par une atmosphère froide et sèche, les aurores boréales sont accompagnées d'un bruissement singulièrement intense, comme le sifflement du vent dans les cordages d'un navire. Les auteurs qui, *ex professo*, traitent des aurores boréales, nient ou taisent cette particularité, ou la présentent comme hypothétique. Que de fois, pourtant, elle a été constatée par nos Missionnaires qui, en cette occasion, comme en plusieurs autres, quoique travaillant principalement au salut des âmes abandonnées, ont apporté un précieux concours aux recherches scientifiques, et ont contribué à fixer certains points discutés entre savants.

Ce bruissement est bien une confirmation de la théorie qui assigne une origine électrique à ces phénomènes, les plus beaux qu'il soit accordé à l'homme de contempler ici-bas. N'est-il pas le résultat de la résistance opposée par l'air aux radiations électro-magnétiques, qui se dégagent de la terre, dans le voisinage du pôle, et causent ces splendides illuminations ?

Dans cet ordre d'idées, notons les constatations faites par nos Missionnaires, au sujet des effets du mirage, non moins surprenants dans ces régions de l'Extrême Nord que dans les déserts du Sahara, aux sables surchauffés.

Lorsque, après la longue nuit, le soleil verse une claire lumière sur les plaines neigeuses, ou à la surface des lacs glacés, on découvre devant soi, tout près, ce semble, des paysages fantastiques.

On s'imagine pouvoir arriver vite à des places de campement, ou à des îles boisées que l'on aperçoit très distinctement à peu de distance. On les touche presque du doigt ; mais elles reculent, à mesure qu'on avance. Elles finissent par disparaître complètement, ou, du moins, on ne les atteint que fort longtemps après.

Les auteurs qui ont parlé des mirages dans les contrées septentrionales, n'ont enregistré, en général, que ceux qui ont lieu sur la mer redevenue liquide, mais non ceux qui se produisent, en hiver, sur les champs de neige, ou sur les grands lacs glacés.

En ce point encore, les savants en chambre, si fiers de leurs connaissances incomplètes, auraient trouvé avantage à consulter les Mission-

naires. L'apostolat, qui peuple le ciel d'âmes régénérées, peut fournir à la terre des renseignements précieux pour le progrès des sciences humaines.

Il est évidemment plus commode, mais aussi moins instructif, de disserter tranquillement, au coin du feu, les pantoufles aux pieds.

Si l'on sort, par des températures de quarante à cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro, la respiration devient sifflante. La barbe, sous l'haleine tiède, se couvre de givre et même de glaçons, au point de ne faire avec eux qu'une masse compacte. On a bien de la peine à se débarrasser de ce fardeau. Rarement, on y réussit sans s'écorcher douloureusement le visage, et laisser quelques poils à la bataille. Il se forme aussi, parfois, de ces malencontreux glaçons sur les sourcils et les cils.

La buée chaude qui s'échappe du corps des animaux, se condense, et les enveloppe, comme d'un brouillard opaque. Ce nuage à fleur de terre, derrière un bloc de glace, ou dans la broussaille, trahit le gros gibier, ours, renne ou caribou, qui se cache, et met en éveil le chasseur.

On l'observe aussi autour des chevaux dont on se sert pour les voyages, sous les latitudes un peu inférieures, par exemple dans la vallée de la rivière La Paix. Dès qu'ils trottent, par des froids de quarante à cinquante degrés, leur respiration et leur sueur produisent des torrents de vapeur, qui se changent en épais brouillard, dans lequel ils disparaissent, et qui les accompagne sans plus les quitter.

Par ces froids cuisants, les phénomènes de mimétisme prennent des proportions qu'ils n'ont nulle part ailleurs. L'harmonie des couleurs entre le pelage des animaux et le milieu ambiant, steppes glacées et plaines de neige, est extrêmement remarquable.

Non seulement, il y a, là, les ours blancs des zones arctiques, mais aussi des légions de loups blancs, lièvres blancs, lapins blancs, chèvres blanches, belettes blanches, perdrix blanches, etc.

Un peu plus bas, on rencontre aussi les bœufs blancs, les moutons blancs, les moineaux blancs et les roitelets blancs. Il est fâcheux que les merles ne puissent, eux aussi, supporter de telles températures, car, alors, on trouverait, dans ces régions septentrionales, les introuvables merles blancs.

Quoique, de ce mimétisme si généralisé, on ne puisse tirer aucune preuve en faveur d'un antiscientifique transformisme des espèces, on ne saurait s'empêcher d'y admirer une attention de la Providence qui, par lui, donne à ces multitudes d'êtres un moyen de se dérober plus facilement à la vue de leurs ennemis.

De plus, les grands froids n'empêchent pas la faune d'être extraordinairement abondante. Le Créateur a façonné ces animaux de manière

que, non seulement ils résistent aux rigueurs de pareils climats, mais ils y pullulent en nombre invraisemblable.

On constate, là aussi, de quelle merveilleuse élasticité Dieu a doté l'organisme humain. Par l'accoutumance le corps en arrive à acquérir une sorte d'insensibilité pour ce froid, dont on ne peut se faire, ailleurs, aucune idée. Vêtus légèrement, les sauvages, nés dans ces contrées, supportent, sans en être fort incommodés, des froids de trente, quarante et même cinquante degrés centigrades.

A l'exception des Esquimaux, qui, sur les rivages de la mer Arctique, se construisent des maisons de neige, les autres sauvages, durant ces rudes hivers, habitent dans des huttes de feuillage, ou sous des tentes que soutiennent quelques pieux fixés au sol. Une large ouverture est réservée, en haut, pour le passage de la fumée.

Dans ces demeures rudimentaires, la bise glacée entre comme chez elle. Les indigènes y allument du feu, c'est vrai ; mais, dans ces conditions, et quand la température est si basse, le rayonnement du foyer ne s'étend guère. Il faut être tout près pour en sentir l'influence : alors, on grille d'un côté, et l'on gèle de l'autre.

Par un phénomène des plus curieux, à ces hautes latitudes, tout être vivant se transforme en machine électrique, source inépuisable d'étincelles crépitantes. Il s'en dégage, par simple contact, des animaux à fourrures, des bêtes à laine, des couvertures faites avec leurs dépouilles, et même de la chevelure et de la barbe, quand on y passe la main.

— Le soir, au moment du repos, écrivait l'un des premiers compagnons du P. Grollier, nous ne pouvons nous envelopper dans nos robes de peau de caribou, d'orignal, ou de marmotte, ni seulement nous glisser dans une couverture, sans qu'il en jaillisse un véritable feu d'artifice. Et cela se reproduit, à toute heure du jour et de la nuit, dans une foule de circonstances. Dès qu'on touche un objet de ce genre, il s'illumine ou pétille. La soie, le duvet, les plumes s'attachent à nos doigts, comme s'ils étaient enduits de glu ; les copeaux d'une planche que nous rabotons, se collent à cet instrument ; la feuille de papier sur laquelle on a effacé avec la gomme quelques lignes tracées au crayon, se précipite sur la main qui se présente à elle... Et que d'autres singularités !... Un coup de fusil tiré près de vous, ne fait pas plus de bruit qu'un casse-noisette, dont vous vous serviriez à table. Mais, par contre, vous percevez le craquement de la neige gelée, sous les raquettes de quelques hommes marchant à huit ou dix kilomètres au loin ; vous distinguez le tintement des grelots de leurs chiens ; le claquement des fouets ; les conversations même. Vous pensez qu'ils sont tout proches, et qu'ils arriveront bientôt.

Détrompez-vous ! les heures s'écouleront, avant que vous puissiez les voir de vos yeux, aussi clairement que vous les entendez de vos oreilles ! Quel étrange pays !... Pays de mystères et de merveilles !...

Merveilles, en effet ! Elles abondent. Quand les aurores boréales s'évanouissent, c'est la lune qui se montre. Durant l'hiver, elle reste des semaines ou des mois au-dessus de l'horizon, et, ne se couchant plus, transforme en jours les longues nuits du solstice.

Bien plus, souvent elle se multiplie, par le phénomène si curieux des *parasélènes*, ou lunes secondaires. Elles apparaissent dans les brouillards transparents qui retombent en millions de petits cristaux de glace, prismes minuscules, à travers lesquels se décompose la lumière.

Autour de notre satellite se dessine un immense cercle coloré, accompagné bientôt de plusieurs autres qui touchent celui-ci en divers points. Puis, aux extrémités de ses diamètres, se coupant à angles droits, des clartés se montrent. D'abord pâles, elles s'accentuent, grandissent, et reproduisent, enfin, l'image de l'astre lui-même, en projetant des rayons vers lui.

Il y a ainsi, dans le ciel, plusieurs lunes. Le même phénomène, pendant les jours froids, fait apparaître plusieurs soleils, aux yeux ravis du spectateur.

Halos, parhélies, couronnes colorées, colonnes lumineuses, parasélènes, aurores boréales aux formes multiples, etc., ne sont guère, sous d'autres climats, que des exceptions. Au contraire, presque quotidiens dans le voisinage du pôle, ils y acquièrent une intensité surprenante.

Si, dans ces contrées désolées, le paysage est morne, le firmament brille d'un éclat inconnu, ailleurs.

Dieu semble avoir voulu, par les splendeurs du ciel, y compenser les tristesses de la terre.

§ 4

Good Hope. — Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Construit, d'abord, un peu au delà du cercle polaire, sous 67°28' de latitude, le fort *Good Hope*, détruit par une inondation, fut reporté un peu en deçà, par 66°20', sur l'île Manitou. Une seconde fois, les eaux du Mackenzie le renversèrent, en 1836, et la Compagnie, pour le mettre complètement à l'abri de telles catastrophes, crut préférable de le réédifier sur la terre ferme, en face de cette même île. C'est là qu'il se trouvait, lorsque le P. Grollier y arriva, le 31 août 1859.

Suivant son habitude, bien digne d'un Oblat de Marie Immaculée, il s'empressa de consacrer à sa céleste Mère cette Mission qu'il venait fonder si loin de tout pays civilisé.

Le nom anglais, *Good Hope*, lui suggéra le vocable à choisir. Il l'appela donc Notre-Dame de Bonne-Espérance. Ce titre n'exprimait-il pas exactement le motif qui lui avait fait entreprendre un si long voyage : le désir ardent de conquérir à Jésus-Christ ces régions jusqu'aux rivages de la mer Glaciale ? Les commerçants, fondateurs de ce poste si reculé, l'avaient nommé *Good Hope*, dans l'espoir d'y trouver la fortune. A son tour, le Missionnaire l'appelait Notre-Dame de Bonne-Espérance, dans l'espoir de procurer à une foule d'âmes la lumière éternelle, dont l'Immaculée Vierge est la Mère : *Æterni Luminis Mater.*

— Me voici, écrivait-il, *in medio inimicorum.* Cousin de l'archidiacre, le chef du poste est un de ceux qui ont signé le plus volontiers la supplique demandant d'écarter, à tout jamais, du district du Mackenzie, les prêtres catholiques. Mais, par ordre du Gouverneur général, il doit me donner l'hospitalité et m'entourer de prévenances. Il s'acquitte de ce double devoir en homme obligé d'obéir. Pourtant, je l'avoue, il est très correct, extérieurement, du moins ; et, par fierté britannique, autant que par nécessité, il tâche de ne rien laisser paraître de son mécontentement.

Très mortifié, le P. Grollier vivait pauvrement, mais se dépensait sans compter. Dieu voulut, plusieurs fois, en intervenant, récompenser son dévouement et féconder son zèle. Des faits mystérieux, qu'on ne pouvait confondre avec de simples coïncidences, impressionnèrent profondément les sauvages, et donnèrent une singulière puissance à sa parole.

Un des principaux parmi les Loucheux, après avoir paru se convertir, voyant qu'il n'obtenait point, par cet acte, les avantages matériels qu'il en attendait, résolut de se venger. Il ordonna donc, à tous ceux qui dépendaient de lui, de travailler, le dimanche, comme les autres jours.

— Quant à moi, s'écria-t-il, en colère, je n'irai plus voir la Robe noire, à moins qu'on ne m'y traîne par force. Mais qui donc pourrait m'y traîner, moi, le plus robuste de vous tous, et votre maître ?...

Peu de jours après, à la chasse, il glissa sur un arbre abattu et n'ayant plus à la place des branches que des tronçons taillés en biseau. Ces arêtes aiguës lui déchirèrent les jambes, et s'enfoncèrent dans sa poitrine. Ses compagnons se précipitèrent pour lui porter secours, et, quand ils eurent pansé sommairement ses larges blessures d'où le sang jaillissait à flots, le *traînèrent* jusqu'au P. Grollier.

De longtemps, l'infirme ne put marcher, et il resta estropié jusqu'à sa mort.

— Pendant son interminable convalescence, je lui ai parlé à mon

aise des justices de Dieu, écrivait le Missionnaire. La leçon était dure, mais il l'a comprise. Il m'a fait, pour l'avenir, mille promesses autrement sincères que les précédentes.

Un sauvage avait consenti à renvoyer l'une de ses deux femmes ; puis, il le regretta ; mais celle-ci, décidée à s'amender, s'enfuit très loin, pour se soustraire à ses poursuites. L'ex-bigame, au comble de la fureur, proféra de terribles menaces contre le prêtre, qu'il accusait d'être la cause de ses déboires.

Quelques semaines après, la main de Dieu s'appesantissait sur lui. Son fils aîné, le seul capable de soutenir sa famille, disparaissait, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Inconsolable, l'infortuné vint se jeter aux pieds du ministre du pardon, et confessa ses crimes, avec les marques les plus évidentes d'un réel repentir.

— C'est, maintenant, l'un de mes meilleurs chrétiens, écrivait le P. Grollier, tant il a été sensible à la perte de ce fils chéri.

Nous avons eu déjà l'occasion, en effet, de le remarquer. Avant leur conversion, beaucoup de sauvages du Nord-Ouest avaient l'odieuse habitude d'étouffer la plupart des petites filles, à leur naissance. Ces innocentes créatures ne comptaient pas, à leurs yeux. Seuls, les garçons avaient droit à l'existence, car ils devaient être, un jour, des chasseurs. En détruisant ces coutumes abominables, le catholicisme fut, une fois de plus, pour la femme, un principe de vie et de régénération sociale.

Les sauvagesses elles-mêmes partageaient cette aberration.

— Comment as-tu eu le triste courage de tuer le fruit de tes entrailles? disait le Missionnaire à une mère coupable d'infanticide.

— Oh ! répondit-elle, très étonnée du reproche, et en manière d'excuse ; ce n'était pas un garçon ; ce n'était qu'une petite fille !... Quelle faute y a-t-il ?...

Dans leurs maladies, les sauvages se hâtaient de recourir aux sorciers, jongleurs, ou « faiseurs de médecines ». Le P. Grollier le leur défendit. Quelques-uns, cependant, ne voulurent pas renoncer à ces pratiques superstitieuses. Or, à partir du jour où la défense fut promulguée, presque tous ceux qui s'adressèrent aux jongleurs, moururent rapidement, même ceux qui paraissaient n'avoir que de légères indispositions.

Plusieurs sorciers aussi succombèrent aux atteintes d'un mal mystérieux. L'un d'eux, par exemple, après avoir accompli ses rites diaboliques, sentit une douleur à la main, qui s'enfla aussitôt. L'enflure se propagea vite dans tout le corps. Quatre jours après, il n'était plus de ce monde.

Un autre vit son fusil lui éclater sous le visage, perdit plusieurs doigts, et demeura infirme.

En présence d'une foule de faits de ce genre, les sauvages comprirent que la meilleure « médecine » était celle de Dieu.

— Ne vois-tu pas que ton fils est de plus en plus souffrant, disait une sauvagesse à une autre qui s'adressait à un jongleur. Le mien aussi me donnait beaucoup d'inquiétude ; mais, trois soirs de suite, j'ai récité le chapelet pour lui, et, le quatrième jour, il a été complètement guéri.

— Nous prions presque constamment pour notre malade, disait un sauvage. Quand nous sommes fatigués, nous plaçons sous sa tête le livre de la prière, et ses douleurs s'apaisent. Elles recommencent, au contraire, si nous le retirons.

— Ton petit enfant est bien sage, disait, un jour, le P. Grollier à une sauvagesse. Je ne le vois jamais pleurer.

— Ce n'est pas étonnant, répondit-elle. Tu l'as baptisé si jeune ! tu l'as fait si bon, qu'il ne pleure plus !

D'autres affirmaient que leurs nourrissons, longtemps malades avant la réception du baptême, avaient été subitement guéris par l'onde régénératrice.

— Ces traits vous prouvent, écrivait le P. Grollier à Mgr de Mazenod, que Dieu n'abandonne pas vos Oblats, et que, même dans ces contrées si reculées, ils peuvent s'appliquer les paroles de nos Saints Livres : *Dominus a dextris meis.* Oui ! le Seigneur est avec nous. Ses desseins de miséricorde se révèlent, de plus en plus, en faveur de ces pauvres peuplades de l'Extrême Nord. Ainsi Dieu a partout ses élus. Cette première moisson sera, je l'espère, le précieux levain qui fera, un jour, fermenter toute la masse.

Parfois, le P. Grollier montrait à ses chrétiens le portrait du Vénéré Fondateur, en leur disant :

— Voici celui qui a eu la charité de vous envoyer ses fils, pour vous enseigner la pratique de la vertu et le chemin du ciel.

— Oh ! s'écriaient-ils, alors. Écris-lui, de notre part, pour le remercier et le supplier d'en envoyer d'autres, afin que les infortunés qui n'ont pas eu le même bonheur que nous, reçoivent, à leur tour, les messagers du Grand Esprit.

Au mois de mai 1861, le P. Grollier pouvait écrire ces lignes au Supérieur général :

— Tous nos sauvages veulent, maintenant, appartenir à notre

sainte religion. Ce n'est pas à dire que tous en observent les commandements, comme ils le devraient. Hélas ! le cœur humain est partout le même, avec ses passions et ses inconséquences. La lutte entre l'esprit et la chair se retrouve, ici comme ailleurs, et plus encore peut-être. Mais, du moins, il y a une différence essentielle entre les sauvages de nos missions et les habitants des contrées qui se flattent d'être civilisées : c'est qu'il n'y a pas ici de ces petits et ridicules philosophes qui dédaignent la religion, comme indigne de leur raison superbe, et qui ne se soucient pas, au dernier instant, de rentrer en grâce avec Dieu. Nos gens, tout sauvages qu'on les appelle, n'en sont pas descendus à ce degré d'orgueilleuse folie. Quelques-uns, je n'en disconviens pas, continuent à mal vivre, et n'ont pas le courage de briser les liens qui les attachent au vice ; mais, même au milieu de leurs plus grands égarements, ils respectent la religion. Nul ne la croit inutile, et, si la mort les guette, ils s'empressent de réclamer le prêtre, soit pour lui demander le baptême, ou, s'ils l'ont déjà reçu, pour lui faire une confession, où ils se gardent bien de cacher aucune faute. Bien plus, sont-ils trop loin pour que le prêtre ait le temps d'arriver, ils ne craignent pas de s'imposer les plus douloureuses pénitences pour suppléer au sacrement.

Voici, à ce propos, un fait des plus curieux.

Un jeune homme, sur le point de mourir, se désolait à la pensée qu'il était trop éloigné de la mission, pour y être transporté. Il n'avait auprès de lui que sa vieille mère et un frère aveugle. L'un et l'autre n'ayant jamais encore rencontré le prêtre, ignoraient la formule de l'ondoiement.

— Ah ! s'écria le moribond en s'adressant à son frère, je n'ai plus que peu d'instants à vivre, et l'on ne peut aller au ciel sans être baptisé. Oh ! comme je voudrais l'être !... Mais tu ne sais pas, toi, comment on baptise. Dieu, cependant, voit mon désir, et il aura pitié de moi, j'espère. Mais, afin qu'il me pardonne mes péchés, rends-moi un service, je te prie. La maladie me cause beaucoup de souffrances, mais ce n'est pas assez. Prends le fouet, et frappe sur moi, tant que tu pourras.

L'aveugle aimait bien son frère, et il eût voulu lui éviter la moindre douleur. Mais aussi, comment ne pas lui ouvrir les portes du ciel, si cela était en son pouvoir ?

Il s'arma donc du fouet, et, l'amour fraternel centuplant ses forces, il administra à l'agonisant le plus formidable baptême de pénitence qu'on puisse imaginer.

— Ce sera, pensait-il, le baptême du sang.

Lui-même, plus tard, raconta la chose au prêtre émerveillé.

— *Requiescat in pace !* répondit le Père tout ému.

§ 5

Mission de Sainte-Thérèse au fort Norman.

Près de l'endroit où le déversoir du Grand Lac des Ours se jette dans le Mackenzie, se trouve le fort Norman. En allant, pour la première fois, à Good Hope, le P. Grollier salua ce poste, au passage, mais sans pouvoir s'y arrêter plus d'un jour. Il y baptisa, néanmoins, une dizaine d'enfants et le confia à la protection de la séraphique sainte Thérèse, dans l'espérance d'y fonder bientôt une mission.

Enchevêtrement de blocs de glace, à l'époque de la débâcle, sur un affuent du Mackenzie. — La présence de la femme sauvage, accompagnée de sa fille, donne, par comparaison, une idée de la dimension des blocs. On voit, en outre, que, les rives étant déjà débarrassées, les blocs ne sont que dans le lit de la rivière ; mais la plupart sont cachés par la déclivité du terrain, la berge étant, en cet endroit, très élevée.

Durant l'été de 1860, il vint y demeurer deux mois, du 5 juin au 30 juillet.

En débarquant, après un voyage de deux à trois cents kilomètres sur le fleuve, il constata douloureusement que le successeur de M. Hunter au fort Simpson, moins que lui retenu par les glaces, avait déjà pris possession du terrain. C'était un ex-maître d'école à la Rivière-Rouge, et un ex-palefrenier en Angleterre, auquel on avait promis la dignité et les gros émoluments d'archidiacre (cinq cents livres sterling, ou douze mille cinq cents francs), à la condition de réussir mieux que son prédécesseur.

Ce nouvel apôtre ne possédait pas grand talent ; mais le désir de s'enrichir le rendait capable de tout oser.

— Le prêtre catholique ne viendra pas, avait-il dit aux sauvages. Moi seul suis autorisé par le Gouverneur à prêcher. Du reste, les deux religions sont également bonnes. Profitez donc de ma présence, et laissez-moi vous baptiser.

Pour donner plus d'efficacité à sa parole, il distribua largement du tabac à ceux qui prêtaient une oreille attentive à ses discours.

Comme l'on sut bientôt que ses prétendus convertis entraient dans sa secte, alléchés par l'espérance de pouvoir indéfiniment bourrer leurs pipes, les Anglais eux-mêmes, dégoûtés d'un pareil procédé, appelèrent ces étranges néophytes les *tobacco-christians*, ou « chrétiens pour du tabac ».

Beaucoup de sauvages du fort Norman, cependant, résistèrent à ces grossières sollicitations. Aidé de son vicaire et de son interprète (car il ne savait pas la langue du pays), il en traîna plusieurs dans le lieu de réunion, où devait s'accomplir la cérémonie sacrilège, et les baptisa de force, sans prendre la peine de les instruire, ou d'exiger la pratique d'aucune vertu, même des plus essentielles.

— Inutile de nous baptiser, criaient plusieurs d'entre eux, jeunes gens aux mœurs légères. Nous ne sommes pas mariés, et nous n'avons pas l'intention de vivre plus régulièrement après ton baptême.

— Je ne vous demande pas cela. Laissez-moi vous baptiser, et vous aurez du tabac à volonté.

A ces faciles triomphes, il comptait bien ajouter de nouvelles conquêtes.

L'arrivée du P. Grollier déjoua ses calculs, en prouvant aux sauvages qu'on les avait trompés, quand on leur assurait qu'il ne viendrait pas. Indignés d'une telle duplicité, Peaux-de-Lièvres et Plats-Côtés-de-Chiens refusèrent d'écouter davantage le faux pasteur, dont l'influence, à partir de ce jour, diminua sensiblement.

— Si j'avais voulu imiter sa précipitation, et conférer le baptême à tous ceux qui me le demandaient, écrivait le P. Grollier, j'aurais, à l'heure même, baptisé plusieurs centaines d'adultes. Mais nous n'allons pas si vite en besogne. Avant d'être admis au sacrement de la régénération, il faut bien connaître les vérités de notre religion sainte, changer de vie et promettre sérieusement de persévérer dans le droit chemin. Je me suis donc contenté de baptiser, d'abord, les petits enfants : ceux-là sont des anges. Lui a baptisé quinze gros démons.

Cette expression n'a rien d'exagéré. Parmi les néo-convertis du ministre, ou *tabacco-christians*, gaillards prêts à vendre leur âme pour

un paquet de tabac, s'en trouvait un que l'on désignait par le terme caractéristique de *Vieux mangeur d'hommes*, tant il en avait tué et dévoré, durant sa longue existence.

Pour une dose de tabac supplémentaire, ce farouche cannibale avait voulu faire baptiser son dernier-né ; mais son intrépide femme, qui attendait le prêtre catholique, montra une telle vigueur qu'il fut impossible de lui arracher son enfant. Dans les secrets desseins de Dieu, ce petit ange devait être l'instrument de la conversion du vieil anthropophage.

Dès l'arrivée du Missionnaire, le ministre s'était efforcé, en vain, de faire partir ses *tobacco-christians*, craignant pour leur persévérance dans sa secte, lorsque les paroles du véritable messager de Dieu auraient retenti à leurs oreilles. Ses prévisions étaient justes, car la plupart ne tardèrent pas à être ébranlés.

— C'est par ignorance, disaient-ils au P. Grollier, que nous nous sommes laissé baptiser. Nous nous repentons de notre faute. Admets-nous à ta prière : nous savons, maintenant, qu'elle est la seule bonne.

Pour les éprouver, le Père ne s'empressa pas d'acquiescer à leur requête.

— Je ne vous recherche pas, répondit-il froidement. Si votre demande est sincère, je ne refuse pas de vous pardonner, quand vous aurez réparé ce scandale ; mais, si elle ne l'est pas, restez avec le ministre.

— Non, non ! Nous voulons la vraie prière !... la vraie !...

— Mais je n'ai pas de tabac à vous donner.

— Tu donnes bien davantage, toi ! tu donnes le ciel !

Le désarroi jeté dans son troupeau affligeait d'autant plus l'archidiacre, que, sur ces entrefaites, il dut quitter momentanément la place, pour aller, jusqu'au lac des Esclaves, à la rencontre de sa femme et de ses enfants qui lui arrivaient de la Rivière-Rouge.

Que voulez-vous ? Pour être prédicant, on n'en est pas moins marié ! On se doit donc aussi à sa chère moitié, et à sa progéniture. Les âmes viennent après. Saint Paul ne l'a-t-il pas déclaré ? *Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est.* (I *Cor.*, VII, 32-33.)

Un des plus obstinés était le vieux Mangeur d'hommes. Toutes les tentatives furent inutiles ; mais sa femme déploya tant de bonne volonté pour s'instruire, et tant de zèle pour communiquer aux autres la vérité,

qu'elle mérita d'être, une des premières, admise à la grâce du baptême.

Voyant solidement assis les fondements de la mission de Sainte-Thérèse, le P. Grollier alla faire un court séjour au fort Simpson, où il eut la consolation de rencontrer le P. Gascon, son confrère.

Trois semaines après, il débarquait, pour la seconde fois, au fort Norman.

Sur le rivage, tous les sauvages étaient réunis pour le recevoir. L'un surtout, plus empressé que les autres, s'était avancé dans l'eau, tant qu'il avait pu, afin d'être le premier à toucher la main du Missionnaire.

Quel ne fut pas l'étonnement du P. Grollier, en reconnaissant en lui le vieux Mangeur d'hommes, le visage radieux, comme s'il avait une excellente nouvelle à lui annoncer.

— Je suis à toi, s'écria-t-il, en lui saisissant la main avec transport. Je ne fais plus cas de la prière de l'anglais, et je me moque de son tabac. Donne-moi une croix, afin que je la place sur ma poitrine. Elle y restera sans cesse, et attestera publiquement que je t'appartiens, désormais.

Surpris au delà de toute expression, le bon P. Grollier n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. La joie, cependant, envahissait son âme, et il se demandait quelle était la cause d'un changement si inespéré.

— Viens dans ma loge, reprit le vieux prodigue : viens, et tu verras.

De plus en plus étonné, le P. Grollier le suivit. A peine fut-il entré, que la mère fit mettre à genoux son petit enfant de quatre ans, afin qu'il récitât le *Noutra yaké Shinday* (Notre Père qui êtes aux cieux) et le *Netta yenishidhet Mari* (Je vous salue, Marie).

— Il s'en est tiré à merveille, écrivait le P. Grollier. Après l'avoir vu joindre avec tant de ferveur ses mains innocentes, et réciter si parfaitement ses prières, je n'ai pas eu besoin d'autre explication. Ce cher petit ange a obtenu de Dieu que son loup de père devînt agneau.

§ 6

Sur les bords de l'Océan Glacial. — Scènes de cannibalisme. Mission du Saint-Nom-de-Marie.

A la fin de l'été, le P. Grollier s'avança à plusieurs centaines de kilomètres, au nord de *Good Hope*, dans le but de porter l'Évangile jusqu'aux extrêmes confins de la terre habitée.

Arrivé au delta du Mackenzie, il pénétra dans la large rivière Peel, le dernier de ses affluents, à gauche, dont les nombreux bras s'enchevêtrent tellement avec ceux du grand fleuve, que le courant y éprouve des va-et-vient continuels. Le tout forme un ensemble de chenaux presque inextri-

cable, enserrant une multitude d'îles et d'îlots, qui se succèdent jusqu'à l'Océan Glacial.

Sur la rivière Peel, entre le soixante-septième et le soixante-huitième degrés de latitude, et bien au delà du cercle polaire, se trouve le fort Mac Pherson, dans les environs duquel Esquimaux et Loucheux, toujours en guerre, se livraient des combats fréquents.

Par ses prédications, le vaillant Missionnaire réussit à calmer leurs esprits ulcérés. Le 14 septembre 1860, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, tous les sauvages ayant assisté à la Messe, les deux chefs s'approchèrent de l'autel, pour se réconcilier publiquement. Ils joignirent leurs mains dans celles du prêtre.

— Quelle n'était pas ma joie ! écrivait le fervent Oblat. La croix était le trait d'union entre moi, enfant de la Méditerranée, et les habitants des plages glacées de la mer polaire. La croix avait franchi cette distance immense. Elle dominait *a mari usque ad mare*. Aussi, ayant donné au chef des Esquimaux, en souvenir de ce beau jour, une grande image du Sauveur crucifié, j'écrivis au bas ces mots de la prophétie qui s'accomplissait à cette heure : *Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri*... Les nouveaux convertis ont emporté avec eux des croix, qui sont devenues un objet d'ambition pour tous. Les habitants des plages les plus reculées se sont défaits de ce qu'ils avaient de plus cher, pour les obtenir de ceux qui, plus heureux, avaient vu le prêtre. Maintenant donc, la croix se trouve tout le long de la mer Glaciale. Je ne doute pas qu'elle soit parvenue, à l'ouest, jusqu'au détroit de Bering, et jusqu'à l'Alaska, à travers les forêts de l'Amérique russe. Si Dieu me prête vie, je me propose d'aller bientôt moi-même au Yukon.

A son retour, plusieurs de ses néophytes l'accompagnèrent jusqu'à *Good Hope*, dans leurs barques légères en peau de baleine. Pour la première fois, un apôtre employait ce mode curieux de locomotion.

Parmi ces convertis, plus d'un avait mangé de la chair humaine.

— Que de larmes a versées devant moi une sauvagesse, toutes les fois qu'elle m'a raconté sa lugubre histoire, écrivait encore le P. Grollier. Cette femme a été anthropophage. Elle a aidé elle-même à tuer les victimes destinées à ces affreux repas ! Elle-même a dépecé, de ses mains, les membres sanglants, et les a fait cuire. La horde de sauvages à laquelle appartenait sa famille, ayant manqué de vivres, une partie de l'hiver, faisait la guerre à l'homme, pour avoir de la chair fraîche. Avec ses parents, elle avait massacré et dévoré ceux qui furent impuissants à résister aux coups. Et c'est cette mégère que la grâce de Dieu a étonnamment transformée !... Rarement j'ai vu, dans une sauvagesse, autant d'amour pour

notre religion. J'en suis stupéfait, en songeant à ce qu'elle fut !... Oh ! ineffable puissance de la Croix !... Et cette criminelle est sérieusement convertie ! Je ne puis en douter ! Quel zèle pour communiquer aux autres le don du ciel qu'elle a reçu !... Elle veut être apôtre !... En répandant sur son front l'onde régénératrice, je l'ai appelée Madeleine. Comme de cette illustre pénitente, son homonyme, il sera vrai de dire d'elle : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé !

Cette mission du fort Mac Pherson, sur la rivière Peel, fut dédiée au Saint-Nom-de-Marie. Le P. Grollier y retourna, l'année suivante, pour confirmer le bien déjà si heureusement commencé. Peu après, le P. Séguin y vint aussi, et poussa même ses excursions apostoliques jusqu'au fort Yukon.

Campement de sauvages dans la neige.
Quelques menues branches sur le sol glacé servent de lit.
En arrière, le traîneau et les chiens.

CHAPITRE X

Progrès de la foi

1859-1861

§ 1

Autour de l'Ile-à-la-Crosse.

Pendant qu'à l'extrémité septentrionale de l'immense diocèse de Saint-Boniface, les Oblats propageaient le catholicisme avec un zèle admirable et une indomptable énergie, des progrès analogues se réalisaient, au centre, autour de l'Ile-à-la-Crosse, et, au Sud, dans les environs de la Rivière-Rouge.

Une chaîne de hauts plateaux détachée des Montagnes Rocheuses, près du mont Brown, entre la source de l'Athabaska et celle de la branche nord de la Saskatchewan, se dirige vers le nord-est, jusqu'au delà du lac Wollaston. Cette muraille naturelle sépare les eaux coulant vers l'océan Glacial de celles qui se jettent dans la baie d'Hudson.

Parvenue près du cinquante-septième degré de latitude, entre le lac du Bœuf, *Buffalo lake*, et la rivière de l'Eau Claire, *Clearwater*, affluent de l'Athabaska, elle forme ce qu'on appelle le Grand Portage la Loche, en anglais *Methye Portage*, série de coteaux sablonneux, à base calcaire et granitique, sur une largeur d'une douzaine de kilomètres, à deux cents kilomètres au nord-ouest de l'Ile-à-la-Crosse.

De tout temps, cette éminence fut considérée comme la porte du Grand Nord, et l'étape principale de l'interminable route allant de Winnipeg aux plages de la mer polaire.

En cet endroit, à plus de deux mille kilomètres de Saint-Boniface, se rencontraient, plusieurs fois l'année, les diverses brigades des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson.

L'une, celle du Mackenzie, y arrivait chargée des ballots de fourrures ; l'autre, celle de la Rivière-Rouge, apportait, de son côté, les caisses de marchandises et de provisions pour les échanges avec les sauvages.

Au retour, la brigade de la Rivière-Rouge entassait sur ses canots les précieuses pelleteries, pour les expédier en Canada, et, de là, jusqu'en Europe ; et la brigade du Mackenzie revenait vers le nord, avec les marchandises et les provisions.

Là aussi, au printemps et à l'automne, se réunissaient de nombreux sauvages. Les Pères Tissot, Végreville et autres de l'Ile-à-la-Crosse prirent donc l'habitude, dès 1854, d'y séjourner, plusieurs mois, chaque année, pour y évangéliser Montagnais et Métis.

Ainsi commença la mission de la Visitation. Les conversions y furent nombreuses et durables.

Deux ministres protestants ayant essayé, en 1859, d'y faire quelques prosélytes, nul ne consentit à les écouter, tandis qu'une foule compacte entourait sans cesse le prêtre catholique, pour l'entendre, lui soumettre ses différends, le consulter dans les difficultés pratiques, prier avec lui, et se confesser.

Vers la même époque, le lac Vert, *Green lake*, devint aussi un centre d'évangélisation. On y arrive de l'Ile-à-la-Crosse, en remontant vers le sud la rivière aux Castors, *Beaver river*, pendant près de cent cinquante kilomètres, jusqu'au point où son lit tourne brusquement vers l'ouest. Là est le confluent du cours d'eau qui sert de déversoir au lac Vert.

Sur ses bords furent jetés les fondements de la mission de Saint-Julien. Mgr Taché, peu après sa consécration épiscopale, y vint, au mois de janvier 1853, et, depuis, les Pères la visitèrent fréquemment. C'était la première station intermédiaire entre la mission de Saint-Jean-Baptiste à l'Ile-à-la-Crosse, et celle de Notre-Dame des Victoires au lac La Biche.

Bientôt, une seconde station s'ajouta sur la même route : ce fut celle de lac Froid, *Cold lake*, situé plus à l'ouest, à peu près à la moitié de la distance entre le lac Vert et le lac La Biche, non loin de la rive septentrionale de cette même rivière aux Castors; elle fut mise sous la protection de Saint-Raphaël.

Nous ne devons pas omettre de signaler ici les efforts héroïques tentés pour évangéliser les environs du grand lac Caribou, ou lac du Renne, *Reindeer lake*, situé au nord-est de l'Ile-à-la-Crosse, à plus de cinq cents kilomètres. Il ne fallut pas moins de quinze jours de courses à la raquette, ou en traîneau à chiens, pour y arriver, et par des chemins affreux. Pendant ce temps, on couchait, chaque soir, à la belle étoile, par des froids très vifs.

Avant même sa promotion à l'épiscopat, le P. Taché s'y rendit, au mois de mars 1847, en passant par le lac La Ronge, où il s'arrêta quelques jours. Les sauvages du lac Caribou l'accueillirent avec joie. Heureux de leurs bonnes dispositions, il prolongea, pendant deux mois, son séjour parmi eux, du 25 mars au 22 mai, et dédia à Saint-Pierre cette chrétienté naissante.

L'année suivante, à la même époque, il y retourna. Il eut alors le

bonheur d'affermir ses néophytes dans la foi. Un grand nombre d'autres païens accoururent de fort loin, pour entendre l'homme de la prière. Après un nouveau séjour de deux mois, il leur donna rendez-vous, pour le printemps, à l'extrémité septentrionale du lac. On lui assurait, en effet, que cet endroit présentait des ressources alimentaires suffisantes pour une grande agglomération de personnes, qui aurait, au contraire, beaucoup de peine à trouver sa subsistance vers le bord méridional.

Fidèle à sa parole, il se dirigea, en 1849, vers le lac Caribou. Les sauvages s'étaient engagés à lui envoyer un guide, pour le conduire à travers le dédale des broussailles et des marécages qui entourent le lac. Ce guide ne parut point, et le P. Taché, dans l'impossibilité de poursuivre sa route, dut, à son grand regret, regagner l'Ile-à-la-Crosse, sans avoir atteint le but.

Même déception, au mois de juin 1850.

Ingrats et injustes, comme ils ne le sont que trop souvent, les sauvages eurent l'audace de se plaindre d'avoir été abandonnés, alors qu'ils étaient seuls responsables, puisqu'ils avaient oublié, ou négligé d'envoyer le guide promis.

A son tour, cependant, au mois de juin 1851, pendant que le P. Taché allait en France recevoir la consécration épiscopale, le P. Maisonneuve entreprit courageusement la visite du lac Caribou, et réussit à s'avancer jusqu'à l'extrémité septentrionale de cette mer intérieure, qui a plus de deux cents kilomètres de long sur soixante-dix de large. Il eut beaucoup à souffrir, principalement de la faim : privation d'autant plus sensible que, dispersés eux-mêmes par la disette, les sauvages restèrent invisibles.

Le site, examiné avec attention, lui sembla très peu apte à un établissement. Ni bois de construction, ni terre cultivable ; presque pas de poissons dans le lac, pas de gibier dans l'air. En perspective, la famine perpétuelle. On ne se soutiendrait, là, qu'avec des difficultés extrêmes et de fortes dépenses. La pénurie dans laquelle on se trouvait, alors, permettrait-elle de les faire ?

On fut donc obligé de renoncer provisoirement à ce dessein, et on ne put le reprendre que plusieurs années après. Au commencement de juin 1860, le P. Végreville arrivait au lac Caribou, et y restait quelques semaines. Il y revint, en décembre, et, jusqu'au mois d'avril 1861, ne cessa d'explorer la contrée en tous sens, s'avançant même jusqu'au lac Brochet, à une centaine de kilomètres plus au nord.

— Dieu soit loué, s'écriait Mgr Taché : les nouvelles qu'il apporte sont favorables, et la mission de Saint-Pierre se construira, à l'extrémité septentrionale du lac.

Nous aurons à en reparler plus tard, quand nous raconterons le

dévouement héroïque et constant des Pères Gasté, Moulin, Legoff, des Frères Péréard, Guillet, etc.

A peu près sous la latitude du lac Athabaska, mais en dehors de toute communication, ce poste, de l'avis des plus intrépides, fut regardé longtemps comme aussi pénible que celui de *Good Hope*, et plus encore peut-être. La bise glaciale qui descend de la baie d'Hudson, en rend le climat extrêmement rigoureux, et le défaut de communications engendre des obstacles presque insurmontables au transport des approvisionnements.

— C'est à peine, écrira Mgr Grandin, en 1868, si on peut y faire passer ce qui est strictement indispensable aux Missionnaires, pour les empêcher de mourir de faim.

Signalons également l'évangélisation des régions qui avoisinent le lac Cumberland, non loin de la Saskatchewan inférieure. Là, s'éleva la mission Saint-Joseph.

De notables améliorations se produisirent simultanément à l'Ile-à-la-Crosse, centre de ces diverses missions, disséminées tout autour, dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres. Il y avait, là, maintenant, une jolie église en bois, avec une flèche élancée ; une maison convenable pour les Missionnaires avec plusieurs dépendances ; un couvent pour les Sœurs de la Charité, ou Sœurs Grises de Montréal, qui acceptèrent de s'y charger, comme au lac Sainte-Anne, du soin des malades et de l'éducation des enfants.

Les fêtes religieuses attiraient dans la gracieuse chapelle un grand nombre de sauvages qui accouraient de toutes parts, ne craignant pas de faire jusqu'à cinq et six jours de marche, par des froids de trente à quarante degrés, uniquement pour entendre la Messe, et recevoir la sainte communion. Pendant des heures entières, ils chantaient, de cœur autant que de bouche, les louanges de ce Dieu que nul d'entre eux ne connaissait, quelques années auparavant.

Ces peuplades, plongées naguère dans toutes les turpitudes de l'infidélité, ouvraient, désormais, leurs yeux à la lumière surnaturelle. Leur piété, leur recueillement, leur générosité même, dans la pratique du bien, parfois si difficile, consolaient ceux qui se dévouaient si complètement pour leur régénération sociale et leur salut éternel.

§ 2

Progrès de la foi aux environs de la rivière Rouge.

Dans la partie méridionale du diocèse, les progrès ne furent pas moins remarquables. Près de la rivière Rouge, à une douzaine de kilomètres en amont de Saint-Boniface, se forma un centre d'évangélisation,

germe de la future paroisse de Saint-Norbert. En 1854, on y réunit les matériaux pour la construction d'une église et d'un presbytère. Les travaux commencèrent, au mois de juin 1855. Le premier curé qui résida d'une manière stable fut le P. Lestanc. De lui, Mgr Taché écrivait :

— C'est un de ceux que la Providence a envoyés, dans ce pays, pour y faire le plus de bien, et y donner les plus beaux exemples de vertu.

Tout en remplissant dignement ses fonctions de curé, le P. Lestanc dirigea le noviciat, érigé dans ce site qui ne manquait pas de charmes, et où la solitude favorisait le recueillement.

Au mois de décembre 1858, les Sœurs Grises entrèrent en possession du couvent qu'on leur avait bâti, et où elles venaient se dévouer à l'éducation des jeunes filles.

L'instruction des garçons fut confiée aux Frères des Écoles chrétiennes.

Une autre paroisse, celle de Saint-Charles, s'éleva, à une vingtaine de kilomètres, à l'ouest de Saint-Boniface. Dès 1854, on commença la construction du presbytère et d'une chapelle. Nommons également la paroisse Saint-Vital, à dix kilomètres, au sud de Saint-Boniface, sur les bords de la rivière Rouge. En 1860, les Sœurs Grises y ouvrirent aussi une école.

Quarante kilomètres au sud-est, à l'extrémité orientale des prairies, sur la lisière de la forêt, à un endroit appelé la Pointe-des-Chênes, un certain nombre de familles se fixèrent, en 1856. De cette nouvelle agglomération s'occupèrent successivement le P. Simonet et le P. Le Floch. Celui-ci, originaire de la Bretagne, dédia à la patronne si chère à sa patrie cette paroisse, qui, fut, dès lors, Sainte-Anne-des-Chênes.

D'autres missions, momentanément abandonnées, furent reconstituées dans de meilleures conditions, entre autres celles de la baie des Canards et de Notre-Dame du Lac, ou Saint-Laurent. On s'achemina aussi vers Wabasimong et le lac La Pluie, pour tenter encore de convertir ces Sauteux, jusque-là si irréductibles. A cette fin fut fondée la mission Saint-Alexandre, sur la rive orientale du lac Winnipeg, près de l'embouchure de la rivière du même nom.

L'ancienne église de Saint-François-Xavier, devenue trop petite pour la population, fit place à une plus grande, à l'ombre de laquelle s'abrita une école des Sœurs Grises.

En remontant le cours de la rivière Rouge, les Pères s'avancèrent fort loin, vers le sud, et dépassèrent même la frontière des États-Unis. Au mois de mai 1855, ils se trouvaient sur le territoire du Dakota, diocèse de Saint-Paul, à la mission Saint-Joseph, au pied de la montagne de Pembina. Ils y retournèrent, les années suivantes.

A Saint-Boniface, ville principale du diocèse, les progrès étaient plus sensibles encore. Voici ce que Mgr Taché écrivait, à ce propos, en 1858 :

— Ma cathédrale a cent pieds de long, quarante-cinq de large et quarante de haut, sous voûte. Ses deux tours, surmontées de clochers recouverts de métal brillant, dressent à plus de cent pieds dans les airs le signe de notre Rédemption. Une belle et harmonieuse sonnerie de trois cloches, pesant plus de seize cents livres, ajoute à la joie et à la pompe de nos cérémonies. Les décorations intérieures de notre église étonnent les étrangers. Ils ne s'attendaient pas, après le désert qu'ils ont franchi, à rencontrer ici tant d'art et de bon goût. Adossée à la cathédrale est la demeure de l'évêque : vaste maison dans laquelle le prélat est heureux de partager avec son clergé, les Frères des Écoles chrétiennes et quelques orphelins, la faible partie de son revenu qui n'est pas employée à d'autres bonnes œuvres.

Saint-Boniface, en effet, avait l'avantage de posséder d'excellentes écoles. Jusqu'au mois de mai 1858, celle des garçons, tenue par les Frères des Écoles chrétiennes, n'eut d'autre local que des salles de l'évêché ; mais, à cette époque, elle fut installée dans un grand immeuble, bâti spécialement dans ce but, près de la cathédrale. A une égale distance, de l'autre côté, surgit le spacieux couvent des Sœurs Grises, avec pensionnat pour les jeunes filles de la classe aisée, externat pour celles auxquelles les parents ne voulaient faire donner qu'une instruction plus simple, orphelinat, hôpital et dispensaire.

Toutes ces œuvres si importantes, fruit de tant de travaux, de soucis et de sacrifices, témoignaient du zèle inlassable des ouvriers évangéliques, et présageaient, pour un avenir prochain, de plus amples développements.

§ 3

Mgr Grandin, évêque de Satala.

Malgré son dévouement, Mgr Taché n'avait pu encore visiter toutes ses ouailles, vu l'immensité des distances et la difficulté des communications. Cependant, il avait parcouru, en moyenne, chaque année, plus de quatre mille kilomètres, le plus souvent en raquettes, ou en traîneau à chiens. Il désira donc, quoique jeune, avoir un coadjuteur, qui l'aidât à consolider et à augmenter le bien, dans son diocèse si étendu.

Par une lettre du 25 janvier 1853, il s'ouvrit de son projet à Mgr de Mazenod, et le pria de désigner le titulaire.

Le choix fut des plus heureux, car le Supérieur général présenta au

Souverain Pontife le P. Vital Grandin, celui que, pendant près d'un demi-siècle, les peuples reconnaissants, comme aussi les évêques du Canada et ceux de la France, allaient entourer d'une vénération croissante, en l'appelant, d'une voix unanime, « le saint du Nord-Ouest ».

— Dans la vie de Mgr Grandin, écrivait son biographe, au lendemain de sa mort, il y a du François-Xavier, du Vincent de Paul, du Pierre Claver, du François de Sales... C'est bien un François-Xavier que ce voyageur géant. On a calculé que, si l'on mettait, bout à bout, toutes ses expéditions sur terre et sur mer, en canot d'écorce, en raquettes, ou en traîneau, on ferait huit à neuf fois le tour du globe !... Partout il a laissé des traces profondes de ses pas d'apôtre... Sa compatissance pour les malades, les pauvres et les orphelins, rappelle saint Vincent de Paul. Il leur donna surabondamment le sourire de ses yeux, les paroles de ses lèvres, le travail de ses bras, l'amour de son cœur... Comme François de Sales, son charme vainqueur fut la bonté. C'est par le cœur qu'il a vécu, c'est par le cœur qu'il a souffert, c'est par le cœur qu'il a triomphé... De Claver, il eut la prédilection marquée pour les sauvages les plus déshérités. Comme lui, il fut un fruit que Dieu pressura dans la douleur... De la vie entière de Mgr Grandin déborde, comme d'un vase trop plein, l'esprit sacerdotal et religieux, l'héroïsme apostolique. Il a connu l'héroïsme de la foi, l'héroïsme de la charité, l'héroïsme du zèle, l'héroïsme du sacrifice... Louis Veuillot l'a merveilleusement chanté... Il a dit de lui : Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle (1).

Tandis qu'il achevait ses études théologiques, après son oblation perpétuelle, le désir des missions étrangères, allumé dans son cœur dès l'enfance, s'était de plus en plus avivé.

— Si j'étais désigné pour l'Amérique du Nord, écrivait-il à ses parents, je ne regretterais ni la Chine, ni le Tonkin, auxquels je rêvais, depuis si longtemps.

Il tressaillit de joie, lorsque, peu après son sacerdoce, il reçut son obédience pour la Rivière-Rouge.

Avant de partir, il alla, sur l'ordre de son Supérieur général, chanter sa première grand'messe, en présence de sa famille, dans l'église dont son frère était vicaire. M. de Lozé, député de la Mayenne, ayant assisté à cette cérémonie touchante, fut frappé de la dignité du célébrant, et dit dans une réunion d'amis :

— Ce jeune prêtre me semble taillé pour devenir quelqu'un. Je ne

(1) R. P. Jonquet, O. M. I., *Vie de Mgr Grandin*, in-8°, Montréal, 1903, Introduction, p. I–II.

serais pas étonné, si, dans six ou sept ans, nous avions le plaisir de le revoir évêque.

Le 28 juin 1854, le P. Grandin débarquait sur la terre d'Amérique avec la pensée de s'y dépenser sans mesure, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Sa faible santé avait failli mettre obstacle à la réalisation de ses vœux. Selon l'avis du médecin, sa constitution était dans un tel état de

Mgr Grandin.

délabrement, qu'elle lui permettrait à peine de résister aux fatigues de la traversée. Préoccupé de ce sombre verdict, le Supérieur général avait hésité, avant de se décider à l'envoyer sous le rude climat du Nord-Ouest, mais les ardentes aspirations et les dispositions exceptionnelles de l'élu dissipèrent ces incertitudes.

Pendant un an, le P. Grandin resta à Saint-Boniface, prêchant et confessant. Il fut envoyé ensuite à la mission de la Nativité, sur le lac Athabaska, d'où il rayonna jusqu'à la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, avec de fréquentes excursions à l'Ile-à-la-Crosse, se livrant

tout entier aux sauvages, les instruisant avec une patience inlassable, leur rendant mille services avec une douceur, une tendresse et un amour qui en centuplaient le prix.

Stupéfaits de tant de prévenances et de délicatesses, les Montagnais lui disaient :

— Il faut que le Dieu que tu prêches soit bien bon, puisque tu es si bon toi-même.

Malgré les prévisions pessimistes du docteur, sa santé si frêle se fortifiait étonnamment, au milieu des frimas et des privations de tout genre. Le premier hiver à Athabaska fut particulièrement terrible, le thermomètre étant descendu à quarante-cinq et même à quarante-sept degrés centigrades : froid d'autant plus pénible pour le nouveau venu, qu'il devait le supporter dans une pauvre maison en bois, dont les planches mal jointes garantissaient très imparfaitement de la bise glaciale.

Et, cependant, il écrivait à ses parents :

— Ma santé est égale à ma joie. Sans pain, sans vin, sans cidre, sans café, sans bière, par un froid dont je ne saurais vous donner une idée, emprisonné par la tempête dans une misérable hutte au toit d'écorce, ou obligé de chausser mes raquettes, pour entreprendre sur la neige des courses de plusieurs journées, tandis que le vent me fouette au visage, et que les flocons, tombant dru et menu, m'aveuglent, je suis heureux, oui ! très heureux, et ma santé se fortifie !

Il allait partir pour le Grand Lac des Esclaves, lorsqu'un ordre de Mgr Taché le rappela à l'Ile-à-la-Crosse. C'est là que lui arriva, au mois de juillet 1858, une lettre de Mgr de Mazenod lui annonçant officiellement sa préconisation.

Ce fut un véritable coup de foudre.

— Infidèles pour infidèles, lui disait le vénéré Fondateur, le Pape vous dispense de vous occuper de ceux qui habitent la partie de l'Asie où se trouve votre diocèse de Satala, pour vous consacrer entièrement à la conversion et à la sanctification de ceux que vous avez été chercher dans les glaces de l'Amérique... Je vous vois, d'ici, vous prosterner la face contre terre, répandre des larmes, repousser, dans l'expression de votre humilité, la couronne pontificale, qui va être posée sur votre tête. Rassurez-vous : elle vous est imposée par l'obéissance, et, d'ailleurs, elle ressemblera pour vous, au milieu des pénibles labeurs de votre ministère, plutôt à la couronne d'épines de Notre-Seigneur qu'au diadème des empereurs de ce monde... Vous êtes évêque par la volonté du Chef de l'Église et la mienne, votre Supérieur général : la grâce et l'assistance de Dieu vous sont assurées... L'épiscopat est devenu pour vous la voie du salut. C'est par lui que vous vous sanctifierez davantage, et les fruits

de votre ministère seront plus abondants. Relevez-vous de votre abattement, et réjouissez-vous dans le Seigneur, car l'épiscopat vous arrivant de la sorte est pour vous véritablement le *bonum opus*, dont parle l'Apôtre...

Atterré par cette nouvelle si imprévue, le P. Grandin écrivit à son Supérieur général pour le supplier d'écarter de lui ce formidable fardeau. Il alléguait son indignité, ses inaptitudes et mille raisons qui lui semblaient, à ce moment, tellement convaincantes que, sa lettre achevée, il se crut à l'abri, désormais, de ce qu'il considérait pour lui comme le plus redoutable des malheurs.

Néanmoins, il se trompait. Une seconde lettre de Marseille réfuta toutes les objections formulées par son humilité, et insista au nom de l'obéissance.

Le religieux n'avait plus qu'à courber la tête.

Il partit donc pour l'Europe, s'abîmant, de plus en plus, dans la pensée de son néant.

Convaincu de sa petitesse, il mit dans ses armes un roseau penché, symbole de la faiblesse, mais penché vers la croix. En bas, la devise : *Infirma mundi elegit Deus.*

Ce sont ces petits et ces humbles que Dieu préfère aux grands de ce monde ; c'est par eux qu'il accomplit les merveilles de sa toute-puissance.

Au soir de la consécration épiscopale de ce prédestiné, le 30 novembre 1859, Mgr de Mazenod écrivait, dans son *Journal* intime :

— Combien je me félicite que nous ayons choisi notre bon, notre vertueux, notre excellent Père Grandin !... J'ai eu l'occasion de l'apprécier davantage encore, durant les jours qu'il a passés avec moi. Quelle simplicité ! Quel sacrifice des affections les plus chères, et, pourtant, bien senti ! Quel cœur ! Quel dévouement, en un mot, et dans toute la force du terme. Aussi est-il impossible de ne pas aimer un tel homme, et je vois avec bonheur qu'il s'est attiré l'estime et les sympathies de tous ceux qui l'ont approché. Je renonce, pour mon compte, à exprimer ce que j'ai éprouvé de joie surnaturelle en sacrant un tel évêque.

§ 4

Visites pastorales dans l'Extrême Nord.
Fondation de la Mission de la Providence.

Le 10 juillet 1860, Mgr Grandin rentrait à Saint-Boniface. Une foule nombreuse s'était portée à sa rencontre avec un respectueux empressement, et deux escadrons de Métis à cheval l'escortèrent. Aux décharges

retentissantes des fusils, les canons du fort répondaient par leurs grondements sonores, tandis que les cloches sonnaient à toute volée.

Sur une même voiture s'avançaient Mgr Taché et son coadjuteur, au milieu de vivats et d'ovations enthousiastes. Ce fut une scène inoubliable.

Mais le voyage par mer et par terre avait si fatigué Mgr Grandin, qu'il tomba malade, et dut garder le lit, une quinzaine de jours. Le sentant épuisé, Mgr Taché lui proposa de rester à Saint-Boniface, au moins tout l'hiver.

— Je partirai à votre place, pour les missions du Nord, lui disait-il.

Telle n'était pas l'intention de Mgr Grandin qui, se croyant mieux, voulut célébrer la Messe. Obligé de reprendre plusieurs fois haleine, il dut, le Saint Sacrifice achevé, s'appuyer sur deux Oblats pour regagner son lit. L'épreuve semblait décisive, et Mgr Taché réitéra ses offres.

Ce fut en vain. Quelques jours après, les préparatifs pour le départ étant terminés, l'héroïque coadjuteur, plein de confiance en Dieu et en son Immaculée Mère, se fit transporter de son lit dans le canot qui devait le conduire à l'Ile-à-la-Crosse, à travers l'interminable suite de lacs et de rivières, dont nous avons déjà parlé.

— Je n'aurais pu vivre à Saint-Boniface, affirmait-il, tandis que l'évêque titulaire serait allé chez les sauvages.

Durant soixante-sept jours, il voyagea ainsi, sous la pluie et le vent. Quand il débarqua à l'Ile-à-la-Crosse, le 4 octobre, il était guéri, alors que son mal, suivant toutes les prévisions humaines, aurait dû empirer.

Son séjour à l'Ile-à-la-Crosse fut des plus actifs. L'été venu, il se dirigea vers le pôle, et commença une tournée pastorale, qui ne devait être qu'un long et pénible voyage, de plus de trois ans.

Les distances si considérables qui séparaient les missions établies dans le bassin du Mackenzie jusqu'à la rivière Peel et à l'Océan Glacial, lui démontrèrent que l'Ile-à-la-Crosse était trop éloignée, dans le sud, pour en être constituée comme le centre. Il songea donc à fixer sa résidence épiscopale, sur les bords mêmes du Mackenzie, au delà du Grand Lac des Esclaves.

On lui indiqua, à une cinquantaine de kilomètres au nord de ce lac, un endroit tellement favorable, que les protestants méditaient d'y établir M. Crabey, un de leurs ministres.

Suivant la coutume de ce pays, où le sol était sans maître, le site convoité appartiendrait au premier occupant.

Le modeste canot de Mgr Grandin s'en approchait, le 6 août 1861, quand il fut accosté par une barque où se trouvait M. Ross, le chef fanatique du district.

Sainteté n'exclut pas finesse, et, selon la recommandation du divin Maître, il faut savoir allier, à la simplicité de la colombe, la prudence du serpent.

Aussitôt débarqué, Mgr Grandin se hâta de dire, en présence de témoins :

— Je déclare que je prends possession de ce terrain, pour y fonder une mission catholique.

Puis, se tournant vers M. Ross, il ajouta, non sans quelque malice :

— Et je regarde comme une bonne fortune d'accomplir cet acte devant le plus haut magistrat de la contrée.

Campement sur les bords du Mackenzie. — La première tente à gauche est celle de gens civilisés, les autres sont des tentes de sauvages.

— Monseigneur, balbutia celui-ci, tout décontenancé, vous n'y songez pas !... Partout ailleurs, vous serez mieux... Comment vivrez-vous ? Que vous rapportera cette terre ? Est-elle cultivable ? Je ne le crois pas. Le fleuve, dans ces parages, n'est pas poissonneux. Vous languirez, ici, dans la misère. Pour subsister, en cet endroit, il faut beaucoup d'argent. Vous n'êtes pas assez riche. Seuls les protestants ont assez de ressources pécuniaires, pour se procurer leur subsistance dans ce désert affreux.

— Oh ! Monsieur, répondit placidement l'évêque, nous sommes habitués aux privations. La vie du prêtre catholique est un tissu de sacrifices !... S'immoler, ici ou là, est bien la même chose. C'est donc ici

que nous fonderons notre mission. Quant à notre subsistance, nous nous confions à Dieu.

De plus en plus contrarié, M. Ross, s'adressant au commis qui l'accompagnait, s'écria, en anglais, pensant n'être pas compris :

— L'imbécile de Crabey ! Je lui avais bien dit, pourtant, que cette place était excellente. Pourquoi ne s'est-il pas pressé davantage ? Une fois encore, nous sommes prévenus par ces papistes de malheur !

Malgré la colère de M. Ross, les Oblats se fixèrent en ce lieu : ce fut la Mission de la Providence.

§ 5

Les Martyrs du froid. — Éloge des Missionnaires par les protestants.

Nous ne suivrons pas, pour le moment, Mgr Grandin dans sa course vers le pôle. Le synchronisme des événements nous réclame sur un autre théâtre. Plus tard, nous reparlerons du vaillant prélat, si digne, par sa vertu et son héroïsme, d'être à la tête de ces Oblats intrépides que Pie IX, dans son admiration, appelait « les martyrs du froid ».

Que de fois, les uns et les autres ont failli être victimes du climat terrible de ces lointaines régions ! Que de fois, ils ont dû errer, des journées entières, sans feu, sans nourriture, sans abri, dans les plaines immenses couvertes de neige, ou à la surface des lacs glacés !... Que de fois, la glace se brisant sous leurs pieds, ils s'enfoncèrent dans des abîmes, et furent sur le point d'y périr misérablement.

Privations continuelles, tortures épouvantables, immolation de chaque jour, dangers de tous les instants !

— De l'avis unanime, écrivait un publiciste, les missions de l'Athabaska-Mackenzie sont, sans excepter celles de la Chine, de la Corée et du Japon, les plus dures, les plus crucifiantes de l'univers (1).

Et, plus récemment encore :

— Où trouver, dans les missions catholiques du XIX^e^ siècle, de plus saints Missionnaires, ou des évêques plus zélés que les Taché et les D'Herbomez, les Grandin et les Faraud, les Aubert et les Lacombe ? Toute une province ecclésiastique, comprenant des régions immenses, confiée à une seule Congrégation, dans les rangs de laquelle se recrutent et les évêques et les Missionnaires ! Quels prodiges de dévouement et de labeurs n'a-t-elle pas accomplis sur ce vaste champ ! Ces progrès rapides de l'Église dans le Nord-Ouest sont la glorification des *Gesta Dei per Francos*, car tous ces ouvriers évangéliques furent Français de France ou du Canada (2).

(1) Prendergast, *Le Manitoba*, n° du 28 juin 1894.

(2) Derosiers et Fournet. *La race française en Amérique*, in-8°, Montréal, 1910, p. 198 sq.

Émerveillés de tant de zèle et d'abnégation, les protestants eux-mêmes ne leur ménagèrent pas les éloges.

— L'Institut religieux qui envoie ses membres dans les Territoires du Nord-Ouest canadien, écrivait sir Horetzky, est un corps extraordinaire, et mérite un réel tribut de respect et d'admiration, pour leur avoir inculqué, à un tel degré, l'esprit d'immolation personnelle et le courage sans limite avec lesquels tous, depuis les évêques jusqu'au dernier des frères convers, se dévouent à l'œuvre de l'évangélisation. Suivant leurs Règles, ils émettent le vœu de pauvreté : mais ils l'observent certainement à la perfection, vu le dénuement absolu dans lequel ils consentent à vivre (1).

— Il faut avouer, écrivaient deux voyageurs distingués, que ces prêtres romains l'emportent de beaucoup sur leurs rivaux des autres sectes, par leur initiative et leur influence. Ayant établi des stations dans les contrées les plus reculées, sans s'effrayer des obstacles et des périls, ils ont enseigné aux sauvages, avec beaucoup de succès, les principes de la civilisation, autant que les vérités surnaturelles, tandis que les pasteurs protestants restent dans l'oisiveté, se contentant de jouir du confort que les bienfaiteurs leur assurent (2).

— Les Missionnaires catholiques du Nord-Ouest, écrit le comte de Southesk, sont des gens d'un commerce très agréable et de vrais gentilshommes. Quel avantage a Rome, sous ce rapport !... Les protestants destinent à leurs missions des êtres vulgaires et sans éducation ; Rome, au contraire, leur réserve des Messieurs de bonnes manières et de haute culture intellectuelle ! Et comme ils excellent dans leur façon de traiter les Indiens et de les persuader (3) !...

En des moments de sincérité, ou dans des documents d'ordre confidentiel, les rivaux eux-mêmes le reconnaissent parfois. On lit ces remarques suggestives dans un Rapport du révérend John Ryerson, ministre wesléyen et visiteur des missions :

— Le zèle si manifeste de ces prêtres catholiques témoigne d'un tel oubli de soi, qu'il est bien propre à nous humilier, quand nous le confrontons avec le peu que font nos confrères... Il est indiscutable que, dans toute l'étendue de ces vastes contrées, ces Missionnaires nous surpassent incomparablement par le zèle, le travail et l'esprit de sacrifice.

(1) Ch. Horetzky, *Canada on the Pacific*, in-8°, Montréal, 1874, p. 26 sq.

(2) Lord Milton et Docteur W.-B. Cheadle. *The North-West Passage by Land*, in-8°, Londres, 1865, p. 186. Cf. J.-J. Hargrave, *Red River*, in-8°, Montréal, 1871, p. 135.

(3) Lord Southesk, *Saskatchewan and the Rocky Mountains*, in-8°, Edimbourg, 1875, p. 167.

Il n'est pas moins incontestable que le succès qui récompense leurs efforts, éclipse étonnamment les maigres résultats que nous réussissons à obtenir (1)...

O Missionnaires de l'Extrême Nord, vrais martyrs du froid, comme vous qualifiait le Vicaire de Jésus-Christ ! héros inconnus du public qui se dit civilisé, mais apôtres sublimes ! ce n'est pas seulement vos pieds qu'il faudrait baiser, mais la trace de vos pas ! Les Anges ont dû la contempler avec respect, quand, loin de tout regard mortel, vous parcouriez, jour et nuit, ces immensités glacées, à la recherche des brebis perdues !

Quelques-uns de vos noms sont, maintenant, gravés sur les cartes géographiques des régions polaires. On y voit les lacs Taché, Grandin, Séguin, Clut, Grollier, Tempier, Mazenod, etc. Vous n'en êtes pas moins ignorés de la plupart des hommes. Mais, quand il rendra à tous selon leurs œuvres, Dieu vous fera resplendir, comme des constellations étincelantes, dans son ciel éternel ! *Fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan., XII, 3.)

(1) Rev. John Ryerson, *Hudson's Bay Territory, or a Missionary Tour*, in-8°, Toronto, 1855, p. 19 sq.

Blocs de glace sur les rivages des lacs de l'Extrême-Nord.

LIVRE SEPTIÈME

Dans l'Orégon et la Colombie britannique.

1847-1861

CHAPITRE I

Situation politique et religieuse de l'Orégon et de la Colombie britannique à l'arrivée des Oblats.

§ 1

Rivalités de trois grandes nations sur les rives du Pacifique.

Autrefois, le nom générique d'Orégon s'appliquait indistinctement à la vaste contrée qui s'étend sur une largeur moyenne de cinq cents kilomètres, de l'Océan Pacifique aux Montagnes Rocheuses, et sur une longueur de quinze cents kilomètres environ, depuis le quarante-deuxième degré de latitude, frontière septentrionale de la Californie, jusque près du cinquante-sixième degré, vers l'Alaska. Cette région a formé, depuis, les États actuels de l'Orégon proprement dit et du Washington, plus la moitié méridionale de la Colombie britannique (1).

Trois puissances, la Russie, l'Angleterre et les États-Unis s'en disputèrent longtemps la possession.

Par le traité du 5 avril 1824, la question fut tranchée en ce qui concerne la Russie. On lui laissa l'Alaska, d'une superficie égale à deux fois et demie celle de la France ; mais on statua que son domaine dans le Nouveau-Monde ne comprendrait, en plus, qu'une mince bande de côtes descendant seulement jusqu'à 54° 40' de latitude.

Entre l'Angleterre et les États-Unis, la lutte dura plus de vingt ans encore. L'entente se fit seulement en 1846. Les pays situés au nord du quarante-neuvième degré restèrent à l'Angleterre, et les autres revinrent aux États-Unis. Cet arrangement assurait à ceux-ci la navigation presque complète de la Columbia, principal motif de la discorde.

(1) Voir la carte, p. 141.

Navigable sur un millier de kilomètres, la Columbia, ou Orégon, est, dans ces régions, la plus importante des routes fluviales. Elle compte plus de deux mille kilomètres, de sa source à son embouchure. Sur le tiers de son parcours, sa largeur varie de treize cents à quatre mille mètres. Soit par elle, soit par ses affluents, dont quelques-uns, tels que le Kootenay, et la rivière aux Serpents, *Snake river*, sont très considérables, elle arrose un bassin de huit cent mille kilomètres carrés de surface, embrassant la moitié de la Colombie britannique, plus les quatre États de Washington, d'Orégon, d'Idaho et de Montana.

En 1853, le pays enlevé à l'Angleterre était subdivisé en deux parties, dont l'une, celle du nord, s'appela Territoire de Washington. Quatre ans plus tard, en 1857, les habitants de la partie méridionale élaboraient une Constitution, et, le 14 février 1859, le Congrès fédéral l'admettait, sous le nom d'Orégon, au nombre des États-Unis de la puissante république nord-américaine. Le territoire de Washington ne reçut cet honneur et les privilèges qui en découlent, que trente ans après, en 1889. La requête rédigée à ce sujet par ses représentants, en 1878, avait été rejetée par le Pouvoir central.

§ 2

Découvertes et colonisation à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Depuis un siècle à peine, la Colombie britannique a pris rang dans la géographie positive.

On a bien prétendu que Juan de Fuca y aurait abordé, en 1592 ; mais cette assertion est très problématique. En 1775, deux navires espagnols croisèrent en vue de ces parages, auxquels une furieuse tempête les empêcha d'accoster. Cook, en 1778, et La Pérouse, en 1786, ne réussirent pas davantage. Six ans après, en 1792, le capitaine anglais, Vancouver, constatait, à l'est de la grande île qui porte son nom, l'existence de la terre ferme.

L'année suivante, Alexandre Mac Kenzie, venu du lac Athabaska, remontait avec quelques compagnons la rivière La Paix, et traversait à pied les Montagnes Rocheuses, au prix de périls et de fatigues sans nombre. Pour se frayer un chemin dans l'épaisse forêt, il dut, à chaque instant, abattre des arbres gigantesques. Enfin, le 22 juillet 1793, il arrivait sur le rivage de l'Océan Pacifique, un peu au-dessus du cinquante-deuxième degré de latitude.

Néanmoins, l'exploration intérieure de la Colombie britannique ne commença que dans les derniers mois de 1805, par l'expédition, à la tête de laquelle se trouvait Fraser, agent, comme Mac Kenzie, de la Compagnie

franco-canadienne du Nord-Ouest. Il pénétra, lui aussi, par la rivière La Paix, fonda quelques postes pour la traite des fourrures, dans le voisinage du lac Mac Leod qu'il découvrit, et, au mois de juin 1806, arriva en vue du fleuve auquel on donna son nom. C'était près du confluent de la rivière Nechaco, non loin de l'endroit où s'éleva ensuite le fort Georges.

Se promettant de nombreux bénéfices de cette région, la Compagnie du Nord-Ouest continua à la faire explorer. Elle l'appela, d'abord, Nouvelle-Calédonie, et la joignit à ses immenses territoires de chasse.

Après la fusion de la Compagnie canadienne avec celle de la baie d'Hudson (1821), celle-ci hérita de la Colombie britannique, et l'exploita uniquement pour son commerce spécial. L'œuvre de la colonisation ne marcha donc que très lentement, jusqu'en 1858, date de la découverte de gisements aurifères. Alors, se précipitèrent des flots d'émigrants, avides de s'enrichir : ce fut comme une poussée formidable.

En présence de cet état de choses, le gouvernement anglais, afin de maintenir l'ordre, enleva la Colombie britannique à la Compagnie de la baie d'Hudson, et la déclara colonie de la couronne, avec New-Westminster comme capitale.

§ 3

Tentatives d'évangélisation.

Plusieurs Canadiens-français, précédemment employés de la Compagnie du Nord-Ouest, ayant terminé leur service, s'étaient établis, avec leurs familles, dans la belle vallée de la Willamette, affluent de la Columbia, dans l'État actuel de l'Orégon.

Cette rivière, qui n'a pas moins de trois cent cinquante kilomètres de longueur, arrose une zone fertile qui s'étend parallèlement au rivage, sur une largeur de trente à soixante-dix kilomètres, entre deux chaînes de montagnes : la *Coast range*, ou montagnes côtières qui la préservent des vents violents de la mer, et les montagnes des Cascades, dont certains sommets, anciens cratères éteints, s'élèvent jusqu'à plus de trois mille mètres.

Dans cette région agréable, se voient, maintenant, les villes florissantes et populeuses de Portland, Orégon City, Salem, etc., toutes bâties sur les bords de la Willamette.

Les secours spirituels commencèrent à y être portés, en 1838, par deux jeunes prêtres séculiers, MM. Norbert Blanchet et Modeste Demers.

Pendant plusieurs années, leurs efforts eurent peu de résultats, soit auprès des Canadiens, soit auprès des sauvages. En outre, le manque de collaborateurs ne leur permit pas de rayonner au loin.

Pour infuser plus de vie dans cette église languissante, un acte du Souverain Pontife, le 1er décembre 1843, érigea en vicariat apostolique toute la contrée connue sous le nom générique d'Orégon, et en confia l'administration à l'abbé Norbert Blanchet, qui fut sacré, au mois de juillet 1845, avec le titre d'évêque de Drasa, *in partibus*.

Des rapports extrêmement exagérés furent, alors, envoyés à la Propagande, pour demander la création d'une province ecclésiastique ne comprenant pas moins de huit diocèses : ceux d'Orégon City, de Walla-Walla, du fort Hall, de Nesqually, de Colville, de l'île Vancouver, de la Nouvelle-Calédonie (partie continentale de la Colombie actuelle) et des Iles de la Reine Charlotte.

Le temps n'était pas venu, pourtant, de multiplier à ce point les sièges épiscopaux, dans un pays très vaste, sans doute, mais où il n'y avait encore ni fidèles, ni clergé.

Mieux informé, le Pape réduisit pratiquement à trois les huit évêchés, le 24 juillet 1846.

A la tête de la province ecclésiastique fut placé Mgr Norbert Blanchet, dont la résidence serait à Orégon City. Son diocèse embrassa tout l'Orégon actuel, avec juridiction provisoire sur le diocèse de Nesqually. Ses deux suffragants furent : son frère, Mgr Magloire Blanchet, promu évêque de Walla-Walla, avec juridiction provisoire sur les diocèses de Colville et du fort Hall ; et Mgr Demers, nommé évêque de l'île Vancouver, avec juridiction également provisoire sur le diocèse de la Nouvelle-Calédonie et sur celui des Iles de la Reine Charlotte (1).

(1) Cf. Gams, *Series episcoporum*, 2 in-fol., Ratisbonne, 1873-1886, t. I, p. 175, sq. Werner, *Orbis terrarum catholicus*, in-fol., Fribourg-en-Brisgau, 1890, p. 242. De Martinis, *Jus pontificium de Propaganda Fide*, 7 in-fol., Rome, 1895-1909, t. VI, p. 6-8.

CHAPITRE II

De la Méditerranée au Pacifique.

22 janvier - 4 octobre 1847

§ 1

Le P. Ricard et ses compagnons.

Tandis qu'il était vicaire apostolique, Mgr Norbert Blanchet s'adressa plusieurs fois à Mgr de Mazenod, pour solliciter de sa charité quelques-uns de ses Oblats. En se rendant à Rome, il profita de son passage à Marseille, le 1er janvier 1846, pour réitérer sa prière. Ses appels se multiplièrent encore, quand il se vit chef d'une province ecclésiastique.

De son côté, nommé évêque de Walla-Walla, le 24 juillet 1846, Mgr Magloire Blanchet joignit ses instances à celles de son frère. Il réclamait, à grand renfort d'arguments, le secours des Oblats pour son diocèse qui n'existait encore que de nom.

— Vos Pères, disait-il, formeront, à peu près, tout mon clergé. Pour le moment, et de longtemps, je n'en posséderai pas d'autres !

Ce ne fut point sans avoir beaucoup hésité que le vénéré Fondateur accepta. De toutes les parties de l'univers, à cette époque, on recourait à lui, et les requêtes s'entassaient sur son bureau ; mais les instances des deux évêques de l'Orégon, auxquelles s'unirent bientôt celles de Mgr Demers, devinrent si pressantes, qu'il se demanda si ce n'était pas l'expression manifeste de la volonté du ciel, appelant sa jeune Congrégation à prêcher l'Évangile dans toute l'Amérique du Nord, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique.

— Quel apostolat ! écrivait-il, en découvrant, de plus en plus, les desseins de Dieu sur lui et sur les siens. Notre famille annoncera donc Jésus-Christ, d'une mer à l'autre, dans d'immenses contrées qui ne l'ont jamais connu !... Mais qui mettre à la tête de cette nouvelle expédition ?... Le choix doit tomber sur celui de nos Pères qui m'inspirera assez de confiance, pour que je l'institue mon *alter ego*, dans une mission si lointaine et si difficile. Il lui faut vertu, bon sens, expérience, amour de la régularité et de la discipline, attachement vrai à notre Société, conformité de pensées et de vues avec le Supérieur général, dont une distance de trois mille lieues le séparera.

Celui sur lequel il jeta les yeux, fut le P. Ricard, digne de cette préférence par l'ensemble de ses qualités. Depuis longtemps, il soupirait après les missions étrangères. Dix-sept ans auparavant, au lendemain de la conquête d'Alger par les armées françaises, il avait demandé d'être envoyé auprès des musulmans pour travailler à leur conversion.

Au départ du P. Honorat pour le Canada, en 1841, il lui succéda, comme supérieur de la maison de Notre-Dame des Lumières et directeur du juniorat. De nombreux travaux ébranlèrent, alors, sa santé, précédemment très robuste.

Menacé d'une maladie de langueur, il songeait à se démettre de ses fonctions, pour se préparer à la mort. Une crise, plus grave que les autres, l'avait cloué, plusieurs semaines, sur un lit de douleur et laissé dans un état de faiblesse extrême, quand lui arriva, le 8 janvier 1847, l'obédience l'envoyant si inopinément jusqu'au bout du monde.

Sans hésiter, il descendit aussitôt dans l'église souterraine de Lumières, et, là, devant la statue miraculeuse de la Vierge Immaculée, il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie.

N'était-ce pas à la mort qu'il marchait, en toute évidence ? Survivrait-il aux fatigues d'un tel voyage ? Aurait-il même assez de forces, pour en supporter la moitié ou le quart ? Mais, si Dieu lui demandait d'exhaler son dernier soupir sur la terre étrangère, loin des siens, et en vue seulement de ces contrées sauvages à évangéliser, comment ne pas se réjouir ? A quoi aspirait-il, si ce n'est à s'immoler ?

Le jour même, il partit pour Marseille, afin de recevoir des instructions précises ; et, le 4 février, il s'embarquait, au Havre, pour New-York, sur le *Zuric*, avec quatre compagnons : les Pères Pandosy, Chirouse, le Frère Blanchet, scolastique, et un Frère convers.

Le ciel était sombre et le froid piquant. Des flocons de neige tombaient en abondance sur le pont du navire, étendant sur lui comme un blanc linceul.

Allaient-ils à la mort, ou à la vie ? Humainement c'était le trépas, du moins pour le P. Ricard. Mais l'obéissance est le secret des grands triomphes : *Vir obediens loquetur victoriam !*

§ 2

De Marseille à Saint-Louis, dans l'État de Missouri.

Pour ces vaillants apôtres, la mer se montra peu clémente. Plusieurs fois la tempête atteignit une telle violence, que les passagers crurent que le vaisseau allait sombrer et les entraîner dans l'abîme.

— Je n'ai pas eu peur, écrivait le Fr. Blanchet, le 20 avril 1847.

Cependant, je l'avoue, c'est terrifiant de voir ces énormes masses d'eau s'avancer comme des montagnes, puis s'abattre, avec un fracas retentissant, sur le navire qu'elles recouvrent entièrement, et semblent submerger. Quelques-unes de ces vagues étaient si hautes, qu'elles arrosaient les matelots accrochés aux vergues. Ce qui épouvante le plus, ce sont les secousses qui ébranlent le bâtiment, lorsque les ondes bouillonnent ainsi autour de lui et sur lui. Il tremble jusque dans ses profondeurs, et l'on se demande s'il ne s'entr'ouvrira pas. Nos voiles ont été mises en lambeaux, à diverses reprises, et l'un de nos mâts se rompit à moitié. Nous avons dû rester, des dizaines de jours, sans pouvoir monter sur le pont. Alors, je chantais, comme Jérémie : *Inundaverunt aquæ super caput meum, et dixi : Perii... Invocavi nomen tuum, Domine, de lacu novissimo, et dixisti* : *Ne timeas !*

Quant au capitaine, lui, il ne chantait pas, et priait moins encore.

— Voilà plus de trente ans que je parcours l'Atlantique, s'écriait-il, en maugréant, et jamais je n'ai rien vu de pareil ! Tous les diables s'en mêlent !...

Dans ces conditions difficiles et périlleuses, la traversée dura deux mois.

— Vous ne devineriez pas, continue le narrateur, quel est celui que la mauvaise mer a le moins éprouvé ! Eh bien ! c'est le P. Ricard. Tout au plus, a-t-il été malade, deux ou trois jours. Pour moi, j'ai dû garder le lit pendant des semaines, et, le reste du temps, une bonne partie de la journée. Malheur aux tempéraments bilieux. L'océan les mène rondement, je vous assure, et les meilleures tisanes n'y font rien !

Épuisés de fatigue, les voyageurs arrivèrent à New-York, le vendredi saint, 2 avril. Ils en repartirent, dès le mardi de Pâques, passèrent par Philadelphie et Baltimore ; puis, après avoir franchi les monts Alléghanys, Jura de l'Amérique orientale, arrivèrent sur les bords de l'Ohio. Les premiers Français parvenus dans cette partie des États-Unis, l'avaient surnommé la Belle Rivière, et non sans motif. Son cours, en effet, est majestueux, et ses rives superbes.

Les cinq Oblats s'y embarquèrent, à Wheeling, actuellement ville la plus importante de la Virginie occidentale. Le dimanche de Quasimodo, ils étaient à Cincinnati qui comptait, alors, déjà quatre-vingt mille habitants.

Dans la soirée du mercredi, ils atteignaient le confluent de l'Ohio et du Mississipi, ce roi des fleuves. Pendant quarante-huit heures, ils le remontèrent, et, le vendredi, 16 avril, débarquèrent à Saint-Louis, dans l'État de Missouri, ayant parcouru, en dix jours, plus de deux mille kilomètres.

Ils y trouvèrent Mgr Magloire Blanchet. Un seul prêtre du Canada avait consenti à le suivre, pour se rendre avec lui dans ce diocèse de Walla-Walla, qui n'existait encore que sur le papier.

§ 3

La caravane. — Par monts et par vaux.

On partit de Saint-Louis, le 27 avril, à huit heures du soir, par bateau, afin de remonter le Missouri, pendant plus de quatre cents kilomètres, jusqu'à Kansas City.

Sur le fleuve, la navigation fut dangereuse et lente, à cause des bancs de sable qui s'y rencontraient fréquemment, et des nombreux troncs d'arbres qui en obstruaient le cours. Presque à tout moment, le pilote jetait la sonde. Malgré cette précaution, deux jours après le départ, le bateau s'enlisa, et il fallut plus de trois heures d'efforts surhumains, pour le dégager.

Le 1er mai, on accosta à Kansas, aujourd'hui ville très populeuse, alors simple village de quelques centaines d'habitants, et dernier port de la civilisation.

En cet endroit, se formait la caravane, à laquelle les Missionnaires allaient se joindre.

Rien de plus curieux.

Qu'on s'imagine une file de quarante à cinquante lourds chariots à quatre roues, couverts d'une sorte de voûte en toile blanche, ou jaune, et traînés chacun par six bœufs ; en outre, une centaine d'hommes à cheval, la carabine en bandoulière ; puis, des femmes et des enfants qui chantent, crient, ou pleurent : ensemble de familles alléchées par les promesses séduisantes de quelques spéculateurs, et se rendant en Orégon, dans l'espérance de s'y enrichir, en peu d'années.

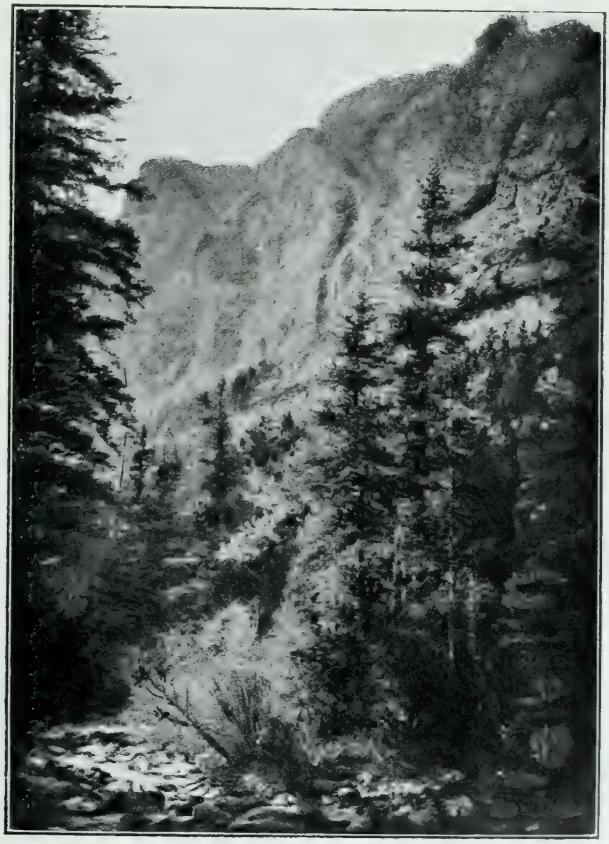
Beaucoup de bruit, mais une lenteur à nulle autre pareille.

Comment pouvait-il en être autrement, dans un pays sans routes, ni ponts, mais coupé d'innombrables rivières larges et tortueuses, entre lesquelles s'étendaient de vastes marais, où les voitures s'enfonçaient jusqu'aux essieux ?

Après la zone des immenses prairies marécageuses, dont il semblait qu'on ne verrait jamais le terme, on aurait à gravir les rudes contreforts des Montagnes Rocheuses, et à s'élever péniblement sur les plus hauts plateaux, pour, de là, redescendre le versant opposé, parmi rochers, broussailles et forêts impénétrables, sur les pentes d'effrayants abîmes, dans le lit des torrents. En bien des endroits escarpés, il faudrait attacher,

par de grosses cordes, les fourgons à des arbres solides, et les faire glisser avec prudence, en les soutenant énergiquement.

— Nous nous estimerons heureux, écrivait le Fr. Blanchet, si personne ne se casse la tête, une jambe ou un bras. Quant à la rapidité, ce sera, à peu de chose près, celle de la tortue. Les bœufs n'ont pas l'habitude de



A travers les Montagnes Rocheuses.

se presser. Ils sont généralement connus par leur majestueuse lenteur. Nous ferons, au plus, de quatre à cinq lieues par jour. A ce compte, nous serons rendus à destination, en septembre, ou en octobre, au plus tôt. Le mieux est de prendre patience.

Ni les fatigues, ni les dangers ne manqueraient. Les vies elles-mêmes ne seraient pas toujours en sûreté, car, le long de cet interminable parcours,

s'échelonnaient des tribus sauvages, dont la principale industrie était de détrousser les passants. Il en résultait, parfois, de véritables batailles, où le sang coulait. De part et d'autre, des morts restaient sur le terrain.

Aussi, quand on s'arrêtait, le soir, pour camper, le chef de la caravane commandait de disposer tous les chariots, en ovale, ou en rond, les uns contre les autres. On se couchait au centre de l'enceinte, en s'enveloppant dans une couverture, ou une peau de buffalo ; mais la garde s'organisait, et se continuait toute la nuit. Plusieurs sentinelles, le fusil sur l'épaule, se promenaient silencieusement, l'œil au guet, prêtes à réveiller les dormeurs, à la moindre alerte.

Dès la première halte, un grand conseil se réunit, pour examiner si les Missionnaires devaient monter la garde, à leur tour.

— Vu le respect que les sauvages ont, en général, pour la Robe noire, dit un vieillard, les prêtres nous sont d'un secours plus efficace par leur seule présence, que ne le seraient autant de soldats, armés de pied en cap ; puis, vu le rang qu'ils occupent dans la société, mon avis est qu'ils soient exemptés de tout service, excepté en cas de péril pressant.

A l'unanimité, ce sentiment fut adopté.

Résultat d'autant plus remarquable, que, de tous ces hommes, aucun n'était catholique.

Grâce à Dieu, on ne vit que de loin ces pillards des prairies. Le bon ordre dans lequel marchait la caravane, et les nombreux guerriers à cheval qui s'avançaient des deux côtés, leur inspirèrent, sans doute, une crainte salutaire.

— Vous dirai-je un mot de notre alimentation, pendant ces longs mois ? écrivait le P. Ricard. Tout s'y ressent de la nature inculte, au milieu de laquelle nous vivons. Pour pain, des galettes semblables à celles dont les marins se nourrissent, mais si dures qu'il faut de la persévérance et du courage, pour en grignoter quelques morceaux. Malheur à ceux qui n'ont pas les mâchoires solides. Le compagnon de Monseigneur a déjà perdu quatre de ses molaires. Il risque d'arriver au but, complètement édenté... Et notre menu ? Oh ! extrêmement varié. Jugez vous-même : lard bouilli dans la marmite ; puis, lard frit à la poêle ; ensuite, lard bouilli ; puis, encore lard frit, et ainsi de suite, indéfiniment... Je ne parle pas des eaux saumâtres, ou fangeuses, dont il faut souvent se contenter... Si encore, la nuit, on pouvait reposer ! Qui dort, dîne. Mais, cousins, moustiques, maringouins et autres insectes aussi peu aimables, vous poursuivent sans relâche, altérés de votre sang !... Et, malgré tant de difficultés, de souffrances et de privations (admirez la Providence !) je vais mieux, je suis guéri, et je me fortifie, de jour en jour ! Combien, néanmoins, furent malades, entre autres l'évêque et des hommes qui paraissaient

robustes ! Vos Oblats sont restés vaillants. Le P. Pandosy n'a rien perdu de son entrain. Échos de la forêt et solitudes de la prairie ont retenti des cantiques chantés par sa voix puissante. Quant aux autres, surtout le P. Chirouse, ils conservent l'humeur gaie qui les distingue. Donc, soyez sans inquiétude pour nous. L'avenir nous sourit !

§ 4

La Terre promise.

A la fin de la première semaine d'août, on se trouvait au fort Hall, au pied du versant occidental des dernières ramifications des Montagnes Rocheuses, à l'entrée d'une plaine immense, où s'élance la rivière aux Serpents, qui, souvent aussi large que le Rhône, va se jeter dans la Columbia, près du fort de Walla-Walla, après un parcours d'un millier de kilomètres (1).

Prévoyant que les lourds chariots ne pourraient être rendus à destination que vers la fin du mois de septembre, le P. Ricard et le Fr. Blanchet résolurent de prendre les devants, et de voyager assez vite, pour arriver quelques semaines plus tôt. Ils auraient ainsi le temps de choisir un emplacement convenable et d'y construire une maison, ou cabane provisoire, suffisante pour abriter la Communauté, contre les pluies probables en cette saison.

Ils partirent donc, le 14 août, avec quelques hommes du fort, tous montés sur de bons chevaux.

— Voilà donc une nouvelle manière de voyager, écrivait le Fr. Blanchet. Elle est autrement rapide que celle des chariots à bœufs. Nous faisions ordinairement de trente-cinq à quarante kilomètres par jour, et, le soir, nous campions à la belle étoile. Quand j'étais en France, j'ignorais presque absolument l'équitation. Maintenant, une course au galop de dix lieues, sans arrêt, ne me paraît qu'un jeu. Dans l'espace de trente-cinq jours, j'ai parcouru ainsi plus de douze cents kilomètres, sans ressentir le moindre malaise. Voyez le résultat de l'habitude. De même pour le lit. Auparavant, coucher sur la dure me semblait bien pénible. Maintenant, je m'étends sur les planches, ou sur les cailloux, et je dors comme un bienheureux. Notre Père Supérieur, pour lequel je redoutais la fatigue, la supporte merveilleusement.

Cette guérison du P. Ricard tenait du prodige. Elle était d'autant plus frappante, qu'il lui fallait, le soir, coucher en plein air, après la chaleur étouffante du jour, par des nuits très froides. Quand le thermo-

(1) Voir la carte, p. 141.

mètre était monté, à midi, jusqu'à vingt-cinq et trente degrés centigrades, il descendait, après le crépuscule, à la température de la glace fondante, à cause du voisinage des hautes montagnes, dont on apercevait, non loin, les crêtes neigeuses. Plusieurs de ces pics ont des noms étranges : ce sont les *Saw-Tooth Mounts*, les Dents de Scie ; les *Seven Devils*, les Sept Diables, etc.

Peu après le fort Hall, on s'engagea sur un terrain volcanique. Le sol a été comme boursouflé par les flammes. On aperçoit, sur des espaces immenses, d'énormes blocs calcinés et de longues traînées de lave qui traversent la rivière, en y déterminant des rapides nombreux, des étranglements subits, des cascades grandioses, et des gorges profondes, vrais abîmes que l'œil sonde avec épouvante.

Les magnifiques chutes de Shoshone mesurent trois cents mètres de large et plus de soixante d'élévation. Celles qu'on appelle les Chutes Jumelles, *Twin Falls*, se précipitent d'une paroi verticale de cinquante-cinq mètres. D'autres, sans présenter des dimensions égales, ont plus d'élégance et de grâce, comme la *Bridal Veil Fall*, Chute du Voile de la Fiancée.

Dans ces bancs de lave extrêmement épais, la rivière s'est frayé un lit, en rongeant ces roches éruptives, qu'elle polit, en les creusant. Elle a ainsi taillé des cañons gigantesques, profonds parfois de mille à douze cents mètres, et qui sont parmi les plus imposants du monde.

Des deux côtés, s'étend, à perte de vue, une vaste plaine, où ne croissent que des broussailles naines et épineuses, au milieu desquelles bouillonnent çà et là des sources d'eaux thermales, si chaudes qu'on ne peut y plonger la main, plus de trois secondes : preuve évidente que le feu couve encore, sous cette écorce pierreuse.

Après des steppes d'une désolante aridité, les voyageurs commencèrent à gravir les premiers échelons des Montagnes Bleues, par les vallées étroites des affluents du *Snake*, au milieu d'une végétation plus robuste et de forêts ombreuses.

Une vingtaine de jours de chevauchée les conduisit, enfin, au fort Walla-Walla, où ils arrivèrent, le 5 septembre.

En touchant du pied cette Terre promise, ils se demandèrent, étonnés :

— Mais... où est donc la ville épiscopale ? Nulle part, on n'en distingue la trace.

Quelle différence, en effet, entre le spectacle qui s'offrit à leurs yeux, et celui qu'il nous fut donné de contempler, quand nous visitâmes ces régions, durant l'automne de 1912 !...

Maintenant, Walla-Walla, chef-lieu d'un comté et station de plusieurs lignes de chemin de fer, est une ville intéressante, avec des tramways électriques et de beaux monuments : collèges pour jeunes gens et jeunes filles, conservatoire de musique, école préparatoire, minoteries, fabriques, etc.

C'est un centre de commerce important pour l'Orégon et l'Idaho, car on a découvert que le sol environnant, quand il était suffisamment

Le Snake rongeant les rochers.

arrosé, se prête merveilleusement à la culture des céréales : froment, orge, avoine, maïs, etc.

Cependant, le développement du Washington fut très lent. Plus de trente ans après, en 1880, la ville avait à peine trois mille âmes. En ces dernières années seulement, par suite d'un effort prodigieux, le territoire du Washington, qui n'avait, en tout, que soixante-quinze mille habitants, en 1880, en eut plus de cinq cent mille, en 1900, et un million cent quarante-deux mille, en 1910.

Walla-Walla profita de cet accroissement : sa population montait à

dix mille habitants, en 1900, et à treize mille, en 1906. L'augmentation a continué.

En 1847, la ville n'existait absolument pas. Elle se forma, peu à peu, autour d'un fort bâti, en 1857, par le Gouvernement américain, à l'époque de la guerre dont nous aurons à parler bientôt.

Cette citadelle fut construite, à une cinquantaine de kilomètres à l'est du vieux fort de traite. Celui-ci, depuis 1818, se dressait sur une sorte de promontoire, près du confluent de la Columbia et de la rivière Walla-Walla, qui se précipite du sud-est, sur les pentes abruptes des Montagnes Bleues, dont les hautes cimes ferment l'horizon, de ce côté.

Dans l'idiome indien, l'expression Walla-Walla signifie « courant rapide ». Le nom de la rivière fut donné aussi aux peuplades installées sur ses bords.

Quoique ce fort de la Compagnie du Nord-Ouest ne fût destiné, comme les autres, qu'à être un comptoir pour le commerce des fourrures, on y avait pris des précautions spéciales contre les attaques des naturels, dont on avait des motifs de se défier, vu leur caractère et leurs instincts.

Jamais on ne les autorisait à franchir le seuil de l'enceinte. Ils transmettaient leurs marchandises par un étroit guichet qui se fermait brusquement, à la moindre apparence de troubles. Murs épais, doubles portes, quatre petites pièces d'artillerie de campagne, une dizaine de fusils, quelques mousquets, des piques, des grenades à main et autres explosifs qu'on lançait à force de bras, constituaient le système de défense, bien faible, si on le compare aux formidables engins modernes, mais suffisant pour tenir à distance des sauvages féroces, n'ayant à leur disposition que des arcs, des couteaux et des flèches.

Sur les deux rives de la Columbia, un ancien volcan éteint projeta, pendant les périodes géologiques, des masses de lave, dans l'épaisseur desquelles le fleuve a creusé profondément son lit. Ses eaux roulent à travers des blocs informes de roches plutoniennes. L'élévation et le rapprochement des falaises qui l'enserrent, engendrent un courant d'air presque continuel, qui tombait sur le fort, alors situé à l'entrée de la gorge.

Le vent y acquiert, parfois, une telle violence, qu'il lance, au loin, de gros graviers et des nuages de sable, très dangereux pour les yeux. Les Pères ne tardèrent pas à remarquer, parmi les sauvages des environs, une multitude anormale de borgnes et d'aveugles.

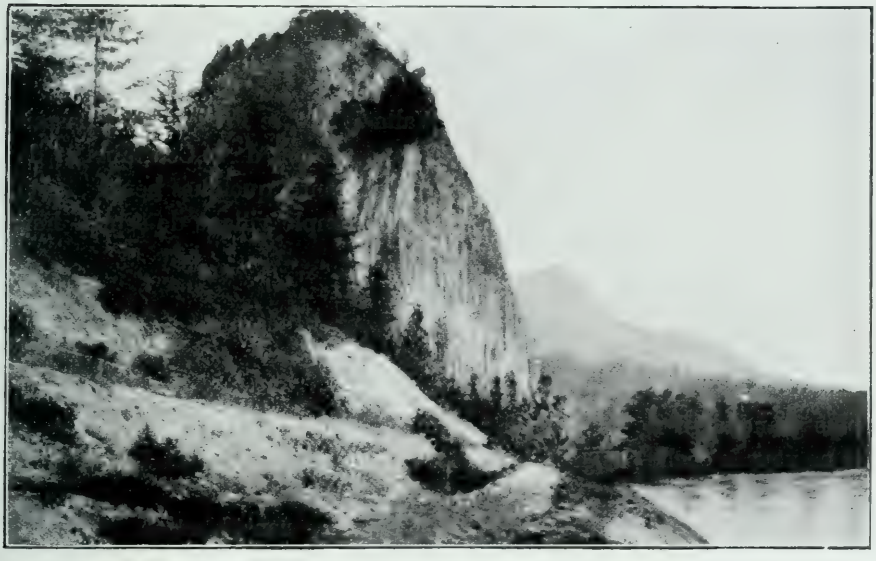
Quand, presque un demi-siècle plus tard, les ingénieurs construisirent une voie ferrée sur la rive gauche, ils durent la munir de paravents, pour la préserver de l'accumulation de la poussière, qui aurait facilement, par sa quantité, causé le déraillement des trains.

§ 5

Orégon City. Propositions de l'archevêque et de Mgr Demers.

Le 9 septembre, tandis que le P. Ricard s'occupait de la fondation d'une mission dans les environs de Walla-Walla, le Fr. Blanchet, comme procureur temporel, s'embarquait sur la Columbia, pour un voyage d'exploration.

— Me voici de nouveau sur l'eau, écrivait-il. Oh ! le beau fleuve ! Je le crois, ici, trois fois au moins aussi considérable que le Rhône. Malheu-



Roches plutoniennes au-dessus de la Columbia.

reusement, son lit est embarrassé par des rochers qui occasionnent des courants et des chutes périlleuses.

A partir de son confluent avec le Snake, à gauche, et la Yakima, à droite, la Columbia, qui a déjà douze cents mètres de largeur, coule constamment vers l'ouest, jusqu'à l'Océan Pacifique, pendant cinq cents kilomètres.

Deux cents kilomètres en aval de Walla-Walla, elle se resserre étrangement entre de hautes murailles basaltiques, au point d'avoir, parfois, à peine quarante mètres de large. C'est ce qu'on appelle le passage des Dalles, à cause de la forme des rochers entre lesquels les ondes se précipitent. A l'époque de la fonte des neiges, elles montent d'une vingtaine

de mètres au-dessus de l'étiage, dans ce couloir long de plusieurs kilomètres.

Ensuite la Columbia se développe de nouveau majestueusement, et s'avance sur une pente insensible ; mais, à une soixantaine de kilomètres plus bas, commence la région si pittoresque des cascades, produites, à l'origine, par l'éboulement d'une partie de la puissante chaîne des montagnes voisines.

Sur ces énormes blocs, les eaux s'élancent mugissantes, avec un fracas indicible. Puis, la navigation redevient libre jusqu'à la mer ; les rives s'écartent sans cesse, et le fleuve, à son embouchure, a plus de quatre kilomètres de largeur.

De côté et d'autre, sur tout le parcours, s'élevaient, alors, de magnifiques forêts, presque impénétrables.

Sept jours après son départ de Walla-Walla, le Fr. Blanchet passait sous le fort Vancouver, construit près du confluent de la Columbia et de la Willamette. Le lendemain, après avoir remonté, quelques heures, cette rivière, il débarquait à Orégon City, alors simple village de sept à huit cents habitants.

L'archevêque lui fit un excellent accueil.

— Écrivez au plus tôt à votre Supérieur général, dit-il. Suppliez-le, de ma part, de vous adjoindre d'autres compagnons, et le plus possible. Je sais le bien que vos Pères accomplissent dans le Canada, et j'ai le plus grand désir de vous confier plusieurs postes de mon diocèse. Mais, je ne vous le cache pas, dans quelques-uns, il peut y avoir du danger pour la vie, tant les sauvages y sont farouches et sanguinaires.

— Oh ! Monseigneur, ce n'est pas cette considération qui nous arrêtera. Ce sera pour nous un motif de plus d'accepter.

Mgr Demers assistait à l'entretien. L'arrivée des Oblats fut, pour lui aussi, une grande consolation, car, à la veille d'être sacré, il n'avait pas encore un seul prêtre. Il s'empressa d'ouvrir au zèle des enfants de Mgr de Mazenod son vaste diocèse, comprenant, alors, l'île de Vancouver et toute la Nouvelle-Calédonie, ou Colombie britannique.

Heureux de ces communications, le Fr. Blanchet revint les porter au P. Ricard.

Le 4 octobre, le reste de la caravane atteignait Walla-Walla. On pouvait donc se mettre à l'œuvre.

Rives de la Columbia.

CHAPITRE III

Chez les Walla-Wallas et les Yakimas

1847-1853

§ 1

Sainte-Rose.

Les Oblats commencèrent leur travail d'évangélisation, en s'occupant d'abord des Walla-Wallas, répandus dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour du fort du même nom, et aussi sur les rives du Snake et de la Columbia.

Piopiomosmos, ou Serpent jaune, leur chef, indiqua, comme l'endroit le plus commode pour ses gens, un emplacement situé à une lieue environ du confluent de la Yakima et de la Columbia. Une étroite vallée s'élève de là sur un des contreforts de la chaîne des Cascades, au-dessus desquelles se montrent les cimes neigeuses du mont Adam (3.689 m.) et du mont Rainier ou Tacoma (4.428 m.)

Favorable aux sauvages, le site ne l'était guère aux Missionnaires. Tandis que le bois de construction abondait, ailleurs, il manquait, là,

presque absolument, et le terrain cultivable y était rare, ce dont les chasseurs nomades se souciaient peu.

Avec peine, dans ce désert, on réussit à construire une maison-chapelle, très rudimentaire. Les Pères furent obligés d'aller, à quatre ou cinq kilomètres plus haut, chercher, sur les bords de la Yakima, les arbres qu'elle charrie, à l'époque des grandes crues. Ils en formaient des radeaux qu'ils traînaient ensuite au moyen d'une barque.

Sans leur prêter le moindre concours, les sauvages les regardaient agir, se contentant de les aider à consommer leurs provisions de bouche, seul travail auquel ils voulussent s'astreindre.

En novembre, la saison devint mauvaise : d'abord, la pluie ; bientôt après, la neige et la glace.

— Sous notre tente, il ne faisait pas chaud, je vous assure, écrivait le P. Pandosy.

Le vent même souffla si violemment que, plusieurs fois, elle fut renversée et transportée au loin.

Enfin, on acheva les quatre murs, et ce premier établissement, si péniblement fondé, s'appela Sainte-Rose-sur-Yakima. Il fut plus spécialement confié au P. Chirouse qui s'y dévoua sans mesure, et non sans fruit. En quelques mois, il eut la consolation de baptiser plusieurs adultes, dociles à son enseignement, et de les marier suivant les lois de l'Église.

Ainsi se forma le noyau d'une chrétienté.

§ 2

L'Immaculée-Conception.

Aourrhai, autre chef de tribu, habitant à plusieurs journées de marche, dans le haut de la vallée, se présenta, le 27 décembre 1847, à Sainte-Rose.

— Je viens chercher une Robe noire, dit-il. Nous aussi nous voulons prier et avoir le cœur bon.

— Très bien, répondit le Fr. Blanchet. Je t'accompagne.

Ensemble, ils galopèrent trois jours entiers, et, après une course de deux cents kilomètres, arrivèrent près des sources de la rivière, au camp des Yakimas. L'endroit parut convenable, et, le Fr. Verney étant venu, une semaine plus tard, on commença la construction d'une autre maison-chapelle.

Pas plus que les Walla-Wallas, les Yakimas ne consentirent à se fatiguer, en aidant les Oblats à couper les arbres et à les scier pour en faire des madriers et des poutres ; mais ils leur offrirent quelques provisions : poissons, légumes, fruits secs.

D'ordinaire, les sauvages ne sont pas donneurs : c'est leur moindre

défaut. La générosité, quoique restreinte, de ceux-ci, témoignait du bonheur qu'ils éprouvaient à la pensée qu'un prêtre résiderait, désormais, parmi eux.

Ce second établissement fut dédié à l'Immaculée Conception.

Le mont Rainier, vu de la vallée des Yakimas.

§ 3

Assassinats et troubles.

Pendant que le modeste édifice s'élevait lentement, une lettre du P. Pandosy, alors au fort Walla-Walla, apporta une grave nouvelle. La guerre éclatait entre les Américains des États-Unis et les Cayouses, peuplade habitant au sud de la Columbia, sur les Montagnes Bleues. Tous les sauvages de Sainte-Rose partaient, les uns pour se joindre aux Cayouses, les autres pour se mettre en sûreté.

Quelle pouvait bien être la cause de ce regrettable conflit, qui bouleversait la contrée, et arrêterait, pour un temps indéfini, les progrès de l'évangélisation ?

Sur le territoire des Cayouses, à une quarantaine de kilomètres du fort Walla-Walla, et à sept ou huit à l'ouest de la ville actuelle, à l'endroit appelé Wailaptu, se trouvait une mission presbytérienne soutenue par les subsides de l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions*, de Boston, et confiée au docteur Whitman.

Une centaine de kilomètres plus à l'est, à Lapwai, près du confluent du Snake et de la rivière de l'Eau Claire, *Clearwater*, une autre mission de ce genre était dirigée par M. Spalding, ancien amant de Miss Narcissa Prentiss, dans le cœur de laquelle il avait été supplanté par Whitman, qui l'épousa.

Ces deux rivaux ne s'aimaient guère. Ils se détestaient même cordialement, et souvent se disputaient, n'ayant de commun que leur haine contre l'Église catholique. Le but que ces ministres mariés et leurs nombreux auxiliaires se proposaient, semble, suivant plusieurs auteurs, avoir été moins la conversion des naturels, qu'un accroissement d'autorité pour le gouvernement américain, sur ces régions qui échappaient encore trop à son influence (1).

Tandis que les Oblats commençaient avec tant de peine leurs établissements, Whitman et Spalding parcouraient les huttes des Cayouses, pour les indisposer contre les Missionnaires catholiques, et leur persuader de ne pas les recevoir, si ceux-ci essayaient de se fixer parmi eux. Mensonges, calomnies, caricatures : tous les moyens furent employés. On parla même de la Saint-Barthélemy, de l'Inquisition, des dragonnades, etc.

— Si vous écoutez les prêtres, affirmait-on, bientôt votre pays sera inondé de sang, comme celui des Français, à cette époque.

Peu après, se déclara une épidémie de fièvre typhoïde, qui fit plusieurs victimes parmi les Cayouses. Les survivants s'adressèrent à Whitman, pour avoir des remèdes. Heureux de cette circonstance qui, pensait-il, augmenterait son importance à leurs yeux, le médecin leur distribua force pilules avec ordonnances appropriées.

Ignorants et superstitieux, les indigènes s'imaginant que ces drogues devaient suffire, et, s'inquiétant peu des ordonnances, allaient et venaient, comme d'habitude, se jetant même dans la rivière, quand ils auraient dû

(1) Cf. Gray, *History of Oregon*, in-8°, Portland, 1870. W. Barrows, *Oregon*, in-8°, Boston, 1883. O. W. Nixon, *How Marcus Whitman saved Oregon*, in-8°, Chicago, 1895. A. Mowry, *Marcus Whitman and the Early Days of Oregon*, in-8°, New-York, 1901. Myron Eells, *Marcus Whitman*, in-8°, Seattle, 1909.

se tenir au chaud. Par suite de ces imprudences, les remèdes, au lieu de produire la guérison, conduisirent plus rapidement à la mort ceux qui en usaient.

L'ayant remarqué, les sauvages, loin de s'en prendre à eux-mêmes, accusèrent celui qui les soignait.

— Il nous empoisonne, s'écrièrent-ils. Son intention est de nous tuer tous, afin de livrer notre pays aux Américains. Pour l'en empêcher et nous venger, tuons-le, lui, sa famille et tous ceux de son parti.

Plusieurs groupes de ces fanatiques s'approchèrent, le 29 novembre, de la maison du docteur, en dissimulant, sous les couvertures dont ils s'enveloppaient, comme malades, les armes dont ils s'étaient munis : couteaux, glaives, haches et massues. Ils pénétrèrent ainsi, sans éveiller aucun soupçon, mais, à un signal donné, commença une affreuse boucherie.

En quelques instants, Whitman, Miss Narcissa et une douzaine d'autres sont assassinés, taillades, coupés en morceaux, écrasés, foulés aux pieds. On leur arrache le cœur, et, de leur crâne défoncé, le cerveau s'échappe, au milieu de ruisseaux de sang.

La pensée des meurtriers était de massacrer aussi les enfants et les femmes. Réflexion faite, ils préférèrent les garder comme otages, au nombre de cinquante-trois, pour le cas où les blancs voudraient punir cet abominable forfait.

Laissant les cadavres horriblement mutilés, exposés à la dent des loups, ils coururent à la recherche de Spalding, de sa famille et de ses collaborateurs. Ne les ayant pas trouvés à Lapwai, car, dans l'intervalle, le bruit de la tragédie s'était répandu jusque-là, ils se lancèrent à leur poursuite, mais en vain.

A force de cadeaux, la Compagnie de la Baie d'Hudson obtint la restitution des captifs, qui arrivèrent, le 30 décembre, à Walla-Walla, d'où on les expédia, sans retard, au fort Vancouver.

Dans la première quinzaine du mois de janvier 1848, des régiments de soldats américains se cantonnèrent près du confluent de la Columbia et du Snake. Après quelques escarmouches où plusieurs sauvages furent blessés, le général proposa la paix aux Cayouses, à la condition que les meurtriers lui seraient livrés. Mais ces misérables avaient pris la fuite, et restèrent introuvables. La guerre continua donc.

Au mois de septembre, elle avait coûté déjà plusieurs millions de dollars, sans autre résultat que les entraves mises au zèle des Missionnaires auprès des habitants de cette région, à l'exception des Yakimas, demeurés étrangers aux hostilités.

Les protestants honorèrent Whitman comme un martyr et reprochèrent aux catholiques d'être la cause de sa mort. Un grand nombre d'ouvrages, écrits en anglais, propagèrent ces fausses accusations.

Nous avons lu la plupart de ces livres, petits et grands, durant nos recherches dans la bibliothèque du Parlement d'Olympia, capitale du Washington. Tous se copient les uns les autres, et, sans fournir aucune preuve de leurs allégations gratuites, se contentent de reproduire aveuglément les calomnies formulées, d'abord, par Spalding et par Gray, son confrère.

Or, de l'aveu même de Whitman, Spalding était, depuis longtemps, menacé d'aliénation mentale ; et, au témoignage des contemporains, la peur qu'il éprouva, à l'occasion du danger couru, en fit un véritable maniaque, regardant comme des réalités les créations de son imagination en délire.

Quant à Gray, l'historien Bancroft le présente comme le plus menteur des Prédicants, *that most mendacious ;* haïssant autant les Épiscopaliens, que les Anglais et les catholiques, *Gray who hates all Episcopal clergymen, and all Englishmen, and all Catholics ;* en résumé, détestant le monde entier, excepté lui, Gray, le grand fourbe, *and almost everybody but Gray, and Gray the Great Untruthful ;* et tellement faussaire, qu'il faudrait un volume aussi lourd que le sien pour corriger toutes ses erreurs, *it vould require a volume as large as Gray's to correct Gray's mistakes* (1).

Ces indignes calomnies contre les catholiques furent, enfin, magistralement réfutées, avec une surabondance de preuves, dans un ouvrage de haute valeur, parfaitement documenté et publié récemment par un patient érudit, qui a passé vingt-neuf ans de son existence à recueillir toutes les pièces du procès.

Unitarien de Chicago, il ne saurait être soupçonné d'idées préconçues en faveur des catholiques. Son impartialité est donc incontestable. Seul l'amour de la vérité guida sa plume.

A tout esprit de bonne foi il montre quelle mystification colossale fut cette « Légende de Whitman », dont l'exploitation procura des sommes énormes aux Sociétés protestantes d'apostolat politico-religieux, en particulier aux églises presbytériennes (2).

Outre l'invraisemblance d'une telle perfidie chez des prêtres qui venaient de si loin, et au prix de tant de sacrifices, dans le but unique de

(1) Bancroft, *Works...* t. XXIX (*History of Oregon*), p. 196, 301-302, note 12, t. XXVIII (*History of Northwest Coast*), p. 536-537.

(2) William I. Marshall. *Acquisition of Oregon and the Long suppressed Evidence about Marcus Whitman* (*Saved Oregon fiction*), 2 in-8°, Seattle, 1911, *passim*, et t. II, p. 336-338. Cf. E. G. Bourne, *Essays in Historical Criticism* (*The Whitman Legend*), in-8°, New-York, 1901.

sauver les âmes des infidèles, comment supposer raisonnablement que, depuis quelques semaines à peine dans le pays, ils eussent acquis, en si peu de temps, assez d'influence sur les sauvages, pour leur persuader d'exécuter un pareil dessein ? Il a fallu être fort crédule, ou ignorant des circonstances, ou aveuglé par les préjugés, pour accepter si facilement de si graves imputations.

Mais, historiquement, la chose est maintenant péremptoirement jugée. Le vrai motif du meurtre de Whitman est bien celui que nous avons indiqué plus haut, en nous appuyant sur les *Mémoires* inédits du P. Ricard : l'ignorance des sauvages et leur ressentiment contre le médecin, dont les remèdes n'avaient pas sauvé les malades atteints de l'épidémie (1).

Spalding lui-même, dans sa correspondance confidentielle au Secrétaire de l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions*, reconnaît que Whitman avait été souvent menacé de mort, parce qu'on le tenait responsable des nombreux décès qui épouvantaient les Indiens : *Dr. Withman is regarded as the cause of many or all the deaths in that vicinity, and his life has been frequently threatened.* Une accusation identique était formulée contre Spalding, comme il l'avoue dans cette lettre : *It is very frequently proclaimed publicly that I am the cause of the numerous deaths, which have occurred among this people the last two years* (2).

Ce sont donc les imprudences de Whitman et de Spalding qui ont déterminé la catastrophe. S'ils ne s'étaient pas obstinés à prodiguer aux Indiens ces remèdes que ceux-ci, alors, considéraient comme un poison, le massacre n'aurait pas eu lieu, ni les sanglantes guerres qui l'ont suivi : *Whitman's unwisdom in continuing to doctor among them, in spite of numerous threats by Indians that they would kill him, if he failed to cure them* (3).

Longtemps, afin de donner plus de poids aux accusations contre les catholiques, on a caché avec soin cette connaissance que Whitman avait des menaces de le tuer que les sauvages lui avaient faites si souvent : *All the irresistible evidence that Whitman knew these facts, has been carefully suppressed in the discussion of the causes of massacre* (4). Cette duplicité était nécessaire, pour ramener la faveur et les souscriptions du public à une entreprise qui avait absorbé déjà plus de trois cent mille

(1) Marshall, *op. cit.*, t. II, p. 248 sq. Cf. De Saint-Amand, *Voyages en Californie et dans l'Orégon*, in-8°, Paris, 1854, p. 227. Bancroft, *Works...* t. XXIX, p. 653 sq.

(2) Lettre du 3 février 1847, datée de Clear Water.

(3) Cf. Marshall, *op. cit.*, t. II, p. 246 sq, 268. Il multiplie les preuves des imprudences de Whitman, de son manque de prévoyance et de son peu de sagesse, t. II, p. 34, 36, etc. t. I, p. 17. sq.

(4) Marshall, *op. cit.*, t. II, p. 261, 263.

dollars (un million cinq cent mille francs), et qui, malgré le chiffre des collaborateurs (trois cents hommes, femmes et enfants), n'avait produit absolument aucun résultat.

Ce fut assurément, dit l'auteur qui a étudié à fond cette question, le plus lamentable gaspillage d'argent et d'énergie humaine qu'on ait jamais vu : *certainly a most lamentable and unparalleled waste of money and human energy.* Cette somme, en effet, vaudrait, de nos jours, deux millions de dollars (dix millions de francs), *two million dollars vould be to day ;* et ce travail de tant d'employés des deux sexes équivaudrait, de son côté, à cent cinquante ans de travail d'un homme et autant d'une femme, sans compter celui des enfants ; *and the labor of all these men and women, the equivalent of fully* 150 *years' labor of one man and* 150 *years' labor of one woman, saying nothing of the labors of the children of the missionaries;* et, tout cela, sans qu'un seul Indien ait été converti au christianisme, *the net result was not one Indian really Christianized* (1).

Rien d'étonnant dans l'immense disproportion entre la multiplicité des moyens et la nullité des résultats, si l'on songe au manque d'esprit de sacrifice qui animait ces agents des églises méthodistes et presbytériennes. Nous avons, à ce sujet, le témoignage d'un homme non suspect, et qui les a vus longuement à l'œuvre : le sénateur J.-W. Nesmith, commis de l'émigration en Orégon, où il vint, en 1843; puis, juge du gouvernement provisoire ; et, en 1848, officier supérieur dans l'armée envoyée contre les Indiens.

Contentons-nous de traduire ce curieux document :

— Ces apôtres, dit-il, aux gages d'une riche Société de l'Est des États-Unis, et largement payés pour leurs services, voyageaient dans de confortables navires. A leur arrivée, on les pourvoyait de maisons très commodes, de vivres et de linge en abondance, pour eux et leurs familles. On leur épargnait avec soin toutes les épreuves, les privations et les souffrances, lot ordinaire, alors, des pauvres émigrants, laissés sans secours dans leur lutte pour la vie. Le but apparent de ces Prédicants était de convertir les Indiens au christianisme ; mais, en cela, l'insuccès fut complet... Avant mon départ, j'avais lu des rapports merveilleux sur cette prétendue évangélisation. En deux jours, par exemple, aux Dalles, sur les rives de la Columbia, plus de quinze cents païens, assurait-on, avaient reçu le baptême, dans les sentiments les plus édifiants. Le récit se concluait naturellement par un appel à la générosité du public, en faveur de ces ministres et de leurs femmes qui se sacrifiaient, à ce point, dans le lointain Orégon... Quand j'eus vu, de mes yeux, ce qu'il en était en réalité, ma surprise fut extrême... Je ne découvris qu'un seul Indien,

(1) Marshall, *op. cit.* t. II, p. 21 sq., 23 sq., 39, 40.

un vieillard, qui eût quelque prétention au christianisme... Les autres, dans le voisinage même de la mission, étaient d'une dépravation de mœurs que je renonce à décrire... Une fois, j'assistai au prêche... L'orateur ne sut dire aux sauvages qu'une chose : que s'ils consentaient à prier avec lui, ils auraient des maisons, de la nourriture et des vêtements comme les Blancs ; mais il ne leur inculqua aucune notion surnaturelle. Après le sermon, le chef se leva, et dit au Révérend : « Oui, mon ami, si tu nous donnes beaucoup de couvertures, de pantalons, de farine, de nourriture, de tabac, et autres bonnes choses, nous prierons Dieu autant que tu voudras ! » A mon humble avis, continue le narrateur, ce n'est pas ainsi que l'on convertira des êtres plongés si profondément dans la matière... Les prédicants le comprenaient eux-mêmes ; aussi ne perdaient-ils pas leur temps à cette ingrate besogne. Ils préféraient en consacrer la majeure partie à l'acquisition des biens périssables d'ici-bas. Chacun d'eux se rendait propriétaire d'immenses terrains... Beaucoup certainement manifestèrent plus d'ardeur pour amonceler les biens méprisables de ce monde, que pour procurer les intérêts de la sainte Sion... et ce fécond apostolat coûta, une année, à la nation vingt mille dollars (cent mille francs) (1).

Nous terminerons ces réflexions sur la catastrophe dont furent victimes Whitman et les siens, par cette remarque fort juste de l'auteur de la *Long suppressed Evidence :*

— Tout regrettable qu'il soit, cet accident ne fut ni plus ni moins cruel qu'une foule d'autres du même genre, survenus, en Amérique, presque dans chaque endroit, où la population blanche tenta de s'établir sur un sol occupé, jusque-là, par des sauvages. On en aurait parlé incomparablement moins, et le silence se serait fait promptement, s'il n'y avait eu à le rappeler, de mille façons, et à en centupler l'importance, l'intérêt confessionnel indiqué plus haut (2).

§ 4.

Saint-Joseph de Simcoé. — Éloquence de Kamaiarkan.

Malgré la guerre et l'effervescence des esprits, les Oblats, au mois de juillet 1848, fondèrent une troisième mission dans la vallée de la Simcoé, affluent de la Yakima, entre Sainte-Rose et l'Immaculée-Conception,

(1) Sénateur J. W. Nesmith, *Annual Adress*, dans les *Transactions Oregon Pioneer Association*, in-8°, 1880, p. 19-22. Cf. Elwood Evans, *History of the Pacific Northwest*, t. II, p. 493. Stephen Olin, *Works*, 2 in-8°, 1852, t. II, p. 397 sq.

(2) Marshall, *op. cit.*, t. II, p. 199, 245.

sur les terres d'un chef nommé Kamaïarkan, qui avait manifesté, à son tour, le désir d'avoir des Robes noires. La chrétienté nouvelle fut placée sous le patronage de saint Joseph.

Ce vœu n'était rien moins que désintéressé. Les sauvages, leurs chefs en tête, s'imaginaient que les prêtres d'Europe, *d'au delà du grand Lac*, devaient certainement être très riches et très généreux. Du moment que l'un d'eux s'établissait dans leur pays, tout, pensaient-ils, leur serait fourni avec abondance et gratuitement. Les méthodes d'évangélisation employées par les Épiscopaliens et les Presbytériens ne pouvaient que les raffermir dans cette persuasion.

Profond fut leur désappointement, quand ils virent les Oblats, pauvres, n'ayant rien à donner, et manquant eux-mêmes du nécessaire.

Incapables d'apprécier ce qu'il y avait d'héroïque dans ce dévouement des Missionnaires, les indigènes se sentirent peu portés à embrasser une religion qui défendait qu'on achetât leur âme à prix d'argent.

Jamais l'idée ne leur serait venue que la simonie fût un crime. Au contraire, il leur semblait très raisonnable qu'on les payât, pour les baptiser et en faire des chrétiens. C'était même de la stricte justice, et comme un droit, dont on ne pouvait légitimement les frustrer. Les ministres des diverses sectes n'agissaient-ils pas ainsi ? Pourquoi les catholiques se seraient-ils refusés à ce contrat si équitable ?

Puis, tant qu'il suffisait de réciter quelques prières vocales, ces êtres charnels n'opposaient pas une invincible résistance. Ils trouvaient, là, un moyen aisé de se procurer les choses nécessaires ou utiles à la vie, et autres qui excitaient leur convoitise.

Mais, quand on leur prêchait les préceptes de la morale, une surdité complète les empêchait subitement d'entendre. La polygamie constituait surtout un obstacle humainement insurmontable. Ces femmes, il est vrai, étaient plutôt des servantes achetées que des épouses libres ; mais, plus quelqu'un en avait, plus il était considéré, en raison de sa richesse, dont témoignait cette espèce de sérail. L'orgueil et les passions les plus basses conspiraient pour le maintien de ces usages invétérés.

Jongleurs et sorciers ne s'emparaient pas moins de l'esprit des sauvages. La crainte exagérée de la mort favorisait la croyance aveugle à toutes les insanités. Ces adroits charlatans comprenaient très bien que, si leurs dupes se convertissaient au christianisme, la source de leurs gains serait tarie. De là, une haine instinctive contre les messagers de l'Évangile, et leur résolution de les écarter par tous les moyens.

Néanmoins, le zèle des Oblats ne fut pas sans fruit. Kamaïarkan, conquis par eux, se déclara franchement pour les catholiques. Aux émis-

saires de l'hérésie qui tâchèrent de le circonvenir, il répondit :

— C'est un prêtre que je veux, et non un homme ayant femme et enfants !

Par un acte d'autorité, il réduisit au silence les sorciers qui détournaient ses sujets du baptême, en répétant constamment que ce sacrement cause la mort.

Afin de couper court à ces fourberies, il réunit sa tribu en assemblée solennelle, et lui tint ce langage :

— Je vois votre ignorance et votre peur ; mais je veux vous instruire et vous tranquilliser. Le règne des imposteurs qui trop longtemps abusèrent de votre naïveté, doit finir. Dès aujourd'hui, je leur infligerai le châtiment qu'ils méritent.

Puis, se tournant vers le P. Chirouse :

— Robe noire, tu n'auras plus de contradicteurs, je te le promets. Avant ce soir, tous ces menteurs auront cessé de vivre.

— Non, répondit le Missionnaire, il ne faut pas les tuer : qu'on leur défende seulement de répandre leurs faussetés criminelles.

— Soit ! je ne les tuerai pas, puisque tu t'y opposes ; mais, s'ils continuent à mal parler, je les chasserai du pays.

— Bien ! cette fois, tu as raison, car, s'ils veulent vous induire en erreur, ils ne sont pas dignes d'habiter ici. Mais, vous tous qui m'écoutez, soyez persuadés qu'ils vous trompent effrontément. Si ces jongleurs ont quelque pouvoir, qu'ils mettent en commun leur puissance, et qu'ils jettent sur moi leurs plus terribles maléfices. Je ne m'en inquiète pas, et je les défie tous !

— Ah ! s'écria Kamaïarkan, enthousiasmé par tant de courage. Voyez-vous ! Entendez-vous, tas de lâches !... Aurez-vous encore peur ?... Tremblerez-vous toujours, comme des feuilles ?... Poltrons que vous êtes ! Emmenez vos enfants, et que la Robe noire les baptise !

Cette apostrophe, d'une si haute éloquence, ne détermina pas les sauvages à bouger. Pour les convaincre, il fallait autre chose que des paroles, tout enflammées qu'elles fussent. Un exemple s'imposait. *Exempla trahunt !*

— Quoi ! vous hésitez !... Vous croyez toujours que le baptême fait mourir ?... Eh bien ! vous allez voir.

Aussitôt, il plaça ses quatre enfants au milieu de l'assemblée, et, les présentant au P. Chirouse :

— Robe noire, dit-il, commence par eux. Baptise-les, je te prie. Ces imbéciles que ma voix n'a pu convaincre, refuseront-ils de se rendre à l'évidence ? Si le baptême fait mourir, mes quatre enfants mourront.

Ouvrant de grands yeux, les sauvages suivirent avec une attention craintive les phases de la cérémonie.

Le baptême reçu, les enfants ne moururent pas.

Comment douter davantage, devant une démonstration aussi concluante ?

Sur l'ordre de leurs redoutables maris, les sauvagesses apportèrent leurs bébés.

Séance tenante, le P. Chirouse en baptisa plus de cinquante.

Aucun ne passa de vie à trépas.

Jongleurs et sorciers n'avaient plus qu'à se taire.

A la suite de cette mémorable assemblée, le prêtre acquit sur ces pauvres gens une influence de plus en plus croissante.

— Le P. Chirouse réalise un bien considérable, écrivait le P. Ricard à Mgr de Mazenod, le 18 septembre 1848. Il parle le walla-walla et le yakima à la perfection. Les sauvages l'aiment beaucoup. C'est vraiment un apôtre. Malgré sa jeunesse, il ne le cède pas aux plus expérimentés.

Peu à peu la mission de Saint-Joseph s'améliora, même au point de vue matériel. Pour détourner ses néophytes de la vie nomade, leur vigilant pasteur leur apprit à cultiver le sol. Ils eurent bientôt de beaux champs de blé, de pommes de terre et de maïs.

— Que ne possédons-nous un moulin ! écrivait-il. Mes pauvres sauvages sont obligés de manger le blé, simplement après l'avoir fait bouillir. Si nous pouvions le moudre ici, quel avantage, et quel encouragement pour eux ! Et une scie mécanique pour tailler les planches, de quelle utilité ne leur serait-elle point ? Ils pourraient, alors, se construire des maisons, et avoir une habitation fixe. L'évangélisation serait immensément plus facile.

De son côté, le Fr. Blanchet, en demandant au P. Tempier une foule d'objets pour l'agriculture, concluait par cette réflexion pratique :

— Puisque le but de notre Congrégation est de remplacer, autant que possible, les Ordres religieux détruits par la Révolution, nous ferons ainsi revivre, en partie, ceux qui, durant le moyen âge, défrichèrent les forêts de l'Europe, pour bâtir des chapelles et des couvents, autour desquels la population se groupa. C'est par ce procédé qu'ils ont fondé une multitude de villes et de bourgades, dans l'Ancien Monde. Nous les imitons, dans le Nouveau.

La même pensée reparaît, sous couleurs poétiques, dans une lettre du P. Ricard au Supérieur général :

— Nous convertissons en jardins les forêts aux arbres géants, afin de transformer en enfants de Dieu ces sauvages au cœur plus dur que la pierre.

Puis, cette remarque délicate :

— Malgré la peine que nous cause votre séparation, nous préférons, vu les circonstances, être, en ce moment, loin de vous. Si vous nous voyiez travailler comme nous le faisons, avec la cognée, vous souffririez trop. Assurément, vous ne pourriez soutenir ce spectacle, sans verser des larmes. Nous connaissons votre sensibilité et votre tendresse. Soyez certain, cependant, que nous travaillerons, tant que Dieu nous en conservera la force. La pensée du bien à accomplir dans ces pauvres âmes, nous fait oublier nos maux.

Chose extraordinaire ! les sauvages se montrèrent reconnaissants. Du fond du cœur, ils s'attachèrent à ceux qui se dévouaient avec tant de générosité pour leur bien-être et le salut de leurs âmes.

Au mois de juillet 1850, le P. Chirouse dut s'absenter, pendant quelques semaines. Trois de ses sauvages l'ayant rencontré au fort Vancouver, ne purent cacher leur émotion, et de grosses larmes coulaient de leurs yeux.

— Ah ! dit le plus âgé, pourquoi nous laisses-tu si longtemps ? Tous désirent ton retour. Ne tarde pas !

Un des plus élevés dans la tribu dit, un jour, à l'intendant du Gouvernement pour les Affaires indiennes :

— Les Américains sont nos amis, mais les prêtres sont nos pères... Les prêtres nous aiment, et nous les aimons.

§ 5

Sainte-Croix d'Attanem.

Une lettre humoristique du P. Chirouse, datée du 25 juillet 1851, nous initie au règlement qu'il avait imposé aux sauvages, dans un de leurs campements d'hiver, où il les suivait.

— Dès cinq heures du matin, je les appelle, au son d'une corne de bœuf qui remplace la cloche future. Leur toilette n'exige pas grand temps, et tous se rendent assez exactement à la prière. Je leur fais ensuite le catéchisme, mais, à ce moment, une demi-heure seulement, pour ne pas trop fatiguer leur attention. Ils se retirent pendant une heure, et reviennent, alors, assister à la Messe... A midi, la corne de bœuf avertit le village que chacun doit dire l'*Angelus*... Vers deux heures, instruction pour tous ceux qui désirent recevoir le baptême. A six heures, explication détaillée de la leçon de catéchisme récitée le matin ; puis, une classe de lecture et d'écriture pour les enfants, quelques cantiques et la prière du soir, après laquelle chacun se retire, en me touchant la main, en signe de remerciement...

Après mon frugal repas, je joue quelques airs sur l'accordéon, pour me délasser l'esprit, je prépare ma méditation, j'examine ma conscience, et je m'endors dans la paix du Seigneur.

Cette station, dédiée à la Sainte-Croix, se trouvait dans la partie inférieure de la vallée de l'Attanem, affluent de la Yakima.

A la fin de l'année 1853, le P. Ricard pouvait écrire :

— De plus en plus, les sauvages s'affectionnent à nos Pères. Ils ont maintenant faim et soif de la parole de vie. Si quelques-uns refusent encore de se laisser baptiser, c'est parce qu'ils reculent devant les obligations de la morale chrétienne, et, pour ce motif, renvoient, à plus tard, la réception du sacrement ; mais ils sont tous instruits, savent leurs prières, aussi bien que les plus courageux, et les récitent. Tout me porte à croire que même les récalcitrants, comme cela est arrivé plusieurs fois, réclameraient, à grands cris, le baptême, s'ils étaient en danger de mort... En somme, le bien accompli jusqu'à présent est sensible, et j'augure mieux encore de l'avenir.

Autre aspect du mont Rainier, vu de la mer.

CHAPITRE IV

Olympia.

1848-1857

§ 1

Les commencements d'une capitale.

A l'extrémité occidentale du Washington, entre la chaîne des Cascades à l'est et les monts Olympics à l'ouest, une dépression considérable du sol, en s'abaissant sous la mer, forme le *Puget Sound*, ou baie Puget. C'est un plus des magnifiques estuaires du monde, et comme la continuation du détroit de Géorgie séparant l'île de Vancouver du continent américain. Des études géologiques ont permis aux savants d'affirmer que, durant les périodes préhistoriques, cette baie se prolongeait dans toute la vallée de la Willamette, orientée suivant le même axe.

Quoique sa largeur moyenne ne soit que de six à huit kilomètres, sa superficie comprend plus de cinq mille kilomètres carrés, tant les lignes de son littoral, extrêmement déchiqueté, sont irrégulières, se contournent en tous sens, et pénètrent dans les terres. On leur attribue un développement de plus de treize cents kilomètres (1).

Il en résulte une foule de fiords, analogues à ceux de Norvège, vrais bras de mer profonds, ramifiés comme les branches d'un tronc principal, déterminant des presqu'îles aux dentelures capricieuses, entre lesquelles surgissent des îles nombreuses, au milieu d'un dédale de canaux.

De hautes montagnes couvertes de forêts épaisses et d'un sous-bois luxuriant, lui font un cadre superbe. Au nord-ouest, ce sont les monts Olympics, dont les crêtes ont de deux mille à deux mille sept cents mètres d'altitude ; au sud-est, les pics de la chaîne des Cascades, dominés, au nord, par le mont Baker (3.383 m.), et, au sud, par le majestueux mont Rainier, immense cône volcanique, l'un des plus grandioses de l'Amérique, car il atteint plus de quatre mille quatre cents mètres. Des vapeurs sulfureuses s'échappent de ses deux cratères, encerclés par dix-sept glaciers qui, de la cime, rayonnent sur ses flancs, et engendrent des torrents qui se précipitent, rapides, sur un lit de rocher.

(1) Cf. A. Frickman, *Côtes de l'Orégon et du Territoire du Washington* (dépôt du Ministère de la Marine), in-8°, Paris, 1872. C. Leighton, *Life at Puget Sound, with sketches of travel in Washington Territory*, in-12, Boston, 1884.

Répondant au désir exprimé par l'archevêque, sous la juridiction duquel cette région était provisoirement placée, le P. Ricard, au mois de mai 1848, se rendit au Puget Sound, pour examiner quel serait l'endroit le plus favorable à un établissement. Aucun Missionnaire n'y avait encore paru. Là, cependant, était le meilleur port de l'Orégon, et vraisemblablement, un jour, les avantages de ce site y attireraient une population notable.

L'intention du P. Ricard était d'y fixer sa résidence et la maison provinciale des Oblats. De ce centre, le Supérieur visiterait ses sujets dans leurs divers postes, et eux-mêmes viendraient y retremper leur vie religieuse, dans les exercices de la retraite. Les communications avec l'Europe seraient également facilitées, car la plupart des navires y feraient escale. On délaissait, en effet, de plus en plus, le port situé à l'embouchure de la Columbia, où plusieurs naufrages avaient eu lieu, à cause des bancs mobiles de sable et des bas-fonds qui en obstruaient l'entrée.

Même pour l'évangélisation des sauvages, cet établissement était nécessaire, car plusieurs tribus habitaient sur les bords de cette baie immense. Il importait de prévenir l'arrivée des ministres protestants.

S'autorisant des lois du pays, le P. Ricard et le Fr. Blanchet choisirent un vaste terrain qui leur fut livré par le Gouvernement, en possession pleine et entière, à la condition qu'ils en défricheraient et cultiveraient une partie, en un certain laps de temps. C'était sur la côte orientale d'une des anses les plus méridionales, le *Budd's Inlet*, à un kilomètre et demi environ au nord de l'endroit où s'éleva, dans la suite, la ville d'Olympia, et non loin de l'embouchure de la petite rivière des Chutes. Ils s'y installèrent, le 14 juin 1848.

En souvenir d'eux et de leurs confrères, le promontoire sur lequel ils construisirent leur demeure, s'appelle encore *Priests' Point*, la pointe ou le cap des Prêtres (1). L'érection canonique eut lieu, le 23 août.

Ce n'est pas sans une émotion profonde que, lors de notre voyage en Orégon, soixante-quatre ans plus tard, nous avons visité ce théâtre des labeurs héroïques de nos premiers Pères.

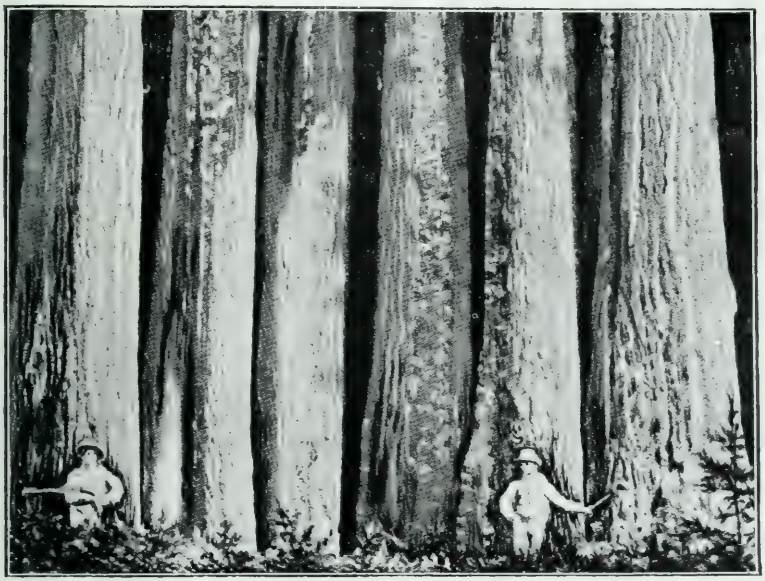
Maintenant que de riches et populeuses cités animent ces régions fertiles, sillonnées en tous sens par des lignes de chemin de fer très actives, comment s'imaginer les difficultés presque insurmontables qu'offrait, alors, la colonisation ? Bois impénétrables, broussailles touffues, ravins escarpés, torrents impétueux, marécages et fondrières se rencontraient constamment. On ne s'avançait que la hache à la main. C'était la lutte de chaque jour contre les colosses du règne végétal, rangés en

(1) Cf. *History of the Pacific Northwest Oregon and Washington*, by North Pacific History Company, 2 in-fol., Portland, 1889, t. I, p. 302.

colonnes serrées, pour opposer un obstacle formidable aux efforts des envahisseurs pacifiques, apôtres de la foi chrétienne et pionniers de la civilisation.

Le terrain choisi par le P. Ricard confinait à la mer, mais se trouvait à la lisière d'une vraie forêt vierge, aux arbres gigantesques montant verticalement jusqu'à quatre-vingts mètres de hauteur avec, à la base, une circonférence de six à sept mètres, et quelquefois davantage.

Malgré leurs dimensions extraordinaires, ces arbres énormes étaient



L'impénétrable et gigantesque forêt.

si rapprochés qu'ils se touchaient presque. On dut en abattre un grand nombre, pour trouver l'espace d'un jardin et d'un champ cultivable. Ce travail préliminaire de défrichement ne demanda pas moins d'une quinzaine de mois.

A cette époque, la population blanche était extrêmement rare. Il n'y avait encore, dans tout le Puget Sound, que cinq ou six familles américaines, ou irlandaises, très disséminées. Le colonel Simmons y conduisit les premières, en 1845, les fixa près de l'embouchure de la rivière des Chutes, et appela cet embryon d'établissement *New Market*. C'est actuellement la ville de Tumwater, à deux ou trois kilomètres au sud d'Olympia.

Moitié anglais, moitié indien, le mot Tumwater signifie précisément « Chute d'eau » (1).

En l'honneur du chef de la Sainte Famille de Nazareth, pour lequel il professait une dévotion spéciale, le P. Ricard mit sous la protection du chaste Époux de la Reine des Vierges sa maison provinciale, qui fut Saint-Joseph de New-Market, et, bientôt, Saint-Joseph d'Olympia. Ce dernier nom fut donné à la capitale naissante par le P. Ricard et ses compagnons, à cause de la magnifique vue qu'on avait, de là, sur les monts Olympics (2).

Il ne tarda pas à se féliciter de son choix.

— Notre emplacement promet beaucoup, écrivait-il, le 8 janvier 1850, à Mgr de Mazenod. Dans moins de deux ans, j'en suis persuadé, nous aurons ici une ville qui pourrait bien devenir la plus importante de l'Orégon, et elle ne se bâtira que sur notre terrain, ou dans son voisinage immédiat, car les gros navires sont tous obligés de s'arrêter vis-à-vis de notre demeure. Nous sommes les premiers qui ayons attaqué cette forêt vigoureuse, qui apportait tant d'obstacle au défrichement. Songez que nous avons dû abattre des arbres de six à sept mètres de circonférence ! Le rude travail auquel nous nous sommes livrés, loin de nous enlever l'estime des Américains, l'a augmentée, au contraire. Ils ont admiré notre courage, et sont ravis d'un si bel exemple.

On venait de loin visiter les Pères. On les félicitait d'avoir changé, en jardin fleuri et en verger fécond, ces lieux, où l'on ne pouvait presque point passer auparavant, tant la forêt y était dense. A la vue d'un résultat si merveilleux, plusieurs familles se groupèrent dans les environs.

Un centre de population se formait, et on le devait aux Oblats. Mais que de vertus et d'héroïsme, même chez les plus humbles !

Depuis plusieurs années, un des plus ardents à ce rude labeur, le Fr. Vernet, avait, à la jambe, une plaie incurable, qu'il s'était faite en se blessant, par mégarde, avec une serpette. Le froid des montagnes des Yakimas aviva ses souffrances, et le P. Ricard le transféra à Olympia, dont le climat était plus doux.

Désolé de ne pouvoir atténuer ses douleurs, il lui demandait souvent avec une tendre sollicitude :

— Comment va votre jambe, aujourd'hui ?

Et le bon Frère répondait avec indifférence, comme s'il s'était agi d'une chose qui ne le touchait pas :

— Je ne sais pas... je ne l'ai pas regardée.

(1) Cf. Clinton A. Snowden, *History of Washington. The rise and progress of an American State*, 5 in-8°, New-York, 1909-1911, t. II, p. 433 et note. Voir aussi *The state of Washington, Official statistics*, in-8°, s. d., p. 38.

(2) Cf. A. Snowden, *op. cit.*, t. II, p. 452.

Les prévisions du P. Ricard se réalisaient de plus en plus. Le 3 mars 1850, il écrivait :

— Deux Compagnies se sont constituées, ayant des navires pour les voyages d'ici à San Francisco. On va définitivement bâtir une ville. De l'avis de chacun, la meilleure place pour elle et surtout pour ses quais est sur notre terrain. J'espère donc que ceux des nôtres qui nous succéderont, remercieront Dieu de m'avoir conduit ici.

Au mois de juin, plusieurs maisons et un beau magasin s'élevaient déjà.

Leur chapelle devenant insuffisante, les Pères s'occupèrent de la construction d'une église plus vaste, pour laquelle même des protestants voulurent souscrire, afin de hâter les travaux.

Rapidement, Olympia allait de progrès en progrès, et prenait franchement l'aspect d'une cité moderne.

— Quand j'arrivai ici, écrivait le P. Ricard, le 13 juin 1852, quelle solitude, au milieu des bois !... Aujourd'hui, nous avons tout ce que la civilisation apporte : magasins de tous genres, hôtels, poste, douane, boulangers, bouchers, forgerons, etc. La semaine dernière, trois navires entraient, en même temps, dans notre port.

A la fin de l'année 1853, Olympia était déjà suffisamment développée, pour qu'on fît d'elle la capitale du Washington, et le siège du Gouvernement. C'est, de nos jours, une fort jolie ville, bâtie sur un plan régulier, avec de magnifiques monuments, des rues larges, ombragées d'ormes et d'érables. La plupart des habitations sont entourées de verdure.

Dès l'origine, les Pères eurent, dans le centre de la cité, un établissement pour l'évangélisation de la population blanche. Celui de la *Priests' Point*, à vingt minutes de distance, fut plus spécialement affecté à l'instruction religieuse des sauvages du Puget Sound. Le progrès de ceux-ci dans la Foi chrétienne fut des plus consolants.

Au sujet de la *Priests' Point* et du ministère si fécond des Oblats, au double point de vue de la civilisation et des conversions opérées, nous avons trouvé, durant notre séjour à Olympia, et nous sommes heureux de le citer, un témoignage des plus autorisés et des plus flatteurs, celui de M^me^ Stevens, femme du premier gouverneur général du Washington :

— La mission catholique sur le rivage de la baie, dit-elle, est une large construction, une sorte de monastère avec terres cultivées et un très beau jardin fleuri, *a large dark house, or monastery, surrounded by cultivated land, a fine garden filled with flowers.* D'un côté, vers la mer, on admire d'immenses haies de giroflées, épanouies, dont le doux parfum ressemble à celui du violier d'Angleterre, et embaume délicieusement l'air... *bordered on one side, next the water, with immense bushes of wallflo-*

wers in bloom : the fragrance resembling the sweet English violet, filling the air with its delicious odor... Le vénérable supérieur, le P. Ricard, est venu de France... il a avec lui le P. Blanchet, plus petit de taille, mais de large carrure, et qui préside, d'une façon si intelligente, à tout le temporel, ayant sous ses ordres plusieurs serviteurs occupés aux divers emplois... *He had with him Father Blanchet... who managed everything pertaining to the temporal confort... under him were servants who were employed in various ways, baking, cooking, digging, and planting.* Les fruits que j'ai goûtés, là, étaient excellents, et, alors, une très grande et précieuse rareté, vu qu'il n'y avait presque pas d'autre verger dans le pays... Autour de la demeure, campaient, de temps en temps, de nombreux sauvages, qui, grâce aux Pères, sont de très bons catholiques, bien instruits des vérités religieuses et des préceptes de la morale qu'ils pratiquent exactement... Matin et soir, ils chantaient leurs prières, dans leur propre idiome, sur un ton grave et solennel. La première fois que je les entendis, assise sur mon yacht, au milieu des eaux calmes, en face de cette belle nature, à l'heure du soleil couchant, j'en fus impressionnée, plus que je ne saurais dire. Nous visitions souvent le P. Ricard, qui était un homme de haute éducation, *a highly educated man*, et par qui nous étions toujours parfaitement reçus. Ce religieux distingué semblait prendre plaisir à pouvoir s'entretenir avec nous dans sa langue maternelle, que d'autres qu'il avait rencontrés, disait-il, ne parlaient que d'une façon incorrecte (1)...

§ 2

Les Indiens du Puget Sound.

Ces sauvages qui édifiaient tant M^me^ Stevens, n'avaient pas toujours été tels. Ils opposèrent au zèle des apôtres plus d'obstacles encore que les arbres géants à la cognée des bûcherons.

Quelques mois après son arrivée, le P. Ricard en traçait le portrait suivant :

— En eux, l'homme animal règne en maître. Plus nous les étudions, plus nous constatons que leurs habitudes ressemblent à celles des êtres privés de raison. Leur démarche, leur manière de s'asseoir, de manger, de dormir ; leur paresse, leur stupidité : tout rappelle l'animal. Vous n'en verrez jamais un contempler les spectacles de la nature... Ils cherchent ce qu'ils peuvent manger, et rien de plus... Quelque service que vous leur rendiez, il ne leur viendra jamais à la pensée de faire quelque chose pour vous... La Foi seule peut porter un prêtre à se dévouer pour leur conver-

(1) Cf. A. Snowden. *The rise and progress of an American State*, t. III, p. 254.

sion... Mais comment faire apprécier les sublimités de notre sainte religion à ces êtres ensevelis dans la matière ?... *Animalis homo non percipit quæ sunt Dei !...* Quand ces paroles de saint Paul s'appliquèrent-elles avec plus de justesse ? Ce ne sont pas des hommes : ce sont des loups... parfois des tigres...

Non seulement, en effet, ces Indiens étaient grossiers et gloutons, mais, de plus, voleurs et assassins. Le gouvernement dut en condamner plusieurs à la potence, en punition de leurs crimes.

— Voilà quelle affreuse race de gens, ou plutôt de bêtes fauves, nous avons à instruire des vérités surnaturelles, écrivait encore le P. Ricard, le 8 janvier 1850. Ce sont des idolâtres de leur ventre !... Il n'y en a pas un seul qui, pour une bouteille de rhum, ne soit prêt à vendre sa femme, ses filles, et son âme, par-dessus le marché !... Une loi a été votée défendant de leur procurer des liqueurs enivrantes ; mais ceux qui ont le devoir de veiller à son exécution, sont les premiers à l'enfreindre... Enfin ! nous ne nous décourageons pas ! Comme saint Jean-Baptiste, nous parcourons le désert épineux, et, comme lui, nous préparons les voies.

Dans un terrain aussi ingrat, le bien s'opéra, néanmoins ; lentement, mais sûrement.

D'abord, quelques enfants baptisés allèrent prendre possession du ciel.

— Ce seront des protecteurs, disaient les Missionnaires. Ils prieront pour leurs malheureux parents.

Des mourants aussi reçurent le baptême, dans des conditions de foi et de repentir, qui présentaient des garanties sérieuses pour leur salut.

Puis, des adultes eux-mêmes, un peu moins revêches aux vérités divines, s'aperçurent qu'ils avaient une âme immortelle, et apprécièrent davantage le dévouement de ceux qui, au prix de tant de fatigues et de privations, s'efforçaient de soulager leurs misères physiques, et de leur procurer le bonheur éternel.

— Dimanche dernier, écrivait le P. Ricard, le 1er mars 1850, j'ai baptisé douze sauvages, dont sept grandes personnes, et j'ai béni quatre mariages.

Les néophytes augmentèrent peu à peu. Si les Missionnaires catholiques ne consentaient pas, comme les messagers de l'erreur, à acheter les âmes, à prix d'argent, ils payaient leur rachat bien plus cher encore, par leurs souffrances, leurs sacrifices quotidiens, leur immolation continuelle.

— Je sais tout ce qu'il faut endurer parmi les sauvages, écrivait le même Père ; mais je crois pouvoir dire avec saint Paul : *Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consum-*

mem cursum meum et ministerium verbi. Je me soumets humblement aux épreuves par lesquelles il plaît à Dieu que je passe. Je le bénis dans la joie, comme dans la peine, puisque tout vient de Lui, et pour notre sanctification. Mes confrères sont dans des sentiments identiques : pleins de bonne volonté... résignés à tout souffrir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes... La pensée que Dieu est glorifié par quelques-uns de ses serviteurs dans ces parages, où nul n'élevait auparavant son cœur vers Lui, nous console, nous soutient et nous encourage... L'Évangile et le divin Nom de notre aimable Sauveur sont prêchés, là, où, sans nous, il n'y aurait pas de prêtres... L'Hostie pure et sainte est offerte sur ces plages lointaines !... Nous chantons les louanges du Créateur, au milieu de ces déserts, où, jusqu'à ce jour, n'avaient retenti que le cri des animaux, ou les vociférations confuses des sauvages... Nous prions, là, où la prière n'était pas connue... Nous offrons à Dieu notre travail et le sacrifice de nous-mêmes, chose que personne ne savait faire ici. A Lui de féconder nos sueurs, et de donner l'accroissement à la semence que nous jetons dans le sillon, si péniblement creusé !...

§ 3

Admiration des protestants.

Le spectacle de l'héroïsme des Missionnaires impressionnait vivement les protestants, d'autant plus frappés de tant de vertus, qu'ils avaient sous les yeux la vie stérile de leurs propres ministres.

— Avant de venir ici, disait l'un d'eux, je n'avais jamais vu de prêtre catholique. Me fiant à des rapports mensongers, je les jugeais méchants comme le diable, pensant que je serais obligé de me battre avec eux, dès que je les rencontrerais. Maintenant que je vous connais et que je vous vois à l'œuvre, je ne puis vous refuser mon respect, mon estime et ma sympathie. Chaque fois que je pourrai vous être utile, je n'y manquerai pas. Comptez sur moi.

Ainsi, parallèlement, tandis que se convertissaient les infidèles, s'évanouissaient les préjugés des hérétiques. Cela nous explique comment beaucoup d'Américains des États-Unis, accourus à Olympia, souscrivaient avec générosité, quoique protestants, pour la construction de l'église que les Missionnaires songeaient à bâtir.

Bien plus, ils insistèrent, afin que les Oblats se chargeassent aussi d'élever leurs enfants. A la suite de leurs invitations pressantes, le P. Ricard ne cessa de supplier Mgr de Mazenod de lui envoyer de nombreux confrères, pour qu'il lui fût possible de créer un collège.

— C'est indispensable, disait-il. Ajoutez cet article à nos Règles!... En France, il nous suffit de la prédication, pour opérer le bien. Ici, sur la terre étrangère, surtout dans ce milieu, sans l'éducation de la jeunesse, notre ministère sera toujours aux trois quarts paralysé.

Cet appel trouva un écho dans le cœur de Mgr de Mazenod, qui s'ouvrait toujours largement aux nobles et saintes entreprises.

§ 4

Merveilleuse transformation, chez les sauvages convertis. Confession publique et pénitences corporelles.

Par les moyens les plus divers, Dieu secondait ses Missionnaires.

Au commencement de l'année 1855, le gouverneur du Washington, M. Stevens, convoqua en assemblée générale les principaux représentants des tribus du Puget Sound, afin de traiter avec eux de l'achat de leurs terres.

Plus de deux mille cinq cents sauvages se rendirent à l'appel.

Le gouverneur ne fut pas peu surpris de voir tous ceux qui l'approchaient, faire un grand signe de croix, avant de lui toucher la main ; puis, cette foule considérable chanta, en son honneur, plusieurs cantiques pieux.

A l'heure du repas, tous ces sauvages tracèrent encore sur eux le signe de la croix, et récitèrent des prières avant de prendre leur nourriture. Ils agirent de même, au moment d'entamer les négociations.

De plus en plus étonné et profondément édifié, le gouverneur, entouré des officiers de son cortège, leur demanda :

— Qui donc vous a appris ces prières et ces chants ?

— Ce sont les prêtres catholiques, répondirent-ils.

— Ah ! fort bien ! j'en suis très heureux, et je ne saurais trop vous féliciter. Continuez d'écouter les prêtres, et soyez dociles à leur voix, car je sais qu'ils ne vous donneront jamais que d'excellents conseils.

Désireux, de plus en plus, d'implanter leur domination sur cette vaste contrée, les Américains avaient remarqué que les sauvages étaient beaucoup plus maniables, depuis qu'ils subissaient la salutaire influence des Missionnaires. Aussi, quoique protestants, n'hésitèrent-ils pas, devant les Indiens, à combler des plus grands éloges les prêtres catholiques, tandis qu'ils ne dirent rien de leurs propres ministres.

Cette conduite du gouverneur et des personnages les plus haut placés impressionna vivement les sauvages. Une fois de plus, Dieu faisait concou-

rir à sa gloire et au salut éternel de ses prédestinés, ceux qui ne songeaient, cependant, qu'aux intérêts éphémères de ce monde.

Comme les Pères n'étaient pas encore assez nombreux pour se rendre dans toutes les tribus, celles-ci prirent la résolution de venir, à tour de rôle, camper quelque temps auprès de Saint-Joseph d'Olympia, pour y recevoir l'enseignement religieux, et se fortifier dans la pratique des vertus.

On aurait pu craindre qu'une résolution si extraordinaire ne serait pas tenue, car les sauvages sont essentiellement inconstants. Il n'en fut rien. Par un miracle de l'Esprit de Dieu qui souffle où Il veut, et comme Il veut, on vit arriver successivement, auprès de la résidence des Oblats, de cent cinquante kilomètres à la ronde, une dizaine de tribus différentes.

La grâce coulait abondante sur ces peuplades, plongées naguère dans les ténèbres et les erreurs les plus grossières. Le mouvement de conversion s'accentua. Beaucoup de ces malheureux, suivant leur expression, sortaient comme d'un profond sommeil. Leurs yeux s'ouvraient à la lumière. Ils renoncèrent à la polygamie, à tous leurs désordres, et promirent sérieusement de ne plus boire de liqueurs enivrantes.

Afin de sceller par un acte solennel leur changement de vie, ils firent une sorte de confession publique, et, pour se prémunir contre les défaillances possibles, s'engagèrent à se châtier eux-mêmes, dans le cas où ils retomberaient dans quelques-uns de leurs égarements.

Un code pénal fut rédigé contre les délinquants, et le chef de chaque tribu se chargea de son application.

Dans leur ferveur, ces nouveaux convertis, jusqu'alors si farouches, en arrivaient, dès leurs premiers pas dans la vie chrétienne, à ces observances de la primitive Église, qui paraissent si dures au relâchement de beaucoup de nos contemporains : la confession publique et les pénitences corporelles.

Voici quelques exemples, choisis entre mille.

Deux sauvages se prirent, un jour, de querelle. Le frère de celui qui paraissait le plus faible courut à son secours, et une lutte acharnée fut la conséquence de cette intervention. Le moment de la fureur passée, les combattants rentrèrent en eux-mêmes, et comprirent qu'ils avaient violé leurs engagements. Ils se présentèrent devant le chef, pour avouer leur faute, et recevoir chacun dix coups de fouet.

Trois semaines après, un jeune homme, emporté par sa passion, déshonorait une jeune fille. Pour ce crime, il était passible de vingt coups de fouet. On s'apprêtait à lui infliger la punition, quand, fou de colère, il sortit un long couteau de sa ceinture, et, le brandissant, s'écria :

— Malheur à celui qui me touche ! Si quelqu'un s'approche, je le tue !

La scène se passait à Steilacoom.

Sur ces entrefaites, parut le P. d'Herbomez, envoyé d'Olympia, pour baptiser quelques enfants et catéchiser des adultes.

On l'informe de l'événement, et, en présence du coupable toujours rageur, on lui demande son avis.

Grave comme un magistrat, le Père, s'adressant au chef, lui dit :

— Inutile de promulguer des lois, si on ne les observe pas !... Avec de pareilles exceptions, le bon ordre ne régnera jamais.

Tous les regards se tournent vers le furieux.

Baissant la tête, il jette son arme à terre, et murmure :

— Puisque le Père a parlé, je me soumets.

Aussitôt, il se dépouille d'une partie de ses vêtements.

Le chef saisit son redoutable fouet, s'agenouille, fait le signe de la croix, puis une courte prière.

Au centre du cercle qui se forme autour de lui, le coupable tombe également à genoux, et trace sur lui un grand signe de croix.

Alors, le chef se relève, et, d'un bras plus que vigoureux, fustige le pénitent. Il est conscient de la responsabilité de sa charge, et tient à s'acquitter exactement de son devoir. N'a-t-il pas compris, d'ailleurs, la vérité de l'axiome : Qui aime bien, châtie bien ?

Tous les assistants comptent les coups, à haute voix.

L'exécution terminée, le patient se redresse, et, selon le cérémonial prescrit, touche la main du chef, pour le remercier, et lui prouver qu'il ne conserve aucune rancune.

Le sexe faible lui-même n'échappait pas aux sanctions pénales. Les justes lois étaient pour tous et pour toutes.

Trois sauvagesses, malgré des promesses réitérées, étant revenues à leurs égarements, le chef de la tribu, sans autre forme de procès, prononça la sentence.

Des soldats américains, en garnison dans le voisinage et intéressés à la continuation de ces désordres, accoururent pour protester.

— On ne doit pas fouetter des femmes, crièrent-ils.

— Cela ne vous regarde pas, répondirent les sauvages. C'est notre affaire !

— Et si nous nous y opposons ?...

— Essayez.

— Vous persévérez dans votre résolution cruelle ?

— Certainement. Nous avons des lois, et nous voulons que chacun

les respecte. Pour vous montrer que nous n'avons pas peur de vous, nous vous invitons à venir voir.

A l'heure fixée, on amène les pécheresses, et, devant les soldats, dont plusieurs étaient leurs complices, on les fustige d'importance.

Malgré leurs menaces précédentes, les soldats n'osèrent pas arracher les malheureuses au châtiment qu'elles avaient mérité. Nul doute que leur intervention intempestive aurait eu pour eux les plus graves conséquences.

En retournant, ils se disaient :

— Ces sauvages sont meilleurs que nous. Il y a de quoi rougir de honte.

Plusieurs même profitèrent de la leçon.

— Maintenant, racontait l'un des témoins au P. Ricard, ils ne viennent plus chez nous pour faire le mal, mais pour prier avec nous.

Ainsi ces bons sauvages contribuaient à la conversion des gens qui se flattaient d'être civilisés.

Leur ferveur ne fut pas un feu de paille. Elle se maintint et s'accrut.

— Par toutes les lettres que vous recevez d'ici, écrivait le P. Ricard à Mgr de Mazenod, le 13 janvier 1857, vous voyez que le ciel, dans sa bonté, nous prodigue des consolations auxquelles nous n'osions prétendre. L'action de la Providence est visible. Nous sommes nous-mêmes très surpris des merveilles de grâce qui s'accomplissent sous nos yeux, et les protestants en sont plus étonnés encore. Chaque jour, il nous arrive, à Olympia, de nouvelles bandes de sauvages, pour entendre la parole de Dieu et se retremper dans la vie spirituelle par la réception des sacrements. Et cela, malgré trois pieds de neige, que nous avons eus assez longtemps. Il a fait même tellement froid, qu'une partie de la baie a été prise par les glaces, et réduite à une sorte de bloc solide. On se serait cru au pôle nord. Les sauvages n'ont pas hésité à braver les rigueurs de l'hiver. Ceux même qui n'étaient pas encore baptisés, voulaient se confesser.

Pour se rappeler leurs péchés, à la suite d'un examen général, parfois très long, ils employaient un moyen singulier. Ils allaient, dans la forêt, couper un faisceau de branchettes. Chaque morceau représentait un péché. Ils le taillaient de diverses façons, d'après la nature et la gravité de la faute. Le paquet terminé, ils s'agenouillaient aux pieds du prêtre. A chaque accusation, ils lui remettaient un de ces morceaux de bois, jusqu'à épuisement complet de la provision. Alors, ils étaient sûrs de n'avoir rien oublié, et leur âme demeurait tranquille.

Jamais la longueur des instructions ne lassait leur patience, ou ne diminuait leur assiduité aux exercices. Matin et soir, trois heures durant,

on les réunissait dans une grande salle construite spécialement dans ce but. Chaque jour donc, six heures entières étaient affectées à l'explication du catéchisme, ou à la récitation des prières. Ils ne trouvaient pas que ce fût trop. Au contraire, ils en étaient heureux, admirant le dévouement de ceux qui leur consacraient sans réserve et leur temps et leurs forces.

— Ah ! répétaient-ils souvent, nous voyons combien les Pères nous aiment !

Même devant les étrangers, ils ne craignaient pas d'exposer ces sentiments.

Un jeune sauvage ayant dû se rendre, pour une affaire quelconque, dans une station militaire, fut invité à dîner par les soldats américains, protestants, ou sceptiques.

Sans respect humain il récita, avant et après le repas, la prière accompagnée de deux grands signes de croix. Les regards moqueurs braqués sur lui ne l'émurent nullement.

Au moment où il se retirait, un des officiers lui dit :

— Tom, les prêtres catholiques t'ont endoctriné ; mais, toi et les tiens, ne préféreriez-vous pas avoir des ministres, comme nous ? Notre religion est meilleure, et moins pénible, et plus commode !...

— Si le chef était là, il vous répondrait mieux que moi ; mais, puisque je suis seul, et que c'est à moi que vous vous adressez, voici ce que j'ai à vous dire. Les prêtres nous ont aimés avant vos ministres, car les prêtres sont venus avant même qu'il y eût des Américains ici. Les prêtres ne recherchent que notre bonheur ; non les richesses, ni la possession de notre patrie. Quoique nous soyons demeurés si longtemps sourds à leur voix, ils ne nous ont pas abandonnés... Avec une inlassable patience, ils ont continué à nous montrer le droit chemin !... Comment pourrions-nous jamais leur préférer vos ministres, qui songent principalement à leurs femmes et à leurs bébés ?...

En l'entendant discourir avec tant de justesse, les officiers se demandaient :

— Où donc ces sauvages ont-ils trouvé tant d'esprit ? On ne saurait mieux s'exprimer... Il a parfaitement raison, cet enfant des bois... Que pourrions-nous lui objecter ?...

Et plusieurs, s'approchant, lui touchèrent la main, en disant :

— Oui ! reste catholique ! continue à aimer les prêtres et à te conformer à leurs enseignements. Ce sont vos meilleurs amis !

— Ce sont nos Pères, répondit-il gravement.

Les monts Olympics, vus du Puget Sound.

CHAPITRE V

Chez les Cayouses.

1852-1857

§ 1

Parmi les meurtriers de Whitman.

Dans la charmante vallée d'un des affluents de gauche de la Columbia, celle de l'Umatilla, jolie rivière ombragée de peupliers et de saules, habitaient un bon nombre de Cayouses. Le seul prêtre séculier qui accompagnât Mgr Magloire Blanchet, avait essayé de fonder parmi eux une mission qu'il dédia à Sainte-Anne. Quelques semaines après, les troubles occasionnés par le massacre du docteur Whitman l'obligèrent à la laisser, et il se réfugia aux Dalles, à deux cents kilomètres de distance.

Pendant quatre ans, on ne s'occupa plus de cet établissement éphémère; mais, en 1852, l'évêque, n'ayant pas d'autre moyen de le ressusciter, en chargea les Oblats. Toujours dévoués, ceux-ci acceptèrent.

Les débuts furent particulièrement pénibles, au milieu de cette

peuplade farouche, et qui, en réalité, n'avait jamais encore été évangélisée, le premier Missionnaire ayant séjourné si peu de temps sur ces terres.

On jugera des difficultés par le trait suivant.

Un jour, durant la classe de catéchisme, à la chapelle, le Père remarqua un libertin riant aux éclats, et se moquant d'un pauvre enfant qui n'avait pas su répondre à la question posée.

— Eh bien ! puisque tu ris si fort, réponds toi-même, lui dit le Père.

L'impertinent se lève, alors, et, montrant le poing, s'écrie, furieux :

— Moi répondre !... je ne suis pas ici pour croire à tes sornettes.

Au pays des Cayouses.

— Dans ce cas, si tu ne veux pas profiter de mes leçons, sors d'ici, ou, du moins, garde le silence.

— Moi, sortir ! vocifère-t-il, de plus en plus en colère. Je suis ici dans mon pays, et, toi, tu n'es qu'un étranger. C'est à toi de sortir, et, si tu ne veux pas nous débarrasser de ta présence, je saurai bien t'y forcer, comme je l'ai fait pour d'autres.

Celui qui proférait ces menaces, était un des assassins de Whitman. Longtemps, les soldats américains l'avaient cherché pour le pendre, en punition de ses crimes ; mais, par ses ruses, il avait évité la corde, sans rien perdre de ses mauvais instincts.

Heureusement, dans l'assemblée, se trouvaient plusieurs néophytes

mieux disposés, et qui, indignés, prirent la défense du prêtre. Ils s'élancèrent sur l'insolent, le saisirent, le maîtrisèrent, et, malgré sa résistance désespérée, le jetèrent dehors, non sans lui administrer une rude bastonnade, lui en promettant le double, si jamais il s'avisait de recommencer.

— La mission des Cayouses, écrivait le P. Chirouse, est un champ sec, dur et pierreux, qui demande des ouvriers robustes et tenaces dans le travail. Nous sommes obligés de frapper fort, mais, pourtant, avec prudence, pour ne pas briser notre pioche aux premiers coups... L'inconstance des sauvages, leur faiblesse, leurs fourberies, leur attachement incroyable aux vieilles superstitions, et, constatation douloureuse, une corruption des plus profondes, sont des obstacles que seule la puissance de la grâce divine peut renverser. Avant de les admettre au saint baptême, nous devons non seulement les instruire, mais les éprouver longuement, et en faire comme des hommes nouveaux. Sans cette précaution, nous n'aurions aucune garantie de leur persévérance, et nous ne formerions que de futurs apostats... Que d'épines dans cette mission !... Pourtant, Dieu merci, elles ne sont pas sans fleurs, ni sans fruits... Fleurs d'autant plus suaves et fruits d'autant plus appréciés, qu'ils croissent sur un sol réputé stérile, et qu'ils ont coûté plus de peine... Assurément le bien accompli n'est pas aussi étendu que le désireraient nos cœurs d'apôtres; mais aussi, nous pouvons l'affirmer, sans les Oblats, la religion n'existerait pas, ou presque pas, en Orégon.

Un des plus graves obstacles provenait des préjugés accumulés dans l'esprit des Cayouses, par les calomnies de toutes sortes que Whitman et ses adeptes avaient répandues parmi eux, contre le catholicisme et les prêtres. Au milieu de tant de ténèbres amoncelées, la vérité ne luirait que peu à peu.

En deux ans, néanmoins, la plupart des Cayouses protestants, ou presbytériens, confessèrent leurs erreurs, et abjurèrent l'hérésie. En 1855, la mission constituait déjà une sorte de paroisse régulièrement organisée. Les chefs de famille offraient, à tour de rôle, le pain bénit, à la Messe du dimanche. Ce pieux usage contribua beaucoup à cimenter la charité entre tous.

§ 2

Nouveaux ouvriers. — Les Pères D'Herbomez, Durieu, etc.

A la fin du mois d'août 1850, était arrivé, à Olympia, l'un de ceux qui travaillèrent le plus pour le salut des âmes, dans l'Orégon : le P. d'Herbomez, que Dieu réservait aux honneurs de l'épiscopat, comme premier vicaire apostolique de la Colombie britannique.

Français de naissance et originaire du diocèse de Cambrai, il avait du sang espagnol dans les veines, ainsi que son nom l'indique assez clairement. On sait, d'ailleurs, que les Espagnols dominèrent, autrefois, en Flandre.

Au grand séminaire de Cambrai, il fut le condisciple de l'abbé Fava, depuis évêque de Grenoble. Sa piété, son jugement, sa gravité et son amour de l'étude attirèrent les regards sur lui. Dans la vie religieuse ses vertus s'épanouirent, chaque jour, davantage. Il priait, et s'imposait de sévères mortifications, pour obtenir la grâce d'être envoyé au loin évangéliser les infidèles. Aussi ne se possédait-il pas de joie, quand il reçut son obédience pour l'Orégon. La connaissance de ce que les Pères y avaient souffert, excitait son enthousiasme, au lieu de le refroidir. Par l'entier sacrifice de lui-même, ne ressemblerait-il pas davantage au Modèle divin ?

Le 29 novembre 1849, avec les Frères convers Surel et Janin, il s'embarquait, à Marseille, sur un navire à voiles, allant directement à San Francisco.

Dans son journal intime, le soir même, Mgr de Mazenod écrivait :

— Que ces braves enfants sont admirables ! Ils partent avec une sainte joie et un zèle étonnant, pour cette mission de l'Orégon, humainement si peu attrayante. Tout le monde en est fort édifié.

Trois mois après, dans les premiers jours du mois de février 1850, ils abordaient sur les côtes du Brésil, à Rio de Janeiro. Il leur fallut près de trois mois encore, pour descendre jusqu'à la Terre de Feu, doubler le cap Horn, et remonter vers l'équateur, en longeant les côtes du Chili.

Pendant cette interminable traversée, la terrible fièvre jaune se déclara sur le navire, et fit plusieurs victimes. En face de la Patagonie, une série de tempêtes épouvantables, de plus en plus violentes, à mesure que l'on s'approchait du cap Horn, mit les survivants fréquemment en présence d'une mort imminente.

Après avoir touché à Valparaiso, le 21 avril, ils reprirent la mer, arrivèrent à San Francisco, le 19 juillet, et, enfin, à Olympia, le 30 août 1850. Cet affreux voyage n'avait pas duré moins de neuf mois.

Une année entière, le P. d'Herbomez resta avec le P. Ricard, évangélisant les sauvages du Puget Sound, et se familiarisant avec leurs divers idiomes. Vers la fin de l'été de 1851, il se rendit chez les Yakimas ; puis, trois ans plus tard, revint à Olympia, où il demeura jusqu'en 1858.

Son affection pour ces peuplades grossières croissait en proportion des difficultés pour les ramener à Dieu, et malgré l'ingratitude qui, de la part d'un trop grand nombre encore, était la seule récompense des Missionnaires.

— Il me semble vous entendre, écrivait-il à Mgr de Mazenod. Vous me demandez : « Quels motifs avez-vous donc de tant aimer vos misérables sauvages ? » Ah ! très cher Père, c'est que, plus il en coûte pour élever des enfants, plus on les aime. Nos néophytes, il est vrai, sont loin de nous contenter pleinement ; mais les espérances qu'ils nous donnent, si minimes soient-elles, font vite oublier les souffrances du passé, et même celles du présent... Nous parviendrons, je pense, à déraciner peu à peu les vieilles superstitions qu'ils sucent, pour ainsi dire, avec le lait... Des foyers chrétiens se fondent, précieux gage pour l'avenir. Voilà un bien qui ne s'accomplirait pas, si nous n'étions ici... Puis, parmi nos convertis, plusieurs sont notre joie par leur piété, leur ferveur et leur vertueuse conduite. Dieu a partout ses élus... Les non-baptisés mêmes sont moins indifférents. Les passions les retiennent encore, mais ils n'ignorent plus notre sainte religion, et la plupart l'estiment. Vienne une maladie un peu grave, ils se hâtent de réclamer le sacrement de la régénération. S'ils meurent ensuite, nous avons la presque certitude de leur salut ; s'ils vivent, ils sont généralement de bons chrétiens... Ne sauverions-nous qu'une âme, nous compterions pour rien nos fatigues, nos souffrances et notre immolation de chaque instant. Mais plusieurs vont au ciel, qui n'iraient pas, sans notre ministère. En faut-il davantage pour être heureux et très heureux ?...

En lisant ces lettres si pleines de l'esprit apostolique, on croit entendre saint Paul : *Cum venissemus, nullam requiem habuit caro nostra, sed omnem tribulationem passi sumus : foris pugnæ, intus timores ; sed qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus... superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, VII, 4-6.)

Un des confrères du P. d'Herbomez, et celui que la Providence destinait à être son successeur sur le siège épiscopal de New-Westminster, fut le P. Durieu.

Né dans le diocèse du Puy, il appartenait à une famille éminemment chrétienne, qui, pendant la grande Révolution, abrita souvent les prêtres fidèles, pour les soustraire aux violences des persécuteurs.

Dès l'âge de dix ans, il entra au petit séminaire de Monistrol, et, la même année, eut le bonheur de s'agenouiller à la sainte Table. Son caractère doux et toujours aimable, son application au travail, son intelligence précoce, et, par-dessus tout, sa tendre piété, lui méritèrent cette insigne faveur. Sa vertu continua à se développer. A la fin de sa rhétorique, il obtenait le prix de sagesse, décerné par les suffrages des maîtres et des élèves.

Déjà il se sentait attiré vers l'apostolat et la vie religieuse. Ayant eu

l'occasion de connaître la Congrégation, il comprit que Dieu le voulait sous l'étendard de Marie Immaculée. Aussi, pendant les vacances, à peine âgé de dix-huit ans, vint-il frapper à la porte du noviciat de Notre-Dame de l'Osier.

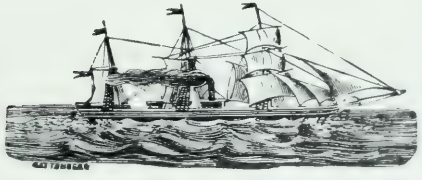
Après sa profession, il poursuivit, pendant cinq ans, ses études théologiques au scolasticat de Marseille.

Immense fut sa joie, quand, jeune prêtre, il reçut son obédience pour l'Orégon. Ses désirs étaient comblés.

Accompagné du P. Richard et du Frère convers Léo, il s'embarquait, le 7 septembre 1854, à Liverpool, pour New-York. Quoique fort orageuse, la traversée ne dura que vingt-six jours. De là, les trois Oblats se rendirent, par mer, jusqu'à l'isthme de Panama, le franchirent, partie en chemin de fer, partie à dos de mulet, et remontèrent sur un autre navire, qui devait les conduire à San Francisco, où ils accostèrent, le 2 novembre. Quatre semaines après, ils abordaient à Olympia. Le voyage d'Europe en Orégon n'avait pris que trois mois. Progrès déjà sensible !...

D'Olympia, le P. Richard fut envoyé chez les Cayouses, et le P. Durieu chez les Yakimas.

Parmi les ouvriers apostoliques de cette époque, signalons également le Père Jayol, dont nous aurons, dans la suite, à parler avec plus de détails.



CHAPITRE VI

La Guerre pour l'indépendance

1855-1858

§ 1

Mécontentement des sauvages contre les Américains des États-Unis.

Désireux d'être le maître en Orégon, le Gouvernement américain conclut, dans les premiers mois de l'année 1855, des traités avec les diverses tribus, pour l'achat de leurs terres. Par suite de ces arrangements, les sauvages, moyennant une somme d'argent convenable, laisseraient aux blancs l'exploitation du sol, et vivraient, désormais, uniquement sur certains espaces qui leur étaient concédés, sous le nom de « réserves ».

Pour les Indiens, nomades d'instinct et d'habitude, cette dernière clause était bien dure, et l'on se demanda, non sans inquiétude, s'ils persisteraient longtemps à la tenir.

De fait, ces restrictions posées à leur liberté semblèrent bientôt, à leurs yeux, une tyrannie insupportable.

— Que viennent donc faire ces Américains dans notre pays, se disaient-ils ; et de quel droit prétendent-ils nous en expulser ? Pourquoi nous emprisonner nous-mêmes, dans les limites qu'on nous trace ? Elles sont trop étroites ! Comment nous y livrer à la chasse ? Veut-on nous affamer ?... ou nous réduire en esclavage ?... ou nous parquer comme des animaux ?... Non, non ! cela ne sera pas !

D'abord cachés, ces sentiments ne tardèrent pas à se manifester au grand jour. Les sauvages se communiquaient, les uns aux autres, leurs pensées de haine contre les envahisseurs. Ils s'excitaient mutuellement.

L'arrogance de quelques Américains mit le comble à leur exaspération. Aux querelles particulières succédèrent des rixes sanglantes, qui se multipliaient, en s'étendant. De plus, le Gouvernement tardait à remplir ses promesses. Les sauvages, ne comprenant rien aux lenteurs de la bureaucratie, se crurent trompés et lésés. Un cri de révolte éclata. Toutes les tribus, oubliant leurs démêlés antérieurs, s'unirent contre l'ennemi commun.

C'était la guerre !... guerre de race !... guerre implacable !... guerre de sauvages, combattant pour leur indépendance, et décidés à mourir, plutôt que d'y renoncer.

Une lettre du P. Ricard, du 2 octobre 1855, nous raconte les préludes de cette terrible conflagration :

— Dernièrement, cinquante soldats de l'armée régulière ont dû se rendre chez les Yakimas, pour capturer plusieurs individus qui avaient tué quelques Américains. Chaque jour, on acquiert de nouvelles preuves d'un vaste complot, à la tête duquel Kamaïarkan paraît être. Il ne s'agirait de rien moins que de mettre tout à feu et à sang. Le Gouvernement procède à des perquisitions. Très probablement, après l'enquête, on pendra quelques-uns des coupables, afin d'intimider les autres. Mais les sauvages semblent résolus à soutenir une lutte à outrance, convaincus que les traités du Gouvernement, pour l'achat de leurs terres, ne sont que duperies. L'effervescence des esprits grandit de plus en plus, et l'on ne sait vraiment ce qui en résultera. Plusieurs chefs de tribus établies le long du Puget Sound, nous ont assuré qu'ils n'entreraient pas en guerre ; mais d'autres tâchent de se procurer de nombreuses munitions... L'avenir est donc très incertain, et même plutôt sombre... Dociles aux avis de nos Pères, les sauvages chrétiens souhaiteraient la paix ; mais ils commencent à être persécutés par ceux qui n'aspirent qu'à la guerre. Ceux-ci s'irritent contre nous, répétant que nous pactisons avec les étrangers, et qu'il faut donc nous tuer, comme les autres.

Si les sauvages tenaient à garder leur indépendance, les Américains ne tenaient pas moins à s'emparer de leur pays, car des mines d'or venaient d'y être découvertes. De leur côté aussi, ils en voulaient aux prêtres, les accusant d'être de connivence avec les rebelles.

— Les Missionnaires, disaient-ils, connaissaient, sans doute, le complot qui se tramait. Leur devoir était de nous avertir. Pour les punir de leur mutisme, détruisons leurs établissements.

Ainsi, pris entre deux feux, les Pères se trouvaient dans une situation critique.

— A Olympia, nous n'avons, je crois, rien à craindre, écrivait le P. Ricard à Mgr de Mazenod. Mais il n'en est pas ainsi des nôtres, chez les Yakimas et les Cayouses. Quelques méchants sauvages ont vociféré que les prêtres y passeraient comme les autres, et même les premiers.

Ceux qui proféraient ces paroles menaçantes étaient d'incorrigibles polygames, que les prédications des Missionnaires troublaient dans leurs voluptés. Certains chefs, qui avaient de huit à dix femmes, non seulement ne songeaient pas à briser ces liens honteux, mais, pour pallier leurs désordres, empêchaient leurs sujets d'embrasser la religion catholique. Si quelques-uns se convertissaient, ils les accablaient d'injures et de vexations.

Pour des êtres aussi vils, on le comprend, le prêtre était l'ennemi.

§ 2

Soulèvement général.

Les événements se précipitaient. Chaque jour, on apprenait que des engagements avaient lieu, et les meurtres se multipliaient.

Vers la fin d'octobre, les Cayouses massacrèrent plusieurs blancs, assiégèrent le fort Walla-Walla, le prirent, et pillèrent ou brûlèrent tout. Leur tactique était de s'emparer des magasins de poudre, et de raser complètement les édifices où les Américains auraient pu se retrancher.

Très surpris, les officiers de l'armée régulière commencèrent à s'apercevoir que les sauvages étaient de meilleurs guerriers qu'on ne l'imaginait.

Évidemment les Indiens ne connaissaient pas les règles de la stratégie, et ne possédaient pas les immenses ressources de leurs ennemis ; mais, cependant, ils ne manquaient pas d'intelligence, ni de finesse et de bravoure. Ils se battaient en désespérés, ne craignant pas d'affronter la mort, tandis que beaucoup de soldats américains ne portaient les armes que pour gagner les cent piastres mensuelles que le Gouvernement leur allouait.

De plus, les sauvages tuaient tous les animaux utiles : chevaux, ou bêtes à cornes, qu'ils ne pouvaient mettre en sûreté ; ils ravageaient la contrée, afin de créer le désert devant leurs ennemis, et d'exterminer, par la famine, ceux qui ne tomberaient pas sous leurs coups.

En peu de semaines, la guerre devint générale. On se battait simultanément chez les Cayouses, les Yakimas, les Walla-Wallas, et jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Le 18 novembre 1855, le P. Chirouse écrivait au P. Ricard :

— Tout le pays est en feu. On n'entend parler que de carnages, meurtres, pillages, incendies... Aucun de nous n'est encore mort, mais nous ne sommes pas sûrs du lendemain. Je ne sais combien de temps encore nous aurons la vie sauve. Les mauvais sauvages nous appellent les alliés des Américains, et méditent de noirs projets. Je n'ai pu encore avoir des nouvelles de nos autres Pères. Le bruit court que le P. Pandosy a été tué. Plusieurs personnes l'affirment. Qu'en est-il, au juste ?... Voilà quinze jours que je ne dors pas. Dormirai-je davantage, cette nuit ? Priez pour nous.

§ 3

Destruction des Missions chez les Yakimas et les Cayouses.

Une troupe d'engagés volontaires, protestants, presbytériens, ou méthodistes, gens sans aveu, pillards plus que soldats dignes de l'uniforme, voulurent se venger, sur les prêtres catholiques, des insuccès dus à leur négligence, ou à leur peu de courage.

La mission de l'Immaculée Conception chez les Yakimas, fut cernée, attaquée et brûlée. De la chapelle, de la maison d'habitation et de toutes les dépendances, construites en bois, il ne resta qu'un tas de cendres.

A cet acte de vandalisme les forcenés ajoutèrent le sacrilège. Ils s'affublèrent des ornements sacerdotaux, et, ainsi parés, organisèrent une ronde satanique autour de la Mission en flammes, dansant, gambadant, et hurlant.

Par un concours de circonstances providentielles, les Pères étaient, en ce moment, en courses apostoliques. Si ces furieux, qui souvent les avaient menacés de mort, les eussent rencontrés, seuls et sans défense, probablement ils eussent accompli sur eux leurs sinistres desseins.

En transmettant ces graves nouvelles à Mgr de Mazenod, le P. Ricard disait, dans des sentiments admirables de résignation :

— Ne vous inquiétez pas trop, cependant, à notre égard. Nous sommes heureux de souffrir quelque chose pour la justice et la sainte cause de Dieu. Le monde nous hait, parce que nous ne sommes pas du monde. Ce qu'il persécute en nous, ce sont les ministres de Jésus-Christ. Donc, réjouissons-nous, au sein de nos si grandes tribulations.

Après avoir détruit les missions chez les Yakimas, les sectaires voulurent infliger le même sort à celle qui se trouvait chez les Cayouses. Plus de quatre cents de ces fanatiques se dirigèrent vers la vallée de l'Umatilla ; mais, non loin de Sainte-Anne, six cents Indiens les taillèrent en pièces, après un vif combat. Les sauvages infidèles, enivrés par leur victoire, se précipitèrent sur la maison des Pères, pour la piller et la réduire en cendres.

L'armée régulière avait de la peine à tenir tête aux naturels, qui, connaissant parfaitement le pays, profitaient de toutes les occasions favorables, pour tenter des coups hardis, imprévus, et souvent couronnés de succès.

Après ces actes d'audace, accomplis parfois en plein jour, ils se retiraient dans les forêts épaisses qui couvraient presque en entier la contrée, et où il était presque impossible de les poursuivre, au risque de s'égarer dans un dédale inextricable de sentiers très étroits, d'être surpris par l'ennemi en embuscade, et d'être massacré sans pitié.

Au mois de mai 1856, le P. Chirouse qui, malgré le danger, n'avait pas quitté le théâtre des opérations militaires, écrivait au P. Ricard :

— Si le Gouvernement ne procède pas mieux, et si les bandes indisciplinées continuent leurs criantes injustices, les troubles dureront longtemps encore. Plusieurs tribus, que nous avons réussi, jusqu'à présent,

à maintenir dans le calme, prendront les armes, à leur tour. Si ce malheur arrive, les têtes seront tellement échauffées, que les Missionnaires, durant plusieurs années, ne pourront rien faire de solide chez les sauvages... Quel spectacle affreux, ici !... Souvent, je ne puis retenir mes larmes, à la vue de tant de ruines et d'atrocités !... Je ne découvre, de toutes parts, que des traces d'incendies, des roches encore rougies par le sang des victimes des carnages commis. Parfois, si l'on rencontre une bâtisse encore debout, elle est pleine de blessés, ou de gens furieux d'avoir tout perdu.

De son côté, le P. Ricard écrivait à Mgr de Mazenod, le 5 juin 1856 :

— Sans cesse de nouveaux meurtres !... Impossible de prévoir quand finira cette boucherie. Tout est bouleversé. Nous ne savons encore ce que nous pourrons faire, à l'avenir, pour ces malheureuses missions. Un moment, nous avons tressailli de joie, à la pensée que la paix allait être conclue. Mais, après une conférence qui a eu lieu, hier, ici, dans notre maison d'Olympia, entre les autorités et deux députés des Yakimas, nous n'avons presque plus d'espoir. Le Gouvernement exige trop, ce nous semble ; et les sauvages n'accepteront jamais les conditions qu'il a posées. Humainement, aucun remède à la situation. Attendons, pourtant, encore. Dieu est riche en ressources ; mais on peut dire que le pays est dans le chaos, et plongé dans de profondes ténèbres, sans compter les crimes continuels qui souillent la face de cette terre infortunée. Priez pour nous, car nous avons bien besoin que le Seigneur nous aide.

§ 4

Apôtre des sauvages et aumônier militaire.

Au milieu de ces difficultés si graves, les Oblats, éprouvés de tant de façons, ne se décourageaient pas.

— Les contradictions, les souffrances, les persécutions sont les signes qui caractérisent les œuvres de Dieu, écrivait le P. Pandosy, le 18 juillet 1856, de la mission même de la Conception, où il était revenu, pour essayer d'en relever les ruines. C'est par la croix qu'il faut triompher. Aussi, au milieu de cette épouvantable tourmente, suis-je resté calme. Bien plus, j'ose dire que je me réjouissais, parce que j'envisageais, comme un temps de bénédictions et de grâces, ces jours qui, à d'autres, auraient paru des jours de deuil. J'ai embrassé avec amour cette croix que notre Immaculée Mère nous a obtenue de son divin Fils, et je m'en promettais une source

de faveurs, pour ces pauvres âmes, au salut desquelles nous sommes venus travailler.

Étant encore au petit séminaire, le P. Pandosy avait vu sa vocation se présenter à lui sous une double forme : celle de missionnaire des sauvages, ou d'aumônier militaire.

— Maintenant, écrivait-il, je suis l'un et l'autre.

Tout en continuant son apostolat auprès des sauvages baptisés, que, par son influence, il avait détournés de la guerre, il s'était rendu au milieu de l'armée régulière américaine, pour offrir le secours de son ministère à ceux qui désireraient en profiter. Officiers supérieurs et simples soldats l'accueillirent avec les plus grandes marques de respect et de confiance. On savait que, grâce à lui, on avait moins d'ennemis à combattre, puisque c'est à lui et à ses confrères qu'on était redevable de la neutralité de plusieurs tribus. On l'entourait donc de prévenances, et on lui laissait toute liberté d'aller et de venir.

Chaque jour, dans le camp, il célébrait la Messe, faisait le catéchisme et un cours d'instruction suivi. Plusieurs, le dimanche, s'approchaient de la sainte Table.

— Mon costume, écrivait-il, est celui que j'ai toujours porté : la soutane et ma grande croix d'Oblat sur la poitrine. Le colonel et les membres de son état-major ont menacé de leur colère ceux qui auraient le mauvais esprit de se formaliser de mon habit, de mes démarches, ou de mes prédications. Les soldats, toutes les fois que je passe, me saluent militairement, comme un officier de l'armée, *as an officer of the army :* c'est la consigne, et ils n'ont garde de l'enfreindre. Le colonel a en moi une entière confiance ; les soldats rivalisent d'affabilité, et le médecin-major me donne tous les remèdes que je désire pour mes sauvages.

Les engagés volontaires qui n'étaient que des braillards et des gens sans aveu, avaient été rappelés, et leur chef disgracié. Seules les troupes régulières tenaient la campagne. Tout se faisait, dès lors, avec ordre et discipline.

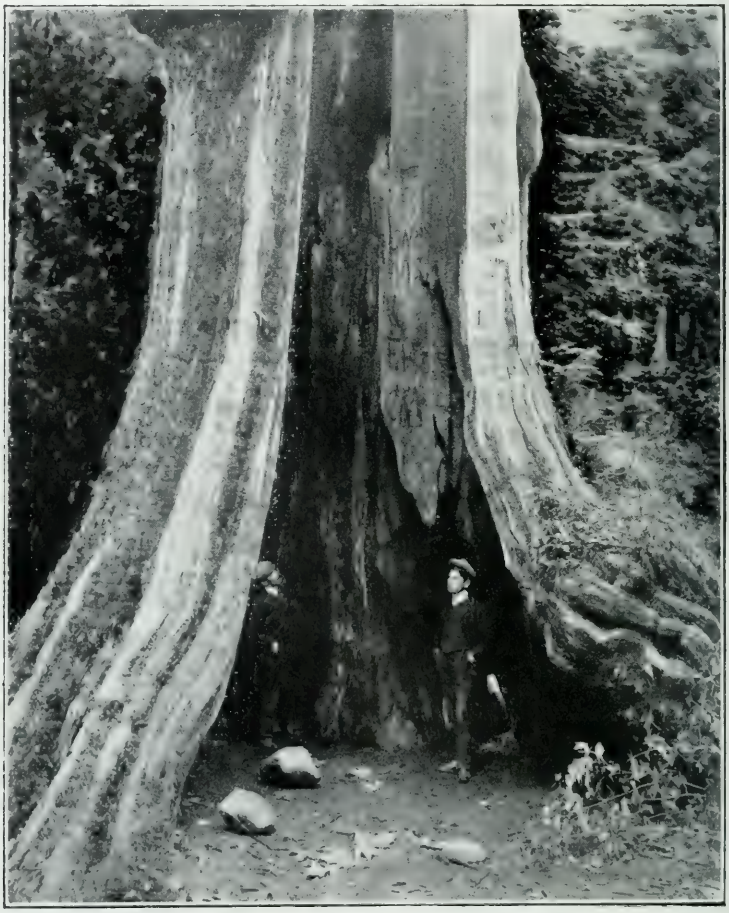
Beaucoup d'officiers regardaient cette guerre comme injuste. On se proposait de corriger les traités, cause de ce conflit sanglant. Avec des conditions moins dures, peut-être les sauvages se soumettraient-ils.

A la fin du mois d'août, cependant, rien n'était encore réglé, et l'horizon restait chargé de nuages.

Il ne tarda pas à s'assombrir davantage encore. Le calme de quelques semaines, dont on avait joui, ne fut qu'une éclaircie entre deux orages. La guerre reprit, et s'étendit même à d'autres régions, demeurées tranquilles jusqu'alors.

Pendant toute l'année 1857, elle se poursuivit, avec des alternatives de succès et de revers. Les hostilités menaçaient de se perpétuer indéfiniment (1).

(1) Sur cette cruelle guerre et ses nombreuses péripéties, lire Bancroft, *History of Oregon*, *Works...*, t. XXIX, ch. xxv, *The Cayuse war*, p. 700-755 ; t. XXX, ch. xv, *Further Indian wars* ; ch. xvi, *Extermination of the Indians*, p. 369-442. Voir aussi *History of the Pacific Northwest Oregon and Washington, by North Pacific History Company*, 2 in-fol., Portland, 1889, ch. XLVI-XLVIII, LII-LVI, t. I, p. 427-459, 550-640.



Un des géants de la forêt, visible encore dans le parc de la ville de Vancouver.
(Voir le texte, pp. 299 et 342.)

CHAPITRE VII

Les Snohomish.

1858-1861

§ 1

Projet de migration vers le nord.

L'année 1858 commença sous de tristes auspices. La secte des Mormons, établie, depuis 1847, près du grand lac Salé, sur le territoire d'Utah, leva, elle aussi, l'étendard de la révolte, et, dans une première rencontre, battit les troupes américaines. Ce succès encouragea les sauvages à continuer la lutte. L'espoir d'un triomphe complet centuplait leurs forces.

— Ah ! s'écriaient-ils, nous combattrons avec plus d'ardeur que jamais. Nous refoulerons tous ces blancs maudits sur le bord de la mer, et nous les y jetterons. Alors, malheur à tous ceux qui auront refusé de nous aider à défendre notre cause.

— La guerre ne paraît pas toucher à son terme, écrivait le P. Chirouse, le 12 janvier. Au contraire, elle promet une longue série de troubles et de carnages.

En face de cette redoutable perspective, il importait de pourvoir à la sûreté de ceux qui, cédant aux conseils des Pères, avaient opté pour la paix.

D'autre part, sur le théâtre de la guerre, l'évangélisation était impossible. Les infidèles, uniquement préoccupés de combats, ne consentaient pas à entendre parler de religion.

— Plus tard, disaient-ils ; quand nous aurons chassé tous les Américains, nous t'écouterons. Maintenant, nous n'avons pas le temps. Notre esprit n'est pas assez calme, pour prier et nous laisser instruire. Lorsqu'on nous aura rendu justice, tu reviendras. Actuellement, tu nous gênes.

Ceux qui se contentaient de repousser ainsi les prêtres, étaient, cependant, les meilleurs. Les autres, plus haineux, sachant que les Missionnaires allaient aussi chez les Américains, pour leur porter les secours spirituels, les accusaient de les trahir, et guettaient le moment propice pour les massacrer.

Si l'on excepte, en outre, le régiment dont le P. Pandosy était l'aumônier, les sentiments de l'armée américaine, où dominaient les protestants

de diverses sectes, n'étaient pas, dans leur ensemble, plus sympathiques aux prêtres que ceux des sauvages. Très souvent, officiers et soldats étaient changés. Les nouveaux venus, ignorant les services signalés précédemment rendus à leurs devanciers par les Missionnaires, se laissaient entraîner par leurs préjugés. Selon eux, il fallait expulser de l'Orégon ces papistes qui soulevaient les tribus sauvages, et ne cessaient de les exciter à la révolte.

Des deux côtés, c'étaient donc des mensonges sans fondement aucun. Si ces calomnies n'eussent présenté qu'un danger pour les Pères, ils n'en eussent pas été affectés. Ils ne craignaient ni le péril, ni la mort, bravée si souvent. Mais leur zèle étant, dans ces régions, neutralisé par les circonstances, et leurs néophytes étant persécutés à cause d'eux, ne devaient-ils pas, sans abandonner ceux-ci, tourner leur apostolat vers les tribus qui en profiteraient, et qui, depuis longtemps, les appelaient de tous leurs vœux ?

Il fut donc résolu que les Missionnaires quitteraient momentanément un pays où leur ministère, malgré leur dévouement, était frappé de stérilité ; et que, pour soustraire les convertis aux mauvais traitements que leur fidélité leur attirait, ils les emmèneraient avec eux, loin du théâtre de la guerre, sur les côtes septentrionales du Puget Sound, près de la frontière de la Colombie britannique.

C'était, ce semble, le seul parti à choisir. Il sauvegardait tous les intérêts. Les Pères continueraient à prodiguer leurs soins à leurs néophytes, et, en même temps, s'occuperaient de l'évangélisation des nombreux païens qui les réclamaient.

§ 2

Attachement réciproque des Missionnaires et des sauvages convertis.

Une lettre du P. Durieu, écrite à cette époque, nous révèle combien étaient doux et forts les liens d'affection unissant les Missionnaires à ceux qu'ils avaient, par leur héroïsme, engendrés à la vraie Foi :

– Malgré tant d'orages et de tempêtes, je suis encore en vie ! *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti*, puis-je m'écrier avec le prophète des douleurs ! Je me suis vu traqué comme une bête féroce, ne sachant jamais si j'aurais un abri pour le lendemain, ou un peu de nourriture pour soutenir mes forces, dans mes courses ininterrompues. J'errais sur la neige, ou sous la pluie qui me trempait jusqu'aux os, de forêts en forêts, de retraite en retraite, exposé à me noyer dans les rivières écumantes, ou à être dévoré par les ours et autres fauves qui pullulent dans les bois. Ce n'est là, qu'un faible tableau de mon existence, durant ces

trois années. Que pouvais-je, alors, faire, sinon de m'offrir à Dieu, pour m'immoler, suivant son bon plaisir ?... J'étais dans un état de mort continuelle !... Et, pourtant, quel bonheur dans mon âme !... Mon cœur débordait de joie !... Non ! je ne changerais pas ma position pour tout l'or du monde !

Souvent les vicissitudes de la guerre séparaient le pasteur de ses ouailles. Alors, c'étaient, de part et d'autre, des adieux touchants.

Prosternés à ses genoux, ses chers néophytes lui disaient :

— Oh ! puissions-nous vite nous retrouver ensemble !... Vois, comme le loup ravisseur rôde furieux autour du bercail. Sans toi, nous serions orphelins, sans lumière et sans consolation ! Tu nous protégeras contre les mauvais sauvages et contre les mauvais américains. Robe noire, reviens ; reviens au plus tôt.

Elle était vive la foi de ces néo-chrétiens. Et comme ils aimaient leur Père, dont ils se sentaient si aimés !

— Vous savez ce que souffre une poule voyant ses poussins menacés par un oiseau de proie, écrivait le P. Durieu à son frère, Sulpicien et directeur au grand séminaire de Lyon. Cette comparaison évangélique vous dépeint, mieux qu'une foule de phrases, ce que mon cœur a éprouvé de déchirements, tant de fois. Non, jamais la plume ne serait capable de décrire ce qui se passait, alors, dans mon âme. Impossible à mon esprit de se détourner de la pensée que mes enfants étaient dans la détresse.

Et quelles naïves prières s'échappaient des lèvres de ses pauvres sauvages, désireux, malgré tout, de garder leur Père au milieu d'eux !

— Oh ! Roi du ciel, s'écriaient-ils. Regarde-nous ! Écoute les supplications ardentes que nous t'adressons, pour celui qui nous a appris à te connaître. Laisse-nous notre Robe noire ! Que sa monture ne sache plus marcher, ou qu'elle ne puisse pas deviner sa route, pour s'éloigner de nous !

— Dieu vous couvrira de son ombre, répondait le P. Durieu, ému jusqu'aux larmes. Si vous êtes fidèles, il saura bien, pendant mon absence, vous dédommager.

Ils persévérèrent ; et même ceux qui ne purent, dans la suite, venir se fixer auprès de la nouvelle mission, n'hésitèrent pas à entreprendre régulièrement de longs et pénibles voyages, pour revoir, de temps en temps, leurs Pères aimés, et se retremper dans la vie surnaturelle par la réception des sacrements.

— Cette affection si tendre que j'éprouve pour ces sauvages, vous étonne peut-être, écrivait encore le P. Durieu à son frère ; mais c'est la divine Providence qui a gravé ces sentiments dans mon âme. Comment n'en serais-je pas persuadé ? Je ne suis content qu'au milieu de ces sauvages, humainement, pourtant, peu attrayants ! Loin d'eux, je ne puis

pas vivre : je languis. Auprès d'eux, je ne crains aucune fatigue, ni aucune souffrance. Ce que d'autres considéreraient comme dur m'est agréable et doux. Voilà certainement l'œuvre de Dieu !

Les autres Pères parlaient de même.

§ 3

Près de la frontière anglaise. — Tulalip.

Sur la côte orientale du Puget Sound, à cent cinquante kilomètres au nord d'Olympia, le gouvernement des États-Unis avait laissé un bel emplacement nommé Tulalip, pour les sauvages de cette région.

Déjà, au cours des années précédentes, les Oblats avaient poussé jusqu'en cet endroit leurs expéditions ; mais ils ne s'y étaient arrêtés que quelques semaines.

Durant l'été de 1858, ils y vinrent avec l'intention de s'y établir. Une maison-chapelle fut rapidement construite, près de l'embouchure de la rivière des Snohomish, point qui leur paraissait le plus accessible aux nombreuses tribus disséminées sur un vaste espace.

La nouvelle de leur arrivée s'étant répandue, une vingtaine de tribus leur envoyèrent des messagers, pour les remercier de s'être approchés ainsi, et les assurer qu'elles ne tarderaient pas à venir, à tour de rôle, pour apprendre d'eux la « vraie prière ». C'était bien, là, ce que désiraient les ouvriers apostoliques.

— Nous ne prétendons pas, en effet, racontait le P. Durieu, fixer tout de suite ces nombreuses tribus autour de nous. Les sauvages sont essentiellement voyageurs. Demeurer longtemps à la même place leur est aussi antipathique que d'être enfermés en prison. Pour commencer, nous n'ambitionnons qu'une chose : leur faire passer, tous les quatre mois, quinze jours, ou trois semaines, à la mission. Nous aurons ainsi, plus que par de simples visites annuelles, la facilité de les instruire solidement. Ces peuplades ont parfaitement répondu à notre appel. Plus d'un tiers se sont ébranlées, dès les premiers mois. Les plus voisines de nous ont fait trois, six et huit lieues ; les autres, de soixante-dix à quatre-vingts kilomètres. Comme la grâce du ciel tombait abondante sur elles, pendant leur séjour ici !... Que d'enfants prodigues versèrent des larmes sur leurs égarements !... Combien renoncèrent aux liqueurs enivrantes, et s'agrégèrent à la Société de Tempérance ! Combien se réunirent à leurs épouses légitimes, qu'ils avaient abandonnées pour vivre avec d'autres femmes !... Tous demandaient des pénitences publiques pour réparer leurs scandales... Dieu, par sa miséricordieuse bonté, remuait les cœurs les plus endurcis !

Et quelle douce joie inondait nos âmes d'apôtres, en ces jours de bénédiction !...

Au moment de leur départ, les prêtres leur disaient :

— Veillez sur vous, maintenant, afin de persévérer dans la vertu. Songez au paradis promis à ceux qui sont fidèles.

Et les sauvages, en leur serrant la main en signe de reconnaissance, répondaient :

Environs de Tulalip.

A l'horizon, le mont Baker, ancien volcan couronné de neiges perpétuelles, et haut de trois mille trois cents mètres. Il est la dernière ramification de la chaîne des Cascades.

— Mais, vous, nos Pères, priez bien pour nous. Demandez au Grand Esprit qu'il nous couvre de sa protection, qu'il nous porte même dans ses bras, afin que nous puissions toujours éviter le péché.

Les Snohomish, eux, résidaient ordinairement auprès de la chapelle. A l'exemple des Pères, ils se bâtissaient des maisons, et les entouraient de jardins. Un centre de population se formait ainsi. Le dimanche, leur nombre s'accroissait considérablement. Baptisés ou catéchumènes, habitant à une distance de dix à quinze kilomètres, se seraient fait un

scrupule de manquer d'assister à la sainte Messe, aux jours d'obligation. Ceux qui étaient plus éloignés, venaient, toutes les deux ou trois semaines, malgré les intempéries des saisons.

Bien des fois, j'ai été attendri jusqu'aux larmes, écrivait le P. Durieu, le 1er septembre 1860, quand ils me saluaient, en arrivant chez nous. Leurs mains glacées par le froid me disaient, plus que de longues phrases, combien ils aimaient « la prière du Grand Esprit ».

Dans l'église des Snohomish, les offices se célébraient comme dans une petite cathédrale. Une douzaine d'enfants, revêtus de soutanes rouges et de blancs surplis, servaient à l'autel avec grâce et intelligence. D'autres, de leurs voix fraîches et argentines, exécutaient les chants latins, aux Messes solennelles.

Dès l'automne de 1859, les Pères avaient commencé à établir une école pour les sauvages. Elle prospéra et fut d'un immense avantage pour l'éducation chrétienne des nouvelles générations.

Infatigables conquérants, ils ne se contentaient pas d'accueillir avec bienveillance ceux qui, répondant à leur appel, venaient à eux. Ils couraient aussi après ceux qui, sourds à leurs pressantes invitations, persistaient dans l'indifférence, ou s'opiniâtraient dans l'erreur. On les voyait remonter les rivières, traverser les montagnes, s'enfoncer dans les forêts profondes, à la recherche des brebis perdues.

Que d'âmes leur doivent le bonheur éternel !

Un coin du pays des Snohomish.

CHAPITRE VIII

Dans l'île Vancouver.

1858-1861

§ 1

Esquimalt et Victoria.

Depuis de nombreuses années, Mgr Demers, évêque de l'île Vancouver et de la Colombie britannique, demandait aux Oblats de l'Orégon de venir l'aider à évangéliser son vaste diocèse. A grand'peine il avait pu trouver quelques rares prêtres, pour former son clergé séculier. Presque tous, les uns après les autres, l'abandonnèrent, et, en 1858, deux seulement lui restaient.

Touché de cette pénurie d'ouvriers apostoliques dans une région où tant d'âmes vivaient dans les ténèbres de l'infidélité, Mgr de Mazenod consentit à y envoyer ses enfants.

Vancouver est une grande île de quatre cent cinquante kilomètres de long et de quatre-vingt-dix à cent vingt-cinq de large, avec une superficie de cinquante mille kilomètres carrés : le dixième de la France.

Entièrement montagneuse, à l'exception des plaines étroites du sud-est et du nord-ouest, elle a des pics s'élevant jusqu'à plus de deux mille mètres de hauteur. Les forêts épaisses qui la couvrent, s'étendent, souvent, jusqu'à la mer.

De ses nombreux fleuves, aucun n'est navigable. Ses côtes capricieusement échancrées sont profondément taillées en forme de fiords. En certains endroits, elles se dressent en falaises rocheuses, contre lesquelles les vagues se brisent écumantes, quand le vent souffle violemment.

L'évêque résidait à Victoria, qui, d'abord, simple fort établi par la Compagnie de la baie d'Hudson, en 1842, commença, quinze ans plus tard, à prendre l'aspect d'une petite ville.

Trois kilomètres à l'ouest, le faubourg d'Esquimalt, à cause de sa rade excellente, était le quartier général de la flotte anglaise du Pacifique avec arsenal, bassins de radoub et casernes. C'est là que Mgr Demers voulut fixer les Oblats. Ils y exerceraient un fécond ministère, et, de ce point, rayonneraient dans toute l'île.

Arrivés durant l'été de 1858, les Pères se mirent, sans tarder, à l'œuvre. En moins de deux ans, ils bâtirent deux chapelles, et se consacrèrent, avec un infatigable dévouement, à l'amélioration morale des nombreux soldats et marins irlandais des navires de guerre. Ils s'occupèrent aussi de l'éducation de la jeunesse. Le succès qu'ils obtinrent, et la confiance des familles qu'ils surent gagner rapidement, les encouragèrent, peu après, à fonder, à Victoria même, pour la population blanche, un collège qui devint bientôt très florissant.

Environs d'Esquimalt.

§ 2

Les Saanich.

Au nord de Victoria et d'Esquimalt, s'étend une presqu'île longue d'une trentaine de kilomètres. Là, habitait la tribu des Saanich. Les Oblats tâchèrent de la convertir. Ce ne fut point sans résultat.

Pendant le mois de mars 1859, ils eurent la joie de voir deux mille de ces sauvages renoncer sincèrement à leurs erreurs, jurer de s'abstenir, désormais, de liqueurs enivrantes, et, comme gage de leur persévérance, rejeter tous les signes de leurs superstitions : amulettes, talismans, fétiches, etc.

Afin de confirmer le bien accompli, le P. Jayol passa, dès lors, une partie de l'année au milieu d'eux. Le P. Blanchet l'aida à construire une

chapelle. Le P. Fouquet, venu récemment de Marseille, consacra aussi à cette peuplade les prémices de son apostolat.

Cette mission donna réellement des consolations à ceux qui s'y dévouèrent. La fatigue était grande, mais, devant la moisson d'âmes qui mûrissait, on redoublait d'efforts, stimulé par l'espérance d'arracher tant d'infortunés à l'enfer.

Les Frères convers secondaient puissamment les Pères, soit pour le catéchisme, soit pour le temporel.

Comme on plaignait, un jour, le Fr. Janin d'avoir à défricher un sol pierreux, il répondit :

— Je vous imite. Cette terre si dure me représente les âmes que vous cultivez. Vous et moi, nous n'aboutissons à un résultat appréciable qu'à la suite de rudes et constants efforts. Mais, en travaillant ainsi péniblement par obéissance et pour la gloire de Dieu, nous sommes certains qu'il coopérera avec nous pour pulvériser ces roches, où germeront, grâce à lui, des fleurs et des fruits de salut.

§ 3

A la découverte.

Trois mois furent employés, au printemps de 1860, à explorer toute la partie septentrionale de l'île Vancouver, dans le but d'y préparer des centres d'évangélisation, et de s'élancer ensuite jusqu'à l'archipel de la Reine Charlotte. La plupart des nombreuses tribus disséminées sur ces vastes espaces, étaient presque entièrement barbares ; quelques-unes même anthropophages.

Le départ des Pères fit sensation, à Victoria. On admirait leur courage, et on les combla d'éloges.

— Ah ! si nos ministres avaient une semblable abnégation ! disaient les protestants ! Mais ils ne vont que dans les sites agréables, où ils espèrent pouvoir se bâtir de belles demeures, et jouir de tout le confortable qu'exige leur délicatesse.

Effrayés pour leurs Missionnaires qu'ils aimaient déjà beaucoup, les Saanich avaient essayé de dissuader les Pères d'un voyage aussi périlleux.

— Redoutant les sauvages du nord, autant que nos aïeux craignaient les anciens Normands, écrivait le P. Fouquet, nos néophytes étaient convaincus que nous serions assassinés, ou réduits en esclavage. Des scènes sanguinaires qui avaient eu lieu, huit jours auparavant, augmentaient leurs appréhensions.

Néanmoins, le départ s'effectua, le 11 avril. Après plusieurs jours, les intrépides apôtres arrivèrent sans encombre à Nanaimo, et, de station en station, atteignirent fort Rupert, à l'extrémité nord-est de l'île. Ils s'avancèrent même plus loin.

Sans autres armes que la croix, ils se présentèrent à ces peuplades qui n'avaient jamais vu de prêtre. Si on excepte quelques endroits, où ils coururent de vrais dangers, partout ailleurs l'accueil fut plutôt sympathique. Les sauvages laissèrent assez facilement baptiser leurs enfants. Plus de six cents de ces petits êtres furent ainsi régénérés, et plusieurs ne tardèrent pas à entrer dans le royaume céleste, où ils intercédèrent pour leurs malheureux parents.

— En dix mois, écrivait le P. Fouquet, le 13 décembre 1860, j'ai visité une soixantaine de camps, ou campements. J'ai voyagé trente jours en canot, à la merci des vents et des tempêtes ; vingt, à pied ; quatorze, à cheval ; douze, en bateau à vapeur. Mon confrère et moi nous avons eu la consolation d'amener, à conclure la paix, douze tribus qui, de temps immémorial, ne cessaient de se combattre avec acharnement.

Peu après, les Pères Jayol et Durieu entreprirent un semblable voyage d'exploration, dans la partie occidentale de l'île. Les Saanich essayèrent aussi de les détourner de la pensée d'exécuter ce projet, en leur assurant que les sauvages de ces contrées, très adonnés à la boisson, ne les recevraient pas bien.

— Si nous attendions, répondirent-ils, que les infidèles fussent bons, pour aller à eux, nous n'irions jamais.

Cette remarque si juste frappa les Saanich, en les forçant de se rappeler ce qu'ils étaient eux-mêmes, avant l'arrivée des Oblats. Loin de continuer à s'opposer à leur départ, plusieurs s'offrirent à les accompagner.

Contrairement aux prévisions, les sauvages de l'ouest, en général, accueillirent assez bien les Pères. Ils écoutèrent leurs avis, et beaucoup promirent de renoncer aux liqueurs enivrantes.

Instruit des dangers courus par les Missionnaires, des privations de tout genre qu'ils avaient subies, et du désintéressement absolu qui les poussait à se sacrifier ainsi pour des sauvages grossiers et cruels, un officier de la marine anglaise dit, un jour, au P. d'Herbomez :

— Je constate que vous ne travaillez pas pour de l'argent, et vous ne cherchez d'autre joie que celle du devoir accompli. Nos ministres sont dans une position fort différente de la vôtre : rien ne leur manque ; ils vivent dans une luxueuse oisiveté, et ne se soucient guère du reste.

Un publiciste protestant exposa longuement, dans un article de journal paru à Victoria, le contraste entre la négligence des ministres

anglicans, si richement dotés, et le zèle infatigable des Missionnaires catholiques, aucunement rétribués :

— Les deux mille Indiens au milieu desquels je réside, disait-il, s'enivraient fréquemment, il y a dix-huit mois, et commettaient des meurtres, avec des raffinements de férocité, dont le simple récit ferait frissonner d'épouvante... Aujourd'hui, on ne les reconnaîtrait plus. Ils se sont volontairement interdit les liqueurs fortes, source de tant de désordres et de calamités. Les chefs de tribus punissent ceux qui s'enivrent. Aussi les assassinats et les autres crimes sont-ils, chez eux, maintenant, extrêmement rares. Or, je le demande, à qui est dû ce merveilleux changement ? Les prêtres catholiques ont acquis, par leur zèle et leur dévouement, une telle influence sur ces hommes, jadis si cruels, que ceux-ci, à la suite de leurs prédications, se sont corrigés de vices invétérés. Bien plus, ces sauvages, auparavant si cupides et si désœuvrés, se sont imposé des privations, et ont travaillé, de leurs mains, pour construire une belle église, capable de contenir un millier de personnes. Chaque dimanche, ils la remplissent. Mes amis du district de Saanich fourniraient des témoignages aussi péremptoires de la transformation analogue qui s'y est opérée... Élevé moi-même dans l'église officielle d'Angleterre, oserai-je demander au seigneur évêque anglican de Victoria, où, malgré ses opulentes dotations épiscopales, il pourrait me montrer des ouailles aussi dociles à sa voix, aussi fidèles à leurs devoirs religieux, en un mot aussi morales que ces prétendus païens ? Quand mes ressources me le permettront, j'enverrai un détachement de ces païens, si édifiants, convertir les bandes de voleurs, dont fourmille la nation qui prône si haut sa parfaite honorabilité (1).

(1) *The British Colonist*, du 26 mars 1861.

Dans l'île Vancouver.

Les forêts de l'île Vancouver descendant jusque sur le rivage, et même plongeant dans l'eau.

CHAPITRE IX

En Colombie britannique

1859-1861

§ 1

Projet d'évangélisation.

Dès les premières années de son séjour en Orégon, le P. Ricard avait jeté les yeux sur la Colombie britannique, pensant que les Oblats auraient, là, un champ immense à défricher et un bien réel à accomplir.

— Dans ces régions, écrivait-il, le 30 août 1850, au Supérieur général, les sauvages sont en nombre considérable, et forment des tribus importantes. On les dit assez féroces. Leur réputation de barbarie vient surtout, je crois, de leur usage, encore en vigueur, de tuer une foule d'esclaves, quand meurt un grand chef, afin que ses serviteurs l'accompagnent dans l'autre vie. Mais ce n'est pas la soif du sang qui les pousse à cet acte de cruauté : c'est une charité mal entendue envers le défunt... Aucun prêtre n'a mis encore le pied sur leurs terres. Ne serions-nous pas destinés à leur apporter la bonne nouvelle de l'Évangile ?

Sept ou huit ans, néanmoins, devaient s'écouler, avant qu'il fût possible aux enfants de Mgr de Mazenod d'exercer leur zèle dans cette contrée, à elle seule presque aussi vaste que la France, car elle s'étend sur plus de mille kilomètres du sud au nord, entre les quarante-neuvième et soixantième degrés de latitude.

Quel tableau ravissant elle offre au touriste !

Au fond, une chaîne de montagnes altières, élevant jusque dans les nues leurs cimes couronnées de neiges perpétuelles. En avant, sur les contreforts de ce cadre gigantesque, des forêts touffues, aux arbres plusieurs fois séculaires, et dont la sombre verdure se détache vivement sur la blancheur immaculée des glaciers lointains.

Plus bas, de riantes vallées ; des gorges profondes, traversées par de belles et larges rivières ; puis, des lacs magnifiques, dans des sites extrêmement pittoresques, et de gras pâturages, émaillés de fleurs.

Ce n'est pas sans motif qu'on l'a surnommée la Suisse de l'Amérique.

Après dix années de souffrances et de fatigues passées en Orégon, la santé déjà chancelante du P. Ricard avait été complètement ébranlée, et on avait dû le rappeler en France, au mois de juin 1857.

Son successeur, le P. d'Herbomez, poursuivit la réalisation de ses projets, au sujet de la Colombie britannique. Le temps pressait, et il importait de prévenir l'arrivée des ministres de l'erreur. Mgr Demers, dont le clergé séculier ne se composait que de deux prêtres suffisamment occupés à Victoria, suppliait les Oblats de se charger spécialement de la partie continentale de son trop vaste diocèse.

Leur zèle n'aurait pas à se limiter aux tribus sauvages plus nombreuses, cependant, que celles de l'Orégon ; mais ils devraient aussi créer des paroisses pour la population blanche, qui augmentait sensiblement, depuis la découverte des mines d'or : Canadiens, Métis, Irlandais, Français, Italiens, Espagnols et Mexicains y accouraient. Assurément, la plupart n'étaient pas très fervents, mais tous désiraient des Missionnaires, et se plaignaient de n'en pas rencontrer.

— Dès maintenant, je vais y envoyer quelques-uns des nôtres, écrivait, d'Esquimalt, le P. d'Herbomez, le 6 avril 1859. Ils prépareront les voies, sonderont les dispositions des sauvages, et se mettront en relation avec les Canadiens et les Européens.

§ 2

Sur les bords du lac Okanagan.

Pour pénétrer dans la Colombie britannique, à une époque où nulle route encore n'était tracée, les Oblats n'avaient rien de mieux à faire

que de s'engager dans la vallée du principal de ses fleuves : le Fraser.

Au mois de juillet 1859, ils le remontèrent, en canot, jusqu'au fort Hope, pendant près de cent cinquante kilomètres. Puis, ils traversèrent une chaîne secondaire de montagnes, par des sentiers presque impraticables, et, en cinq jours de chevauchée périlleuse, arrivèrent au fort Thompson, chez les sauvages Shoushouapes, établis entre le grand lac du même nom, *Great Shuswap lake*, le lac Kamloops, et le lac Okanagan, à plus de trois cents kilomètres, dans l'intérieur des terres.

— Nous entreprenons une œuvre difficile, sous tous les rapports, écrivait le P. Richard ; mais aussi quel bonheur d'implanter le royaume de Dieu, en ces contrées !

Après de multiples recherches, le 8 octobre 1859, ils choisirent un emplacement vers le milieu de la rive orientale du lac Okanagan, à l'Anse au Sable, au bas d'une vallée des plus fertiles, en apparence. Ils élevèrent leur modeste demeure dans la plaine, contre une petite côte exposée au soleil, et qui l'abriterait contre le vent. Leur chapelle fut dédiée à l'Immaculée Conception.

La nouvelle de leur installation s'étant répandue, plusieurs familles canadiennes accoururent se fixer près d'eux.

Dans le courant de l'année suivante, leur chiffre s'accrut, car le bruit se propagea que des mines d'or venaient d'être découvertes, dans les environs immédiats du lac Okanagan. Plusieurs centaines de catholiques se groupèrent ainsi bientôt autour des Pères.

Il y avait, en outre, dans un rayon relativement restreint, plus de deux mille sauvages.

Sur l'état de dégradation de ces pauvres infidèles, voici ce qu'écrivait le P. Fouquet au P. Tempier :

— Une immoralité qui aurait fait rougir Sodome et Gomorrhe, Rome païenne et Constantinople la Turque ! Ces infortunés avaient appris, par le contact de quelques chercheurs d'or, le malsaine de la société, à joindre, à leurs grossiers vices d'autrefois, tous les immondes raffinements que porte avec elle l'écume dégoûtante d'une civilisation corrompue... Des hommes sans conscience leur vendaient un infect mélange d'alcool, de camphre et de jus de tabac. Ceux qui se livraient à cet infâme trafic, appelaient effrontément ce poison la meilleure des liqueurs... Partout, on ne rencontrait que des sauvages ivres... On les voyait par bandes, autour et jusque dans les places où sont les blancs, se battre et se tuer, en hurlant comme des bêtes féroces... Dans leurs camps, où ils n'avaient rien à craindre des blancs, c'était encore plus horrible... Des parents, des frères même se battaient et se tuaient entre eux... des pères ivres poignar-

daient leurs enfants inoffensifs !... Jugez par là quelle est notre tâche.

Pendant les cinq ou six premiers mois, il sembla aux Missionnaires prêcher dans le désert. Malgré leurs efforts et leur bonne volonté, ils voyaient à peine quelques sauvages s'approcher d'eux. Le P. d'Herbomez leur envoya quelques Saanich convertis. Avec eux, les intrépides apôtres parcoururent les camps échelonnés le long du Fraser. Cette campagne eut un succès extraordinaire. Plus de mille sauvages s'enrôlèrent dans la Société de Tempérance. Les chefs de tribu sonnaient eux-mêmes, pour convoquer leurs sujets aux prières du matin et du soir.

Un tel résultat obtenu en si peu de temps, tient du miracle. Évidemment Dieu coopérait sensiblement à l'œuvre de ses serviteurs.

— Je ne saurais vous dépeindre dans sa vérité et sa beauté, écrivait le P. Fouquet, dans cette même lettre, le consolant spectacle de milliers de sauvages qui, au premier appel de la grâce, sortent, soudain, et de tous côtés, des profondeurs de l'abîme où les entraînaient les vices d'une sauvagerie invétérée, unie à l'affreuse corruption des rebuts du monde civilisé... La transformation est subite et complète. Là où il y avait cent ivrognes, souvent il n'en reste pas un seul... Sous le rapport de la moralité, changement non moins radical. On nous répète : *Squaws are all leaving the white men, and there is the greatest excitement :* les sauvagesses de mauvaise vie quittent toutes les blanes ; cela cause le plus grand émoi... Et quelle ardeur montrent nos néophytes, pour s'instruire de la religion !... Je pourrais, à cet égard, vous citer les traits les plus édifiants. Ce sont des prodiges de la grâce !...

§ 3

Missions du fort Hope, du fort Yale et de Sainte-Marie.

Si, dans les établissements à fonder, les Missionnaires devaient être, tour à tour, prédicateurs, bûcherons, architectes, maçons, menuisiers, tailleurs et jardiniers, pour atteindre successivement tous les camps des sauvages disséminés sur de grandes distances, il leur fallait aussi être des cavaliers excellents. Impossible, en effet, de visiter à pied tant de peuplades, si éloignées les unes des autres, le long des rivières, sur le bord des lacs et sur les plages de la mer.

— J'avoue, écrivait le P. d'Herbomez, qu'à mon arrivée dans ce pays, je n'étais pas très habile, en fait d'équitation. Ce ne fut pas sans crainte que, pour la première fois, j'enfourchai un de ces chevaux, à demi indomptés, et dont l'agilité égale celle des chevaux arabes. Je tremblais !... Mais, dans l'alternative d'user mes jambes ou celles de mes chevaux, je pris la ferme résolution, coûte que coûte, d'apprendre à me

tenir à cheval... Pour m'encourager, on me dit que nul n'est bon cavalier, s'il n'est tombé trois fois... Je vis qu'il y avait en cela quelque vérité... Je tombai quatre fois... sans me casser la tête, bien entendu, car, si ce malheur me fût arrivé, une fois seulement, c'était fini !

Être parfait cavalier, outre les autres qualités énumérées précédemment, ne suffisait pas encore.

— De plus, et que ceci ne scandalise personne (car ce n'est pas tant par amusement que par nécessité, que le Missionnaire exerce ce métier), il doit être aussi un bon chasseur. Oui, s'il ne veut pas mourir de faim, au milieu même de l'abondance, qu'il sache, à l'occasion, tirer un coup de fusil, pour tuer un canard, une poule, une dinde de prairie, un lapin, un chevreuil, un loup, ou un ours, qui constitueront son souper et celui de ses compagnons. N'en soyez pas étonnés : dans nos voyages, nous n'avons souvent, pour provision de bouche, que ce que nous procure notre fusil. Aussi, vivons-nous au jour le jour, selon le conseil de l'Évangile, et, si nous avons des jours d'abondance, il en est d'autres où nous jeûnons, sans rien à nous mettre sous la dent. Alors, que faire ?... On s'imagine avoir soupé, et l'on se couche... avec l'espérance que le lendemain sera meilleur.

Est-ce là tout ce qui est requis pour un Missionnaire ?... Pas encore.

— J'ajouterai qu'il doit aussi être bon médecin. Que ce mot ne vous épouvante pas. Dans ces régions, pas n'est besoin d'avoir traîné longtemps sur les bancs des Universités officielles, ou d'avoir fréquenté les amphithéâtres de dissection, pour être regardé comme le meilleur docteur du monde. Il suffit, pour cela, de savoir administrer, au moment opportun, une ou deux purgations... tout comme dans notre vieille et savante Europe, au temps du gai Molière et de l'ineffable Monsieur Purgon, d'inoubliable mémoire... Quand un sauvage ne mange pas, le cas est très grave : tous ses parents et amis sont convaincus qu'il va mourir ; mais, dès qu'un sauvage est bien purgé, il recouvre instantanément un formidable appétit... et, dès qu'il peut manger, la guérison est complète... Plusieurs cures de ce genre ont stupéfié les Indiens, et m'ont acquis la réputation d'un docteur émérite. Je me soucie peu de la gloriole, mais elle m'a servi d'introductrice auprès des âmes : c'est l'essentiel. La lancette ne nous est pas moins utile : la petite vérole ayant éclaté à Victoria, les Oblats ont vacciné plus de dix mille sauvages, tandis que les ministres se tenaient prudemment à l'écart.

Pour eux-mêmes surtout, les Pères auraient dû être médecins, car leur zèle était de nature à altérer promptement les plus robustes santés.

Le P. Grandidier, par exemple, en la solennité de Noël, célébra la Messe de minuit au fort Yale, et la Messe du jour au fort Hope. Or, plus

de vingt kilomètres séparent ces deux postes. La seule voie de communication entre eux était le Fraser, si rapide qu'on ne le descendait, ou qu'on ne le remontait pas sans péril. Le Père faisait ce trajet en canot découvert, par un froid très piquant.

Une autre fois, pour complaire à une tribu qui désirait sa visite, il partit, à cinq heures du soir, après une grande journée de fatigue, et voyagea, plusieurs heures de la nuit, par un temps affreux : vent, froid, pluie et neige !... Parvenu au camp, il prêcha longuement, organisa la

Les gorges du Fraser, près de Yale.

Société de Tempérance, baptisa de nombreux enfants, et ne termina que vers trois heures du matin. Sans prendre de repos, il rejoignit son poste, où il arriva, plus mort que vif. Le lendemain, il repartait pour une autre expédition apostolique.

Les autres Pères ne s'épargnaient pas davantage. Malades, ou convalescents, ils entreprenaient souvent des courses très fatigantes, qu'on aurait pu taxer d'imprudences, si les besoins des âmes n'avaient été si pressants.

Au fort Hope et au fort Yale, situé sur le Fraser, le P. Grandidier se dépensait sans compter.

— Il sut si bien fixer les sauvages sur le bon chemin, écrivait le P. Fouquet, que, depuis lors, ils ne s'en écartèrent plus. Chaque dimanche, leur église se remplissait, débordait même. Les blancs ne pouvaient en croire leurs yeux, ni leurs oreilles. Au lieu des cris féroces des sauvages ivres, ils les entendaient maintenant chanter des cantiques, ou réciter des prières. Matin et soir, tous, au son de la cloche, se rendaient exactement aux exercices pieux.

Irrités de voir leur échapper les gains illicites de leur honteux commerce, les vendeurs de rhum frelaté poursuivirent de leur colère l'auteur de cette transformation. Leur fureur alla jusqu'à les pousser, le jour de Pâques, à lui jeter des œufs pourris à la face. La population en fut indignée Blancs et sauvages protestèrent énergiquement, et menacèrent d'un sévère châtiment les misérables capables de pareils attentats.

Son Excellence le Gouverneur de la Colombie, Sir James Douglas, encadré du juge en chef, M. Bigby, et du juge-adjoint, M. O'Reilly, crut du devoir de sa charge, de venir chez le Père, pour l'assurer de sa sympathie et le féliciter du succès de sa campagne en faveur de la Tempérance, de l'ordre social et de la civilisation.

Peu après, ce haut magistrat réunit les Indiens, pour les exhorter à écouter toujours le prêtre.

— Confiez-vous en lui, leur dit-il, en concluant, car il vous enseigne la vérité, ne vous donne que de bons conseils, vous indique le chemin du ciel, et vous rendra bons.

A l'instigation du P. Grandidier et sous la direction du Fr. Janin, les sauvages du fort Hope, du fort Yale et du voisinage, commencèrent, alors, à se bâtir des maisons, comme le faisait la population blanche. Ce ne fut pas un enthousiasme éphémère, car, deux ans plus tard, un journal, organe des Méthodistes, ne pouvait s'empêcher de reconnaître leur persévérance et leurs progrès.

Nous avons constaté en ces endroits, écrivait l'un des rédacteurs, les heureux fruits du zèle des Missionnaires catholiques. Ils ont persuadé aux Indiens de s'abstenir de liqueurs enivrantes, et ont mis ainsi un terme aux désordres causés par l'abus des boissons. De plus, ces sauvages, autrefois si dégoûtants, sont maintenant remarquables par la propreté de leurs habits, l'aisance dans laquelle ils vivent, le confort de leurs habitations et la politesse de leurs manières (1).

Un établissement fondé vers la même époque, et qui devait acquérir

(1) *The British Columbian*, 3 juin 1863.

bientôt une grande importance, fut la mission Sainte-Marie, dans un très joli site, sur la rive droite du Fraser, presque à égale distance du fort Hope et de l'embouchure de ce beau fleuve. On y annexa, peu après, pour les jeunes sauvages, une école industrielle, qui fut un moyen très puissant de civilisation et d'amélioration morale.

Plus de douze mille Indiens furent visités et évangélisés. Plusieurs milliers s'agrégèrent à la Société de Tempérance, et en observèrent fidèlement les prescriptions. Tous les autres se convertirent dans la suite, et devinrent des chrétiens exemplaires par leur piété et leur régularité. Le bien si considérable opéré en eux par les Oblats fut attesté même par les historiens protestants (1).

New-Westminster.

§ 4

New-Westminster.

Avant de se perdre dans l'Océan, le Fraser se divise en deux branches longues d'une vingtaine de kilomètres. Près du sommet de son large delta, dans les eaux duquel les gros navires pénètrent, et sur une petite colline qui domine la rive droite, s'élève la gracieuse ville de New-Westminster. Elle est actuellement unie par des lignes de tramways électriques à la grande cité de Vancouver, que l'on commença à bâtir, en 1885, quelques kilomètres au nord-ouest, sur le bord d'un magnifique golfe, le *Burrard Inlet*.

(1) Cf. Alex. Begg, *History of British Columbia from its earliest discovery to the present time*, in-8°, Londres, 1894, sect. IV, chap. XI, pp. 478, 480, 482, 484.

Les deux villes s'accroissant, chacune de leur côté, n'en feront bientôt qu'une, et cette agglomération compte déjà plus de deux cent mille habitants. On y admire de belles avenues, d'imposants monuments, de luxueux hôtels et des *skyscrapers*, ou gratte-ciel, maisons géantes de quinze à vingt étages.

Jusqu'en 1859, le mamelon sur lequel s'appuie New-Westminster, était couvert d'une épaisse forêt aux arbres gigantesques, ayant de quatre-vingts à cent mètres de haut, sur cinq ou six mètres de circonférence à la base.

Attirés par la beauté du site, quelques colons entreprirent, alors, d'attaquer la forêt vierge, et de jeter les fondements d'une bourgade qui, se développant avec une incroyable rapidité, devint bientôt la capitale de la Colombie britannique.

Dans les environs erraient plus de cinq mille sauvages. Pour ceux-ci, comme pour la population blanche qui affluait, les Oblats établirent, le 13 septembre 1860, une mission dont le P. Fouquet fut chargé spécialement.

Ces sauvages n'étaient pas moins dégradés et cruels que les autres. Leur conversion fut aussi prompte et radicale. La grâce coulait abondante, et la bonne semence, répandue dans ces âmes frustes, y germa sous la lumière vivifiante et fécondante de Dieu.

La population blanche fut aussi l'objet des soins éclairés des Pères. Beaucoup de vieux pécheurs, qui ne s'étaient pas confessés depuis trente ans, retrouvèrent la paix de l'âme par la pratique de leurs devoirs.

— De huit à dix mille émigrants sont arrivés dans nos parages, écrivait le P. Fouquet. Notre Congrégation est la seule à l'œuvre ici, et nous avons à combattre la propagande hérétique qui ne manque d'aucune ressource ; mais il est évident que les ministres sont moins estimés que nous. J'ai reçu dernièrement l'abjuration et baptisé l'enfant d'une protestante, qui n'a pas voulu le présenter au pasteur de sa secte. Les soldats de la garnison fréquentent notre église. Le capitaine d'un steamer y communie régulièrement.

Pour assurer la continuation et l'augmentation de ce bien, les Oblats construisirent à New-Westminster, en 1861, deux églises et un commencement d'hôpital.

Ce courant d'émigration ne cessa de s'accentuer. En trois ans, le nombre des colons monta à vingt-cinq mille.

Ainsi l'établissement de New-Westminster devint de plus en plus important. Peu de temps après, les Oblats y ouvrirent, pour l'éducation des jeunes gens de bonne famille, un collège qui prospéra.

La Colombie britannique fut entièrement confiée à leur zèle, quand, en 1863, érigée en vicariat apostolique distinct, elle eut à sa tête le P. d'Herbomez, sacré évêque de Melitopolis, *in partibus*.

Trois évêques Oblats s'y succédèrent : Mgr d'Herbomez, Mgr Durieu et Mgr Dontenwill. Sous leur vigoureuse impulsion, les progrès de la foi furent tels, que le Souverain Pontife transforma ce vicariat en évêché, puis en archevêché.

Le siège épiscopal passa, alors, de New-Westminster à la ville de Vancouver, qui, *terminus* du chemin de fer transcontinental et port des plus commerçants du Pacifique, allait englober sa voisine. La cathédrale, dédiée à Notre-Dame du Saint-Rosaire, est une grande basilique gothique à trois nefs, que beaucoup de cités européennes seraient fières de posséder.

Outre la Colombie proprement dite, la province ecclésiastique de Vancouver embrasse l'évêché de Victoria et la préfecture apostolique du Yukon, celle-ci également aux mains des Oblats. C'est de Vancouver que Mgr Dontenwill était archevêque, quand le Chapitre général de 1908 l'élut Supérieur général.

Dans un autre volume, nous exposerons, plus en détail, ces développements si consolants de l'évangélisation, en Colombie britannique. Nous ne pouvons que l'énoncer ici. Le synchronisme des événements nous appelle, maintenant, ailleurs.

Vancouver. — La rue Granville,
qui, de la gare du chemin de fer, conduit près de l'église du Saint-Rosaire.

LIVRE HUITIÈME

Aux États-Unis

1842-1861

CHAPITRE I

Premiers travaux.

1842-1851

§ 1

Immigration canadienne.

L'apostolat des Oblats aux États-Unis s'exerça, d'abord, auprès des Canadiens émigrés. Nous avons raconté déjà quelques-unes de leurs excursions dans ces immenses terrains qui, s'étendant à l'est et au sud du diocèse de Montréal, se prolongeaient fort au delà de la frontière, jusque dans les États de New-York, de Vermont, de New-Hampshire et de Massachusetts, où dominaient les hérétiques de tout acabit (1).

Malgré des périls de plus d'une sorte et la misère qui les y guettait, des Canadiens se réfugièrent en ces contrées, après les troubles de 1837.

Dans une ambiance si défavorable, privés d'églises et de prêtres, beaucoup négligèrent leurs devoirs les plus essentiels. La foi survivait encore, mais comme les pâles rayons d'une lumière défaillante, parmi des nuages amoncelés... Et que de brèches à la morale ! Combien qui se mariaient devant les ministres de n'importe quelle secte, ou même seulement devant l'officier civil ! Que seraient les enfants nés de telles alliances et croissant au milieu d'une telle indifférence religieuse ?

Les missions prêchées par les Oblats ramenèrent au bercail ces brebis perdues, et eurent même une influence heureuse sur les hommes étrangers à nos croyances. Plusieurs de ceux-ci y ayant assisté, conçurent de l'admiration pour le catholicisme.

Bien plus, ayant expérimenté que les gens à leur service étaient meilleurs, lorsqu'ils fréquentaient les sacrements, maints patrons, entrepreneurs, ou chefs d'emploi les engageaient à se présenter régulièrement au tribunal de la pénitence, et allaient, parfois, jusqu'à les menacer de les chasser, s'ils refusaient obstinément.

(1) Pour ce livre huitième, voir la carte p. 4.

Même les pontifes de l'erreur s'amadouaient. Non seulement plusieurs ne déblatéraient plus contre la confession, mais ils en proclamaient ouvertement la nécessité.

— Je n'entends pas, déclarait hautement l'un d'eux à ses ouailles, que vous osiez participer à la Cène, sans préparation. Gravez dans votre mémoire l'avertissement de l'apôtre Paul : « Que chacun s'éprouve. » Donc que personne ne s'approche de l'autel, sans m'avoir dit, au préalable, un petit mot à l'oreille. Et vous savez quelles confidences intimes implique ce petit mot.

L'adepte d'une des innombrables sectes qui pullulaient, qualifia, un jour, son pasteur, de « révérend ».

— Quelle prétention ! s'écria un ministre anglican, froissé dans sa dignité. Sachez qu'il n'y a de révérends que *nous* et les prêtres catholiques. Ceux de l'espèce du vôtre n'ont aucune autorité légitime. Qui donc les a envoyés travailler dans la vigne du Christ ?

Plus instruit, le malheureux, ainsi interpellé, aurait victorieusement rétorqué l'argument, en demandant à l'anglican qui l'avait envoyé lui-même. Assurément ce n'était pas le Vicaire de Jésus-Christ.

Un autre de ces « révérends ministres » ne parlait des prêtres romains qu'en les appelant ses « chers confrères ».

Ce titre de prêtre, qui jadis équivalait, sur leurs lèvres, à une injure, leur semblait maintenant des plus estimables, et volontiers ils se l'attribuaient.

Leur gloire était de se confondre, aux yeux du public, avec ces papistes, autrefois si honnis. Ils s'affirmaient membres de l'Église catholique, la seule véritable, et dont l'Église américaine était, selon eux, une portion : *American branch of the catholic Church.*

Grâce au zèle des Oblats, des chapelles s'élevèrent en divers endroits, et se garnirent des objets nécessaires à la beauté du culte divin. Ainsi s'établirent des centres d'évangélisation, germes de futures paroisses. Des bibliothèques populaires se fondèrent aussi, afin de neutraliser l'action des Sociétés bibliques, par la diffusion des livres de controverse et de piété.

On ne tarda pas à constater le résultat de tant d'efforts : les fidèles devinrent meilleurs, et des hétérodoxes se convertirent, dans des circonstances touchantes, qui manifestaient clairement la sincérité de leur retour à Dieu.

Témoin ému de ces progrès étonnants, un évêque écrivait à Mgr de Mazenod, le 26 décembre 1845 :

— Vos Pères font des prodiges... J'en bénis le ciel, et vous remercie de nous avoir réservé des hommes aussi précieux.

L'assurance de trouver les secours religieux, et la perspective d'arriver plus facilement à la fortune, ou à l'aisance, dans un pays où l'industrie, sous toutes ses formes, se développait si rapidement, amena, les années suivantes, de nouveaux flots d'émigrants. Ce mouvement ne s'arrêta pas, et il a tellement continué, que, de nos jours, on compte presque autant de Canadiens dans les États-Unis de l'est, que dans le Bas-Canada.

Nul ne prévoit quand prendra fin cet envahissement pacifique, ni quelles en seront les conséquences. Mais, avant qu'y fussent constituées les paroisses si prospères qu'on y admire actuellement, et à la création desquelles ils contribuèrent pour une si large part, les Oblats, pendant de nombreuses années, visitèrent régulièrement, et à brefs intervalles, ces groupes de fidèles qui, sans eux, auraient risqué d'être noyés dans la masse des hérétiques.

Durant ces courses, les Pères logeaient où ils pouvaient. Lorsqu'ils n'avaient pas de chapelle, ils assemblaient les gens dans des salles de dimensions suffisantes, ou, à leur défaut, dans des hangars.

Missions bien méritoires !

Dès quatre heures du matin, commençaient les réunions, car les ouvriers qui, en majorité, composaient l'auditoire, devaient, à six heures, rentrer aux manufactures, sous peine de renvoi.

Pendant la journée, prédication aux femmes; catéchisme aux enfants; visite aux malades.

A sept heures et demie du soir, exercice principal, après lequel les confessions des hommes se succédaient jusqu'à minuit.

Et cela, des semaines et des mois, sans un jour de repos, avec une nourriture grossière, et quatre heures seulement de sommeil sur vingt-quatre.

Comment réparer ses forces épuisées par un travail si rude et sans interruption ? Mais les consolations spirituelles que goûtaient les vaillants apôtres, leur faisaient oublier ces incessantes fatigues. Ils tressaillaient d'une profonde joie, en constatant que Dieu se servait de leur ministère, pour affermir dans la foi tant d'âmes chancelantes, et pour en préserver tant d'autres du crime de l'apostasie.

§ 2

Extension de l'apostolat.

Cette œuvre de régénération et de persévérance, ils l'accomplirent non seulement dans les États de l'est, mais beaucoup plus loin, même dans ceux du centre : dans l'Illinois, par exemple, au diocèse de Chicago, alors récemment érigé, entre les rives du lac Michigan et celles du Mississipi.

CHAPITRE II

Buffalo

1851-1861

§ 1

La Queen City of the lakes.

Fondée en 1801, à l'extrémité orientale du lac Érié, là où le Niagara s'en échappe, à une trentaine de kilomètres en amont des fameuses chutes, la ville de Buffalo qui avait quarante-deux mille habitants, en 1850, en compte maintenant dix fois plus.

Ses rues larges, plantées d'arbres, bien pavées et se coupant la plupart à angles droits, sont tracées sur un sol qui s'élève en pentes douces. En certains endroits, on jouit d'un superbe panorama.

Une quinzaine de lignes de chemins de fer apportent en abondance, sur ses quais de plus de vingt kilomètres de longueur, toutes sortes de produits : céréales, farine, bétail, madriers, poutres, fer, houille, pétrole, etc. Elles alimentent ainsi son commerce qui est très considérable. Ses manufactures ne le sont pas moins, car elles ne le cèdent en importance qu'à celles de New-York, et de très nombreux ouvriers travaillent dans ses chantiers de construction de navires.

Ce n'est donc pas sans motif qu'on l'a surnommée la Reine des lacs, *Queen City of the lakes.*

§ 2

Le Collège.

Sur la demande de l'évêque, Mgr Timon, qui désirait leur confier trois œuvres, un collège, le grand séminaire et une paroisse, les Oblats y arrivèrent, le 21 août 1851. Le premier de ces établissements était à créer de toutes pièces ; le second serait annexé au premier, et le troisième ne possédait encore qu'une misérable petite chapelle en bois, sans aucun style, sorte de hangar pouvant contenir à peine une centaine de personnes,

Au commencement de septembre, les Pères ouvrirent le collège dans un local provisoire, aménagé en toute hâte ; mais, le 16 juillet 1852, grâce à une forte somme que Mgr de Mazenod et le P. Tempier leur expédièrent de Marseille, ils achetèrent un vaste terrain carré ayant plus de trois cents mètres sur chaque côté.

Le percement de trois rues le diminua un peu, dans la suite, mais en augmenta très sensiblement la valeur.

Il se trouvait en bordure sur la *Porter Avenue*, aux longues files d'arbres et aux plates-bandes marginales gazonnées. C'est encore l'une des plus belles artères de Buffalo. Ce terrain, alors presque à l'une des extrémités de la ville, est maintenant dans l'un des plus magnifiques quartiers. Il comprenait bâtisses et dépendances, cours, jardin et verger. Le tout coûta plus de quatre-vingt mille francs, et fut entièrement payé par la Congrégation, en versements successifs.

Des réparations aux constructions déjà existantes, les approprièrent aux exigences d'un collège.

En octobre, une cinquantaine de prêtres y firent leur retraite. Une autre fois, les Curés de deux diocèses s'y réunirent pour suivre ensemble les saints exercices.

Le choléra ayant éclaté peu après, il n'y eut, d'abord, que peu de pensionnaires. Un des motifs qui détournait aussi certaines familles d'y envoyer leurs enfants, était que la vieille maison, alors collège, jusqu'à ce qu'il fût possible de la renverser, pour en bâtir un plus confortable, avait été connue auparavant sous le nom de *Old poor house*, parce que la bienfaisance administrative l'avait louée en faveur des pauvres sans toit.

Néanmoins, le chiffre des élèves augmenta. Ils s'attachèrent à leurs maîtres, et leur donnèrent pleine satisfaction par leur piété, leur discipline, leur amour de l'étude et leurs progrès.

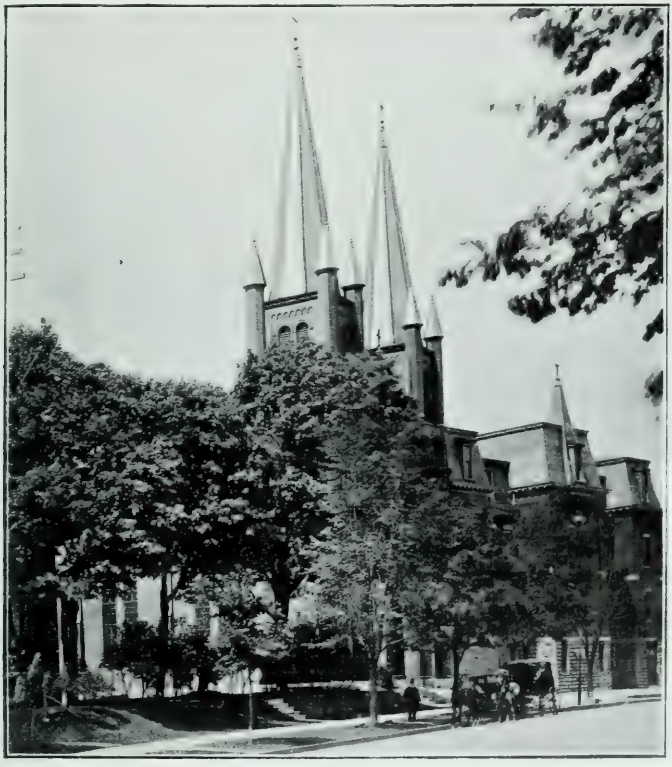
Nonobstant les difficultés inévitables du début, le collège de Buffalo, par sa prospérité, eût été, aux États-Unis, le digne frère de celui d'Ottawa au Canada, avec une part plus large à l'élément anglais. Mais, après quatre ans, les Pères y renoncèrent momentanément, pour se consacrer, de préférence, aux missions qu'on leur demandait de tous côtés. Les catholiques du diocèse et les protestants eux-mêmes le regrettèrent.

— Plusieurs de nos élèves, maintenant hommes, se distinguent dans les plus hautes carrières, écrivait, plus tard, le P. Chevalier. J'ai eu occasion d'en rencontrer, dans le cours de mes voyages. Ils se souviennent toujours avec bonheur des années passées parmi nous. De plus, les vingt et un prêtres sortis de nos mains, à Buffalo, honorent leur état et consolent l'Église.

§ 3

La Holy Angels' Church.

Dès le mois d'octobre 1852, les Pères transformèrent en église publique l'une des bâtisses existant sur leur terrain. Mgr Timon leur accorda les droits paroissiaux. Dédiée aux Saints Anges, la *Holy Angels' Church* fut le théâtre d'un bien immense opéré au sein d'une population qui, avant l'arrivée des Oblats, souffrait d'une extrême misère spirituelle.



Buffalo. — Église des Saints-Anges et maison des Oblats.

L'accroissement constant des fidèles nécessita bientôt la construction d'un temple plus vaste. Durant l'été de 1856, on en jeta les fondations. Trois ans après, l'évêque diocésain, assisté de Mgr Guigues, bénit solennellement l'édifice, le 10 mai 1859, deuxième dimanche après Pâques, en présence d'une foule recueillie et satisfaite.

Longue d'une cinquantaine de mètres et large de vingt, cette église, d'améliorations en améliorations, devint vraiment belle avec ses trois nefs,

son transept, ses voûtes romanes surbaissées, mais élégantes, ses piliers et ses colonnettes dorées, son pavé en mosaïque, ses magnifiques peintures, son orgue puissant et le maître-autel qui est fort riche. Deux jolies tours achèvent la façade principale. On y ajouta, dans la suite, de grandes sacristies et des salles spacieuses pour les catéchismes.

De l'avis unanime, la paroisse des Saints-Anges est actuellement, sous tous rapports, une des plus remarquables de Buffalo.

Simultanément, les Oblats procuraient aux enfants des classes laborieuses une école qu'ils confièrent aux Sœurs Grises d'Ottawa. Six d'entre elles s'y installèrent, le 29 octobre 1857. A la fin de la première année, elles avaient déjà deux cents externes, et d'autres s'annonçaient.

— Il nous faudra bientôt songer à leur bâtir un couvent aux proportions plus amples, écrivait le P. Chevalier, le 27 décembre 1858. Outre l'éducation chrétienne qu'elles donnent, elles se dévouent, en visitant, à domicile, les pauvres et les malades du quartier.

§ 4

Missions dans les milieux anglais.

Débarrassés des soucis du collège, les Pères prêchèrent aux populations de langue anglaise de nombreuses missions et retraites. Toutes furent couronnées de succès ; mais elles étaient extrêmement fatigantes. Du matin au soir, se suivaient les exercices ; puis, commençaient les confessions des hommes qui duraient jusqu'à onze heures et minuit.

Des protestants venaient, d'ordinaire, entendre les instructions. Plusieurs se convertirent et reçurent le baptême.

— En maints endroits, écrivait le P. Chevalier, le 5 janvier 1856, l'enthousiasme général est monté à tel point, que le clergé n'était pas moins subjugué que les simples fidèles. Le bruit de ces triomphes apostoliques se propageait au loin, et les prêtres demandaient à l'envi des missions. L'un d'eux, curé d'une ville de douze mille âmes, consterné d'un refus que nous dûmes lui faire, attendu que nous étions déjà engagés pour tout l'hiver, nous déclara que, s'il ne certifiait pas immédiatement notre arrivée à ses paroissiens, son peuple se révolterait contre lui. Nous avons donc accepté, quittes à prolonger les travaux de cette campagne bien plus que nous ne l'avions prévu.

— Vous décrire une de ces missions, dit le même Père dans une autre lettre, c'est vous les décrire toutes. Inutile de nous préoccuper du succès : il est assuré. En moyenne, nous avons ainsi plus de dix mille communiants, chaque année. Durant la mission, tout ce qu'il y a de catholiques dans le pays, s'approche des sacrements. Les exceptions, quand on en signale,

se réduisent à quatre ou cinq personnes ; mais, le plus souvent, pas une seule qui ne profite de la grâce. Il ne faudrait pas conclure de là que nous travaillons au milieu de gens fervents. En général, la moitié, au moins, n'étaient plus entrés dans un confessionnal, depuis dix, vingt ans et plus. Beaucoup, arrivés à l'âge de vingt-cinq ans, sans avoir fait leur première communion, ne savaient pas un mot de catéchisme. Combien même qui fréquentaient les temples des diverses sectes, et penchaient vers l'hérésie ! Je ne crois pas me tromper, en affirmant que, sans les missions, la moitié de ces populations serait perdue pour le catholicisme.

Buffalo. — Autre façade de la maison des Pères.

Accourant en foule aux exercices, les protestants s'intéressaient fortement à cet exposé lumineux de la doctrine révélée, et surtout aux motifs qu'on leur donnait des pratiques en usage dans l'Église romaine. Tout cela était nouveau pour eux. Sur leur physionomie se lisait l'étonnement de trouver si raisonnable, ce qu'ils croyaient, auparavant, superstitieux et absurde. Leurs préjugés se dissipaient, les uns après les autres, et les obstacles à une conversion définitive s'aplanissaient.

Notons un trait caractéristique de ce singulier auditoire.

A Hammond's port, dans l'État de New-York, l'église dans laquelle avaient lieu les conférences, était, alors, une espèce de pauvre grange

dépourvue de chaises. Ceci ne plaisait guère aux protestants qui aimaient leurs aises. Le second soir, les Missionnaires furent agréablement surpris, en voyant l'église complètement garnie de bancs très confortables. Leur surprise augmenta, quand ils surent que ces sièges luxueux provenaient tout simplement du temple voisin, appartenant à une secte épiscopalienne. Les protestants les avaient décloués, et, sans plus de façon, transportés dans l'église catholique.

Pourtant, les choses ne se passaient pas toujours avec ce calme. A Akron, par exemple, dans l'État d'Ohio, les deux premiers soirs de la mission, une populace effrénée s'attroupa autour de l'église, hurlant et criant :

— Voici le pape !... l'antéchrist !... A bas le pape !...

Le troisième jour, cependant, ces pauvres aveugles rougirent d'eux-mêmes. Peu à peu, ils se décidèrent à venir écouter les instructions, qui laissèrent dans leur esprit une impression des plus salutaires.

De course en course, les Pères de Buffalo étendirent leur champ d'action, des rives du lac Huron à celles du lac Champlain et jusqu'à Philadelphie, sur plus de huit cents kilomètres de longueur.

Cela ne les empêchait pas de franchir aussi, vers le nord, la frontière canadienne, pour évangéliser les Irlandais de l'Ontario.

Au mois de mars 1858, ils y prêchèrent, dans la cathédrale d'Hamilton, une grande mission, à l'issue de laquelle plus de trois mille personnes communièrent. Parmi celles-ci, de cent cinquante à deux cents, âgées de plus de vingt ans, s'approchèrent, pour la première fois, de la Table sainte, et reçurent la confirmation. Plusieurs centaines d'hommes et de jeunes gens s'enrôlèrent, avec un enthousiasme extraordinaire, dans une Association de persévérance, qui fut un puissant moyen pour conserver et développer le bien accompli.

Outre la réparation des confessions mauvaises et la réhabilitation des mariages, cet apostolat très fécond ramenait à la vraie foi, dans ces vastes contrées, une multitude d'âmes à moitié protestantes.

— Ici, écrivait l'un de ces ouvriers infatigables, on compte, et l'on a raison de compter, comme hérétiques ou infidèles, ceux qui ne fréquentent pas l'église catholique. Il est incontestable que tous les enfants de parents qui vivent dans l'indifférence religieuse, sont élevés dans le protestantisme, car, ne distinguant plus entre la véritable église et les sectes dissidentes, pratiquement ils apostasient. Nos efforts tendent à remédier à ce mal déplorable. Bénissons Dieu qu'il se serve de nous, pour opérer cette régénération, dans un pays, où les esprits, assoiffés d'indépendance, se préoccupent plus de l'argent que des choses éternelles.

CHAPITRE III

Plattsburg.

1853-1861

§ 1

Le P. Bernard Jean-Pierre.

Orateur puissant, le P. Bernard Jean-Pierre, à peine arrivé de France, avait travaillé, de concert avec le P. Léonard, à la fondation de notre établissement de Montréal et à la transformation de ce faubourg Québec qui, jusqu'alors, si mal famé, devint un centre de vie chrétienne intense.

D'une éloquence entraînante, il possédait toutes les qualités qui charment et émeuvent les foules : voix sonore et souple, débit plein de naturel, geste expressif, taille avantageuse, doctrine sûre, piété communicative, onction capable de tirer des larmes d'un nombreux auditoire.

Sa parole, ardente et sympathique, gardant toujours un cachet d'originalité de bon aloi ; spirituelle, quand il fallait ; mordante même, ou hardie ; mais constamment adaptée aux circonstances, était au service d'une intelligence pénétrante et d'un cœur qui s'enflammait aux grandes pensées de la foi.

Choisi par Mgr Bourget pour l'accompagner dans ses visites pastorales, il acquit, en peu de temps, la réputation d'un parfait Missionnaire, et d'un prévoyant organisateur.

Il mérita aussi celle d'architecte, car, si, par son habileté, il contribua beaucoup à trouver les ressources pécuniaires nécessaires à la construction de notre belle église de Montréal, il aida, de ses sages conseils, ceux qui en réalisaient le plan, et, parfois, assuma, avec une réelle compétence, la direction des travaux.

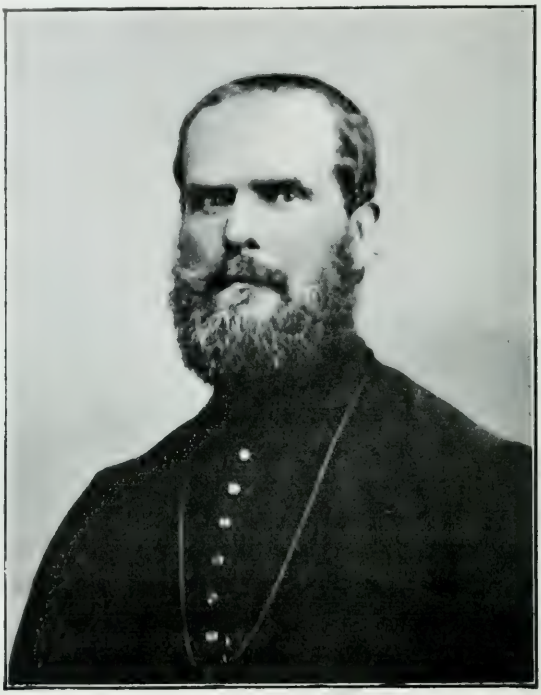
§ 2

Mission dans un temple protestant.

Après avoir ainsi donné la mesure de ses talents multiples, le P. Bernard, en 1853, fut envoyé, avec deux de ses confrères, par delà la frontière canadienne, prêcher à Plattsburg, sur la rive occidentale du lac Champlain, dans l'État de New-York. L'endroit est pittoresque et

accidenté par les contreforts des monts Adirondacks, qui, d'une hauteur de quinze à seize cents mètres, descendent jusqu'au lac, tandis que la rive opposée est moins ondulée, avec les *Green Mounts* dans le lointain.

Assise sur la baie Cumberland, à l'embouchure du Saranac, la ville avait, à cette époque, quatre mille habitants, population commerçante et laborieuse, doublée, depuis, et même triplée. On y voyait beaucoup d'usines, mais pas d'église.



Le P. Bernard Jean-Pierre.

Pour réunir les catholiques, les Pères durent louer, pour la somme de cent dollars, ou cinq cents francs, l'immeuble de l'une des nombreuses sectes protestantes, celle des Universalistes. Dans ce sanctuaire de l'erreur ils enseignèrent la vérité, revalidèrent une cinquantaine de mariages, administrèrent plus de deux cent cinquante baptêmes, entendirent les confessions, et admirent à la Table sainte seize cents personnes.

Électrisés, les fidèles députèrent vingt-cinq d'entre eux à Montréal, pour demander au provincial des Oblats d'établir à Plattsburg une

communauté de la Congrégation. Ils s'engageaient, en retour, à contribuer, selon leurs moyens, à la construction d'une église et d'un presbytère.

§ 3

Création de la paroisse.

Quoique ces promesses fussent des paroles plus que des réalités, car ces gens étaient, alors, bien pauvres, on accéda à leur désir, et le P. Bernard fut désigné pour présider à cette nouvelle entreprise.

Plattsburg. — Église et maison des Pères.

— Un plan d'église à la main, et neuf piastres dans la poche, écrivait-il plaisamment, dix ans plus tard, je quittai Montréal, seul et avec un très léger bagage. L'accueil fut magnifique : il tenait de l'enthousiasme. Au reste, nous étions déjà de *vieilles* connaissances de *trois mois*. Au milieu de la semaine, arriva mon compagnon, le P. Sallaz, justement surnommé le Bon, tant à cause de sa grande douceur que de son sang-froid imperturbable.

Déjà les paroissiens avaient acheté un terrain, simple prairie absolument nue. A l'exemple des Oblats qui eux-mêmes s'armèrent de la bêche, tous se mirent à creuser les fondations ; puis, on bâtit. Les murs

sortaient de terre, quand les rigueurs de l'hiver interrompirent les travaux de maçonnerie. Mais on ne resta point, pour cela, inactif. Sur la neige congelée, on traça des chemins pour le transport des matériaux. Du matin au soir, des files de traîneaux, pesamment chargés, les parcouraient, et déversaient en tas les pierres, les briques, le bois, le plâtre et la chaux.

Au printemps de 1854, les ouvriers reprirent la truelle, et, un an après, l'église, de style ogival et aux vastes proportions, sur le modèle de celle de Montréal, était terminée. Le 29 juin, solennité de Saint-Pierre, auquel on la dédia, elle fut bénite par Mgr Guigues, en présence d'une nombreuse affluence, dans laquelle se pressaient, outre les habitants de Plattsburg, sept à huit mille personnes des environs.

D'un côté de l'église, surgit le presbytère, édifice en briques, à deux étages, long d'une vingtaine de mètres, et large de quinze ; de l'autre côté, on construisit une école, qui, sous la direction des Sœurs Grises, se peupla d'une riante jeunesse.

On constata bientôt, dans la population, une sensible amélioration morale. Non seulement le fruit de la mission précédente se maintenait, mais il se fortifiait et s'étendait.

Les points de la discipline ecclésiastique les plus négligés jusqu'alors, avaient été le chômage des fêtes d'obligation et l'abstinence d'aliments gras, les jours maigres. Par une suggestion diabolique, les Américains protestants, plus sectaires là qu'ailleurs, tourmentaient sans cesse, sous ce rapport, les catholiques qui dépendaient d'eux, et leur imposaient la cruelle alternative, ou de manger de la viande, ou de se contenter de pain sec. L'usage des boissons enivrantes aussi avait produit d'effroyables ravages. Les Pères attaquèrent de front ces abus qui, peu à peu, disparurent presque entièrement.

Très impressionnante fut, dans la nouvelle église, la première communion de cent cinquante enfants ; plus imposante encore peut-être, la cérémonie au cours de laquelle cinq cents personnes, dont beaucoup d'un âge avancé, reçurent la confirmation de Mgr Mac-Closkey, évêque d'Albany, plus tard cardinal archevêque de New-York.

Des familles dispersées à de grandes distances, apprenant qu'à Plattsburg, on pouvait, comme elles disaient, *faire sa religion*, plièrent leur tente, pour venir s'y installer à demeure. Ainsi la ville s'accrut.

Les Irlandais y étaient nombreux, et les Pères s'occupèrent d'eux aussi avec dévouement.

Mais ils ne bornèrent pas leur sollicitude aux habitants de la cité. Ils cherchèrent les brebis disséminées jusqu'à vingt lieues à la ronde, afin de leur dispenser les secours spirituels. Les hérétiques de diverses sectes

n'échappèrent pas, non plus, à leur salutaire influence, et plusieurs rentrèrent dans la véritable Église.

§ 4

Redford et Dannemora.

Une trentaine de kilomètres à l'ouest de Plattsburg, sur la montagne, on comptait, dans la localité de Redford, près de quinze cents catholiques, très abandonnés auparavant. Les Pères, afin de les évangéliser, commencèrent par s'y rendre régulièrement, d'abord une fois par mois, puis à des intervalles plus rapprochés, quoiqu'ils fussent encore trop pauvres pour avoir cheval et voiture.

A chaque apparition, ils séjournaient plusieurs jours, et célébraient la Messe dans des maisons privées, où ils réunissaient les fidèles. Ils ne tardèrent pas à leur bâtir une jolie église en pierre, sous le vocable de Notre-Dame de l'Assomption. Le mérite en revient principalement au P. Sallaz, digne confrère du P. Bernard, et non moins habile. Il dota l'édifice d'une belle cloche, au son de laquelle Canadiens et Irlandais se hâtaient d'accourir.

Dans la montagne aussi, mais plus au nord, le P. Sallaz construisit une troisième église en pierre, à Dannemora, pour les fidèles des deux langues.

Désormais groupés, les catholiques de ces régions abruptes acquirent conscience d'eux-mêmes. Ils étaient fiers de leurs églises et de leurs fêtes qui émerveillaient les protestants.

— Plusieurs personnes m'ont affirmé, écrivait le P. Vandenberghe, visiteur de ces contrées, en 1866, que, sans les Oblats, probablement tous ces districts auraient été envahis par l'hérésie. Bien des motifs portent à croire que cette assertion est juste.

Incontestablement aussi le dévouement extraordinaire des Pères impressionna vivement les Américains, qui conçurent pour eux une véritable vénération. L'influence des ministres de l'Évangile y gagna, et s'exerça d'autant plus fructueusement pour la cause de Dieu et le salut des âmes.

§ 5

Burlington.

Pendant que les Oblats se dépensaient avec tant de zèle et de succès à l'occident du lac Champlain, Mgr de Goësbriand, évêque de Burlington, sur la rive orientale, les pria avec instance de se fixer dans sa ville épiscopale, pour, de là, rayonner jusqu'aux limites de son diocèse.

Cédant à ces invitations réitérées, les Oblats y formèrent une résidence, au mois d'octobre 1854. Ils étendirent ainsi leur apostolat, de l'État de New-York à celui de Vermont.

Partout les fidèles les accueillirent avec enthousiasme comme les envoyés de Dieu, et Mgr de Goësbriand écrivait au saint Fondateur, le 10 novembre 1856 :

— Vous seriez légitimement fier, si vous pouviez voir, de vos yeux, le bien que vos enfants ont accompli chez moi. Grâce à leurs soins, tout le diocèse a changé de face. Mes prêtres les aiment, les estiment et se confessent à eux.

Du Vermont les Pères s'avancèrent vers le sud-est, jusqu'à l'extrémité de l'État de Massachusetts. Leur nombre ayant augmenté, ils furent à même de fonder, quelques années après, dans l'importante ville de Lowell, au diocèse de Boston, divers établissements qui devinrent rapidement très prospères, comme nous aurons à le raconter, plus tard.

Qu'il nous suffise, dans ce chapitre, pour ne pas anticiper sur les événements, de rapporter, au sujet de leur action féconde dans les États-Unis de l'est, le témoignage d'un écrivain, parfaitement au courant de l'histoire religieuse de ces contrées, et d'une compétence spéciale :

« Quand l'émigration commença, dit-il, les Oblats s'empressèrent de voler au secours des Canadiens-français, multipliant les missions, exhortant partout les émigrés à se constituer, au plus vite, en paroisses, et à bâtir des églises et des écoles, pour conserver leur religion et leur nationalité.

« Le mérite des Pères Oblats est d'autant plus grand que, durant de longues années, ils furent les seuls Missionnaires employés à cette œuvre patriotique et religieuse. Ils portèrent vaillamment le poids du jour et de la chaleur. Dans toute la Nouvelle-Angleterre, *il est bien peu de centres canadiens, si même il y en a un seul*, où la voix de ces apôtres zélés ne se soit fait entendre.

« Énergiquement ils ont travaillé à ranimer la foi endormie dans le cœur des émigrés, et les ont aidés, avec un dévouement héroïque, à garder fidèlement la religion, la langue et les mœurs de leurs ancêtres (1). »

(1) E. Hamon, S. J. *Les Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre*, in-8°, Québec, 1891, p. 367 sq.

CHAPITRE IV

Au Texas.

1849-1861

§ 1

Brownsville et Galveston.

D'une superficie égale à celle de la France et de l'Angleterre prises ensemble, le Texas est, de beaucoup, le plus grand de tous les États-Unis, quoiqu'il ne tienne, parmi eux, que le septième rang, par le chiffre global de sa population.

En 1845, malgré les protestations du Mexique, dont il formait une province, il voulut s'incorporer à l'Union Nord-Américaine.

Cette annexion occasionna une guerre désastreuse pour les Mexicains, qui, vaincus en maints endroits, durent, par le traité de Guadalupe-Hidalgo (2 février 1848), non seulement renoncer au Texas, mais aussi à la Californie et au Nouveau-Mexique. Ils perdaient presque la moitié de leur territoire.

Pendant les années suivantes, néanmoins, la paix ne fut qu'apparente, et le feu couva sous la cendre, prêt à se rallumer. Plusieurs fois, ces deux républiques, séparées simplement par le Rio Grande, si facile à franchir, faillirent en venir encore aux mains. Les États-Unis concentraient des troupes sur la frontière, en y accumulant des munitions, comme s'ils méditaient d'autres conquêtes. De leur côté, les Mexicains ne cachaient pas assez leur espoir de recouvrer par les armes les provinces cédées à contre-cœur.

Tant de conflits en perspective nuisaient extrêmement à la tranquillité de tous. Les mauvais sujets en profitaient, pour se livrer au brigandage. Passant alternativement d'une rive à l'autre du fleuve, ils accomplissaient leurs méfaits, puis échappaient par la fuite à la vindicte des lois.

Telle était la situation politique et morale du Texas, quand les Oblats y arrivèrent, le 2 décembre 1849, à la requête de Mgr Odin, évêque de Galveston. Le prélat leur confia, d'abord, sur la rive gauche du Rio Grande, à quarante kilomètres de l'embouchure, l'évangélisation de Brownsville, dont les habitants lui avaient écrit, pour solliciter les secours religieux.

Avant la guerre, il n'y avait eu, là, qu'une petite colonie mexicaine. Au mois de mars 1846, le général américain Taylor l'entoura de fortifications, et y mit des soldats sous le commandement du major Jacob Brown. Celui-ci repoussa vigoureusement tous les assauts, mais fut blessé mortellement, au milieu de son triomphe. En souvenir de sa bravoure, la place fut nommée fort Brown, puis Brownsville, quand, de simple

VI

citadelle elle se transforma, après la paix, en cité commerçante.

Outre la garnison, sa population montait environ à trois mille âmes, lorsque les Pères Telmon, Soulerin et Gaudet y entrèrent. Jamais prêtre n'y avait résidé ; mais, en revanche, toutes les nations y étaient représentées par une foule de gens sans aveu : Anglais, Américains, Mexicains, Allemands, Français, Italiens, etc., impatients de faire fortune au plus tôt, sans se soucier de la légitimité des moyens.

Ceux qui connaissaient cette agglomération cosmopolite, regardaient Brownsville comme la sentine de l'Ancien et du Nouveau Monde. Vols et assassinats très fréquents, joints à une immoralité sans bornes. Nulle législation, pour imposer un frein à ce débordement des passions les plus violentes. En l'absence de tribunaux réguliers, les individus se rendaient justice eux-mêmes, en vertu de la loi du lynch. On pendait les coupables, sans autre forme de procès.

Comment des êtres si dégradés avaient-ils pu demander des prêtres à l'évêque ?

Le motif qui avait dicté leur supplique n'était pas d'ordre surnaturel, et ne s'élevait pas au-dessus des intérêts les plus vulgaires. Ils espéraient que la présence des Missionnaires, équivalant, selon eux, à un témoignage de bonne vie et mœurs, donnerait confiance à ceux avec lesquels ils aspiraient à lier des relations d'affaires !... Pure spéculation !... Amour du lucre !...

Dans la soirée du 3 décembre, ces singuliers paroissiens eurent, en l'honneur des nouveaux arrivés, un *meeting*, auquel ils les convièrent. On apercevait, là, toutes les professions civiles, toutes les confessions religieuses, et des hommes que la renommée désignait ouvertement comme joueurs invétérés, ivrognes, francs-maçons, concubinaires, souteneurs, etc.

Chacun, tour à tour, par une vigoureuse poignée de mains, souhaita la bienvenue aux prêtres désirés si ardemment et pour des vues si désintéressées !... puis, l'assemblée leur vota, par acclamation et à l'unanimité, des remerciements chaleureux.

Résumant les sentiments de tous, un vieux magistrat, à longue barbe blanche, et grave comme un sénateur de l'ancienne Rome, prononça un *speech*, qu'il termina par cette curieuse péroraison :

— Nous apprécions hautement votre présence dans notre ville naissante, non pas précisément pour notre amélioration morale, car, à notre âge, nous sommes incorrigibles ; mais pour celle de nos enfants, susceptibles de recevoir encore de saines impressions. Quoique, en majeure partie, nous ne soyons pas catholiques, nous estimons la parole évangélique, quelles que soient les lèvres d'où elle tombe. Comptez donc sur nos sympathies et notre loyal concours.

Malgré ces belles promesses, les Pères n'eurent, d'abord, pour logement, qu'un misérable hangar de sept à huit mètres de long, sur trois à quatre de large, sans meubles d'aucune sorte, mais abondamment pourvu d'araignées et autres bestioles, ou parasites, peu agréables et même

répugnants. L'unique pièce servait de salon, de cuisine et de chambre à coucher.

Au lieu de dormir sur leurs lits de planches dressés à la hâte, ils avaient à repousser, durant toute la nuit, les attaques de légions de rats, furieux d'être dépossédés de ce qu'ils considéraient comme leur incontestable domaine.

La chapelle qu'on tâcha d'improviser et d'orner pour la fête de l'Immaculée Conception, ne brillait pas davantage par son luxe. C'était un magasin, dont le comptoir se transforma rapidement en autel, grâce à quelques mètres de toile blanche, sur laquelle on posa de modestes chandeliers et des fleurs.

Persuadés d'avoir accompli intégralement leur devoir, en accueillant les Pères avec cette suprême bienveillance, les habitants ne se dérangèrent guère pour assister aux offices.

Plusieurs dimanches consécutifs, un seul homme se risqua à entendre la Messe. Mais, remuée par le zèle des Pères, la population sortit, peu à peu, de son indifférence. On parvint à organiser des chœurs, et les chants bien exécutés attirèrent les auditeurs au pied de la chaire. La vérité se fit jour ainsi à travers les esprits obnubilés par tant d'erreurs.

En quatre mois, les Missionnaires durent changer, quatre fois, de logement, et, trois fois, de chapelle, n'ayant jamais, nonobstant leurs multiples pérégrinations, qu'un pauvre hangar à offrir à leur Dieu.

Il fallait, cependant, au Créateur du monde une demeure moins indigne de lui. Les Pères achetèrent donc un terrain, dressèrent un devis, et construisirent, en neuf semaines, une jolie église en bois, qui dominait toute la ville. A côté de la sacristie, s'éleva le presbytère.

On sortait du provisoire. Ce progrès matériel présageait de nouvelles conquêtes dans l'ordre de la grâce. Les fidèles vinrent plus nombreux. Ils écoutèrent avec attention les instructions en anglais et en espagnol. Plusieurs pécheurs de longue date s'agenouillèrent au confessionnal, avec tous les signes d'une sérieuse conversion.

Durant cette période difficile, le P. Telmon principalement fut l'instrument de la grâce divine. Tous les dimanches et jours de fête, sans se préoccuper si l'auditoire était nombreux ou non, il prêchait en anglais, à la grand'messe, et en espagnol, à vêpres. Possédant assez parfaitement ces deux langues pour traduire exactement sa pensée, il éclairait et touchait les âmes.

Les Américains étaient flattés de l'avoir dans leur ville, car le voyant plein d'initiative et doué des plus belles qualités, ils l'appelaient un *smart man*, un homme habile et débrouillard, ce qui était une grande

qualité à leurs yeux. Beaucoup se pressèrent donc autour de sa chaire, et non sans profit.

Selon une méthode dont il avait expérimenté l'efficacité dans les États-Unis, il commençait par lire publiquement un texte d'Écriture Sainte, et le commentait ensuite, sous forme de controverse, prouvant d'abord la proposition à établir, puis résolvant avec force les objections contre elle. Ce genre tenant et de la conférence et de l'homélie intéressait

Le P. Telmon.

tellement, que des ministres des sectes dissidentes se glissaient parmi les auditeurs.

Son instruction sur la confession lui fut redemandée, deux fois. Il accéda volontiers à ce désir. Le dimanche suivant, l'église s'emplit de soldats, d'officiers, de protestants et autres hérétiques. En variant la forme de son discours, il sut, sans se répéter, démontrer de nouveau le dogme de la confession, avec tant de précision et de force de raisonnement, que l'on proclama unanimement en ville l'impossibilité de réfuter son argumentation.

Si tous n'eurent pas le courage d'harmoniser leur conduite pratique avec cet aveu arraché par l'évidence de la vérité, plus nombreux furent, désormais, ceux qui s'approchèrent des sacrements. Et que de mariages réhabilités, de restitutions faites, de remords salutaires éveillés dans les consciences, et de morts chrétiennes préparées !

Ébauché, le dimanche, le bien se continuait durant la semaine. Ses confrères et lui allaient de maison en maison, visitant les pauvres et les malades, entrant même chez les gens hostiles, afin de les gagner.

Malheureusement la santé du P. Telmon, usée prématurément par un labeur excessif, ne lui permit pas de rester plus longtemps sous ce climat de feu. Pour le conserver, le Supérieur général le rappela en France, vers la fin de 1850.

Son successeur, le P. Verdet, n'arriva au Texas qu'au mois de mai 1852; mais il amenait du renfort : les Pères Olivier, Parisot, Gaye, Kéralum, Vignolle et le Frère convers Roudet. Sous leur impulsion l'œuvre se développa, et le chiffre des fidèles augmenta sans cesse. Ils songèrent donc à construire une église en briques, plus en rapport par ses dimensions avec les besoins de la population, et dans un endroit plus central que la chapelle en planches déjà existante.

Tous les habitants de Brownsville et ceux de Matamoros, cité voisine sur la rive mexicaine du fleuve, assistèrent avec une vive allégresse à la pose de la première pierre, le 6 juillet 1856. Ce fut un événement .

Malgré bien des difficultés, les travaux furent poussés avec persévérance.

— On met actuellement la charpente, écrivait, deux ans après, à Mgr de Mazenod, le P. Gaudet. Je suis à califourchon sur le faîte, dirigeant les opérations. Vous me demanderez peut-être : Pourquoi vous exposer ainsi au danger de vous casser la tête, et à celui de prendre une insolation mortelle ? C'est que, si je n'étais pas là à surveiller constamment les ouvriers, bien des choses iraient de travers.

Au beau jour de la Pentecôte, 12 juin 1859, eut lieu la bénédiction solennelle. Pour cette imposante cérémonie, catholiques et protestants accoururent de vingt lieues à la ronde. Cette énorme affluence ne troubla en rien l'ordre et le recueillement. L'évêque de Galveston n'ayant pu venir, le P. Gaudet accomplit lui-même les rites sacrés, prêcha en anglais, et chanta la grand'messe. Après lui, le P. Olivier donna le sermon en espagnol.

De style gothique et aux proportions classiques, l'église a trois nefs, avec quarante-huit piliers ou pilastres, et des fenêtres à lancettes géminées, ornées de vitraux. Au dire des connaisseurs, c'est un véritable monument. Il fut longtemps le plus bel édifice de ce genre, dans tout le Texas. Les

plans et devis sont de la main du P. Kéralum, qui jouit, dès lors, d'une réputation d'architecte justement méritée. De lui aussi, les dessins très purs des autels et de la chaire artistique.

Plus tard, la voûte fut peinte couleur d'azur avec trois cents nervures d'or; le sanctuaire, pavé en marbre blanc et noir, fut embelli de magnifiques lustres en cristal et bronze doré, achetés à Paris.

Durant la construction, le P. Kéralum échappa à un danger imminent. Un mexicain qu'il avait refusé d'employer à cause de son inconduite, se précipitait sur lui pour l'assassiner, quand un maçon, témoin du drame,

Brownsville. — Église bâtie par les Oblats.

étourdit le meurtrier, en lui lançant une brique sur le crâne. Le coupable ne mourut pas de sa blessure, mais les juges le condamnèrent à six ans de bagne.

Contiguë à l'église s'éleva, en briques également, la résidence des Pères, suffisamment vaste pour une communauté. Des arceaux superposés, du rez-de-chaussée au second étage, forment, à l'imitation des anciens cloîtres, deux galeries commodes, longues d'une trentaine de mètres, et larges de trois et demi. En outre, la toiture est une terrasse, d'où le regard s'étend au loin, sur le Texas et le Mexique.

Avant de penser à leur propre habitation, les Missionnaires bâtirent un couvent pour les Religieuses du Verbe incarné, venues de Lyon se dévouer à l'éducation des jeunes filles. Cet établissement, dont on attendait les fruits les plus abondants pour le salut des âmes, prospéra. Il comprit un pensionnat pour les enfants des familles aisées, et un externat pour celles des classes moyennes, ou pauvres. Grâce à cette école, on put instituer des catéchismes réguliers, qui, sans elle, n'eussent pas été fréquentés, vu l'insouciance des parents.

Les Pères ne se préoccupèrent pas moins d'assurer le bienfait de l'éducation chrétienne aux garçons qui, livrés à eux-mêmes, couraient les rues, du matin au soir, sans qu'on réussît à les amener au catéchisme, même les dimanches. Mais comment leur trouver des maîtres dignes ? Les Oblats étaient trop accablés de travaux absorbants, pour se charger, en outre, des labeurs du professorat.

En 1852, sur les vives instances de Mgr Odin, ils avaient fondé un collège à Galveston, et le dirigèrent plusieurs années. Après avoir construit pour lui un nouvel et bel édifice, inauguré le 1er janvier 1855, et avoir conduit cette œuvre à un degré de prospérité qui garantissait l'avenir, ils la cédèrent, en 1857, à d'autres, pour se consacrer entièrement à l'évangélisation des populations disséminées sur d'immenses espaces.

Pour ce motif, ils renoncèrent à diriger eux-mêmes le futur collège de Brownsville ; mais ils acquirent, pour lui, un terrain à l'extrémité de la ville. Si la terrible guerre de Sécession, qui eut une répercussion si grave sur le Texas, de 1861 à 1865, n'avait paralysé, pour un temps, leurs efforts, ils auraient commencé aussitôt l'édifice, qu'ils se proposaient de confier à une Congrégation de Frères enseignants. A la paix, ce projet fut repris et réalisé.

Dans la nouvelle église les offices étaient de plus en plus suivis, et les sacrements fréquentés.

— Dimanche dernier, écrivait le P. Gaudet, le 23 mars 1858, je voyais au pied de ma chaire des protestants, dont l'attention paraissait captivée : je prêchais sur la confession. Parmi eux se trouvait le sénateur de la place fraîchement arrivé de la Chambre. Après la Messe, il vint me présenter ses respects, et m'offrir ses services.

§ 2

Dans les ranchos.

Ce n'était pas assez pour les zélés apôtres d'améliorer la cité. Dès la première année de leur séjour au Texas, ils portèrent les secours religieux

aux postes militaires échelonnés le long de la frontière, et évangélisèrent les *ranchos*.

Par ce mot on entend des domaines territoriaux (des *latifundia*, auraient dit les vieux juristes romains), vastes fermes avec hameaux plus ou moins considérables, séparés les uns des autres par de grandes distances. Si on en excepte sept ou huit, dont le chiffre des habitants ou *ranchéros* s'élevait à plus de cent personnes, la plupart n'avaient guère que de quinze à vingt familles. Beaucoup même ne contenaient que deux ou trois *jacals*, misérables huttes en branches, ou en roseaux, recouverts d'un peu de boue en guise de mortier.

Les missions de cette sorte, dévolues aux Oblats, s'étendaient sur la rive gauche du Rio Grande, à partir de son embouchure, sur une longueur de trois cents kilomètres environ, et une largeur moyenne de cent trente à cent cinquante ; soit une superficie de plus de quarante mille kilomètres carrés : l'équivalent de six à sept départements français. Leur amour des âmes les poussa même plus loin, car, dès 1853, ils allèrent jusqu'à Laredo.

Seulement dans le voisinage immédiat du fleuve, il y a cent soixante ranchos, sans compter les maisons isolées.

Comme en ces endroits le sol est plus fertile, la population s'y rassemble de préférence, sûre d'y récolter, sans trop de peine, cannes à sucre, coton, maïs, patates, melons, pastèques, etc.

Il y a encore au moins une centaine de ranchos, plus avant, dans l'intérieur des terres, où la vue se perd en de vastes prairies, coupées, à intervalles, par quelques bouquets d'arbres, ou par des buissons épineux. En ces lieux, la culture est presque nulle, mais paissent en liberté, sur des espaces de vingt à trente lieues, des troupeaux de moutons, chèvres, bœufs, ânes, etc., dont chaque sujet porte, imprimée au fer chaud, la marque de son propriétaire.

Là aussi bondissent, ivres d'indépendance, les *mustangs*, ou chevaux sauvages, dont de hardis cavaliers s'emparent, en les cernant et en les poussant dans un enclos circulaire de pieux solidement plantés. L'un des chasseurs, tout en galopant, lance son *lasso*, ou nœud coulant, et rarement manque son coup. L'animal se débat ; mais il est jeté à terre, et maîtrisé. On le selle, on le bride, on le monte, malgré ses efforts désespérés pour désarçonner son cavalier. Puis, on le dompte, en le fatiguant par des courses vertigineuses. Deux ou trois exercices de ce genre en font un cheval domestique de première qualité.

Généralement le site des ranchos riverains est salubre et agréable, parfois même, ravissant. On y respire un air pur et embaumé par les

nombreuses essences odorantes que produisent, si abondamment, les régions tropicales. Le regard se repose charmé sur de riantes pelouses, fermées au loin par des haies de nopals, de cactus et d'aloès gigantesques ; ou par des arbustes fleuris, tels que le china-tree, espèce de lilas, et le palo-alto au bois blanc ; ou par des rangées d'arbres de haute futaie : chênes, frênes, noyers d'Amérique, ébéniers, etc.

Sous la feuillée s'agite un menu peuple aux mille couleurs et aux mille chansons : oiseaux-mouches, se balançant mollement au souffle de la brise, sur des tiges délicates ; colibris à la parure resplendissante de l'éclat des saphirs, des émeraudes et des rubis, voltigeant sans cesse avec un battement d'ailes si rapide, qu'elles semblent immobiles. Parfois, ils s'arrêtent, quelques instants, auprès d'une corolle entr'ouverte, la sondent avec leur bec effilé, puis s'élancent vers une autre, tantôt à droite, tantôt à gauche, par saccades aussi vives que brusques, et déploient une activité merveilleuse.

Indiquons aussi les cardinaux, au plumage rouge ; les moqueurs et siffleurs ; les colombes gémissantes ; les canards sauvages, qui pullulent ; les cygnes, blancs comme neige ; les tantales, grandes cigognes à livrée rose tachetée de noir ; les spatules, échassiers au bec en forme de cuiller, ou de truelle ; les grues, etc., etc.

Dans les forêts, vagabondent des bandes indisciplinées : lièvres, lapins, écureuils, oppossums ou sarigues, cerfs, chevreuils, gazelles, antilopes, chacals, etc.

Une rencontre peu désirable est celle des serpents à sonnettes, au corps d'un brun jaunâtre, avec plaques plus foncées, en losange. Leur morsure est souvent mortelle.

— Plusieurs fois, durant mes expéditions à cheval, écrivait l'un des Pères, il m'est arrivé de fouler de ces reptiles redoutables. Ce n'est qu'au frémissement de leurs anneaux, ou à l'effroi de la monture, que se révèle leur présence.

Que de fatigues, sous ce ciel brûlant, pour atteindre les ranchos, distants, parfois, surtout à l'intérieur, de trente à quarante kilomètres, les uns des autres !

Par une chaleur étouffante de trente-cinq degrés centigrades, comme il est pénible de traverser d'interminables plaines sablonneuses, sans chemin tracé, et avec la perspective de ne trouver ni une goutte d'eau pour étancher sa soif, ni un arbre à l'ombre duquel on puisse goûter un instant de repos !... Malgré les troupeaux errants à l'aventure, sans pasteur qui les surveille, ces plaines sont tellement vastes, qu'elles n'en conservent pas moins l'aspect de solitudes désolées.

Un *sombrero*, ou large chapeau sur la tête, le Missionnaire enfourche son meilleur cheval, après avoir suspendu, au pommeau de la selle, la boîte aux saintes huiles et tout l'accessoire pour l'administration des sacrements. Sur les flancs du coursier, pend une sorte de besace, contenant, d'un côté, la pierre sacrée, le ciboire, les hosties, le vin, les vêtements sacerdotaux ; de l'autre, divers objets et une couverture roulée, qui servira de lit pour les haltes de la nuit, dans les broussailles, sous la voûte étoilée. Une gourde remplie d'eau achève l'équipement.

Sa nourriture consistera principalement en *tortilles*, espèce de galettes faites avec de la farine de maïs, cuite à la poêle. Avant leur consommation, elles sont aptes à tous les usages. Par un tour de main, les habitants des ranchos les disposent en cuillers à puiser le potage et la sauce ; d'un coup de couteau, ils les taillent en fourchettes ; arrondies et étendues, elles deviennent assiettes et nappes, destinées à être dévorées, vers la fin du repas.

A ce mets traditionnel et inévitable, les ranchéros ajoutent la *cécina*, minces tranches de viande séchées au soleil, dures comme du cuir, et résistant victorieusement aux plus vigoureuses mâchoires. Quelques frijoles, ou haricots, et un peu de fromage complètent ces banquets de Lucullus.

La chaleur est d'autant plus accablante, qu'elle persiste presque sans interruption, car l'hiver se réduit à peu de chose. Et quelle plaie d'Egypte que la sécheresse qui, parfois, se continue pendant plusieurs années !

Parfois aussi, comme dédommagement, surviennent, à l'improviste, de terribles orages, tels qu'on n'en voit que dans le voisinage de l'équateur. Ce sont, alors, des pluies diluviennes. Le firmament semble se fondre, et le Missionnaire, surpris par la tourmente, est littéralement enseveli sous les cataractes qui se précipitent à gros bouillons, tandis que le tonnerre gronde, et que les éclairs déchirent la nue.

Sur les sentiers détrempés, les chevaux avancent difficilement ; ils glissent, et s'abattent brusquement dans la boue. Naturellement le Missionnaire ne se relève que maculé de fange. Puis, quand la nuit étend son voile, quelle volupté de coucher en plein air, dans ces conditions !...

Près des ranchos riverains, les embarras de la route s'aggravent, car, sur une zone d'une trentaine de kilomètres de large, tout le long du fleuve, le sol très accidenté présente une foule d'ondulations qui, peu à peu, se creusent en ravins. Ces dépressions appelées *arroyos* par les paysans, se ramifient, se contournent en tous sens, et, lorsqu'elles se remplissent d'eau, séparent par des fossés infranchissables ou par des torrents impétueux, les arêtes des monticules, sur lesquels on est obligé de se tenir.

Quelques-uns de ces *arroyos* sont si larges et si profonds, que le

voyageur, cerné de toutes parts, doit attendre plusieurs jours, ou se jeter à la nage, au risque de se noyer dans les ondes écumantes.

Plus on se rapproche du Rio Grande, plus ce genre d'obstacle augmente. Ce fleuve, en effet, extrêmement capricieux, décrit d'innombrables méandres et des boucles presque entières. Après de longs circuits, il revient sur lui-même, très près du point de déviation.

On aura une idée de ces plis et replis, si l'on songe que, de Brownsville à la mer, par exemple, il n'y a, en ligne droite, qu'une quarantaine de kilomètres, tandis qu'on en compte une centaine, en suivant son cours.

Les langues de terre qui s'avancent entre ces sinuosités, sont souvent coupées par la violence des crues. Alors, dans une partie de l'ancien lit, les eaux s'abaissent, ne circulent plus, et croupissent. Ces enfoncements, ou mares sans issue, qui s'étendent fort loin dans l'intérieur, se nomment des *résécas*.

D'autres fois, le fleuve s'obstrue par l'amoncellement des corps flottants qu'il charrie, ou des sables qu'il roule. Arrêté par cette digue qu'il a élevée lui-même, il se creuse un lit nouveau dans une autre direction, et abandonne, sur une grande longueur, l'ancien lit qui se change encore en réséca.

En une seule journée, le voyageur est ainsi exposé à en rencontrer cinq ou six, qu'il ne peut éviter qu'en se condamnant à d'immenses détours.

Non moins irrégulières sont les crues. Le niveau des eaux monte, parfois, de trois à quatre mètres en quelques heures, soit à cause de la fonte des neiges des Montagnes Rocheuses, où le Rio Grande prend sa source ; soit à cause des pluies qui grossissent les nombreux affluents qu'il reçoit, avant son entrée dans le Texas. Cela explique comment, même en temps de sécheresse, le fleuve et les résécas se remplissent subitement.

Arrivé près d'un hameau, jamais le voyageur ne descend de cheval, avant d'en être prié : ce serait une impolitesse contraire aux usages du pays ; mais également ce serait une grossièreté, si le ranchéro, dès qu'il l'aperçoit, ne l'invitait aussitôt à mettre pied à terre.

Ordinairement on faisait bon visage au prêtre, qui, sans perdre de temps, commençait à visiter toutes les demeures pour saluer les habitants, et les inviter au rosaire, ou au chant des cantiques, préparation à la Messe du lendemain.

Pour la chapelle, on choisissait la maison la plus convenable ; elle n'était, en général, qu'un réduit ressemblant à l'étable de Bethléem. Quant au Père, il couchait, la nuit, dans une grange, à côté des gens à

évangéliser, étendus les uns sur des peaux de bœuf, les autres sur des planches mal rabotées, ou sur des tas de paille de maïs. C'est là qu'il reposait ses membres fatigués, quand il réussissait à s'endormir, nonobstant la vermine qui hantait ces *jacals*, et les myriades de féroces moustiques qui s'abattaient sur lui, altérés de son sang.

Dès l'aube, il se levait, plus brisé que la veille, et agitait sa clochette, pour réveiller tout son monde. Après la prière en commun, il prêchait, de préférence sur les fins dernières, et rappelait les devoirs du chrétien. Mais quel travail, pour remuer ces consciences engourdies !

Dans les ranchos.

Aux trois quarts d'origine indienne et demi-sauvages, avec un peu de sang mexicain dans les veines, ces habitants des campagnes avaient reçu la foi, aux siècles précédents, durant le temps de la domination espagnole. Ils en conservaient avec un soin jaloux les principes ; mais aussi gardaient non moins exactement les coutumes de leurs ancêtres païens.

De cette double tradition résultait un étrange mélange de croyances et de superstitions, se traduisant, en pratique, par quelques formules de prières et de lamentables désordres.

La paresse, les chansons, les danses, les jeux de hasard, les courses de chevaux et les combats de coqs constituaient la trame de leur existence. Dans leur aveuglement moral, ils considéraient le concubinage comme la chose la plus naturelle, et s'étonnaient qu'on les en reprît.

Aux admonestations les plus véhémentes, ils répondaient, en haussant les épaules :

— Bah ! Je ne suis pas le seul !

— Belle excuse ! Vous ne serez pas le seul, non plus, en enfer, si vous persévérez dans vos égarements.

Comment légitimer ces alliances agrestes, alors qu'on apprenait, après une enquête discrète, que tels ou telles, en changeant de domicile, avaient laissé leur femme, ou leur mari, en d'autres ranchos, parfois même par delà la frontière mexicaine ?

Leur parler de se séparer du nouveau conjoint, c'était perdre son temps et sa peine.

— Qui me fera vivre ? soupiraient les femmes. Et ces enfants, qui les soutiendra ?

Au moment de la mort, cependant, les coupables se décidaient, enfin, à ce sacrifice, persuadés que, sans cet acte de courage, il serait impossible de recevoir les sacrements ; et, dame ! le feu éternel les effrayait bien un peu. Mais, si l'extrême-onction les ramenait à la santé, ils retournaient à leur vomissement.

Ceux qui, par exception, s'unissaient suivant les lois de Dieu et de l'Église, se jugeaient parfaitement en règle pour tous leurs devoirs religieux. De là une indifférence absolue pour les autres prescriptions de la morale, et nul souci de l'éducation chrétienne de leurs enfants. Pour se débarrasser des sermons, conseils et remontrances, ils promettaient tout ce que l'on voulait, quittes à n'en faire pas davantage.

— Être baptisé et marié, n'est-ce pas assez pour aller au ciel ? disaient-ils. La Messe, les pâques et le reste... bon pour les dévots, à qui cela plaît.

Quelle patience et quel dévouement exigerait la réforme d'un peuple, que ce climat énervant rendait si apathique ?

Sans se décourager, les Pères se consacrèrent à cette œuvre de régénération. A pleines mains, ils jetèrent la divine semence dans ces cœurs si revêches, avec l'espérance de récolter, un jour, quelques épis.

Plus difficiles à atteindre que les ranchéros étaient les groupes nomades, incapables de se fixer jamais nulle part.

Ces prétendues familles allaient à l'aventure, sans s'inquiéter du lendemain, et encore moins de la vie future. L'homme marchait, un

gigantesque chapeau pointu sur la tête, une couverture sur le dos en guise de manteau, un fusil sur l'épaule, un grand coutelas et un long pistolet à la ceinture. La femme suivait, portant sur sa tête la garde-robe, fort légère, mais surmontée d'une pierre à broyer le maïs. Quant aux enfants, ils couraient et gambadaient en chemise déchirée, et même sans vêtement aucun.

On s'arrêtait, le soir, n'importe où. Étendue sur quatre pieux, la couverture se transformait en tente pour la nuit.

Si le site plaisait, le lendemain, ou plusieurs jours après, car, pourquoi se presser, n'est-ce pas ? on coupait des roseaux, ou des joncs ; on les disposait entre les quatre pieux ; on les enduisait de boue, et la maison se trouvait achevée, pouvant servir jusqu'au jour où un événement quelconque, ou le simple caprice, engagerait à émigrer vers d'autres parages.

Amis de l'indépendance, ces vagabonds se recrutaient parmi les filous, assassins, flibustiers, bandits, ou soldats irréguliers, désireux d'échapper à la tyrannie des chefs de hordes révolutionnaires, tous fuyards, ou déserteurs, passant alternativement d'une rive à l'autre du Rio Grande, afin de mettre la frontière entre eux et la police, avec laquelle ils avaient maille à partir. Ils cherchaient, à l'abri du fleuve, une sécurité que les notes de leur casier judiciaire ne leur garantissaient pas, ailleurs.

D'une conscience assez élastique, ils n'avaient aucun scrupule de voler successivement aux pauvres rancheros, brebis, moutons, chèvres, poules et coqs, veaux et vaches, même des chevaux. Que voulez-vous ? ne faut-il pas que chacun vive ? et, quand une excellente occasion se présente de s'enrichir aux dépens du voisin, pourquoi n'en profiterait-on pas ?

Des princes et ducs, barons et marquis, rois et empereurs n'agissent pas autrement, quand ils ont assez de soldats, de poudre et de canons, pour s'assurer l'impunité ! Et, dans leurs universités, ils ne manquent pas de docteurs, très érudits, pour légitimer leurs plus colossales rapines, en démontrant, par des dissertations extrêmement remarquables, que la force prime le droit.

Ces argumentations intéressées sont des commentaires de la fameuse harangue du renard, plaidant, à la cour du lion, la cause de son insatiable et irascible maître :

> ... Vous leur fîtes, seigneur,
> En les croquant, beaucoup d'honneur !...

Tant pis pour les faibles !... Ils n'ont d'autre droit que celui d'être volés, pillés et fusillés ou poignardés, dans les vingt-quatre heures, quand ils osent se plaindre, et en appeler aux principes de la justice ou de l'équité !

Ainsi raisonnent, même au XX^e siècle, bien des savants et des chefs de peuples ; ainsi raisonnaient, il y a soixante ans, les hobereaux des campagnes texiennes.

Étaient-ils donc si en retard sur la civilisation moderne, telle que, de nos jours, l'entendent des légions d'esprits soi-disant cultivés ?... Pas du tout, ce semble ; sauf qu'ils opéraient modestement, sur un théâtre plus restreint, et avec des armes moins perfectionnées.

Ils ne retardaient que sur l'Évangile... vieux de deux mille ans... Les Oblats entreprirent de les convaincre que ce code de morale, déjà si ancien, est pourtant toujours nouveau.

Leur dévouement, fécondé par la grâce, adoucit ces caractères intraitables, et réveilla de sa léthargie la population indolente des ranchos.

— La semaine dernière, écrivait l'un des premiers Pères, je m'arrêtai dans un hameau d'une douzaine de familles. Les gens de l'endroit réunirent ce qu'ils avaient de plus précieux pour orner le local, où devait se célébrer la Messe. Malgré leur bonne volonté, ils ne trouvèrent, dans tout le hameau, qu'une paire de draps de lit, un châle noir et une écharpe de même couleur. De l'un des draps, je fabriquai un confessionnal ; de l'autre, un devant d'autel ; l'écharpe servit de pente ; et le châle, enrichi de quelques images enfumées, fut appendu à la muraille, en guise de tapisserie, encadrée de branches de grenadiers en fleurs et de bouquets de rose.

Plusieurs fois par an, les Pères apparaissaient dans chaque rancho. Le nombre de ceux qui se confessaient, augmentait peu à peu. On voyait s'approcher de la sainte Table des hommes de trente, quarante, cinquante et soixante ans, qui jamais ne l'avaient fait auparavant.

Au départ du Missionnaire, les convertis disaient:

— Père, revenez ; revenez bientôt.

Avec la pratique des vertus chrétiennes, la foi grandissante leur révélait dans le prêtre le ministre de Dieu. On avait pour lui plus de respect et de vénération. Tous, hommes, femmes, enfants, se mettaient à genoux, pour lui baiser les mains, quelquefois même, les pieds. Plusieurs ne lui adressaient la parole qu'en l'appelant *Santo Padre* ; et d'autres, *magestad !...*

Pour faciliter l'évangélisation de tant de brebis errantes, les Oblats s'attachèrent à créer des centres où la population serait plus agglomérée.

Le premier est Roma, sur la rive gauche du Rio Grande, à deux cents kilomètres environ en amont de Brownsville. Deux d'entre eux y séjournèrent, dès l'année 1853. Ce village eut jusqu'à douze cents âmes. Ils y bâtirent une jolie église en pierre, dont l'infatigable et habile P. Keralum fut l'architecte et souvent le maçon, après s'être adonné, pour extraire les matériaux, au rude métier de mineur.

De curieuses péripéties entravèrent, parfois, la construction de l'édifice.

Une nuit, tandis que l'apôtre reposait, un voleur se glissa sous son lit, et en retira la malle contenant l'argent destiné à l'achèvement de la bâtisse. Éveillé par le bruit, le P. Kéralum feignit de ne s'apercevoir de rien, pour éviter un coup de poignard ou de pistolet ; puis, quand le bandit eut décampé, il appela plusieurs habitants de Roma. Ceux-ci se lancèrent à sa poursuite, et, après un jour de recherches, le découvrirent, caché dans un taillis, dormant à poings fermés, à côté de la précieuse malle. On le lia, et on le traîna devant les juges qui le condamnèrent à six ans de bagne. Dans le coffre, il ne manquait heureusement que quelques piastres.

Après Roma, ce fut le tour de Davis, ou Rio Grande City, à vingt-cinq kilomètres en aval. Là se forma une petite ville réservée à un plus notable développement.

Vers le même temps, les Oblats élevèrent une chapelle à Point-Isabel, qui, située sur le bord de la mer, est comme le port de Brownsville.

Pendant plusieurs mois aussi, à la demande de Mgr Odin, ils allèrent évangéliser, en anglais et en espagnol, la population américaine et mexicaine de San Antonio, le berceau de l'indépendance du Texas, et la cité la plus importante du diocèse, où, maintenant, la Congrégation possède de si beaux établissements.

§ 3

Fièvre jaune et naufrage.

Durant de nombreuses années, les Oblats, au Texas, furent exposés à l'un des plus redoutables fléaux de l'humanité : la fièvre jaune, ou *vomito negro*, dont le foyer se trouve dans les plages marécageuses du golfe du Mexique, comme celui du choléra est sur les bords du Gange.

A cette époque, l'essence de cette maladie qui conduisit tant de victimes au tombeau, était absolument inconnue, car les médecins n'avaient pu encore l'étudier, avec les procédés puissants que les progrès de la science moderne ont permis d'employer. On savait seulement qu'il fallait, pour son éclosion, le voisinage de la mer et une chaude température ; tandis que le mal tendait à disparaître, quand on s'avançait dans l'intérieur des terres, ou qu'on s'élevait à des altitudes plus fraîches.

De nos jours, on sait que cette épidémie est produite par des bacilles microscopiques, vivant et se développant au milieu de matières végétales et animales en putréfaction, dans les eaux stagnantes des plages marécageuses du golfe du Mexique et dans les *résécas* et *arroyos* du Rio Grande.

Plus la chaleur est forte, plus ils se multiplient, et les moustiques, par leurs piqûres, se chargent de les introduire dans l'organisme humain.

Une fois dans la place, ces microbes y sont bientôt légions. Ils altèrent rapidement le sang qui devient foncé comme la lie de vin, brun comme une infusion de café contenant le marc, et même noir comme l'encre ou la suie. Simultanément la peau jaunit, à tel point que les anciens Espagnols appelaient les patients, des « ensafranés, *azafranados* », et la maladie, *fiebre amarilla*, fièvre jaune paille, terme que les Anglais ont traduit par *yellow fever*.

Mais le symptôme le plus alarmant, fatal avant-coureur d'une mort à brève échéance, est l'abondance des vomissements de ce sang ainsi décomposé. Il a valu à cette terrible maladie, de la part des Mexicains, le nom de *vomito negro*, et, de la part des Anglais, celui de *black vomit fever*.

Depuis que l'on a constaté que les moustiques, par leurs piqûres, surtout la nuit, transmettent la contagion, on conseille de garnir les portes et fenêtres de grillages métalliques, pour les empêcher, le plus possible, de pénétrer dans les appartements.

Cette précaution est relativement facile. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est le dessèchement de la multitude des flaques d'eaux stagnantes et croupissantes : marais, bourbiers, étangs, lagunes, qui s'étendent sur des centaines de kilomètres près du rivage ; plus les innombrables résécas et arroyos du Rio Grande. Dans ces eaux où pullulent les microbes pathogènes, les moustiques pondent leurs œufs, d'où naissent leurs larves, et d'où s'échappent ensuite les volatiles imprégnés du poison.

Malheureusement le virus est communiqué non pas seulement par les moustiques, mais par le simple contact de linges, vêtements, couvertures, ustensiles et objets contaminés ; ou par l'usage de boissons non suffisamment pures.

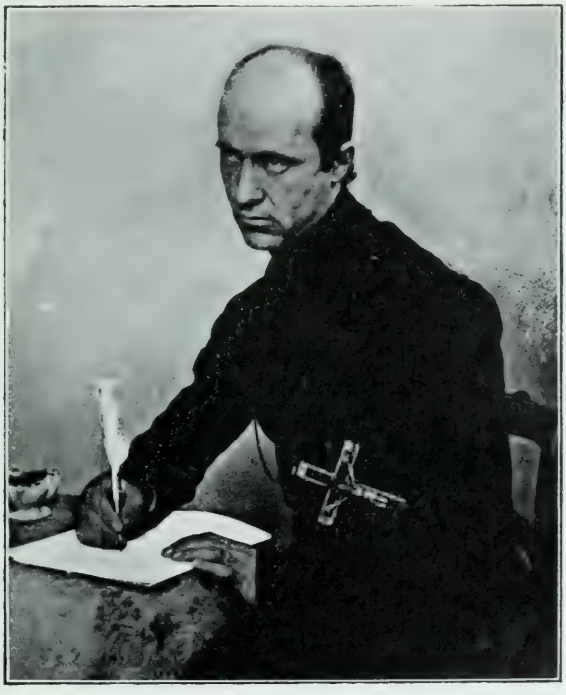
Bien plus : il infecte l'air par les émanations paludéennes et telluriques ; il envahit les maisons par les poussières atmosphériques, qui se déposent sur les meubles. Le vent ou la brise le transportent au loin, et les ballots de marchandises entassés dans les cales des navires, le charrient même au delà des océans.

On espère, du moins, que les inoculations d'un sérum approprié, qui ont déjà donné quelques bons résultats, en donneront davantage, à l'avenir.

Sur ce foyer de pestilence le P. Verdet écrivait, le 30 décembre 1854 :

— Des pluies sont tombées avec une telle abondance, que le fleuve a débordé trois fois, et noyé toutes les plantations. Le pays a été longtemps

comme une vaste mer. Par suite de l'humidité des terres, le bétail a contracté des maladies qui faisaient mourir les animaux par milliers. La contrée, comme vous le savez, est presque entièrement plate, et les eaux, n'ayant aucune pente, restent pendant plusieurs mois à la surface du sol, jusqu'à ce qu'elles soient, peu à peu, absorbées par les rayons solaires. Ainsi nos immenses plaines étaient transformées en marécages, d'où s'exhalait une odeur fétide, produite par la décomposition des herbes et des cadavres. Elle propageait, au loin, la maladie et la mort.



Le P. Verdet.

— La saison la plus meurtrière, écrivait, de son côté, le P. Parisot, est celle où l'action de l'humidité se combine avec celle de la chaleur excessive. L'air est, alors, corrompu par des miasmes délétères, dont les effets sont extrêmement nuisibles.

Dans la plupart des cas, la fièvre jaune débute brusquement. Vers le quatrième jour, survient un calme trompeur, qu'une triste expérience a fait surnommer le *mieux de la mort* ; peu après, la teinte jaune caractéristique apparaît, et s'accentue sur toute la peau ; les vomissements

commencent, et, s'ils ne s'arrêtent pas, amènent rapidement la catastrophe finale. On cite aussi des cas vraiment foudroyants par leur soudaineté.

Le premier Oblat victime de ce terrible fléau, fut le P. Baudrand. Nommé supérieur du collège de Galveston, il y arriva, de Montréal, au mois de mai 1853, jeta les fondements du nouvel édifice dans un très bel emplacement, éleva les murs jusqu'au second étage, et mourut héroïquement, le 1er octobre, après trois jours seulement de maladie. Perte d'autant plus cruelle, qu'elle était plus imprévue !

— Fuyez ce rivage malsain en cette saison chaude, car vous n'êtes pas encore acclimaté, lui avait dit le docteur, deux jours avant que la fièvre ne le saisît. Allez, dans l'intérieur, respirer un air plus salubre.

— Ce serait une lâcheté, répondit le Père. Comment laisserais-je mes confrères exposés à l'épidémie ? L'obéissance m'a placé ici... je reste !

Quand le P. Parisot lui eut administré les derniers sacrements, une dame américaine présente à la cérémonie, émue de tant de piété, de résignation et de conformité à la volonté de Dieu, s'écria :

— *This is certainly a saint !* Celui-ci est certainement un saint !

Un an et demi après, le 9 janvier 1855, expirait l'aimable et jeune P. Duperray. Saisi par la fièvre, à Brownsville, il était en convalescence, lorsqu'il fut appelé pour confesser un mourant, dans un rancho, à plus de cinquante kilomètres. Retourné à la maison, il rechuta, s'alita, et mourut, quelques jours après, à peine âgé de vingt-cinq ans.

Souvent un officier irlandais de la garnison disait de lui :

— On ne peut le regarder, sans penser à saint Louis de Gonzague. Quelle modestie et quelle vertu ! Ses yeux bleus reflètent la candeur de son âme !

Au mois d'août 1856, le P. Verdet, supérieur, se rendit à la Nouvelle-Orléans, à bord du *Nautilus*, pour acheter le bois de charpente nécessaire à la couverture de l'église en construction. Le golfe du Mexique est fécond en ouragans et en cyclones. Une terrible tempête éclata, et le navire périt, corps et biens.

Seul échappé au naufrage, un passager raconta quel sublime héroïsme avait montré le P. Verdet, au dernier instant de cet épouvantable drame, au milieu des éléments en furie. Sur le navire désemparé, il allait, de tous côtés, porter des paroles d'encouragement et le bienfait de l'absolution à ceux qui étaient sur le point d'être engloutis. A ce moment suprême, il baptisa, en outre, le capitaine et son fils, à la conversion desquels il avait travaillé, durant la traversée.

— Quel affreux malheur qui nous enlève un si excellent sujet, écrivait Mgr de Mazenod, le 27 novembre 1856. Bon et si regretté P. Verdet !... Ce sont là des pertes irréparables ! Il faut reconnaître que Dieu met notre résignation à de cruelles épreuves... Je ne me permets pas cette réflexion, pour murmurer contre les décrets de la Providence qui récompense ses élus, quand il lui plaît ; mais c'est un cri que la souffrance m'arrache... Désormais, je tremblerai toujours, quand je vous sentirai sur mer !...

L'année 1858 fut particulièrement désastreuse. Deux Oblats périrent presque en même temps, victimes de la fièvre jaune : le Fr. Garcia, mexicain d'une humilité et d'une obéissance parfaites, mourut, le 26 septembre, après trois jours de maladie ; et le P. de Lustrac exhala le dernier soupir, le 8 octobre, à Point-Isabel, où il se rendit pour administrer un agonisant.

— Demain matin, je serai de retour, avait-il dit, en partant.

Au jour indiqué, il ne parut pas ; mais un messager arriva, le soir, annoncer qu'il était en danger. Le P. Parisot accourut aussitôt, pour lui porter les secours spirituels.

Jusqu'au bout, le P. de Lustrac, malgré ses vives douleurs, garda sa connaissance. Ses dernières paroles furent celles d'un prédestiné :

— Au ciel ! Au ciel ! *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.*

— Devant ce fléau, écrivait le P. Parisot au Supérieur général, le pouvoir médical confesse son impuissance. On l'appelle fièvre jaune ; mais il se présente sous cinq ou six formes différentes. Souvent le patient doit passer successivement par chacune d'elles. Les Mexicains et les soldats ne sont pas épargnés. L'hôpital ne désemplit pas. L'épidémie se déclara, le 13 septembre, et, depuis cette quinzaine, nous comptons déjà plus de cent victimes. Presque tous ont reçu les derniers sacrements. Pendant plusieurs jours, deux voitures ont circulé continuellement dans la ville, pour ramasser les cadavres, et les conduire immédiatement au cimetière, la plupart sans cercueil. Les Pères Vignolle, Kéralum et moi sommes occupés, du matin au soir, et une grande partie des nuits. La puanteur dont notre soutane est imprégnée, au retour d'auprès des malades, serait capable de donner la peste aux plus réfractaires. Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse : nous ne refusons, ni le travail, ni la souffrance, ni le trépas. A la vie et à la mort, nous sommes à Dieu.

En communiquant au vénéré Fondateur ces tristes nouvelles, le P. Parisot était obligé de lui révéler aussi que le P. Gaudet, successeur du P. Verdet, attaqué de la fièvre, le 29 septembre, inspirait, lui aussi, les plus graves inquiétudes.

— Quel coup de foudre, mes chers enfants, répondait, de Marseille,

le 26 novembre, Mgr de Mazenod. Je ne suis pas habitué à ce genre de malheur, et je sens que je ne m'y habituerai jamais... Cruelle mission du Texas, quelles blessures tu fais à mon âme !... Voilà donc la cinquième victime que tu dévores !... Et qu'en est-il de la sixième ?... Aurez-vous le soin de me le dire par le prochain courrier ? Que ces jours d'attente vont me paraître longs !... Rassurez-moi au plus tôt ! Les heures sont des jours pour mon cœur, les journées sont des semaines.

Pendant trois mois, le P. Gaudet resta dans l'impossibilité de célébrer la Messe ; car, après un semblant de guérison, une rechute grave l'abattit de nouveau, et lui laissa une telle faiblesse, qu'il était contraint, pour marcher un peu, de se servir de béquilles.

Frappé lui aussi, le Fr. Roudet se releva assez vite ; mais des rechutes multipliées le réduisirent à l'état de squelette ambulant. On dut même l'administrer.

— Tous les jeunes Pères sont malades, écrivait encore le P. Parisot, l'année suivante ; et les anciens sont écrasés de travail.

Atteint, le 28 août 1859, le P. Olivier fut longtemps entre la vie et la mort. En 1860, tous les Pères, à peu d'exception, payèrent leur tribut à la fièvre. Les Pères Clos et Maurel faillirent en mourir.

Régulièrement le fléau revenait visiter Brownsville, et, deux ans plus tard, il frappa presque simultanément trois grands coups dans la pauvre communauté : le Fr. Copeland, d'une force herculéenne et excellent religieux, expira, le 11 août, après quatre jours de maladie ; le 6 octobre, mouraient, le même jour, l'aimable P. Sivy, à onze heures du matin, et l'érudit P. Shumacher, à sept heures et demie du soir, l'un et l'autre à la fleur de l'âge !

— Oh ! que c'était triste, écrit le P. Parisot, de contempler ces deux cercueils, au milieu de notre sanctuaire ! Quel spectacle navrant ! Quelles scènes déchirantes, aux funérailles de ces martyrs de la charité !... En les accompagnant à leur dernière demeure, les assistants fondaient en larmes ! Je n'essaie pas de vous dépeindre nos regrets et notre douleur. Ma plume ne saurait exprimer ce que nos cœurs éprouvent !... Mon Dieu, ayez pitié de nous ! Vous êtes le Maître suprême !... Nous ne nous plaignons pas ; mais nous ne savons que penser, à la vue de tant de sacrifices !... Pourtant, *fiat !... fiat !...*

§ 4

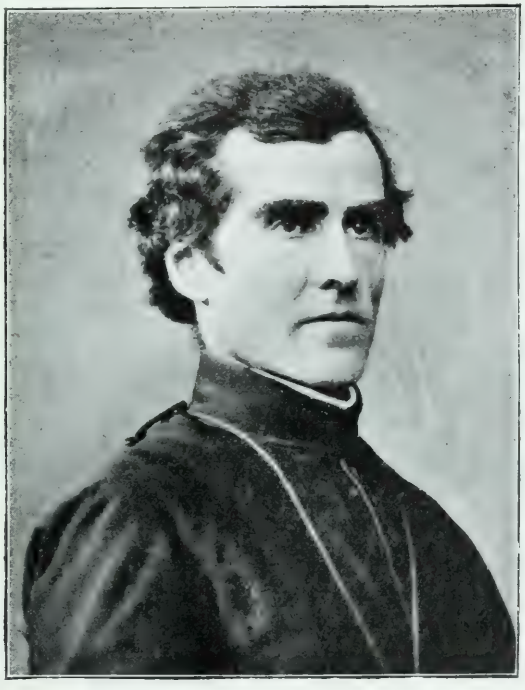
Troubles politiques.

Aux angoisses causées par la fièvre jaune, la guerre civile et étrangère ajouta ses horreurs.

Durant plusieurs années, il y avait eu fréquemment des escarmouches,

à la frontière ; mais, au mois de septembre 1859, le gouvernement des États-Unis, croyant la paix assurée, retira les troupes, qui, depuis l'annexion du Texas, étaient en garnison sur les bords du Rio Grande.

Aussitôt se forma une bande de brigands, parmi lesquels dominaient les Mexicains. Sous le commandement de Cortina, elle se précipita sur Brownsville, massacra les autorités, et, pour grossir ses rangs, brisa les portes des prisons, délivra tous les malfaiteurs, et les enrôla sous son étendard.



Le P. Gaudet.

Obligés de se défendre contre ces hordes féroces, les citoyens s'armèrent, et bientôt la ville entière ressembla à un camp retranché, chacun se tenant sur le qui-vive. Il n'était pas prudent de se hasarder seul dans les rues.

— Récemment je suis sorti pour aller faire un mariage, écrivait le P. Gaudet, le 3 octobre. Deux carabiniers m'escortaient. Avant que le gouvernement puisse nous envoyer du secours, que se passera-t-il ? Dieu le sait. Si ces brigands veulent auparavant tenter la fortune, ils n'auront

pas beaucoup d'obstacles à renverser, pour s'emparer de la ville, qu'ils sont capables d'incendier, après avoir versé des torrents de sang... De quelque manière que les choses tournent, notre ministère sera nul, pour un temps plus ou moins long. Actuellement il nous est impossible de visiter nos postes dans la campagne... Assurément l'armée de l'ordre finira par triompher, mais ce ne sera pas sans une guerre d'extermination.

Le 13 novembre, il écrivait encore :

— Depuis ma dernière lettre, la situation critique de notre ville n'a pas changé. Voici un mois que des barricades obstruent nos principales rues, et que, jour et nuit, on veille pour repousser une invasion probable des brigands, dont le nombre augmente sans cesse. Plusieurs centaines, montés à cheval et campés à quelques kilomètres d'ici, dévastent les ranchos, à huit ou dix lieues à la ronde. Dans la cité règne la panique... personne ne se risque à venir à l'église, même le dimanche... Espérons que Dieu nous accordera de reprendre notre œuvre, une fois l'ouragan passé.

En attendant les secours officiels, des coups de feu s'échangeaient, et les morts jonchaient le terrain.

Vers la fin de 1860, les bandes de Cortina furent complètement battues ; mais, alors, d'autres nuages plus sombres encore se montrèrent à l'horizon.

— De notre côté, l'Union américaine s'en va en pièces, écrivait le P. Gaudet, le 12 février 1861. Nous avons des gouvernements provisoires en masse. Chaque État du Sud se gouverne maintenant à sa guise, jusqu'à ce qu'une nouvelle *Confédération du Sud* se forme, en opposition aux *États du Nord*. C'est une vraie Babel. Le Texas prétend rester neutre ; mais il finira par s'adjoindre à la Confédération du Sud, à cause des dangers auxquels l'exposerait l'isolement, car il aurait à redouter et les Mexicains et les tribus indiennes qui profiteraient de la situation, pour se venger des injustices dont les uns et les autres se plaignent.

Quelques semaines plus tard, la scission qui devait amener des événements si tragiques, se consommait : le Texas se confédérait avec la Louisiane, le Mississipi, l'Alabama, la Georgie, la Floride, les deux Carolines, la Virginie, le Tennessee et l'Arkansas. Ces États choisissaient Richmond comme capitale.

— Nous voilà séparés de la grande Union américaine, écrivait le P. Gaudet, le 12 mars 1861. Toutes nos troupes marchent contre celles des États-Unis du Nord. Elles seront remplacées par des volontaires... Je ne sais où nous allons... Qui dévoilera l'avenir ? Priez pour nous, afin que nous traversions, sains et saufs, cette bourrasque sans pareille !... Quelle désorganisation !... Indescriptible !... Nous tâchons de mener la

vie religieuse aussi exactement que possible... Les jeunes Pères trouvent que les choses vont dans notre maison, comme au scolasticat. C'est notre seule consolation, dans un temps si mauvais.

Tous les essais de conciliation du président Lincoln ayant échoué, les hostilités commencèrent, le 12 avril.

— Nos difficultés politiques s'aggravent et se multiplient, de plus en plus. Jusqu'à présent, nous en avions été quittes pour la peur ; mais actuellement la flotte des États du Nord croise dans notre golfe. Un gros navire de guerre nous garde à vue, à l'embouchure du fleuve. D'un moment à l'autre, d'autres vaisseaux peuvent le rejoindre, et faire une descente sur Brownsville... En prévision, nous cachons nos vases sacrés. Si Dieu ne nous prête le secours de son bras, église et maison, couvent et dépendances, tout deviendra la proie du vandalisme. Notre sacrifice est fait... Malgré tant de tribulations, Dieu ne se cache pas complètement. Au fond du cœur subsiste l'espoir d'un avenir meilleur. Nous laissons à la Providence d'arranger les événements... Elle ne nous a jamais abandonnés, dans nos épreuves... Nous avons la confiance qu'elle continuera à veiller sur nous.

Ce sont là de beaux sentiments. Non moins édifiants sont ceux que le P. Gaudet exprime dans une autre de ses lettres :

— Nonobstant les soucis et les peines, je me suis attaché à ce pays, si misérable, en ce moment, et à ses gens, les plus démoralisés du monde. Assurément ce n'est pas naturel ; c'est donc le Seigneur qui dispose ainsi les choses, et je le remercie d'avoir allumé dans mon cœur de l'affection, pour un peuple qui est si loin d'être aimable !... Nous défrichons, dans la mesure de nos forces... nous répandons la parole sainte... d'autres recueilleront ce que nous semons dans les larmes !... Ne serait-ce que longtemps après nous, qu'importe !... Sans doute, la postérité ne saura pas la moitié de ce que les commencements de cette mission auront coûté ; mais à Dieu rien n'échappe...

Toujours aussi héroïque se maintint le calme des vaillants apôtres, pendant cette tourmente qui dura encore plusieurs années, car la terrible guerre de Sécession ne se termina qu'en 1865.

En ce sol si bouleversé, les œuvres chrétiennes, sous l'ouragan déchaîné, poussèrent de profondes et solides racines. Après Dieu, on le doit aux fervents Oblats qui s'y dévouèrent, alors, et dont rien n'abattit le courage.

Appuyés sur la foi aux célestes promesses, indifférents aux intérêts éphémères d'ici-bas, et ne soupirant qu'après les conquêtes surnaturelles, ils regardaient, impassibles, par delà les horizons bornés de ce monde.

Au sein du fracas universel, ballottés par le flot montant des calamités publiques, qui paraissait devoir les submerger eux-mêmes, ils surnagèrent, et, au prix de mille dangers, préservèrent du gouffre insondable, creusé devant elles, une foule d'âmes qui, sans eux, se seraient inévitablement et à jamais perdues.

Brownsville. — Collège bâti par les Oblats.

LIVRE NEUVIÈME

Au Mexique

1858-1861

CHAPITRE I

Sur la frontière.

§ 1

La révolution à l'état endémique.

Non moins que le Texas, et plus encore, le Mexique fut, au XIX^e^ siècle, le théâtre de commotions violentes.

Elles commencèrent, en 1808, quand l'Espagne eut à lutter contre Napoléon I^er^. N'était-ce pas l'occasion favorable pour secouer son joug ? Trois tentatives de rébellion, sévèrement réprimées, n'aboutirent pas ; mais, en 1821, le succès couronna les efforts.

Ayant proclamé son indépendance, le Mexique s'érigea en République, composée d'une trentaine d'États, ou districts fédéraux, avec une Constitution calquée sur celle des États-Unis, souvent remaniée depuis.

Pendant les quarante ans qui suivirent, les rivalités de partis entretinrent une agitation perpétuelle, dégénérant en continuelle anarchie : troubles, dénis de justice, crimes de tout genre, assassinats...

Ces conflits incessants provenaient de la multitude de ceux qui, mus par l'ambition, et se jalousant l'un l'autre, tâchaient de créer un gouvernement à leur profit. Chacun d'eux s'intitulait le champion de la liberté, et recrutait ses troupes parmi les gens de la pire espèce, toujours prêts aux mauvais coups. A défaut de véritables victoires sur leurs adversaires, ces soldats se dédommageaient, en pillant ce qu'ils rencontraient sur leur route, mangeant et buvant aux dépens du pauvre peuple, et se vautrant dans la débauche, aux cris répétés de : *Viva la libertad !*

On conçoit facilement ce que l'Église souffrit dans de telles conjonctures. Les chefs de bandes, pour se procurer l'argent indispensable à leur « armée libératrice, *ejercito libertador* », recouraient fréquemment à l'expédient commode de dévaliser les couvents et de vendre les biens du clergé.

§ 2

Matamoros.

En face de Brownsville, sur la rive droite du Rio Grande, fut bâtie, en 1823, la ville de Matomoros, dans une situation qui semblait devoir lui assurer un avenir prospère. Elle se développa, en effet, d'une façon assez sensible, malgré les perturbations politiques (1).

Témoin du fécond apostolat des Oblats à Brownsville, le curé, âgé et désireux de se retirer, voulut, en 1857, leur confier sa paroisse. Les Pères, toutefois, ne s'y fixèrent pas, alors, parce que l'évêque de Monterey, de qui Matamoros dépendait, expulsé de son diocèse par la Révolution, était dans l'impossibilité de sanctionner, de son autorité, cette combinaison à laquelle, plus tard, il accorda son plein assentiment.

Des Missionnaires à ce poste seraient fort utiles. Sur une population catholique de dix à douze mille âmes, on voyait à peine vingt-cinq hommes s'approcher de la Table sainte, au temps pascal. C'est que les fidèles entendaient rarement la parole de Dieu. Quand, les années précédentes, on invitait, pour les solennités, les Pères à donner un sermon, ils trouvaient la chaire couverte d'une épaisse couche de poussière.

A partir de 1858, ils y distribuèrent, tous les dimanches, le pain spirituel de la vérité ; et, en éclairant ces âmes, en amenèrent beaucoup à la pratique sérieuse des vertus.

§ 3

Notre-Dame du Refuge.

Ne pouvant encore attacher définitivement les Oblats à son église, le curé, pour s'assurer leur concours, obtint de les établir dans un sanctuaire compris entre les limites de sa juridiction : celui de Notre-Dame du Refuge, jolie chapelle, récemment restaurée à neuf par une riche dame, et où les habitants allaient, de préférence, honorer la Sainte Vierge, les samedis surtout.

On en prit possession, le 22 juillet 1858. Outre le service paroissial, dont ils seraient à peu près complètement chargés, les Pères évangéliseraient les nombreux ranchos du territoire mexicain annexés à la paroisse, et s'étendant jusqu'à quinze lieues à la ronde.

— Que ces gens sont dignes de compassion, écrivait le P. Gaudet. Ils viennent, parfois, de dix journées de marche, demander à ce qu'on aille, au moins, célébrer leur mariage, ou baptiser leurs nouveau-nés.

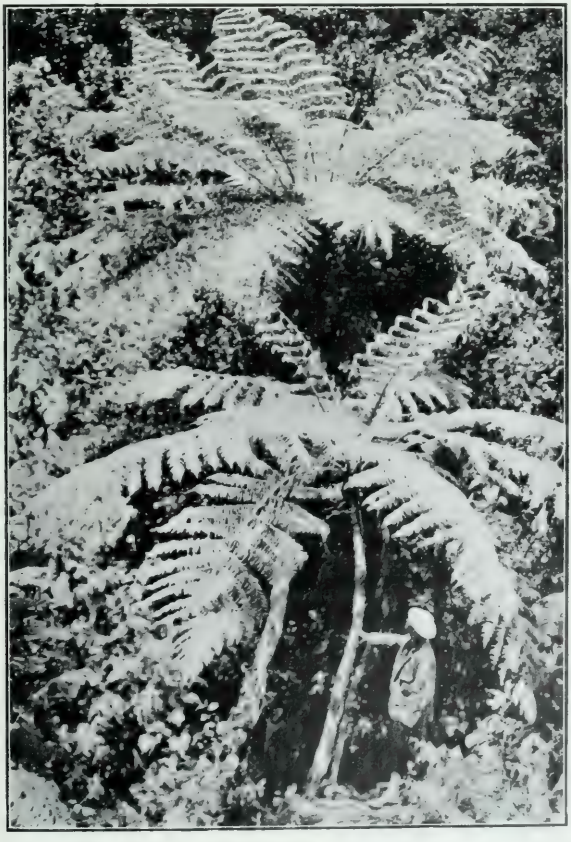
Dès 1859, on prépara plus de cent enfants de Matamoros à la première

(1) Voir la carte, p. 360.

communion. Le bien se fit ainsi sur une plus vaste échelle, et ne cessa d'augmenter.

Retourné momentanément de son exil, l'évêque de Monterey, instruit de ces progrès consolants, confia officiellement, en 1861, la paroisse aux Oblats, et nomma l'ancien curé, M. Musquiz, chanoine de sa cathédrale.

Nous aurons à raconter, plus tard, le bien considérable accompli par les Pères en cette ville, dont la population monta rapidement, en peu d'années, au chiffre de cinquante à soixante mille âmes, pour redescendre ensuite, non moins rapidement, à celui de vingt mille.



La végétation au Mexique.

CHAPITRE II

Missions dans l'intérieur.

§ 1

Cruillas et Burgos.

La première mission mexicaine fut donnée, au printemps de 1859, à Cruillas, dans l'État de Tamaulipas, à cent quatre-vingts kilomètres environ au sud-ouest de Matamoros. M. Musquiz accompagna les Missionnaires, afin de les présenter à la population. Il avait même promis de prêcher le sermon d'ouverture.

— J'en tiens le manuscrit dans ma poche, disait-il, et je le tirerai, si ma mémoire faiblit.

Excellentes intentions et courage héroïque !...

A quatre kilomètres de la cité, le conseil municipal et le clergé attendaient la caravane apostolique. L'entrée fut des plus solennelles, et les habitants, attirés par la curiosité, remplirent l'église.

Intimidé par cette foule, M. Musquiz, au moment de gravir les degrés de la chaire, sentit ses forces le trahir. Pâle et chancelant, il n'osa affronter les regards de la multitude, malgré le précieux manuscrit renfermé dans sa poche. Le P. Olivier dut le remplacer. On n'y perdit rien. L'assistance charmée revint, le lendemain et les jours suivants, toujours plus nombreuse.

Quand le curé de Matamoros vit que, grâce à l'éloquence des Oblats, l'affaire prenait bonne tournure, il jugea sa tâche terminée, enfourcha son cheval, et, au galop, regagna ses pénates, pour savourer dans le silence les douceurs d'un repos si mérité.

Entendre la parole de Dieu était chose si nouvelle pour les habitants de Cruillas ! Leur pasteur, semblable en cela à la plupart de ses confrères, ne les avait jamais fatigués par des prédications trop fréquentes. Ils goûtèrent les instructions, et ne s'en lassèrent pas.

Moins vif fut leur empressement autour des confessionnaux. Depuis si longtemps ils ne s'étaient approchés du Tribunal de la pénitence ! Il leur en coûtait... A la fin de la seconde semaine, après les sermons sur les vérités éternelles, ils se décidèrent, pourtant. Durant les quinze jours qui suivirent, la grâce coula abondante sur les cœurs touchés et repentants.

Les grandes cérémonies, telles que la consécration à la Sainte Vierge, la promulgation de la loi, la rénovation des promesses du baptême et autres, les enthousiasmèrent.

— Ah ! s'écriaient-ils, ravis, la religion de ces Pères est bien plus belle que la nôtre !

Un des résultats les plus consolants fut l'institution de l'Adoration perpétuelle. Auparavant, quel délaissement du divin Sauveur dans son Eucharistie ! Désormais, de fervents adorateurs s'agenouilleraient, à tour de rôle, devant le Tabernacle.

Au moment du départ, les larmes et la tristesse générale prouvèrent que la population entière s'était profondément affectionnée aux Missionnaires. Les principaux citoyens, montés à cheval, les escortèrent, pendant huit à dix kilomètres ; puis, déléguèrent deux d'entre eux, pour les accompagner jusqu'à Matamoros.

Sur le seuil de son presbytère, M. Musquiz, radieux, leur ouvrit les bras, en disant :

— Vous avez vu les habitants de Cruillas. Tous ceux du Tamaulipas leur ressemblent. Partout, même réforme à opérer. Avec la grâce de Dieu, *nous* y réussirons, n'est-ce pas ?

Seules les missions, en effet, régénéreraient ces peuples plongés dans l'ignorance. Avec eux, il y avait tout à faire, et il fallait leur enseigner jusqu'aux premiers éléments, tant la confusion régnait dans leur esprit. Très attachés à la foi, ils la noyaient dans une masse de superstitions. Ce ne serait pas sans de persévérants efforts, qu'on les dégagerait de ce fatras de fausse tés, d'autant plus que les agents de l'erreur tentaient, par les moyens les plus variés, de les enfoncer de plus en plus dans les ténèbres.

Après le temps pascal, les Pères Olivier et Parisot consacrèrent de six à sept semaines à évangéliser Burgos et une autre ville voisine. Ces deux missions réussirent à merveille.

A l'annonce de ce succès, plusieurs paroisses, dans un rayon de soixante lieues, envoyèrent des délégations aux Pères, pour les supplier de leur accorder la même faveur. Les curés n'étaient pas les moins ardents à solliciter cette grâce. La vue du résultat de ces prédications simples, mais claires et si touchantes, leur montrait à eux-mêmes comment ils devaient s'y prendre, pour instruire leurs ouailles, auxquelles ils s'étaient contentés, jusqu'alors, de donner, en de rares circonstances, des sermons d'apparat, incompréhensibles pour la plupart des auditeurs.

— Les Missionnaires nous apprennent beaucoup de vérités que nous n'avions jamais entendues, disaient les gens. Chaque jour, ce sont des

choses nouvelles. Que leur religion est belle ! Nous ne nous en étions jamais doutés.

Leur admiration et leur joie ne se traduisaient pas seulement par des paroles ; mais ils venaient, en foule, au confessionnal.

A la clôture de la mission de Burgos, les Pères plantèrent une grande croix, sur le piédestal de laquelle on grava les armes de la Congrégation et les initiales O. M. I., en lettres d'or.

C'était un jalon posé sur la route du Mexique, qui s'ouvrait largement aux Oblats de Marie.

§ 2

Victoria et la police ombrageuse.

Désireux de fixer dans son diocèse les apôtres dont il estimait les travaux, l'évêque, exilé de Monterey, chargea son grand vicaire d'établir les Pères à Victoria, capitale du Tamaulipas.

Malgré son titre que lui valait sa position centrale, cette ville ne comptait guère que de six à sept mille âmes. L'endroit est agréable et très sain, par suite de la proximité d'une chaîne importante de hautes montagnes : la *Sierra madre orientale*. Située à quatre cent cinquante mètres d'altitude, la cité est entourée de riantes campagnes, où abondent les palmiers et les orangers.

Les Pères Olivier et Sivy s'y rendirent, le 5 mars 1860 ; mais ils durent, par prudence, renoncer à inaugurer leur ministère par une mission en règle, qui aurait éveillé les susceptibilités du pouvoir civil extrêmement ombrageux.

Ayant récemment aboli les couvents, le gouvernement, soi-disant libéral, n'aurait pas toléré qu'une communauté religieuse se constituât sous ses yeux. Les deux Pères ne se présentèrent donc que comme curé et vicaire. Plus tard, quand ils auraient pris solidement racine dans la place, ils appelleraient quelques confrères, pour les adjoindre successivement à eux.

Dès le principe, ils conquirent la confiance, et virent leurs confessionnaux fréquentés. Bien meilleure, d'ailleurs, que celle de la frontière, la population se plaisait beaucoup aux manifestations extérieures du culte.

— J'eus à porter le saint Viatique, racontait le P. Sivy. Jamais je n'avais assisté à un tel déploiement de pompe. La musique de la troupe ouvrait la marche. Deux longues files d'hommes avec des flambeaux précédaient le Très Saint Sacrement, tandis que les notables portaient le dais, et que d'autres lui faisaient un cortège d'honneur. En arrière, suivaient plus de deux cents femmes, ayant presque toutes aussi des

cierges allumés. Dans la rue semée de fleurs, se dressaient, de distance en distance, des arcs de triomphe. Enfin, dans le pauvre *jacal* du malade, transformé en élégante chapelle, les voisins avaient disposé, en guise de tapis et de tenture, ce qu'ils possédaient de plus précieux.

Très solennelles furent les cérémonies de la Semaine Sainte. Pendant les trois derniers jours, les magasins restèrent fermés, et les voitures ne circulèrent plus. La ville entière rentra dans le silence et le recueillement. De fort loin arrivaient les *ranchéros*, qui envahissaient l'église, aux heures des offices.

§ 3

Persécution.

Enhardi par le triomphe croissant des révolutionnaires dans les autres parties du Mexique, le Gouvernement du Tamaulipas résolut d'exécuter son projet de soumettre pleinement la juridiction ecclésiastique au pouvoir civil. Pour atteindre ce but, il procéda par une série de tracasseries, d'abord mesquines, puis méchantes et carrément hostiles, avec menaces d'amende et de prison.

N'ayant pas consenti à se plier à ces exigences sacrilèges, les Pères reçurent, le 20 décembre, notification officielle du décret d'expulsion formulé contre eux.

— Le matin de notre départ, écrivait le P. Sivy, la foule accourue pour nous faire ses adieux, remplissait le presbytère. Des mères en pleurs nous priaient de bénir leurs enfants ; d'autres se jetaient à genoux, en demandant de nous baiser les mains. Des personnes riches nous offraient leur rancho, ou leur *hacienda* (maison de campagne), tandis que les moins fortunés nous apportaient quelques petites provisions de voyage, en nous suppliant de les accepter. Quand il fallut nous arracher du milieu de ces braves gens, nous eûmes beaucoup de difficultés, pour nous frayer un passage jusqu'à notre voiture. Alors, tous tombèrent à genoux, pour être bénis, une fois encore.

Arrivés, la veille de la Noël, à la Gavia, grand rancho d'un millier d'âmes, les Pères s'y installèrent provisoirement, dans l'attente du jour où il leur serait possible de retourner à Victoria. Dans cette région reculée, le bien à faire ne manquait pas. Rarement les prêtres l'avaient visitée, et les paroisses des environs étaient dépourvues également de secours spirituels.

Il semblait aux Missionnaires que, loin de toute autorité civile, et comme perdus dans les montagnes, ils seraient à l'abri de la persécution.

Elle ne tarda pas à les atteindre. Après trois semaines, des sbires leur signifièrent d'avoir à repasser la frontière. Une fois de plus, ils secouèrent la poussière de leurs pieds, et, vers la fin du mois de janvier 1861, rentrèrent à Brownsville.

— J'espère que leur éloignement de Victoria ne sera que momentané, écrivait le P. Gaudet, le 12 mars.

On avait d'autant plus de motifs de le croire, que les Pères de Matamoros, obligés, eux aussi, de quitter, avaient pu revenir, deux mois après leur départ.

En avril, les Pères Olivier et Sivy regagnaient, à leur tour, le Mexique : ils allaient desservir une paroisse à quelques lieues de Victoria, pour préparer, de ce poste avancé, leur retour dans la capitale.

§ 4

Guerre civile et étrangère.

Depuis quatre ans, cependant, les discordes intestines ne cessaient de croître d'intensité. En 1857, le Gouvernement fédéral avait publié une constitution qualifiée de libérale, mais qui, inspirée par le sectarisme le plus aveugle, asservissait complètement l'Église à l'État : suppression des Ordres religieux ; liquidation des biens du clergé, convertis en biens nationaux ; administration des sacrements remise à l'arbitrage des fonctionnaires civils, etc.

Ces lois tyranniques suscitèrent des émeutes. Mexico et plusieurs États du Sud s'opposèrent à leur application, et organisèrent un mouvement de réaction très vive, sous la direction du général Miramon. Les États du Nord voulurent, au contraire, les soutenir, élurent Juarez pour chef, et choisirent Vera-Cruz pour capitale.

Pendant trois ans de luttes fratricides, de cruautés inouïes et de scènes d'impiété, le sang coula à flots. Ce fut, pour les deux partis, une suite de succès et de revers alternatifs.

Au commencement de 1860, les factieux, assiégés dans Vera-Cruz et réduits à la dernière extrémité, étaient sur le point de se rendre, quand les États-Unis capturèrent les navires qui bloquaient cette ville du côté de la mer, et contraignirent ainsi l'armée de l'ordre à s'écarter du rivage.

Obligé de se tenir sur la défensive, Miramon ne put empêcher les « libéraux » de renforcer leurs colonnes, de s'emparer de plusieurs villes, et, au mois de décembre, de cerner Mexico qui dut capituler.

Le premier acte des vainqueurs fut de disperser les religieux, de confisquer leurs biens et ceux du clergé, d'expulser les évêques, et de

bannir même le Nonce du Pape, qu'une populace furieuse poursuivit d'une grêle de pierres et renversa dans la boue.

A bref délai, le triomphe des partisans de l'anarchie amena la guerre étrangère. Juarez ayant refusé d'indemniser les Européens des pertes matérielles et financières subies durant la guerre civile, la France, l'Angleterre et l'Espagne s'allièrent, et résolurent d'intervenir par les armes. Il en résulta un blocus maritime qui interrompit presque entièrement, plusieurs années, les communications entre les Oblats de ces contrées et le centre de la Congrégation.

Nous aurons à dire, plus tard, comment, malgré tant de difficultés sans cesse renaissantes, l'œuvre sanctificatrice des Pères continua, s'affermit et se développa. Ce fut un spectacle digne d'admiration, et ce récit touche au roman. Guerres, cyclones, révolutions, émeutes, fièvre jaune, sécheresses, calamités de tout genre : rien n'y manqua. Mais, si, pour les ouvriers apostoliques, les souffrances furent grandes, merveilleuse sans doute aura été pour eux la récompense au ciel.

Types mexicains.

LIVRE DIXIÈME

Ceylan

1847-1861

CHAPITRE I

Situation politique et religieuse de l'île de Ceylan à l'arrivée des Oblats.

§ 1

La perle des Indes.

Un peu à l'est de l'extrémité méridionale du continent indien, et à six degrés à peine de l'équateur, se trouve l'île de Ceylan. Une différence de quelques mètres seulement, dans le niveau des mers environnantes, suffirait pour qu'elle fût réunie à la péninsule, dont elle semble, au point de vue géographique, une simple dépendance.

Entre elle et la côte de Coromandel, en effet, dans toute la largeur du détroit de Palk, s'avance comme une jetée naturelle. Cette digue colossale comprend, dans sa partie visible, deux îles allongées, celles de Manaar et de Rameseram ; et, dans sa partie invisible, sur une quarantaine de kilomètres, un banc sablonneux hérissé d'un chapelet de récifs, sorte de crête sous-marine, recouverte d'une mince couche d'eau, et qui peut, à marée basse, être traversée presque à pieds secs.

On l'a appelée le Pont d'Adam, car, d'après une légende arabe, le premier homme, chassé de l'Éden, aurait obtenu, de la miséricorde divine, d'aller au loin habiter un second paradis terrestre : Ceylan, séjour idéal avec son éternelle verdure, ses parfums exquis et ses fruits délicieux.

Par sa configuration Ceylan affecte sensiblement, selon les uns, la forme d'un cœur renversé ; selon d'autres, celle d'une poire dont le pédoncule serait tourné vers le nord-ouest.

D'une longueur de quatre cent trente-six kilomètres sur une largeur de deux cent vingt, elle équivaut, par sa superficie de plus de soixante-cinq mille kilomètres carrés, aux cinq sixièmes de l'Irlande, ou à une dizaine de nos départements.

Au nord, s'étendent des plaines basses, quelquefois arides, mais, parfois aussi, portant d'immenses forêts, au sein desquelles s'épanouit librement la végétation vigoureuse des contrées tropicales. Une multitude

de lianes flexibles d'une longueur prodigieuse et contournées en tous sens, enlacent, de leurs nœuds inextricables, les bouquets de palmiers, d'aréquiers, etc. Il en résulte un fouillis impénétrable de broussailles gigantesques : jungle à la frondaison d'un vert intense, sur lequel se détachent

des myriades de fleurs aux couleurs éclatantes et aux nuances infinies.

Dans le centre, l'aspect change. Le sol s'élève, se boursoufle, se creuse, se déchire, se relève encore, pour constituer un vaste massif montagneux, dont les puissants contreforts rayonnent à une assez grande distance. C'est une véritable Suisse singhalaise, abondant en sites pittoresques d'une incomparable beauté, aux vallées ombreuses et très fertiles, avec leurs riches plantations de thé, leurs rizières et leurs produits de tout genre. Mais jamais la neige ne s'y montre, même dans les régions supérieures.

Il y a là, cependant, des sommets atteignant deux mille cinq cents mètres d'altitude, que l'on aperçoit, de la mer, à quatre-vingts kilomètres. L'un des principaux est le Pic d'Adam, montagne sainte des bouddhistes, des brahmanistes et des arabes ; celle que les livres hindous nomment Cripada (en pâli : Siripada) « l'Empreinte de Pied sacré », parce que le pied de Bouddha, ou celui de Siva, ou celui du premier homme y aurait laissé sa trace dans le roc.

Cette prétendue empreinte est une simple excavation longue de plus d'un mètre, régularisée au ciseau et grossièrement sculptée. Seul le pied d'un géant aurait pu la remplir.

Extrêmement variée est la flore de Ceylan.

Parmi les treize ou quatorze espèces de palmiers, indiquons l'une des plus remarquables, le talipot, dont les feuilles énormes se déploient en gracieux éventail, à vingt ou trente mètres de hauteur.

D'une taille parfois égale, le cocotier n'est pas moins élégant, et il est plus utile encore, avec ses lourdes noix ovales, à l'enveloppe dure et fibreuse, renfermant une liqueur laiteuse, rafraîchissante et parfumée, ou, à l'époque de la maturité, une chair blanche et consistante.

Signalons aussi l'arbre à pain, aux fruits farineux, presque sphériques et pesant plusieurs kilogrammes ; l'arbre du voyageur, qui, par une incision, fournit une eau agréable, pour étancher la soif ; le kitul, ou arbre à sucre ; le *cabbage-tree*, ou chou-arbre, ressemblant à un chou gigantesque ; le manguier, haut d'une douzaine de mètres, aux fruits acidulés, gros comme de petits melons ; le bananier, l'ananas, etc.

Un des plus bizarres est le banian au feuillage touffu. Ses branches horizontales envoient à terre des rejetons qui prennent racine, et forment de nouveaux troncs, dont les branches, à leur tour, s'avancent, pour s'implanter dans le sol, et ainsi de suite, de sorte qu'un seul arbre, aux troncs multiples, constitue, parfois, de longues avenues, ou des quinconces, couvrant jusqu'à un hectare de superficie.

Comment passer sous silence le caoutchouc, ou *ficus elastica*, aux

larges feuilles luisantes, dont les curieuses racines courent à fleur de terre, comme des reptiles entrelacés ?... et les bambous géants, dont les longues tiges accouplées ressemblent à des piliers de cathédrales ?... et l'arbre de fer, au bois si résistant, de la dimension de nos chênes ?...

Puis, les épices, la vanille, la cannelle, le muscadier, le safran, le tapioca, le quinquina, et quantité de plantes médicinales...

Ceylan. — Dans la jungle.

On estime à cinq mille le nombre des espèces végétales, dont se compose la flore de Ceylan, et elle n'est pas entièrement connue ! Dans quel pays du monde trouverait-on réunie, sur un espace aussi restreint, une si étonnante variété ?

Quant à la faune, elle n'est pas moins bien représentée : éléphants, buffles, ours, panthères, léopards, sangliers, daims, cerfs, lièvres, singes,

bécasses, perdrix, paons, coqs de bruyère, perroquets, oiseaux de tout plumage, etc.

Hélas ! on y rencontre aussi des serpents... et des plus venimeux. Mais le plus terrible de tous n'avait-il pas pénétré dans le paradis terrestre? Quoi de surprenant que ses congénères foisonnent dans ce nouvel Éden ?

A l'océan qui l'entoure et à la hauteur de ses montagnes, Ceylan doit un climat plus tempéré que celui du continent indien.

Pendant toute l'année, le soleil est presque vertical, à midi, mais les jours y conservent une durée à peu près identique, de six heures du matin à six heures du soir, sans aurore ni crépuscule.

Les saisons ne diffèrent guère : pas d'hiver proprement dit ; un printemps perpétuel. On admire simultanément, sur la même branche, bourgeons, fleurs et fruits, qu'une poussée ininterrompue de sève gonfle, d'une façon extraordinaire, et rend incomparablement plus volumineux que ceux de l'Europe. Tout y croît avec une rapidité inimaginable. Certains bambous et autres arbres ou arbustes grandissent comme à vue d'œil, de trente à quarante centimètres, en moins de vingt-quatre heures.

Depuis fort longtemps, Ceylan est connue. Les chefs de la flotte d'Alexandre, à la suite de leurs investigations au delà du golfe Persique, en rapportèrent des notions assez circonstanciées. Aristote en parle dans son livre *Du Ciel et du Monde*, et Ptolémée dans sa *Géographie*. Pline fait mention de quatre ambassadeurs de cette île venus en Italie.

Le trafic de Ceylan avec Rome par la mer Rouge paraît avoir été, à cette époque, assez actif, car on y a retrouvé beaucoup de monnaies romaines datant pour la plupart du règne de Constantin. Au VI^e^ siècle de notre ère, le moine égyptien Cosmas, surnommé Indicopleustès, ou Navigateur de l'Inde, lui consacre plusieurs chapitres intéressants de sa *Topographie chrétienne* (1).

Primitivement les Hindous l'appelèrent *Lanka* « la Resplendissante », et les Grecs Taprobane. Ce dernier terme est une corruption hellénique du mot sanscrit *Tâmraparni* (en pâli, ou langue intermédiaire : *Tâmbapani*) « Brillante comme le cuivre ». Le visiteur, en effet, est frappé de la teinte rougeâtre des routes et même des champs, qui tranche sur le vert intense de sa luxuriante frondaison.

Une telle couleur est due à la décomposition d'un genre de roches entrant dans la structure de ses montagnes : le gneiss. Rongé par les agents atmosphériques, fendu, brisé, divisé et subdivisé, il se réduit en une poussière fine et rouge qui recouvre le sol.

(1) *Patrologie grecque*, t. LXXXVIII, col. 95-170, 442-451.

Ailleurs, cependant, d'énormes masses de cette roche se dressent à des centaines de mètres de hauteur, sur plusieurs kilomètres, en s'incurvant parfois, en forme de demi-voûte.

Dès les temps les plus reculés aussi, l'île fut appelée *Sinhala dvipa* « Séjour des Lions », quoique aucun de ces fauves n'y ait sa tanière ; mais par allusion aux redoutables guerriers accourus du nord, pour la conquérir. L'abréviation de cette expression, *Sinhala*, en pâli *Sihala*, a donné par dérivation le mot actuel, Ceylan.

§ 2

Veddahs, Singhalais, Tamouls et Mahométans.

Les plus anciens de ses habitants, ceux, du moins, dont quelques spécimens existent encore, sont les Veddahs, descendants probablement des Chamites.

Autrefois maîtres du pays, ils vivent maintenant au fond des bois, dans la partie la moins fréquentée du centre et de l'est, petite peuplade encore sauvage et des plus misérables. Ils fuient tout contact avec les autres races, et ne gardent entre eux aucune hiérarchie sociale, ne bâtissant pas de maisons, ni même de huttes, mais errant dans la brousse, et se retirant, la nuit, dans des cavernes, ou dans le creux des arbres.

Leur dialecte ne ressemble à aucune des langues parlées.

Presque entièrement nus, armés simplement d'arcs et de flèches, ils n'ont d'autre occupation que la chasse.

Un siècle ou deux avant l'audacieuse expédition d'Alexandre vers l'Indus, les Singhalais, tribus aryennes du Bengale, partirent de la vallée du Gange, pour s'emparer de Ceylan. La conquête exigea de longues années, et ne fut définitive qu'à la suite d'une guerre d'extermination, qui refoula, dans les forêts et les montagnes, les rares survivants des aborigènes vaincus.

Wijajo, ou le Victorieux, chef des envahisseurs, est le premier souverain historique de l'île. Sa vie fut embellie, par la légende, de toutes sortes d'événements fabuleux, relatés dans les chroniques nationales intitulées *Mahavanso*, ou la Grande Généalogie, écrites au v^e^ siècle, et traduites en anglais par Turnour, en 1836.

Après le rétablissement de l'ordre, le commerce prit une extension considérable ; la littérature et les sciences furent cultivées, et les Singhalais devinrent une nation puissante.

L'état de surprenante prospérité dont jouit l'île, pendant leur domination, est attesté par les ruines gigantesques des monuments qu'ils

laissèrent. Ceylan, en effet, n'émeut pas moins le touriste par les souvenirs majestueux de son antique splendeur que par la richesse de sa végétation.

Douze siècles durant, leur capitale fut Anuradhapura, dont les ruines, par leur ampleur, rivalisent avec celles de Palmyre, de Babylone et de Ninive. Les remparts, développés en carré de vingt-cinq kilomètres de côté, encadraient une superficie égale à celle de la Rome des Césars, ou des plus vastes villes modernes, telles que Londres et Paris.

Sur un rayon d'une douzaine de kilomètres, sous les broussailles vigoureuses de la jungle reprenant le terrain que la main de l'homme lui avait ravi, c'est un amoncellement prodigieux de blocs de granit sculptés, de statues, de bas-reliefs, de guirlandes de pierre, d'inscriptions et de tronçons de colonnes jetés çà et là, au pied de débris de murs épais.

Et quelle hauteur vertigineuse avaient ses édifices ! Il reste encore debout plusieurs dagobas, constructions gigantesques en forme de cloches, destinées à renfermer des reliques de Bouddha. Dignes sœurs des pyramides d'Égypte, et, comme elles, bâties en briques, elles élèvent leur sommet convexe à une centaine de mètres, au milieu d'enceintes très spacieuses, pavées en dalles, et qui les encerclent d'une série de terrasses disposées en gradins.

On voit des palais qui n'avaient pas moins de neuf étages, avec des milliers de chambres et jusqu'à seize cents piliers monolithes au rez-de-chaussée (1).

Plus extraordinaires encore furent les travaux entrepris dans toute l'île pour l'irrigation régulière des champs.

Deux fois l'année, au moment du changement de direction des moussons, en avril et en octobre, tombent sur Ceylan des pluies diluviennes. Ses nombreux petits fleuves se changent, alors, en torrents redoutables, puis sont bientôt presque complètement à sec.

Pour obvier à ce grave inconvénient qui menaçait de disette la population, les rois singhalais creusèrent des réservoirs immenses, les plus grands peut-être du monde, véritables lacs artificiels d'une superficie, parfois, de cent à deux cents kilomètres carrés. Ils y ajoutèrent une foule de vastes bassins (plus de trois mille !) constitués par des barrages, des digues et des murs cyclopéens de cinquante à cent mètres de largeur à la base, de dix à quinze mètres d'élévation et de vingt à trente kilomètres de longueur.

Le tout était réuni par un ensemble incroyable de canaux, d'aqueducs, d'écluses, de tranchées, de galeries, de tunnels de toutes sortes et de toutes dimensions, se ramifiant à l'infini, mais conçus et exécutés selon les

(1) Cf. H. W. Cave, *The ruined Cities of Ceylon*, in-4°, Londres, 1907.

principes scientifiques les plus rationnels. Ainsi étaient entièrement utilisées et régulièrement réparties les eaux pluviales, qui portaient en tout lieu la fraîcheur et la fécondité.

Ce qui demeure de ces constructions titanesques, malgré le ravage du temps et des hommes, est pour le voyageur un sujet de profonde stupéfaction.

Vers le IVe siècle de notre ère, tandis que les barbares de l'Occident,

Éléphants de Ceylan.

Goths, Visigoths, Vandales, Huns, Hérules, etc., se précipitaient à l'assaut de l'empire romain et s'en disputaient les dépouilles, un mouvement analogue se dessinait en Orient. Les Tamouls, appartenant à la race dravidienne du sud de l'Inde, émigrèrent à Ceylan, d'abord en groupes restreints, puis en troupes compactes et armées.

Entre les nouveaux venus et les anciens possesseurs du sol, la lutte fut longue et acharnée. Ceux-ci, enfin, durent céder le nord de l'île. Les vainqueurs s'y établirent, et bâtirent une capitale à laquelle ils donnèrent le nom de leur chef *Jalpana*, ou le « Joueur de lyre ». C'est aujourd'hui Jaffna.

Fixés chacun sur leur domaine respectif, les deux peuples ennemis se regardaient d'un œil jaloux. Plusieurs fois, les hostilités recommencèrent avec des chances diverses de succès. A la suite de séries de batailles, de trahisons, d'empoisonnements, d'assassinats, d'usurpations sanglantes et de séditions fomentées chez leurs adversaires, les dynasties singhalaise et tamoule étendirent alternativement leur sceptre sur la majeure partie de Ceylan.

Mais de ces guerres continuelles résulta une dévastation générale. Les constructions pour l'irrigation, entretenues auparavant avec tant de frais, eurent spécialement à souffrir. Les digues furent rompues ; les canaux obstrués ; les bassins et réservoirs, à moitié desséchés, se changèrent en marais bourbeux, dans lesquels pullulèrent les crocodiles, et d'où la malaria s'exhalait, pour répandre au loin les fièvres paludéennes, violentes et mortelles.

Du chiffre de dix millions qu'elle avait atteint précédemment, la population descendit à celui de deux millions et demi. Il en était encore ainsi, en 1871, époque du premier recensement officiel fait par les Anglais. Depuis lors, elle a suivi, quoique lentement, une marche ascensionnelle, et a dépassé, de beaucoup, trois millions.

Plus hauts de taille, nerveux, robustes, énergiques, intelligents, entreprenants, et au nombre d'un million environ, les Tamouls habitent encore de préférence les provinces septentrionales.

Leur teint est très foncé, presque noir. On en trouve beaucoup parmi les travailleurs, ou « coolies », sur les routes, dans les plantations, partout où il y a quelque gros ouvrage à faire, remuant le sol, cassant les pierres, transportant les fardeaux... sans se presser pourtant.

Hommes et femmes s'affublaient, surtout aux jours de fête, de pendants d'oreilles, plus ou moins précieux et plus ou moins multipliés, selon leur caste. Quelques-uns en avaient six ou sept, qu'ils remplaçaient, parfois, par des cylindres de cuivre ou d'or. Aussi en rencontrait-on dont les oreilles étaient si allongées par cet ornement curieux et lourd, que, dans le trou des lobes, on aurait pu introduire un petit œuf.

Avec leurs contours plus arrondis, les Singhalais ont une apparence plus efféminée.

Quelquefois noire, la peau varie de teinte, en passant par les nuances qui, de la couleur chocolat, vont jusqu'au blanc très hâlé.

Les yeux sont vifs, la bouche régulière, le visage ovale, les traits fins, la mine souriante, la voix agréable, la barbe rare, les cheveux longs, bien entretenus, reluisants d'huile de coco, ramenés en arrière de la tête

en forme de chignon, et retenus par un peigne demi-circulaire en écaille plus ou moins orné.

Objet de luxe et de coquetterie, ces peignes coûtent cher. Ils atteignent, parfois, des dimensions démesurées, en proportion du rang social de leur propriétaire.

Comme les femmes, les hommes ont aussi, en guise de costume, une sorte de robe, ou plutôt de jupe blanche, simple cotonnade enroulée autour des reins, et descendant jusqu'aux chevilles. Leurs épaules, quand elles ne sont pas entièrement nues, sont à demi recouvertes d'un mouchoir, ou foulard, voire même d'une écharpe frangée, ou d'une espèce de châle, comme les dames élégantes s'en revêtaient en Europe, au milieu du siècle dernier.

C'est à s'y tromper. Les jeunes garçons surtout ont des allures de jeunes filles.

Qui ne serait surpris devant ce bizarre accoutrement ? On se demande s'il n'y a que des femmes dans ces régions ; puis, en réfléchissant que, là comme ailleurs, les deux sexes doivent être représentés, on est exposé, dans la distinction qu'on essaye d'établir, à prendre les hommes pour des femmes, et réciproquement.

Outre les Tamouls et les Singhalais, on trouve à Ceylan deux cent mille Mahométans, ou Maures, « *Moormen* », descendants des Arabes qui, à une époque reculée, émigrèrent dans l'Inde, pour en monopoliser le commerce sous toutes les formes. Ce sont encore des trafiquants habiles, marchands, colporteurs, boutiquiers, industriels même, s'entendant parfaitement à grossir leurs profits.

§ 3

Européens et Burghers.

Après une première apparition à Ceylan, en 1505, les Portugais y revinrent, en 1518, avec le dessein de l'annexer à leur empire. Il leur fallut quatre-vingts ans, pour se rendre maîtres des provinces maritimes du nord, de l'ouest et du sud, sans réussir jamais à conquérir le centre, tant fut vigoureuse et persévérante la résistance des indigènes.

Au commencement du XVII^e^ siècle, les Hollandais essayèrent de mettre pied sur la côte orientale. Peu désireux d'un tel voisinage, les Portugais les attaquèrent, mais ne purent les empêcher de s'emparer de Batticaloa et de Trincomalie, en 1639 ; de Galle et de Négombo, l'année suivante ; puis, de Jaffna, en 1658. Ils ne possédèrent plus, alors, un seul pouce de terrain dans l'île.

Cent quarante ans plus tard, à la suite de longues hostilités entre la Hollande et l'Angleterre, celle-ci, en 1796, prit Trincomalie, Colombo, Négombo, Jaffna, et établit solidement sa domination sur toutes les provinces, à l'exception de celle de Kandy, dont elle ne réussit à s'emparer qu'en 1815.

Depuis lors, sauf durant les soulèvements partiels de 1817 et de 1848 réprimés rapidement, l'île n'a pas cessé de jouir des avantages de la paix.

Dans le gouvernement de sa colonie, l'Angleterre s'inspira des principes de tolérance. Comprenant que le meilleur moyen d'assurer ses propres intérêts, était de favoriser les initiatives particulières, elle accorda aux individus et aux associations le maximum de liberté compatible avec l'ordre public.

Parmi les habitants actuels de Ceylan, il reste encore vingt-cinq mille métis, descendants des Portugais et Hollandais, qui s'alliaient facilement à la population indigène. Ils forment une caste séparée, très fermée à toutes les autres, et même aux Européens.

On les appelle les *Burghers*, sans que la plupart d'entre eux sachent maintenant ce que ce nom signifie.

§ 4

Bouddhisme et Brahmanisme.

Premiers conquérants de l'île, les Singhalais y introduisirent le bouddhisme, système de philosophie nihiliste, plutôt qu'une religion, car il ne renferme ni prières, ni sacrifices, ni culte, et prétend émaner de la seule raison humaine, sans le secours d'aucune révélation supérieure.

Selon une tradition, Bouddha, ou l'Illuminé, nommé précédemment Gautama, aurait commencé à dogmatiser dans la vallée du Gange, au VI^e^ siècle avant Jésus-Christ. Beaucoup d'érudits ont douté de son existence, car on a proposé vingt dates différentes pour sa mort, avec un écart de plus de deux mille ans entre elles, les uns la fixant en 368, et d'autres la reculant jusqu'en 2420 avant notre ère.

S'il a existé, il était, pour le moins, à moitié fou.

Sa philosophie, ensemble de négations et de pessimisme, n'exprime rien de précis sur Dieu, qu'elle présente comme l'Inconnaissable. Cela explique les divergences profondes entre ses adeptes, dont les uns adorent plusieurs divinités ; d'autres, les ancêtres ; et d'autres, enfin, Bouddha lui-même.

Désolante est sa doctrine sur l'homme.

Partant de cet axiome que l'existence est un malheur, car on ne peut vivre sans souffrir, Bouddha proclame que la vie est un mal. La perfection consiste donc à se défaire absolument du désir de vivre. La vie parfaite sera celle qui se réduira au minimum d'activité corporelle et intellectuelle, ou personnelle, sous n'importe quelle forme. Si, au moment de la mort, on est parvenu à cette perfection, l'âme est absorbée dans le mystérieux Nirvâna : le grand Tout, ou plutôt le grand Rien, le grand Vide. Cette absorption est-elle un anéantissement, ou une existence d'ordre supérieur ? Nul ne le sait ; nul ne pourrait le dire.

Si, pendant sa course terrestre, l'âme ne se purifie pas complètement, en se débarrassant de ce désir de vivre, qui est une convoitise malsaine, elle renaîtra dans le corps d'un animal d'autant plus vil, que sa faute aura été plus grave : éléphant, serpent, singe, chien, rat... scorpion, puce ou pou... et ces humiliantes transmigrations se succéderont, plus ou moins nombreuses, suivant le degré de culpabilité.

Bouddha lui-même a dû se réincarner près de six cents fois, avant d'atteindre la perfection... Jugez de ce qu'il arrive au commun des mortels ! Ce n'est guère encourageant !...

Très prompts à se disputer et à se donner des coups de couteau pour le moindre prétexte, les Singhalais se garderaient bien de tuer les animaux les plus venimeux, ou les plus répugnants. Pensez donc ! ils s'exposeraient à maltraiter leurs ancêtres réincarnés !...

Dans le but de faciliter à ses disciples l'accès du Nirvâna, Bouddha formula quelques préceptes de morale, reflet très affaibli des dix commandements de Dieu. Pour les édicter, il s'est appuyé soit sur la loi naturelle inscrite dans le cœur de chaque homme ; soit sur une vague réminiscence de l'Ancien Testament, ce qui ne saurait trop surprendre, vu les relations des Juifs avec les Indes. Il recommande, par exemple, de fuir les plaisirs qui attachent trop à cette existence méprisable ; d'éviter la colère et l'orgueil, qui sont une preuve de cet attachement, etc.

De ces préceptes le peuple n'a cure, mais les bonzes font profession de les observer. Aussi sont-ils considérés comme des ascètes, et, dans leurs escarcelles, les aumônes affluent. Cette générosité leur permet de vivre à l'aise dans des espèces de couvents ou monastères. Leur principale occupation, ou préoccupation, tout en mâchant constamment du bétel, est de ne penser à rien... C'est, paraît-il, la plus sublime et la plus pure des contemplations... le suprême idéal !

On aurait tort de les assimiler à des prêtres, puisque le bouddhisme ne comporte ni culte ni sacrifice.

Pour les rendre plus vénérables, leur maître leur a imposé, ou conseillé, le célibat, et ils en conservent les apparences. Quant à la réalité, c'est

autre chose. Cette pureté relative leur inspire, du moins, un profond respect pour le prêtre catholique, tandis qu'elle les détourne des ministres hérétiques ayant femme et enfants.

A Ceylan, les bonzes se comptent par milliers. Leurs coreligionnaires ne les estiment guère, mais ils les craignent, à cause du pouvoir cabalistique qu'ils leur supposent. On les reconnaît à leur figure grave ; à leur regard vague et rêveur ; à leur tête entièrement rasée ; à leur robe jaune d'or, semblable à une toge, dans laquelle ils se drapent, à la façon des anciens romains, ne laissant à découvert que l'épaule et le bras droits.

Un large éventail rigide, presque circulaire, en feuilles de palmier desséchées et montées sur un manche assez large, achève leur curieux costume. Ils s'en servent pour se cacher le visage, quand ils prêchent, afin que les auditeurs, entendant le sermon sans voir les lèvres qui le prononcent, éprouvent une plus grande vénération pour la doctrine, et que l'orateur lui-même, tout en parlant, communique le moins possible avec eux, pour rester plus froid, plus calme, et paraître plus détaché, plus édifiant, plus saint...

Cette éloquence monotone et drôlatique doit puissamment favoriser le sommeil chez ceux qui ont à la subir...

En dépit de la théorie, la moralité des bouddhistes est déplorable. Pratiquement ils se moquent de la vertu, et se livrent sans frein aux vices les plus infâmes. Enclins aux superstitions les plus grossières, ils croient aux sorciers, et honorent les démons qu'ils redoutent.

Le seul précepte observé est celui de ne pas tuer les animaux. On s'y tient jusqu'à la folie. Les serpents venimeux, les scorpions, puces et punaises ont toute liberté d'élire domicile dans les habitations. Jamais on n'osera les molester le moins du monde... ce sont des amis... des parents même...

Système absurde qui ne résisterait pas à un examen sérieux !... Mais, dans le désir de battre en brèche la vérité révélée, l'incrédulité moderne de gens qui se jugent très cultivés, s'est pâmée d'admiration, devant les prétendues sublimités théosophiques du bouddhisme. Par cette insanité, elle leur a donné un regain de force et d'éclat.

De la part de quelques-uns de ces apôtres, il y avait là une spéculation par laquelle ils espéraient soutirer de l'argent aux naïfs de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe. Hélas ! même dans les pays civilisés, les sots abondent, et, dans ces régions de la lumière et de la science, se réalise encore la parole de l'Écriture : *Stultorum infinitus est numerus.*

Ces « bouddhistes blancs », comme on les a appelés, n'ont pas toujours réussi à s'enrichir ; mais ils ont fait un mal énorme. Les indigènes, qui s'étaient résignés à voir leur fausse religion s'étioler et s'éteindre, ont été

heureusement surpris, quand des hommes, prônés comme savants, lui ont accordé une telle estime. Leur indifférence s'est changée, alors, en prosélytisme fanatique, et ils ont conçu l'étrange projet, aussi insensé que vain, de propager par des missions, en Europe, les inepties de la métempsycose et du Nirvâna.

Religion des Tamouls, le brahmanisme, ou védisme, est plus ancien que le bouddhisme, celui-ci en étant comme une branche... épurée.

Outre la hideuse métempsycose et ses conséquences absurdes, le

Bambous géants, ayant jusqu'à 0,60 de diamètre, et 50 mètres de haut.

brahmanisme, en effet, implique toute une mythologie très licencieuse de trente-trois millions de dieux passionnés et de voluptueuses déesses. Il y a là de quoi stupéfier l'imagination la plus dévergondée : réincarnations innombrables en poisson, tortue, sanglier, etc., etc. ; aventures fabuleuses et fantastiques, souvent rien moins qu'édifiantes de Vichnou, de Siva androgyne, et de Brahma, etc. ; vrais contes de fées à dormir debout ; inventions de poètes en délire. Ce paganisme des Hindous est une école de dépravation.

Comment s'étonner que, pour les partisans de cette religion grossière, la duplicité, le vol, la fornication, l'adultère, l'inceste, les fautes contre

nature, ne soient pas même des peccadilles, mais plutôt des actions louables, qui leur permettent d'honorer leurs dieux et déesses, en imitant leurs débordements ?

Par contre, toucher à un plat préparé par un homme d'une caste inférieure, et surtout avaler un simple poil de vache, est un crime abominable.

Voilà à quelle monstrueuse perversion du sens moral aboutit cette diabolique élucubration.

Prêtres de ce culte impur, les brahmes étaient tout-puissants, car on les supposait posséder le secret des incantations magiques, auxquelles ni dieux ni déesses ne résistaient. Aussi devant les brahmes tremblaient et les peuples et les rois.

D'autre part, le brahme est un personnage inviolable et sacré. Eût-il commis les forfaits les plus épouvantables, nul n'aurait qualité pour le condamner.

A la différence du bonze, le brahme est marié, et ne peut offrir le sacrifice sans le concours de sa femme. Devenu veuf, il est frappé d'incapacité, et ne recouvre que par un nouveau mariage les droits de son sacerdoce !...

Seul le brahme est assez saint pour être absorbé, après sa mort, dans l'Ame universelle. Les autres hommes ne peuvent mériter que de renaître dans une caste supérieure à la leur, et, enfin (mais après combien de transmigrations ?) dans celle des brahmes. Ces prêtres du démon, on le voit, se sont réservé la meilleure part : *ego nominor leo !*

Fondée sur l'orgueil et la luxure, cette religion abominable porte gravé, en traits indélébiles, ce que l'Apocalypse appelle le *characterem bestiæ...*

Et l'on trouve de prétendus érudits, qui admirent cette hideuse théogonie hindoue !... Gravement ils se mettent des gants lustrés ou des manchettes de dentelles, pour fouiller dans ce fumier !... Puis, en style académique, ils écrivent de savantes dissertations, dans le but de déterminer à quelles époques ont été amoncelés ces divers tas d'immondices, car les livres védiques ne sont pas autre chose. Après de longues investigations et d'interminables citations de docteurs de tous pays, ils concluent qu'on ne saurait le préciser exactement : *Adhuc sub judice lis est !*

Fiers d'avoir ainsi établi l'état d'une question dont l'intérêt est si capital pour l'humanité, ils se gardent bien de parler des turpitudes sans nom qu'ils ont rencontrées au cours de leurs recherches. Sur ces matières ils s'entendent comme larrons en foire, pour organiser la conspiration du silence.

En songeant à l'importance qu'ils attribuent à cette littérature

védique, leurs lecteurs s'imaginent aisément que ces anciens écrits contiennent évidemment des idées très élevées. Qu'il y ait, là, quelques rares petites fleurs, c'est possible, car la miséricorde divine peut en créer partout. Qu'il y ait aussi quelques lambeaux épars de vérité, lointains reflets de la révélation primitive, nous le concédons encore ; mais l'ensemble, œuvre de l'homme dépravé et de Satan, père du mensonge, est nauséabond.

Le brahmanisme des foules, comme leur bouddhisme, n'est pas celui des *dilettanti* de philosophie nuageuse. Ceux-ci font de la métaphysique, ou de la linguistique. Le peuple, lui, beaucoup plus logique, imite les dieux hindous, et, à leur exemple, se vautre dans la fange. C'est ce qu'il y a de plus incontestable, en toute cette affaire.

Dans l'île de Ceylan, à l'arrivée des Oblats, il y avait, au moins, cinq cent mille brahmanistes et quinze cent mille bouddhistes : en tout, plus de deux millions de païens, sans compter les Mahométans.

§ 5

Les Castes.

Quel obstacle à la conversion des infidèles que l'existence des castes !...

Renoncer aux pratiques religieuses du groupe auquel il appartient par sa naissance, équivaut, pour un individu, à briser la plupart de ses relations, si ce n'est toutes. Le converti sera, désormais, un *outcast*, un banni, un exilé, un rejeté de ses proches et de ses anciens amis.

On ne soupçonne pas, en Europe, ce qu'entraîne d'humiliations et d'opprobres, pour les Orientaux, l'expulsion de leur caste. C'est une note infamante, à nulle autre pareille ; un déshonneur que rien ne lave; un châtiment incomparablement plus odieux que le carcan et le pilori.

Cette distinction des castes provient d'une absurde légende, et marque, dans la société, des catégories tellement étrangères les unes aux autres, que toute alliance matrimoniale entre elles et même des relations de simple amitié sont regardées comme des crimes.

Au sommet, sont les brahmes, qui se déclarent issus de la bouche du Brahma Créateur.

Après eux viennent les *kchatriyas*, ou guerriers, issus des bras de Brahma ; puis, les *vaicyas*, ou bourgeois et marchands, issus de ses cuisses ; ensuite les *soudras*, ou artisans et ouvriers de toute sorte, issus de ses pieds.

Seules les trois premières castes ont le droit d'être initiées aux doctrines religieuses. Le brahme qui s'abaisserait à instruire un soudra, serait, à l'instant, déchu de ses privilèges. Les soudras ne sont bons qu'à servir les autres, *servile pecus*.

Au-dessous de tout, sont les *parias*, gens auxquels on refuse même le caractère humain. On les confond avec les chiens, les corbeaux et les animaux les plus vils. Ce sont les plus méprisables des êtres, les plus maltraités, des hors-caste, soit par leur origine, soit par expulsion. Leur contact étant une souillure, on les oblige à demeurer en dehors des villes et des villages.

Les enfants nés d'unions réprouvées entre personnes de différentes castes, sont des parias de la pire espèce. Aucune pénitence, si rigoureuse soit-elle, aucun acte vertueux, si héroïque soit-il, ne peut les élever au rang de leur père ou de leur mère.

Ces quatre castes et les hors-caste se divisent et se subdivisent, suivant leurs occupations ordinaires ou leurs métiers, en une multitude de sous-classes, aussi fermées les unes aux autres que les castes principales.

On ne passe d'une caste à une autre que par la transmigration d'une nouvelle naissance... quand on l'a mérité, durant la vie antérieure. Sinon, l'on descend dans le corps d'un animal, pour recommencer, jusqu'à expiation complète, ces abjectes pérégrinations (1).

A Ceylan, la tyrannie des préjugés séculaires qui séparent les castes, est un peu moins intransigeante que dans l'Inde ; elle l'est moins aussi chez les bouddhistes que chez les brahmanistes.

Elle constitua, cependant, un formidable obstacle à l'acceptation et à la pratique du christianisme. Les nouveaux convertis, comme nous le verrons, ne consentaient pas à s'agenouiller à côté de ceux qu'ils avaient toujours considérés comme des êtres d'une autre race.

Il aurait fallu autant d'églises et de chapelles que de castes et de sous-castes : il aurait même fallu des Missionnaires distincts pour chacune d'elles !... Ces étranges disciples du Dieu mort pour tous les hommes, craignaient de se contaminer, en recevant les sacrements des mains d'un prêtre de Jésus-Christ, qui aurait préalablement exercé son zèle auprès des membres d'une autre caste !...

§ 6

Évangélisation et schisme goanais.

Dès les premiers temps de l'Église, Ceylan semble avoir connu la vraie foi. Cosmas Indicopleustès écrivait, au v^e^ siècle, qu'il y avait, alors, dans cette île, des fidèles et un clergé (2).

(1) Cf. Wilson, *Indian castes*, 2 in-8°, Bombay, 1868. Sévort. *Les Castes dans l'Inde*, in-8°, Paris, 1896.

(2) Cf. *Patrol. grecque*, t. LXXXVIII, col. 170.

Plusieurs auteurs attribuent ce consolant résultat à l'apostolat du puissant ministre de la reine d'Éthiopie, Candace, que le diacre Philippe, averti par un ange, avait rejoint sur la route de Gaza, tandis qu'il lisait, à haute voix, sur son char, un chapitre du prophète Isaïe. Philippe le lui expliqua, le convertit et le baptisa avec l'eau d'une fontaine qui coulait près du chemin. Transformé par la grâce, l'ancien surintendant des finances royales aurait prêché en Éthiopie, dans l'Arabie et jusqu'à Ceylan.

Cette tradition se retrouve, au VII^e^ siècle, dans les œuvres de saint Sophronius, patriarche de Jérusalem, de Dorothée et de Nicéphore (1). Elle persista même longtemps après, et des enthousiastes allèrent jusqu'à penser que l'empreinte du pied sur le Pic d'Adam était celle de l'eunuque de Candace (2).

Rien d'étonnant, d'ailleurs, que Ceylan ait, de bonne heure, reçu un commencement d'évangélisation, vu ses antiques et fréquentes relations commerciales avec Rome, relations dont l'existence est absolument démontrée, comme nous l'avons indiqué plus haut.

Néanmoins, au XVI^e^ siècle, à l'époque de la conquête portugaise, il n'en restait plus trace. La cour de Lisbonne y envoya des Missionnaires, y fit bâtir des églises, et favorisa, principalement sur le littoral, l'instruction religieuse des infidèles. Saint François-Xavier séjourna quelques semaines dans l'île de Manaar, au printemps de 1545 ; mais on n'a presque pas de détails sur cette brève apparition, dont la date est incertaine (3).

Les longues guerres entre les Portugais et les rois indigènes accumulèrent des obstacles, parfois insurmontables, aux progrès de l'évangélisation. Il y eut des massacres et même, dit-on, des martyrs, les princes singhalais, kandyens et tamouls considérant la conversion au christianisme comme le passage au parti des envahisseurs.

Un siècle d'efforts avait augmenté peu à peu le chiffre des catholiques, quand les Hollandais calvinistes, s'étant emparés de l'île, inaugurèrent une persécution cruelle et perfide, qui dura cent quarante ans, jusqu'à leur expulsion par les Anglais, en 1796.

Dans toute l'île, il ne restait, alors, que cinquante mille fidèles à peine.

Avec la proclamation de la liberté de conscience, on aurait pu espérer que leur nombre augmenterait rapidement ; mais, à la suite des nouveaux

(1) Cf. *Patrol. grecque*, t. LXXXVII, col. 3287 sq.; *Patrol. latine*, t. LXXIII, col. 721.

(2) Cf. P. du Jarric, *Histoire des choses les plus mémorables advenues ès Indes Orientales*, 2 in-4°, Bordeaux, 1610, t. I, p. 118. *Encyclopaedia britannica*, 29 in-4°, Cambridge 1910-1911, t. V, p. 778.

(3) Cf. Brou, *Saint François-Xavier*, 2 in-8°, Paris, 1912, t. I, p. 322.

maîtres, affluèrent plusieurs sociétés protestantes. Incapables de convertir les païens, malgré les ressources de tout genre dont elles disposaient, elles s'appliquaient à inoculer aux catholiques le venin de l'hérésie.

Comme si le mal n'eût pas été assez grand encore, les prêtres chargés de prêcher la vraie doctrine tombèrent eux-mêmes dans le schisme, et travaillèrent à détacher de Rome ces chrétiens infortunés.

A l'époque où les rois de Portugal déployaient un zèle méritoire pour l'exaltation de la foi en Orient, les Souverains Pontifes, pour les récompenser et les encourager, leur accordèrent des privilèges, entre autres celui de nommer aux évêchés, qu'ils fondaient et soutenaient.

Plus tard, non seulement le Portugal perdit son empire des Indes, et fut incapable de rendre aucun service à la cause de la religion, mais, gâté par la franc-maçonnerie, et persécuteur à son tour, il ne se préoccupa plus que des intérêts matériels de son commerce. Il prétendait, cependant, conserver ses anciens privilèges, qu'il regardait comme un droit acquis, quoiqu'il n'eût plus, depuis longtemps, ni la possibilité, ni la volonté de remplir les obligations découlant du concordat, en vertu duquel ces privilèges lui avaient, jadis, été concédés.

Le clergé envoyé dans l'île, après la conquête anglaise, venait de Goa, métropole dont Ceylan avait dépendu, auparavant, et qui appartenait encore au Portugal.

Par suite de la confiscation des biens ecclésiastiques décrétée au profit du trésor, l'archevêque n'avait plus le moyen de donner, aux jeunes lévites, l'instruction théologique et la formation sacerdotale indispensables. Les prêtres auxquels il confia Ceylan, une vingtaine environ, étaient donc très inférieurs aux exigences de leur état.

Manquant également de science, d'éducation, de tenue, de zèle et d'esprit surnaturel, ils ne faisaient plus ni prônes, ni sermons, ni catéchismes. Entrés, la plupart, dans le sanctuaire sans vocation, ils ne songeaient qu'à s'enrichir. Aussi le peuple chrétien ne fréquentait plus les sacrements, et perdait la foi.

Ému de ce désordre, le Pape Grégoire XVI, en 1834, par le Bref *Ex munere pastorali*, érigea l'île en vicariat apostolique, dépendant directement du Saint-Siège.

Se jugeant lésé dans ses droits séculaires, et oubliant qu'il avait violé le concordat, le gouvernement portugais protesta par voie diplomatique, en même temps qu'il excita l'archevêque de Goa et son clergé à résister au Souverain Pontife. Ces malheureux n'obéirent que trop aux instigations sacrilèges du pouvoir civil.

Privés de juridiction, ces prêtres coupables n'en continuèrent pas

moins à exercer les fonctions sacerdotales, dans les églises où ils n'étaient plus que des intrus.

Beaucoup de fidèles, trop peu éclairés, crurent, suivant leurs calomnies, que les Missionnaires qui ne se réclamaient pas de Goa, n'étaient que des imposteurs.

De nouveau Grégoire XVI intervint, le 24 avril 1838, par le Bref *Multa præclare*, accentua ses précédentes mesures, et prescrivit aux récalcitrants de se soumettre.

Pas plus que le précédent, cet acte pontifical n'eut de résultat. Ni l'archevêque de Goa, ni ses prêtres ne s'en soucièrent. C'était le schisme déclaré... la rupture avec Rome...

L'Angleterre n'était pas fâchée de voir le patronat portugais frappé d'un coup si grave. Cette mesure favorisait sa propre politique. Elle laissa donc toute liberté au vicaire apostolique nommé par le Pape; mais, simultanément, elle conserva aux prêtres schismatiques l'usage des églises, des chapelles et des biens ecclésiastiques, dont ils se targuaient d'être les propriétaires légaux.

De là, une source intarissable de conflits et de difficultés inextricables.

Ceylan.

Allées d'arbres à caoutchouc *(Ficus elastica)*, dont les racines géantes serpentent à de grandes distances autour du tronc, et s'enchevêtrent, les unes les autres, en s'élevant au-dessus du sol, jusqu'à soixante centimètres de hauteur.

CHAPITRE II

Jaffna

1847-1855

§ 1

Vers l'Orient.

Afin d'atténuer ce que ses mesures administratives pouvaient présenter de pénible, Grégoire XVI choisit, d'abord, les chefs de l'Église de Ceylan parmi les anciens dignitaires de Goa qui lui inspiraient quelque confiance. Bientôt, pourtant, il vit la nécessité de leur adjoindre un personnel européen, et, en 1845, il nomma le P. Bettacchini, religieux italien de l'Oratoire, évêque de Torona, *in partibus*, le donnant comme coadjuteur à Mgr Gaetano Antonio, vicaire apostolique résidant à Colombo.

Chargé plus spécialement de la moitié septentrionale de l'île, Mgr Bettacchini, au mois de juin 1846, se rendit à Jaffna, pour y séjourner, et en faire le centre de ses opérations.

Un premier coup d'œil jeté sur sa mission, le plongea dans une amère tristesse. Dans cette vaste région, il aurait tout à créer. Son clergé se réduisait à huit prêtres goanais, qui, redoutant son contrôle et jaloux de lui, le traitèrent aussitôt en ennemi.

Nous avons retrouvé sa correspondance avec Mgr de Mazenod, sur l'état déplorable du champ qu'il aurait à défricher. Voici un résumé de ce désolant tableau : sacrements tombés en désuétude ; désordres moraux les plus graves, passés en habitude invétérée ; la religion, toute de surface, consistant uniquement en manifestations extérieures : processions, illuminations, vociférations, mais n'ayant presque plus trace d'esprit chrétien ; beaucoup de catholiques, ne se distinguant que très peu des païens, vu leur ignorance et leurs vices, à la suite de l'abandon dans lequel on les avait si longtemps laissés ; aucun moyen, sur place, de remédier à ce mal si profond et si général, car cette situation lamentable était due à ces faux pasteurs qui, oublieux de prêcher, et impuissants à édifier, ne songeaient qu'à leurs profits matériels.

— Ces prêtres goanais, disait le prélat, en concluant, sont noirs, mais plus encore par le cœur que par l'épiderme : *neri più nel cuore che nel corpo !*

Pour la résurrection de cette pauvre Église, qui n'avait plus que l'apparence de la vie, il fallait des hommes de Dieu. Le coadjuteur comprenait qu'il ne lui suffirait pas de trouver quelques prêtres séculiers, même zélés, mais dont les efforts isolés s'affaibliraient en s'éparpillant, et ne présenteraient pas cette cohésion qui assure l'avenir.

Seule une Congrégation, se recrutant d'une manière fixe, et agissant d'après une direction identique, donnerait à cette œuvre des garanties sérieuses de force et de durée.

Plein de ces pensées, Mgr Bettacchini partit pour l'Europe, afin de plaider sa cause de vive voix. Le 8 avril 1847, il était à Marseille, entretenait de ses projets Mgr de Mazenod, et lui demandait instamment le concours des Oblats.

Ses supplications excitèrent un écho sympathique dans le cœur du vénéré Fondateur, toujours si ardent pour le salut des âmes et la gloire de Dieu.

Quand le coadjuteur repartit pour son île lointaine, le 21 octobre, trois Pères Oblats et un Frère convers l'accompagnaient : les Pères Séméria, Keating, Ciamin, et le Frère Gaspard de Stéfanis. Cette première caravane était l'avant-garde de l'armée apostolique que notre Congrégation enverrait à Ceylan, pour y réveiller la foi engourdie des chrétiens, et convertir les infidèles.

Après une escale à Malte, nécessitée par une avarie de machine, les voyageurs arrivèrent, le 1er novembre, à Alexandrie. Le lendemain, ils prirent place dans une grosse barque qui, traînée le long du canal par quatre chevaux arabes galopant sur la rive gauche, les porta jusqu'au Nil, puis au Caire. Nonobstant son originalité, ce mode de locomotion était relativement rapide.

— Nos chevaux, écrit le P. Séméria, volaient comme le vent. Notre barque appartenant au vice-roi d'Égypte, tous les autres bâtiments, grands et petits, avertis de notre approche par le son d'une trompette, devaient se retirer sur le bord opposé, pour nous laisser le passage libre. Malheur à ceux qui négligeaient cette rubrique. Une grêle de coups de bâton tombait aussitôt sur eux. Les employés du vice-roi, férus de l'importance de leurs fonctions, n'entendent pas qu'on manque d'obéissance aux prescriptions de leur sublime Maître, quelque tyranniques qu'elles apparaissent à des occidentaux... Voilà ce que devient le pauvre peuple, sous le sceptre musulman !... Des coups de bâton pour les moindres fautes !... Seule notre religion sainte a éclairé et civilisé le monde. Les nations qui s'écartent d'elle retournent à la barbarie !... Sur cette terre d'Égypte, où, pendant les premiers siècles de l'Église, régnait la vraie

liberté, celle des enfants de Dieu, s'appesantit maintenant le plus dur des esclavages. Au temps des Pharaons, la servitude des Hébreux fut-elle pire ?...

Deux jours de voyage dans ces conditions, les conduisirent au Caire. De là, pour atteindre Suez, ils s'engagèrent dans le désert, dominé par les fameuses pyramides. Sur leur tête, le soleil dardait ses rayons de feu ; sous leurs pas, le sable étincelant leur renvoyait au visage une brûlante réverbération.

Ce leur fut un soulagement de revoir la mer, au terme de leur fatigante randonnée; ils remontèrent joyeux sur un autre navire ; mais la traversée de l'Océan Indien exigea trois semaines. Le 27 novembre seulement, ils aperçurent à l'horizon les plus hautes montagnes de l'île.

Un jour entier, ils longèrent une partie de ses rivages, ombragés par des arbres magnifiques aux larges feuilles, et, enfin, le lendemain matin, premier dimanche de l'Avent, ils débarquèrent à Galle. Une voiture les porta à Colombo, le 3 décembre. Depuis trente-sept jours, ils avaient quitté Marseille.

Continuant leur route vers le nord, les Missionnaires étaient à Négombo, le 10 janvier 1848 ; à Manaar, le 7 février, et à Jaffna, vers la fin du même mois.

— Les naturels de Ceylan, tant hommes que femmes, ne s'embarrassent guère de souliers, écrivait le P. Séméria. Si quelques-uns, des plus distingués, en ont, fort différents des nôtres, d'ailleurs, ils ne manquent pas de les ôter, avant de franchir le seuil de l'église. De même, avant d'entrer dans la maison de l'évêque et des Missionnaires, que l'on considère comme étant de la caste la plus élevée. En Occident, par respect pour un personnage, on enlève le chapeau : ici, on retire les chaussures. Que les usages sont donc, parfois, bizarres !... comme ils varient selon les contrées !... Et notez encore celui-ci : les femmes riches remplacent les souliers par plusieurs bagues à tous les doigts du pied... sans détriment d'une vingtaine qui ornent chaque main...

Moins elles se chargeaient de vêtements, en effet, à cause de la chaleur, plus elles s'affublaient de bijoux... de la tête aux pieds, sur leur peau noire, ou couleur chocolat : bijoux au sommet du chignon, avec, de côté et d'autre, des chaînettes métalliques... bijoux sur les oreilles ; bijoux au-dessous ; bijoux suspendus au nez et descendant sur la lèvre supérieure... sept ou huit colliers, même davantage, sur la poitrine, agrémentés de pièces de monnaie en guise de breloques... cinq ou six bracelets aux bras et avant-bras... à la taille, une grande chaîne, avec de petites clefs... aux cous-de-pied, de gros anneaux d'argent, pesant parfois plus d'un demi-kilogramme, et reliés aux bagues des orteils par

des chaînettes munies de clochettes, qui annoncent leur approche... absolument comme pour les serpents à sonnettes...

Enfin, plus il y a de bijoux, plus c'est coquet : le nombre fait tout ; peu importe la disposition plus ou moins gracieuse : c'est affaire de quantité et de poids.

Chaque fille d'Ève comprend l'élégance à sa manière ; mais on voit, par ce pâle récit, que la vanité n'est pas l'apanage exclusif des femmes européennes : celles de Ceylan en avaient bien aussi leur petite part.

Sous les cocotiers. — Route de Galle à Colombo

§ 2

La ville épiscopale.

Dans notre premier volume, nous avons déjà parlé du P. Séméria ; son ministère à Ceylan mit en plus claire lumière encore sa haute vertu.

Constamment uni à Dieu par la prière et l'habitude de la vie intérieure, il n'en était pas moins perspicace pour les choses de ce monde. Fin, adroit, persévérant ; en même temps, conciliant de caractère, doux et patient, il savait, sans les trancher par la violence, délier les nœuds gordiens les plus embrouillés.

Cet ensemble de qualités le rendait éminemment pratique, et il réussissait dans les circonstances les plus difficiles, où d'autres, plus brillants peut-être, mais moins insinuants, auraient infailliblement échoué.

Promptement il acquit une grande influence sur Mgr Bettacchini, qui l'apprécia, dès qu'il le vit à l'œuvre, et qui, d'un tempérament plus ardent, bouillonnait en face des contrariétés.

Peu de semaines avant sa mort, ce prélat, jetant un regard sur son épiscopat, et résumant les neuf années de relations d'affectueuse confiance qu'il avait eues avec celui qui allait être son successeur, disait :

— Sauf quelques légers dissentiments, j'ai toujours été d'accord avec le P. Séméria. En cela, comme en tout le reste, je lui dois pleine justice. J'ai fait bien des bévues ; mais, sans lui, j'en aurais fait davantage. Moi, j'étais le feu : lui était l'eau pour l'éteindre.

Il avait commencé par l'attacher à sa personne comme secrétaire, et le chargea de composer, dès son arrivée à Ceylan, une circulaire pour les Missionnaires ; puis, une longue lettre pastorale aux fidèles, sous forme d'instruction sur les sacrements. Souvent il se servit de lui pour la rédaction de ses actes administratifs.

Ces fonctions et quelques voyages à travers l'île permirent au P. Séméria de juger assez rapidement de l'état de la religion à Ceylan. Voici ce qu'il écrivait à Mgr de Mazenod, le 24 juillet 1848 :

— Les districts dont un Missionnaire a le soin, équivalent, pour les dimensions, à presque autant de diocèses. Chacun d'eux consiste en une vaste étendue de terrain, sur lequel sont disséminés de vingt à trente villages, les uns chrétiens, les autres infidèles, ou mixtes. Là où se trouvent des chrétiens, il y a généralement une église, si l'on peut donner ce nom à une sorte de hutte ouverte à tous les vents, n'ayant pour toit que des feuilles de palmier, et dépourvue complètement de ce qui est nécessaire au culte divin. Pour y célébrer le Saint Sacrifice, chaque prêtre est obligé de porter avec lui sa chapelle...

Plusieurs fois par an, autant que possible, le Missionnaire visitait les diverses localités de son district. Alors, il catéchisait, prêchait, confessait, et bénissait les mariages. A peu près constamment en route, il avait rarement une demeure fixe, ou, du moins, ne pouvait y séjourner longtemps.

Toutes ces églises, constructions si misérables, appartenaient au peuple, soupçonneux et ignorant, qui, précisément, en raison de cette propriété, voulait un peu trop commander et imposer au prêtre ses caprices. Situation très fâcheuse avec des gens de cette espèce. Il suffisait de deux ou trois mauvaises têtes dans le bercail, pour entraîner le troupeau entier dans le schisme.

Que le Missionnaire ne se conformât pas aveuglément à leurs singuliers usages, ou à leurs sottes idées ; qu'il réprimandât les meneurs, leur infligeât quelque pénitence, ou leur défendît, comme il y était parfois contraint, à cause de leurs scandales, l'entrée de l'église : toute la population était en effervescence, et, sans plus de façon, on appelait un prêtre schismatique, pour se ranger sous sa houlette, tellement était vacillante la foi de ces chrétiens, et peu solide leur vertu.

Cet esprit d'indiscipline ne régnait pas seulement dans les campagnes, mais aussi dans la ville épiscopale. Il éclatait à propos de tout et à propos de rien. Nous en citerons un cas typique, dont le prétexte fut la chose du monde la plus insignifiante.

Depuis assez longtemps, chaque année, à Noël, on dressait une Crèche dans la cathédrale. Sans prévoir des conséquences désastreuses à un acte de bonté, Mgr Bettacchini, en 1848, permit aux fidèles qui fréquentaient la chapelle de Notre-Dame du Refuge, d'avoir aussi leur Crèche.

A peine les paroissiens de la cathédrale eurent-ils connaissance de cette concession, qu'ils vinrent se plaindre amèrement à l'évêque, le menaçant d'une révolution, s'il ne retirait aussitôt cette autorisation, qu'ils considéraient, eux, comme une violation de leur prétendu droit exclusif de posséder une Crèche.

Pour que leur monopole fût mieux affirmé, ils exigeaient que nulle Messe ne fût célébrée, à l'occasion de la Noël, dans la chapelle de Notre-Dame du Refuge, sinon ils appelleraient des prêtres schismatiques, et chasseraient de la cathédrale tous les prêtres romains, y compris leur chef.

L'évêque, ayant donné sa parole, ne voulut pas céder. Moins que lui, les mutins ne cédèrent, et, la veille de la fête, réclamèrent les clefs de la cathédrale, ainsi que celles de la sacristie, qu'on se garda bien de leur remettre. Irrités de ce refus, les fanatiques fomentèrent le désordre dans la cité, où, pendant plusieurs jours, régna un tumulte indescriptible.

Il fallut toute la douceur et l'habileté du P. Séméria, pour ramener la paix. Grâce à son influence sur les rebelles, ceux-ci, le dimanche suivant, consentirent à s'humilier à la porte de l'église, témoignant publiquement leur regret de ce qui avait eu lieu, et promettant d'obéir, désormais, à l'autorité légitime.

Aussi solennellement exprimé, ce ferme propos durerait... jusqu'à la prochaine occasion.

En décembre 1849, les mêmes scènes se renouvelèrent, plus graves encore.

Afin de les arrêter, Mgr Bettacchini crut bon d'interdire la Crèche dans l'une et l'autre églises. C'était jeter de l'huile sur le feu. Cris, injures,

invectives, rien ne lui fut épargné. Malgré son désir de tout concilier, il dut lancer l'excommunication contre les principaux meneurs.

Les choses n'allèrent pas mieux, en 1850. La sédition aurait tourné au tragique, sans l'intervention du P. Séméria, dont l'ascendant sur la foule croissait de plus en plus, à mesure qu'on le connaissait davantage.

Quels chrétiens !

Tant de fureurs, de vociférations et de violences pour une Crèche !... Étrange manière d'honorer l'Enfant-Dieu, qui était venu apporter la paix sur la terre.

A propos des scènes de ce genre, un Européen disait :

— Ces Indiens seraient moins jaloux de voir leur femme enlevée par un rival, qu'une fête de leur chapelle concédée à une autre. Leur religion est tout extérieure... Les préceptes de la morale leur sont fort indifférents, et les dogmes de la foi ne les préoccupent guère ; mais leurs usages... leurs privilèges... Ah ! ils remueraient ciel et terre, plutôt que de renoncer au moindre d'entre eux, et ils vouent une haine féroce à qui s'avise d'y toucher...

Loin d'être une exception, l'affaire de la Crèche n'est qu'un exemple entre mille. Que d'autres sujets, en effet, de troubles et de révolutions !

Convoitant les fruits d'un jardinet de l'église, les fidèles les plus huppés de Notre-Dame du Refuge levèrent, à leur tour, en 1852, l'étendard de la révolte.

Devant les tribunaux, ils accusèrent l'évêque d'accaparer injustement un bien, qui était, assuraient-ils, leur intangible propriété. Un procès s'ensuivit. Ils le perdirent ; mais, pour se venger, ils s'emparèrent des clefs de l'église, et les livrèrent à un misérable prêtre goanais schismatique, qui triomphalement s'y installa, le 22 décembre. L'évêque dut aller encore devant les tribunaux.

Pendant les deux ans et demi que durèrent les débats, toutes les arguties de la plus subtile chicane furent invoquées en faveur de l'intrus, qu'on dut finalement expulser, *manu militari*, au mois de juillet 1855, en vertu d'une sentence judiciaire.

Mais le malheureux n'erra pas longtemps sur le chemin. Presque aussitôt, une paroisse, située à quelques lieues au nord de Jaffna, l'appela pour l'opposer au Missionnaire catholique, dont elle ne voulait plus, pour un motif des plus futiles.

Malgré ces insubordinations et ces apostasies si fréquemment renouvelées, ces gens se vantaient d'être de parfaits chrétiens.

Quand on leur reprochait leur indigne conduite, ils répondaient

fièrement, comme preuve de l'intégrité de leur foi et de la pureté de leur conscience :

— Saint François-Xavier a évangélisé nos ancêtres. Donc, nous avons la vraie religion. Êtes-vous meilleurs que lui, vous qui prétendez nous faire la loi ?

Historiquement il est douteux que leurs aïeux fussent des convertis du grand apôtre des Indes ; mais, quoi qu'il en soit, les descendants, hélas ! étaient fort dégénérés.

Ce qui précède montre quelles difficultés énormes rencontrèrent les premiers Oblats envoyés à Ceylan. Néanmoins, le bien s'opéra : petitement d'abord, puis sur une plus vaste échelle.

— Depuis le mois d'octobre dernier, écrivait le P. Séméria, le 18 janvier 1849, nous avons baptisé, à Jaffna, une trentaine d'adultes païens. Dimanche prochain, j'en baptiserai sept ou huit autres. Quand nous serons assez nombreux, pour que quelques Missionnaires se consacrent uniquement à la conversion des infidèles, la moisson sera, je crois, abondante. Actuellement nous ne pouvons guère aller les chercher bien loin ; mais nous en trouvons dans le voisinage, autour de notre maison, dans les rues même. Nous ne négligeons aucune occasion de leur parler, de les instruire, de les inviter, de les presser même, et plusieurs sont dociles à nos exhortations. Il nous faut, cependant, de la prudence, pour n'être pas trompés sur la sincérité de leurs sentiments. Assez souvent, s'ils demandent le baptême, c'est en vue du mariage. Dès qu'un infidèle veut épouser une catholique, il manifeste un désir extraordinaire d'embrasser notre religion ; mais...

Évidemment, dans ces conjonctures, un désir de ce genre était de nature à éveiller, chez le prêtre, de justes soupçons. Ces païens changeaient de religion, aussi facilement que de chemise... plus facilement encore, car les Ceylanais n'en portaient pas, se contentant, pour tout vêtement, d'un léger morceau de toile autour des reins et des jambes.

Certaines gens, dans leur zèle à multiplier les néophytes, recouraient à un moyen qui révèle, une fois de plus, leur manque d'instruction, d'esprit surnaturel et de moralité.

Oubliant, ou plutôt ignorant l'axiome qu'il ne faut pas faire le mal pour arriver au bien, *non sunt facienda mala, ut eveniant bona*, ils s'employaient à mettre en concubinage des jeunes gens catholiques avec des jeunes filles infidèles, ou des jeunes filles catholiques avec de jeunes païens. Ces unions illégitimes duraient plus ou moins longtemps... peu importait : ce n'était, là, qu'un mince détail...

Mais voici le beau côté du système. Quand apparaissait le Missionnaire

pour la visite du district, on séparait momentanément les coupables ; chrétiens et chrétiennes se confessaient (avec quelle contrition ? on le devine) ; païens et païennes recevaient le baptême ; puis, tous ensemble, en sainte allégresse, ils allaient à l'église convoler en justes noces... et le tour était joué au diable... et à ses diablotins. Messire Satan n'avait qu'à déguerpir au plus vite, en maugréant, à son aise, de voir tant d'innocentes brebis lui échapper, pour entrer dans le bercail du divin Pasteur !

Ni saint Paul, ni aucun des douze apôtres, malgré leur zèle et leurs lumières, n'avaient trouvé ce moyen si commode et si pratique d'augmenter le nombre des fidèles.

Quelle ferveur ensuite dans le cœur de ces nouveaux chrétiens ! S'étonnera-t-on que les néophytes, comme les anciens dans la foi, fussent si enclins à intenter des procès à leur évêque, et à passer au schisme goanais ?

Plusieurs auraient mille fois donné leur âme, plutôt que de renoncer à l'une des coutumes de leur caste, ou à l'un des prétendus droits de leur chapelle... En cela surtout consistait leur religion, et ils y tenaient avec un entêtement sauvage.

— Il faut que nous soyons décidés à être presque des martyrs de patience, écrivait le P. Séméria, au mois d'avril 1850. Le bien que l'on réalisera ici, de longtemps ne sera pas très apparent ; mais vouloir traiter les Indiens comme les Européens serait s'exposer à tout gâter... De leur part, le Missionnaire ne doit attendre aucune reconnaissance... Néanmoins, le bien peut se faire, et se fera. Jaffna en fournit une preuve. Quand les prêtres goanais y exerçaient le ministère, les chrétiens les plus fervents se confessaient à peine à Pâques, et ces fervents étaient rares ; maintenant nous avons quotidiennement, dans notre église, une trentaine de communions. Auparavant, on n'y conservait même pas la Sainte Réserve ; actuellement, plusieurs personnes visitent régulièrement, chaque jour, le Très Saint Sacrement. Les années précédentes, lorsqu'on faisait le reposoir du Jeudi Saint, on laissait souvent Notre-Seigneur seul, et j'en fus indigné ; cette année, tout le jour et toute la nuit, la chapelle a été à peu près remplie. Autrefois il était impossible de réunir les enfants pour le catéchisme ; depuis deux ans, j'y réussis, et à ces réunions assistent spontanément de grandes personnes. J'espère que le nombre des uns et des autres ira toujours croissant. En peu de temps, j'ai baptisé de soixante à soixante-dix adultes...

Trois ans plus tard, il écrivait à Mgr de Mazenod :

— Je crois plus facile, quelquefois, de convertir un peuple idolâtre, qui souvent est soudainement touché des vérités inconnues qu'on lui annonce, que de régénérer des demi-chrétiens ayant abusé des lumières

de la grâce. Cependant, si nous ne pouvons pas nous flatter d'avoir fait tout le bien que nous désirions, le changement opéré dans les idées et la conduite de beaucoup de nos chrétiens, est, j'ose le dire, vraiment merveilleux. Quelqu'un qui eût connu, il y a cinq ou six ans, la ville de Jaffna, aurait certainement grandement raison de louer le Seigneur, s'il examinait l'énorme différence qui existe, entre les chrétiens d'alors et ceux d'aujourd'hui... Chaque dimanche, notre église principale qui peut contenir environ deux mille personnes, est presque remplie, deux fois, dans la matinée, à nos deux Messes, qui se disent, l'une à sept heures, et l'autre à dix ; tandis qu'auparavant il n'y avait qu'une seule Messe, et peu fréquentée. Nous avons, dans la semaine, à nos Messes quotidiennes, de quatre-vingts à cent personnes, dont un certain nombre retournent, le soir, à l'église, pour leur visite au Saint Sacrement ; tandis qu'autrefois la dévotion envers Notre-Seigneur, dans son Eucharistie, était à peu près inconnue, à tel point qu'on ne gardait pas la Sainte Réserve dans le Tabernacle, et qu'on n'administrait presque jamais le Saint Viatique aux malades, qui, par conséquent, mouraient sans avoir reçu, une seule fois, la sainte Communion... Depuis que nous sommes ici, presque aucun de nos chrétiens de Jaffna n'est mort sans tous les sacrements : nos malades ne se contentent pas simplement de l'Extrême-Onction ; ils nous demandent instamment le Saint Viatique...

Les années suivantes, ce progrès, déjà si consolant, continua.

La brousse à Ceylan.

CHAPITRE III

Dans les provinces.

1848-1855

§ 1

Mantotte et Manaar.

Vers l'extrémité du Pont d'Adam, se trouvait la mission de Mantotte, ou de Mantodda, d'après l'orthographe locale.

Ce nom signifie grand jardin, ou jardin délicieux. Sous les rois indigènes, en effet, cette région était fertilisée par un immense réservoir : l'étang des Géants, *Giants Tank*, bassin égal, disait-on, au lac de Genève. Mais, depuis des siècles, la digue de ce lac artificiel s'étant rompue, et aucun des gouverneurs n'ayant songé à la reconstruire, tout le pays s'était couvert de buissons et d'arbres épineux, sauf de rares bouquets de palmiers et de cocotiers, aux endroits où il restait encore un peu d'humidité. Quand il pleuvait, le sol, durci par la chaleur précédente, conservait à sa surface, pendant quelque temps, les eaux, qui, demeurant stagnantes, le transformaient alors en bourbier.

Une trentaine de bourgades, ou hameaux, disséminés à de grandes distances, ne renfermaient ensemble que de trois à quatre mille catholiques, ou se disant tels. Pour s'y rendre, on ne disposait que de simples sentiers à peine tracés à travers la brousse, ou sur le sol marécageux.

Peu après son arrivée à Ceylan, et dès qu'il fut suffisamment familiarisé avec la langue tamoule, le P. Ciamin y fut envoyé.

Accueilli, d'abord, avec sympathie par les habitants, il s'occupa avec zèle de leur amélioration morale, et baptisa plusieurs païens.

Bientôt, cependant, un prêtre goanais, ordonné à Colombo, trois ans auparavant, par le vicaire apostolique noir, ayant obtenu de Mgr Bettacchini un poste voisin de Mantotte, y mena une conduite tellement répréhensible, que l'évêque, après plusieurs monitions inutiles, dut le suspendre des fonctions sacrées.

Levant, alors, l'étendard de la révolte, l'indigne prêtre tâcha de recruter, parmi le peuple ignorant de la campagne, des partisans décidés à le soutenir de toutes manières, même par la violence.

De sa propre autorité, il s'installa à Parapakandal, l'une des princi-

pales églises du district, et s'efforça d'entraîner le plus de gens possible dans le schisme.

— Ce qui se passe actuellement à Mantotte, fait tomber les bras, écrivait le P. Séméria à Mgr de Mazenod, le 6 avril 1850.

En effet, avec de l'argent et des liqueurs enivrantes, dont il usait lui-même largement, le prêtre interdit avait séduit plusieurs chefs de castes. Or, quand un chef était gagné, toute la caste suivait, d'ordinaire, aussi aveuglément que les moutons du troupeau de Panurge.

Par un acte rédigé devant notaire, tous ces chrétiens dévoyés s'engagèrent non seulement à défendre l'intrus envers et contre tous, mais à le garder chez eux, à le loger, à le nourrir, etc.

A l'annonce de ces tristes nouvelles, Mgr Bettacchini, accompagné du P. Le Bescou, arrivé à Ceylan depuis un an, alla, au commencement de la Semaine Sainte, dans cette mission bouleversée, pour s'opposer au progrès du schisme.

Aussitôt qu'il parut, l'un des principaux révoltés l'accosta avec toutes les apparences du respect, et le pria hypocritement de se rendre à l'église ; puis, il prit les devants, comme pour préparer une brillante réception. Mais, autour de la chapelle, le vicaire apostolique trouva cent cinquante hommes armés, et lui barrant le passage.

D'un air arrogant, ces forcenés demandèrent raison de l'injure faite à leur prêtre par cette suspense qu'ils qualifiaient de souverainement injuste et tyrannique. Les catholiques qui avaient suivi l'évêque protestèrent ; on s'échauffa, de part et d'autre, et il y eut des coups de bâton échangés.

Désireux d'éviter l'effusion du sang, Mgr Bettacchini se retira dans une autre chrétienté, à plusieurs lieues de distance. Le dimanche de Pâques, il y publia la sentence d'excommunication contre l'indigne prêtre, source de tout ce scandale, et contre ses adhérents les plus compromis, si, dans le terme de huit jours, ils ne revenaient à résipiscence.

Malgré les foudres spirituelles, le schisme persista.

Au P. Ciamin se joignit, alors, le P. Vivier, qui, ayant rapidement appris le tamoul, l'aida puissamment dans ce poste difficile. Ensemble ils luttèrent contre l'erreur, et remportèrent plusieurs triomphes éclatants sur l'esprit mauvais. En peu de mois, ils ramenèrent au bercail presque la moitié des égarés, appartenant à douze ou treize bourgades différentes.

Dans le but de mettre obstacle à ces conquêtes pacifiques, le prêtre excommunié appela à son secours un de ses confrères de Goa, schismatique comme lui.

Heureusement l'arrivée de cet autre semeur de zizanie, loin de nuire à la bonne cause, lui fut plutôt favorable, par les excès auxquels il s'adonna,

Plusieurs fois, on le trouva ivre, étendu par terre. Quant à son bagage théologique, il était des plus minces. Ayant su que Pie IX avait dû se réfugier à Gaète, il s'écria :

— Le Pape n'est plus à Rome ! Donc la religion est finie !...

Son inconduite dégoûta les révoltés eux-mêmes, qui, peu à peu, ouvrant les yeux à la vérité, se rapprochèrent des Missionnaires.

Dès la première année de leur séjour à Ceylan, les Oblats s'occupèrent aussi des habitants de l'île de Manaar. Si, comme la tradition le rapporte, plusieurs centaines de leurs ancêtres convertis par saint François-Xavier, subirent le martyre, la ferveur de ces héros ne survivait pas dans leurs descendants fort dégénérés. Ils étaient aussi ignorants que ceux de Mantotte ; aussi menteurs, aussi dissimulés, aussi enclins au schisme.

— En ces contrées, écrivait le P. Séméria, le 18 janvier 1849, les Missionnaires doivent se tenir continuellement sur leurs gardes, pour n'être trompés que le moins possible. Qu'ils évitent aussi de s'abaisser trop, et de céder sur un seul point, tant soit peu essentiel... On leur manquerait aisément de respect !... Ici, plus que partout ailleurs, ils perdraient vite la considération sans laquelle leur ministère serait paralysé presque entièrement.

Jugement qui ne semblera pas trop sévère, si on le confronte avec celui de saint François-Xavier. Dans sa soixante-septième lettre, le thaumaturge s'exprime ainsi :

— Les Indiens se sont révélés à moi comme très insouciants des choses divines, inconstants, très légers, peu sincères, peu fidèles et très faux. On ne doit se fier à eux, que lorsqu'on veut être trompé. La plupart sont bornés, corrompus, et ont la vertu en horreur. Ce n'est pas, certes, une petite besogne de faire d'eux des chrétiens et de les conserver tels.

Ceux dont le grand apôtre parlait ainsi, étaient les habitants de la côte de Malabar, depuis Goa jusqu'au cap Comorin ; mais les naturels de Manaar ne valaient guère mieux :

— Dans l'île, écrivait le P. Séméria, le 8 août 1850, il y a plusieurs chrétientés, où, sans trop de difficultés, serait accueilli le premier prêtre de Goa qui consentirait à prendre possession de leur église, et à les diriger. Les Goanais ont, d'ailleurs, en leur faveur un argument puissant : c'est l'argent, dont ils sont assez largement pourvus, et qu'ils ne craignent pas de dépenser, pour éviter la honte d'échouer dans leurs desseins, quand ils ont résolu de s'établir quelque part.

Néanmoins, les Oblats réussirent à imposer le respect par l'austérité de leur conduite, l'ascendant de leur vertu et l'ardeur de leur zèle. Si, trompés par les prêtres schismatiques, les pauvres chrétiens de Manaar

côtoyèrent l'abîme, et y tombèrent même plusieurs fois, les Pères contribuèrent efficacement à les en retirer.

§ 2

Point-Pedro, Batticaloa et Trincomalie.

Situé à l'extrémité septentrionale de Ceylan, Point-Pedro fut évangélisé par les Oblats, dès l'été de 1849. Le P. Leydier, après y avoir travaillé un an, fut rejoint, au mois de septembre 1850, par le P. Mauroit, du diocèse de Cambrai, et qui, plus tard, exerça les hautes fonctions de vicaire général.

Cette mission n'avait rien d'attrayant pour la nature : climat insalubre, et une telle pénurie de toutes choses que, même avec de l'argent, on ne pouvait rien s'y procurer.

De bonne heure aussi, les régions orientales de l'île virent les Oblats. Au mois de septembre 1849, les Pères Moukel et Keating se dirigèrent vers Batticaloa, mission des plus éloignées du vicariat apostolique de Jaffna, et comprenant sept ou huit chrétientés, sur un espace de plus de cent cinquante kilomètres, du nord au sud.

Il y a, là, des lacs d'eau salée et des rivières navigables pour les petites embarcations, au pied de chaînes de collines, dont les flancs sont couverts de palmiers et de cocotiers. Au delà, vers l'intérieur, s'étendent d'immenses forêts, produisant des bois de construction de toute espèce, et remplies d'éléphants, de tigres, d'ours, de sangliers, de cerfs, d'élans, etc. Dans les pièces d'eau, abondent des crocodiles énormes.

Le P. Moukel se distinguait par son esprit d'ordre, son exemplaire régularité, son sens pratique et son heureux caractère. Âgé déjà de quarante-sept ans, il complétait cet ensemble de qualités par une expérience qui en doublait la valeur.

Simultanément les Pères donnèrent leurs soins à Trincomalie. Ce nom, en tamoul, signifie montagne à trois cornes, à cause de la forme que présente, de la mer, le rocher sur lequel la ville est bâtie. Sa rade constituait pour les Anglais le plus beau port militaire de tout l'Orient. Elle offrait à leur flotte un abri absolument sûr, défendu par deux forts, réputés, alors, imprenables. Malheureusement le terrain environnant était peu fertile.

Moins infectée par le schisme, la partie orientale de l'île réservait, cependant, aux apôtres bien des difficultés. Parmi les chrétiens si imparfaits qu'on y rencontrait, de mauvaises têtes, imbues de préjugés de caste, fomentaient entre leurs diverses chapelles des rivalités déplorables.

De plus, les Wesleyens, s'efforçant de s'y implanter, répandaient à profusion les bibles hérétiques, et baptisaient les païens, sans prendre la peine de les instruire.

Comme on le voit, c'était un sol hérissé d'épines, qu'il s'agissait de défricher. Le travail serait pénible et long.

§ 3

Sainte-Anne.

Au sud de la mission de Mantotte, il y avait, non loin du village de Calpentyn, un célèbre sanctuaire dédié à sainte Anne.

Catholiques, schismatiques, protestants, infidèles même, s'y pressaient en foule, le jour de la fête et durant la neuvaine, non seulement de toutes les provinces de Ceylan, mais encore de l'Inde continentale. Les alentours de l'église, ordinairement déserts, se transformaient, alors, subitement en une ville de vingt-cinq à trente mille personnes, qui logeaient dans des cabanes de feuillage.

Ces nombreux pèlerins, avant de partir, laissaient tous une offrande, selon leurs moyens. Il en résultait, pour le vicariat apostolique de Jaffna, quelques revenus qui permettaient à l'évêque d'aider un peu les autres missions dépourvues de ressources.

Quelle tentation pour les schismatiques !... Depuis longtemps, ils convoitaient la place, espérant s'y enrichir... Enfin, au mois de juillet 1848, un prêtre goanais, accourant de Colombo, fut assez habile pour s'introduire dans l'église, peu avant la fête, et s'y installa. Le dernier de ses soucis était de prêcher et de catéchiser. Jamais il ne monta en chaire ; moins souvent encore il entra au confessionnal : il se contenta de surveiller très attentivement le coffre, et de s'emparer du contenu.

Bien résolu à se maintenir dans la place, il prit ses mesures, pour donner à son larcin des apparences de légalité, prétendant que l'église lui appartenait, quoiqu'il n'eût pas dépensé un centime pour la bâtir.

— Je doute, écrivait le P. Séméria, que Mgr Bettacchini, malgré les poursuites judiciaires qu'il va lui intenter, parvienne à déloger cet intrus, qui n'a aucune juridiction ecclésiastique. Les tribunaux protestants reconnaîtront-ils la force de ses raisons ?...

Très long fut le procès, et fécond en péripéties de tout genre. Deux ans après, cependant, l'évêque eut gain de cause. Maître de la place, il préposa les Oblats à la garde de ce sanctuaire d'où dépendaient, sur une étendue de cent kilomètres, une trentaine de chrétientés, exposées aux atteintes des loups ravisseurs.

A tous les points de vue, c'était un poste de confiance. Les fièvres

paludéennes décimaient les habitants ; les Goanais, déboutés de leurs prétentions, méditaient un coup de main, pour récupérer par la force la proie toujours si avidement convoitée.

— Nous sommes en pleine guerre, écrivait l'un des premiers Oblats, chapelains de Sainte-Anne. Vive Dieu, et périsse le diable !... Et que la Très Sainte Vierge Immaculée écrase la tête de tous les serpents et de tous les démons, au milieu desquels nous avons à vivre : démons du schisme ; démons de l'hérésie ; démons de l'infidélité ; démons du vice ; démons de toutes les erreurs et de tous les désordres !... Si vous saviez de quelle dissimulation incroyable sont plusieurs de ceux qui se disent chrétiens de vieille date !... Aujourd'hui, ils vous feront mille promesses de dévouement ; et, demain, ils se tourneront contre vous. Impossible de compter sur eux. Comment ne pas craindre de voir le schisme se propager dans d'autres parties de l'île, si les Goanais, qui ont assez d'argent, font luire quelques beaux écus devant les yeux éblouis de la foule ignorante ?... Que Dieu nous délivre de ces faux pasteurs, qui, avec de l'or et de l'argent, achètent âmes et consciences ! Pauvres chrétiens !... aussi dignes de blâme que de commisération !...

Ceylan. — Mode de transport sur les rivières.

CHAPITRE IV

Epidémies.

1849-1855

§ 1

Le choléra.

Dans leur apostolat, les Missionnaires furent, plusieurs fois, aidés par des prédicateurs d'une singulière éloquence : les maladies épidémiques.

Les premiers cas de choléra se manifestèrent durant l'été de 1849. Vers la même date, l'année suivante, le fléau reparut plus violent, et fit de nombreuses victimes.

Simplement parmi les chrétiens, à Jaffna, il y eut, en quinze jours, deux cent cinquante décès. Ces coups de la justice divine déterminèrent chez les survivants une amélioration momentanée.

Beaucoup qui ne s'étaient jamais confessés, ou ne l'avaient pas fait depuis longtemps, s'empressèrent de mettre ordre à leur conscience. Les anciens révoltés vinrent même demander publiquement pardon à l'évêque, avouant que la main de Dieu s'appesantissait sur eux, à cause de leurs péchés, et, en particulier, de leur insubordination. Mais pouvait-on compter sur leur persévérance ? Le danger passé, n'oublieraient-ils pas leurs promesses ?

Protestants et païens se convertirent ; un certain nombre reçurent le baptême sur leur lit de mort.

Par leur dévouement du jour et de la nuit, dans ces douloureuses circonstances, les Pères gagnèrent l'estime de la population, qui comparait leur héroïsme à la lâcheté des ministres hérétiques, très peu pressés de visiter leurs coreligionnaires. D'ailleurs, les femmes de ces révérends, pour les empêcher de sortir et d'exposer leur précieuse existence, cachaient leurs habits dans des armoires, dont elles prétendaient avoir perdu les clefs.

Personne ne fut dupe d'un si grossier stratagème. Il ne servit qu'à entourer les Pères d'une auréole plus éclatante car, leur dévouement croissait avec le péril.

Dernièrement je fus témoin d'une scène bien triste, écrivait le P. Séméria, le 4 septembre 1850. Appelé pour confesser une malade, je

trouvai dans la même maison une mourante, qui déjà avait été administrée. Je n'avais pas encore achevé mon ministère, qu'on me pria d'aller dans la maison voisine. J'y courus confesser un homme qui, en quarante-huit heures, avait perdu successivement cinq enfants, dont un, mort le matin, était encore étendu dans la seule chambre, ou cabane, qui constituait toute l'habitation. Tandis que je le confessais, je n'entendais que la psalmodie funèbre de ceux qui portaient des cadavres au cimetière, et les pleurs déchirants de la femme, qui, après avoir perdu tous ses enfants, à l'exception du plus petit, devait voir, le soir même, mourir son mari, son unique soutien...

Pour donner une idée de l'étendue du fléau, le Père disait, en terminant sa lettre :

— Bien peu de familles que l'épidémie n'ait frappées de coups mortels !... Beaucoup furent en partie ou entièrement détruites... Plusieurs fois, nous avons dû ensevelir simultanément le mari et la femme, le père et les fils, les frères et les sœurs.

En dehors de Jaffna aussi, le choléra exerça ses ravages.

Au milieu de cette désolation générale, les Oblats ne furent pas épargnés. Suivant la parole et l'exemple du divin Maître, le pasteur ne doit-il pas donner sa vie pour le troupeau ?

En septembre 1850, les Pères Séméria et Le Bescou, ainsi que le Frère Gaspard de Stefanis, furent les premiers atteints. Après quelques jours de maladie, cependant, la santé leur revint. Mais, l'année suivante, le 16 juin 1851, dans le village de Vadiry, dépendant de sa mission de Point-Pedro, expira l'aimable et jeune P. Leydier, victime de son zèle et martyr de la charité envers les cholériques.

Malgré les fatigues de ses courses continuelles du jour et de la nuit auprès des malades, rien encore, la veille de sa mort, ne laissait prévoir la catastrophe ; mais, en cinq ou six heures, le fléau le terrassa.

— *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*, écrivait de lui le P. Séméria, le 3 juillet. Notre regretté défunt n'ayant pas encore accompli sa trentième année, était, cependant, déjà plein de mérites ; par conséquent mûr pour le ciel. Il n'avait reculé devant aucune difficulté pour procurer le salut des âmes. Jusqu'au dernier soupir, il conserva la connaissance... Quand il reçut le Saint Viatique, on aurait cru qu'il voyait, des yeux du corps, Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent sous les voiles eucharistiques... Si nous avons perdu, sur la terre, un frère toujours prêt à s'oublier pour rendre service au prochain, et un ouvrier inlassable dans la vigne du Seigneur, nous avons, sans doute, acquis un protecteur de plus au ciel.

Opiniâtrément le choléra reparut, en 1852, 1853, 1854 et 1855.

Épuisé par ses labeurs apostoliques, le P. Ciamin mourut de la fièvre, en 1853 ; et, en 1855, le P. Lacombe, après deux ans seulement de séjour à Ceylan, tomba victime de la charité, comme le P. Leydier.

C'étaient, là, de nouveaux deuils très sensibles.

§ 2

La petite vérole.

Pour comble de malheur, au choléra s'unit la petite vérole, fauchant, elle aussi, en grand nombre, les existences humaines. Pendant neuf mois, les Pères se trouvèrent constamment au milieu des morts et des mourants.

— Nous avons tous été frappés de l'une ou l'autre de ces deux maladies, et, quelquefois, plusieurs simultanément, écrivait le P. Mauroit... Ni médecins, ni remèdes pour soulager les souffrances... De plus, nous avons dû endurer la faim, car, comme les bras manquaient pour cultiver la terre, la disette a fondu sur nous... Quelle répugnance ne fallait-il pas surmonter, pour aller administrer les moribonds, dans leurs cabanes si basses que, le plus souvent, nous ne pouvions nous y tenir debout !... Les infirmes gisaient à terre, les uns à côté des autres... Pour les confesser, impossible de s'asseoir ; mais il était nécessaire de s'agenouiller et de s'incliner vers leurs lèvres, d'où ne sortait qu'un filet de voix... Et quelle odeur infecte !... Du pavé souillé et des feuilles à demi pourries composant la toiture et les parois, comme aussi des corps des malades, s'exhalait une puanteur épouvantable... Impuissants à guérir ces malheureux, nous nous efforcions, du moins, de les consoler par des paroles de compassion et d'espérance surnaturelle... Beaucoup se sont montrés dociles, et ont su profiter, pour la vie éternelle, de cette terrible épreuve.

Elle sévissait avec une particulière violence, depuis le mois de juillet 1854, lorsque le P. Séméria, dont le courage et la confiance en la miséricorde divine n'avaient nullement défailli, parmi tant de scènes d'horreur, eut l'heureuse idée de célébrer un triduum pour honorer spécialement le privilège de l'Immaculée Conception, dogme défini le 8 décembre précédent.

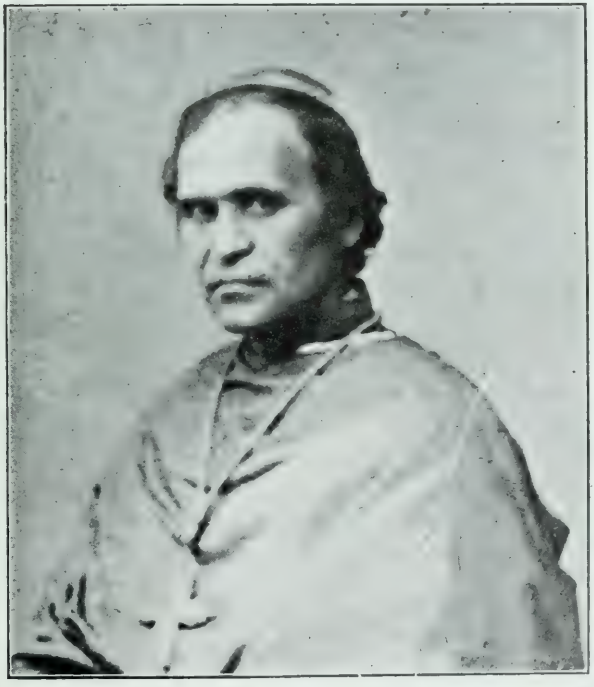
Ce triduum commença le 5 mars 1855.

Les deux premiers jours, on ne constata aucune diminution du fléau ; mais, le troisième, après la procession à travers les rues de Jaffna,

le 7 mars, il cessa subitement, et on n'eut plus, dès lors, de décès à enregistrer.

Choléra et petite vérole avaient soudainement et complètement disparu.

Tous, même les moins dévots, crièrent au miracle. Humainement, en effet, la chose était inexplicable.



Mgr Séméria.

CHAPITRE V

Phase intense d'évangélisation.

1856-1861

§ 1

Élévation du P. Séméria à l'épiscopat.

Convoqué au Chapitre général de la Congrégation, le P. Séméria partit pour la France, au mois de juin 1856. Tandis qu'il voguait sur l'océan, la Propagande envoyait à Ceylan des Bulles par lesquelles le Souverain Pontife le nommait évêque d'Olympia, et coadjuteur de Mgr Bettacchini avec future succession.

Seulement à Marseille, l'élu apprit cette nouvelle. Son humilité protesta, mais vainement, et il dut courber la tête sous le redoutable fardeau.

En présence des membres du Chapitre venus de toutes les contrées du monde, Mgr de Mazenod, assisté de deux évêques Oblats, Mgr Guibert et Mgr Guigues, le sacra solennellement, dans la chapelle du scolasticat de Montolivet, le dimanche 17 août 1856.

A son retour, Mgr Séméria amenait trois autres Missionnaires, les Pères Gouret, Pouzin et Laclau-Pussacq. Avec eux, il débarquait à Galle, au milieu du mois d'avril 1857. Aussitôt il se rendit à Bollavatte, dans le sud, où s'était retiré Mgr Bettacchini, dont la santé déclinait rapidement, et qui mourut le 26 juillet.

Cette mort inopinée laissait à Mgr Séméria la charge entière de ce vicariat apostolique, avec les sollicitudes complexes qu'elle entraînait.

§ 2

Prédication de missions en règle.

Se rappelant le bien immense produit en France, en Angleterre et en Amérique, par les missions prêchées selon les usages traditionnels dans notre Société, Mgr Séméria résolut d'employer, pour la régénération spirituelle des chrétiens de Ceylan, si attiédis, ce puissant moyen de conversion.

On commença cette campagne apostolique par l'île de Kayts, à

l'ouest de Jaffna, et habitée par quelques milliers de catholiques, disséminés en dix-huit villages, ou hameaux. Outre les vices ordinaires engendrés par la tiédeur, il faudrait y combattre les haines de partis, l'esprit de caste, la révolte, le schisme et l'irréligion.

Durant un mois et demi, du 18 septembre 1857 au 29 octobre, la lutte contre l'enfer fut dirigée par Mgr Séméria lui-même, entouré des Pères Chounavel, Bonjean et Le Bescou, qui, à une piété solide et à un zèle infatigable, joignaient une connaissance profonde de la langue du pays. Une semaine après l'ouverture, les Pères Flurin et Pouzin vinrent les aider.

Curieux par nature, les Indiens accoururent, d'abord, en assez grand nombre, avides surtout de contempler à l'autel un évêque avec son cortège de prêtres; mais, cette première curiosité satisfaite, ils restèrent la plupart chez eux.

Désolés d'une telle apathie, les Missionnaires crièrent vers Dieu, multipliant leurs prières et leurs mortifications ; puis, afin d'inviter les indifférents, ils entreprirent une longue série de visites à domicile, et de courses extrêmement fatigantes sous un soleil brûlant.

Tant d'efforts ne furent pas inutiles. Le chiffre des assistants augmenta peu à peu, jusqu'au jour où un mouvement général se produisit dans les masses.

Pour rendre les sermons plus intéressants, on adopta souvent la forme de conférence dialoguée.

— L'un de nous parlait au nom de la foule, raconte le P. Le Bescou ; Mgr Séméria répondait avec l'autorité de sa parole et la netteté de sa doctrine. Il fallait lire, dans les yeux des auditeurs, la surprise et le plaisir de voir, d'un côté, si bien interpréter leurs pensées, et, de l'autre, si clairement résoudre leurs doutes, ou condamner leurs erreurs. Ils étaient eux-mêmes en scène, et croyaient se donner les instructions qu'ils recevaient.

Successivement on traita des vérités fondamentales, des vices les plus communs, des superstitions les plus répandues. Chacun des sujets les plus importants, ou les plus pratiques, eut son jour : vol, injustice, restitution, profanation du dimanche, fautes contre les bonnes mœurs, impénitence finale, confession, contrition, ferme propos, etc.

En même temps que l'auditoire, toujours croissant, s'intéressait davantage à ces conférences si variées, si pleines de vie, et si lucides, le mouvement vers le confessionnal s'accentuait.

De magnifiques cérémonies favorisèrent ces dispositions.

D'abord, une procession solennelle du Saint Sacrement, à la splendeur de laquelle tous voulurent contribuer.

— Dans les rues, dit encore le Père Le Bescou, s'élevèrent des reposoirs qui auraient pu faire sourire, il est vrai, nos artistes d'Europe, mais qui attestaient le désir de tous de glorifier, autant qu'il dépendait d'eux, le Dieu de l'Eucharistie. Des cantiques d'adoration alternaient avec les accents du *Parce, Domine*, que nous avions traduit en langue vulgaire.

Puis, ce fut une autre procession, en l'honneur de la Reine du ciel. On porta sa statue en triomphe, en récitant, ou plutôt, en chantant le rosaire, car les prières publiques n'allaient pas, en ce pays, sans de multiples modulations.

Sur la place du marché, où l'on fit une halte, quelques voix puissantes entonnèrent, en tamoul, le ***Salve Regina***, que des milliers de bouches continuèrent avec un enthousiasme indescriptible. Même entrain, pendant le chant des litanies de la Sainte Vierge.

A partir de cette heure, la victoire sur l'enfer se dessina, de plus en plus nettement. Les ennemis invétérés se réconcilièrent, et les pécheurs publics donnèrent des signes certains de repentir.

Sauf quelques rares exceptions, toutes les femmes, et, le 22 octobre, tous les hommes s'approchèrent de la Table sainte. En outre, trois cent cinquante personnes, dont la plupart âgées, reçurent la confirmation.

Cédant à un vœu exprimé par la population, on prolongea d'une semaine les pieux exercices, pour ébranler les retardataires, et fortifier chez les autres le bien accompli.

La croix, érigée près de l'église, sur le rivage de la mer, devint un lieu de pèlerinage. Ainsi régénérés, les habitants la prirent en affection, et la regardèrent comme un palladium assuré. Ils se plurent à l'orner ; ils l'illuminaient gracieusement, le soir ; ils la visitaient, jour et nuit, pour se rappeler leurs promesses, et puiser auprès d'elle la force de la persévérance.

Contrairement à ce que l'on pouvait craindre de l'inconstance propre aux Indiens, le résultat de cette mission ne fut pas éphémère. Au cours des années suivantes, on constata, avec consolation, que la foi avait réellement repris son empire sur ces cœurs autrefois si égarés.

Ces succès éclatants en présageaient d'autres. Les ouvriers apostoliques parcoururent successivement et évangélisèrent, au prix de fatigues accablantes, mais avec la joie dans le cœur, les districts de Valigamme, Trincomalie, Batticaloa, Jaffna, Mantotte, Chilaw, Battavatte, et plusieurs petites îles adjacentes à Ceylan.

Chacune de ces missions durait deux mois en moyenne. Celle de Mantotte se prolongea même pendant quatre mois.

Partout la grâce agit puissamment, et le bien fut incalculable.

— Nous avons eu le bonheur, écrivait Mgr Séméria, de voir ces pauvres chrétiens renouvelés, changés, sanctifiés.

A Trincomalie, la veille de la communion générale, beaucoup d'hommes passèrent la nuit à l'église, en prières, pour se préparer au banquet eucharistique.

— Leur recueillement profond pendant toute la cérémonie, écrivait le P. Bonjean, le 5 octobre 1858, fut, à la fois, le fruit et la marque de cette fervente préparation. Touchant spectacle que celui de ces centaines

Flottille indigène.

d'hommes de toutes classes, confondus dans les mêmes rangs, absorbés dans les mêmes sentiments, immobiles et comme suspendus aux lèvres du prédicateur qui leur suggérait, de la chaire, les actes immédiatement préparatoires à la communion ; ne remuant que pour obéir aux signes qui leur étaient faits, et semblant avoir tout oublié, pour ne penser qu'à l'Hôte divin qui allait les visiter. Dans cette réunion il y avait quelque chose de calme, de grave, une émotion tranquille, que je ne saurais décrire, mais qui impressionnait vivement.

Sur cette mission de Trincomalie, se greffa une longue retraite pour

les soldats irlandais de la garnison, appartenant au 50e régiment de la Reine. Ils avaient pris part à la guerre de Crimée et à la répression d'une insurrection aux Indes. Beaucoup, en souvenir de leur vaillance, portaient des décorations françaises et anglaises ; mais la plupart avaient fort négligé, depuis longtemps, les affaires de leur âme.

Les Pères Chounavel, Bonjean et Keating leur prêchèrent en anglais, et surent promptement gagner leur confiance.

Plusieurs fois, des larmes silencieuses, roulant à la dérobée sur les joues de ces braves, prouvèrent que l'orateur touchait la corde sensible. Ils assistaient aux longues instructions, immobiles comme des factionnaires ; puis, à la caserne, se répétaient, les uns aux autres, ce qu'ils avaient entendu, rivalisant de zèle pour s'apprendre mutuellement les prières oubliées. Ce fut un véritable engouement. Les demandes et réponses du catéchisme remplaçaient les jurements, les blasphèmes et les querelles.

Témoins de ce changement remarquable, les officiers, même protestants, pensant avec raison que les sermons des Pères étaient plus efficaces que la salle de police, donnèrent à leurs hommes toutes les facilités pour assister aux pieux exercices.

— Comme le temps accordé n'était pas suffisant, cependant, pour toutes les confessions, raconte le P. Bonjean, nous nous arrangeâmes pour aller nous-mêmes au fort *Frederick*. Là, à l'intérieur d'une vieille redoute, bâtie sur le bord d'un rocher escarpé où se brisent les flots de la mer, dans nos confessionnaux d'un genre nouveau, inventés et construits par les soldats avec des nattes du pays, accouraient, les larmes du repentir dans les yeux, ces fils de l'Irlande, si attachés, malgré des égarements momentanés, à la foi de leurs ancêtres. Pendant plusieurs jours, devant le public étonné, nous gravîmes cette montagne devenue sainte.

Dès que, du haut de leur rocher, ces bons soldats constataient l'approche des Pères, ils se précipitaient vers eux, avec les transports d'une joie presque enfantine. Sur le passage de leurs chers apôtres, les factionnaires présentaient les armes, avec un clignement d'œil significatif et un sourire affectueux.

— Quand notre tâche quotidienne était terminée, continue le P. Bonjean, tous se pressaient autour de nous, pour entendre quelques mots de gaîté, ou d'édification, courant et folâtrant à nos côtés, comme de vrais enfants. Ces petits moments d'une joie franche et pure leur faisaient oublier bien des mauvais jours, et nous procuraient, à nous, un bonheur qu'un prêtre missionnaire seul peut comprendre.

La communion générale eut lieu, le dimanche, 11 juillet. Quelques-uns s'approchaient de la Sainte Table pour la première fois, et cinquante-deux furent confirmés. Parmi ceux-ci, on comptait plusieurs soldats protestants,

convertis par le zèle tout militaire et la bonne conduite de leurs compagnons d'armes.

En ce jour béni, Trincomalie admira un spectacle qu'elle n'avait jamais contemplé. Ces rudes guerriers recevaient le pain des Anges avec une émotion qui se trahissait sur leurs traits, et se communiquait à l'assistance.

Dans la soirée, après la récitation du chapelet et un sermon sur les promesses baptismales, les soldats se formèrent sur deux lignes. A la tête de la colonne, trois d'entre eux, avec, l'un, le signe sacré de notre salut, et, les autres, des flambeaux allumés. On s'avança, au pas militaire, lent et solennel, faisant résonner le pavé de l'église. Mgr Séméria, entouré du clergé et en *cappa magna*, fermait la marche.

Où allait-on ainsi, en ordre de bataille ? A la grande croix de Mission, plantée le 27 juin. Deux semaines auparavant, indigènes et irlandais, unis dans le même sentiment de fraternité chrétienne, l'avaient simultanément portée sur leurs robustes épaules.

C'était le tour des soldats, maintenant, de renouveler à ses pieds leur serment de fidélité à Jésus crucifié. Ils le firent d'une voix entrecoupée par l'émotion, après un acte de consécration vibrante au divin Rédempteur. On rentra ensuite dans le même ordre, pour inaugurer la Société de Tempérance, sous la protection du Cœur Immaculé de Marie.

Tous, agenouillés devant l'évêque, prirent l'engagement du *pledge*, et reçurent, avec un empressement incomparable, outre une image commémorative de ce beau jour, des objets de piété, tels que croix, médailles, *Agnus Dei*, etc.

Pour clore cette inoubliable cérémonie, Mgr Séméria, avant la bénédiction du Saint Sacrement, leur adressa quelques paroles, empreintes de cette délicatesse et de cette bonté qui le caractérisaient, et le faisaient aimer de tous. Il leur parla de sa sympathie pour l'Irlande et pour ses généreux enfants, les exhortant à se rendre toujours dignes, par leur conduite irréprochable, de ce beau titre d'Irlandais catholiques. Il termina en disant qu'il allait les bénir, eux, leurs pères, leurs mères, leurs sœurs, leurs villages, leurs maisons et leur chère Irlande tout entière.

Si paternelle dans le fond et l'expression, cette allocution remua les fibres les plus intimes. Plusieurs difficilement retenaient leurs larmes : mais on voyait, en même temps, se peindre, sur leurs mâles visages, ce bonheur calme qu'une grande grâce produit toujours dans les âmes bien disposées.

Les prisons elles-mêmes eurent leur mission spéciale, pour laquelle les autorités, émues des merveilles accomplies au dehors, accordèrent toutes les facilités désirables.

Au milieu de ces pauvres captifs, les fervents Oblats passèrent aussi de douces heures. Quelle joie pour eux de verser un peu de baume sur ces cœurs flétris ! de les relever à leurs propres yeux ! de leur montrer un rayon d'espérance ! de leur ouvrir le ciel, à eux que le monde rejette !

— Lorsque nous eûmes confessé nos pénitents, raconte encore le P. Bonjean, et que nous les vîmes nous entourer avec tous les témoignages de la joie et de la reconnaissance la plus vive, nous n'aurions pas échangé notre bonheur pour un royaume. Mgr Séméria les communia lui-même, et confirma ceux qui ne l'étaient pas encore. Que n'avons-nous pu faire participer aux mêmes consolations saintes les autres prisonniers qui n'étaient pas chrétiens !... Néanmoins, dans notre désir de donner à tous quelques marques de sympathie, nous profitâmes de la liberté qui nous fut octroyée, de les réunir et de leur adresser quelques mots. Païens, bouddhistes et autres, sauf les musulmans, se montrèrent très sensibles à cette preuve d'intérêt. Puissent ces germes de conversion s'épanouir dans ces pauvres âmes !

Batticaloa fut le théâtre des mêmes merveilles de la grâce. Dans cette population régénérée aussi, plus de mille personnes communièrent, et trois cents reçurent la confirmation. De ce centre, on se rendit dans les localités qui en dépendaient, dans un rayon de soixante à quatre-vingts kilomètres.

A Jaffna, la cérémonie de la Promulgation de la Loi, particulièrement solennelle, inspira aux assistants les plus saines et courageuses résolutions. Un tressaillement indéfinissable parcourait tous les rangs comme un courant électrique. L'enthousiasme fit explosion, lorsque des tonnerres de voix humaines répondirent, plusieurs fois, par un « oui » formidable et prolongé, au prédicateur demandant si l'on voulait, enfin, renoncer complètement aux superstitions et à tout ce que défend chacun des commandements de Dieu.

On compta deux mille communiants, admirablement disposés.

Dans sept ou huit centres de ce district, le bien opéré fut incalculable.

L'année suivante, à l'issue d'une retraite de quelques jours, il y eut, dans la seule ville épiscopale, quatorze cents communiants : résultat consolant montrant que les fruits de la mission se maintenaient.

Chilaw, chrétienté de deux mille âmes, devint également l'objet des bénédictions divines les plus signalées.

Partout l'amélioration était sensible, et le bien dura, grâce aux confréries établies, soit pour les hommes, soit pour les femmes, afin

d'assurer leur persévérance. Ces pieuses associations, inconnues jusqu'alors dans le pays, produisirent les plus grands fruits : extirpation de l'ivrognerie, réforme des mœurs, sanctification plus exacte des dimanches et des fêtes, fréquentation assidue des sacrements.

De cette amélioration des chrétiens, les païens eux-mêmes éprouvèrent la salutaire influence. Le spectacle des missions les impressionnait vivement. A leur occasion, plusieurs milliers se convertirent.

Beaucoup de protestants aussi y trouvèrent la lumière qui leur indiqua la véritable église du Christ.

Ceylan. — Le lac de Kandy.

§ 3

Dans le sud de l'île.

A la demande expresse de la Propagande, les Oblats vinrent, dès le mois de juillet 1851, travailler dans le vicariat de Colombo.

Ils évangélisèrent successivement Galle, Négombo, Kandy, Sina-Corle, Morotoo, etc., etc. Leurs succès y furent non moins remarquables. On nota surtout le grand nombre de païens, qui, sur leurs exhortations, renoncèrent à leurs erreurs. En quelques années, plusieurs milliers reçurent le baptême.

Sans doute, il y avait, là aussi, bien des obstacles et des épreuves.

Où n'en rencontre-t-on pas, quand on cherche à combattre les passions mauvaises ? Dans ces provinces méridionales, cependant, l'apostolat était, sous certains rapports, moins difficile que dans le vicariat de Jaffna, les Singhalais qui les habitaient étant, en général, plus souples de caractère, plus polis, plus respectueux, plus dociles, et, par conséquent, plus aptes que les Tamouls à être formés à la piété et aux vertus chrétiennes.

En outre, les voies de communication, plus multipliées et mieux entretenues, facilitaient aux Missionnaires la visite des diverses localités.

A Kandy, les Pères accomplirent dans les prisons un bien considérable, quoique, dès le principe, l'entrée leur en fût interdite par le sectarisme de quelques employés et la rivalité des ministres hérétiques. Il leur fallut trois ou quatre mois de démarches auprès des autorités, pour obtenir la permission d'en franchir le seuil.

Dès leur première apparition à l'infirmerie, tous les malades, curieux de voir des prêtres catholiques et de juger comment ils parlaient leur langue, les entourèrent avec empressement. Parmi eux se trouvaient des protestants, qui, d'un air narquois, leur proposèrent des objections appuyées sur des textes bibliques. Promptement et victorieusement les Pères les résolurent, au moyen de la Bible même que les opposants tenaient en main. Si ceux-ci ne voulurent point, par orgueil, reconnaître leur défaite, les assistants, plus impartiaux, conçurent de l'estime et du respect pour les Missionnaires.

Touchés par la grâce, plusieurs les écoutèrent avec une sympathie croissante, et finirent par demander le baptême. Le P. Pulicani n'omit rien, pour rendre plus solennelle cette cérémonie qu'il accomplit publiquement, en présence de la plus grande partie des prisonniers et des ministres venus pour leur prêche. Devant son auditoire bigarré, il expliqua le symbolisme des rites du baptême, et en prit occasion pour glisser quelques bons avis à l'adresse de tous. Ce fut un triomphe.

Les cachots les plus obscurs renfermaient douze bouddhistes condamnés à mort, et trois à la déportation perpétuelle. A partir de ce moment, les Pères les visitèrent quotidiennement, et réussirent à les convertir tous, malgré les efforts des ministres anabaptistes pour les affilier à leur secte.

Très consolés par la ferveur de ces êtres autrefois si coupables, les Pères furent leurs Anges gardiens jusqu'à leur dernier soupir.

— Jamais, écrivait le P. Duffo, le 30 novembre 1859, je n'ai vu l'effet des sacrements se manifester d'une manière aussi frappante. Nous contemplions avec admiration ce miracle de la grâce, et nous répétions sans cesse le mot de saint Paul : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia !* Les cellules des condamnés étaient devenues des oratoires, où,

jour et nuit, retentissaient de pieux cantiques, ou d'ardentes prières. Pour nous, elles étaient des palais de délices, où nous respirions le parfum de l'innocence reconquise. Là régnaient le calme et la sainte joie du Seigneur. Que les heures y passaient rapides ! Ces visages, empreints naguère de la flétrissure du crime, rayonnaient de félicité, et s'épanouissaient d'un doux sourire, à notre approche. Un seul regard de leurs yeux nous disait, plus que mille paroles, amour, reconnaissance et confiance sans bornes. Ce que j'exprime n'est qu'une très faible image des merveilles dont nous avons été les témoins. Un jour, deux riches rentiers de nos amis, venus à Kandy pour affaires d'argent, voulurent nous accompagner aux prisons.

Ceylan. — Une route sous un tronc de banyan,
appuyé sur plusieurs de ses branches qui ont pris racine, et lui servent d'étais.

Ils ne pouvaient pas réprimer leur saisissement, en découvrant tant de paix et de bonheur, parmi des gens réprouvés par la justice humaine, et si proches de leur dernière heure !...

A l'instant suprême, après une nouvelle absolution et l'indulgence plénière *in articulo mortis*, les condamnés acceptèrent, sans faiblesse ni forfanterie, la mort en expiation de leurs fautes, et prononcèrent quelques paroles, pour exhorter le public à profiter de la triste leçon que donnait leur fin ignominieuse sur le gibet.

— Mais, affirmèrent-ils, en terminant, nous espérons entrer au ciel, car maintenant nous sommes chrétiens !

— Impossible de mourir dans de meilleurs sentiments, disait le P. Pulicani. Ils ont dû s'envoler directement au ciel.

— Émules du bon larron, disait un autre, ils n'ont pas oublié complètement leur ancien métier... Heureux voleurs de paradis !...

Après cette victoire de la miséricorde divine, l'apostolat des Pères continua dans les prisons de Kandy. Ils y convertirent et baptisèrent de nombreux bouddhistes et protestants. Pleins de respect pour eux, les captifs ne prêtaient plus aucune attention aux discours des ministres anabaptistes et autres.

§ 4

Les écoles et la presse.

Pour assurer l'avenir de la religion dans l'île, il fallait, de toute nécessité, procurer aux enfants des deux sexes une éducation solidement chrétienne.

Malgré la modicité de leurs ressources, et la difficulté de trouver des maîtres vraiment catholiques, les Oblats se mirent courageusement à l'œuvre.

Un des principaux obstacles était l'indifférence manifestée longtemps par les parents. Avant les conversions nombreuses provoquées par la prédication des missions régulières, ils n'avaient eu aucun scrupule d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, qui avaient l'appât de la gratuité, et dans lesquelles, avec quelques éléments des sciences, les élèves puisaient le venin de l'hérésie.

Afin de secouer cette apathie coupable, Mgr Séméria publia une Lettre pastorale en anglais et en tamoul, sur l'obligation pour les parents d'éloigner, coûte que coûte, leurs enfants de ces chaires de pestilence. Le P. Bonjean traita la même question, dans une série de brochures en anglais, écrites d'un style alerte. Elles eurent un immense retentissement et rendirent le Gouvernement plus favorable aux revendications catholiques.

Le récit de ces luttes aux conséquences si vastes appartient à la période suivante. Il nous suffira ici d'en indiquer simplement le consolant succès.

Grâce à cette campagne menée vigoureusement et avec persévérance, il y a, aujourd'hui, à Ceylan, outre des asiles et des orphelinats, plus de six cents écoles catholiques fréquentées par plus de cinquante mille élèves.

Ce résultat si important fut couronné par la création de deux magnifiques collèges : celui de Saint-Patrick, à Jaffna, et celui de Saint-Joseph.

à Colombo. Sous la direction de nos Pères, dix-huit cents jeunes gens des meilleures familles y reçoivent une éducation soignée, très appréciée en haut lieu. Elle leur permet d'occuper, dans le monde, des situations où leur influence est prépondérante, et dont le catholicisme bénéficie.

Les Pères ont complété cet ensemble par la fondation de plusieurs imprimeries qui publient, outre des journaux, une foule de tracts, livres et brochures d'apologétique, de piété et de sciences, en langues singhalaise, tamoule, anglaise et française. Ils se servent ainsi, pour le bien, des moyens d'apostolat les plus puissants que fournit la civilisation moderne.

Collège Saint-Joseph, dirigé par les Oblats.

De l'avis de tous, le diocèse de Jaffna et l'archidiocèse de Colombo, entièrement aux mains des Oblats, sont actuellement, par les œuvres établies, par le nombre des conversions opérées et par le chiffre des fidèles pratiquants et éclairés, parmi les plus prospères de l'Orient.

Même des auteurs non catholiques ont loué, sans réserve, le zèle infatigable des nôtres, et admiré leur dévouement qui s'exerce efficacement jusque dans les districts les plus reculés.

— Durant mes voyages à travers la jungle, écrit l'un d'eux, je n'ai jamais aperçu un pasteur protestant, tandis que, dans les lieux les plus sauvages, j'ai souvent rencontré l'humble habitation surmontée de la

croix, témoignage touchant de la persévérance du prêtre catholique. Si les conversions au protestantisme sont si rares, alors que celles au catholicisme sont si multipliées, c'est à cause de la supériorité que le Missionnaire romain puise dans l'abnégation dont il fait profession, et qu'il pratique constamment (1).

De son côté, un organe protestant, le *Ceylon Patriot*, écrivait naguère :

— Depuis l'arrivée des Oblats, les choses ont totalement changé. Les catholiques sont maintenant à la tête du mouvement social, moral et intellectuel.

(1) Samuel W. Baker, *Eight years' wanderings in Ceylon*, in-8°, Londres, 1885, p. 321.

Ceylan. — Coin de jardin.

LIVRE ONZIÈME

Natal

1851-1861

CHAPITRE I

Situation politique et religieuse du Natal à l'arrivée des Oblats.

§ 1

Historique.

Onze ans après la découverte du Cap de Bonne-Espérance par Barthélemy Diaz, Vasco de Gama remontant la côte orientale d'Afrique, remarqua, le 25 décembre 1497, près du trentième degré de latitude, une vaste rade qu'il nomma Port-Natal, à cause de la fête solennelle qu'on célébrait en ce jour. Pressé de trouver la route des Indes, il ne s'y arrêta guère, et la contrée entrevue par lui demeura longtemps presque entièrement inconnue.

Un siècle et demi plus tard seulement, furent créés, en 1652, au Cap de Bonne-Espérance et dans ses environs, les premiers établissements européens par les Hollandais, qui, pendant cent quarante ans, ne cessèrent de les multiplier. Mais, à la suite de leurs hostilités avec l'Angleterre, celle-ci, en même temps qu'elle prenait Ceylan, s'empara, en 1795, de leur beau domaine sud-africain.

Vers 1825, quelques colons anglais venus de là se fixèrent autour de Port-Natal.

A la même époque, de nombreux Boers, ou paysans hollandais, abandonnant, par haine de la domination anglaise, les fermes qu'ils possédaient près du Cap, s'enfoncèrent dans l'intérieur, en quête de nouvelles terres. Ils refoulèrent les tribus noires, passèrent le fleuve Orange et la rivière Vaal, traversèrent les montagnes du Drakensberg, battirent les Zoulous, obtinrent d'eux, au mois de mars 1839, tout le territoire du Natal jusqu'à la Tugela, et s'y constituèrent en une république qu'ils appelèrent *Natalia*.

Désireuses d'assurer à leur patrie ce pays fertile, les autorités britanniques envoyèrent contre eux une armée, dont les victoires déterminèrent, en 1843, l'annexion du Natal à la colonie du Cap.

Au delà de l'Orange, les Anglais n'inquiétèrent pas, d'abord, les Boers, qui se fixèrent sur les hauts plateaux situés au nord de ce fleuve. En 1848, cependant, ils voulurent aussi les soumettre à leur souveraineté ; mais,

VIII

après plusieurs années de luttes, ayant à comprimer aussi les Basutos, ils reconnurent, en 1852 et 1854, l'indépendance des deux républiques-sœurs, fondées par les Boers : celle de l'État libre d'Orange et celle du Transvaal jusqu'au Limpopo.

Entre les deux races, néanmoins, la trêve n'était que momentanée. Leur rivalité eut, jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, des réveils douloureux.

§ 2

Le sol et ses produits.

Très variée est la vaste région que se disputaient Anglais et Boers.

Le Natal, c'est-à-dire la partie qui va de la Key à la Tugela, du sud au nord, et de la mer au Drakensberg (monts des Dragons), de l'est à l'ouest, est magnifique et pittoresque.

Du littoral jusqu'à cette chaîne de montagnes, qui a des pics de deux à trois mille mètres et davantage, le sol s'élève par une série de terrasses irrégulières, semblables aux marches usées d'un escalier gigantesque.

Peu sensible près de la côte, le passage de l'un à l'autre de ces gradins devient de plus en plus brusque, à mesure que l'on s'avance vers l'intérieur. Leurs bords, entamés et ravinés par les eaux courantes, présentent des gorges profondes. En certains endroits même, on ne rencontre plus qu'un assemblage confus de contreforts et de chaînons, donnant à la contrée un aspect sauvage. Ruisseaux et rivières s'y précipitent dans des lits creusés entre des parois de rochers, y formant une multitude de chutes et de cascades, tour à tour imposantes et gracieuses.

Cette différence d'altitude occasionne une grande variété de climats. C'est, d'abord, dans la zone maritime, sur une largeur de vingt-cinq à trente kilomètres, le climat tropical, avec sa végétation luxuriante : cocotiers, cannes à sucre, bananiers, thé, café, tabac, gingembre, poivre, indigo, etc. ; puis, le climat tempéré des terrains superposés, où poussent abondamment tous les produits de l'Europe : froment, orge, maïs, légumes, fruits. Au-dessus, s'étendent de superbes prairies, très aptes à l'élevage des chevaux et des bêtes à corne. Enfin, sur le flanc des montagnes, des forêts ombreuses aux arbres superbes s'élançant en ligne droite jusqu'à cinquante et soixante mètres. Là, le climat est plutôt froid, et les sommets de la chaîne du Drakensberg sont couronnés de neige, une partie de l'année.

Non moins variée est la faune. Lions et éléphants ont disparu ; mais on trouve encore panthères, sangliers, élans, antilopes, hippopotames, crocodiles, singes innombrables, serpents de toutes tailles et oiseaux de toutes couleurs.

§ 3

Races primitives.

Avant l'arrivée des Anglais et des Boers, le Natal n'était habité que par les Cafres et les Zoulous.

Grands, bien proportionnés et noirs, les Cafres, ou Bantous, très nombreux dans le sud, se divisaient en plus de quatre-vingt-dix tribus,

toujours en guerre les unes contre les autres, divisions intestines auxquelles les Anglais réussirent à mettre fin.

Plus féroces, les Zoulous défendirent longtemps leur liberté, et infligèrent aux envahisseurs de sanglantes défaites. Leurs terres ne furent annexées à la colonie de Natal qu'en 1897.

Jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, aucune de ces peuplades n'avait été encore évangélisée par les Missionnaires catholiques. Les Anglais traînèrent à leur suite des ministres protestants de diverses sectes, qui ne convertirent pas un seul individu. Quant aux Boers, calvinistes sectaires, ils conservaient une haine invétérée contre l'Église romaine.

Ces contrées, où le bien serait si difficile à accomplir, dépendaient, au spirituel, du district oriental du Cap de Bonne-Espérance. La Propagande jugea bon de les en détacher, et d'en faire un vicariat apostolique distinct, qu'elle offrit aux Oblats.

CHAPITRE II

Durban

1852-1861

§ 1

Élévation du P. Allard à l'épiscopat.

Le 4 décembre 1850, Mgr de Mazenod écrivait au P. Allard, encore de résidence à Bytown :

— Mon très cher Père, je laisse tout ce que j'avais à répondre à vos dernières lettres, pour vous apprendre que Notre Saint-Père le Pape charge notre Congrégation du vicariat de la terre de Natal, et vous en nomme vicaire apostolique, avec le titre et le caractère d'évêque *in partibus*. Vous ne vous attendiez certainement pas à cet événement, et je m'en félicite d'autant plus. Il s'agit maintenant d'obéir promptement aux ordres du Chef de l'Église. Je vous réserve d'excellents compagnons... Aussitôt ma lettre reçue, partez pour vous rendre à Marseille, auprès de moi. Inutile d'ajouter que le précepte étant formel, il n'y a point de raisons à alléguer. Je me contente, aujourd'hui, de vous annoncer la chose. C'est assez lourd, n'est-ce pas ? Mais le Seigneur, comme vous le savez, proportionne toujours sa grâce puissante au fardeau qu'Il nous impose. Notre devoir est de nous incliner avec confiance.

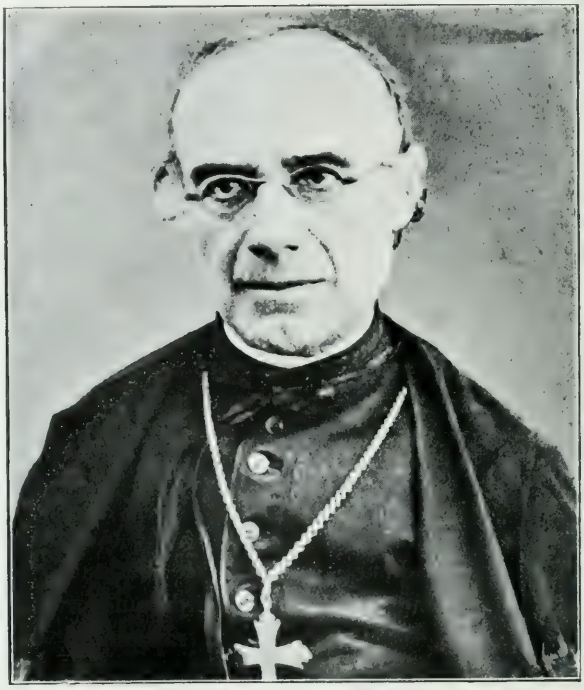
Sachant combien l'humilité du P. Allard soulèverait d'objections, le vénéré Fondateur déclarait nettement qu'il transmettait un ordre exprès.

Précaution non superflue... La première surprise passée, l'élu rédigea, le 16 janvier 1851, un exposé complet de son état d'âme, relatant, sans les diminuer, ses défauts, ses imperfections, ses lacunes, son incapacité. Il concluait en affirmant que cet examen détaillé lui prouvait, avec évidence, qu'il ne pouvait accepter, et que son Supérieur général, après cette lecture, serait incontestablement de son avis.

Ainsi tranquillisé par ces réflexions, le scrupuleux et si austère P. Allard, qui ne souffrait pas qu'on tergiversât, le moins du monde, en matière d'obéissance, ne bougea pas ; et, au lieu de se diriger vers Marseille, y envoya, à sa place... un morceau de papier.

Ce n'est pas précisément ce que souhaitait Mgr de Mazenod, qui, le vendredi saint, 18 avril, répondit :

— Je vous avais écrit de Rome, et ma lettre s'est perdue avec dix-huit autres. J'en suis désolé, parce que ce contretemps a encore retardé votre départ. Il n'est plus possible que vous le différiez. La Mission que l'Église vous confie soupire après les ouvriers que le Père de famille lui destine. J'ai lu attentivement votre plaidoyer. J'y ai reconnu votre humilité et les vertus religieuses qui vous distinguent, mais je n'ai pas été convaincu. Cependant, je n'ai pas voulu prendre sur moi la solution définitive, non point que j'hésitasse à prononcer, mais pour vous rassurer davantage,



Mgr Allard.

et couper court à toute nouvelle défaite. J'ai proposé la question à la S. C. de la Propagande. Tout en répondant que j'avais le droit de la résoudre comme Supérieur général, elle a jugé que vous deviez obéir. Je ne m'en suis pas tenu là. Je me suis adressé directement au Souverain Pontife qui m'a d'abord répondu, comme la Propagande, que j'avais autorité pour prescrire. Ce principe admis, j'ai insisté, néanmoins, pour qu'il voulût bien prononcer lui-même. C'est ce qu'il a fait. Donc, mon cher Père, plus moyen d'opposer la moindre résistance. Le Vicaire de Jésus-

Christ vous appelle : qu'avez-vous à craindre ? De pécher, si vous n'obéissez pas sans le moindre délai. Partez donc, aussitôt ma lettre reçue. Votre Mission souffre. On me presse, à Rome : tout retard vous est imputable...

Pour décider le P. Allard, il n'avait fallu rien moins que l'intervention personnelle du Pape. Ainsi ce modèle d'obéissance dans les plus menus détails, celui qu'on accusait (et parfois non sans motif, ce semble) d'être trop méticuleux, trop rigide, trop sévère, trop peu indulgent pour ceux qui tardaient un peu à conformer leur volonté aux simples désirs des Supérieurs, avait, cette fois, dans une circonstance si grave, multiplié ses efforts pour écarter de lui une obédience... Mais c'était pour l'épiscopat, et, sur ce point spécial, beaucoup de saints lui ont donné l'exemple. On ne saurait donc trop l'incriminer.

Comme eux, il reconnut la volonté de Dieu dans celle de ses représentants. Il courba le front, et, comptant sur le secours du Ciel, s'embarqua pour l'Europe.

Le dimanche, 13 juillet, il fut sacré, dans la cathédrale de Marseille, par Mgr de Mazenod, assisté de Mgr Guibert et de Mgr Wicart. Une foule immense de fidèles, un grand nombre de prêtres, les magistrats de la ville et du département, préfet en tête, assistaient à l'imposante cérémonie.

§ 2

Premiers travaux. Le P. Sabon.

Après un voyage en Angleterre et un séjour de quelques semaines à Londres, pour y régler, auprès des autorités britanniques, les affaires de sa Mission, Mgr Allard, accompagné de plusieurs Pères et Frères Oblats, partit de Marseille, le 13 novembre. Il arriva au Cap de Bonne-Espérance, le 19 janvier 1852, et à Port-Natal, le 15 mars. Cette traversée de quatre mois sembla très longue, et nul incident notable n'en interrompit la monotonie.

Dans l'hémisphère austral, le milieu de mars termine la saison de l'été. Au lieu de voir, comme en France, à l'automne, les montagnes et les plaines commençant à se dépouiller de leur verdure, les voyageurs furent charmés de contempler de gracieuses collines et de riants coteaux aussi richement parés que les plus belles campagnes de Provence, au mois de juin.

Leur prise de possession de cette terre, dans laquelle ils venaient jeter la semence évangélique, fut sans démonstration aucune. Ils gagnèrent le rivage en canot, louèrent une modeste maison, et improvisèrent un oratoire dans une des salles.

Fondée en 1835, sur le bord de Port-Natal, la ville de Durban, ainsi

nommée en l'honneur de Sir Benjamin d'Urban, alors gouverneur de la colonie du Cap, n'avait, en 1852, que deux mille habitants. En cherchant bien, les Pères n'y découvrirent qu'une centaine de catholiques : colons, émigrants et soldats de la garnison. Sur ce chiffre, une vingtaine seulement parlaient un peu le français.

Dans leur chapelle provisoire ils donnèrent, en anglais, pendant deux semaines, les exercices d'une mission. Les fidèles montrèrent de l'empressement à s'y rendre. Quelques-uns s'approchèrent des sacrements, et d'autres s'y disposèrent.

Tous conçurent le désir de posséder une église convenable, car ils se sentaient humiliés, en face des protestants, dont chaque secte avait son lieu de réunion. Une souscription fut ouverte, mais ne produisit, d'abord, qu'un faible résultat, à cause de la pauvreté de la plupart. Mgr Allard y ajouta mille francs, promettant de doubler cette somme, l'année suivante. En outre, il obtint du gouverneur un terrain pour le futur édifice.

Chargé spécialement de cette œuvre, le P. Sabon institua un comité de dames pour la décoration de l'autel, l'exécution des chants religieux durant les offices, et la quête à domicile chez les habitants, sans distinction d'opinions. Repoussées par les uns, elles furent bien accueillies par d'autres, et reçurent des cotisations, même de l'île Bourbon et de l'île Maurice.

Grâce à ces divers secours, on crut, au mois de mars 1853, pouvoir jeter les fondements.

Plusieurs protestants de l'endroit, particulièrement hostiles, se plaignirent, alors, hautement que le gouverneur eût donné un terrain, pour ce qu'ils appelaient avec mépris une citadelle du papisme. Les journaux publièrent des articles violents, allant jusqu'à affirmer que, pour des raisons d'intérêt général, la ville ne tarderait pas à en déposséder les catholiques. On resta sourd à leurs menaces, et l'on poussa les travaux avec tant d'activité, que la chapelle, terminée en deux mois, fut inaugurée solennellement, le 24 juillet.

Certes, ce n'était pas une basilique monumentale ; mais on n'en fut pas moins heureux et fier.

A cette première concession, le gouverneur en joignit une autre : celle d'un terrain pour le cimetière.

Malgré l'opposition des dissidents, le bien continua et se développa. Non seulement le P. Sabon affermit les catholiques dans la foi, mais il exerça son zèle auprès des hérétiques, et reçut plusieurs abjurations. En même temps, il évangélisait les marins de toute nation, qui abondaient à Durban.

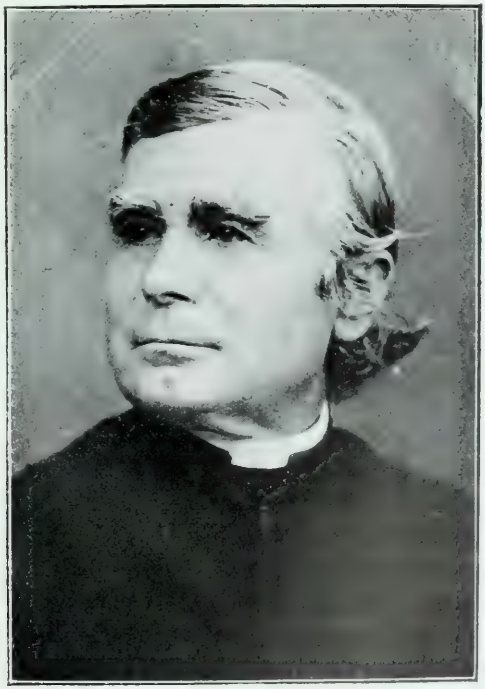
Peu à peu le nombre de ses ouailles augmenta par l'effet de son

travail. Un flux incessant d'émigrants lui apportait constamment de nouvelles âmes, qu'il ramenait à la pratique de leurs devoirs.

Quelques années plus tard, ces commencements si consolants furent couronnés par la création d'une école catholique. C'était le moyen d'arracher les enfants à l'influence protestante, et de les avoir plus régulièrement aux leçons de catéchisme.

Trois cents Indiens, ou *coolies*, dont beaucoup étaient catholiques, étant arrivés, le P. Sabon se mit à apprendre le tamoul, leur langue, afin de leur prodiguer les secours de son ministère. Il convertit même parmi eux plusieurs infidèles qu'il baptisa.

Se faisant ainsi tout à tous, il jouit bientôt de la confiance universelle dans une population si mélangée, car sa bonté, promptement légendaire, lui conquérait tous les cœurs.



Le P. Sabon.

CHAPITRE III

Pietermaritzburg

1852-1861

§ 1

La capitale de la colonie.

Mgr Allard n'avait pas l'intention de résider à Durban, mais à Pietermaritzburg, d'où il lui serait plus facile de rayonner dans tous les sens. Ainsi nommée en souvenir de Pieter Retief et de Gert Maritz, chefs boers tués, en 1838, par ordre de Dingaan, roi des Zoulous, cette ville était la capitale de la colonie. L'évêque s'y rendit avec plusieurs de ses compagnons, dans la première quinzaine du mois d'avril 1852.

Entre les deux cités la distance n'est que de quatre-vingt-dix kilomètres, mais les chemins étaient, alors, si mauvais, et le mode de transport si primitif, qu'il fallut trois jours pour accomplir ce trajet.

Durant la semaine qui suivit, le vicaire apostolique visita, famille par famille, les catholiques de l'endroit, au nombre de près de deux cents, parmi lesquels soixante-dix soldats de la garnison. Indifférents aux pratiques religieuses, mais flattés de cette prévenance, la plupart exprimèrent, par politesse du moins, leur satisfaction de posséder, enfin, des prêtres.

Sur l'invitation qui leur fut adressée, ils vinrent entendre la parole de Dieu, dans l'humble chapelle improvisée, et ils y prirent goût. Chaque dimanche, à l'heure des Messes, elle se remplissait, ainsi que l'après-midi, pour le chant des vêpres. Aux exercices du mois de mai, l'assistance augmenta, de jour en jour. Plusieurs, dès lors, contractèrent la pieuse habitude de s'approcher, de temps en temps, des sacrements.

Pour ces catholiques jusque-là si abandonnés, la présence des Oblats fut des plus salutaires, car les ministres protestants avaient précédemment multiplié leurs efforts pour les attirer dans leurs temples.

En voyant leur proie leur échapper, les sectaires poussèrent les hauts cris. L'un d'eux surtout se signala par ses déclamations furibondes contre les prêtres, voulant qu'on usât de tous les moyens, même de la violence, pour les expulser. Les jeter à la mer, ajoutait-il, serait un acte méritoire.

Peu après, ce fanatique faillit se noyer lui-même, en essayant de passer une rivière, son char s'étant précipité au fond de l'eau. Il n'échappa à une mort imminente, que par le dévouement de deux jeunes gens, qui, au péril de leur vie, le retirèrent du gouffre. Cet avertissement du Ciel calma un peu sa fureur.

Malgré l'orage, les Pères n'en continuèrent pas moins leur œuvre avec zèle et persévérance.

Une souscription s'ouvrit, afin de procurer des fonds pour la construction d'une chapelle. Comme ceux de Durban, les catholiques de Pietermaritzburg étaient généralement pauvres. Consultant leur cœur plutôt que leur bourse, plusieurs promirent des sommes qu'il leur fut impossible de réaliser. Les Missionnaires se virent donc dans la nécessité d'emprunter, quand il leur fallut payer les travaux, entrepris sur des garanties pécuniaires qui leur échappèrent, au moment où ils en auraient eu besoin.

Néanmoins, la bâtisse ne souffrit pas d'interruption, et la chapelle fut bénite, le 25 décembre 1852, trois cent cinquante-cinq ans, jour pour jour, après la découverte de la Terre de Natal par Vasco de Gama.

Cette construction, assurément, n'était pas un monument capable d'exciter l'admiration des visiteurs, accoutumés aux magnificences des églises d'Europe ; elle l'emportait, cependant, sur tous les temples protestants de la ville. Le signe de la Rédemption brillait au sommet de la façade. A l'intérieur, un superbe et grand tableau de Jésus en croix, œuvre d'un artiste de talent, ornait le sanctuaire. C'était un don de Mgr de Mazenod, qui en avait dépouillé l'un de ses salons, pour en faire cadeau à ses fils. Au-dessus du Tabernacle, s'élevait une jolie statue de la Sainte Vierge, donnée également, à Marseille.

Le lendemain de l'inauguration, deux protestants abjurèrent publiquement leurs erreurs. Quelque temps après, sept autres entrèrent, à leur exemple, dans le sein de la véritable Église.

On s'aperçut bientôt que les catholiques étaient plus nombreux, en ville, qu'on ne l'avait supposé, d'abord. Beaucoup, en effet, au temps de leur abandon, non seulement s'étaient fort relâchés dans leurs mœurs, mais avaient rougi de la foi, et leurs voisins ne savaient même pas qu'ils fussent baptisés. Les Missionnaires recherchèrent avec soin ces brebis perdues. De temps en temps, ils en découvraient, et les ramenaient au bercail. Le nombre de leurs ouailles monta ainsi à près de quatre cents. Plus tard, de nouveaux émigrants augmentèrent encore ce chiffre.

Deux Associations, celles du Sacré-Cœur et de l'Immaculée-Conception favorisèrent ce développement de la piété. On leur ajouta l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs.

Mais, là aussi, une école catholique s'imposait. Dès le mois de mars 1853, il fut possible de l'ouvrir, et l'un des néophytes en prit d'abord la direction.

Plus tard, un renfort de Missionnaires étant arrivé, les Pères eux-mêmes s'en chargèrent, et firent venir d'Europe pour plus de quinze cents francs de livres, à l'usage des élèves, car on ne trouvait à Durban que des manuels infectés de principes hérétiques.

— Ainsi constituée, écrivait Mgr Allard, notre école a une supériorité incontestable sur toutes celles de la ville. Quelle consolation pour nous de penser que ces enfants ne sont plus exposés au danger de perdre la foi !

Après une expérience de plusieurs années, il écrivait, le 4 février 1860 :

— Notre école de Pietermaritzburg réalise les espérances que nous avons conçues. Les familles n'ont qu'à se féliciter de voir la jeunesse croître dans la crainte et l'amour de Dieu. Ces enfants, autrefois si turbulents, n'en sont que plus soumis à l'autorité paternelle. Auparavant, nous ne pouvions pas obtenir qu'ils apprissent le catéchisme ; maintenant, l'avenir est assuré, ce à quoi n'auraient pas suffi nos prédications du dimanche.

§ 2

Excursions apostoliques à travers la campagne.

Bien au delà de la ville s'étendait le ministère des Pères. Ils entreprenaient souvent de longues courses, pour visiter les catholiques disséminés à des distances considérables.

Parfois, ils allaient, jusqu'à deux cents ou trois cents kilomètres de leur résidence, porter à des malades les secours de la religion. Huit ou dix jours leur étaient nécessaires, alors, à cause du mauvais état des chemins.

Pour découvrir les catholiques isolés, ils s'avancèrent beaucoup plus loin. Ils en rencontrèrent sur les montagnes et dans les vallées, jusqu'à la chaîne du Drakensberg.

Deux fois même, ils ne reculèrent pas devant un voyage de huit cents kilomètres, pour recueillir des orphelins, qui, fils de catholiques, mais non encore baptisés, restaient à la merci de Boers calvinistes. Une partie de ces longues excursions dut être faite à pied. Souvent les Missionnaires passèrent la nuit sans abri, exposés à être dévorés par les fauves, qui pullulaient dans ces parages.

Nonobstant de si dures fatigues, les Pères menaient une vie sobre et très frugale. Mgr Allard, très rude pour lui-même, aurait plutôt excédé, sous ce rapport, et il tenait sévèrement la main à ce qu'il n'y eût aucun écart de régime. Sous son œil vigilant, ce danger n'était pas à redouter.

— Notre manière de vivre est connue en ville, et devient même, quelquefois, le sujet des conversations, écrivait-il au Supérieur général. Les protestants répètent que nous ne sommes pas comme leurs ministres, qui ne se refusent rien. Ils confessent que seuls les prêtres catholiques ne visent, ni aux richesses, ni aux commodités de l'existence, et que nous sommes par conséquent plus conformes à l'Évangile. Il en résulte pour eux une édification qui les ébranle, et en dispose plusieurs à embrasser le catholicisme.

Labeurs apostoliques, fatigues, privations, austérités n'empêchaient pas les Missionnaires de conserver leurs forces :

— Le climat de ce pays est très salubre, écrivait encore l'évêque, et nous jouissons tous d'une parfaite santé. Pour moi, en particulier, il y a des années que je ne m'étais porté aussi bien. Pietermaritzburg que nous habitons, étant situé au pied des montagnes, est un peu froid, en hiver. On ne s'en trouve que mieux. Il n'y a ici, à proprement parler, que deux saisons : l'hiver et l'été. Pendant les six mois de l'hiver, d'avril à septembre, le temps est extrêmement sec, le ciel constamment serein, et les jours comme les plus beaux d'octobre, en Provence. Au mois d'août, on se croirait au printemps, si la campagne, dépouillée de sa verdure, ne nous avertissait que nous sommes au cœur de l'hiver. Les nuits sont généralement fraîches. J'ai vu, cette année, le thermomètre Réaumur descendre, sept fois, au-dessous de zéro, et les montagnes voisines se couronner de neige. En été, la chaleur est forte, mais atténuée par la pluie, qui tombe presque quotidiennement.

Natal. — Végétation dans les régions tempérées.

Huttes cafres dans la campagne.

CHAPITRE IV

Chez les Cafres

1855-1861

§ 1

Morale et religion des Bantous.

Depuis leur arrivée dans l'Afrique australe, les Oblats désiraient ardemment porter la bonne nouvelle du salut aux Cafres, ou Bantous, plongés dans de si profondes ténèbres, et vivant dans un état d'abaissement inimaginable. Il leur avait fallu, cependant, s'occuper, d'abord, des catholiques si dégénérés.

Sans perdre de vue l'évangélisation de ces païens, ils apprenaient, peu à peu, leur langue.

Les Cafres étaient très nombreux. On en rencontrait partout : dans les campagnes, sur les chemins, dans les villes, mêlés aux Européens, à

titre de serviteurs, mais sans avoir rien changé à leurs mœurs, ni à leurs usages. D'habits, presque point, même en public. Ils ne rougissaient pas de leur nudité. Spectacle révoltant pour toute personne honnête.

Parmi eux, la polygamie s'étalait sur de vastes proportions. Plus un homme avait de femmes, plus il était riche et estimé, car il avait dû les acheter, en livrant pour chacune, à ses futurs beaux-pères, dix, quinze, vingt vaches, quelquefois davantage : prix à débattre, suivant les circonstances et surtout suivant les chances de fécondité, objet d'une spéculation abominable.

Ces malheureuses, en effet, seraient, à la fois, une proie pour sa lubricité et des esclaves qui lui vaudraient de gros bénéfices. A elles le soin de porter les lourds fardeaux, de bêcher la terre, de faire, en un mot, les travaux les plus pénibles. Leur seigneur et maître se contentait de les surveiller, comme un bouvier, son vil bétail. Les filles qui lui naissaient dans ce harem sauvage, augmentaient sa fortune. Promptement nubiles, il ne tardait pas à les vendre, de la même façon qu'il avait acheté leurs mères, et cette nombreuse progéniture lui procurait, en échange, de véritables troupeaux.

Ainsi ce hideux commerçant, non seulement recouvrait la partie de son capital aliénée pour acquérir chacune de ses femmes, mais, par le moyen de leur postérité, le triplait, le quintuplait, le décuplait même.

Alors, dans sa hutte régnait l'opulence. Il avait de quoi boire et manger sans réserve. C'est, avec la satisfaction des passions les plus brutales, ce à quoi se bornait toute son ambition.

Arrivé à la réalisation de ses rêves, il se proclamait parfaitement heureux. On le croyait tel, on l'admirait, on l'enviait, et, grâce à cette richesse honteusement gagnée, il tenait un rang honorable dans sa tribu.

Aux yeux du vulgaire, sa rustique demeure devenait ce qu'était, pour les anciens, le voluptueux palais de Sardanapale.

Combattre la polygamie serait donc ébranler, dans sa base, tout le système économique du pays. Elle était la principale industrie... la source la plus claire de ses revenus... Horreur !... Que Satan est donc habile pour enserrer dans ses filets la pauvre humanité déchue !... Et quelle reconnaissance les nations chrétiennes ne doivent-elles pas à l'Évangile, qui, dans leur sein, a réhabilité la femme, rendant à l'épouse sa dignité, à la mère son auréole, à la jeune fille sa pureté virginale et son innocente candeur !...

Totalement absorbés par la matière et plongés dans la fange, les Cafres n'avaient pas la moindre aspiration vers un idéal plus élevé.

Selon eux, Dieu, s'il existe, est un être résidant trop loin de la terre,

pour s'occuper de ses habitants. Les voit-il ? réussit-il à les entendre ? Comment voulez-vous qu'il le puisse, à cette distance ? En tout cas, il est trop grand, pour s'en soucier, et il les laisse fort libres de vivre à leur guise...

Ce que l'on doit craindre et tâcher d'apaiser, ce sont les esprits des ancêtres. Sortis de leur corps, ils peuvent causer du mal et même la mort, si on les néglige trop, tandis qu'ils font du bien, si on cultive leur souvenir, et si on leur offre des présents. De là, une foule de sorciers, devins, magiciens, charlatans et nécromanciens de tout acabit, qui prétendent communiquer avec les trépassés, et, moyennant finance, se chargent de calmer leur courroux.

Aux sortilèges de ces imposteurs le peuple prête une foi aveugle.

La religion des Cafres admet donc une certaine survivance des âmes, mais sans enfer, ni châtiments d'aucune sorte. Il est aisé de comprendre qu'avec des dogmes de cette espèce, leur morale soit extrêmement relâchée.

§ 2

Saint-Michel.

Suffisamment familiarisés avec leur dialecte si différent de toute langue européenne, les Pères Gérard et Justin Barret, en décembre 1854, se disposèrent à aller résider parmi eux.

— J'aurai continuellement mes pensées et mon cœur tournés vers ces deux apôtres, écrivait Mgr Allard au P. Tempier, et serai fréquemment en rapport avec eux par lettres. Ce n'est pas sans une vive inquiétude, je vous l'avoue, que j'attends le résultat de leur premier essai... Humainement cette entreprise est impossible... Nous mettons toute notre confiance en Dieu, et nous comptons sur les prières des âmes ferventes, qui, dans l'Église entière, Lui adressent leurs supplications pour les missions auprès des infidèles.

Après un jour de retraite préparatoire, les deux Pères, le 27 février 1855, se dirigèrent vers le site qu'ils avaient choisi, de concert avec le vicaire apostolique, à une centaine de kilomètres de Pietermaritzburg : vallée fertile, au fond de laquelle coule une petite rivière. De part et d'autre, s'élèvent des coteaux verdoyants, couverts d'arbres touffus, sous lesquels glissent, en murmurant, des ruisseaux aux gracieux méandres.

Par monts et par vaux, sans chemin frayé à travers les broussailles, sans pont pour passer les cours d'eau rapides, le voyage ne manqua pas de péripéties nombreuses, comiques, parfois, et, parfois, tragiques.

Pensant que les Missionnaires leur apportaient des présents, dont ils

étaient toujours avides, les Cafres les accueillirent avec joie. Aucun d'eux, néanmoins, ne voulut coopérer à la construction de leur modeste demeure, si ce n'est à un prix énorme, surpassant de huit à dix fois la valeur du travail fourni. Les Pères renoncèrent donc à ce concours si intéressé, et, avec l'aide du Frère Bernard, que Mgr Allard leur envoya,

Village cafre.

menèrent à bonne fin cette bâtisse rudimentaire, simple hutte servant successivement de cuisine, de réfectoire, de dortoir et de salon de réception.

Hélas ! quoique ce superbe édifice n'eût pas l'éclat du verre, il en avait la fragilité.

Une nuit, le ciel se chargea de nuages, et la pluie tomba avec tant d'impétuosité, qu'après avoir percé le toit, elle inonda les dormeurs.

Ceux-ci, réveillés en sursaut, durent, en toute hâte, étendre sur leur tête une peau de chèvre, en guise de parapluie. Ils se rendormirent, sans plus de souci ; mais l'eau, comme pour se venger du peu de cas que l'on faisait d'elle, fondit leur sucre, et empâta leur farine.

En outre, un torrent dévastateur se précipitant avec force sur les flancs de la colline, envahit le hangar plus large qui servait provisoirement de chapelle, et en détrempa le sol, qu'elle changea en bourbier.

On répara le mal par une épaisse couche de sable jetée sur le terrain, et par la réfection des toitures auxquelles on donna plus de consistance et d'inclinaison.

Tout alla bien, pendant trois ou quatre mois. La pluie, malgré sa violence, n'entamait pas les parois. Se croyant en sûreté, les architectes s'applaudissaient des savantes améliorations faites à leur palais. Mais, une nuit, ils se réveillèrent encore dans l'eau. De grosses fourmis, ayant dévoré de larges morceaux de la toiture, l'avaient transformée en écumoire.

Il fallait émigrer... Pour obvier à ces multiples inconvénients, on résolut de bâtir sur le sommet d'un monticule la maisonnette et la chapelle. L'une et l'autre consistèrent en pieux, réunis par des joncs entrelacés, que recouvrait une légère couche de mortier, sans plâtre, ni chaux, matières introuvables dans ces endroits reculés. De longues tiges d'une paille gigantesque constituaient le toit.

La pauvreté religieuse n'était pas moins observée, dans la nourriture et l'ameublement.

Si difficile à tous égards, cette Mission fut placée sous le patronage de l'archange saint Michel.

Pendant quelques semaines, les Cafres montrèrent assez de fidélité pour se rendre à la chapelle. Malheureusement leur but n'était pas de profiter de l'enseignement des Pères, mais de la réunion d'un plus grand nombre de personnes, pour s'amuser davantage. Les uns émettaient des réflexions saugrenues ; les autres riaient ; d'autres, hommes et femmes, se permettaient des propos indécents, ou se livraient à des actes rien moins que convenables.

— Plus d'une fois, écrivait le P. Barret à Mgr de Mazenod, le 10 mai 1856, je dus m'armer d'un bâton et chasser ignominieusement ces coquins et ces coquines. Sans doute, cette cérémonie supplémentaire n'était pas très conforme aux rubriques, mais elle valait un bon sermon, et inspirait une crainte salutaire. Pendant quelque temps on se tenait mieux, c'est-à-dire moins mal, car la pudeur n'a pas encore élu domicile dans l'âme des Cafres. Sous ce rapport, ils se donnent, en public et sans vergogne, des libertés dégoûtantes. N'osent-ils pas se présenter à l'église, ou chez nous,

entièrement nus ?... Si l'on se borne à leur adresser de sévères reproches, ils rient aux éclats !... Mais ils redoutent le bâton, quand on sait leur en imposer par un air décidé. Néanmoins, si l'on est réduit à ces moyens pour pouvoir faire entendre quelques paroles du catéchisme, comment espérer jamais, sans un miracle de la grâce, convertir des gens si dégradés ?

Afin de fixer leur attention, les Pères leur apprirent des cantiques, car ces êtres si corrompus aimaient la musique, et possédaient, la plupart, des voix sonores.

Tant que durait le chant, ils étaient raisonnables ; mais, aussitôt après, le désordre recommençait. Les vérités de la foi les plus terribles : jugements de Dieu et peines de l'enfer, les laissaient absolument insensibles. Le seul sujet qui les effrayât, était la mort. Aussi ne voulaient-ils point qu'on leur en parlât. Si l'on essayait, ils criaient à tue-tête, pour étouffer la voix du prédicateur, et menaçaient de ne plus retourner, si on prononçait encore ce mot abhorré.

— Longtemps encore, écrivait Mgr Allard, les ouvriers évangéliques auront à arroser de leur sueur cette terre, avant qu'elle produise quelques fruits de vertu !...

Désireux de hâter la conversion de ces aveugles volontaires, l'évêque vint lui-même résider parmi eux, au mois d'avril 1858. Le P. Barret, appelé à Pietermaritzburg pour diriger l'école, fut remplacé par le P. Bompart.

On commença, alors, la construction d'une chapelle plus convenable, dans la pensée d'inspirer aux Cafres plus de respect pour le lieu saint, et de frapper leur imagination par la beauté des cérémonies.

Il fallait aller chercher les matériaux à sept ou huit kilomètres de distance. Ce ne fut donc pas sans peine qu'on la termina.

Bâtie sur une petite éminence, elle se distinguait de loin par la blancheur de ses murs. Un portique couvert l'entourait de trois côtés, et servait à abriter les Cafres, soit contre le soleil, soit contre la pluie. En arrière du sanctuaire, était l'habitation de la communauté.

Le dimanche, 17 février 1859, fête du Très Saint Rédempteur, Mgr Allard, revêtu des insignes épiscopaux, bénit solennellement l'édifice, au dedans et au dehors. Le P. Gérard prononça le discours de circonstance, que les Cafres, dont il parlait très facilement la langue, écoutèrent avec grande attention.

Au nombre de cent vingt, les assistants auraient dû être dix fois plus, si la majorité avait répondu à l'invitation. Tous les chefs de famille retinrent dans les huttes les femmes et les enfants au-dessous de dix-huit ans, pour les préserver de l'influence que les Missionnaires auraient pu

acquérir. Ils ne voulurent pas les exposer à accepter une religion si contraire à leurs usages. Eux-mêmes restaient sur la défensive.

Sans se décourager de cette obstination à fermer les yeux à la lumière, les Missionnaires, auxquels se joignit le P. Le Bihan, multiplièrent les visites, pour les saisir individuellement, les catéchiser et les instruire.

— Employant tour à tour la douceur et la sévérité, écrivait le P. Bompart, nous ne négligions rien, pour nous introduire chez eux, quoique, parfois, ils ne l'aimassent guère. Plusieurs nous fermaient leur porte ; d'autres s'enfuyaient dans les rivières ou les bois voisins, où nous les poursuivions, armés de la parole de Dieu.

En même temps, les Pères redoublaient de ferveur, pour attirer les grâces de salut.

Chaque dimanche, un certain nombre de ces pauvres païens venaient à la chapelle, mais c'était surtout pour des vues intéressées, dans l'espérance d'obtenir auprès du Gouvernement la protection de l'évêque, qui, déjà, leur avait fait accorder des concessions de terrains et autres avantages. Quant à réformer leurs mœurs, renoncer à la polygamie, ne plus recourir aux sortilèges, et embrasser le catholicisme, aucun d'eux n'y songeait encore...

Leur esprit s'ouvrirait-il jamais aux idées surnaturelles ?...

§ 3

Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Pour atteindre un plus grand nombre d'âmes, Mgr Allard résolut de fonder une autre mission, plus avant dans l'intérieur des terres. Au mois de février 1860, il partit en exploration avec le P. Gérard. Ayant cru reconnaître dans une autre tribu des dispositions un peu plus favorables, ils revinrent, l'un et l'autre, parmi elle, amenant les Frères Bernard et Terpent, qui devaient les aider à construire leur habitation et une chapelle.

De Saint-Michel au site choisi, le voyage ne dura pas moins de cinq jours, à cause de la difficulté de la route et des longs contours à faire. Le soir, ils couchaient à la belle étoile, par une température extraordinairement froide, puisque, à leur réveil, ils trouvaient l'eau fortement gelée à leurs côtés.

Au matin du quatrième jour, campés sur une montagne, ils découvrirent les villages cafres qu'ils venaient évangéliser, et mirent leur nouvel établissement sous la protection de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Prosternés, ils récitèrent ensemble le *Stabat Mater*, suppliant la Vierge

Immaculée de jeter un regard de miséricorde sur ces pauvres âmes, qui, si loin encore du royaume de Dieu, ne lui avaient pas moins été recommandées par son divin Fils agonisant sur la croix.

Réconfortés par cette prière, ils reprirent leur marche, en descendant de la crête des montagnes, sur lesquelles ils avaient cheminé, pour éviter les vallées impraticables au chariot chargé de leurs bagages. Un jour entier leur fut nécessaire pour se frayer un sentier à travers les bois, sur des pentes effrayantes et pleines de dangers.

A leur arrivée, les Cafres leur témoignèrent de la joie ; mais le chef de la tribu, craignant de voir son autorité affaiblie par la présence des Pères, manifesta hautement sa volonté de s'opposer à leur projet.

La contenance décidée de l'évêque et de ses compagnons en imposa à ce tyranneau, qui finit par se calmer un peu. On commença donc à abattre les arbres, à déblayer le sol, et à le niveler. Là, comme à Saint-Michel, les Pères et Frères durent se transformer en bûcherons, charpentiers, voituriers, maçons, etc. L'évêque leur donnait l'exemple, travaillant, lui aussi, comme un simple ouvrier. Quoique les constructions ne fussent ni luxueuses, ni de proportions monumentales, il fallut plus de deux mois pour les terminer.

Divisée en trois appartements, l'habitation des Pères avait dix mètres de long sur quatre de large. La chapelle, plus vaste, affectait, avec sa voûte rudimentaire, la forme d'un navire renversé. Des pièces de calicot rouge et blanc ornaient le sanctuaire. Sur le fond se détachait l'image de la Sainte Vierge. Un tableau très bien peint par le P. Barret, représentait Notre-Seigneur couronné d'épines.

Tout étant prêt, l'inauguration eut lieu, le dimanche, 14 octobre. Une centaine de Cafres, les plus rapprochés de l'endroit, assistèrent à la cérémonie. Les accords d'un petit harmonium dont se servait le Fr. Terpent, pour accompagner les cantiques, les ravit d'admiration. Ils revinrent plus nombreux, les dimanches suivants. L'ordre régnait dans l'assemblée, et tous écoutaient les exhortations.

Hélas ! quand les prédicateurs, croyant le moment opportun, entreprirent une série d'instructions sur le péché, le jugement et l'enfer, l'auditoire diminua. Beaucoup restaient chez eux, pour éviter les remords de leur conscience troublée dans sa coupable apathie.

— Vos paroles rendent le cœur triste, disaient-ils aux Pères, qui allaient leur reprocher leur abstention.

C'était leur manière d'exprimer leur volonté de ne pas abandonner leurs grossières jouissances, pour les récompenses spirituelles que promet le catholicisme, et que leur âme charnelle n'appréciait pas. *Animalis homo non percipit quæ sunt Dei !...*

D'ailleurs, à les entendre, ils étaient les gens les plus innocents du monde.

— Nous n'avons ni tué, ni volé, disaient-ils.

Que de mauvais chrétiens, en Europe, parlent de même ! Satan qui leur inspire ce piètre argument pour les tenir loin du confessionnal, suggérait la même pensée à ces affreux sauvages, pour les écarter du baptême.

— Eh bien ! répondaient-ils avec une effrayante insouciance, quand on leur faisait entrevoir l'abîme éternel vers lequel ils se précipitaient par leur opiniâtreté, nous irons au feu qui ne s'éteint pas ! Ne t'inquiète point, car ce n'est pas ta faute, puisque tu nous a instruits de la loi du Grand Chef d'en-haut !... Ici, personne ne pleurera pour cela !...

§ 4

Qui seminant in lacrymis in exultatione metent.

Une des principales causes de cette indifférence systématique des Cafres, outre les vices enracinés dans leur cœur, était la présence des ministres protestants des diverses sectes, accourus à la suite de la conquête anglaise. Impuissants à les convertir, ils se montraient indulgents au sujet de la polygamie, et leur inculquaient, par cette concession aux coutumes impures, la haine du catholicisme.

De plus, la variété de doctrines de tant de confessions religieuses, engendrait la confusion dans l'esprit de ces pauvres païens, qui, ne réussissant pas à distinguer en quoi elles différaient, les regardaient toutes comme des fables. Le catholicisme n'avait pas plus de valeur à leurs yeux, et ils le renfermaient dans cette commune réprobation. Selon l'expression de la parabole évangélique, les ronces et les épines étouffaient dans leur âme la bonne semence de la vérité.

Plein de ces pensées, Mgr Allard songea, d'abord, à créer des orphelinats, ou des écoles, espérant que les nouvelles générations seraient plus accessibles aux enseignements de la foi.

Dans un accès de franchise, des Cafres ne lui avaient-ils pas dit, plusieurs fois, pour se débarrasser de ses exhortations pressantes :

— Si tu étais venu quand nous étions plus jeunes, nous aurions peut-être écouté ta parole ; mais, maintenant, nous sommes trop vieux pour changer !...

La réalisation de ce projet eût en partie assuré l'avenir ; mais elle dut être retardée, faute de ressources. Et puis, ces sauvages eussent-ils envoyé leurs enfants à l'école, eux qui les empêchaient d'aller à l'église.

dans la crainte de l'influence que les apôtres du Christ exerceraient sur eux ?

A grand'peine, sous prétexte de médecine et à l'insu des parents soupçonneux, les Missionnaires avaient réussi à baptiser quelques bébés en danger de mort. Ceux-là, du moins, arrachés à Satan, étaient, désormais, des Anges au ciel.

Ne pouvant, pour le moment, fonder dans ces milieux, ni écoles régulières, ni orphelinats, Mgr Allard crut que l'œuvre d'évangélisation rencontrerait moins d'obstacles parmi les tribus qui, n'ayant pas encore été en contact avec les Européens, n'avaient pas reçu le venin de l'hérésie, avant le lait de la vraie doctrine.

Il résolut donc de parcourir, en tous sens, la colonie, et même d'entreprendre des voyages au delà de ses frontières, à travers les montagnes du Drakensberg, pour pressentir les dispositions des peuplades ; ensuite ouvrir des Missions, là où il y aurait quelque chance de succès, et les diriger avec tout le soin possible.

C'est le propre des vaillants de ne pas reculer devant les difficultés. Au contraire, plus elles se multiplient, plus ils sentent croître leur ardeur.

Ainsi en fut-il de Mgr Allard et de ceux qui travaillaient avec lui. Malgré la stérilité apparente de leurs premiers efforts, ils ne cessaient pas d'arroser de leurs sueurs cette terre si dure. Plus elle leur coûtait d'héroïques sacrifices, plus ils s'y attachaient.

— J'ai un vif amour pour cette Mission des Cafres, quoique jusqu'à présent elle soit bien ingrate, écrivait le P. Gérard. Les moments où nous avons à souffrir, sont les plus beaux... La Providence permet tant d'obstacles, sans doute, pour rendre son action plus visible... Humainement aucune espérance... mais nous comptons aveuglément sur la toute-puissance de Dieu. Loin d'être découragé, je suis content ; et, si j'avais à choisir, la pauvre Cafrerie aurait encore ma prédilection.

— Nous n'avons rien épargné pour être utiles à ces malheureux, écrivait, de son côté, le P. Bompart. Sans nous lasser, nous sommes prêts à recommencer. Si le succès manque, nous bénirons, néanmoins, Celui dont nous accomplissons les ordres.

Mais quelle immolation de tous les instants !

— Mgr Allard nous arriva, un jour, si harassé de fatigues, qu'il pouvait à peine se tenir debout, écrivait le P. Gérard au vénéré Fondateur. Sa Grandeur avait fait presque tout le voyage à pied, aussi pauvrement que les apôtres, et par un soleil brûlant... Il me semble qu'Elle devrait être moins rude pour elle-même. Des courses de ce genre

sont trop longues et trop pénibles pour des personnes déjà avancées en âge... Son exemple nous excite à nous dévouer sans limites... Peut-être faudra-t-il que cette terre aride et désolée ne soit pas seulement arrosée de nos sueurs... Peut-être demandera-t-elle quelque chose de plus que les angoisses de cœur de ses Missionnaires ! Qui sait ce qui nous attend par delà les montagnes ?... A la grâce de Dieu et de Marie Immaculée... *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur !...*

Dans cette terrible lutte contre le démon, les Oblats de Natal étaient donc prêts à verser leur sang pour le salut des pauvres âmes qu'ils évangélisaient, au prix de tant de souffrances. Chacun d'eux avait médité et s'appropriait sans réserve les paroles de saint Paul : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos ; ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris, licet, plus vos diligens, minus diligar !* (II *Cor.*, XII, 14-15.)

En terminant cette belle lettre dans laquelle il exprimait si bien les sentiments de ses confrères, le P. Gérard ajoutait :

— Bénissez cette pauvre Mission qui n'a produit jusqu'à présent que des ronces et des épines ; bénissez-la afin que Dieu lève, enfin, l'ancienne malédiction qu'il lança contre Cham, le père de tous ces malheureux.

De loin, Mgr de Mazenod suivait du regard et du cœur ses enfants luttant avec tant d'énergie contre la tribulation. Sa prière fervente montait vers le trône de Dieu, et leur attirait les grâces de persévérance dans le combat.

Ceux qui sèment dans les larmes, recueilleront, un jour, dans la joie, a affirmé l'Esprit-Saint. *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* Si, parfois, cette parole consolante ne se réalise pas sur terre, du moins elle se vérifie toujours et magnifiquement dans le ciel.

Pour couronner ses serviteurs, Dieu ne mesure pas seulement le résultat de leurs travaux, qui dépend de lui, et non d'eux ; il a surtout égard à leurs vertus pratiquées, à leur dévouement, à leurs sacrifices, à leur immolation personnelle.

Vertus, dévouement, sacrifices, immolation n'ont, certes, pas manqué aux premiers Oblats de Natal. Nul doute qu'à leur entrée dans la céleste Patrie, ils n'aient reçu, de la main du juste Juge, de brillantes couronnes, qui resplendiront, sans diminution d'éclat, durant les siècles éternels.

Cependant, avant de fermer les yeux à la lumière de ce monde, ils ont pu voir se lever et jaunir la moisson, sur ces sillons qu'ils avaient si péniblement creusés.

Les Missions fondées par eux, en effet, eurent, peu après, un développement considérable par l'évangélisation féconde du Basutoland, du Zoulouland, de l'État libre d'Orange, du Transvaal et du Béchuanaland.

Dans ces contrées plus vastes que la France, ces infatigables pionniers répandirent, à pleines mains, le bon grain de la parole sainte. Grâce à eux, comme nous nous proposons de le raconter, la Congrégation y multiplia, ainsi qu'à Natal, ses établissements pour le plus grand bien des âmes et la gloire de Dieu.

***

Avec ce deuxième volume se termine l'exposé des œuvres nombreuses et fécondes, créées par la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, en tant de pays divers, durant la vie de son vénéré Fondateur.

La seconde période de cette Histoire, remplie par le long et laborieux généralat du Très Révérend Père Fabre, premier successeur de Mgr de Mazenod, nous montrera le merveilleux épanouissement de ces belles œuvres et la fondation de plusieurs autres. Celles-ci, comme les précédentes, eurent toujours le même but : procurer de plus en plus, et malgré des obstacles humainement insurmontables, la gloire de Dieu et le salut éternel de multitudes d'âmes.

Table des Illustrations

PORTRAITS

Mgr Guigues..... 92
Taché 185
Grandin 259
Séméria 433
Allard..... 452
Les PP. Laverlochère 32
Tabaret 95
Reboul 117
Antoine 121
Arnaud..... 135
Babel 137
Lacombe 203
Bernard Jean-Pierre..... 354
Telmon..... 363
Verdet 377
Gaudet 381
Sabon 455

VUES

Canada.

Partie de la route fluviale entre New-York et Montréal..... 14
Abatage de grands arbres..... 35
Un rapide 41
Coureur des bois 45
En canot 53
Rivière Abitibi 61
Cortège en canots..... 73
Cap Éternité 79
Ottawa. Premier collège..... 97
— Second collège, devenu Université 98
Montréal. — Église Saint-Pierre.... 109
Rivière au Désert..... 113
Maniwaki. — Maison des Pères.... 115
Québec. — Église Saint-Sauveur ; intérieur 131
Québec. — Église Saint-Sauveur ; extérieur 132
Bethsiamits. — Maison des Pères.. 139
Lac Nipissing 155
Mont Mackay, au-dessus du fort William 157

Nord-Ouest Américain.

Campement sauvage près des postes de trafiquants..... 159
Métis à l'ouvrage 163
Chiens traînant un canot 171
Tannage sommaire sur la neige.... 180
Famille sauvage 183
Champ de neige..... 186
Charriage de bois, en traîneau à chiens 191
Rivière La Paix..... 195
Fourrure de prix 196
Saut d'un rapide sur l'Athabaska.. 201
Fort des Prairies..... 205
Saint-Albert 208
Rapide près du fort Smith..... 209
Canot entraîné sur les rapides..... 213
Grand Lac des Esclaves. — Navigation à travers les blocs de glace. 219
Fort Simpson 221
Grand Lac des Esclaves. — Blocs de glace sur le rivage..... 223
Près du fort Raë 227
Coin de forêt dans le Nord..... 228
Remparts du Mackenzie..... 233
Passage de collines de glace..... 237
Blocs de glace sur un affluent du Mackenzie..... 246
Campement de sauvages sur la neige 251
Campement sur les bords du Mackenzie..... 263
Les immensités glacées..... 266

Orégon.

A travers les Montagnes Rocheuses. 275
Le Snake (Rivière aux Serpents) rongeant les rochers..... 279
Roches plutoniennes au-dessus de la Columbia..... 281
Rives de la Columbia..... 283
Mont Rainier, vu de la vallée des Yakimas 285
Mont Rainier, vu de la mer..... 296
L'impénétrable et gigantesque forêt..... 299

Monts Olympics, vus du Puget Sound 310
Au pays des Cayouses..... 311
Un des géants de la forêt..... 322
Tulalip 327
Au pays des Snohomish..... 328

Colombie Britannique.

Environs d'Esquimalt..... 330
Dans l'île Vancouver..... 333
Forêts de l'île Vancouver descendant jusque sur le rivage..... 334
Gorges du Fraser..... 339
New-Westminster..... 341
Vancouver. — Rue Granville..... 343

États-Unis de l'Est.

Buffalo. — Église et maison des Pères 349
Buffalo. — Autre façade..... 351
Plattsburg. — Église et maison des Pères 355

Texas.

Brownsville. — Église..... 365
Dans les ranchos..... 371
Brownsville. — Collège..... 384

Mexique.

Végétation au Mexique..... 387
Types mexicains 393

Ceylan.

Dans la jungle..... 397
Éléphants 401
Bambous géants..... 407
Allées d'arbres à caoutchouc..... 413
Sous les cocotiers. Route de Galle à Colombo..... 417
La brousse 423
Transport sur les rivières..... 429
Flottille indigène..... 437
Lac de Kandy 441
Route sous un tronc de banyan ... 443
Collège Saint-Joseph 445
Coin de jardin..... 446

Natal.

Végétation dans les régions tempérées 459
Huttes cafres dans la campagne... 460
Village cafre 463

CARTES

Les deux Canadas..... 4
Témiskamingue 50
Saguenay 78
Nord-Ouest Américain..... 140–141
Texas..... 360
Ceylan 395
Natal 448

Table des Matières

LIVRE CINQUIÈME. — AU CANADA (1841-1861)

Chapitre I. — Le Départ (1841). — 1. *Ite et vos in vineam meam.* — 2. *Ecce ego, mitte me.* — 3. Sur les eaux et sur la glace 5

Chapitre II. — Saint-Hilaire (1841-1842). — 1. Le Calvaire de Rouville. — 2. Premières missions paroissiales. — 3. Les *townships*. En voyage sur la neige. — 4. Combats contre l'hérésie 15

Chapitre III. — Longueuil (1842-1844). — 1. Le P. Léonard. — 2. Satisfaction de Mgr Bourget. — Les PP. Allard, Brunet, Laverlochère 28

Chapitre IV. — Bytown (Ottawa) (1844). — 1. Un germe de capitale. — 2. Chantiers et terres de chasse. — 3. Sur les bords de l'Ottawa et de la Gatineau. — 4. Le P. Guigues chargé d'organiser la province naissante du Canada 33

Chapitre V. — Vers le « Grand Nord ». (1844-1849). — 1. Au sein de la forêt immense. — 2. Autour du lac Témiskamingue. — 3. Le long des lacs Abitibi. — 4. Dans les vastes territoires de la baie d'Hudson. — 5. La mission ambulante. — 6. Protection du Ciel au milieu du danger 42

Chapitre VI. — Le Saguenay (1844-1849). — 1. A la grande baie des Ha! Ha! 2. Le P. Flavien Durocher. — 3. Chez les Montagnais. — 4. Vers le Labrador. — 5. La colonisation 78

Chapitre VII. — Érection de l'évêché de Bytown (1846-1856). — 1. Promotion du P. Guigues à l'épiscopat. — 2. La création d'un diocèse. — 3. Le collège d'Ottawa, future Université 91

Chapitre VIII. — Fondation de la Congrégation des Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie (1843-1856). — 1. Commencements d'une grande œuvre. — 2. L'affermissement 99

Chapitre IX. — Montréal (1848-1858). — 1. Construction de l'église Saint-Pierre. — 2. Œuvres de zèle. — 3. Dans le diocèse 107

Chapitre X. — Maniwaki (1849-1859). — 1. La Réserve de Marie. — 2. Le P. Déléage. — 3. Les Tête-de-Boule 114

Chapitre XI. — Au Sault-Saint-Louis. Caughnawagha (1851-1861). — 1. Le P. Antoine. — 2. Chez les Iroquois 119

Chapitre XII. — Québec (1853-1861). — 1. L'église Saint-Sauveur. — 2. Œuvres de zèle. — 3. Dans l'archidiocèse 130

CHAPITRE XIII. — LES ESCOUMAINS (1853-1861). — 1. Progrès de la foi vers l'est. Le P. Arnaud. — 2. Les Naskapis 134

LIVRE SIXIÈME. DANS LE NORD-OUEST AMÉRICAIN (1845-1861)

CHAPITRE I. — SITUATION POLITIQUE ET RELIGIEUSE DU NORD-OUEST AMÉRICAIN, A L'ARRIVÉE DES OBLATS. — 1. La Compagnie de la baie d'Hudson. — 2. Mgr Provencher 142

CHAPITRE II. — DE MONTRÉAL A LA RIVIÈRE ROUGE (24 juin-25 août 1845). — 1. Le P. Pierre Aubert. — 2. Le P. Taché. — 3. Deux mois en canot d'écorce 150

CHAPITRE III. — SAINT-BONIFACE (1845-1849). — 1. Origine du « Chicago canadien ». — 2. Le saint ministère auprès des Métis. La chasse au buffalo. — 3. Chez les Sauteux. Missions de Wabasimong et du lac La Pluie. — 4. Le P. Bermond. Missions de la baie des Canards et de Notre-Dame du Lac 159

CHAPITRE IV. — L'ILE-A-LA-CROSSE (1846-1850). — 1. Au jeu de boules des sauvages. — 2. Montagnais et Cris. — 3. La maison-omnibus et le château Saint-Jean. — 4. Premiers résultats 172

CHAPITRE V. — ATHABASKA. MISSION DE LA NATIVITÉ (1847-1853). — 1. Quelques pointes vers le Nord. — 2. Le P. Faraud, futur vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. — 3. Élévation du P. Taché à l'épiscopat 180

CHAPITRE VI. — ATHABASKA. FOND-DU-LAC (1853-1858). — 1. Chez les Mangeurs de Caribou. Le P. Grollier. — 2. Nouveaux convertis, transformés en apôtres. — 3. Le long de la rivière La Paix. Les forts Vermillon et Dunvégan. Missions de Saint-Henri et de Saint-Charles 187

CHAPITRE VII. — DANS LE CENTRE DE L'ALBERTA (1853-1861). — 1. Au lac La Biche. — 2. Au lac Sainte-Anne. Le P. Lacombe. — 3. Saint-Joachim. Edmonton. — 4. Le long de la Saskatchewan. — 5. Saint-Albert 197

CHAPITRE VIII. — AU MACKENZIE (1852-1861). — 1. Premières excursions au Grand Lac des Esclaves. — 2. Mission Saint-Joseph, au fort Résolution. Efforts du protestantisme pour s'y opposer. — 3. Sur le fleuve géant. Poursuite d'un prédicant de l'erreur. — 4. Mission du Saint-Cœur de Marie, à la Grosse-Ile. — 5. Au fort Simpson. Mission du Sacré-Cœur de Jésus. — 6. Au fort des Liards. Mission de Saint-Raphaël. Une conquête à distance. — 7. Au fort Raë. Mission de Saint-Michel 210

CHAPITRE IX. — SOUS LE CERCLE POLAIRE (1859-1861). — 1. Projet de revanche du ministre anglican. — 2. Vers le pôle. — 3. Le climat de l'Extrême Nord. — 4. *Good Hope*. Notre-Dame de Bonne-Espérance. — 5. Mission de Sainte-Thérèse, au fort Norman. — 6. Sur les bords de l'Océan Glacial. Scènes de cannibalisme. Mission du Saint Nom de Marie 229

CHAPITRE X. — PROGRÈS DE LA FOI (1859-1861). — 1. Autour de l'Ile-à-la-Crosse. Missions du Grand Portage La Loche, du lac Vert, du lac Froid, du lac Caribou, du lac Cumberland. — 2. Aux environs de la rivière Rouge. Missions et paroisses de Saint-Norbert, de Saint-Charles, de Saint-Vital, de Sainte-Anne des Chênes, de Saint-Laurent du Bout-du-Lac, de Saint-Alexandre, de Saint-Joseph de Pembina, etc. La cathédrale et les écoles de Saint-Boniface. — 3. Le P. Grandin, évêque de Satala. — 4. Visites pastorales dans l'Extrême Nord. Fondation de la mission de la Providence. — 5. Les martyrs du froid. Éloge des Missionnaires par les protestants eux-mêmes, émerveillés de tant de zèle et d'abnégation 252

LIVRE SEPTIÈME. — DANS L'ORÉGON ET LA COLOMBIE BRITANNIQUE (1847-1861)

CHAPITRE I. — SITUATION POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE L'ORÉGON ET DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE, A L'ARRIVÉE DES OBLATS. — 1. Rivalités de trois grandes nations sur les rives du Pacifique. — 2. Découvertes et colonisation à l'ouest des Montagnes Rocheuses. — 3. Tentatives d'évangélisation..... 267

CHAPITRE II. — DE LA MÉDITERRANÉE AU PACIFIQUE (22 janvier-4 octobre 1847). — 1. Le P. Ricard et ses compagnons. — 2. De Marseille à Saint-Louis, dans l'État de Missouri. — 3. La caravane. Par monts et par vaux. — 4. La Terre promise. — 5. Orégon City. Propositions de l'archevêque et de Mgr Demers..... 271

CHAPITRE III. — CHEZ LES WALLA-WALLAS ET LES YAKIMAS (1847-1853). — 1. Sainte-Rose. — 2. L'Immaculée Conception. — 3. Le docteur Whitman. Assassinats et troubles. — 4. Saint-Joseph de Simcoé. Éloquence de Kamaïarkan. — 5. Sainte-Croix d'Attanem. Règlement de vie des sauvages..... 283

CHAPITRE IV. — OLYMPIA (1848-1857). — 1. Les commencements d'une capitale. — 2. Indiens du Puget Sound. — 3. Admiration des protestants. — 4. Merveilleuse transformation. Confession publique et pénitences corporelles chez les sauvages convertis..... 297

CHAPITRE V. — CHEZ LES CAYOUSES (1852-1857). — 1. Parmi les meurtriers de Whitman. — 2. Nouveaux ouvriers. Les Pères d'Herbomez, Durieu, Jayol, Richard..... 310

CHAPITRE VI. — LA GUERRE POUR L'INDÉPENDANCE (1855-1858). — 1. Mécontentement des sauvages contre les Américains des États-Unis. — 2. Soulèvement général. — 3. Destruction des missions chez les Yakimas et les Cayouses. — 4. Apôtre des sauvages et aumônier militaire..... 316

CHAPITRE VII. — LES SNOHOMISH (1858-1861). — 1. Projet de migration vers le nord. — 2. Attachement réciproque des Missionnaires et des sauvages convertis. — 3. Près de la frontière anglaise. Tulalip..... 323

CHAPITRE VIII. — DANS L'ÎLE VANCOUVER (1858-1861). — 1. Esquimalt et Victoria. — 2. Les Saanich. — 3. A la découverte..... 329

CHAPITRE IX. — EN COLOMBIE BRITANNIQUE (1859-1861). — 1. Projet d'évangélisation. — 2. Sur les bords du lac Okanagan. — 3. Missions du fort Hope, du fort Yale et de Sainte-Marie. — 4. New-Westminster..... 334

LIVRE HUITIÈME. — AUX ÉTATS-UNIS (1842-1861).

CHAPITRE I. — PREMIERS TRAVAUX (1842-1851). — 1. Immigration canadienne. — 2. Extension de l'apostolat..... 344

CHAPITRE II. — BUFFALO (1851-1861). — 1. La *Queen City of the Lakes*. — 2. Le collège. — 3. La *Holy Angel's Church*. — 4. Grand succès des missions dans les milieux anglais..... 347

CHAPITRE III. — PLATTSBURG (1853-1861). — 1. Le P. Bernard Jean-Pierre. — 2. Prédications dans un temple protestant. — 3. Création de la paroisse. — 4. Redford et Dannemora. — 5. Burlington..... 353

Chapitre IV. Au Texas (1849-1861). — 1. Brownsville et Galveston. — 2. Dans les *ranchos*. — 3. Fièvre jaune et naufrage. — 4. Troubles politiques. 359

LIVRE NEUVIÈME. — AU MEXIQUE (1858-1861).

Chapitre I. — Sur la frontière (1858-1861). — 1. La révolution à l'état endémique. — 2. Matamoros. — 3. Notre-Dame du Refuge..... 385

Chapitre II. — Missions dans l'intérieur (1859-1861). — 1. Cruillas et Burgos. — 2. Victoria et la police ombrageuse. — 3. Persécution gouvernementale. — 4. Guerre civile et étrangère..... 388

LIVRE DIXIÈME. — CEYLAN (1847-1861).

Chapitre I. — Situation politique et religieuse de l'île de Ceylan, a l'arrivée des Oblats. — 1. La perle des Indes. — 2. Veddahs, Singhalais, Tamouls et Mahométans. — 3. Européens et Burghers. — 4. Bouddhisme et Brahmanisme. — 5. Les Castes. — 6. Évangélisation et schisme goanais. 394

Chapitre II. — Jaffna (1847-1855). — 1. Vers l'Orient. — 2. La ville épiscopale..... 414

Chapitre III. — Dans les provinces (1848-1855). — 1. Mantotte et Manaar. — 2. Point-Pedro, Batticaloa et Trincomalie. — 3. Sainte-Anne..... 424

Chapitre IV. — Épidémies (1849-1855). — 1. Le choléra. — 2. La petite vérole..... 430

Chapitre V. — Phase intense d'évangélisation (1856-1861). — 1. Élévation du P. Séméria à l'épiscopat. — 2. Prédication de missions en règle. — 3. Dans le sud de l'île. — 4. Les écoles et la presse..... 434

LIVRE ONZIÈME. — NATAL (1851-1861).

Chapitre I. — Situation politique et religieuse du Natal, a l'arrivée des Oblats. — 1. Historique — 2. Le sol et ses produits. — 3. Races primitives..... 447

Chapitre II. — Durban (1852-1861). — 1. Élévation du P. Allard à l'épiscopat. — 2. Premiers travaux. Le P. Sabon..... 451

Chapitre III. — Pietermaritzburg (1852-1861). — 1. La capitale de la colonie. — 2. Excursions apostoliques à travers la campagne..... 456

Chapitre IV. — Chez les Cafres (1855-1861). — 1. Morale et religion des Bantous. — 2. Saint-Michel. — 3. Notre-Dame des Sept-Douleurs. — 4. *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent*..... 460

Table des Illustrations..... 473

Table des Matières..... 475

IMPRIMERIE
DES
ORPHELINS-APPRENTIS D'AUTEUIL
40, RUE LA FONTAINE
PARIS
71-21

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
MAR 24 2006
JUN 5 1973